AVENTURES PéRILLEUSES DE TROIS FRANçAIS AU PAYS DES DIAMANTS

Par Louis Boussenard



Publié par Planet PDF. Visitez le site pour télécharger des ebooks de littérature, livres et romans.

This work is licensed under a Creative Commons AttributionNoncommercial 3.0 United States License.

Aventures périlleuses de trois Français au Pays des Diamants Par Louis Boussenard

Aventures périlleuses de trois Français au Pays des Diamants

Édition de référence :
Paris, Marpon & Flammarion.

Première partie

I

Une mine de diamants. – Installation d'un kopje. *– Ce qu'on entend par* claim. *– La fièvre du diamant. – La vie au placer. – Le kopje de Nelson's Fountain. – Voyageurs et mineurs. – Deux Cafres représentants de la « haute gomme ». – Victimes du krach. – Albert de Villeroge et son ami Alexandre Chauny. – Conséquences d'un duel au pistolet. – Le trésor des anciens habitants de l'Afrique Australe. – En route pour les pays inconnus. – Mystérieux assassinat.*

Le *kopje* (mine de diamants) de Nelson's Fountain était, ce jour-là, plus que jamais, plein de bruit et d'animation. À l'incessante activité habituellement déployée par les diggers de toute race, de toute couleur, avait brusquement succédé une sorte de frénésie dont un observateur attentif

et de sang-froid eût promptement deviné la cause.

De tous côtés, le terrain escarpé, terne, composé de roches dénudées et anfractueuses, est creusé de trous profonds, béants, taillés à pic, et ressemblant à une infinité de carrières. Une poussière impalpable, s'échappe de ces excavations, monte vers la nue en un nuage grisâtre et obscurcit par moments la lumière du soleil. Une singulière particularité frappe tout d'abord l'œil du nouvel arrivant. C'est l'inextricable enchevêtrement de fils de fer accrochés d'un bout au fond de chacun de ces trous, et venant s'arrêter au bord de l'escarpement en formant un angle plus ou moins aigu, selon la profondeur de l'excavation. Sur ces fils, glissent sans relâche de vastes seaux en cuir de bœuf, remplis de gravier, et adaptés à une poulie. Un petit manège semblable à ceux des maraîchers des environs de Paris, actionné par un ou deux hommes, tourne en grinçant et enlève rapidement le récipient aussitôt rempli que vidé.

Aussi loin que la vue peut s'étendre, le sol, raviné, affecte l'aspect d'un immense damier

dont les cases ont régulièrement dix mètres de côté. Chaque case est un claim ou lot de terre diamantifère, au fond duquel piochent, bêchent, criblent, vannent, affairés comme des fourmis au travail, des hommes en haillons, dont les faces noires, blanches, jaunes, souillées de boue et de poussière, ruissellent de sueur. Le seau de cuir remonte. Il contient peut-être une fortune. Le piaulement de la poulie s'arrête. Le récipient est vidé sur une table massive implantée au bord du claim. Un blanc en éparpille le contenu d'une main crispée, et cherche d'un regard avide la gemme éblouissante.

Les terres, ainsi inventoriées, sont ensuite déposées dans des brouettes et emmenées au loin, sur de petits sentiers divisant les lots par sections régulières. On frémit en voyant ces hommes marcher ainsi insoucieusement au bord des abîmes où le moindre faux pas les ferait trébucher. Mais, qu'importent à ces fiévreux les accidents assez fréquents d'ailleurs ! De temps en temps, survient un éboulement, une pierre se détache, une brouette dégringole, tant sont étroits ces sentiers pompeusement dénommés routes. Un

cri d'angoisse et de douleur retentit et le seau remonte chargé d'un corps humain affreusement mutilé.

Encore une fois, qu'importe ! Le diamant abonde et ces catastrophes individuelles ne sont pour les survivants que de simples accidents. Un Polonais vient de trouver un diamant de quarante-huit carats. Un courtier lui en offre séance tenante cinq cents livres sterling (12 500 francs). L'heureux mineur en demande mille. Le courtier se retire en haussant les épaules.

Un Irlandais aux traits ravagés par la misère et les excès de travail, sursaute tout à coup comme en proie à une folie subite. Il crie, hurle, se démène et expectore toute une série de ces jurons gutturaux dont surabonde la langue celtique.

– ... Arrah !... Arrah !... Bédarrah !... mes frères, je suis mort !... La joie m'étouffe.

» Arrah !... Les enfants seront riches... et je vais boire du wisky.

» Voici un diamant de soixante-quinze carats... Le gentleman en donnera cinq mille livres !...

(125 000 francs).

La nouvelle se répand avec la rapidité d'une traînée de poudre jusqu'au fond des claims, et la frénésie des travailleurs redouble encore s'il est possible.

De temps en temps, un mineur, moins impressionnable que l'Irlandais, réprime un imperceptible tressaillement. Son ardeur se ralentit, il semble préoccupé, en dépit de son sang-froid. Puis il opère une singulière manœuvre. De son pied nu, dont les orteils possèdent une dextérité presque égale à celle des doigts, il cherche à saisir un gravier dont son œil exercé a bien vite reconnu la nature. C'est un diamant enfermé dans sa gangue. Il s'arrête un moment, feint de retirer de sa chair un fragment de roche, saisit le gravier et l'avale. Mais un surveillant auquel rien n'échappe a vu le geste. Prompt comme la pensée, il s'affale au fond du puits, saisit à la gorge l'homme qui résiste et l'assomme d'un coup de poing.

– Ouvre la bouche, coquin, ou je te fais pendre.

Mais le voleur est évanoui. Le surveillant tire son bowie-knife, passe la lame entre les mâchoires contractées, opère une pesée et retire triomphant le corps du délit.

– Remontez-moi ce drôle. Qu'on lui applique vingt-cinq coups de fouet... Ce n'est pas la première fois.

Et l'ardente convoitise de tous ces fiévreux étant plus excitée que jamais par ces incidents attestant la richesse du *diggin*, les recherches continuent avec la même implacable intensité.

Le kopje de Nelson's Fountain est une mine récemment découverte par des diggers d'avant-garde venus de du Toit's Pan. Situé par 24° 30' de longitude Est du méridien de Greenwich, et 27° 40' de latitude Sud, à l'extrême limite du Griqua-Land-West et à environ cent soixante-dix kilomètres du fleuve Orange, ce district encore inconnu hier, est appelé, dit-on, à devenir un des plus riches de la colonie anglaise du Cap. Mais, pour le moment, l'installation extrêmement défectueuse des engins d'exploitation et le manque absolu de confortable, en font un séjour

peu enviable. N'était la perspective d'une fortune instantanée, on se demande comment des êtres humains, confinés dans des trous sans air, calcinés par une chaleur de plus de 40°, pourraient y séjourner même pendant quelques heures.

Si d'une part, l'eau manque à peu près complètement, au point qu'un seau coûte entre un franc et un franc soixante-quinze, d'autre part, le camp est d'une malpropreté répugnante. Et pourtant les Anglais, avec leur esprit méthodique et leur admirable instinct colonisateur, cherchent à remédier à ce déplorable état de choses. Les cases branlantes, les tentes haillonneuses sont installées avec une certaine symétrie, et l'autorité s'occupe, tout en veillant à la sécurité des travailleurs, d'assainir ce foyer de pestilence.

Tout voleur, et ils sont nombreux, qui n'est pas condamné à la peine du fouet, est soumis à quelques jours de travaux forcés. Cette peine, fréquemment appliquée, consiste à nettoyer le camp. Les condamnés, répartis par escouades, font la corvée sous la conduite d'un policeman le

revolver chargé à la main. Il semble cependant que plus on enlève les chiffons, les haillons, les débris de boîtes de conserves, les vieilles bottes, les outils brisés, plus on en retrouve quelques heures après. C'est que personne parmi les mineurs ne se préoccupe des lois les plus élémentaires de l'hygiène. On tue un animal, les intestins et la carcasse sont jetés devant la tente ; les noirs, les Chinois ou les chiens s'en emparent, s'enfuient en les dévorant avec gloutonnerie, et les dispersent de tous côtés.

Peu importent aux travailleurs les maux de gorge ou les ophtalmies, les ulcères malins ou les abcès froids, nul n'a souci de son corps ! Tel qui possède une fortune enfouie dans le sol de sa baraque de toile, marche pieds nus, couvert de loques, et vit de biscuit trempé dans du Cape brandy (eau-de-vie du Cap). La vie pour tous ces enragés se résume dans un seul mot, dont les lettres flamboyantes les éblouissent jusqu'à l'hypnotisme : Diamant...

Aussi n'est-il pas étonnant que l'arrivée de quatre personnages, d'aspect assez inusité

pourtant, n'ait excité sur le kopje qu'une attention distraite. Ces nouveaux venus, deux Européens et deux noirs, semblent, les premiers surtout, absolument étrangers au personnel des mines. Celui qui paraît être le chef, est un homme d'une trentaine d'années, de moyenne taille, maigre, basané, aux cheveux courts, frisés, à la barbe d'un noir bleu, aux yeux de feu. Ses traits réguliers, d'une excessive mobilité, attestent une origine méridionale. La distinction du visage, ainsi que la finesse des extrémités, indiquent un homme de race. Son armement et son équipement montrent en outre qu'il est excessivement soucieux de ce confort que dédaignent les mineurs. Un casque insolaire, en moelle d'aloès, recouvert d'une coiffe en flanelle blanche, protège sa tête contre les ardeurs du soleil. Son habillement se compose d'une blouse de drap molletonné, à ceinture, et pourvue d'une infinité de poches. C'est un vêtement incomparable dont l'agencement révèle une expérience approfondie des expéditions lointaines. Ses culottes de velours olive, larges et plissées au genou, disparaissent dans une vaste paire de bottes en cuir fauve. Un

large coutelas, pouvant servir de sabre d'abatis ou de couteau de chasse, est accroché à un ceinturon de cuir jaune ; il porte en outre une énorme cartouchière passée en bandoulière et un fusil à deux coups, de gros calibre. Enfin, deux chaînettes supportant, l'une une montre, l'autre une boussole en nickel, sortent de deux poches spéciales, placées à portée de la main.

Le costume et l'équipement de son compagnon, sont l'exacte répétition du sien. Mais là s'arrête la ressemblance entre les deux hommes, bien que ce dernier paraisse avoir le même âge, qu'il appartienne aussi à la race du Midi, et que ses traits indiquent la même nationalité. Le premier, porte avec une suprême distinction l'élégant débraillé de l'explorateur, le second a une apparence plus vulgaire, qu'un observateur superficiel reconnaîtrait même à première vue. On devine en un mot, sans qu'il soit besoin de plus longues explications, que l'un est le maître, l'autre le serviteur.

Les noirs, deux fantaisistes, sont absolument épiques. Leur vêtement, rudimentaire au possible,

mérite une courte description. C'est le comble du baroque. L'un a un pantalon, l'autre une chemise. On peut deviner dans quel état l'usure et la malpropreté ont réduit ces deux haillons. Le costume de l'homme à la chemise se complète d'un chapeau de feutre dont le fond absent laisse passer les mèches hirsutes d'une tignasse laineuse, d'un couteau pendu au milieu des reins comme une clé de chambellan, et de boucles d'oreilles en laiton, au bout desquelles se balancent deux morceaux d'obsidienne de la grosseur d'un abricot. L'heureux possesseur du pantalon, est coiffé d'un fond de corbeille qu'il a orné d'une petite boîte cylindrique ayant contenu des anchois et attaché en guise de pompon avec une ficelle. Sa pipe est passée dans le lobe inférieur de l'oreille droite, et le lobe gauche est distendu par l'étui en carton vert d'une cartouche vide, à la base de laquelle scintille le culot de cuivre.

Ainsi costumés, ces deux personnages paraissent ravis, et laissent tomber des regards empreints d'une hautaine commisération sur les travailleurs noirs, auxquels la destinée a refusé un

pareil luxe.

J'oubliais de mentionner qu'ils portent sur l'épaule chacun une énorme carabine à deux coups, à canons courts, réservée, selon toute probabilité, à la chasse des grands fauves du Continent africain.

Les deux blancs s'avancent lentement et regardent de tous côtés, comme s'ils étaient à la recherche de quelqu'un ou de quelque chose. Ils finissent par s'adresser à un policeman qui, après avoir respectueusement répondu à leur salut, les prie de le suivre, et les conduit à un claim au fond duquel s'agitent une demi-douzaine de diggers.

– C'est ici, messieurs, dit en s'inclinant l'homme de police.

Le jeune homme cherchant à percer d'un rapide regard le nuage de poussière qui s'élève du puits, s'avance jusqu'à l'extrême rebord. Quelques graviers se détachent et avertissent de sa présence les terrassiers, tout entiers à leur travail. L'un d'eux lève la tête, pousse un cri étranglé par la joie et l'émotion. Il s'accroche à l'échelle de perroquet construite à l'aide de

chevilles enfoncées dans la paroi, émerge du trou, et peu soucieux de la vase épaisse qui recouvre ses haillons, sa face et ses mains, se jette dans les bras de l'élégant gentleman.

– Albert !... Albert de Villeroge... mon ami...

– Alexandre !... mon cher Alexandre, s'écrie d'une voix émue le voyageur, je te retrouve enfin.

– Toi ici... dans cet enfer... près de moi ! Quel hasard miraculeux t'amène ?...

– Il n'y a ni hasard ni miracle. Je te répondrai avec la précision de feu César revenant de battre le fils de Mithridate : Je suis venu, j'ai cherché, j'ai trouvé...

– Mon brave Albert !... Toujours gai !...

– Et pourquoi pas.

– Tu m'as cherché, dis-tu ?

– Avec acharnement.

– Dans quel but ?

– Pour te voir, naturellement, puis, pour faire ta fortune, ou plutôt la nôtre.

– La nôtre ?... Serais-tu comme moi ?...

– Ruiné à plat, mon bon.

– Mais, comment ?...

– Eh ! parbleu, le krach qui t'a enlevé ton dernier sou, m'a également nettoyé à fond.

– Pauvre ami !...

– Merci, tu es bien bon.

» Mais, notre entretien commence à exciter l'attention de tous ces gentlemen occupés comme toi à la recherche du diamant.

» Je n'aime pas beaucoup à me donner en spectacle. Si tu m'en crois, nous allons nous éloigner un peu. Tu as bien un chez toi, n'est-ce pas ? Une niche, un perchoir, que sais-je, moi.

– Tu l'as dit, niche et perchoir, tout à la fois. Un vrai taudis. Viens.

– Ah ! un mot encore. Que je te présente mon compagnon. Tu le connais d'ailleurs de nom et de réputation. C'est Joseph, mon frère de lait. Le fils de mon vieux métayer de Villeroge.

– Poupon, alors ?

– Parfaitement, Poupon veut dire Joseph en

catalan.

» Et maintenant, Andiamo !

Le mineur qui répond au nom d'Alexandre, prend la tête de la file, évolue au milieu des sentiers pratiqués entre les claims et se dirige vers les tentes situées à un demi-kilomètre du diggin.

Alexandre Chauny est un homme de trente-deux ans environ, qui offre avec le nouveau venu un contraste frappant. Avec ses grands yeux bleus, ses cheveux blonds, ses longues moustaches fauves, sa haute stature, ses bras d'athlète et sa vaste poitrine, il rappelle ce type presque disparu des premiers habitants de l'ancienne Gaule. Cette ressemblance s'accentue encore au moral, car il possède aussi avec la verve légendaire de nos ancêtres, cette loyauté et cette bravoure devenues proverbiales.

– Voici la niche, dit-il, en écartant le pan mobile d'une tente-abri et voici le perchoir, termina-t-il en indiquant deux peaux de bœuf tendues sur des cadres montés sur quatre pieds.

– Installation simple, mais peu coûteuse, reprit

gaiement Albert.

– Une misère, mille francs comptant.

– Diable ! Et les affaires marchent ?

– Peuh ! c'est à peine si depuis six mois j'ai pu joindre les deux bouts ensemble. Heureusement que depuis une quinzaine, j'ai pu mettre la main sur une poche qui m'a rapporté une dizaine de mille francs.

– C'est maigre, en somme.

» Heureusement que je t'apporte la fortune.

– Explique-toi ?

– Voici l'affaire en deux mots.

» Tu sais que depuis quelques années, je ne faisais à Paris que de rares apparitions. Le démon des voyages m'avait mordu, et je fus pris d'une maladie aiguë de cosmopolitisme. Je ne suis pas Catalan pour rien.

» Après avoir chassé le lion avec les Estherazzy en Abyssinie, après avoir suivi Brau de Saint-Pol-Lias à Sumatra, rencontré Savorgnan de Brazza au Congo, et accepté à

déjeuner à Obock chez Soleillet, une lettre de mon homme d'affaires m'informait brutalement à Ismaïlia que ma fortune tout entière venait de s'effondrer dans ce pouf gigantesque, à jamais célèbre dans les annales financières sous le nom de krach.

» Je revins dare dare à Paris, je vendis mes terres, je payai, et je me retrouvai bientôt sans un sou vaillant.

» Le seul résultat palpable de cette opération fut pour moi d'apprécier la fausseté absolue du proverbe, menteur, d'ailleurs comme la plupart :

– ... Qui paie ses dettes s'enrichit.

– Sans doute. J'ai payé et je n'ai plus un sou, tandis que les autres, tu sais de qui je veux parler, n'ont pas soldé leurs différences, et sont riches comme de simples négociants en chair porcine.

» Mais, passons.

– C'est absolument mon histoire. J'ai dû vendre jusqu'à ma petite propriété de Bel-Air, et conserver à grand-peine deux mille cinq cents francs de rente à ma pauvre mère.

– Moi, j'ai gardé ma métairie de Villeroge qui me rapporte régulièrement trois cents francs de déficit net par an.

» Ce simple aperçu te permet de juger de la prospérité de mes affaires.

» Il fallait vivre pourtant. Je ne me sentais nul goût pour le fonctionnarisme. La place de consul, les émoluments de sous-préfet n'avaient pas pour moi plus d'attrait que les fonctions honorables mais peu rétribuées de garde-champêtre.

» Anna eut alors une inspiration de génie.

– Anna ?...

– Parbleu ! ma femme. Je suis marié. Tu n'en sais rien. C'est toute une histoire. Nous nous sommes connus il y a dix-huit mois non loin d'ici. Au Transwaal. C'est la fille d'un prédicateur méthodiste. Un ange, une perle, mon cher.

» Un monsieur Van der... Je ne sais plus comment, un Boër, un sauvage blanc, possédant cent lieues carrées de pays convoitait sa main. Anna l'avait en horreur. Nous nous sommes

battus. Au pistolet. Mon futur beau-père lui servit de témoin. Un prédicant !... Mon Boër troublé tira tout de travers et sa balle enleva le petit bout de l'oreille du révérend !...

» Cette maladresse compromit ses affaires matrimoniales au point que, huit jours après, je devenais l'heureux époux de miss Anna Smithson.

– Très bien, interrompit Alexandre en riant de son large rire gaulois. Mais arrivons à l'inspiration de génie de madame de Villeroge.

– C'est tout simple. Tu sais, ou tu ne sais pas, peu importe, que dès 1750, à l'époque où le Griqualand appartenait aux Hollandais, une carte de la mission indiquait que ces terres, à peine connues des blancs, renfermaient des diamants.

» Il est en effet avéré que les Koronnas, les Cafres et les Buschmen employaient le diamant sinon comme ornement, du moins comme instrument mécanique. Ces sauvages ont le souvenir de leurs pères allant dans le Griqualand chercher des diamants dont ils se servaient pour percer leurs meules.

– Quel puits d'érudition !...

– Oh ! tout l'honneur en revient à Anna qui m'en a plus appris en une heure sur le diamant, que le père Dasains, notre commun professeur de chimie au lycée Napoléon, en trois ans.

» Tout ce que j'ai pu retenir des leçons de l'excellent homme, en dépit de sa science profonde, c'est que le diamant est du carbone pur, ce qui est discuté, et qu'il cristallise en cube, en octaèdre, en dodécaèdre rhomboïdal, etc... ce que j'admets de confiance.

» Je continue. Anna, qui est née dans un dray (chariot du Cap) pendant que son père évangélisait les bons sauvages, est une véritable fille du pays. Elle parle quatre ou cinq idiomes du cru, et tu me croiras si tu veux, ces syllabes baroques en passant par sa bouche deviennent harmonieuses comme un chant de rossignol.

– Parbleu !... interrompit Alexandre d'un ton convaincu.

– Elle avait pu, au cours de sa vie aventureuse, arracher à une mort horrible un Cafre du nom de

Lackmi. Tu sais que la reconnaissance est une vertu noire, dit le proverbe.

– Les proverbes mentent.

– Celui-ci est quelquefois vrai dans l'application, et l'exception ne sert qu'à confirmer la règle.

» Lackmi devint l'enfant de la maison... roulante où s'abritait le prédicant et sa famille. Quelques mois avant notre mariage, le pauvre diable mourut emporté par la phtisie. Bien que le mal fût sans remède, les soins les plus intelligents et les plus dévoués ne lui manquèrent pas.

» Voulant témoigner sa reconnaissance à son bon ange, Lackmi qui descendait d'un ancien chef très puissant, une sorte de Cettiwayo de l'époque, fit don à sa bienfaitrice d'une énorme quantité de diamants, dont il était l'unique et légitime possesseur. C'était en un mot la grande réserve des cailloux à percer les meules. Il y en a, paraît-il, un double décalitre, et le tout est enfermé dans un endroit où nous allons nous rendre sans plus tarder.

» J'ai appris au Cap, du consul français, ta présence au kopje de Nelson's Fountain. J'ai pensé à te faire partager ma bonne fortune. Tu es toujours mon meilleur ami, et il est tout naturel qu'ayant subi le même désastre, tu participes au même bonheur.

» Voilà, mon cher Alexandre, le motif de ma présence ici.

» J'ai dit.

Alexandre resta songeur.

– Comment, reprit avec vivacité son interlocuteur, tu restes muet ! Tu ne dis pas : Partons au plus vite. Tu ne vends pas ce claim où tu barbotes comme un égoutier, cette tente qui suinte la pluie et où s'ébattent toutes sortes de petits animaux désagréables.

« N'as-tu donc pas confiance ?

– Si... mais...

– Mais quoi. J'ai une carte-plan assez rudimentaire il est vrai, mais suffisante à des audacieux comme nous. C'est le père Smithson qui l'a dessinée sur un mouchoir avec de la

poudre délayée dans de l'eau, d'après les indications de Lackmi. Grâce à ce fil conducteur, nous trouverons le trésor. Un secret pressentiment me l'annonce. Crois-moi, tu rachèteras à la bande noire ta terre de Bel-Air, et je ferai construire à Villeroge un château en granit rouge, avec huit tours sarrasines, et une terrasse au-dessus du précipice.

» Eh ! qu'as-tu donc ?

Alexandre venait de bondir comme poussé par un ressort. Il saisit un revolver accroché à un piquet de la tente et sortit brusquement.

– Chut ! dit-il à voix basse, on nous écoute.

Il aperçut un homme d'une taille colossale, qui, sans doute pris de boisson, s'en allait en titubant avec l'allure d'un bison blessé.

– Ce n'est rien, dit-il en rentrant. Un ivrogne qui a failli s'abattre sur la tente.

– Tu as raison d'être aussi prudent. De pareils secrets ne doivent pas courir la plaine. D'autant plus qu'il nous faudra probablement compter avec mon ci-devant rival, le Boër éconduit qui,

avec ses deux frères, a juré ma perte.

– Alors, j'en suis ! interrompit brusquement Alexandre. Ah ! parbleu, du moment où il y aura bataille, que mon meilleur, mon seul ami, est menacé d'un péril mortel, ce serait lâcheté de rester ici comme un sanglier dans sa bauge.

– À la bonne heure ! je retrouve mon vieux Gaulois. Ne crois pas, d'ailleurs, que je veuille te garder longtemps. Il suffit de trois mois pour terminer notre expédition et de deux choses l'une : ou nous aurons fortune faite, ou tout sera à recommencer. Ce seront donc tout simplement trois mois de perdus, avec nos illusions. Comme cette dernière denrée n'a pas une grande valeur sur les diggins, nous inscrirons quatre-vingt-dix jours aux profits et pertes, et nous nous associerons pour exploiter un nouveau claim.

– C'est entendu. Je vends dès demain ma concession, mes outils, mes effets de campement, mes diamants, et nous partons.

– Pourquoi ne liquiderais-tu pas immédiatement.

– Il faudrait trouver acquéreur.

– J'ai ton affaire. Je viens, en passant, d'apercevoir le profil de bélier d'un mercanti, qui vendait du Cape brandy et des conserves à des mineurs. Partout où il y a un de ces hommes, on trouve une transaction à faire. On est volé, cela va sans dire, mais on se débarrasse.

– C'est sans doute le propriétaire de cet énorme wagon qui est arrivé hier, attelé d'une vingtaine de bœufs. Ce sera une sangsue collée aux flancs du digging ; avant un an, tous les claims lui appartiendront.

– Peu nous importe. Réalise au plus vite.

Le vieux mercanti aussitôt prévenu, arriva en nasillant, l'œil émerillonné en homme qui flaire une bonne affaire. Le stock de diamants fut minutieusement pesé, tâté, inventorié, et finalement acheté un peu au-dessous de sa valeur. Les pierres ayant une valeur absolue, un cours comme les métaux, le marchand dut modérer ses prétentions. Quant aux effets de campement, aux outils, au matériel d'exploitation et à la concession, le misérable rapace en offrit

généreusement le tiers. Il procurait en outre à Alexandre un cheval assez robuste, encore jeune, mais horriblement vicieux. Peu importait au Français qui comptait bien, en cavalier consommé, refréner les écarts à venir de sa monture.

Notre homme versa vingt mille francs en or et se retira en jurant par le Dieu d'Abraham qu'il venait de conclure une affaire déplorable, qu'il marchait à une ruine certaine, mais qu'il s'était montré aussi prodigue uniquement pour obliger ses excellents seigneurs.

La nuit vint bientôt, et les trois Européens, accompagnés des deux indigènes, tous cinq à cheval, quittèrent sans bruit le diggin en remontant vers le Nord, c'est-à-dire vers le pays des Betchuanas de l'Ouest, de la frontière duquel Nelson's Fountain est séparé seulement de quelques kilomètres.

Le soleil du matin projetait à peine ses lueurs sur les terrains diamantifères qu'une singulière nouvelle circula tout à coup sur le kopje. Une émotion à laquelle était étrangère l'exploitation

des « pebbles » agitait tous les travailleurs. On parlait d'un assassinat commis pendant la nuit et chacun, abandonnant son claim, se précipitait vers les tentes. Un rassemblement tumultueux se tenait autour de l'énorme dray occupé par le mercanti, et les mineurs de toutes couleurs poussaient des cris assourdissants. Deux policemen percèrent la muraille humaine et pénétrèrent dans le wagon. Le cadavre du vieillard nageant dans une mare de sang barrait la porte entrouverte. Sa tête aux yeux grands ouverts, à la bouche tordue par un rictus d'agonie, pendait au-dessus du sol. Un long couteau restait planté jusqu'au manche dans sa poitrine osseuse. Une longue traînée de sang ruisselait goutte à goutte sur le gravier, se mêlant à celui du chien de garde, un molosse énorme aux trois quarts décapité. Le chariot offrait le spectacle d'un désordre inouï. Tout avait été fouillé à la hâte et des empreintes de mains sanglantes se retrouvaient partout. Le coffre-fort enfoncé était renversé sur le plancher et des diamants, échappés à la convoitise des assassins, scintillaient entre les planches.

Des gémissements étouffés, partis d'un compartiment situé au fond du dray et séparé par une lourde tenture, appelèrent l'attention des officiers de police. Ils pénétrèrent dans ce recoin et trouvèrent étroitement bâillonnés, presque asphyxiées, deux femmes, une blanche et une vieille négresse.

La première, une jeune fille admirablement belle, offrait tous les signes particuliers à la race israélite. Ses yeux dilatés par l'épouvante tombèrent sur le corps que l'on n'avait pas encore relevé.

– Mon père !... s'écria-t-elle d'un accent déchirant.

Puis elle se leva en trébuchant, fit quelques pas, battit l'air de ses deux bras crispés, et roula lourdement jusque sur le cadavre.

II

Un peuple « heureux en affaires ». – Terres aurifères et champs de diamants. – Histoire de la colonie anglaise du Cap. – Lutte entre les Boërs et les Anglais. – L'État libre d'Orange et la République du Transwaal. – Les premiers diamants. – Usage auquel les Cafres affectaient jadis le diamant. – L'« Étoile de l'Afrique du Sud ». – Mines sèches et mines de rivières. – Politique d'annexion. – Tribulations de M. du Toit. – Un policeman artiste. – Master Will. – Le rêve d'un homme de police. – Le couteau et sa gaine. – Une piste.

Dans un ouvrage publié récemment et dont l'action se déroule en Australie[1], l'auteur, constatant l'incomparable prospérité des colonies

[1] *Aventures d'un gamin de Paris à travers l'Océanie*. Librairie illustrée, 7, rue du Croissant, Paris.

anglaises, faisait la réflexion suivante : « Il en est, de la fortune des États comme de celle des individus. Il ne suffira pas qu'une entreprise industrielle soit conçue et conduite avec habileté pour donner les résultats les plus satisfaisants. Un concours de circonstances purement fortuites produira souvent une prospérité que n'auront amenée ni les combinaisons les mieux établies, ni même le travail le mieux entendu. C'est ce hasard qui constitue le « bonheur en affaires ». Indépendamment de leur génie colonisateur qui les pousse à étendre leur domaine colonial et à improviser de toutes pièces des États merveilleusement organisés, les Anglais sont « un peuple heureux en affaires » ; car il semble que partout où le citoyen du Royaume-Uni plante l'Union-Jack, ce hasard s'empresse comme à souhait de le combler de toutes ses faveurs. Il n'a pas suffi que le climat et les productions de l'Australie, en se prêtant admirablement à l'élevage du bétail, aient déjà créé une source de richesses pour les heureux colons d'Outre-Manche, il a encore fallu que la découverte des champs d'or portât à son comble cette opulence

sans précédents. Le même bonheur s'est pour ainsi dire acharné après eux au Cap de Bonne-Espérance. Au moment où la grande colonie de l'Afrique Australe allait, grâce au percement du canal de Suez, voir son étoile pâlir, un hasard prodigieux a redonné à cet astre un éclat inattendu en le constellant d'un incomparable semis de diamants.

Après les placers aurifères d'Australie, les diggins diamantifères du Cap.

Comme les nécessités de notre drame nous entraîneront bientôt à travers des pays qui, bien que depuis longtemps déjà revendiqués par la civilisation, sont encore imparfaitement connus, le lecteur voudra bien admettre la nécessité d'un rapide précis historique et géographique absolument indispensable à la suite de notre récit.

Entrevu, d'après Hérodote, en 610 avant J.-C. par des navigateurs phéniciens, et en 1291 de notre ère par les frères Génois Vivaldi, le Cap de Bonne-Espérance fut découvert en 1486 par Barthélemy Diaz. Vasco de Gama le doubla le 20 novembre 1497. Des essais de colonisation furent

vainement tentés de 1497 à 1648 par les Portugais et les Hollandais. Ce n'est qu'en 1652 que Jean-Antoine Van Risbeck, chirurgien de la flotte néerlandaise, fonda un établissement, construisit une citadelle, et fortifia l'embryon de ville qui s'appelait le Cap. La colonie acquit jusqu'au moment de la guerre de l'Indépendance Américaine, une prospérité sans pareille, en dépit des incessantes hostilités des naturels. Enlevée après une lutte acharnée par l'amiral Elphinstone, et le général Clarke, au moment où l'Amérique. conquérait son autonomie, rendue aux Pays-Bas en 1803, elle resta définitivement anglaise en 1814.

Le gouvernement britannique appliqua résolument un système colonial complètement opposé à celui des Hollandais. Il supprima, les anciens privilèges des colons, émancipa les : Hottentots, et essaya, à la grande colère des Boërs Hollandais, de mettre les naturels sur le même pied que les blancs. Les Boërs, très nombreux, étaient complètement restés Néerlandais. La colonie sud-africaine, semblait un coin détaché des Pays-Bas, tant le type des premiers colons

s'était conservé intact, ainsi que leurs coutumes, leurs habitations et leur langage. L'émancipation des noirs ayant été effectuée en 1838 et 1839, les Boërs, immobilisés dans leurs préjugés séculaires, refusèrent de reconnaître cette mesure, préférèrent émigrer au nombre de cinq mille de l'autre côté du fleuve Orange. Ils se déclarèrent indépendants, fondèrent la colonie de Natal et se mirent sous la protection des Pays-Bas. Ce protectorat platonique ne les sauva pas d'une nouvelle annexion et le Natal fut déclaré colonie anglaise après une lutte sanglante.

Les Boërs vaincus, mais non abattus, ne reculèrent pas devant les éventualités d'un nouvel exode. Conduits par Prétorius, ils remontèrent à l'Est et s'installèrent vers la source du fleuve Orange. L'Angleterre ne voulant pas avoir le dernier mot dans ce duel opiniâtre, annexa le nouveau territoire sous le nom d'Orange-River-Sovereignty (souveraineté du fleuve Orange). Le décret porte la date du 3 janvier 1848. Les Boërs prirent les armes, se battirent avec un courage admirable, mais succombèrent le 29 août 1848 à la mémorable bataille de Boom-Plaats. Leur

implacable ténacité devait pourtant triompher des empiètements du Royaume-Uni. Ils émigrèrent encore une fois en masse et se réfugièrent dans le bassin du Waal où ils fondèrent la république du Transwaal.

Mais les Anglais reconnurent bientôt la faute qu'ils avaient commise en s'étendant ainsi au milieu d'une population indigène, éminemment brave, et qui ne supportait qu'à grand-peine la domination des blancs. Les Boërs opposaient aux Cafres et aux Bassoutos une barrière suffisante pour empêcher toute surprise. En politiques habiles, ils mirent des factionnaires à leur porte, c'est-à-dire qu'ils restituèrent aux Boërs du fleuve Orange leur autonomie par le traité signé le 22 février à Bloëm-Fountain.

Indépendamment de leurs guerres avec les colons hollandais, les Anglais soutinrent contre les indigènes des luttes terribles qui plusieurs fois mirent en péril leur possession du Cap. Les Cafres, surtout, se montrèrent de terribles et implacables ennemis. Leur révolte de 1850 à 1853, qui fut une immense insurrection

semblable à celle des Indous en 1857, ne fut étouffée qu'avec d'excessives difficultés, et après de sanglantes défaites éprouvées par les Anglais. Celle de 1858, dont l'instigateur fut Mosesh, chef des Bassoutos, fut formidable et la colonie courut un danger plus imminent que jamais.

Quant à la nouvelle et définitive annexion du Transwaal, et la dernière guerre contre les Zoulous, dont nos contemporains connaissent quelques épisodes, nous lui réservons une place toute spéciale dans la suite de notre récit.

La colonie du Cap, après de nombreuses annexions, a fini par englober toute l'Afrique du Sud depuis le fleuve Orange, c'est-à-dire depuis le 29° de latitude Sud, jusqu'à la pointe inférieure du continent. En dépit de toutes ces secousses, sa situation a toujours été prospère. Son climat exceptionnellement sain, ses pâturages, ses produits agricoles, légumes, fruits, céréales, en font un lieu de délices. Ses vins si renommés, sous le nom de vins de Constance, de Schiraz et de Pontac, ont depuis longtemps été pour elle une source de bénéfices.

Riche comme l'Australie jusqu'au moment de la découverte de l'or, elle devint, comme elle, opulente du jour au lendemain par la découverte des mines de diamant.

Ainsi que nous le disions au chapitre précédent, la première mention du diamant remonte au Cap à 1750. La découverte, ayant amené l'exploitation en grand, ne date que de 1867. Un de ces trafiquants qui transportaient dans leurs chariots attelés de vingt à trente bœufs, les objets manufacturés jusqu'au milieu des populations sauvages, en échange de dents d'éléphants, arriva à la ferme d'un Boër nommé Jacob. Il vit les enfants jouer avec de petits cailloux dont l'éclat et la transparence le surprirent. La pensée lui vint que ces cailloux pourraient être des diamants. Un chasseur passant sur ces entrefaites eut la même idée. Cette supposition pouvait, d'ailleurs, être purement erronée, car ni l'un ni l'autre n'en avaient jamais vu. Ils les essayèrent sur des vitres, pratiquèrent des rayures que l'on voit encore aujourd'hui, et conclurent un marché. Le chasseur, nommé O'Reilly, emporta, pour le vendre, un des

cailloux, le plus gros et le plus étincelant. Il fut convenu qu'il en partagerait le prix avec le drayman et le Boër.

La pierre était un diamant qui fut vendu cinq cents livres (12 500 francs). Cette nouvelle se répandit dans toute la colonie avec la rapidité de l'éclair et produisit une émotion d'autant plus vive, que la baisse des laines et l'épizootie croissante sur les troupeaux avaient produit sur la place une véritable panique. Ce fut toute une révolution commerciale.

Des diggers amateurs trouvèrent d'autres gemmes, et les Cafres en apportèrent un certain nombre, qu'ils se transmettaient de père en fils, peut-être depuis des siècles, pour trouer leurs meules. C'est ainsi, dit-on, que fut acquise la fameuse « Étoile de l'Afrique du Sud » qui fit à Londres l'admiration des amateurs. Ce diamant, acheté d'abord dix mille francs, fut payé trois cent mille à son acquéreur, M. Libenfeld, qui le céda à lord Dudley pour huit cent cinquante mille francs !

Alors se produisit une agitation extraordinaire,

comparable à celle qui se fit sentir en Californie et en Australie au moment de cette crise énergiquement appelée la fièvre de l'or. Cinq mille personnes s'étaient établies à Pniel, deux mois après la découverte du premier diamant. On trouva successivement les gisements de Moonlight, Rush, Hebron, Gougoug, etc. Ces kopjes s'étendent pour la plupart sur la limite de la colonie anglaise et des États libres du fleuve Orange, à environ 1200 kilomètres de Cap-Town par 29° de latitude Sud, et 23° de longitude Est. Ils appartiennent à deux catégories et sont classés en mines sèches et mines de rivières. Les premières fournissent des diamants mêlés aux feldspaths décomposés, granits, tufs, schistes pyriteux, aragonites. Tels les gisements de Bull-Fartein, Old de Beer's, Du Toit's Pan, et Beer's-New-Push. Dans les secondes on trouve les diamants avec les calcédoines, les agates, et les grenats. On en a rencontré de 288, 186, et 180 carats ; ils sont presque tous brisés, dit M. Louis Figuier, et d'autant plus colorés en jaune qu'ils sont plus gros.

La production, en certains points, a été

incroyablement abondante. Le district de Beer's-New-Push a donné, pendant huit mois, une moyenne de trois mille diamants par jour, la plupart de forte dimension. Aucune mine du monde n'en a produit de si gros, et en telle quantité.

Ces pierres présentent d'ailleurs les particularités suivantes qui sont un mélange de qualités et de défauts. Les plus pures sont de forme octaédrique et à arêtes vives. Elles sont assujetties à éclater spontanément au contact de l'air. Cet accident désastreux frappe généralement au bout de huit jours celles dont la surface est la plus lisse. Elles sont généralement indemnes au bout de trois mois. Le meilleur procédé pour remédier à ce fâcheux effet, consiste à enduire de suif le diamant dès qu'on l'a trouvé.

Ces découvertes inattendues causèrent en Europe une émotion facile à concevoir et les exagérations optimistes ou pessimistes de gens intéressés agitèrent l'opinion jusqu'en 1873. Il fut alors possible de fixer une sorte de moyenne approximative, d'après le quantum des pierres

extraites précédemment. Les paquebots portant la malle du Cap, transportaient à ce moment pour six à sept millions de diamants.

Aussi, l'immigration a-t-elle pris un accroissement prodigieux, et les solitudes du Waal ont-elles été bientôt peuplées. En dépit des mécomptes éprouvés par les nouveaux venus, ce travail est des plus rémunérateurs, puisque, en une seule semaine, sur la mission de Pniel, quelques diggers ont trouvé soixante-quatorze gemmes pour lesquelles ils ont acquitté un droit de plus de 25 000 francs. Que l'on juge par l'impôt de la valeur de la marchandise !

L'énorme affluence de travailleurs rendit indispensable la création d'un gouvernement. L'État libre d'Orange et la République du Transwaal s'en chargèrent. Les mineurs nommèrent, quelque temps après, président des « Camps de la Rivière » M. Parker, que sa parfaite connaissance du pays, et la haute considération dont il jouissait parmi les Boërs désignèrent aux suffrages. M. Parker devenu président d'une société fort mélangée, et où

surabondaient des gens peu délicats, institua un code fort simple, inspiré du recueil très élémentaire des lois du juge Lynch. Les coupables étaient condamnés à l'exposition au soleil, au fouet, à la noyade.

Le but de l'institution de cette présidence, était de créer une République des Champs de Diamants. Mais, on finit par voir qu'il faudrait entrer en lutte avec la République du Transwaal, ce qui eût été déplorable pour l'avenir de l'industrie minière encore à sa période d'enfantement. Les sujets anglais se trouvant en majorité sur un terrain revendiqué par la métropole, ne pouvaient secouer le joug de ses représentants. On craignit un conflit et on envoya M. Campbell prendre le pouvoir. M. Parker subordonnant son intérêt personnel à l'utilité de la collectivité, eut le bon esprit de se retirer.

Peu après une nouvelle Compagnie se fonda sous le nom de Hope-Town Diamond Company, avec son siège à Bultfountain. Des différends ayant éclaté entre les deux sociétés rivales, l'Angleterre s'inspirant de l'apologue intitulé

l'Huître et les deux Plaideurs, s'annexa les terrains miniers sous le nom de Griqualand-Ouest, et tout le monde fut d'accord, en apparence, du moins.

Une anecdote amusante pour terminer cet aperçu historique, avant d'expliquer en quelques mots, les procédés employés pour l'exploitation du diamant.

Au moment de la révocation de l'Édit de Nantes, de nombreuses familles françaises émigrèrent au Cap, se mêlèrent aux Boërs, s'identifièrent complètement à eux, et vécurent totalement en dehors des progrès de la civilisation contemporaine. Un brave homme, nommé M. du Toit, descendant de ces émigrés, vivait tranquille dans sa ferme, appelée du Toit's Pan par les habitants, à cause du petit lac circulaire qui s'y trouve. Le mot « pan », littéralement poêle, signifie par extension bassin rond.

Non seulement, dit madame P... à laquelle j'emprunte cette histoire, M. du Toit pensait bien peu à la France, le pays de ses ancêtres, mais, en

véritable sauvage blanc, il ignorait probablement l'existence de notre belle patrie.

Un beau jour, un groupe d'individus alléchés par les histoires de diamants trouvés, de fortunes fabuleuses gagnées du jour au lendemain, envahit la propriété de M. du Toit. Celui-ci fut pris d'une telle panique, que la nuit venue, il attela ses bœufs à son wagon, y entassa tout ce qu'il put, literie, effets, argent, famille, et se mit en route, à moitié fou de chagrin, pleurant sa propriété.

Il chercha si bien à dépister les soi-disant envahisseurs qu'il prenait pour des ennemis implacables, acharnés à le suivre jusqu'au bout du monde, que ses « persécuteurs » eurent toutes les peines à savoir où il s'était réfugié. Mais quelle ne fut pas la terreur du brave fermier, quand il vit arriver les mêmes hommes qui, après de laborieuses recherches, ayant découvert sa retraite, venaient lui proposer l'acquisition de son domaine.

Ils avaient compté sans leur hôte. Telle était la frayeur du bonhomme, qu'il ne voulut jamais consentir à se montrer et les visiteurs s'en allèrent

déçus. Cependant, leur désir de faire fortune les rendant tenaces, ils revinrent à la charge quelque temps après cet échec, et furent plus heureux cette fois. Cet homme primitif ne pouvait pas laisser entrer dans sa tête que des gens qui l'avaient forcé d'abandonner sa maison, vinssent lui offrir sérieusement une somme qu'il considérait comme une fortune. Force lui fut de se rendre à l'évidence et un acte de vente, préparé à l'avance par les acquéreurs, fut signé. Aux termes de cet acte, il vendait Dors-Fountain (du Toit's Pan) moyennant la somme de cent vingt-cinq mille francs, prix dérisoire, quand on compte les millions extraits du sol depuis le moment de la vente.

M. du Toit ne fut réellement convaincu de son bonheur, que quand il fut mis en possession de cette somme « en or » et qu'il en eut manié toutes les pièces. On prétendait encore en 1875 que sa plus grande joie était de compter et de recompter ces 125 000 francs, qu'il laissera certainement à ses héritiers. Cet amour de l'or est commun à tous les Boërs. Ils amassent continuellement sans jamais rien dépenser. On affirme qu'un grand

nombre sont extrêmement riches, et possèdent les économies de plusieurs générations. Ils ne songent jamais à faire travailler cet argent, et le gardent entassé dans des boîtes, enfoui dans des trous, partout enfin où ils ont lieu de le croire en sûreté.

Cette opulente mine de du Toit's Pan appartient à la catégorie des mines sèches. Le travail s'opère comme nous l'avons dit pour celle de Nelson's Fountain. La terre diamantifère, après avoir été piochée, est battue afin d'être désagrégée, puis montée dans le seau en cuir de bœuf. Elle est ensuite passée dans deux cribles, un gros et un fin, puis apportée sur la table dans ce dernier. C'est là que se fait le triage. Ce n'est plus, à ce moment, qu'un amas de gravier, tout le sable ayant été criblé.

Cette dernière opération se fait au moyen d'un morceau de zinc ou de fer blanc, taillé en un rectangle d'environ trente centimètres sur dix. On amène à soi, avec cet outil primitif, une certaine quantité de gravier en l'éparpillant sur la table. Un simple coup d'œil suffit pour découvrir s'il

s'y trouve ou non un diamant.

Nous aurons occasion de parler plus tard des procédés d'exploitation par le lavage.

Maintenant que le lecteur possède quelques indispensables notions géographiques, historiques et industrielles relatives aux lieux où va se dérouler la première partie du drame dont on connaît le sanglant prologue, reprenons notre récit.

La vue du cadavre du Juif excita dans l'assistance un double mouvement de stupeur et de colère. Si les vols étaient assez nombreux sur le diggin de Nelson's Fountain, la vie humaine avait jusqu'alors été respectée. L'on ne comptait plus les larrons, mais nul ne pensait avoir à redouter des assassins.

Aussi, tous ces déclassés, la plupart sans préjugés, se sentant menacés dans leur existence et dans leur propriété, poussèrent-ils un terrible cri de vengeance, et demandèrent l'application de la loi de Lynch.

Le policeman conservait seul un imperturbable

sang-froid. Il avait tout d'abord empêché que l'on touchât au cadavre, et que l'on modifiât en quoi que ce soit le désordre qui régnait dans le bazar roulant de la malheureuse victime.

Pendant que les soins les plus empressés étaient prodigués à l'infortunée jeune fille, dont la syncope faisait place à une terrible crise de nerfs, l'homme de police faisait subir un rapide interrogatoire à la servante. Comme il s'y attendait, celle-ci ne savait absolument rien. Elle dormait près de sa maîtresse, des mains brutales les avaient saisies toutes deux et garrottées pendant leur sommeil. Elle avait cru entendre un gémissement étouffé, puis elle avait attendu dans de mortelles angoisses des secours arrivés trop tard. C'était tout.

Le policeman hochait la tête en homme qui se recueille, et ses traits impassibles, qu'on eût dit sculptés dans un masque de pierre, ne laissaient rien deviner des sentiments qui l'agitaient.

Son émotion était profonde pourtant ; et nous n'oserions affirmer que ce crime, entouré de circonstances mystérieuses, ne lui causât une

certaine satisfaction. C'est que Master William Saunders, familièrement appelé Mister Will par le personnel du kopje, se prétendait à tort ou à raison un habile homme, dont les facultés n'avaient pu, jusqu'alors, trouver un emploi digne de leur mérite. Il végétait, à son grand déplaisir, dans les rangs les plus infimes de la police mobile, attendant impatiemment cette occasion que le hasard lui envoyait. Faire rendre gorge à un Cafre qui a avalé un diamant, obtenir d'un blanc l'aveu d'un larcin, conduire à la prison par leurs queues de cheveux une demi-douzaine de Chinois hardés comme des chiens de chasse, assister à une bastonnade ou commander la corvée des hommes condamnés aux travaux de propreté, la belle affaire, vraiment ! Le dernier des manœuvres eût pu en faire autant.

Mais, chercher le mot de cette sanglante énigme, remonter de l'effet brutal, tangible, aux causes mystérieuses, rassembler tous les éléments du drame, réunir les documents les plus futiles en apparence, trouver un indice quelque faible qu'il fût, et guidé par un fil conducteur, s'élancer sur la piste de l'assassin, lutter avec lui de ruse et

d'audace, le rejoindre, s'en rendre maître, le livrer aux tribunaux, entendre dire, c'est Will, l'incomparable Will qui est le seul auteur de ce tour de force, voir son nom accolé aux épithètes les plus flatteuses, contempler ses traits dans les gazettes illustrées, en regard du portrait du criminel, il y avait là de quoi émouvoir le moins ambitieux des policiers, et William Saunders était un ambitieux doublé d'un véritable dilettante.

Ces réflexions, longues à énumérer, traversèrent son cerveau comme un trait de feu. Les cris : La loi de Lynch !... La loi de Lynch !... l'arrachèrent à sa méditation au moment où il entendait le lord gouverneur le nommer chef de police de Cap-Town, en récompense de sa brillante conduite.

Il se retourna gravement, promena sur l'assistance irritée son regard impassible, et laissa tomber ces seuls mots :

– Vous voulez lyncher qui ?

Cette simple phrase produisit l'effet d'une douche glacée. Un certain nombre d'outranciers grommelèrent quelques paroles entremêlées

d'épithètes fort peu gracieuses pour l'honorable corporation dont Will était le plus bel ornement.

– La paix, gentlemen ! continua-t-il de sa voix calme. Retournez à vos travaux. Nous sommes chargés de veiller à votre sécurité ; nul parmi nous ne faillira à sa tâche. Quant à moi, je vous le jure sur mon honneur, j'aurai le mot de cette terrible affaire. Eh ! Dieu me damne, je vous promets le réjouissant spectacle d'une ou de plusieurs magnifiques pendaisons.

Cette foule, impressionnable, nerveuse comme celles qui se composent d'hommes auxquels tous les excès sont familiers, battit des mains en poussant un hourra retentissant.

– Hepp !... Hepp !... Hepp !... Hourra !... Will for ever !

Le policeman était déjà rentré dans le wagon et continuait ses recherches. Elles aboutirent à bien peu de chose. Convaincu de leur inutilité, il mesura minutieusement les empreintes sanglantes laissées par les mains de l'assassin, retira doucement le couteau de la poitrine du mort, en examina la forme, lut l'adresse du fabricant et se

préparait à se retirer, quand ses yeux tombèrent machinalement sur un objet de petite dimension dont la vue lui arracha un brusque mouvement de surprise.

Il ramassa l'objet, le serra précieusement dans sa poche et sortit du dray en murmurant :

– Allons, la chance me favorise dès le début. Puisse-t-elle m'être fidèle !

Il se dirigeait lentement vers le casernement des hommes de police, quand un homme d'une taille colossale l'aborda brusquement et lui dit :

– Vous savez que le Français est parti cette nuit.

– Quel Français ?

– Celui dont le Juif avait acheté le claim, ainsi que les pierres, les outils et les effets de campement.

– Oui. Où voulez-vous en venir ?

– Attendez. Le Français est parti en compagnie de deux blancs que l'on n'a jamais vus sur le kopje. L'un et l'autre portent le costume des explorateurs.

– Mon garçon, vous perdez votre temps à m'apprendre ce que je connais aussi bien que vous.

– Qui sait ?

» Dans tous les cas, savez-vous ce que je viens de trouver sous la tente achetée par le Juif, et qu'il n'avait pas encore eu le temps de démonter ?

– Dites, si vous voulez.

– Cette gaine. N'irait-elle pas au couteau que vous avez trouvé planté dans la poitrine du vieil homme ?

– Donnez.

Le fourreau s'adaptait parfaitement à la lame. Il n'y avait pas d'erreur possible, étant donnée la forme particulière de l'arme.

– Qu'est-ce que cela prouve ? demanda Master Will.

– Qu'il se pourrait bien que le Français ou ses compagnons, peut-être tous les trois, soient les véritables auteurs de l'assassinat.

– Peut-être ?... termina le policeman plus flegmatique que jamais.

III

Sous un baobab, en attendant le déjeuner. – Tout arrive, dans la vie. – Victime des romans de voyages. – Un voyageur qui n'a pas la vocation. – Projets de futurs millionnaires. – Comment les Catalans prononcent les b *et les* v. *– Ouragan musical. – Virtuoses qui soufflent en tempête. – Prédicant ou clerc d'huissier. – Procédé original d'expulsion. – Souvenir aux pompiers du maréchal de Lobau. – Roueries de naïfs enfants de la nature. – Mystère !...*

Quatre jours se sont écoulés depuis le lugubre épisode qui a signalé le passage d'Albert de Villeroge au kopje de Nelson's Fountain.

Nous le retrouvons présentement avec son ami, Alexandre Chauny, allongé sous un baobab[1]

[1] Le Baobab (*Adansonia digitata*) est un arbre, ou plutôt une sorte d'agrégat végétal d'une vitalité inouïe. On peut le creuser,

colossal, dont le tronc, portant près de vingt-cinq mètres de circonférence, se divise, à deux mètres du sol, en quatre branches énormes, qui se courbent en dehors et laissent entre elles une chambre spacieuse.

Un animal de moyenne taille, qu'un naturaliste reconnaîtrait à première vue pour un pacochère du Cap (*Sus pacocherus*) ou sanglier à large grouine, embroché tout d'une pièce à une tige de bois odorant, crépite au-dessus d'un brasier ardent. C'est un marcassin, bien que ses défenses aient déjà dépassé en longueur celles des vieux solitaires d'Europe.

Le factotum d'Albert, Joseph, fourbit un fusil, tout en surveillant attentivement ce rôti, dont la saveur et la vue semblent ravir les deux noirs dont nous avons précédemment décrit le costume hétéroclite. Leurs larges faces brunâtres, plutôt que noires, se dilatent, en contemplant ce

---

attaquer sa substance avec le fer ou le feu, et son développement n'est pas arrêté. Le docteur Livingstone en a trouvé qui grandissaient encore après avoir été coupés, et constata que certaines branches de l'un d'eux, grossirent encore d'un pouce anglais, après l'abattage du tronc principal.

spectacle réjouissant pour des estomacs indigènes toujours hantés par la fringale. Les deux compères, tout en vantant dans leur patois pittoresque, les vertus culinaires du petit éléphant, – ainsi nommé par les Zoulous à cause de la longueur de ses crocs, – se gardent bien d'aider, si peu que ce soit, l'Européen. Immobilisés dans leur béate paresse, ils regardent, en tournant leurs pouces, le Catalan s'évertuer à sa multiple besogne.

Les chevaux débridés et dessellés, paissent en liberté l'herbe rare et jaunie couvrant le sol en dehors du terrain abrité par le baobab.

Albert de Villeroge continue une conversation fort intéressante sans doute, car son ami l'écoute sans presque l'interrompre, et sourit de temps en temps à quelque saillie dont la verve endiablée dériderait un fakir indou.

– Vois-tu, mon cher, tout arrive, dans la vie. Le roman... il n'y a que cela de vrai ; et les conceptions les plus biscornues de l'esprit humain finissent quand même par se réaliser.

» Notre présence sous ce baobab,

contemporain peut-être des temps bibliques, est la preuve de cette proposition que tu trouvais tout à l'heure un peu risquée.

– Oh ! pour la forme.

– Peu importe. Je te le répète, tout arrive, même l'impossible.

– Surtout l'impossible, interrompit imperturbablement Alexandre Chauny.

– Tu as beau plaisanter à froid. L'événement m'a jusqu'à présent donné raison.

– Pas en ce qui te concerne, du moins.

– Soit. J'étais prédestiné aux aventures, je n'en disconviens pas. Tu te rappelles, ces enfièvrements où me jetaient les drames aventureux de Gustave Aimard, les pages brûlantes de Gabriel Ferry, les ardentes luttes de Duplessis, ou les épopées de Cooper !

» Les yeux fixés à mon dictionnaire, dans lequel j'intercalais les feuilles des volumes mutilés, je sentais mon cœur battre jusqu'à la syncope, au récit des exploits de ces aventuriers grands comme des conquérants !... Pindray, le

terrible, devant lequel tremblaient les bandits de la Sonora. Raousset-Boulbon, l'intrépide à la gloire duquel rien n'a manqué, pas même la calomnie... Et les courses à travers le Grand-Ouest, avec le Canadien Bois-Rosé, ce héros du devoir.

» J'entrevoyais ces vallons calcinés, dont les gisements d'or aux rayons fulgurants sont gardés par les démons à peau rouge. Ces champs désolés où blanchissent les ossements des guerriers du désert. Ces forêts opulentes, mais maudites où l'homme se débat contre l'étreinte de l'infini. J'ai consumé ma jeunesse hanté par la pensée de ce paradis à peine entrevu, dont mes écrivains favoris m'exaltaient à l'envi les voluptés poignantes.

– Bravo ! mon cher. Si, au lieu de parler dans le désert, nous sommes bien en plein désert, n'est-ce pas, tu t'adressais à une classe de rhétorique, tu enrôlerais immédiatement une jolie compagnie de lycéens.

» Quant à moi, qui ai depuis longtemps passé l'époque bienheureuse, où l'on use sur des bancs

de bois blanc des fonds de culottes trop courtes, je t'avouerai que je ne vois dans notre position rien de voluptueux, ni de paradisiaque.

– Prosaïque, va !

– Voyons, raisonnons un peu, si c'est possible. Je suis tout simplement un brave Beauceron que n'a jamais tenté le démon des aventures. Je suis terre à terre comme le sol où j'ai vu le jour. Si j'étais né dans un port, où le va-et-vient des navires peut éveiller chez l'enfant ces idées d'inconnu, ces besoins de mouvement, passe encore. Une rade, possède une sorte de saveur d'exotisme à laquelle nul ne peut se soustraire. Tandis que moi, vulgaire habitant d'un pays dont nul ne pense à sortir, qui partageais bien gentiment ma vie entre les soins donnés à ma terre, et les relations mondaines du Tout-Paris contemporain.

– ... Tu te trouves chez les Betchuanas de l'Afrique Australe, sous un baobab monstrueux, en tête-à-tête avec un sanglier cuit à point que tu vas dévorer d'excellent appétit.

» Là... Tu vois bien que tout arrive, qu'il n'y a

de vrai que le paradoxe et que les extrêmes se touchent.

» Car, en somme, en te voyant ruiné à plat, tu t'es dit : Voyons, il faut arriver aux moyens de refaire ma fortune... rapidement et honorablement. Pour un homme terre à terre, et immobilisé à ta glèbe beauceronne, tu as choisi un singulier procédé. Je le trouve même, entre nous, légèrement panaché de cette saveur d'exotisme dont tu me parlais il y a un moment.

– D'accord. Mais, j'ai raisonné mon affaire au simple point de vue industriel, et sans le moindre enthousiasme. Étant donné le prix du diamant et la moyenne des pierres découvertes par les mineurs, j'ai calculé qu'il me suffisait de quelques années pour récupérer mon million et demi dévoré par le krach.

– Il n'en est pas moins vrai que, sur le simple appel d'un vieil ami, tu as, sans hésitation, abandonné un claim peut-être opulent, que tu es parti à l'aventure, à la recherche d'une fortune pour le moins aléatoire, que tu peux courir des dangers terribles, ne pas récolter un rouge liard,

et dépenser en pure perte ton temps et ta santé.

– Mais, mon cher Albert, mon amitié pour toi me faisait un devoir de t'accompagner.

– Eh ! pardieu, voilà où je voulais en venir. Ton prosaïsme n'existe même pas pour la forme. Tu es bel et bien du bois dont on fait les aventuriers, – ce mot étant, bien entendu, pris dans son acception la plus honorable. Car, en fin de compte, ce qui constitue ce tempérament spécial au coureur d'aventures, n'est-ce pas cette faculté de se sacrifier à une chose, à un sentiment, à une idée.

» À deux reprises différentes, tu es parti, très crânement, sans la moindre hésitation. Cela ne m'a pas étonné, car je me doutais bien qu'avec ton flegme apparent, tu finirais, tôt ou tard, par une gigantesque escapade.

– Le beau mérite, en vérité. Je ne voyais plus à Paris que des gens gênés à mon aspect, comme si j'allais prendre d'assaut leur portefeuille. Quant à l'abandon de mon claim, suis-je bien plus fou en courant la chance de trouver avec toi une cagnotte monumentale, que de rester à fouiller,

avec l'acharnement d'un carrier, un trou vaseux au fond duquel je puis, à chaque instant, être réduit en bouillie ?

– Tu ne veux pas en démordre, comme tu voudras. Nous allons dévorer notre rôti, puis, en route pour le pays des millions.

– Pourquoi pas des milliards ?

– Des milliards, si tu veux. Je n'en demande pas tant. Quand j'aurai rebâti Villeroge, acheté les châtaigneraies voisines, offert à Anna une parure en brillants, je m'amuserai à rééditer la fastueuse légende de feu Potemkin. Je sèmerai des diamants partout. J'en distribuerai à tort et à travers. Puis, comme il est de très mauvais goût de se consteller de ces cailloux étincelants, à l'instar de ces Brésiliens qui ressemblent à des vitrines du Palais-Royal, j'en ferai sertir aux harnais de mes chevaux, aux colliers de mes chiens, que sais-je encore. Mes valets de pied porteront chacun une épingle de cent mille francs. Ils seront chargés en mon lieu et place d'afficher un luxe absurde et d'avoir mauvais goût. Un mauvais goût que le premier venu ne pourra pas

étaler, pourtant.

– Tu es fou.

– Monsieur est servi, interrompit Joseph qui, s'aidant de la broche comme pivot, découpait méthodiquement le marcassin cuit à point.

– Cela manque un peu de vaisselle plate, reprit Albert, mais bah ! à la guerre comme à la guerre.

– Si nos anciens amis qui évoluent, en ce moment, enveloppés dans leurs gâteuses, entre Tortoni et la rue Drouot, pouvaient nous voir en cet état !... Quelle bordée de quolibets.

– Nous pourrions les leur retourner avec surabondance. Ils vont aller grignoter du bout des dents quelque viande savamment élaborée dans un cabaret à la mode, siffloter un verre de vin qui leur tournera sur l'estomac, puis, ils iront s'immobiliser pour la soirée dans quelque grande salle pleine de petits compartiments étriqués. Là, pelotonnés comme des bouddhas, ils verront des dames et des messieurs très maquillés évoluer sur des planches devant des becs de gaz ; ils les entendront se raconter des choses absurdes et

fausses comme de la monnaie péruvienne, puis, comme dans la chanson de Malborough, tout ce beau monde s'en ira au lit...

» Tandis que nous, avec cette nature plantureuse qui nous environne...

– Ce rôti sans pain...

– Cet infini de plein air, de liberté...

– ... Arrosé d'eau pas fraîche...

– Ces arbres splendides...

– ... Sous lesquels il nous faut dormir à la belle étoile...

– ... Aux fleurs éblouissantes...

– ... Avec les scorpions et les mille-pattes...

– ... Ces oiseaux éclatants...

– ... Ces nègres paresseux, malpropres et odorants...

– ... Ces insectes plus variés que l'écrin d'une sultane...

– Y compris les moustiques et les fourmis eau-bouillante...

– Ces messieurs sont *serbis*, réitéra Joseph en coupant net cette série de propos interrompus dont les deux amis s'amusaient comme de grands enfants.

Joseph, en temps ordinaire, quand son esprit était exempt de toute préoccupation, prononçait les *b* et les *v* à peu près comme tout le monde, mais quand une idée importune obsédait son cerveau, quand il dévidait les phrases avec sa surabondance catalane, il ne manquait jamais, comme la plupart des Espagnols, d'intervertir ces deux lettres, ce qui donnait à ses vocables la plus singulière consonance.

– Boyons, monsieur Alvert, monsieur Alexandre, cette biande va refroidir. Vous aurez un déjeuner dont ne boudraient pas les bavitants de la ballée d'Aran... des gens peu délicats, pourtant.

» Eh ! là vas... bous autres, continua-t-il en interpellant les deux noirs, tenez, gavaches... abalez-moi ça.

Les deux bimanes couleur réglisse absorbaient leur portion avec une voracité gloutonne et des

craquements de mâchoires à rendre jaloux des crocodiles. Les Européens, après s'être un moment amusés de cette prodigieuse faculté d'absorption avec laquelle ils ne s'étaient pas encore familiarisés, allaient prendre leur nourriture plus posément, comme il convient à des gens civilisés, quand un charivari intense éclata soudain de l'autre côté des hautes herbes bordant la clairière, et interrompit tout net les derniers apprêts de cette importante fonction.

C'était une cacophonie sans rythme, sans mesure, sans nom, jaillissant d'un orchestre formidable, composé de flûtes indigènes, d'instruments à cordes, de tambours, d'oliphants creusés dans des défenses d'éléphants, et qui, maniés à tour de bras, ou enflés à éclater par les virtuoses, se mêlaient à de farouches clameurs que l'on eût dites incompatibles avec des gosiers humains.

Les trois blancs, surpris par cette rafale, et ne sachant s'ils allaient avoir un péril à conjurer, s'armèrent en un clin d'œil, et se campèrent en triangle, dos à dos, la carabine prête à faire feu.

Leur incertitude fut courte, et un vaste éclat de rire leur échappa, à la vue du spectacle baroque entre tous qui s'offrit tout à coup à leurs yeux. Les auteurs du vacarme, d'authentiques sauvages, émergeaient en demi-cercle des herbes, en formant une ligne presque continue et chassant devant eux, par la seule intensité de leur musique enragée, un personnage, vêtu à l'européenne. C'est en vain que le malheureux cherchait à percer cette haie de farouches instrumentistes, comme un animal aux abois la meute acharnée.

Le tonnerre des tambours, les glapissements des flûtes, les rugissements des instruments à corde, les beuglements des oliphants lui arrivaient avec une telle furie, qu'il se secouait sous cette trombe invisible, comme si tous ces engins de torture braqués sur lui, eussent été des lances de pompes à vapeur.

Alexandre, Albert, et Joseph, secoués par un rire inextinguible, ne pouvaient plus trouver la force de conserver leur attitude belliqueuse, tant ce singulier procédé d'expulsion leur semblait extravagant et irrésistible tout à la fois. La

victime d'ailleurs possédait un physique qui à lui tout seul, étant donné le milieu où elle évoluait, eût dilaté par son aspect, la rate du plus splénique d'entre les citoyens d'Outre-Manche. Figurez-vous ce type devenu presque introuvable à Paris, du petit clerc d'huissier quinquagénaire, avec son chapeau haut de forme, tanné, roussi, pelé, sa longue redingote noire, grasse au collet, luisante aux coudes, son pantalon noisette, tombant à la cheville, sans parvenir à rejoindre une vaste paire de souliers plats, fourbus, et avalant gloutonnement la poussière ou la boue. Drapez cette défroque sur un torse rappelant assez bien une boîte d'horloge, surmontez ce torse d'une tête glabre, fripée, aux yeux effarés, égarez ce type au beau milieu des indigènes de l'Afrique Australe, et vous aurez l'idée du bonhomme qui courbait la tête, enflait le dos, agitait les bras, devant cette tempête improvisée par les implacables virtuoses.

Il aperçut enfin les trois amis, fit un bond de surprise à leur aspect, et tournant résolument le dos à ses persécuteurs, s'avança vers eux en nasillant :

– Mes frères, la paix soit avec vous !...

– Merci, à vous pareillement, répondit Alexandre en mordant ses moustaches pour ne pas éclater.

– Oh ! les mécréants ! les damnés ! Race d'Amalécites, clamait l'inconnu eu montrant le poing aux indigènes qui, à la vue des Européens, interrompirent leur vacarme.

– Là, monsieur, calmez-vous, dit à son tour Albert de Villeroge. Ces bonnes gens ne me semblent pas animés contre vous de sentiments par trop hostiles, et je ne vois pas que vous couriez en ce moment d'autre danger que celui de rester sourd, ou de devenir mélophobe pour la vie.

– Ah ! mon frère, qu'importeraient les supplices, la mort elle-même, si je pouvais réussir à évangéliser ce troupeau, dont les âmes perdues au milieu des ténèbres de la barbarie, se refusent opiniâtrement à recevoir la lumière.

Cette réponse avait été faite en anglais.

– Aïe ! dit à voix basse le jeune homme à son

ami, c'est un prédicant. Je m'y connais, nous allons en entendre de dures. J'ai été en proie à la sacro-sainte dialectique du père Smithson, et ce n'est rien moins que folâtre, je t'assure. Il va nous donner des petites bibles.

» Mais, voyons, quelle était leur intention, en dardant ainsi à jet continu sur votre personne leurs barbares outils, comme jadis les pompiers, envoyés par le maréchal de Lobau contre les émeutiers de la place du Château-d'Eau.

– De m'expulser de leur territoire, mon frère. Moi, un homme de paix, qui leur apporte la lumière et la vérité.

– De vous expulser...

– Oui. Bien qu'ils soient tributaires du gouvernement de sa gracieuse Majesté, ils vivent à peu près à leur guise. Et si l'on ne vient pas chez eux les mains pleines, c'est-à-dire avec un chariot bourré d'objets d'échange, ils vous reconduisent poliment à la frontière.

» Je viens d'en faire la triste expérience ; arrivé ce matin, il me faut battre en retraite.

– Heureusement qu'ils ne vous a été fait aucune violence, reprit Alexandre se reprochant son hilarité, à la vue du regret manifesté par le prédicant, dont la mine ne paraissait plus aussi hétéroclite, étant donné le motif de sa venue chez les indigènes.

– Ils n'oseraient pas, à cause de la proximité des établissements civilisés. Que vais-je devenir, seul et sans ressources ?...

– Tranquillisez-vous. Nous ne vous abandonnerons pas. Voulez-vous partager notre ordinaire et nous accompagner dans notre excursion ? Nous vous ferons une escorte contre laquelle tous les tintamarres des musiciens indigènes seront impuissants.

– Hélas ! mes frères, si vous ne possédez pas les objets destinés à assouvi leur convoitise, il vous sera impossible de passer.

– Oh ! Quant à cela, détrompez-vous. Nous en avons vu bien d'autres. N'est-ce-pas, Alexandre ?

– Parbleu ! répondit celui-ci avec son magnifique sang-froid. Et d'ailleurs cette

mascarade me paraît une simple farce de bons sauvages en goguettes.

Les exécutants, pendant ce rapide colloque, s'étaient avancés au pied du baobab, jusqu'à toucher les blancs qu'ils regardaient avec une curiosité respectueuse. Puis, celui qui paraissait le chef, avisant Alexandre qu'à sa stature imposante il regardait comme le commandant de la petite troupe, l'interpella en mauvais anglais.

Peu rassuré à la vue de l'arsenal formidable des trois amis et des armes tenues en réserve par leurs serviteurs noirs, il fit un signe et une compagnie d'infanterie irrégulière, armée à la diable de piques et de vieux fusils de traite, émergea des massifs d'herbes. Le costume, ou plutôt les nippes innommées couvrant ces nouveaux venus, leur donnait un aspect farouche et grotesque tout à la fois. Il est à remarquer, en effet, combien les noirs qui conservent dans leur sauvage nudité un caractère particulier n'ayant rien de banal, deviennent absurdes sous les oripeaux européens. Le chef, coiffé d'un chapeau de feutre gris, orné d'une plume blanche, couvert

d'une vareuse déloquetée, de culottes en peau de taupe blanche, et chaussé de bottes revers, offrait un spécimen complet de cette transformation ridicule d'un homme de la nature en une inqualifiable caricature. De son col, pendaient, selon la coutume indigène, l'étui, les colliers, le couteau, la tabatière, et une queue de chacal servant de mouchoir.

– Mon frère blanc n'ignore pas que, pour traverser le pays de Betchuanas, il doit payer son passage.

– Bien volontiers, mais à qui ?

– À moi.

– Qui êtes-vous ?

– Le chef envoyé par le roi Sikomo.

– Eh bien ! mou garçon, je paierai au seigneur Sikomo lui-même.

Le messager parut un moment décontenancé, puis se ravisant, il ajouta :

– Mon frère me donnera bien un habit bleu... une chemise rouge et un chapeau à plume.

– Je n'ai pas la moindre défroque, mon brave. Vous repasserez, si cela vous est égal.

– Mon frère me donnera un fusil, avec de la poudre...

– Votre frère, puisque frère il y a, vous donnera une pièce de cent sous, avec sa bénédiction si vous y tenez.

» Quant au reste, nous arrangerons cela avec Sikomo.

– Mais, pour vous conduire à Sikomo, il me faut un habit bleu...

– Oui, nous savons cela : une chemise, un chapeau à plume, etc. Comme nous avons l'intention de nous passer de vos services, je ne vois pas pourquoi je vous donnerais ces divers objets. J'ai d'ailleurs une excellente raison pour vous les refuser, c'est que je ne les possède pas.

– Eh ! quoi, s'écria le chef avec un dépit d'enfant rageur, le blanc voyage sans un dray...

– Parfaitement.

– Il n'emporte pas les objets d'échange pour acheter l'ivoire des noirs ?

– Vous voyez bien que non.

– Mais que venez-vous donc faire ici ?

– Nous nous promenons, dans l'intérêt de notre santé.

– Tous les blancs ont un chariot et achètent l'ivoire. Pourquoi ne faites-vous pas de même ?

» Qui êtes-vous ?

– Ah çà ! dites-moi, mon garçon, vous me faites l'effet d'un singulier garde-champêtre. L'on dirait vraiment que vous allez me demander mes papiers.

» Je vous serais obligé de cesser cet interrogatoire qui commence à m'échauffer les oreilles. D'autre part, vous baragouiniez tout à l'heure un patois anglais à peine compréhensible, et vous vous exprimez maintenant d'une façon bien correcte, pour un simple habitant de ce pays sauvage.

» Peut-être savez-vous lire aussi. Je vous répondrai, dans ce cas, que mon nom est écrit sur mon passeport, et que ce papier ministériel sert en ce moment de bourre à mon fusil...

» S'il vous plaît d'y jeter un coup d'œil, je suis à votre disposition.

Le messager baissa la tête devant cette virulente apostrophe qui parut le démonter complètement.

– Moi et mes guerriers, nous accompagnerons nos frères blancs jusque chez Sikomo.

– Vos frères blancs se passeront de vous et iront où bon leur semble.

Albert, pendant ce temps, avait fait signe à Joseph de seller et de brider les chevaux. Sa besogne accomplie en un tour de main, il revint, conduisant par la bride les trois animaux.

Tous trois se mirent en selle, et firent signe à leurs noirs de les suivre.

– Mes frères ne trouveront pas de provisions... pas de bateaux pour franchir les rivières, insista encore le chef.

Et comme le cercle se rétrécissait, Alexandre, Albert et Joseph, armèrent précipitamment leurs carabines, pour être prêts à répondre à une de ces attaques soudaines familières aux sauvages

africains. Le craquement des batteries et l'attitude résolue des trois compagnons produisirent un effet immédiat. Les rangs s'ouvrirent tout à coup, les sagaies et les fusils s'abaissèrent.

Alexandre, prêt à piquer des deux, chercha du regard le révérend, pour lui dire un mot d'adieu, mais le digne homme avait disparu.

– En avant, cria-t-il d'une voix éclatante.

Et la petite troupe de cavaliers s'élança, suivie des deux noirs bondissant comme des antilopes, sans que nul s'opposât à leur départ.

– Ou je me trompe fort, dit à son ami Albert de Villeroge, ou cette horde de sauvages est le plus abominable ramassis des pillards du désert.

» Dans tous les cas, notre refus de les embaucher va nous amener une belle et bonne déclaration de guerre.

» Mauvais début, n'est-ce pas ?

– Bah ! riposta Alexandre avec son insouciance gauloise, nous serons quitte pour les écheniller un à un s'ils nous serrent de trop près...

» Quant au révérend, ma foi, qu'il se

débrouille.

Le prédicant se débrouillait si bien, que respectueusement entouré de ses persécuteurs de tout à l'heure, il absorbait d'excellent appétit les morceaux oubliés du pacochère et tout en faisant honneur au rôti, il avait entamé avec le chef un colloque animé dont les termes indiquaient une intimité au moins singulière. Pour une victime, le révérend paraissait exercer un singulier ascendant sur ses bourreaux.

Cette comédie burlesque était-elle le prologue d'une sanglante tragédie ?

IV

Droits de passage prélevés par les noirs sur les voyageurs. – Souvenir aux explorateurs français. – N'ayant pas de marchandises, les trois compagnons prétendent payer en provisions. – La famine chez les naturels. – Près des grands fauves du Continent Africain. – Une troupe d'éléphants. – Dangers de la chasse à l'éléphant. – Tué raide. – Situation terrible. – Sous les pieds du pachyderme. – L'émotion de Joseph se répercute sur son langage. – Les colosses blessés. – Alexandre sur son cheval pétrifié par la peur, est chargé par un éléphant.

Pour qui connaît les difficultés que présente une expédition à travers les pays sauvages, le projet des trois compagnons doit paraître insensé. Non pas tant à cause du but poursuivi, consistant dans la découverte au moins aléatoire d'un trésor

dont l'existence peut être reléguée au domaine de la chimère, que des obstacles presque insurmontables résultant de la nature du sol et de ses habitants. S'en aller gaiement, avec une insouciance toute française, à la conquête de gemmes enfouies en un point perdu au milieu de l'énorme continent, n'avoir pour guide que la boussole, pour point de repère qu'un plan informe grossièrement figuré sur un lambeau d'étoffe d'après les indications d'un sauvage ignorant, est une entreprise qui peut être féconde en résultats, bien que le but principal puisse et doive être inaccessible. C'est ainsi que les efforts des chercheurs de tous les temps et de tous les pays, concentrés sur un objectif chimérique, ont abouti aux plus mémorables découvertes. Mais encore, ces assoiffés d'inconnu, ces inventeurs de pierre philosophale, ces croyants à la légende d'Eldorado, ces découvreurs de Pôle Nord, étaient-ils pourvus, en général, des éléments indispensables à leurs travaux.

Nos trois Français, au contraire, s'élancent en plein pays inconnu, sans provisions, avec des armes qu'un de ces accidents bien connus des

chasseurs, peut mettre hors de service, et des chevaux que la mouche tsé-tsé, ce fléau de l'Afrique Australe, peut tuer en quelques heures. Comme l'avait fort bien constaté le chef de la horde rencontrée sous le baobab, ils ne possèdent pas le dray, cette maison roulante où le voyageur trouve un abri contre les intempéries, et renfermant, chose essentielle, ces objets de pacotille, destinés à acquitter le droit de passage sur les différents territoires.

Il est en effet à remarquer, combien les noirs potentats des multiples régions africaines, se montrent jaloux de l'inviolabilité de leurs domaines. Non pas qu'ils soient outre mesure féroces, – je parle surtout de ceux compris entre l'Équateur et l'extrême Sud, – et qu'ils refusent systématiquement de recevoir les explorateurs, mais, ils savent très bien subordonner la faveur du transit à l'acquittement d'impôts parfois très onéreux.

Combien d'explorateurs furent ainsi immobilisés, pendant de longs mois, aux frontières de ces tyrans naïfs et cupides.

Levaillant, Gordon Cumming, l'illustre Livingstone lui-même, Anderson, Chapman, Baines, Baldwin, Erskine, Button, et plus récemment, le commandant Cameron, ne durent-ils pas souvent, à bout d'arguments et de ressources, modifier leurs itinéraires, pour contourner, au prix de nouvelles fatigues, ces terres inhospitalières. Un seul a pu s'affranchir par la force de ce droit de péage, c'est Stanley. Mais, Stanley, en semant de cadavres la route de Zanzibar au Congo, a gravement compromis l'œuvre de la conquête pacifique de l'Afrique Équatoriale. Et que l'on ne croie pas qu'en émettant cette opinion, je cède aux rancunes d'un Français contre cet Anglo-Américain dont l'inqualifiable conduite à l'égard de notre vaillant compatriote Savorgnan de Brazza, a soulevé l'indignation générale ; mon avis, j'ose m'en prévaloir, était partagé par la plupart des géographes et des explorateurs sérieux de notre époque, bien avant la grossière incartade du correspondant du *New-York-Herald*. Quoi qu'il en soit, Anglais ou Américain, Stanley a eu tort au double point de vue de la science et de

l'humanité. Si les droits de la science sont imprescriptibles, ceux de l'humanité ne le sont pas moins, et il ne saurait y avoir d'antagonisme entre eux. Quelle différence entre ces procédés de casse-cou, et ceux de nos dignes explorateurs français. Combien suis-je heureux et fier de le proclamer à la gloire de nos compatriotes. Si le Jack Britannique, si l'étendard étoilé de l'Union américaine, ont eu leur étamine rougie d'ineffaçables traces, jamais le pavillon tricolore n'a été souillé du sang des peuples primitifs. Rappellerai-je pour mémoire les Tasmaniens anéantis, les Australiens décimés, les habitants du Cap fusillés en masse, les Peaux-Rouges du Far-West appelés à disparaître, et mettrai-je en regard l'adoration des Hindous pour notre grand Dupleix, et la légende de Samuel Champlain, qui fut nommé le père des Indiens du Nord-Amérique ! Pourquoi ne citerais-je pas aussi ces noms, célèbres aujourd'hui, d'explorateurs contemporains qui tous, s'inspirant de si nobles exemples, arborent cette philanthropique devise : « Douceur, persuasion. » Cet intrépide Jean Dupuis, trouvant dans l'Extrême-Orient la route

cherchée depuis trente ans par les Anglais, et conquérant pacifiquement dix millions de Tonkinois ; ce bon Soleillet, au doux profil d'apôtre, dont les bandits du Sahara vénèrent eux-mêmes le souvenir ; cet énergique Brau de Saint-Pol-Lias, s'implantant à Sumatra, et forçant l'amitié des farouches Malais ; Bayol, l'heureux explorateur du Foutah-Djallon ; Désiré Charnay, l'érudit qui nous rapporte du Mexique toute une civilisation ancienne ; de Brazza le vaillant qui nous a improvisé la colonie du Gabon ; Chessé, l'administrateur intègre qui nous a donné Taïti ; Alfred Marche et Achille Raffray qui ont enrichi nos collections d'histoire naturelle ; l'abbé Debaize, mort à la peine au bord du Tanganyika, et l'infortuné Crevaux, qui fut victime, ne voulant pas être bourreau. Ceux-là ne marchent pas en conquérants, avec des troupes nombreuses et bien armées ; ils n'offrent pas les produits de la civilisation sous forme de balles explosibles. Ils s'avancent en véritables messagers de paix et de progrès. S'ils tombent victimes de leur dévouement à la science, au moins n'ont-ils pas compromis le grand œuvre, bien au contraire, car

le sang des martyrs est la rosée fécondante de l'idée !

.....

Pour être moins désintéressée, l'entreprise de nos héros, n'en est pas pour cela dépourvue de grandeur ni moins hérissée de périls. Ils veulent aller vite et traverser, sans trop d'avaries, cette région, défendue avec un soin jaloux contre les incursions des blancs. Double écueil, étant donnée leur pénurie. Mais, Albert de Villeroge, dont l'apparente insouciance cache un grand fond d'observation, a cru, en s'inspirant des relations de ceux qui ont exploré ces lieux, découvrir un procédé dont l'application devrait aplanir la plupart des difficultés.

– Vois-tu, disait-il à Alexandre, tout en se maintenant près de lui au petit galop de chasse, nous sommes en pleine saison sèche...

– C'est facile à constater. Les herbes ressemblent à de l'amadou, les feuilles sont complètement rissolées, et les pieds de nos chevaux soulèvent des tourbillons d'une poussière on ne peut plus désagréable.

– C'est parfait.

– Je ne m'en doutais pas.

– Tu vas voir pourquoi. Les bonnes gens qui habitent ce pays du soleil, n'ayant pas lu le bon La Fontaine, ignorent ce gracieux et instructif apologue intitulé *La Cigale et la Fourmi*.

– Je partage volontiers ton opinion.

– Ils n'ont pas songé à emmagasiner des provisions pour cette époque désastreuse, et n'ayant rien à mettre sous la dent, ils dansent devant le buffet.

– Nous pourrions bien, le cas échéant, leur faire vis-à-vis, dans ce quadrille qu'on pourrait appeler le quadrille de la fringale.

– Allons donc. Avec des armes comme celles que nous possédons. Ne pourrais-tu donc plus loger à cinquante pas une balle dans l'œil d'un éléphant, ou casser à cent mètres les reins à une simple antilope ?

– Je ne dis pas non.

– Eh bien ! nous arrivons ici comme pourvoyeurs de ces faméliques. Nous chassons.

Comme des enragés. Nous leur entassons des collines de viande fraîche. Nous payons notre passage en nature. Nous leur emplissons la panse...

» C'est bien le diable si, à défaut de sentiment plus élevé, ils ne possèdent pas la reconnaissance de l'estomac.

» Que dis-tu de mon idée ?

– Quelle est excellente, en ce sens que nous sommes débarrassés d'un bagage encombrant. Notre « vade mecum » se bornant à quelques kilogrammes de poudre, une quantité suffisante de balles, rien ne pourra gêner nos évolutions.

– N'est-ce pas que je suis dans le vrai ? Nous ne serons pas d'ailleurs les premiers à user du procédé. Baines l'a employé ; Chapman aussi. Baldwin s'en servait continuellement et s'en trouvait bien.

» Tiens ! Je crois que nous ne serons pas longtemps avant de le mettre en pratique. Vois-tu cette ligne mouvante de torses noirs qui s'avancent là-bas, près de ce mamelon ?...

– C'est vrai, répondit Alexandre en se dressant sur ses étriers.

» Allons-nous recevoir une aubade analogue à celle de notre digne prédicant ?

Sachant combien il est urgent de montrer de l'assurance aux noirs habitants de la grande terre africaine, les trois compagnons, loin de vouloir éviter la rencontre des nouveaux venus, piquent des deux et s'avancent au galop.

Ces derniers, bien loin de posséder la jactance et l'air vainqueur des membres de l'autre troupe, offrent au contraire le plus misérable aspect. Ils sont une centaine, hommes, femmes et enfants. Maigres, raboteux, la peau jaunâtre collée aux os, les joues creuses, ils semblent tous en proie à un mal étrange et terrible. La vue des Européens leur fait pousser des cris de joie. Ils forment rapidement le cercle, se prosternent humblement, puis portent la main à leur bouche et à leur ventre, avec ce geste si expressif, qui signifie dans tous les pays du monde : J'ai faim.

– Oh ! les pauvres gens ! s'écrie Albert navré de cette désespérante misère, mais ils agonisent.

– Parbleu, répond Alexandre, c'est bien le moment ou jamais de nous mettre en chasse, et de leur offrir les éléments d'un dîner dont ils ont un pressant besoin.

» Je crains, malheureusement, que le gibier ne soit rare. Quel pays désolé ! Le sol est fendu, l'argile en est cuite, le fond des sources est aussi sec que de la lave.

Un de ces infortunés possède quelques bribes d'anglais. Joignant la parole au geste, il implore les blancs. Ces faméliques sont les derniers survivants des habitants d'un village naguère opulent. Une querelle s'étant élevée entre eux et leurs voisins, on prit les armes de part et d'autre. Une lutte acharnée s'ensuivit, ils furent battus, leurs cases incendiées, leurs moissons ravagées. Pour comble de malheur, on est en pleine saison sèche. Le pays n'offre plus de ressources. Ils errent dans le bois à la recherche de racines, de baies, de fruits sauvages, de tortues, d'insectes !... Ils déterrent les grenouilles qui attendent la saison pluvieuse sous la croûte desséchée du sol. Triste et insuffisante restauration, car plusieurs

ont déjà succombé aux tourments de la faim.

Leurs flèches et leurs sagaies sont trop faibles pour tuer le gros gibier qui se cache non loin de là. D'ailleurs, leurs ennemis veillent au bord de la rivière où viennent boire les éléphants et les rhinocéros, où s'ébattent les hippopotames.

Ils n'ont même plus la ressource de saisir, dans leurs nids, les petits oiseaux qu'ils font rôtir vivants avant que leurs ailes ne soient empennées... ceux qui sont plus forts s'enfuient hors de la portée de leurs « *knobberries* » ces espèces de gourdins noueux qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse.

Les mots d'éléphants, de rhinocéros et d'hippopotames ont fait dresser l'oreille aux trois amis dont les instincts de chasseurs se réveillent soudain. Abattre un de ces monstrueux pachydermes, accomplir ce coup d'adresse et d'audace, réaliser ce rêve de tout Nemrod civilisé, faire en même temps une bonne action, il y a là une double tentation à laquelle ils ne songent pas un moment à se soustraire.

L'interprète s'offre à leur servir de guide. Ils

acceptent avec l'empressement que l'on peut croire, et partent sans désemparer, après avoir remis à leurs serviteurs noirs leurs fusils de chasse, en échange de leurs carabines de gros calibre.

Après une heure de marche assez pénible, ils arrivent à la rivière presque desséchée où les grands fauves se désaltèrent d'habitude. Le désert finit tout à coup ; la grande forêt s'élève comme une muraille de frondaisons. Il ne faut pas penser à pénétrer à cheval au milieu de pareilles futaies. Les montures sont entravées et laissées à l'abandon. Le noir recommande le silence le plus absolu. Les éléphants viendront, à n'en pas douter, s'abreuver bientôt. On peut voir à des traces récentes que l'endroit leur est familier. Les tireurs se postent à plat ventre chacun derrière un arbre, chargent méthodiquement leurs armes, et attendent impassibles.

Leurs préparatifs sont à peine terminés, qu'un bruit comparable à celui que produit un train de chemin de fer en marche, se répercute au loin, sous la feuillée. Ce vacarme est d'autant plus

caractéristique, qu'il s'accompagne d'une sorte de toux saccadée, analogue aux halètements de la machine. Il vient, à n'en pas douter, des sentes profondément défoncées qui aboutissent au cours d'eau. Albert de Villeroge, le plus rapproché, se lève lentement sur les coudes, et aperçoit, à cinquante mètres, un éléphant colossal. Alexandre, posté sur la droite, en compte bientôt huit autres qui traversent une clairière, en file indienne. À leurs formes puissantes, à leur stature monstrueuse, à leurs défenses énormes il reconnaît des mâles. Un neuvième, un peu moins gros, ferme la marche. C'est une femelle édentée, appelée *cari kop* – tête nue – par les Boërs.

Les intrépides chasseurs contemplent un moment, émerveillés, le spectacle imposant offert par ces géants s'avançant avec cette confiance que leur donne leur incalculable vigueur, marchant d'un pas lent et solennel, ébranlant le sol sous leurs pieds, et trouant le taillis de mimosas et de bauhinias, avec l'irrésistible propulsion d'un projectile. La déclivité du terrain conduisant à la berge exagère encore, s'il est passible, l'aspect fantastique de leurs masses

gigantesques.

Alexandre attend le moment de faire feu. Complètement aplati sur le sol, les deux coudes repliés à angle droit, la carabine posée sur les deux mains et immobile comme sur un chevalet, il vise, comme dans une cible, le troisième pachyderme, entre l'œil et l'oreille, Albert, non moins brave, mais plus nerveux, se rappelle cette phrase caractéristique du docteur Livingstone : « Que celui qui veut chasser l'éléphant, se place au milieu d'une voie ferrée, qu'il écoute le sifflet de la machine, et attende, pour s'enfuir, que le train ne soit plus qu'à deux ou trois pas de lui, afin de savoir si ses nerfs lui permettent d'affronter le colosse. »

On conçoit en effet le danger que peut offrir la chasse d'un animal dont le pas de charge équivaut au galop d'un bon cheval et ne connaît pas d'obstacles, d'un géant qui déchire le fourré, renverse ou broie tout ce qu'il rencontre, déracine avec sa trompe ou écrase du pied – un pied dont l'empreinte porte deux mètres de circonférence – tout ce qui est susceptible de protéger son

ennemi, et qui joint à cette vigueur terrible, un cri effroyable.

Le Catalan voit que les descriptions des maîtres ès vénerie sont parfaitement authentiques. Les propos de Levaillant, Anderson, Vahlberg, Baldwin, Delegorgue, n'ont rien d'exagéré. Sa position pour tirer est, en outre, exceptionnellement mauvaise. Il se trouve juste en face du premier éléphant dont il n'aperçoit que la tête et les jambes massives comme des piliers d'église. Si encore il pouvait entrevoir le poitrail de l'animal ! Il ne faut pas penser à le frapper en plein crâne ; autant essayer de trouer un blindage d'acier.

La troupe entière est au bord de la rivière, large à peine de vingt mètres. Le conducteur inventorie curieusement les deux rives de son air bonasse et finaud tout à la fois, puis, après avoir cligné ses petits yeux, il aspire fortement l'air environnant. Sa trompe se dresse, rigide, dans la direction du chasseur, qui aperçoit une gueule énorme, à la lèvre inférieure tombante, et resserrée par deux défenses monumentales.

L'animal semble un peu inquiet. Il se tourne lentement vers ses congénères comme pour leur dire : Défiez-vous. Albert, gêné par une racine, ne peut mettre à profit ce mouvement latéral. Alexandre, de son côté, s'impatiente de ce retard dont il ne peut saisir le motif, et murmure à part lui : Pourquoi diable ne tire-t-il pas.

Les secondes deviennent longues comme des heures !... Les éléphants un peu rassurés et pressés d'ailleurs par la soif, prennent brusquement leur parti, et s'élancent au milieu de l'eau qui rejaillit en poussières irisées. Séance tenante, ils puisent de l'eau avec leur trompe, s'aspergent les flancs, et se livrent à leurs ébats habituels.

Deux détonations formidables, aussitôt suivies d'une troisième, éclatent à une demi-seconde d'intervalle, et roulent à travers bois comme un tonnerre lointain. Un cri terrible de rage et de douleur succède au fracas des armes. C'est la clameur de l'éléphant, ce *barrit* inoubliable, pour qui l'a une fois entendu dans de pareilles circonstances. Un des géants, frappé comme par

la foudre, reste un instant immobile, puis s'écroule avec des convulsions effrayantes. C'est Alexandre qui a opéré ce coup de maître. En homme prudent, il se tient immobile, et ménage sa seconde cartouche. Les pachydermes affolés s'enfuient avec des ronflements de fureur et d'épouvante et disparaissent au milieu des bauhinias, à l'exception de deux qui sont grièvement blessés.

Joseph a tiré en même temps que son maître sur un éléphant se présentant de face. Désespérant d'atteindre les organes vitaux en le frappant au poitrail, il a envoyé sa balle à une des jambes de devant. C'est ce qu'il avait de mieux à faire. La bête continue ses clameurs, et part en clopinant à la suite de la troupe. On pourra tout à l'heure suivre sa trace sanglante.

Albert a joué de malheur, et sa position est fort critique, presque désespérée. Confiant dans la pénétration de sa balle conique de calibre 8, poussée par quinze grammes de poudre fine, il tira au défaut de l'épaule, et produisit une blessure qui devait probablement être mortelle à

courte échéance. Il comptait malheureusement sans la prodigieuse vitalité de l'animal qui ne devait pas succomber sur le coup. L'éléphant l'éventa, et fonça sur le point où flottait encore le nuage de fumée. Il tenta de l'arrêter de son second coup, mais tel le fut la rapidité de l'élan de la bête blessée, qu'il ne put y parvenir. À peine eut-il le temps d'épauler qu'il aperçut l'effroyable masse se balancer au-dessus de sa tête et menacer de l'effondrer. Impossible de fuir ni même de se dérober par un saut de côté. À peine a-t-il la faculté de lui disputer sa vie.

Alexandre bondit hors de sa cachette et aperçoit ce spectacle terrifiant au moment où, oubliant généreusement toute prudence, il vole au secours de son ami. Albert accroupi, voit qu'il donne trop de prise au monstre furieux, qu'il va être enlacé par sa trompe, ou broyé sous un de ses pieds. Il se jette sur le dos, arc-boute fortement son fusil sur le sol, et lâche la détente en poussant des cris retentissants. La balle pénètre en plein poitrail. La bête, assourdie par la détonation, aveuglée par la combustion de la poudre, effrayée par les cris du chasseur, s'arrête un moment,

tourne la tête et s'enfuit.

Un soupir de soulagement s'échappe de la poitrine des deux amis. Ils rechargent précipitamment leurs carabines, afin d'être prêts à l'éventualité d'un retour possible de leur terrible antagoniste.

– Ouf ! s'écrie Albert avec un léger tremblement nerveux de la voix, il était temps !

– Sacrebleu ! répond Alexandre en l'étreignant avec force, j'en ai la chair de poule. Je t'ai cru broyé, mon pauvre ami.

» Tu n'as pas été touché, au moins ?

– Je suis absolument intact. C'est à n'y rien comprendre.

» Si en me jetant sur le dos, je n'avais pas un peu changé de place, sa trompe dont j'ai senti le vent, s'abattait juste sur moi.

» Quelle terrible vigueur possèdent ces colosses ! Voici un animal qui porte au beau milieu du torse deux balles pesant chacune soixante-cinq grammes, et vois-le casser comme des allumettes ces baliveaux de la grosseur de la

cuisse.

– Qu'allons-nous faire ? Celui que j'ai tiré ne donne plus signe de vie. Je le crois mort et bien mort. Si tu m'en crois, nous nous en tiendrons-là. Nos pauvres diables d'affamés auront de quoi se repaître, avant d'avoir absorbé cette montagne de chair.

– Jamais. Je veux donner la chasse à ce coquin. Il m'a procuré une trop belle peur, pour que je ne lui tienne pas rancune.

» Il doit d'ailleurs être blessé mortellement, et ce serait un péché de laisser perdre sa dépouille. D'autre part, il me semble que Joseph a également tiré. Il est assez sûr de son coup pour avoir atteint grièvement son gibier. Je le connais, il ne voudra pas l'abandonner.

» Mais, où diable est-il passé ?

» Ohé... Joseph !... Poupône !... Ohé !...

Le brave garçon, suffoqué par l'émotion, arrivait en courant, les cheveux ébouriffés, la face et les mains lacérées par les épines.

– Oh ! monsieur Alvert... monsieur Alvert... Je

n’ai plus une goutte de sang sur moi...

» J’ai cru que la bermine, il allait vous mettre en vouillie.

– Là... rassure-toi, mon cher ami. Je suis encore sur mes deux jambes, et sans avaries.

» Mais, toi, qu’as-tu fait ?

– J’avais la vête en face de moi. J’ai tiré, suivant vos conseils à une jambe de debant.

– L’as-tu atteinte, au moins ?

– Oh ! oui bien. Il a crié, puis s’est enfui comme « oune lièbre ».

– Tu es d’avis de lui donner la chasse, n’est-ce pas ?

– Oh ! Dieu préserve !...

– Comment, un enragé comme toi ; tu renonces à une pareille pièce de venaison.

– Je veux bien lui courir dessus, mais pas vous.

– Pourquoi cela ?

– C’est que je veux vous ramener en entier à

Villeroge. Puis, que dirais-je à madame Anna, qui m'a si bien recommandé de veiller sur vous.

– Chut ! Nous ne lui en parlerons pas. Allons, en chasse ! Mon émotion est passée, et tu es plus calme, puisque tu laisses à leur place les *b* et les *v*.

– Je crois, interrompit Alexandre qu'il serait bon d'employer nos chevaux. Qui sait jusqu'où nous entraînera la poursuite des bêtes blessées ?

– Entendu.

Dix minutes après, les trois intrépides compagnons étaient en selle, et s'élançaient sur les traces laissées par un des éléphants qui perdait des flots de sang.

À moins de cinq cents mètres, Albert, le premier, le vit rembuché au milieu d'un épais fourré, au milieu duquel sa masse formait une grosse tache brune. Il était évidemment sur ses fins, car un souffle étouffé, métallique, s'échappait avec peine de sa gueule, et au lieu d'essayer de fuir plus loin, il introduisait sa trompe jusqu'au fond de sa gorge, aspirait l'eau

contenue dans son estomac, et lavait les plaies d'où s'échappaient des coulées rouges et écumeuses.

Alexandre qui marchait en tête, fit avancer son cheval, en ayant soin de se ménager un passage qui lui facilitât une prompte sortie. Quand il ne fut plus qu'à trente pas, l'éléphant l'aperçut, releva sa trompe et le chargea avec des clameurs furieuses.

Le cheval d'Albert et celui de Joseph, effrayés à son aspect, firent tête en queue, se cabrèrent, et s'enfuirent à travers le hallier. Celui d'Alexandre, terrifié, se planta les quatre pieds sur le sol, en ronflant, sans vouloir ou pouvoir obéir à son cavalier qui lui ensanglantait les flancs à coups d'éperon.

Le cheval pétrifié par la peur, se trouvait juste sur le chemin du pachyderme qui arrivait au trot. Le chasseur ne voyant que sa tête, tenta un coup désespéré pour l'arrêter. Sa balle en le frappant au milieu du crâne, pouvait, si elle ne pénétrait pas dans la boîte osseuse, l'étourdir suffisamment pour permettre à l'homme de quitter d'un bond sa

selle et s'élancer dans le fourré.

Pour comble de malheur, le cheval se mit à encenser, c'est-à-dire à agiter de haut en bas sa tête de façon à empêcher le tireur de faire feu.

Dix mètres à peine séparaient l'homme du fauve.

Alexandre se sentit perdu.

V

Exploits d'un rhinocéros blanc. – Cheval et cavalier enlevés d'un coup de corne. – « Attends-un peu. » *– Jolie collection d'épines. – L'éléphant d'Afrique. – Structure des défenses. – Explosion d'un pachyderme.– La curée de l'éléphant. – Moyen pratique de mesurer exactement la hauteur du colosse africain. – Pieds cuits au four. – Un rôti de trompe. – Poids des défenses et prix de l'ivoire. – Excellent placement d'une balle cylindro-ogivale, calibre 8. – Viande séchée. – Alerte !...*

Un hasard impossible, invraisemblable produisit tout à coup une diversion inespérée. Une masse blanchâtre, oblongue, trapue, surgit de l'épais taillis, avec un tapage énorme de branchages fracassés, déboucha dans la sente, et s'en vint donner entre les quatre pieds de

l'éléphant qui s'arrêta net en râlant. C'était un monstrueux rhinocéros blanc qui, troublé sans doute dans sa méridienne par le galop effréné des montures d'Albert et de Joseph, s'enfuyait à toutes jambes en grognant sourdement.

Il y eut entre les deux géants un choc dont on conçoit sans peine l'intensité. La fureur du nouvel arrivant, en reconnaissant l'éléphant, son ennemi le plus redoutable, ne connut plus de bornes. Il s'arc-bouta sur ses quatre pattes courtaudes, baissa sa tête hideuse, puis la relevant d'un élan irrésistible, planta sa défense au beau milieu du ventre de l'animal agonisant. Il y eut un coup sourd, un bruit horrible de téguments broyés, puis les intestins, arrachés de la cavité abdominal, se répandirent sur le sol. L'éléphant oscilla de droite à gauche, puis s'abattit lourdement, en essayant toutefois d'écraser dans sa chute cet ennemi de la dernière heure. Celui-ci, avec une agilité que l'on n'eût pas soupçonnée à son corps difforme, se déroba par un saut de côté, et se retrouva à un mètre à peine du cheval d'Alexandre.

La sotte bête, de plus en plus affolée, encensait toujours. Le rhinocéros, affreusement souillé de sang, et portant, accrochés à sa corne, d'horribles débris, l'aperçut, et se rua sur elle.

Ce drame n'avait duré que quelques secondes. Le rhinocéros renouvela ce coup qui lui avait si bien réussi avec l'éléphant. Ah ! pardieu, ce ne fut pas long. Que pouvaient peser pour un animal doué d'une pareille vigueur le cavalier et sa monture. Aussi l'homme et le cheval, furent-ils soulevés du sol en un clin d'œil. Le quadrupède, complètement éventré, fit un culbute complète, et resta étalé sur le dos, en envoyant une dernière et inutile ruade.

Quant au cavalier, il ne retomba pas, et ce fut certes un grand bonheur pour lui. Avec le plus beau sang-froid du monde, Alexandre, se sentant enlevé comme avec un palan, lâcha sa carabine, se haussa encore sur ses étriers, saisit à deux mains une branche transversale, fit, en gymnaste consommé un superbe rétablissement, puis s'assit sur la branche en contemplant curieusement le carnage auquel se livrait le pachyderme en furie.

Le terrible animal tournait sur lui-même avec des grognements étranglés, courait du cheval à l'éléphant, les frappait de coups furieux, se roulait dans le sang et les lambeaux de chairs pantelantes et s'acharnait contre leurs cadavres, avec l'inepte férocité de la brute. Puis, son œuvre de destruction accomplie, il s'en alla tranquillement à travers bois, comme calmé par cette gymnastique effrénée de tueur.

Le chasseur, que sa bonne étoile et son sang-froid, – cet atout si indispensable dans le jeu de l'homme heureux, – avaient si miraculeusement sauvé, attendit quelques minutes pour donner à son inconscient auxiliaire le temps de s'éloigner. Puis, il abandonna avec d'infinies précautions son poste aérien, ramassa sa carabine, s'assura qu'elle était en bon état, et fit clapper sa langue en signe de contentement.

– Diable ! murmura-t-il, l'affaire a été chaude. Je suis démonté, mais c'est un mal pour un bien. Mon imbécile de cheval m'aurait un jour ou l'autre, joué quelque mauvais tour.

» J'ai ma carabine, mes munitions, je suis sans

avaries, et prêt à repousser tout retour offensif.

» Tiens !... continua-t-il en entrant sous bois, un bruit assez intense de rameaux heurtés, accompagné d'un galop saccadé, est-ce que je vais encore avoir à batailler ?

» Ah ! pardieu, je me sens d'humeur à prendre une éclatante revanche.

Le bruit se rapprochait. Alexandre crut entendre des imprécations humaines. Un rapide frisson le secoua de la tête aux pieds, en pensant à Albert et à Joseph qui pouvaient être aux prises avec le troisième éléphant.

Son angoisse fut courte et un spectacle qui, en toute autre circonstance, eût été risible, s'offrit soudain à ses yeux. Joseph, apparut à cheval au milieu de la clairière formée par le bris des broussailles lors du passage de l'éléphant et de sa lutte avec le rhinocéros. Albert le suivait de près. Mais dans quel état, grand Dieu ! Le premier, sans chapeau, les vêtements en loques, la face et les mains tailladées, balafrées de raies sanglantes, avait peine à maîtriser sa monture dont le pelage blanc était piqué de milliers de points rouges.

Il fallait voir la fureur du brave garçon et entendre les exclamations de colère dont il gratifiait, avec sa pétulance de Catalan, la bête emportée. La bride lui avait échappé, la gourmette était cassée, et cette course furieuse allait continuer indéfiniment, si Alexandre ne se fût trouvé là fort à propos pour cueillir délicatement l'animal par les naseaux.

La poigne de notre ami était un fier bâillon et le cheval s'en aperçut, car il s'arrêta tout net, en faisant naturellement vider les arçons à son cavalier dont la rage s'exhala en une dernière imprécation.

– Gavache !...

Albert n'était pas mieux traité, avec cette différence toutefois qu'il avait pu parvenir à maîtriser à peu près sa monture. Il avait mis pied à terre au moment où Joseph reprenait son aplomb, et s'arrêta stupéfait en voyant les lugubres traces du passage du rhinocéros.

– Ah ! çà, d'où diable viens-tu ? demanda Alexandre moitié riant de la mine hétéroclite des deux compagnons, et moitié inquiet à la vue de

leurs balafres ?

– Eh ! parbleu, d'un infernal taillis d'épines où ces deux brutes de chevaux nous ont entraînés.

– Oui, je connais cela. Un véritable semis de baïonnettes. Mais, mon pauvre ami, tu ressembles à une pelote.

» C'est terriblement douloureux, ces *Wagt-een-beetje*.

– Tu dis ?...

– Wagt-een-beetje, ce qui vaut dire en hollandais *attends-un-peu*. C'est le *Wait a bit* des Anglais.

– La belle chose, que l'érudition !

– N'est-ce pas. Il faut que je te débarrasse au plus tôt de toutes ces pointes barbelées qui mordent ta chair. Attends un peu...

– C'est le cas de le dire ou jamais.

Et Alexandre, tirant de sa poche une petite trousse de voyage, prit un bistouri, et se mit en devoir de procéder à l'extraction.

Joseph, pendant ce temps, examinait en

connaisseur les plaies béantes ouvertes, l'une à l'abdomen de l'éléphant, l'autre au poitrail du cheval. Tous ses instincts d'amateur forcené de tauromachie se réveillaient à la vue de ces formidables éventrements.

– On ne peut pas dire, c'est de la bonne vesogne, de la vesogne bien faite. Un picador eut été fier de voir sa bête ainsi décousue, et tous les spectateurs de la *plaza* eussent crié bravo !

» J'ai rarement vu pareil trabail, aux courses de Varcelone.

Alexandre s'escrimait avec adresse, et ouvrait méthodiquement les chairs de son ami. Celui-ci, pestait en catalan et en français et se démenait comme un diable, en dépit de cet exutoire en partie double.

– Là... doucement, disait le chirurgien improvisé. Sais-tu bien que tu portes entre cuir et chair un échantillon de chaque variété des épines africaines.

» Tiens, ces lamelles aiguës, recourbées deux à deux en forme de hameçons, avec cette pointe

droite qui se dresse au milieu, c'est le type de l'Attends un peu[1].

– Le bien nommé. Je t'assure qu'il faut bien s'arrêter un peu quand on est harponné de la sorte.

– Ce petit croc très court, qui vous tient ferme et de façon à vous enfoncer une paire d'épines droites de cinq centimètres, si vous voulez vous en débarrasser brusquement, c'est ce *Haak-en-steek*.

– Ah !... bourreau !

---

[1] Il y a, dit Livingstone, dans le sud de l'Afrique, quantité de plantes et d'arbres épineux, portant des épines de toutes tailles et de toutes formes : droites, longues et minces, courtes et grosses, en crochets, en hameçons, en fers de lance, en alênes, si fortes et si coupantes, qu'elles tranchent le cuir comme un rasoir. Les gousses, les noix, les capsules, en un mot, tous les *éluis* qui renferment les graines de ces plantes, sont épars au milieu de ces appendices. L'un est plat comme un shelling et porte deux épines au centre, afin de s'attacher au pied du premier animal qui marchera dessus, et de se faire transporter au loin ; une autre, qui appartient à l'*Uncaria procumbens*, appelée vulgairement *plante à grappins* est armée d'une quantité d'épines effroyables qui lui permettent de s'accrocher à tout ce qui passe. Lorsqu'il s'attache au mufle d'un bœuf, le pauvre animal s'arrête et mugit de douleur et d'impuissance.]

– Je dis Haak-en-steek. Voici le *Motjiharra*, la mère des Damaras, avec ses rudes pointes en croix, le mimosa commun, aux épines blanches, *le Wagt een beetje*, ou *Acacia detinens* (qui arrête).

– Assez !... ne fouille plus dans ma chair et ne fais plus d'histoire naturelle, c'est une aggravation de peine.

– Volontiers. Je vais entreprendre Joseph pendant que tu te reposeras.

– Mille tonnerres ! Je souffre tellement de ma course enragée à travers cette maudite broussaille, que je n'ai même pas eu le temps de te demander comment tu t'es tiré d'affaire.

– D'une façon toute simple et grâce à l'intervention d'un bonhomme de rhinocéros qui m'a offert gratuitement ses services.

– Tu plaisantes !

– Je suis sérieux comme un chef de clinique chirurgicale.

» Allons, Joseph, à votre tour, mon camarade.

Pendant que le Catalan se prêtait d'assez

bonne grâce aux multiples extractions, Albert donnait largement carrière à toute son humeur.

– C'est un guignon. Un vrai guignon. Tout va de mal en pis depuis que nous avons rencontré ce prédicant ou soi-disant tel.

» Il avait le mauvais œil, ou... le diable m'emporte.

– Là, calme-toi. Tu as dû en voir bien d'autres, pendant tes courses à travers le monde, et je m'étonne qu'un explorateur endurci comme toi accorde la moindre attention à de semblables vétilles.

» Qu'est donc devenu ton enthousiasme de l'autre jour ? Et ces saillies à l'endroit des personnages qui évoluent sur l'asphalte parisien ?

» Voyons, tout n'est-il pas pour le mieux, en ce moment ? Notre chasse est heureusement terminée, notre passage payé, grâce à ce massacre de gros gibier, et la subsistance de nos pauvres diables assurée.

» Quand j'aurai bien épluché l'épiderme de Joseph, nous retournerons à la rivière. Tu te

livreras aux délices d'une pleine eau pendant que l'on fera la curée de mon éléphant, puis je te frictionnerai avec la graisse de cet excellent pachyderme, souveraine, dit-on, contre les accidents analogues à celui dont tu viens d'être victime. Enfin, nous dînerons d'un pied d'éléphant à l'étouffée. C'est un manger délicieux, si j'en crois les attestations des voyageurs.

– Tu as en tous points raison, répondit Albert rasséréné par ces cordiales paroles. Mais, avec mon tempérament plus bouillant qu'une lave, j'enrage à la perspective d'être immobilisé en ce lieu désolé.

– Immobilisé, comment cela ?

– N'es-tu pas démonté ?

– Tant mieux. Je marcherai et je chasserai à pied, sans risquer de me casser le cou. Je pourrai d'ailleurs me procurer un cheval au premier établissement que nous rencontrerons.

Des cris de joie, des hurlements plutôt, interrompirent cette conversation. Les noirs

attirés par le coup de feu et la perspective d'un repas plantureux, avaient suivi la piste des chasseurs, et s'exclamaient à la vue de l'animal abattu par Alexandre au bord de la rivière.

Le chirurgien improvisé, referma sa trousse, ramassa sa carabine, et revint dans la direction d'où partaient les clameurs, suivi de ses deux compagnons, conduisant par la bride leurs chevaux exténués.

Bien que horriblement pressés par la faim, les Betchuanas attendent l'arrivée des légitimes possesseurs du gibier. Pour manifester leur joie, et peut-être aussi pour charmer les loisirs imposés par leur volontaire discrétion, ils se livrent aux ébats pittoresques d'une farandole enragée. Celui qui a servi de guide aux Européens, se tient près de la bête inerte, brandit sa sagaie, prêt à la lui planter dans le flanc. Les trois amis ne peuvent retenir une exclamation de surprise, à la vue du cadavre monstrueux. L'éléphant, un géant de l'espèce, s'élève au-dessus des eaux comme une roche de granit gris. L'animal domestiqué que l'on voit dans l'Inde, ou celui que l'on exhibe

dans les ménageries, ne saurait supporter un seul instant la comparaison avec ce puissant africain, tombé sur le sol natal, avec sa grandeur originelle. Ce colosse foudroyé, inspire un sentiment d'admiration, presque de terreur, auquel le plus brave essaierait vainement de se soustraire. Ses énormes pieds de devant sont venus s'implanter jusque dans la berge. Sa tête, est appuyée à plat sur le sol, soutenue par les défenses jaunâtres, légèrement cintrées de bas en haut. Entre ces deux blocs d'ivoire, la trompe s'allonge rigide jusqu'au milieu des herbes, prolongeant la ligne formée par son corps et son large front. Signe caractéristique, particulier à la race africaine, ce front est plat, avec une légère convexité, au lieu d'être déprimé au centre comme celui de l'éléphant d'Asie. Ses oreilles, énormément développées, couvrent de leur partie supérieure presque la moitié du cou, et le lobe inférieur vient tomber au niveau du poitrail. La peau du flanc, rude, grise, est profondément tailladée de sillons entrecroisés, analogues aux mailles d'un filet grossier. On n'y remarque d'autre poil qu'un crin raide, court, clairsemé. Le

reste est presque entièrement glabre.

Il doit mesurer debout près de quatre mètres. Sa tête seule suffit à cacher un homme se tenant de l'autre côté. Sa défense droite a environ trois mètres de longueur ! Celle de gauche, plus courte de trente centimètres, paraît usée à la pointe. Cette particularité qui surprend les Européens, n'aurait pas lieu de les étonner, si un plus long séjour dans le pays des éléphants les avait familiarisés avec leurs habitudes. Mâle ou femelle, l'éléphant a toujours la défense gauche plus courte et moins lourde que la droite. Elle est également plus luisante. Cette différence provient de ce que l'animal, au moment où il prend sa nourriture, forme avec sa trompe des faisceaux de branches feuillues et les porte à sa bouche de gauche à droite. Ces branches nécessitent, sur la défense, un frottement perpétuel qui amène l'usure. C'est en outre avec la même qu'il est habitué à sonder la terre. L'éléphant est donc gaucher.

Le chef de la horde se tenait toujours, la sagaie en arrêt, dans son attitude de gladiateur.

– Eh ! que diable fais-tu là ? lui demanda en anglais Alexandre que ce geste intriguait. Il est mort, et bien mort, et n'a pas besoin de recevoir la coup de grâce.

– Retirez-vous, chefs blancs, retirez-vous, répondit l'homme.

– Pourquoi ?

Le noir répliqua par une phrase inintelligible, puis, se reculant d'un pas, brandit sa pique avec force, l'enfonça de deux mètres dans l'abdomen, et bondit en arrière avec une merveilleuse agilité.

Une détonation terrible retentit. La peau se fendit en une lézarde longue d'un mètre, et des gaz s'échappèrent avec un bruit de soufflet de forge.

Albert et Alexandre stupéfaits n'étaient heureusement pas sur le trajet de la trombe. Mais le pauvre Joseph qui examinait curieusement l'opération du Betchuana, se trouva projeté avec une force irrésistible au beau milieu de la rivière.

– Caraï ! jura-t-il en se relevant furieux, la bermine, il avait donc une torpille dans les

voyaux !

– Bon, répondit Albert en éclatant de rire, je saisis l'utilité de la recommandation de notre guide. Il y a trois heures que la bête est morte et ce soleil à pic qui darde sur elle des rayons brûlants a développé ces gaz qui gonflaient sa peau comme un tambour.

» Je comprends maintenant que l'on ait justement comparé à la détonation d'une pièce d'artillerie, l'explosion produite par la perforation d'un cadavre d'éléphant resté pendant un jour exposé à la radiation solaire.

» Et maintenant, mes gaillards, régalez-vous !

Bien que la faim leur tordît les entrailles, ces pauvres gens ne se précipitèrent pas sur la bête, comme le jeune homme s'y attendait. Avec une discrétion, une courtoisie d'autant plus méritoires en pareil moment, le chef coupa la trompe, détacha habilement les deux pieds de devant, les morceaux de choix, et les déposa devant les Européens. Puis il fit un signe.

Avez-vous vu se ruer une meute de chiens de

Saint-Hubert ou de bâtards du Poitou, alors qu'après avoir été maintenus par le fouet du valet de chiens devant la peau du cerf recouvrant les morceaux destinés à la curée, le piqueur enlève brusquement cette peau, et les laisse se repaître ? S'il vous a été donné de contempler ce spectacle, vous aurez à peine une idée de la curée de l'éléphant par les indigènes de l'Afrique Australe.

C'est une indescriptible confusion de bras, de jambes et de torses agités de convulsions frénétiques. Les noirs armés de sagaies, de couteaux, de pioches, de haches, escaladent la proie monstrueuse, crient, hurlent, beuglent, se battent, s'escriment sur la peau rugueuse qu'ils ont peine à entamer, déchiquettent la chair, hachent les tendons, brisent les os, se vautrent dans la graisse, se roulent dans le sang, glissent et tombent sur les entrailles. La faim les talonnant de plus en plus, ils avalent tout crus des morceaux énormes, avec ces mouvements saccadés de déglutition habituels aux animaux de basse-cour qui se gavent précipitamment. Hommes, femmes, enfants dévorent à pleines poignées la graisse, les lambeaux d'intestins, et

toutes les parties de facile absorption.

La carcasse est à jour. Il en est qui ont complètement disparu dans l'intérieur du monstre, pour en sortir souillés de sang des pieds à la tête.

Cette fantastique restauration dura une heure. Puis, quand une partie du colosse eut été engloutie, quand une volumineuse protubérance eut remplacé le creux lamentable offert jadis par tous ces abdomens, les craquements des mandibules s'arrêtèrent, et une partie des dîneurs bien repus, se mirent à entonner des chants bizarrement modulés d'une voix caverneuse et d'un ton sépulcral.

Le guide, qui décidément possède la reconnaissance de l'estomac, semble se multiplier. Bien loin de s'endormir comme un phoque sur le sable, pour digérer ce repas trop copieux, il s'évertue à creuser une fosse large et profonde. L'excavation terminée, il va y déposer les pieds de l'éléphant, les recouvrir de cendres, de charbons et de menu bois afin de les faire cuire pendant la nuit à la manière classique,

lorsque Alexandre l'arrête.

– Je serais curieux, dit-il à son ami, de connaître la hauteur exacte de mon gibier.

– Cela me semble difficile.

– Moins que tu ne le penses.

– Dame ! comme tu ne possèdes nul instrument de précision, et que la bête se trouve couchée sur le flanc, je ne vois pas comment tu pourras arriver à ton but.

– La hausse de ma carabine étant graduée en centimètres et en millimètres, il m'est facile de marquer un décimètre sur un petit morceau de peau. Cela fait, je reporte dix fois ce décimètre sur une courroie que je marque de neuf crans. Me voici donc possesseur d'un mètre.

– Bon. Mais les difficultés relatives à la mensuration elle-même ne sont pas résolues par ta reconstitution, fort ingénieuse d'ailleurs, de l'unité de mesure.

– Un peu de patience. Je prends la circonférence exacte d'un des pieds de devant, et je trouve un mètre quatre-vingt-dix centimètres,

ce qui, multiplié par deux, me donne trois mètres quatre-vingts centimètres. Ce chiffre indique la hauteur absolue de notre animal.

– Pas possible !

– Absolument. Ce procédé, préconisé par le docteur Livingstone qui l'a fréquemment employé, est infaillible, au dire de l'illustre explorateur. Il ne peut, bien entendu, s'appliquer qu'aux adultes.

– Bravo ! mon cher Alexandre. Reçois mes félicitations sincères.

» Et maintenant, mon camarade, dit-il au chef, passablement intrigué par cette opération cabalistique, prépare-nous ton rôti. Car si tes congénères sont bien repus, nous sommes, quant à nous, complètement sur les dents.

Le noir, s'il ne comprit pas littéralement les phrases, en saisit néanmoins la pensée et montra aux blancs un brasier sur lequel grillaient, à feu doux, quelques tronçons de trompe.

– À la bonne heure, et merci de l'attention. Si la saveur est en rapport avec l'odeur, ce doit être

exquis.

» Allons, Alexandre, Joseph, à table !

– La trompe est décidément un manger délicieux, interrompit au bout de quelques minutes, la bouche pleine, l'enragé causeur. Maintenant que nos émotions sont passées, que cette viande succulente infuse à mon organisme une nouvelle vigueur, je suis tout confus de ma mauvaise humeur de tout à l'heure.

– Parbleu ! il n'y a qu'à se laisser vivre. Tu n'as même pas eu besoin de prendre de bain et la plupart de tes piqûres d'épines commencent à se sécher spontanément. Dans deux jours, il n'y paraîtra plus. Mais, par exemple, tu as une singulière figure et l'on dirait que tu as eu affaire à une douzaine de chats en furie.

– Tu as raison. Il n'y a qu'à se laisser vivre. D'autant plus que, pour notre coup d'essai, nous n'avons pas trop mal réussi.

– Nous sommes en effet nantis, ainsi que nos compagnons, d'un joli stock de provisions.

– Ce n'est pas ce que je veux dire.

Indépendamment du plaisir de la chasse, qui peut bien entrer en ligne de compte, tu oublies l'ivoire.

– Tiens, c'est vrai.

– Écoute-moi donc, homme trop désintéressé. Sais-tu combien peuvent peser les défenses de ton éléphant ?

– Environ cent kilogrammes les deux.

– Au bas mot. Connais-tu le prix de l'ivoire ?

– Quinze francs le kilogramme, si j'ai bonne mémoire.

– Parfaitement. Cent multiplié par quinze, égale quinze cents, si l'arithmétique est une science exacte. C'est donc quinze cents francs que te rapporte le placement de ta balle cylindro-ogivale entre l'œil et l'oreille de cet honnête pachyderme.

– Puissamment raisonné et... calculé. Mais, au risque d'enduire de fiel les bords de la coupe où tu puises tes illusions, permets-moi de te faire une observation.

– Dis.

– Tu oublies les moyens de transport.

– J'allais y arriver.

» La mâchoire du second éléphant si proprement décousu par le rhinocéros, représente sensiblement la même quantité de matière première et conséquemment d'argent monnayé.

» Quant à celui que Joseph a éclopé, et que nous retrouverons peut-être, nous en parlerons le cas échéant.

» Il n'en est pas moins vrai que notre matinée peut se chiffrer par un bénéfice net de trois mille francs.

– Mais, encore une fois, le transport de cette denrée encombrante...

– C'est l'affaire de nos chevaux. Nous arrimerons proprement les quatre défenses sur leurs dos, nous les confierons en dépôt au chef de la station la plus proche, et nous les reprendrons au retour.

» Alors, de deux choses l'une : ou nous aurons trouvé le trésor du descendant des chefs cafres, et nous ferons cadeau de l'ivoire au dépositaire, ou

nous reviendrons les mains vides. Dans ce dernier cas, nous achèterons dans le voisinage un chariot avec la quantité de bœufs nécessaires, nous reprendrons notre marchandise, sans préjudice de celle que nous récolterons pendant notre expédition.

– Pas mal. Mais l'approvisionnement pour le retour.

– Nos braves noirs nous montrent la manière de l'obtenir. Leur sieste finie, vois donc avec quel empressement ils découpent en tranches fort minces ce qui reste de ta victime. Ce qu'ils vont en faire, tu le devines. Ils vont accrocher tout cela aux arbres, en plein soleil, jusqu'à complète dessiccation. C'est ce qu'on appelle ici le « *beultong* » et le « *tasajo* » au Mexique.

» Ils traiteront le second animal par le même procédé, et auront là de quoi parer pour longtemps aux éventualités de la misère.

» Et maintenant, si tu m'en crois, nous allons nous installer pour bivaquer le plus commodément possible. Voici la nuit, nous sommes harassés. Nos hommes vont allumer des

feux pour chasser les bêtes que ne manquera pas d'attirer cet abattoir. Nous allons nous installer près de la fosse où mijotent à l'étouffée, pour notre déjeuner, les pieds que l'on pourrait appeler piédestaux. Puisse un sommeil bienfaisant réparer les fatigues de la journée !

Ce désir si naturel ne fut pas exaucé. Le camp était plongé depuis trois heures à peine dans un profond silence qu'un bruit terrible retentit sous bois à quelques pas des dormeurs. Européens et indigènes se lèvent tumultueusement, saisissent leurs armes et se mettent sur la défensive. Les chevaux attachés au centre de la clairière, renâclent en proie à l'épouvante et tentent de rompre leurs entraves.

Le tumulte est à son comble et les trois amis essaient en vain de mettre un peu d'ordre dans ce pêle-mêle de bêtes et de gens affolés.

VI

Quatuor de brigands. – Les exploits d'Albert de Villeroge écrits en caractères indélébiles sur la face des Voleurs de Diamants. *– Dans la cabane solitaire. – Moitié hippopotames et moitié bisons. – Le Révérend. – Une industrie dans le marasme. – L'amour et la haine d'un bandit africain. – Voleurs, ivrognes, joueurs et cupides. – Encore le trésor des rois Cafres. – Le plan de Klaas. – Une lettre et un fait divers. – Inextricable réseau d'intrigues. – Un homme qui a besoin d'un cadavre !...*

– Que le diable m'emporte et vous torde le cou à tous trois, si je ne vais pas être, pour cette fois, débarrassé de ce Français maudit !

– Klaas, mon frère, je crois que vous vous bercez encore d'une illusion.

– La peste vous étouffe, Cornélis, avec votre perpétuelle manie de me contredire en tout et pour tout.

– Bon, vous me souhaitiez tout à l'heure les griffes de Belzébuth en guise de cravate, et maintenant, vous m'envoyez la peste !

» Klaas, mon frère, vous déraisonnez.

– Notre cher frère Klaas voit rouge.

– Vous voulez dire, Pieter, qu'il a vu rouge, tout à l'heure.

– La paix, Cornélis !... La paix, Pieter !... Je ne suis pas une femmelette. Que j'aie ou n'aie pas vu rouge, peu importe.

» Vous savez bien que je me soucie autant de couper le cou à un homme que de saigner un poulet.

– À un Cafre ou à un Hottentot, je ne dis pas, mais à un homme de votre couleur !...

– Peuh ! C'était un juif. Je n'ai pas plus hésité à lui planter mon couteau dans la gorge, qu'à poignarder son chien de garde.

» Au contraire. Le chien avait des crocs et pouvait se défendre. Tandis que le juif n'a pas plus résisté qu'un mouton.

– Alors, je ne comprends plus votre émotion. Cette espèce d'état nerveux dans lequel je ne vous ai jamais vu, qu'une seule fois, m'étonne et m'inquiète.

– C'est que la rencontre du Français, que l'enfer confonde, m'a complètement bouleversé.

– Il fallait le traiter comme vous avez traité le mécréant.

– Vous savez bien que c'est un véritable démon. Qu'il est aussi fort, mais plus adroit et plus agile qu'aucun de nous.

– Ah ! non, par exemple. Parlez pour vous.

» Comment, sous prétexte que cette espèce d'écervelé vous a appelé en duel, que vous avez été assez stupide pour accepter de vous battre avec lui au pistolet et assez maladroit pour le manquer, qu'enfin vous faillîtes tuer raide le père de celle dont vous sollicitiez la main, vous allez tresser à cet aventurier des couronnes de myrte et

de laurier, et lui reconnaître sur des vaillants comme nous une supériorité que je conteste.

» Klaas, mon frère, je disais tout à l'heure que vous voyiez rouge. Je suis à présent d'avis que vous ne voyez plus du tout.

– C'est bon !... Vous braillez comme des corneilles, maintenant qu'il n'est plus là. Il nous a pourtant affrontés tous trois et vous en portez encore les marques. Vous, Cornélis, le fanfaron, si la balle de son revolver au lieu de vous arracher un œil avec la moitié de l'orbite, vous était arrivée au beau milieu de la face.

– ...Un joli coup ; je n'en disconviens pas. Eh bien ! après. Je lui revaudrai cela à la première occasion.

– Et vous, Pieter, que n'allez-vous le prier bien gentiment de vous ébrécher de nouveau son sabre sur le crâne.

– Eh ! butor, c'est justement pour cela que je vous en veux de ne pas lui avoir fait payer notre dette commune, puisque vous en aviez la faculté.

– Avez-vous oublié, continua le personnage

répondant au nom de Klaas, sans paraître remarquer l'interruption, cette magnifique retraite qu'il opéra sous le canon de nos carabines !

» Pendant trois semaines, il a éventé nos ruses, déjoué nos embûches, et évité notre rencontre. Le terrain lui semblait plus familier qu'à nous, et pour une fois qu'il s'est laissé rejoindre, deux d'entre nous sont restés sur le champ de bataille.

» Et pourtant, il avait une femme à protéger !...

» Je vous le dis, cet homme est un démon.

– Pourrait-on connaître le procédé grâce auquel vous vous êtes débarrassé de lui ?

– Sans doute. Car je vous ai donné rendez-vous dans ce chenil pour vous expliquer ce que j'ai fait, et vous confier mes projets.

– Parlez, nous écoutons.

– Dites donc, Révérend, vous qui possédez l'œil d'un chat-tigre, et l'ouïe d'un springbok, allez donc faire une ronde, pendant que je vais m'humecter le gosier, et rassembler mes idées.

Un quatrième individu, silencieux jusque-là, se leva et sortit sans faire plus de bruit qu'un félin

en chasse.

La nuit est complète encore. Le soleil ne luira pas avant deux heures au moins. Le réduit dans lequel se tient cette mystérieuse réunion, mérite en tous points l'appellation peu flatteuse de chenil donnée par Klaas. Quelques planches disjointes, dont les interstices sont tant bien que mal bouchés avec un mélange d'argile et de paille de millet, une toiture de feuilles à demi pourries, c'est tout. Le mobilier est à l'avenant. Pour lit, quelques brassées de feuilles jetées dans un coin, pour sièges quelques crânes de bœufs dont les cornes servent de bras, pour table un bloc de bois debout non équarri, sur lequel pleure une chandelle de suif. Trois énormes fusils simples, à canons démesurément longs, à crosses massives sont appuyés à la muraille. On reconnaît, à leur forme ancienne, invariable depuis un siècle et demi, ces vénérables roërs hollandais, que les colons du Transwaal et de l'État d'Orange se transmettent de père en fils et dont ils se servent encore aujourd'hui, en dépit des progrès accomplis par l'arquebuserie contemporaine. La seule modification que ces indécrottables

routiniers aient consenti à opérer, est de les avoir fait mettre à percussion. Encore, cette concession a-t-elle été l'œuvre laborieuse de deux générations. Bien que ces vieilles ferrailles ne puissent soutenir la comparaison avec les carabines modernes, elles ne laissent pas d'être fort dangereuses entre les mains des Boërs, la plupart excellents tireurs. De grosses cornes de bœufs, pleines de Cape-brandy, et pourvues chacune d'une lanière de peau d'hippopotame, sont posées sur la table. Des havresacs dans chacun desquels pourrait tenir à l'aise un veau de trois mois, comme un lièvre dans la carnassière d'un chasseur beauceron, sont épars sur le sol.

Ces armes énormes, ces gibecières immenses, ces cornes susceptibles de contenir la ration d'une escouade, sont en rapport avec la stature des hommes. Trois colosses de trente à trente-cinq ans, ces hôtes de la cabane solitaire. De véritables bisons matinées d'hippopotames, mesurant près de six pieds de la cime à la base, longs, ronds, gros, lourds, mal équarris, leurs torses auxquels s'attachent des membres puissants jusqu'à la difformité, semblent

appartenir à des hommes d'une autre race et d'un autre âge. Leurs têtes, basanées par l'ardent soleil africain, n'ont pas cette teinte livide particulière aux créoles des Guyanes et des grandes îles malaises. Leurs faces larges, régulières, bonasses, béates même, ont pourtant un je ne sais quoi de brutal et de féroce. Mais de cette brutalité sereine, de cette férocité placide particulières aux grands pachydermes.

Ils sont uniformément vêtus de vestes et de culottes de cuir jaunâtre, graisseuses, luisantes, lacérées par les épines et plaquées çà et là de taches brunes. Du sang d'hommes ou de fauves. Ces trois géants se ressemblent d'une manière frappante. Il est pourtant impossible de les confondre grâce aux marques indélébiles que deux d'entre eux portent à la face, comme conséquence de cette lutte terrible à laquelle faisait allusion celui qui se nomme Klaas.

Cornélis est borgne. Son œil gauche est remplacé par une effroyable cicatrice violette, que l'on dirait produite par un coup de tromblon tiré à bout portant. Le front de Pieter est partagé

en deux moitiés parfaitement symétriques par une superbe balafre, dont le sillon rouge s'étend des sourcils jusqu'au milieu du crâne. La vue de cette brèche évoque la pensée d'une bonne lame, d'un rude poignet, et d'une boîte osseuse à toute épreuve.

Les quelques paroles échappées à la mauvaise humeur de Klaas, semblent faire présumer qu'Albert de Villeroge n'est pas étranger à la production de ces deux chefs-d'œuvre de chirurgie fantaisiste.

Tous trois attendent sans mot dire le retour de leur éclaireur. D'un mouvement spontané, exécuté avec une précision qui ravirait un caporal prussien, ils saisissent leurs cornes, les débouchent, les élèvent au-dessus de leur tête, et boivent à la régalade, avec ce bruit rauque particulier aux fauves qui se désaltèrent.

Leur compagnon apparaissait en ce moment au milieu d'eux, comme s'il sortait de dessous terre. Sa rentrée tenait du prodige. Les trois sauvages blancs, en dépit de la subtilité de leurs sens d'hommes de la nature, ne l'avaient pas

entendu venir.

– Oh !... oh !... compère, s'écria avec un rire énorme Cornélis le borgne, d'où diable sortez-vous ? Quoique je n'ai qu'un œil, il est bon, et mes oreilles sont plus fines que celles d'un Cafre...

Une grimace pouvant passer pour un sourire, balafra pendant une seconde la face du nouveau venu, puis, son masque reprit sa lugubre impassibilité. Il présente avec les autres un contraste frappant. Si l'on reconnaît à première vue en eux des Boërs, ou plutôt des « *Boor* » (rustres) comme disent les Anglais, quand ils veulent désigner les Boërs irréguliers, celui-ci affecte tous les dehors d'un homme de la métropole. Maigre à avoir froid aux os par une forte gelée, mince, diaphane, vermiforme, il ne paraît pas peser plus de cent livres. Sa lévite de drap noir et son pantalon de même étoffe, aux plis élimés et cassés, accentuent encore cette maigreur pénible et ridicule.

Mais si cet accoutrement, d'autant plus bizarre en pareil lieu qu'il se complète d'un chapeau haut

de forme, prête à la moquerie, l'expression effrayante de la tête, doit réprimer bientôt toute velléité de plaisanterie. Des yeux gris d'acier trouent de deux lueurs sinistres une face glabre, aux rides tombantes, immobilisées dans un rictus cruel. La bouche pincée, sans lèvres, annonce la cruauté froide, implacable et de larges oreilles velues, sans ourlet, donnent à cette physionomie lugubre, une expression comique et sinistre tout à la fois.

Sans répondre à Cornélis, il fit claquer ses doigts noueux qui rendirent un bruit de castagnettes.

– Rien, dit-il d'une voix basse, comme étouffée. Nous pouvons causer. Le kopje de Nelson's Fountain est calme. Nous avons encore deux heures de nuit. C'est plus de temps qu'il ne nous en faut.

– Ne craignez-vous pas d'indiscrétion ?

– Peuh ! fit-il avec insouciance, qui diable pourrait franchir la triple haie d'aloès et d'euphorbes qui défend la case. Comment voulez-vous qu'on découvre le passage hérissé

d'épines que vous avez à peine pu traverser ?

» Puis, enfin, qui pourrait supposer que le pauvre clergyman s'occupe d'« affaires » avec les trois plus redoutables bandits de la région.

» Voyons, ne gaspillons pas les heures. À vous, Klaas. Continuez, mon camarade. Racontez-nous votre expédition, n'omettez rien. Que je sache tout. Notre sécurité ainsi que le soin de notre fortune à venir, exigent une confiance absolue.

– Vous parlez d'or, mon Révérend. Voici les faits :

« Il est inutile, n'est-ce pas, de vous répéter que nous sommes sans ressources. Vous savez comme moi que les affaires vont de mal en pis, et que notre petite industrie se trouve menacée d'un chômage dont la durée peut être indéfinie.

» Non pas que la récolte du diamant ne soit abondante, au contraire. Mais, bien que le kopje soit de fondation récente, les diggers ouvrent l'œil, les courtiers armés jusqu'aux dents ne sortent qu'en nombre, et les officiers de police

redoublent de vigilance.

» Chacun se défie, et les convois emportant la production ne partent qu'accompagnés d'escortes formidables. Impossible de tenter un coup de force pour s'emparer de ces cailloux fascinateurs, impossible aussi de procéder par ruse et de s'introduire dans les magasins, sous peine d'être aussitôt empoigné, et séance tenante lynché.

– Klaas, mon frère, vous parlez comme un prédicant.

– Silence, riposta rudement l'orateur. Laissez-moi continuer, ou je ne pourrai plus retrouver le fil de mes idées.

» C'est que, aussi, nous avons trop tiré sur la ficelle. N'est-ce pas, Révérend ? Il y a beau temps que sans vous nous eussions été bel et bien accrochés par le cou à une solide corde de chanvre bien savonnée. Mais vous êtes notre Providence en habit noir, vieux coquin. C'est par vous que nous sommes instruits jour par jour, heure par heure de ce qui se passe au kopje. Vous avez pu nous indiquer les bons coups à faire, ainsi que le moment opportun pour opérer, et

cela, grâce aux fonctions dont vous vous êtes audacieusement affublé, et que vous remplissez avec une onction qui ne laisserait jamais deviner, sous l'austère habit du clergyman, un des plus audacieux gredins de la Cité.

– Après, interrompit le Révérend intérieurement flatté de cet éloge accordé à ses mérites.

– J'ai tenu à rendre hommage à celui qui, jusqu'à présent, a conduit nos bras, et dont les projets, réalisés avec un rare bonheur, nous ont procuré l'opulence.

– Opulence, hélas ! trop passagère... Si vous n'étiez pas les plus fieffés ivrognes et les joueurs les plus incorrigibles de toute la colonie, vous seriez riches comme des lords.

– Si vous ne réunissiez pas dans votre individu tous les vices que vous nous reprochez, et bien d'autres encore, vous pourriez marcher de pair avec le gouverneur lui-même.

– Mais, voilà, répliqua le Révérend, l'homme n'est pas parfait. Ce qui fait que nous sommes à

bout de ressources et d'expédients.

– Eh bien ! moi, j'ai un projet. J'arrive, comme vous savez de Cape-Town où j'ai négocié le prix de notre dernière opération. Une misère. Le hasard m'a conduit dans l'hôtel où demeuraient master Smithson, sa fille et son gendre.

» Vous ne sauriez croire l'impression que m'a produite la vue de cette femme dont l'image trouble jusqu'à mon sommeil, et celle aussi de l'homme que je hais plus que tout au monde, ce Villeroge, dont je voudrais fouiller la poitrine avec mon couteau.

– Klaas, mon frère, vous baissez.

– Vous verrez tout à l'heure si je baisse, et si ces deux passions, l'amour et la haine m'ont assez aveuglé pour me faire oublier les intérêts des *Voleurs de Diamants*.

» Ni master Smithson ni les siens n'ont même soupçonné ma présence. J'ai pu cependant m'attacher à leurs pas, vivre de leur vie, et pénétrer leurs secrets, moi la brute, moi le

sauvage blanc, bon à suivre la piste d'un hippopotame, j'ai évolué dans une grande ville comme au milieu du désert.

– À la bonne heure. Nous vous retrouvons enfin.

– Eux aussi sont sans ressources. Ils ne comptent plus, pour le moment du moins, que sur une chose folle, absurde pour tout le monde, mais à laquelle, je crois, peut-être seul.

– Dites, Klaas, interrompirent les auditeurs vivement intéressés.

– Vous connaissez la légende du trésor prodigieux des rois Cafres, ce fantastique amas de diamants cachés, dit-on, non loin des cataractes du Zambèze.

– Le malheureux est fou, interrompit le Révérend, et nous perdons notre temps à écouter ses sornettes.

Klaas haussa les épaules, engloutit une large rasade d'eau-de-vie et continua froidement.

– Le secret du trésor leur a été donné par le cafre Lakmi, ce drôle que vous avez bien connu,

et dont je n'ai rien pu tirer jadis, bien que je lui aie rôti la peau des pieds sur un brasier de bauhinia.

» Ils ont un plan, je le sais ; et ils comptent si bien sur la découverte de la « cache », que ce Villeroge maudit est parti en expédition pour aller à sa recherche.

» Je l'ai suivi pas à pas jusqu'au kopje de Nelson's Fountain où il était encore hier soir. J'ai entendu sa conversation avec un mineur français qu'il s'est associé. J'ai même failli recevoir un coup de revolver de ce dernier, au moment où j'écoutais, l'oreille collée à la toile de sa tente. Si j'avais dû conserver le moindre doute, leur entretien, dont je n'ai pas perdu un mot, eût suffi à le dissiper.

» L'existence du trésor ne peut donc plus faire l'ombre d'un doute, et j'ai la certitude qu'ils le trouveront.

– Eh ! bien, la chose est parfaitement limpide. Il suffit de continuer à les suivre, puis les délester proprement du magot, lorsqu'ils auront mis la main dessus.

» Les procédés les plus simples sont toujours les meilleurs.

Klaas eut un sourire méprisant et sembla regarder ses auditeurs du haut d'une supériorité qu'il ne devait posséder qu'exceptionnellement.

– Les suivre à la piste ne suffit pas. Il faut les accompagner, user de ruse et réussir à se faire admettre parmi eux. Cela nous est impossible. Ils nous connaissent trop bien.

– Mais, dit le Révérend à moitié convaincu par l'assurance du bandit, cette opération est très praticable pour moi.

– J'ai effectivement compté sur vous.

– Vous avez eu raison, mon camarade, et je ne serais pas fâché de revoir nos anciens auxiliaires, les Betchuanas de l'Ouest.

» Il me sera facile de recruter une troupe de ces drôles, de les conduire sur les pas des Français, et de constituer à ces derniers une garde d'honneur composée des plus fieffés coquins du désert.

– Bon. Je n'attendais pas moins de vous. Le

motif de votre rencontre et de votre jonction, est d'une simplicité enfantine. La guerre va éclater entre les Cafres et les Anglais. Je sais cela à des signes infaillibles. Vous serez censé guider de pauvres diables qui émigrent vers le Nord pour fuir la lutte, et fonder une colonie.

– Savez-vous bien, Klaas, que vous devenez réellement très fort. Jusqu'à présent, il n'y a rien à reprendre à votre plan de campagne.

– C'est que, répliqua le bandit d'une voix sombre, deux passions implacables me surexcitent jour et nuit. Pour arriver à la satisfaction de ma haine et de mon amour, je suis capable de tout, même d'une bonne action.

– Vous pourriez ajouter à ces deux sentiments, la cupidité.

– Je n'en sais rien. J'aime et je hais, voilà tout. Certes, je partagerais volontiers, avec vous, si comme je l'espère, nous réussissons à ravir son trésor à ce maudit Français, mais, je renoncerais volontiers à ma part pour être sûr de pouvoir lui arracher le cœur de la poitrine, et tenir en mon pouvoir celle dont le souvenir me hante comme

un cher et douloureux cauchemar.

– Voilà qui est entendu, répondit le Révérend. Je me mets en route dès aujourd'hui, je rallie nos pillards du Bakalahari, je rejoins nos trois aventuriers, je gagne à tout prix leur confiance, je prêche à tort comme à travers, et je finis par les accompagner.

» Mais, vous, pendant ce temps, que ferez-vous ?

– Cornélis et Pieter resteront ici en m'attendant. Moi, je retourne à Cape-Town.

– Je ne comprends plus.

– Deux mots encore. J'abrège, car le temps s'écoule. Il faut que la femme de Villeroge quitte la ville où elle est en sûreté et qu'elle vienne jusqu'ici. Attaquer en route son convoi, et nous emparer de sa personne, sera un jeu pour nous.

– Je n'en doute pas. Mais comment la déciderez-vous à partir.

– Ceci, Révérend, est encore votre affaire. Je ne sais ni lire ni écrire, et vous allez nous griffonner séance tenante une lettre et un fait

divers.

» Vous avez de quoi écrire, n'est-ce pas ?

– Oui, à peu près.

– C'est bien. Confectionnez-moi une lettre que Villeroge blessé grièvement, fait écrire à sa femme par le premier venu. Dites que son état est très alarmant et qu'il réclame des soins immédiats.

» Je me charge de la faire parvenir. Quand elle l'aura reçue, elle partira sans désemparer.

– Quant au fait divers ?...

– Il relatera l'assassinat du juif et l'imputera naturellement à l'aventurier français.

– Mais, nul ne le croira.

– Comme il sera publié le lendemain du départ de la jeune femme, ce départ précipité ressemblant à une fuite inspirera des soupçons à l'autorité.

– Mais, vous allez nous attirer ici toute une horde de policiers.

– La belle affaire !... Vous les connaissez aussi

bien que moi, et vous savez combien ils sont inoffensifs.

– Quel est donc votre intention ?

– De fermer à Villeroge, au moins pendant un temps, le territoire de la colonie. Sa femme étant en notre pouvoir, il n'aura pas le loisir de rester au Cap pour se disculper. Il mettra tout en œuvre pour la délivrer, mais, réduit à ses propres forces, il ne pourra demander assistance ni aux Anglais, ni aux Boërs d'Orange, sous peine d'être arrêté et de perdre un temps précieux.

– Il n'y a rien à ajouter à ce que vous venez de dire, ami Klaas. Voici vos deux documents. Le fait divers est plié en long, et la lettre en carré. N'allez pas vous tromper, au moins.

– Soyez tranquille.

» Maintenant, reposons-nous. Dans quelques moments on va découvrir le cadavre du juif et son dray mis au pillage. Je vais me mêler aux groupes et tâcher de lancer les officiers de police sur une fausse piste.

– Défiez-vous de master Will...

» À propos, avez-vous au moins opéré une capture sérieuse dans le chariot du mécréant ?

– Peu de chose, mais qu'importe. J'avais surtout besoin d'un cadavre, je l'ai pris où je l'ai trouvé...

VII

Réflexions d'un policeman présomptueux, mais irrésolu. – Un homme qui croit aux pressentiments. – Concert de fauves. – Rugissements de lion ou d'autruche. – Le chacal chasse pour le lion. – Nouvel exploit d'un habile chasseur. – Au secours !... – Dans la gueule du lion. – Il était temps. – Délire. – Appareil à fracture. – Rôti de pieds d'éléphants. – Aux gourmets civilisés. – Opinion du docteur Livingstone sur le lion de l'Afrique Australe. – Arrivée du Révérend qui reconnaît dans le blessé master Will, lui-même.

Bien que master Will, le policeman du kopje de Nelson's Fountain, se regardât comme le plus habile détective du Royaume-Uni, il n'en fut pas moins forcé de s'avouer que l'entreprise dont il venait d'assumer, peut-être inconsidérément, la

responsabilité, était hérissée de difficultés. Si l'opinion particulièrement avantageuse qu'il professait pour ses propres mérites l'avait poussé dans cette aventure au moins scabreuse, si, qu'on nous pardonne l'expression, il s'était emballé d'une façon insolite pour un tempérament Anglo-Saxon, la froide réalité produisit sur son enthousiasme l'effet d'une douche glacée.

L'émotion causée par l'assassinat du mercanti s'était, en quelques moments, calmée comme par enchantement. Le Champ de Diamants avait repris sa physionomie affairée ; les coups de pic résonnaient dans les claims, les seaux de cuir évoluaient en grinçant sur les fils de fer, et les diggers, un moment distraits par le sanglant épisode de la nuit, se livraient à leurs travaux avec la même âpreté. Ces fiévreux avaient, pardieu ! bien autre chose à faire que de s'occuper plus longtemps de ce lugubre incident. Ah ! si les coupables avaient été pris sur le fait et lynchés séance tenante, peut-être eût-on consenti à donner quelques instants à la contemplation d'une bonne pendaison. Les distractions sont rares, au diggin. Mais, qu'importaient aux

mineurs les larmes d'une orpheline pleurant son unique soutien, qu'importaient aussi les réflexions plus ou moins désagréables d'un policier occupé à débrouiller les fils emmêlés comme à plaisir de ce drame mystérieux.

Les heures s'écoulaient, et master Will ne pouvait se résoudre à prendre une détermination. Aussi, les quolibets lancés par ses collègues, tombaient-ils drus comme grêle sur le présomptueux détective. Leurs lourdes plaisanteries eurent au moins cet avantage de l'arracher, en apparence du moins, à ses préoccupations, et de lui faire montrer une assurance qu'il était loin de posséder.

– C'est bon... c'est bon... répondit-il d'un ton bourru. Rira bien qui rira le dernier. Mêlez-vous de vos affaires. Les miennes ne vous regardent pas. Je ne vous demande ni aide ni conseil.

» Il me faut un congé. Je me l'accorderai si on me le refuse. Quant au reste, je saurai m'en arranger.

Là-dessus, master Will, prenant un parti héroïque, bourra son havresac d'objets

indispensables, apprêta ses armes, sella son cheval, et se mit en route en conduisant sa monture par la bride. Il battit en tous sens le champ de Diamants, inspecta les claims, interrogea les mineurs, s'enquit minutieusement des départs ou des arrivées, et s'assura que sauf les Boërs et les Français, nul individu étranger au personnel du kopje n'avait paru sur le diggin.

Bien qu'il y eût là un millier de travailleurs, parmi lesquels bon nombre de gens sans aveu, pouvant être regardés comme susceptibles de commettre un attentat analogue à celui dont le Juif avait été victime, la pensée du détective revenait sans cesse à ces six hommes d'aspects si différents. C'était une sorte d'obsession inconsciente à laquelle il ne pouvait se soustraire, et qui le hantait comme un invincible pressentiment.

– Après tout, se dit-il, pourquoi pas ? Ces Français n'ont fait que paraître et disparaître. Celui qui travaillait ici, a eu affaire dans la soirée avec le mercanti. Leur fuite nocturne pourrait être au moins compromettante.

» D'autre part, ces lourdauds de Boërs me font l'effet d'un joli trio de sacripants. Quel pouvait bien être le motif de leur court séjour sur le kopje ? L'un d'eux, en m'apportant cette gaine de couteau, a-t-il eu l'intention de me donner un indice relatif à l'assassin, ou de me lancer sur une fausse voie ?

» Je ne puis pourtant pas me multiplier et suivre toutes ces pistes. Les Boërs sont partis de deux côtés. L'un se dirige vers le Sud, les autres vers l'Est. Les Français remontent vers le Nord. Que diable vont-ils chercher de ce côté ?

» Voyons, je dois m'arrêter à un plan quelconque. Il m'est impossible, sous peine d'être à jamais la risée de chacun, de m'éterniser ici. Il faut suivre les uns ou les autres. Pile ou face, Boërs ou Français. J'opinerais presque pour ces derniers. Car, en somme, cet objet que j'ai trouvé dans le wagon du Juif ne peut appartenir qu'à l'assassin, et mes *boors* (rustres) ne me paraissent guère susceptibles de posséder un pareil bijou.

» Bah ! allons au Nord. C'est là que je dois

trouver la vérité.

Dès qu'il eut surmonté ses hésitations, master Will s'acharna dans cette idée dont la première conception avait été si laborieuse. Préférant une erreur à l'irrésolution, il se mit en route, sans plus de souci de sa position qu'il sacrifiait de gaieté de cœur, dans le cas fort probable où sa tentative aboutirait à un complet insuccès.

Puis, explique qui pourra cette contradiction, le détective, bien qu'il fût un homme absolument positif, croyait aveuglément à ses pressentiments. On peut voir qu'ils ne le trompaient qu'à moitié. Il est vrai que, en revanche, ils allaient probablement lui faire commettre une colossale bévue.

Retrouver la trace des trois Européens, dans ce pays habité par des noirs et des colons, était chose d'autant plus facile, qu'ils ne cherchaient aucunement à dissimuler leur passage. Le policeman vit dans ce laisser-aller une preuve d'endurcissement et aussi un indice de sécurité absolue. Les possessions anglaises finissant à deux journées à peine de marche de Nelson's

Fountain, master Will ne pouvait procéder à leur arrestation sur ce territoire appartenant à des chefs fort jaloux de leurs prérogatives. Mais les criminels – le détective eût affirmé sur sa vie leur culpabilité, – ne perdraient rien pour attendre. Il se faisait fort, lui, William Saunders, de rester collé à leur piste comme un incomparable limier, de les accompagner en quelque endroit qu'ils voulussent s'enfuir, et enfin de les livrer à la vindicte des magistrats, dès qu'ils auraient commis l'imprudence de mettre le pied sur la terre anglaise. Qu'importaient le temps, la distance, les privations, les maladies, à un homme trempé comme master Will.

Il répéta comme tout à l'heure les diggers : « Will, For ever !... »

.....

Il fut tout d'abord impossible à Albert de Villeroge et à Alexandre Chauny de reconnaître la cause du tumulte qui s'éleva soudain au bord de la rivière où avait eu lieu le massacre d'éléphants et la monumentale curée qui suivit. Les chevaux, après s'être cabrés violemment et

avoir tenté des efforts désespérés pour rompre leurs attaches, restaient immobiles plantés sur leurs quatre pieds. Un tremblement convulsif les agitait, et des renâclements saccadés sortaient de leurs naseaux tendus vers la clairière. Les indigènes, surpris dans leur premier sommeil, mais alourdis par l'énorme quantité de viande qu'ils avaient absorbée, pouvaient à peine se mouvoir. Le plus grand nombre restèrent allongés sur les herbes comme des boas repus.

Seul, parmi eux, le guide conservait son sang-froid. Pendant que les trois Européens s'armaient avec ce calme qui est l'apanage de la véritable bravoure, il cherchait à percer de son œil d'enfant de la nature, les sombres masses de broussailles que la lune, voilée par des nuages blancs, éclairait insuffisamment. Il y eut quelques secondes d'accalmie, puis une note vibrante, que l'on eût dite lancée par un larynx de métal, éclata dans le silence de la nuit. C'était comme l'interrogation pleine de menace et de colère d'un fauve troublé dans la solitude où il régnait en souverain maître. Puis ce bruyant éclat de voix se fondit progressivement dans un grondement sourd,

rauque, saccadé qui fit frissonner les feuilles, et assourdit les Européens plus intrigués qu'inquiets.

– Est-ce le lion ?... est-ce l'autruche ? patoisa le noir dans son mauvais anglais.

– Comment ! l'autruche, demanda Alexandre, est-ce que ?...

Un vacarme assourdissant lui coupa la parole. Comme si le cri poussé tout d'abord par le mystérieux virtuose eût été un signal, une formidable symphonie s'éleva soudain au milieu de l'énorme futaie africaine, roula sous les arceaux de verdure, et se répercuta sur les eaux de la rivière en un tonnerre lointain. Telle était l'intensité de cette musique endiablée, que les trois amis éprouvaient dans la poitrine ces trépidations produites par le passage d'une voiture pesamment chargée, ou la course d'un train de chemin de fer lancé à toute vitesse.

Ces voix terribles partaient de droite, de gauche et du centre, preuve que les nocturnes musiciens se tenaient en ligne devant le campement. Le volume de cette rafale de

rugissements prouvait que les exécutants étaient nombreux, que l'orchestre, en un mot, était au grand complet.

Enfin, quelques cris aigus, semblables aux notes aigres d'un fifre, piquées au milieu d'un tutti de cuivres, se firent entendre distinctement.

– Ce n'est pas l'autruche, cria le guide aux oreilles d'Alexandre. C'est bien le lion.

– Pourquoi ?

– J'entends le chacal qui chasse pour lui.

– Il n'est pas possible qu'un seul lion produise un pareil tintamarre. Il doit y en avoir une demi-douzaine au moins.

– Tu as raison. Mais ceux-là sont attirés par le « beultong » qui sèche aux branches et aussi par l'odeur du pied d'éléphant qui cuit dans le trou.

– Tandis que celui dont tu parles...

– C'est le chef, le grand lion qui ne mange que des proies vivantes. Il poursuit en ce moment une gazelle ou un buffle. Le chacal le guide comme un chien.

– Mais, nous, qu'allons-nous faire ?

– Rien. Il n'y a aucun danger. Les lions ne nous attaqueront pas. Ils ont bien trop peur de l'homme, surtout du blanc.

– Tu m'étonnes. N'importe. Il n'en est pas moins désagréable d'être ainsi interrompu dans son sommeil.

» Si seulement j'apercevais dans l'ombre les yeux d'un de ces braillards, je serais heureux de lui envoyer une balle de huit à la livre, ne fût-ce que pour le faire taire un moment.

– Tiens... vois !...

Le rideau de brumes flottant devant la lune venait de se déchirer, et l'astre des nuits, qui possède dans ces solitudes un incomparable éclat, illumina la clairière comme en plein jour. Le jeune homme vit distinctement, à trente pas environ, une forme noire hardiment découpée, immobile comme un tronc d'arbre au milieu des herbes courtes et d'une nuance plus claire. Il reconnut, sans erreur possible, à ses contours particuliers, la silhouette d'un grand lion

gravement accroupi sur son train de derrière.

Quelque peu impressionnable qu'il fût, Alexandre eut comme un éblouissement. Eh ! quoi, cette proie facile qui s'offrait ainsi bénévolement à ses coups était ce splendide monarque africain, la terreur de la plaine et des grands bois ! Il allait, lui, le modeste Nemrod beauceron, jeté par les hasards de la vie, dans cet immense désert de Kalahari, pouvoir réaliser les prouesses de ces chasseurs enthousiastes dont les exploits appartiennent à la légende. Après avoir mis à mort douze heures auparavant l'éléphant, ce colosse que sa vigueur et sa ruse rendent presque inabordable, il compléterait sa série par le meurtre d'un lion !

Ces réflexions, longues à écrire, traversèrent sa pensée comme un éclair, au moment où il relevait lentement le canon de sa carabine, en prenant sa ligne de tir de bas en haut. Il chercha son guidon, le vit scintiller et se découper en un point lumineux sur la tête du fauve. Son arme resta deux secondes immobile, puis une lueur rapide surgit du canon. Avant que le tireur,

empêché par l'épais nuage de poudre, eût pu juger de son coup, le lion, frappé par l'énorme projectile de soixante-cinq grammes, faisait en avant un bond de dix mètres, puis, roulait sur le sol, en poussant d'horribles rugissements de colère et de douleur.

– Bien touché, Alexandre, cria la voix joyeuse d'Albert. Sais-tu que tu n'y vas pas de main morte !

» Sacrebleu, le beau coup ! Je gage que ta balle a frappé ce grand matou rageur au beau milieu du mufle.

» Mais, vois donc quelle série de cabrioles... Et cette manière de comprimer son museau entre ses deux pattes, comme s'il voulait en arracher ton morceau de plomb !

» Peine perdue, mon camarade. C'est chevillé dans ta face par quinze grammes de poudre superfine...

La détonation de la carabine avait momentanément imposé silence aux fauves dont quelques-uns avaient dû être précédemment

édifiés sur les effets de ce tonnerre. Seul, le blessé, frappé mortellement sans doute, gémissait plaintivement, mais avec une intensité allant toujours en diminuant.

Alexandre venait de remplacer sa cartouche vide et cherchait, l'ambitieux, à faire coup double, quand un frémissement de branches, bientôt suivi d'un cri d'angoisse et de terreur se fit entendre à quelques pas.

C'était un appel désespéré poussé par une voix humaine, et tel était l'accent de cette plainte déchirante, que les trois blancs se sentirent frémir.

Étant donné le voisinage des lions, le malheureux qui implorait ainsi l'assistance des chasseurs était un homme perdu.

– À moi !... à moi !... gémissait-il.

» *I am lost !...*

Albert, cédant aux instincts de sa nature plus brave que réfléchie, allait bondir vers le point d'où partaient les cris. La main d'Alexandre s'abattit lourdement sur son épaule.

– Du calme, ami. Tu cours à une mort certaine.

– ... Et inutile, renchérit Joseph.

– À moi !... cria une dernière fois la voix qui devint faible comme un souffle.

Puis, on entendit un bruit étouffé produit comme par la chute d'un corps assez pesant, et un grand lion, tenant dans sa gueule une masse blanchâtre, traversa lentement la clairière. Les trois amis terrifiés, reconnurent dans ce corps inerte, que le félin portait avec autant de facilité qu'un chat le ferait d'une souris, la silhouette d'un homme.

D'un mouvement machinal, Albert porta sa carabine à son épaule et fit feu sans pour ainsi dire avoir visé. Il n'est pas de chasseur qui n'ait ainsi, dans un cas désespéré, jeté son coup de fusil d'une façon en quelque sorte instinctive et généralement avec un plein succès.

Ce tir « au coup d'épaule » arrêta net le lion qui laissa tomber sa proie et s'accroupit lentement. La tête droite, la gueule ouverte, la face tournée vers ces adversaires inattendus, il se

mit à rugir d'une façon formidable, pendant que ses griffes, posées à plat sur le malheureux qui ne donnait plus signe de vie, semblaient pétrir sa chair inerte.

Albert, Joseph et Alexandre mirent froidement en joue.

– Feu !... cria ce dernier.

Les trois coups n'en firent qu'un seul. Le félin se dressa de toute sa hauteur, recula tout debout comme un cheval qui se cabre, fit trois ou quatre pas sur ses pieds de derrière et retomba foudroyé.

En dépit des prières du guide qui craignant, non sans raison, les dernières convulsions d'agonie du félin frappé à mort, les adjurait de rester à leur place, Albert et Alexandre, insouciants du péril, se précipitèrent vers le malheureux étendu sur le sol. Pendant que son ami envoyait au lion le coup de grâce, Alexandre soulevait le blessé dans ses bras robustes, et l'apportait près du foyer. C'était un Européen. Le pauvre diable était, à première vue, dans un état déplorable. De longs sillons sanglants balafraient son dos, et un de ses bras, brisé sans doute par les

terribles crocs de l'animal, pendait le long de son corps.

Quelques gouttes d'eau froide le firent revenir à lui, il entrouvrit les yeux, et les referma aussitôt, après avoir jeté un regard effaré sur son sauveur. Puis, il se mit à balbutier des mots sans suite, comme un homme en proie à une terrible obsession. Chose étrange, les paroles échappées à son délire fort admissible d'ailleurs, n'avaient nullement rapport au péril auquel il venait d'échapper si miraculeusement. Il paraissait hanté par le souvenir d'un assassinat mystérieux et confondait, dans ses phrases hachées, la victime, la loi de Lynch, la police et les assassins.

– Qu'allons-nous faire de ce malheureux ? demanda Albert tout en prodiguant au blessé des soins intelligents que sa pratique des explorations lointaines lui rendait familiers.

– Je ne sais trop, répondit Alexandre. Si d'un côté nous ne pouvons pas l'emmener avec nous, eu égard à l'insuffisance de nos moyens de transport, il nous est d'autre part impossible de l'abandonner ainsi.

– C’est bien mon intention. Je vais tâcher de lui confectionner un appareil destiné à immobiliser ce bras qui me semble fracturé ; puis, s’il peut supporter le pas du cheval, nous le hisserons sur une de nos bêtes afin de le conduire à la première station.

– Que diable cet homme pouvait-il bien faire seul, à pareille heure, dans un tel lieu ?

– Quelque infortuné probablement échappé à un massacre, et que poursuit l’appréhension d’un drame lugubre.

– Ou un coupable en proie aux remords. Car il ne faut pas se dissimuler que nous avons quitté récemment une population passablement mélangée.

Un geste d’impatience échappait en même temps à Albert qui essayait vainement de maintenir, entre deux attelles grossièrement façonnées avec son couteau de chasse, le membre brisé.

Le guide, voyant l’inutilité de ses efforts, s’approcha et lui dit à voix basse :

– Écoute-moi, chef, et attends un moment. Je vais, si tu veux, panser ce blanc à la façon des hommes de mon pays.

– Fais donc comme tu l'entends, car je le torture inutilement. Heureusement qu'il s'est évanoui de nouveau, et que sa syncope l'empêche au moins de sentir la souffrance.

Le noir inventoria la clairière d'un rapide regard, puis, avisant un jeune arbre à peu près de la grosseur du membre blessé, il détacha adroitement l'écorce par une fente longitudinale. Entrouvrant ensuite cette sorte d'étui, il y plaça le bras et assujettit l'enveloppe avec une liane flexible.

La pose de cet appareil si simple et si ingénieux, analogue aux gouttières dont se servent journellement nos chirurgiens, procura au malade un soulagement immédiat. Il s'agita légèrement, demanda à boire, absorba avidement quelques gorgées d'eau, puis s'endormit d'un sommeil de plomb.

Cependant d'odorantes senteurs de rôti cuit à point emplissaient la clairière. Joseph en fit

plaisamment la remarque, et ajouta qu'il faisait très faim, après ces multiples incidents qui, en chassant le sommeil, avaient aiguisé l'appétit des voyageurs.

– Tu as pardieu bien raison, répliqua Albert. Nous avons hier abandonné, par force majeure, notre sanglier au moment où nous allions savourer sa chair. Je serais d'avis de goûter sans désemparer à nos pieds d'éléphant.

Le guide infatigable, éparpilla les braises couvrant le sol, et déterra avec d'infinies précautions, le mets indigène enfoui dans la terre brûlante. La cuisson avait prodigieusement enflé les pieds du pachyderme, et la forme en était devenue méconnaissable. Mais, ils avaient si bonne mine et exhalaient un si suave parfum que les trois affamés tirèrent chacun de leur côté avec l'empressement que l'on peut croire.

– Mais, c'est un manger de roi ! s'écria Albert la bouche pleine.

– ... D'empereur, de satrape, de nabab, renchérit Alexandre. Enfoncés, les pieds d'ours... enfoncés, les pieds de porc avec ou sans truffes...

– Non, jamais nos modernes Lucullus ne feront figurer sur leurs tables un pareil morceau. C'est en vain que leur or met à contribution tous les pays, il est de ces choses que leur luxe ne peut atteindre.

– Il est inconcevable qu'un animal aussi lourd, aussi matériel, puisse donner un mets si fin ; si délicat.

– Je ne n'étonne plus que le sauvage quadrupède qui s'intitule le roi de la forêt, soit venu, le gourmand, humer l'odeur s'exhalant de cette primitive lèchefrite.

– Tiens, c'est vrai. Tout entier à nos fonctions gastronomiques, j'oubliais ces félins rageurs.

» Et notre factotum indigène, qui prétendait que la vue des blancs leur inspire une frayeur irrésistible. Le pauvre blessé qui s'agite en ce moment sur l'herbe, peut donner un cruel démenti à cette affirmation.

Cette réflexion, faite en anglais, piqua le guide qui riposta de sa voix gutturale :

– J'ai connu le blanc vénérable qui s'appelait

Daoud[1]. Il savait bien, lui, que le lion est un animal poltron qui s'attaque seulement aux animaux plus faibles. Le bel exploit, vraiment, de déchirer un blesbock, un inyala ou un gnou !

» Tiens, j'ai accompagné Daoud et Ma-Robert[2] au lac Ngami. Deux lions attaquèrent un petit buffle. Ils n'osaient pas se jeter sur la mère. Celle-ci bondit sur l'un d'eux, l'enleva sur ses cornes et le tua du coup. L'autre s'enfuit comme un lâche.

» Une autre fois, Daoud s'endormit pendant la nuit derrière un buisson, entre deux hommes de ma tribu. On avait négligé d'entretenir le feu. Un lion s'approcha des charbons presque éteints. Il se mit à rugir, mais ne sauta pas sur les hommes placés a quelques pas de lui. Il n'osa même pas se précipiter sur un bœuf attaché aux broussailles, Ayant reconnu un blanc, il se retira assez loin et se mit à gronder jusqu'au moment où le jour parut.

---

[1] David. Les noirs de l'Afrique Australe appelaient ainsi le Dr David Livingstone.

[2] Nom donné par les indigènes à mistress Livingstone.]

» Mais tu ne sais donc pas que, aux environs des kraals habités par les blancs dont les fusils ont subitement éloigné le gibier, des lions mourant de faim ont mangé leurs petits, plutôt que d'attaquer les hommes de ta race.

– Tout ce que tu dis là est parfait, mais n'empêche pas que cette nuit, à notre nez, à notre barbe, nous avons eu la preuve du contraire.

» Je respecte infiniment l'opinion de l'illustre voyageur, mais elle ne saurait être absolue. Et d'ailleurs, une fois n'est pas coutume.

N'en déplaise pourtant à nos héros, et pour l'édification du lecteur, je ne puis résister au désir de mettre sous ses yeux, ce que le docteur Livingstone a écrit relativement au lion de l'Afrique Australe. Puisse cette citation émanant d'un homme aussi autorisé, rectifier les assertions erronées de voyageurs en chambre, ou les récits d'auteurs qui ont pu s'exagérer à eux-mêmes et de bonne foi, la somme des dangers courus en traversant les pays habités par le lion.

« En plein jour, dit l'illustre voyageur anglais, le lion s'arrête une ou deux secondes pour

examiner la personne qui le rencontre. Il tourne ensuite lentement autour d'elle, s'éloigne de quelques pas, toujours avec lenteur et en regardant derrière lui par-dessus son épaule. Puis il commence à trotter et s'enfuit en bondissant comme un lévrier, aussitôt qu'il suppose qu'on ne peut plus l'apercevoir. À la clarté du soleil, on ne court pas le moindre danger d'être attaqué par un lion qu'on laisse tranquille, et même la nuit, quand il fait clair de lune. La sécurité que nous éprouvions la nuit, quand il y avait de la lune, était si grande, que nous attachions rarement nos bœufs qui couchaient près de nos wagons ; tandis que par les nuits sombres et pluvieuses, s'il se trouvait un lion dans le voisinage, on pouvait être certain qu'il chercherait à dévorer l'un d'eux.

» Lorsque vous rencontrez un lion en plein jour et si, échappant à des idées préconçues, vous ne croyez pas avoir devant les yeux quelque chose de très majestueux, vous apercevez tout simplement un animal un peu plus fort que le plus gros dogue que vous ayez jamais vu et dont les traits se rapprochent beaucoup de ceux que

présente la race canine[1]. Sa face ne ressemble guère à celle que les gravures nous offrent ordinairement. Le nez se prolonge en museau de chien et a fort peu de rapport avec celui dont les peintres conservent la tradition.

» La même idée qui a poussé les peintres modernes à représenter le lion sous des traits de fantaisie, a conduit des sentimentalistes à regarder son rugissement comme le plus terrible des cris de la terre. Nous avons entendu ce « rugissement majestueux du roi des animaux », cette voix est bien faite pour inspirer la crainte lorsqu'elle se mêle au bruit du tonnerre de cette contrée, quand la nuit est si noire, qu'après chaque éclair aussi brillant que rapide, vous êtes comme frappé d'une cécité complète, alors que la pluie tombe avec une telle violence que votre feu s'éteint et vous laisse sans protection, n'ayant pas même celle d'un arbre ou de votre fusil qui, tout mouillé, peut rater au premier coup. Mais lorsque vous êtes dans un chariot, la chose est différente, et vous écoutez ce rugissement du lion sans

[1] Le lion à *museau de chien*, plus petit que les autres, est spécial à l'Afrique de Sud.

respect ni terreur.

» Le cri de l'autruche est aussi retentissant et n'a jamais effrayé l'homme. Cette assertion que j'ai émise il y a quelques années, ayant été révoquée en doute, je me suis dès lors soigneusement enquis de l'opinion des Européens qui ont entendu l'un et l'autre. Je leur ai demandé s'ils pouvaient découvrir la moindre différence entre ce rugissement du lion et celui d'une autruche. Ils m'ont tous répondu qu'ils n'en trouvaient aucune à quelque distance que l'animal fût placé.

» Enfin, la chasse au lion avec des chiens est fort peu dangereuse comparativement à celle du tigre de l'Inde. Car, dans ces circonstances, le lion lancé par la meute qui le réduit aux abois, donne au chasseur le temps nécessaire pour le viser avec calme et le tirer à loisir.

» Il faut s'attendre à trouver les lions en grand nombre dans tous les endroits où le gibier est abondant. Ils se réunissent par bandes de six ou huit individus pour aller chercher pâture. On est toutefois beaucoup plus en danger d'être écrasé

dans les rues de Londres, que d'être dévoré par les lions, à moins que l'on ne se mette à les chasser. Rien en vérité de ce que j'ai vu ou entendu raconter à leur égard ne saurait faire obstacle aux desseins d'un homme courageux et l'arrêter dans sa course... »

Le jour allait paraître, et les Européens s'apprêtaient à se mettre à la recherche de l'éléphant blessé, après avoir dépouillé les deux lions tués pendant la nuit. Le malade venait de s'éveiller. Il paraissait plus calme et ne jetait plus sur ses sauveurs des regards effarés.

Une acclamation joyeuse salua l'arrivée d'un nouveau personnage que sa mise hétéroclite fit reconnaître au premier abord.

– Comment ! s'écria avec son habituelle cordialité Albert de Villeroge, en se précipitant vers le nouveau venu, c'est vous, mon Révérend ?

» Ah ! parbleu, nous sommes enchantés de vous revoir. Vous avez pu enfin échapper à votre orchestre ambulant.

» Mes compliments sincères. Tenez, asseyez-vous et mangez. Les reliefs de notre festin suffiront amplement à vous rassasier si vous avez faim. Nous allons faire une petite excursion. Vous permettez, n'est-ce pas ?

– Mille remerciements, messieurs. J'accepte de grand cœur votre offre si bienveillante. Je n'en puis plus de fatigue et d'inanition.

Puis, son regard tombant sur le blessé, il put à peine réprimer un tressaillement rapide.

– Ouais !... dit-il en aparté. Qu'est-ce que cela signifie ? Master Will ici... Will le policeman de Nelson's Fountain ?

» Soupçonnerait il la vérité ?

» Dans tous les cas, jouons serré.

VIII

Policeman et bandit. – Le personnel de la caravane s'augmente d'un guide, d'un espion et d'un ennemi. – Le désert de Kalahari. – Tubercules alimentaires et melons d'eau. – Percussion appliquée à l'alimentation. – Bushmen et Bakalaharis. – Usage auquel on affecte dans le désert la panse du couagga. – La soif !... – Pronostics fâcheux tirés de la présence des gelinottes. – Quadrupèdes pouvant presque se passer de boire. – Inductions résultant de la vue d'une trace de rhinocéros. – Une citerne invisible dans le Kalahari. – De l'eau. – Source tarie. – Désastre.

L'agent de police et le faux missionnaire avaient, l'un et l'autre, trop d'intérêt à suivre les trois Européens, pour ne pas vivre en bonne intelligence et se comprendre à demi-mot. Le

Révérend – nous devons le désigner sous ce nom jusqu'à nouvel ordre – sut mettre à profit, avec une habileté diabolique l'absence de ses hôtes, partis à la recherche de l'éléphant blessé par Joseph. Il se fit câlin, naïf, persuasif, et roula comme un maquignon normand le policeman qui crut, sincèrement, avoir battu à plat le pauvre prédicant.

Master Will, en dépit de sa faiblesse, ne perdait pas la tête. Reconnu par son interlocuteur dont il avait à plusieurs reprises contemplé, sur le kopje, l'osseuse et antipathique personne, il ne pouvait songer à dissimuler son identité. Restait à expliquer sa présence sur les confins du désert de Kalahari au moment où les Français le tirèrent avec tant d'à propos de la gueule du lion. Master Will n'était pas embarrassé pour si peu. Il se donna pour un matelot américain ayant abandonné son navire à Durban. La misère l'avait contraint d'accepter les fonctions d'agent de la police coloniale, puis, désespéré de végéter ainsi dans un poste subalterne, il avait déserté de nouveau au moment où son chef l'envoyait à la poursuite des assassins du mercanti de Nelson's

Fountain. Cette mission, disait-il, ne pouvait lui procurer le moindre avantage, car, en cas de réussite, l'honneur et le profit eussent été pour son chef, tandis que lui, master Will, n'eût reçu qu'un blâme sévère en récompense de ses fatigues, au cas fort probable où il eût échoué. De là sa fuite précipitée.

Il tenta de gagner les colonies hollandaises, s'égara en cherchant un gué pour traverser une rivière, tourna sur lui-même, ne put s'orienter au milieu de la forêt, et s'en vint, finalement, après avoir perdu son cheval, tomber de fatigue et de besoin près de l'éléphant éventré par le rhinocéros. Éveillé par le coup de carabine d'Alexandre, il essayait de se diriger vers le point d'où était partie la détonation, quand il se sentit saisi comme par une tenaille de fer, et emporté à travers bois. Il s'évanouit sous cette formidable pression, et ne reprit ses sens qu'en se trouvant au milieu du campement.

Le Révérend, tout en paraissant croire, comme article de foi, cette fable grossière, se demandait intérieurement si le détective ne connaissait pas

ses accointances avec les assassins du drayman. Si le chef de la police s'était par hasard avisé de faire suivre par d'habiles limiers la piste des trois Boërs... Si d'autre part master Will avait été mis aussi à ses trousses. Cette hypothèse qui n'avait rien de déraisonnable, ne causait pourtant nulle inquiétude au Révérend. Il ne courait aucun danger immédiat, en somme, puisqu'il n'était pas sur la terre anglaise, et il valait bien mieux avoir près de lui le policeman dont il saurait bien se débarrasser plus tard.

Il s'aperçut bientôt qu'il faisait trop d'honneur à l'ingéniosité de ce prétentieux personnage, en remarquant la persistance avec laquelle il cherchait un moyen pratique de rester en compagnie des trois Français, sans pour cela leur inspirer de défiance.

– Ah ! pardieu, se dit-il en comprimant une irrésistible envie de rire, l'imbécile eût été acheté par mes compères Klaas, Cornélis et Pieter, qu'il n'eût pu mieux faire.

» Le diable m'emporte, il réalise absolument la première partie de notre programme, et croit de

bonne foi que les Français ont assassiné le juif !...

» La police est décidément une merveilleuse institution. Le drôle sera capable d'empoigner ses bienfaiteurs quand il en trouvera l'occasion. Ce n'est certes pas moi qui m'en plaindrai.

» Dans tous les cas, il se gardera bien de leur parler de l'assassinat. De ce côté, sécurité complète.

» Écoutez-moi, master Saunders, dit-il au blessé, votre situation me touche profondément. Je conçois très bien que dans l'état déplorable où vous vous trouvez, il vous soit impossible de vous réfugier chez les Boërs. Je ne suis qu'un pauvre missionnaire sans autre ressource que mon bon cœur et mon grand désir de porter les lumières de la foi chez les malheureux sauvages.

» Mon intention est de pousser jusqu'au Zambèze. C'est je crois la destination de nos voyageurs. Restez avec moi. Je vous attache, si vous le voulez bien, à ma personne. Nous ferons route avec eux, et au retour, l'œuvre des missions qui, vous le savez, est fort riche, saura récompenser votre dévouement.

Master Will accepta avec transport cet arrangement concordant si bien avec ses projets. Albert et Alexandre qui s'étaient de prime abord attachés à lui en raison du service éminent qu'ils lui avaient rendu, donnèrent bientôt leur approbation au plan du Révérend dont ils étaient loin, on le devine, de soupçonner l'infamie.

C'est ainsi que la petite troupe, augmentée de deux recrues, s'avança dans le désert de Kalahari. Les noirs approvisionnés pour longtemps – le troisième éléphant avait été retrouvé mort à dix kilomètres environ – les avaient quittés en les comblant de bénédictions. Quant à leurs serviteurs indigènes, appréhendant les fatigues et les dangers ultérieurs, ils avaient jugé à propos de disparaître.

Seul, le guide auquel la fréquentation de l'illustre Livingstone avait inspiré une vive sympathie pour les blancs, avait consenti à les accompagner. Bien qu'il ne possédassent aucun de ces objets de pacotille si chers à tous les hommes primitifs, le brave garçon, confiant dans la promesse d'une indemnité après le voyage,

avait quitté les siens pour les conduire à travers la vaste solitude qui s'étend en 29° et 20° de latitude Sud.

C'est un Betchuana pur sang qui se nomme Zouga. Sa parfaite connaissance de la région rend sa présence très précieuse, indispensable même, aux membres de la petite expédition qui se sont lancés, un peu à la légère, dans une aventure bien périlleuse.

En effet, quoique le désert de Kalahari soit couvert d'herbes abondantes, qu'il produise une grande variété de plantes, que l'on y rencontre de vastes fourrés composés non seulement d'arbustes et de broussailles, mais encore de grands arbres, il n'en est pas moins aussi desséché, peut-être davantage que l'immense plaine saharienne. Ce nom de désert lui a d'ailleurs été donné, parce que l'on n'y trouve pas d'eau courante, et que les sources y sont très rares.

C'est une vaste étendue de terrains parfaitement unis, coupés en différents endroits par le lit desséché d'anciennes rivières, et

parcourus en tous sens par différentes espèces d'animaux, entre autres, certaines variétés d'antilopes dont l'organisme exige peu au point d'eau. Le sol se compose d'un sable doux, légèrement coloré, c'est-à-dire de silice presque pure. Ces lits des anciennes rivières sont bordés d'alluvions durcies par le soleil, et possédant la solidité et l'imperméabilité de la roche. Pendant la saison humide ces terrains forment des réservoirs qui conservent un certain temps les eaux tombées du ciel.

Les herbes, très abondantes, croissent en touffes vigoureuses, séparées çà et là par des espaces où le sol se montre complètement nu, ou couvert de plantes à tiges rampantes. Ces plantes profondément enracinées, ressentent les effets de la chaleur qui est excessive, et présentent quelques particularités singulières. Ainsi, la plupart possèdent des racines tuberculeuses, et sont conformées de façon à fournir à la fois un aliment et un liquide pendant la période de sécheresse, époque où l'on chercherait vainement de quoi étancher la soif ou apaiser la faim. Enfin, en raison d'une curieuse propriété d'adaptation,

une de ces plantes qui, dans son état normal, porte des racines fibreuses, acquiert des tubercules quand la présence d'un réservoir devient indispensable à sa végétation. C'est une cucurbitacée qui se modifie selon la nature du terrain où elle croit et qui porte un petit concombre écarlate pouvant servir d'aliment. Une autre plante, appelée Mokomi par les indigènes, est herbacée et rampante. Elle produit comme un chapelet de tubercules sphériques de la grosseur de la tête et qui se trouvent rangés circulairement sous terre. Les indigènes se servent pour les découvrir d'un procédé ingénieux, mais qui nécessite une oreille particulièrement impressionnable. Ils prennent une pierre, frappent le sol de coups secs, et découvrent par la différence du son le point où sont enfouies les précieuses racines. Leur incroyable habileté ferait l'admiration de nos médecins qui savent reconnaître à la percussion, les altérations subies par les viscères d'un organisme humain. On y trouve encore le magnifique et délicieux melon d'eau (*Cucumis cafler*), qui s'appelle *kêmê* dans ce pays. C'est un

manger exquis, tonique et rafraîchissant tout à la fois, qui est un véritable bienfait pour l'homme, et dont les animaux se régalent à l'occasion. Non seulement les herbivores, comme l'éléphant et le rhinocéros, mais encore les carnassiers comme les lions, les hyènes, les chacals, les rongeurs même, apprécient à l'occasion la saveur de cette manne qui satisfait aux appétits les plus divers.

Ce territoire est habité par des tribus composées de Bushmen et de Bakalaharis. Les Bushmen, que certains ethnographes rapportent à la famille des Hottentots, sont généralement de petite taille sans avoir pour cela la difformité des nains. Ce sont de vrais nomades, qui ne cultivent jamais la terre et n'élèvent pas les animaux domestiques. Chasseurs passionnés, leur vie se passe à la poursuite du gibier qu'ils traquent sans trêve ni merci, et qu'ils dévorent sur place, avec des racines, des fèves et des fruits sauvages que les femmes sont chargées de recueillir. Maigres, nerveux, infatigables, ils sont, comme l'Arabe du désert, susceptibles d'endurer des fatigues excessives et des privations inouïes.

Les Bakalaharis, qui sont un rameau de la famille des Betchuanas, se livrent au contraire, avec passion à l'agriculture et à l'élevage du bétail. Ils façonnent à la houe des champs qu'ils défrichent patiemment, bien que trop souvent, ce terrain ingrat ne leur donne, en récompense de vaillants efforts, qu'une piètre récolte de melons et de citrouilles. Des racines, quelques grains de millet, du lait de chèvre, tel est le maigre ordinaire de ces pauvres gens.

Les cinq Européens et leur noir conducteur se trouvent depuis une semaine dans ce désert dont la grande solitude australienne peut seule donner une idée, toutes proportions gardées d'ailleurs. Les privations ont été bien dures déjà ; et si à plusieurs reprises la petite troupe s'est couchée sans dîner, la disette d'eau, en revanche, a été presque constante. Il a fallu, dès le second jour, abandonner les défenses des trois éléphants que portait un des chevaux. L'animal devant fournir à l'alimentation générale le contingent de ses quatre jambes, il ne fallait pas songer à lui imposer un surcroît de charge qui l'eût bientôt mis sur les dents. Alexandre, Albert ou Joseph,

l'enfourchaient à tour de rôle et le lançaient à la poursuite d'une antilope, d'un buffle ou d'une girafe. L'autre cheval servait à transporter master Will dont le bras immobilisé dans l'appareil que l'on sait, se solidifiait lentement. Le Révérend, son chapeau de soie sur la tête, flottant dans sa redingote de clerc d'huissier, avait marché jusqu'alors en homme auquel tous les besoins de la vie matérielle demeurent inconnus.

Alexandre avait tué cinq jours auparavant un couagga (*equus quaccha*), solipède assez semblable comme forme au zèbre, mais un peu plus petit. En outre, les bandes transversales qui ornent d'une façon si merveilleuse la robe du zèbre, n'apparaissent plus, sur le couagga qu'au cou, à la tête et aux flancs. Le guide Zouga avait mis de côté la panse de l'animal, prétendant, et avec raison, qu'elle constitue le meilleur récipient pour conserver l'eau potable. Cette outre africaine ayant été remplie à une flaque d'eau vaseuse, son contenu a constitué pendant deux jours l'unique ressource de la caravane. Depuis vingt-quatre heures elle est complètement vide, et chacun est en proie aux tortures d'une soif

affreuse. Le policeman surtout, que la fièvre dévore, pousse des cris étranglés et semble plongé dans un délire furieux. Il a eu pourtant la plus abondante part, et ses compagnons ont héroïquement renoncé à une partie de leur ration, en considération de sa blessure. Sacrifice bien méritoire, dont le pauvre diable ne peut même pas apprécier tout le prix car il a la tête perdue. Les chevaux se traînent à peine, et les hommes, la gorge ardente, les lèvres crevassées, la langue tuméfiée, s'avancent lourdement, et titubent à chaque pas, pris de vertige.

Zouga soutient leur courage en leur annonçant qu'il connaît une fontaine assez rapprochée, et qu'ils auront dans la soirée une eau limpide et abondante. Pourtant, rien dans la configuration du terrain ne fait pressentir l'approche de cette source qui seule peut sauver d'une mort certaine les malheureux voyageurs. À perte de vue, le terrain conserve sa morne et désespérante monotonie. Partout des herbes jaunies, partout des îlots de sable desséché, d'où émergent de maigres broussailles ou des arbres rabougris. Il n'y a plus ni melons d'eau, ni racines

tuberculeuses. Les pauvres habitants du Kalahari ont depuis longtemps dévoré tout ce qui est susceptible de renfermer un atome de liquide.

Albert de Villeroge, familiarisé par un séjour antérieur en Afrique Australe avec les mystères de cette terre désolée, montre au guide, d'un geste découragé, des bandes de gelinottes qui s'envolent avec de rapides ronflements d'ailes. Les gelinottes sont en général des oiseaux sinistres qui ne se nourrissent que d'insectes et que l'on rencontre seulement dans les terres arides et brûlées. Nul autre oiseau de rocher ne s'enlève sur leur passage, ce qui annonce obstinément le plus complet abandon de la nature.

– Patience, chef, murmura le guide, patience et courage.

– Mais, vois donc, mon pauvre Zouga, si tous les animaux que nous rencontrons n'appartiennent pas aux espèces qui peuvent presque absolument se passer de boire.

» Que ne jouissons-nous hélas ! du même privilège.

» Tiens ! encore un steinbock[1] ! Et ce pouti[2]... [Voici un troupeau de gemsbocks[3].

» Depuis ce matin, nous ne trouvons que des élans[4], des coudous[5], des springbocks[6], des porcs-épics[7] ou des autruches. Tu sais bien que tous ces damnés animaux peuvent vivre comme de véritables salamandres dans cette atmosphère de feu, et ne pas s'apercevoir du manque d'eau.

Le guide sourit et montra du bout de son doigt, sec comme un bâton de réglisse, une trace récente de dimensions considérables, et profondément marquée sur le sol.

– Rhinocéros, dit-il simplement.

– Je le veux bien. Mais qu'est-ce que cela prouve ?

---

[1] *Antilope ibex.*

[2] *Cephalopus mergens.*

[3] *Oryx eapensis.*

[4] *Oryx eapensis.*

[5] *Strep iceros capensis.*

[6] *Gazella euchore.*

[7] *Hysirix cristata.*

– Que si les animaux que tu viens de me nommer peuvent être éloignés de cinquante ou soixante milles d'une source, le rhinocéros ne saurait s'en écarter de plus de sept ou huit.

» Tiens ! regarde.

– Je vois là-bas, à perte de vue une troupe de girafes...

– Et ces gnous[1] qui s'enfuient sur la gauche.

– Parbleu, ce ne sont pas les quadrupèdes qui manquent. Il y a aussi des buffles, des zèbres, des pallahs[2].

– Eh ! bien, la présence des girafes, des gnous, des buffles, des zèbres et des pallahs, nous annonce, comme celle du rhinocéros, que l'eau n'est certainement pas éloignée de plus de sept ou huit milles.

– Allons, mes amis, s'écria d'une voix étranglée le jeune homme, un peu de courage. Il paraît que nous arrivons.

Les chevaux avertis par leur instinct, relèvent

[1] *Catoblepas gnu*.

[2] *Antilope melampus.*

la tête et reprennent un peu d'énergie. Les hommes, encouragés par la perspective d'une prochaine délivrance, redoublent d'efforts. La petite troupe marche pendant près de trois heures dans un morne silence, puis, bêtes et gens complètement épuisés, s'arrêtent au milieu d'un taillis épais, composé de buissons et d'arbres couverts de fleurs lilas, appartenant à la famille des légumineuses.

– C'est là, dit Zouga d'une voix triomphante.

– Mais il n'y a que du sable, s'écrient désespérés les Européens.

– À boire !... À boire !... râle la voix rauque de master Will.

Le guide reconnaît un îlot de sable légèrement déprimé en forme de cuvette, dont le fond, piétiné par les animaux, conserve les empreintes nombreuses de sabots aigus. Il s'accroupit sans mot dire, et voyant la prostration des blancs, se met à fouiller le sable à pleines mains.

– Eh ! que fais-tu donc là ? demande Alexandre.

– Je creuse le puits. Peux-tu m'aider ?

– Oui, que faut-il faire ?

– Comme moi. « *Dig* » (creuse).

» Mais tes mains fines sont trop faibles, tes doigts seront bientôt ensanglantés. Prends ton sabre et fouille ce sable.

– ... Et nous trouverons l'eau ?

– Oui.

– En es-tu certain ?

– Autant qu'il est possible à une pauvre créature humaine.

– Et si ton espoir est trompé !

– Il nous faudra marcher près de trois jours pour arriver à une nouvelle source.

– Ce serait pour nous la mort.

– Rassure-toi, chef, l'eau est ici. Vois, le sable commence à devenir humide.

Alexandre, le moins éprouvé par la soif, n'est pas resté inactif pendant ce rapide colloque. Albert, Joseph et le Révérend, stimulés par

l'exemple, font de leur mieux et fouillent avec acharnement. Master Will lui-même se traîne sur le sol et se met à gratter de sa main valide.

Ils déblayèrent de la sorte un espace pouvant mesurer deux mètres carrés sur autant de profondeur. Zouga dut bientôt modérer leur ardeur, et leur recommander expressément de ne pas percer la couche assez dure formant le fond imperméable du trou. Car une fois cette couche perforée, l'eau s'échapperait immédiatement pour ne jamais reparaître.

L'instinct du guide ne l'avait pas trompé. Lorsque les terrassiers improvisés arrivèrent à ce fond solide, une eau claire, fraîche et limpide commença à sourdre lentement et de tous côtés, mais parallèlement à la cuvette, c'est-à-dire à la base des parois de l'excavation.

Les voyageurs haletants, congestionnés, durent souffrir les derniers tourments d'une attente qui leur parut longue d'un siècle, jusqu'à ce que le précieux liquide se fût amassé en quantité suffisante pour parer au plus pressant besoin.

Puis, ce fut une joie, une furie, un délire, que comprendront ceux qui, sous un soleil torride, ont enduré cette épouvantable torture à laquelle nulle souffrance humaine ne saurait être comparable. Toute prudence est oubliée. Ces malheureux dont le sang est épaissi par des sueurs profuses, dont les viscères sont desséchés par une atmosphère de hauts fourneaux, dont le corps est émacié comme après un jeune absolu de quinze jours, se ruent sur l'élément bienfaisant, et absorbent avec une brutalité de fauves cette eau qui infuse à leur organisme une existence nouvelle.

Zouga doit presque user de violence pour les arracher de la fosse au fond de laquelle ils sont agenouillés, sans souci du péril mortel pouvant résulter d'un excès si facile à commettre.

Les chevaux furent ensuite largement abreuvés et Alexandre, craignant de voir se tarir cette source vraiment miraculeuse à l'existence de laquelle nul n'eût osé croire quelques heures auparavant, emplit la panse de couagga, en prévision de l'avenir.

– Tu es prudent, dit en souriant le guide. C'est

bien, tu es un grand chef. Mais, sois tranquille. Demain matin, le trou sera plein. Il n'y a aucun danger que l'eau disparaisse avant notre départ. Nous comblerons alors la fosse, parce que les grands animaux, en venant boire, pourraient en percer le fond sous leurs sabots.

» Maintenant, mangeons.

Quelques tranches de viande séchée firent, avec deux gelinottes rôties, les frais d'un dîner qui fut absorbé d'excellent appétit, puis, chacun s'arrangea pour camper à sa fantaisie sur le sable encore tiède. Les feux furent allumés, et la nuit tomba rapidement.

– Je ne suis pas curieux outre mesure, disait Albert de cet accent bas et monotone, particulier à ceux que gagne le sommeil, mais je serais assez satisfait de connaître l'origine de cette source providentielle que le brave Zouga a découverte d'une façon non moins providentielle.

» Le terrain plat à perte de vue, sans élévation ni dépression, éloigne toute idée de ces courants souterrains qui produisent les puits artésiens. Et d'ailleurs, cette eau qui filtre simplement à

travers le sable, ne dépasse pas un niveau peu élevé ; elle ne cherche pas à monter, enfin, la couche imperméable ne pourrait pas s'étendre au loin...

» Allons, c'est un mystère dont je n'aurai pas la clef.

– Ne croiriez-vous pas plutôt, interrompit le Révérend de sa voix sèche comme un froissement d'élytres de criquet, que l'eau viendrait d'une source qui s'infiltre dans le sable et s'y perd avant d'arriver à la surface du sol.

» Le Kalahari a dû être, à une époque très rapprochée, sillonné d'un grand nombre de cours d'eau dont nous voyons fréquemment les lits desséchés. Je penserais volontiers que certaines couches inférieures ont pu, grâce à leur imperméabilité, empêcher la complète évaporation. Admettez simplement une légère différence de niveau dans le prolongement d'une de ces couches recouvertes de sable, cette dépression suffirait à faire apparaître le liquide aussitôt que le sable formant une sorte d'enduit isolant a été enlevé.

» Je vous donne ma supposition pour ce qu'elle vaut, et sans le moindre amour-propre d'auteur.

– Vous devez avoir raison, mon Révérend, et je vous remercie de cette explication qui va m'empêcher d'être cauchemardé par un problème d'hydroscopie.

» Messieurs, bonsoir ou plutôt bonne nuit !

Le soleil émergeait à peine du rideau de broussailles bordant l'horizon, qu'un cri, un hurlement de colère et de désespoir poussé par le guide, éveillait les dormeurs.

Tous se lèvent d'un bond, appréhendant une catastrophe. La réalité est hélas ! pire que les suppositions les plus désastreuses. La source est complètement tarie. Au milieu de l'excavation, dont le fond semble avoir été piétiné pendant la nuit, on aperçoit un trou irrégulier par où s'est échappée jusqu'à la dernière goutte de liquide. Le puits est pour jamais détruit.

– Mille tonnerres, s'écrie Alexandre furieux, homme ou bête, qui diable a eu l'audace ou la

scélératesse de commettre un pareil acte de vandalisme.

» J'aimerais mieux avoir ce trou au beau milieu de la poitrine.

– Je ne puis croire, répond Albert anéanti, qu'un fauve fût ainsi venu à deux pas de nous pour se désaltérer. D'autre part, je n'aperçois aucune trace.

– Eh ! pardieu, que veux-tu voir dans ce sable mouvant qui ne conserve nulle empreinte.

» Tiens ! Un de nos chevaux s'est détaché. Ce stupide animal est peut-être l'auteur inconscient de cet irréparable malheur.

Enfin, pour comble d'infortune, la panse de couagga, contenant la provision mise de côté la veille au soir par Alexandre, gît entrouverte sur le sol et déjà racornie. Une vaste ouverture, aux bords déchiquetés comme par la dent d'un rongeur, s'ouvre dans sa paroi.

Inutile prévoyance. Cette suprême ressource est anéantie grâce à l'invasion d'une bande de souris du désert. Le désastre est complet.

IX

Propos d'un homme qui déteste les chevaux. – En éclaireur. – Le kraal des Bushmen. – Les buveurs de sang. – Comment se défendent les habitants du pays de la soif. – Procédé employé par les Bushmen pour creuser un puits. – Coquilles d'œufs d'autruche employées à conserver l'eau. – Master Will regrette son équipée. – Pourquoi le Révérend supportait si bien les privations. – Une goutte d'eau dans le désert. – La morsure du Picakholou. *– Héroïque dévouement. – Un coup de chambock.*

À la vue de cette irréparable catastrophe, imputable probablement au cheval, Alexandre, en dépit de son sang-froid habituel, fut pris d'une colère folle. Il saisit sa carabine, mit en joue l'animal et allait le foudroyer d'une balle.

Albert, plus calme dans cette occasion, releva

vivement l'arme.

– Mais, tu perds la tête, dit-il à son ami que la fureur aveuglait. Tu allais faire de belle besogne. Ne sais-tu donc pas que ces bêtes peuvent nous être dans la suite, non seulement utiles, mais encore indispensables.

– En admettant que l'une ou l'autre ne nous joue pas un nouveau tour. Nous n'avons véritablement pas de chance, avec nos chevaux. Le mien, manque l'autre jour, de me faire broyer par l'éléphant, les vôtres vous emportent à travers des taillis, dont vous ne sortez, Joseph et toi que par miracle, enfin, nous voici à la veille de périr de soif, grâce à la stupidité de celui-ci.

» Ma foi, c'en est trop. Quand on a des auxiliaires comme ceux-là, on les supprime.

– Là... calme-toi. Je vois que ta vieille rancune contre les chevaux n'a fait que croître et embellir.

– Je les ai pris en haine depuis longtemps en effet, mais, maintenant, je les exècre.

– Eh ! Caraï, je ne partage pas ta manière de voir. Le cheval est au contraire, à mon avis,

l'indispensable auxiliaire de l'explorateur.

» Je m'en vais enfourcher sans plus tarder ce coupable inconscient, et pousser une pointe en éclaireur. Vous me suivrez en vous hâtant le plus possible, car, il est urgent, je crois, de mettre à profit les heures où le soleil n'a pas encore acquis sa redoutable intensité.

» C'est ton avis, n'est-ce pas, Zouga ?

– Oui, chef. Pars, mais sois prudent, car nous sommes sur le territoire des Bushmen qui, voyant ta peau blanche, pourraient te faire un mauvais parti.

– Pourquoi ?

– C'est qu'il est venu dernièrement des blancs et des demi-blancs qui achetaient des hommes.

– Des marchands d'esclaves !... s'écria le jeune homme avec une généreuse indignation. Mais, je croyais ce hideux trafic aboli.

– Hélas ! non. Les chefs noirs pour avoir des étoffes, du brandy et du tabac, n'hésitent pas à piller les kraals, à enlever les habitants, et à les livrer aux hommes à visage pâle et à longue

barbe.

– Eh ! bien, si l'on me prend pour un de ces ignobles maquignons, je n'aurai pas de peine à me disculper ; quant à eux, je ne leur conseille pas de se présenter à portée de ma cravache.

» En tous cas, merci du conseil. Je pars. À bientôt.

Master Will se hissa peu après sur l'autre cheval qui portait en outre les munitions, les armes de réserve et les provisions du lendemain, et la petite troupe se mit en marche en suivant la piste du cavalier déjà disparu dans les hautes herbes.

Cette première étape fut silencieuse. Alexandre, la tête basse, songeait et roulait dans sa bouche un bouton de nacre enlevé à sa chemise de laine. Joseph lui emboîtait le pas sans mot dire, puis venait le Révérend qui conservait sa morne impassibilité. Master Will chevauchait mélancoliquement, déplorait peut-être son incartade, et regrettait à coup sûr de devoir une telle reconnaissance à des criminels qui le comblaient de tant de bienfaits.

Le repas pris à la halte de midi fut lugubre. Les morceaux de « beultong » ne pouvaient franchir l'arrière-bouche des malheureux assoiffés et pénétrer dans l'œsophage. Il leur semblait mâcher de l'étoupe. L'absence prolongée d'Albert, commençait à leur inspirer de vives inquiétudes. Aussi, jugèrent-ils à propos de pousser en avant, quelle que fût l'inclémence de la température.

La nuit vint bientôt, après des souffrances dont on peut aisément concevoir l'intensité. Quelle que fût l'énergie de chacun, il fallut bien s'arrêter. Les feux furent allumés, et Joseph se mit en devoir d'apprêter un frugal repas, auquel nul ne songea à faire honneur. La préoccupation relative au sort d'Albert était devenue de l'angoisse. Alexandre, bien que terrassé par la soif et la fatigue ne pouvait tenir en place. Il allait, en dépit de la nuit, braver la rencontre probable des fauves pour se mettre à la recherche de son ami, quand un trot lourd et étouffé se fit entendre sur le sable. Un rugissement de joie lui échappa ainsi qu'à Joseph, en voyant apparaître Albert, et tous deux, oubliant pour un moment

leur accablement, se jetèrent au cou du nouvel arrivant.

– Ah ! mon pauvre ami, quelle mortelle inquiétude nous as-tu donnée ! Tu n'es pas blessé, au moins. Qu'y a-t-il de nouveau ? As-tu trouvé de l'eau ?... Parle !

– Ma foi, je n'en sais trop rien, répondit gaiement Albert en sautant sur le sable.

» Toujours est-il que j'ai rencontré une espèce de village, dans la population duquel mon arrivée a jeté un incroyable désarroi. Mais, prends garde. Mon cheval complètement fourbu va s'abattre. Il est bon d'éviter ses derniers soubresauts.

» C'eût été bien dommage de le tuer, car il m'a rendu un fier service ; sans compter celui qu'il va nous rendre.

» Vous mourez de soif, n'est-ce pas ?

– Littéralement. Je puis à peine parler. J'ai les tempes serrées comme par un étau, et les flammes du foyer me paraissent couleur de sang.

– Eh ! bien, je vous apporte à boire.

– Dis-tu vrai ?

– Parbleu ! par exemple, la boisson n'a rien de ragoûtant. Mais, bah ! dans l'obscurité. Et d'ailleurs, j'en ai bien pris en plein jour.

– C'est donc cela, que tu es si ragaillardi. Donne...

– Quel que soit le besoin qui vous talonne, un mot d'explication est nécessaire.

– Pas un seul. Donne vite. J'avale tout. Fût-ce du sang.

– Du sang, tu l'as dit. Nous n'en faisions pas d'autre, au Mexique, en parcourant jadis la Sonora. Il m'est arrivé parfois, dans des cas analogues, de saigner mon cheval et, surmontant toute répugnance, d'absorber le liquide écœurant s'écoulant de la veine.

» J'ai ouvert tout à l'heure la jugulaire de ce pauvre bucéphale, j'ai collé mes lèvres à la plaie, et j'ai bu. Cela m'a réconforté. J'ai fait une ligature avec une épine de mimosa et quelques fils enlevés à mon couvre-nuque, l'hémorragie s'est arrêtée. Il suffit d'enlever l'épine pour la provoquer de nouveau et de faire comme moi ;

c'est écœurant, je l'avoue, mais nécessité n'a pas de loi.

» Attends un moment que j'attache les jambes de la malheureuse bête avec sa bride.

» Là... Y es-tu ?

– Je n'ai pas le courage... de boire... ce sang !...

– Dépêche-toi. Il va mourir... Tiens ! il commence à râler.

Le Révérend, allongé sur le ventre, la face appuyée sur le sable, n'avait pas perdu un mot de la recommandation. Il se leva en trébuchant, étreignit le col du cheval agonisant, et but comme un vampire. Il s'arracha enfin à cette horrible étreinte, mit un doigt sur l'ouverture, et se tourna, le visage hideusement souillé de sang, vers Joseph haletant.

– À vous, dit-il d'une voix rauque, il est temps encore.

Le Catalan hésita une seconde. Le cheval fit un brusque mouvement et le doigt du faux missionnaire glissant de dessus la plaie, une

longue coulée rougeâtre s'épancha sur le sol. Albert appuya son genou sur la tête de l'animal et la maintint sur le sable.

– Mais bois donc. Ce sang qui coule, c'est votre vie qui s'en va, comme s'il sortait de vos veines.

Joseph, surmontant toute répugnance, aspira à longs traits l'affreuse boisson et fit signe à Alexandre qui secoua la tête en signe de dénégation.

– Non ! jamais je ne pourrai, murmura-t-il avec un indicible dégoût.

– Mais il n'est pas de femmes, d'enfants anémiques, qui, dans les abattoirs, n'aient bu à pleins verres le sang des bêtes égorgées.

– C'est possible... Quant à moi, mon être tout entier sursaute d'horreur... Master Will, buvez, si le cœur vous en dit.

Le policeman ne se fit pas répéter l'injonction. Il donna à son tour la sinistre accolade aux lèvres de la plaie, puis une rapide convulsion secoua le cheval complètement exsangue. Il y eut en lui

une suprême révolte de la vie contre la mort, un dernier frisson, un dernier râle, puis le sang cessa de couler. Le noble animal était mort ; mort en sauvant peut-être la vie à quatre hommes.

– Pauvre bête, murmura Alexandre attendri, s'il a été l'inconscient auteur de notre désastre, l'expiation est cruelle.

Puis, s'adressant à Albert :

– Voyons, qu'as-tu rencontré ? Tu parlais tout à l'heure d'un village que ton arrivée a mis en désarroi. Il doit y avoir une source près de ce kraal. Est-il éloigné ?

» J'ai beau être épuisé, je tiendrai encore vingt-quatre heures s'il le faut.

– J'ai vu en effet un amas de huttes dont nos chiens d'Europe ne voudraient pas pour abris. À cinq cents mètres environ, j'avais rencontré une vingtaine de pauvres femmes accroupies sur le sol et qui, à mon aspect, ramassèrent précipitamment chacune environ une douzaine d'œufs d'autruches, les mirent dans des filets grossièrement tissés, et s'enfuirent épouvantées.

» Je les suivis en essayant vainement de les rassurer. Aucune ne consentit à répondre à mes cris ni à comprendre ma pantomime pourtant bien expressive. Quand j'arrivai aux cases, leur chargement d'œufs avait disparu. Chose étrange, il n'y avait que quelques hommes. Ils me regardèrent avec indifférence, mais sans hostilité apparente, j'éprouvai près d'eux la même déconvenue qu'avec les femmes. Nul ne put ou ne voulut m'entendre ni me comprendre.

» De guerre lasse, je suis revenu vers vous.

– Chef, dit alors Zouga, ce kraal est un village de Bushmen et ces femmes que tu as rencontrées portaient dans les coquilles d'œufs la provision d'eau. Les Bushmen ne voudront pas nous en donner et les œufs sont cachés de façon à défier toutes recherches.

» Mais, rassurez-vous. Je saurai bien trouver la source et vous donner à boire. Il faudra partir avant le lever du soleil et rejoindre les Bushmen. Qui sait alors si, en voyant que vous êtes des hommes comme Daoud, et que vous n'achetez pas les noirs, ils ne viendront pas à notre secours.

Le guide disait vrai. La crainte que les Bushmen, ces sauvages habitants du désert sud-africain, éprouvent à l'idée d'une incursion des marchands d'esclaves, ou même des Betchuanas étrangers, les pousse à fixer leur résidence loin du voisinage de l'eau, ou à cacher l'endroit où ils la puisent. Ce légitime instinct de conservation est si puissant chez eux, qu'ils ensablent leurs citernes et qu'ils font du feu sur l'emplacement même où elles se trouvent.

Quand ils veulent puiser de l'eau pour leur usage personnel, ils usent d'un procédé singulier, le seul peut-être, étant donné les faibles moyens dont ils disposent, qui puisse s'adapter à leur existence toujours sur le qui-vive. Les femmes mettent dans un sac ou dans un filet, vingt à vingt-cinq coquilles d'œufs d'autruches percées d'une ouverture suffisante pour y passer le doigt ; ces coquilles sont les vases servant au transport et à la conservation du précieux liquide. Elles s'en vont à la source ensablée, creusent avec leurs mains un trou de la profondeur du bras, et arrivent à la couche imperméable. Elles prennent alors un roseau creux, pouvant avoir soixante-dix

centimètres de longueur, et fixent à une de ses extrémités une touffe d'herbes qu'elles enfoncent au fond du trou. Puis elles rabattent le sable sur cette touffe, ne laissant passer que l'extrémité libre du roseau maintenu debout par les terres foulées. Appliquant ensuite leurs lèvres à l'ouverture supérieure du roseau, elles opèrent le vide dans la touffe d'herbes. L'eau ne tarde pas à y arriver et à monter dans leur bouche, sollicitée par une succion énergique. À mesure que le liquide est aspiré du sol, gorgée par gorgée, il est adroitement déversé dans la coquille d'œuf posée à terre, à côté du roseau et à quelques centimètres de la bouche de la femme. Pour cela faire, la femme n'a pas besoin de cracher en quelque sorte chaque gorgée dans la coquille. Elle laisse dégoûter, en un mince filet, l'eau le long d'un brin de paille, qui l'attire et la guide au fond du récipient. Je dis « le long » d'un brin de paille, car l'eau suit l'extérieur de la tige de graminée sans pénétrer à l'intérieur. Chacun pourra d'ailleurs se rendre compte de l'excellence du procédé en remplissant une bouteille placée à une certaine distance d'un vase d'où l'eau s'échappe.

Il suffira pour cela, de faire tomber le filet de liquide le long d'une tige quelconque, appuyée diagonalement dans le vase à remplir.

Leur approvisionnement, ainsi laborieusement opéré, après avoir passé, comme dans une pompe, à travers la bouche des femmes, est emporté au kraal et enterré avec soin. Vienne l'ennemi ou l'étranger, il pourra fouiller et mettre à sac le village, courir le bois ou la plaine, sans découvrir une goutte d'eau.

On raconte à ce sujet une anecdote bien caractéristique, qui montre que la disette d'eau est pour les Bushmen un procédé de défense contre lequel rien ne saurait prévaloir. Des Betchuanas mourant de soif, arrivèrent un jour dans un kraal de Bushmen et demandèrent de l'eau. Les Bushmen répondirent qu'ils n'en avaient pas, car ils ne buvaient jamais. Les Betchuanas, certains qu'on les trompait, résolurent de convaincre d'imposture ces nomades inhospitaliers. Ils guettèrent nuit et jour, torturés par une soif affreuse, et espérant bien que l'eau finirait par sortir des cachettes. Mais quelle

que fut leur opiniâtreté, ils finirent par désespérer après plusieurs jours d'attente : Yack ! yack !... s'écrièrent-ils épouvantés, fuyons au plus vite ! Ces gens-là ne sont pas des hommes.

Les Bushmen avaient réussi à tromper la vigilance de leurs visiteurs, en s'abreuvant à la provision d'eau qu'ils tiennent cachée sous terre.

Il est inutile de s'appesantir plus longtemps sur les nouvelles tortures qu'endurèrent les malheureux voyageurs pour gagner le kraal découvert par Albert de Villeroge. Qu'il suffise de dire que pendant quinze mortelles heures, ils marchèrent, ou plutôt se traînèrent, presque sans s'arrêter, comprenant que si la halte se prolongeait, ils ne pourraient plus se remettre en route.

Master Will déplorait plus que jamais sa folle équipée, maudissait son ambition et se prenait à regretter les humbles fonctions qu'il remplissait jadis au kopje de Nelson's Fontaine. Ce n'était plus le détective prétentieux, aux espérances chatoyantes, et dont le nom devait retentir bientôt jusque dans la métropole. Il eût de bon cœur

essuyé les quolibets de ses collègues pour reprendre sa place parmi eux ; que dis-je, il eût accepté, pour un verre d'eau, de faire la corvée de propreté, lui, William Saunders, en compagnie des malandrins condamnés aux travaux publics.

Tout autre était le Révérend que sa sombre énergie n'abandonnait pas. Cet homme, en apparence du moins, semblait ne pas être astreint aux besoins matériels. Il parlait peu, ne se plaignait jamais, et marchait toujours. Ses compagnons ne pouvaient assez admirer cette inébranlable fermeté qu'ils attribuaient, dans leur loyale ingénuité, à l'impulsion d'une foi ardente, quand elle n'était motivée que par une hideuse convoitise et une infâme duplicité. En effet, le misérable faisait régulièrement chaque nuit une absence assez courte, mais suffisante pour recevoir de ses noirs complices qui suivaient à petite distance la caravane, les vivres frais et l'eau, dont les malheureux Français, leur guide et l'homme de police subissaient si durement la privation.

Son unique objectif était le trésor des anciens

rois Cafres. À chaque instant, sa pensée, franchissant le désert, se reportait vers le Zambèze où scintillait le merveilleux écrin dont la possession allait bientôt, pensait-il, lui donner, ainsi qu'à ses affidés cette opulence depuis si longtemps recherchée, et par quels moyens ! Il trouvait que l'œuvre de mort s'accomplissait bien lentement et il eût volontiers aidé l'implacable faucheuse afin de s'emparer du plan porté par un des trois amis. Mais, il ignorait lequel possédait ce précieux document, et il était trop prudent pour compromettre par une fausse démarche ou un crime inutile, le succès de l'entreprise.

Ni Albert, ni Joseph, ni Alexandre n'avaient d'ailleurs fait la moindre allusion au motif de leur excursion et le bandit ne l'eût jamais soupçonné, sans les affirmations positives de Klaas le Boër. Il ne pouvait songer à les faire assassiner par ses complices, au contraire. Car, en hommes prudents, rompus à la vie d'aventures, il était fort possible que, au lieu d'emporter ce plan avec eux, ils avaient pu l'étudier minutieusement, au point de pouvoir le reproduire de mémoire, de façon à se passer d'un document susceptible d'être altéré

ou perdu.

Non seulement il ne fallait pas les mettre à mort, mais, si la situation se prolongeait, il allait devenir urgent de les secourir.

Enfin, comme tout a une fin, même la souffrance, les voyageurs arrivèrent, à bout de force et d'énergie, en vue du kraal. Les hommes, partis sans doute en chasse, n'étaient pas encore revenus, et la vue des blancs produisit sur les femmes et les enfants son effet habituel de crainte et de curiosité tout à la fois.

Zouga, solide comme un homme de bronze, avait supporté, sans trop de fatigue apparente, cette épouvantable privation. Il s'avança, soutenant Alexandre se traînant à peine. Avisant une femme occupée à piler du millet dans un mortier grossier, il prononça, à deux reprises différentes, et avec une intonation presque suppliante, le mot de Metsé !... Metsé !... (de l'eau, de l'eau).

La pauvre créature leva la tête. Une rapide lueur de sensibilité, aussitôt réprimée, traversa son œil noir. Puis, comme honteuse de cette

involontaire manifestation de commisération, elle sembla s'acharner à sa monotone besogne.

– Femme, reprit le guide, ce blanc est l'ami des noirs. Lui et ses compagnons sont des hommes comme Daoud. Ils n'emmènent pas en esclavage les guerriers du désert. Ils ont donné à manger à ceux du Kalahari qui mouraient de faim, offre leur à boire.

Les jambes d'Alexandre pliaient. Sa robuste nature était vaincue, l'athlète allait succomber. Albert et Joseph déliraient, master Will râlait. Seul, le Révérend, impassible, dardait sur eux son regard aigu.

– Femme, reprit Zouga, à boire pour ces blancs. Je donnerais mon sang pour eux.

La Bushwoman se leva silencieusement, entra dans une case, et reparut au bout de quelques minutes portant deux coquilles d'œuf d'autruche contenant une eau fraîche et limpide.

Les malheureux agonisants burent avidement, quoique le guide leur mesurât parcimonieusement cette ration presque insuffisante. Puis, rappelés

soudain à la vie, ils purent à peine balbutier un remerciement et s'endormirent lourdement.

Des cris aigus les arrachèrent au bout d'une heure à ce sommeil réparateur. Deux femmes se tenaient près d'un enfant qui criait en montrant sa jambe.

– Qu'y a-t-il ? demanda Alexandre.

L'une d'elles, celle-là même qui leur avait donné à boire, regardait ce pauvre petit, et de grandes larmes s'amassaient silencieusement dans ses yeux.

– Il a été mordu, dit-elle enfin avec effort.

Puis elle prit l'enfant qui pleurait toujours, et le berçant dans ses bras, l'embrassant avec passion, le tendit à l'Européen.

La jambe du petit blessé enflait déjà, et l'épiderme brun clair se plaquait d'une tache grise à l'endroit de la morsure. Deux gouttelettes de sang sortaient comme des rubis de deux minuscules ouvertures.

– C'est un serpent *picakholou*, murmura d'une voix triste Zouga. Daoud lui-même ne connaissait

pas de remède.

» Femme, l'enfant va mourir.

Un vieillard sortait en même temps d'une case et s'avançait en branlant sa tête ridée. Il examina froidement la blessure et dit :

– C'est un *picakholou*.

Puis, il resta debout, sans ajouter un mot, suivant les progrès du mal qui devenait terrible. La jambe enflait à vue d'œil, et la teinte blafarde de la peau remontait vers la hanche.

La mère, assise sur le sol, versait toujours de grosses larmes silencieuses, ruisselantes et étreignait convulsivement le petit dont les cris étaient déchirants.

– Es-tu sûr qu'il mourra ? demanda Alexandre au guide.

– Dans une demi-heure. La morsure du *picakholou* ne pardonne pas.

– Ah ! pardieu, reprit le jeune homme, cette pauvre créature a conquis tout à l'heure trop de droits à ma reconnaissance, pour que je n'essaie pas de lui payer séance tenante notre dette.

» Albert, dit-il à son ami, puisque nous ne possédons pas de caustique, et que je ne vois pas le moindre brasier, enlève-moi donc la poudre d'une cartouche. Et toi, Zouga, dis à cette femme que je vais essayer d'arracher l'enfant à la mort, mais qu'il souffrira.

La mère lâcha sans mot dire le blessé, et fixa sur le blanc un indicible regard de tendresse et de foi. Alexandre tira un bistouri de sa trousse, incisa en croix chaque piqûre, débrida largement et pressa les plaies pour exprimer le sang qui refusait de couler.

Puis, il eut comme une seconde d'hésitation, regarda cette mère désespérée, comprit l'ardente prière contenue dans ses yeux aveuglés par les larmes, et contempla l'enfant que des spasmes terribles secouaient convulsivement.

Albert, comme s'il eût deviné ce qui se passait en lui, sentit son cœur se serrer. Il pâlit, mais ne fit pas un geste, pour empêcher la folle tentative dans laquelle son ami allait risquer sa vie. Alexandre, surmontant ces lugubres angoisses de mort qui, malgré lui, remontaient de son cœur à

ses lèvres, appliqua sa bouche sur une des plaies, la suça longuement, s'interrompant par intervalle pour rejeter la salive souillée de sang.

C'est en vain que le Révérend et master Will voulurent s'interposer. Sans les écouter, sans leur répondre, il colla ses lèvres à la seconde blessure, et aspira à longs traits le sang vicié par le venin du terrible ophidien. Quand il crut avoir suffisamment fait sortir le poison, il se tourna vers Albert.

– La poudre ? demanda-t-il d'une voix brève.

» Bats le briquet... allume la mèche.

Le Catalan avait prévu son désir. Alexandre immobilisa le membre de façon à éviter tout mouvement, mit un petit tas de poudre sur une des plaies, et approcha la mèche qui leur servait ordinairement à allumer leurs feux.

La poudre flamba, un nuage blanchâtre s'éleva brusquement. La chair pétilla et se racornit. L'enfant se tordit et hurla.

– Bon. À l'autre. Ce n'est pas suffisant. Recommençons.

À trois reprises différentes, il renouvela cette douloureuse opération, sans se préoccuper des cris affreux du petit martyr.

La pauvre Bushwoman releva ses yeux pleins de larmes, et fixa de nouveau sur l'Européen son regard doux et profond comme celui d'une antilope.

L'héroïque Français comprit cette muette interrogation.

– Femme, espère, dit-il doucement, ton enfant vivra.

Un éclat de rire sarcastique, aussitôt suivi d'un cri qui n'avait rien d'humain, lui coupa la parole.

Il se retourna brusquement, comme s'il avait mis le pied sur le reptile lui-même, et s'arrêta stupéfait à la vue d'un noir qui, le col emprisonné dans une lourde bûche fourchue, arrivait à toutes jambes vers l'enfant dont les plaintes avaient cessé. L'homme saisit le petit avec un hurlement de fauve, et l'étreignit convulsivement. Un second éclat de rire, aigre comme un grincement de scie, se fit entendre, et une lourde lanière en

cuir d’hippopotame s’abattit sur les épaules du malheureux qu’elle balafra d’un sillon sanglant.

X

Le convoi d'esclaves. – Marchands de chair humaine. – Ce que c'est que le chambock. – Traitant fort maltraité. – Expiation et réparation. – Où il est montré, jusqu'à preuve du contraire, que la reconnaissance est une vertu noire. – Fête au kraal. – Festin indigène. – Racines, sauterelles, chenilles, lézards, tortues et grenouilles. – Ingénieuses dispositions d'un four indigène. – Bière en paniers. – Apprêts d'une grande battue.

Les Européens absorbés par le spectacle de l'héroïque et folle tentative d'Alexandre, et la mère de l'enfant moribond, tout entière à ses angoisses et à ses espérances, n'ont pas vu surgir de la plaine un lugubre cortège qui s'avance lentement vers le kraal sans défense. Une cinquantaine de noirs, les mains liées derrière le

dos, les jambes ligotées comme celles des condamnés à mort, se traînent sous la conduite de mulâtres à figures farouches et armés jusqu'aux dents. Par un raffinement de barbarie, ces malheureux, exténués de fatigue, mourant de soif, sont accouplés deux à deux par le cou, l'un suivant l'autre, à une pièce de bois longue de trois mètres et terminée, à chaque extrémité, par une fourche. Rivés l'un à l'autre par ce double carcan, incapables de se mouvoir de côté ou de tourner la tête, et conservant à peine la possibilité de marcher, ils s'en vont, trébuchant à chaque pas, impitoyablement sanglés à grands coups de chambock[1]. Détail horrible, quelques femmes, portant sur leur dos des enfants en bas âge, sont également accouplées, et menées avec la même

[1] Les chambocks sont les fouets servant à frapper les bœufs qui sont sous la main du conducteur au timon du chariot. Ce sont d'énormes lanières de peau d'hippopotame ou de rhinocéros, ayant deux mètres de long, environ quatre centimètres de diamètre à la poignée et se terminant en pointe effilée. Le chambock, bien séché et battu avec un maillet de bois, acquiert une solidité et une flexibilité incroyables. Un coup frappé avec une moyenne intensité sur les reins d'un bœuf, suffit pour faire voler le poil et tracer sur la peau un sillon persistant pendant une journée.

brutalité !

Les maquignons infâmes qui conduisent ce troupeau humain, sont vêtus, à l'européenne, de vestes et de pantalons de cotonnade, coiffés de larges chapeaux de paille, et chaussés de bottes à éperons. Leurs faces qui, même en pays civilisés, inspireraient plus que de la défiance, avec leur expression de bestiale férocité, sont, dans ce désert sauvage, plus repoussantes qu'on ne saurait l'imaginer.

Alexandre, Albert, Joseph et master Will lui-même n'en peuvent croire leurs yeux. Eh ! quoi, en plein dix-neuvième siècle, à quelques jours de marche des possessions anglaises, il se trouve encore des bandits pour se livrer au hideux négoce de chair humaine ! Des monstres dans les veines desquels coule une moitié de ce sang noir dont ils trafiquent, et une moitié de sang blanc, ô infamie !

Alexandre qui sentait encore peser sur lui, chargé d'une muette bénédiction le regard de la mère, éprouva tout à coup un de ces terribles accès de colère blanche que les tempéraments

habituellement calmes sont impuissants à maîtriser. Venant de risquer intrépidement sa vie pour conserver celle de l'enfant, il ne put voir de sang-froid cet ignoble démenti donné à son dévouement.

Ce noir, hurlant sous l'implacable lanière, mais dont le visage reflétait pourtant une expression de joie surhumaine, ne pouvait être que le père du pauvre petit. Il avait, de son œil d'enfant de la nature, aperçu de loin ce groupe, compris l'action généreuse du blanc, et rompant dans un effort désespéré son entrave d'esclave, s'était précipité vers le blessé. L'atroce mulâtre, affectant de croire à une tentative d'évasion, l'avait alors impitoyablement frappé, et avait poussé un éclat de rire, à la vue de ce sourire, aussitôt noyé dans les larmes et dans le sang.

Ce sinistre éclat de gaieté atteignit le Français comme un soufflet. Il redressa soudain sa haute taille, bondit vers le bourreau, lui arracha le chambock et sangla d'un coup formidable sa face bestiale dont les chairs craquèrent.

– C'est un blanc d'Europe, murmura d'une

voix étranglée le mulâtre... un vrai blanc.

– Oui, coquin, un blanc d'Europe qui va te demander un compte terrible de ta conduite.

» À genoux ! misérable, à genoux devant ces malheureux auxquels tu as ravi la liberté.

Et comme l'autre, en proie à une folle terreur, n'obéissait pas à cette injonction sans réplique, Alexandre, le courbant sous l'irrésistible étreinte de sa main d'athlète, le jetait rudement sur le sol.

Un rugissement de joie sortit des poitrines de tous les noirs à la vue de cet acte de réparation. Mais les autres traitants, sentant la révolte gronder, apprêtèrent aussitôt leurs armes et se disposèrent à la lutte.

– Bas les armes ! gredins, où je brûle la cervelle à celui-ci, continua l'implacable justicier.

» Albert, Joseph, mettez-moi ça en joue. Cassez la tête au premier qui fait un geste.

Les marchands de chair humaine en voyant braqués sur eux les énormes canons des carabines à éléphants, comprenant que ces deux hommes si pâles et qui paraissaient si résolus, tenaient en

leurs mains la vie de quatre d'entre eux, jetèrent précipitamment leurs fusils.

Il était temps. Car les deux Catalans, sentant leur indignation déborder, allaient les fusiller comme des hyènes.

Pour bien comprendre la facilité avec laquelle trois hommes seuls ont pu ainsi arrêter instantanément toute velléité de résistance, il faut connaître le prestige dont jouissent, dans ces pays primitifs, les blancs de race pure, vis-à-vis des sang-mêlé, issus généralement de Portugais et de femmes indigènes. Autant ces misérables sont cruels envers les noirs, autant l'aspect des Européens dont ils connaissent l'aversion pour tout ce qui a trait à l'esclavage, leur inspire de respect.

– Et maintenant, continua Alexandre, pour que l'expiation soit complète, tu vas, toi et tes dignes compagnons, enlever les entraves à tous ces hommes dont tu voulais faire des esclaves.

» Allons, dépêchons...

Le mulâtre, tant que son épiderme seul avait

eu à souffrir, n'avait pas tenté la moindre révolte. Mais, se sentant lésé dans ses intérêts, il essaya de tergiverser. La cupidité fut plus forte que la crainte.

– Mais, senhor branco, ces hommes m'appartiennent. Je les ai achetés... achetés très cher, au propre frère du roi Sikomo. Je dois les livrer aux Boërs du Waal, chez lesquels ils seront bien traités.

» Voyez, comme ils sont malheureux, ici, dans ce désert sans eau, sans provisions... Tandis que, là-bas, on aura soin d'eux...

» Tenez, seigneur blanc, si vous voulez absolument me les acheter, je vous les revendrai, sans bénéfice. Vous ne voudriez pas ruiner ainsi un pauvre homme, n'est-ce pas ?...

» Vous me payerez ce que vous voudrez et quand il vous plaira. La parole d'un blanc est sacrée...

– Triple gredin, s'écria Alexandre, qui ne put en entendre davantage ; ah ! je payerai comme je voudrai et quand il me plaira. C'est de suite et

avec surabondance !

» Je viens de te donner des arrhes en balafrant ta hideuse figure de macaque... Attends un peu, et je vais parfaire la somme.

Joignant le geste à la parole, il éleva le chambock qu'il étreignait convulsivement, et se mit à travailler si consciencieusement l'épiderme du drôle, que celui-ci, bientôt à bout de force et d'haleine, demanda grâce et se rendit à discrétion.

– Détache ces hommes, commanda rudement Alexandre que cette exécution calmait progressivement et qui sentait ses nerfs se détendre.

Les malheureux captifs comprenant que leurs ennemis étaient désormais impuissants, et qu'ils allaient reconquérir leur liberté, poussèrent un long cri d'allégresse. Quelques-uns tentèrent de rompre leurs « bûches d'esclavage ». C'est le nom que donnent là-bas les traitants à cet ignoble instrument de torture.

Leur libérateur, voulant que la sentence fût

exécutée, fit un signe pour les engager à rester immobiles, puis, saisissant par l'oreille le mulâtre tout essoufflé de la correction reçue, il l'amena devant la file et lui fit détacher d'abord les femmes. Albert et Joseph, le coutelas d'une main, empoignèrent de l'autre chacun un de ces drôles, et il n'est pas jusqu'à master Will qui, de sa main solide ne traînât le cinquième, en dépit de ses protestations. Seul, le Révérend demeura coi en face du sixième mulâtre. Mais le coquin voyant ses complices faire contre fortune bon cœur et arracher les entraves, s'exécuta sans mot dire, trop heureux de n'avoir pas fait connaissance avec la terrible lanière.

Au bout d'un quart d'heure, justice était faite, les captifs étaient libres ! Les bûches formaient un monceau informe, auquel Zouga, complétant la pensée du blanc, s'empressa de mettre le feu. Pendant que les Bushmen se livraient aux ébats d'une farandole échevelée, Alexandre interpella rudement les six marchands de chair humaine plus penauds et plus déconfits que jamais.

– Vous avez violé le plus sacré des droits de

l'humanité en attentant à la liberté de ces hommes. Je pourrais vous faire subir la peine du talion en vous livrant à leur légitime vengeance, mais, nous sommes des justiciers et non pas des bourreaux.

» Je me contenterai de vous désarmer et de vous envoyer, ailleurs, chercher la corde que vous ne pouvez manquer de trouver un jour ou l'autre.

» Allez !

Les misérables domptés par l'accent et le regard du jeune homme, tenus d'ailleurs en respect par les noirs qui ne demandaient pas mieux que de les mettre en pièces, s'éloignèrent lentement, la tête basse, après avoir déposé leurs armes sur le sol.

Alexandre appela Zouga.

– Ramasse ces fusils, ces sabres, ces couteaux, distribue-les à ces hommes et dis-leur que je les leur donne pour défendre leur vie et leur liberté.

Puis, il se retourna brusquement en sentant sur sa main une impression de chaleur douce, et son visage pâle, jusqu'alors contracté par la colère,

s'éclaira d'un bon sourire, à la vue du Bushman et de sa femme, accroupis à ses pieds, contemplant leur enfant endormi.

Les traits farouches de l'homme reflétaient une joie surhumaine. De son œil noir coulaient de douces larmes qu'il n'essayait pas de retenir. Et une de ces perles, plus précieuses mille fois que celles qu'il allait conquérir, était tombée sur la main d'Alexandre.

– Caraï ! s'écria gaiement Joseph, maintenant que toutes ces bermines sont parties et que ces vons saubages ils sont rentrés dans leurs foyers, je demande qu'on s'amuse un peu, té !

» Pas vrai, monsieur Albert ?

Il y eut fête en effet, ce jour-là, au kraal des Bushmen qui avaient à cœur de fêter dignement ces blancs dont la bienheureuse intervention leur avait été si salutaire. On mit, comme l'on dit vulgairement, les petits plats dans les grands, et des provisions de toute sorte, dont nul n'eût jamais pu soupçonner l'existence quelques moments auparavant, firent soudain leur apparition.

Il y avait là une profusion de mets étranges, presque redoutables, dont nos amis n'étaient pas sans appréhender la vue, en dépit de leur intrépidité. On fit circuler tout d'abord de jolies assiettes fabriquées avec des herbes finement tressées, et remplies de grosses chenilles vertes, longues de huit ou dix centimètres, appelées « *lopanés* » et que les Bushmen dévoraient avec sensualité. Un second service se composait des larves d'un insecte ailé recouvert d'une matière mucilagineuse et sucrée, et qui s'appellent « *mopanés* », du nom indigène du Bauhinia, sur les feuilles duquel on les trouve. Les feuilles de ce bel arbre projettent peu d'ombre, grâce à une particularité singulière. Elles se replient pendant la chaleur du jour, n'offrent plus aux rayons du soleil que leurs tranches et abritent dans leur commissure le petit insecte comestible[1]. Les sauterelles grillées, ces crevettes de l'air, comme les appelait plaisamment Albert, eurent un peu

[1] Les larves que l'on trouve sur les feuilles du Bauhinia et que mangent les Africains, dit M. O. Westwood, appartiennent à un psylle homoptère de petite taille, mais d'une grande captivité, analogue à celui qui se rencontre en Australie sur les fouilles de l'Eucalyptus.

plus de succès. La vue de grands lézards calcinés, et secs comme des merluches, fit faire un haut-le-corps à Joseph, qui, de guerre lasse, se jeta sur ces délicieuses racines bulbeuses appelées « *markwhae* » par les Bushmen et qui ont jusqu'à un mètre de circonférence. Leur pulpe juteuse, fondante et substantielle, a l'aspect de la crème. Les « *kameros* » et les « *kaanaps* », espèces de pommes de terre très douces, réduites en bouillie, furent également fort appréciés par des estomacs privés pendant plusieurs jours de tout aliment liquide.

Les convives blancs allaient, en fin de compte, laisser de côté les chenilles, les lézards et les larves pour se bourrer à satiété de substances végétales, quand un nouveau service fut apporté en grande pompe. L'odeur exquise qui s'exhalait des plats de terre, hermétiquement clos pourtant, chatouilla doucement leurs papilles, et, ma foi, les racines furent décidément reléguées au dernier plan.

Albert découvrit sans façon le premier plat, dans lequel un veau de moyenne taille eût pu

tenir à l'aise. Il contenait une demi-douzaine de tortues assaisonnées avec des herbes aromatiques et mijotant dans leurs carapaces.

– Bravo ! s'écria le Catalan. Si le lézard est l'ami de l'homme, ce n'est pas à l'état de comestible. Vive la tortue !

– Et la grenouille ! Vive la grenouille ! renchérit Alexandre en saisissant le second récipient.

» Ah ! parbleu, voici un ragoût qui a de la couleur locale, ou plutôt nationale, pour nous autres Français. Il y aurait plus que de l'ingratitude, mais un péché de lèse gastronomie à ne pas lui faire honneur.

» Allons, dit-il en s'adressant au Révérend et à master Will, messieurs les Anglais, tirez les premiers.

Mais, les deux citoyens du Royaume-Uni, chez lesquels l'estimable batracien n'a pas encore conquis le droit... d'estomac, firent une grimace significative.

– Vous avez tort, messieurs, croyez-en mon

expérience. Il m'est arrivé souvent au kopje de Nelson's Fountain d'augmenter ainsi mon ordinaire, et jamais je n'ai si bien dîné.

– Qu'il y ait eu des tortues et des grenouilles au Champ de Diamants, dans les environs duquel on trouve des marécages, cela n'a rien d'étonnant, interrompit Albert, la bouche pleine, mais, ici, dans ces terrains calcinés, voilà ce qui me surpasse et me ravit.

– Je vais t'expliquer cela, sans toutefois perdre un coup de dent. Permets-moi de te dire incidemment que la recette des Bushmen est bien préférable à celle de mon ancien cuisinier chinois. Il les faisait cuire simplement à la casserole, et nos hôtes les mettent au four.

– Comment, au four ? Je ne vois pas de four ici !

– Ah çà ! faut-il donc que je t'apprenne par cœur ton Afrique Australe, à toi qui l'as déjà parcourue du Sud au Nord, et de l'Est à l'Ouest, tandis que je me suis enterré tout vif au fond de mon claim ?

– Dis tout de même. Je n'ai pas d'amour-propre.

– Mais, c'est tout simple. Tu vois bien cette grosse butte conique ? Tu l'as peut-être prise pour une cabane en terre ? Erreur, mon cher. C'est une fourmilière.

» Nos amis les Bushmen l'ont percée à la base d'une ouverture de moyenne grandeur, ont exproprié, par une bonne flambée, les premiers habitants, l'ont ensuite parfaitement nettoyée, puis en ont fait le four banal du village. Chacun, comme tu peux t'en apercevoir, vient y faire sa popote ou cuire ses racines.

– Bon ! mais les grenouilles, mais les tortues ?

» Délicieuses les unes et les autres, d'ailleurs. Mais, quelle taille ! Je parle des grenouilles. Si leur ramage se rapporte à leur... volume, elles doivent posséder des basses profondes susceptibles de réduire au silence les lions et les autruches.

» En voici une qui mesure au moins les dimensions d'une poularde, avec laquelle elle

peut rivaliser comme saveur.

– Les indigènes leur donnent le nom de... diable ! Me voici arrêté dès le début.

– On les appelle ici Matlamétlo, interrompit le Révérend qui jusqu'alors n'avait desserré les dents que pour manger comme un homme atteint du ver solitaire.

– Matlamétlo[1], c'est bien cela. Merci, Révérend. Les indigènes croient généralement qu'elles tombent du ciel.

– Manne bruyante et... pesante.

– Sceptique, va !

» Quoi qu'il en soit, elles vivent en liberté pendant la saison des pluies, au milieu des mares qui se forment sur ces terrains à fonds imperméables.

» Quand arrive la sécheresse, le Matlamétlo fait un trou au pied de certains buissons et y reste caché pendant toute la saison humide. Comme il ne sort que quand il pleut, et que des mois entiers se passent souvent sans la moindre averse, une

[1] *Pyxicephabus adsperses* du docteur Smith.

grosse araignée profite de l'ouverture du terrier pour y tendre sa toile, ce qui procure à l'ermite une moustiquaire et un store. Aussi, les Bushmen en chasse ne manquent-ils jamais de soulever ce rideau dont l'aspect annonce invariablement la présence du batracien endormi.

Quant à la croyance à leur soi-disant origine éthérée, voici ce qui a pu en faire, dans le désert, un article de foi : Quand il y a de l'orage dans l'air, quand la pluie est près de tomber, les grenouilles, averties par leur instinct, sortent de leurs tanières et se mettent à beugler comme des singes-hurleurs. Les Bushmen, qui ont une peur terrible de la foudre, se claquemurent dans leurs huttes ou s'aplatissent sous leurs *karosses*[1].

» Frappés des coassements formidables qui soudain retentissent à leurs oreilles, ils croient que les virtuoses arrivent directement du ciel.

» Quant aux tortues, on les trouve également enfouies dans le sable formant le fond des mares desséchées. Elles y séjournent dans un état de

[1] On donne dans l'Afrique Australe le nom de *karosses* à de grands manteaux faits avec des peaux de bête.

léthargie complète jusqu'à la saison des pluies, à moins qu'elles ne soient expropriées comme aujourd'hui pour cause d'utilité gastronomique.

– Singulier pays, en vérité, murmurait Joseph en dévorant les ragoûts indigènes, où la terre renferme pêle-mêle les racines, l'eau et les animaux ; où l'on apporte cette eau dans des coquilles d'œufs, et où l'on sert la bière dans des paniers.

» Car, c'est bien de la bière, n'est-ce pas, monsieur Alexandre, que « c'tà piquette-là ».

– De la piquette ! riposta Alexandre scandalisé. Comme vous y allez, mon camarade. C'est bel et bien d'excellente bière de sorgho.

– Qui pourrait, renchérit Albert, rivaliser avec les meilleures marques de Strasbourg et de Munich.

» Ce qui m'étonne également, ce sont les récipients dans lesquels elle est servie. De véritables paniers, en fibres végétales si finement tressées, qu'ils sont aussi imperméables que les seaux en toile servant à alimenter les pompes à

incendie.

– Ta comparaison est en effet fort juste. De plus, cette expression, un « panier de bière », signifiant ici le contenant immédiat du liquide, pourrait être singulièrement interprété en Europe, où le mot de « panier » possède, dans l'espèce, une tout autre valeur...

Cette fête de la délivrance dont les Européens étaient les héros et dont ils avaient naturellement tous les honneurs, se continua fort avant dans la nuit, par des danses qui n'avaient rien d'académique, au contraire. Mais à en juger par les ébats fantastiques inspirés en ce moment par la Terpsichore africaine, la joie des danseurs devait être incomparable à tout au monde ; sauf toutefois à la solidité de leurs mollets. Et pourtant, ces pauvres gens, surpris à la chasse près d'une semaine auparavant par une peuplade ennemie, alliée pour la circonstance aux mulâtres portugais, avaient enduré de terribles privations. Mais quels prodiges n'enfante pas chez les natures primitives, comme chez les hommes civilisés, ce mot magique de liberté !

En dépit de cette gymnastique enragée et des libations qui l'accompagnèrent, l'aube trouva les habitants du kraal dispos comme une troupe de gazelles sauteuses[1].

Puisque la grande chasse à laquelle s'étaient rendus tous les hommes valides avait manqué, grâce à l'infâme agression des traitants, les Bushmen, voulant continuer dignement la série des divertissements, ne crurent pouvoir mieux faire que de convier leurs nouveaux amis à une battue monstre. Cette battue, rendue indispensable par la grande pénurie de provisions provoquée par la sécheresse, devait se terminer par l'énorme hallali de centaines, peut-être d'un millier d'animaux sauvages qui se feraient prendre dans le « *hopo* ».

Quelque fût le désir des trois amis de continuer leur route vers le Nord, ils ne pouvaient se soustraire à l'obligation d'assister à cette chasse indigène. Il était d'ailleurs urgent pour eux de demeurer quelques jours au kraal, afin de rétablir leurs forces, et de cultiver l'amitié des

[1] Springbock, *Gazella anchora.*

Bushmen, dont ils espéraient obtenir par la suite un puissant concours.

Master Will objecta avec raison sa blessure récente et manifesta le désir de rester au village. Le prédicant, dont les fonctions s'étaient jusqu'alors bornées à ne pas prêcher du tout, par manque de néophytes, trouvant enfin l'occasion d'utiliser ses talents, renonça à ce divertissement mondain, et se mit à évangéliser pour tout de bon les femmes et les enfants. C'était là un motif plus que suffisant pour ne pas accompagner les chasseurs.

Il fut donc convenu, tout en buvant une large rasade d'une eau-de-vie tirée d'une sorte de prune, appelée *Moutsouni*, que l'on se mettrait incontinent à l'ouvrage, et que chacun s'emploierait à la confection du hopo.

Cette besogne préparatoire ne demanderait pas moins de deux jours.

Les Européens acquiescèrent volontiers à ce projet, et s'arrangèrent de façon à employer utilement ces quarante-huit heures de répit.

XI

Pensées d'un homme qui a la double vue. – À propos des sensitives géantes. – Médaillon perdu. – La grande battue. – Description du hopo. *– Antilopes, Girafes, Buffles, Zèbres, Couaggas, Élans, Coudous. – Fête de chasseurs. – Pêle-mêle inouï des fauves de l'Afrique Australe. – Panique. – Massacre. – Conséquences du meurtre d'un Couagga. – Tête-à-tête avec un crocodile monstrueux. – Désarmé. – Péril mortel.*

– Voyons, Joseph, mon cher camarade, laissez donc les superstitions à nos hôtes, et n'allez pas vous mettre martel en tête pour un rêve.

– Un rêve, monsieur Alexandre ! Caraï, dites plutôt un cauchemar épouvantable.

– Un cauchemar, je vous l'accorde. Mais puisque vous êtes éveillé, puisque les images plus

ou moins désagréables qui troublaient votre sommeil sont effacées.

– Je les aperçois toujours et cela me fait peur. Voyez-vous, nous autres Catalans, nous croyons à la double vue...

– Les Bushmen et les Betchuanas croient bien aux faiseurs de pluie !

» Ils ont raison d'ailleurs, car quand leurs devins se sont époumonés pendant des jours et des semaines à conjurer le soleil, la lune et les étoiles, la pluie finit par tomber... tôt ou tard.

– Mais la double vue, monsieur Alexandre !...

Alexandre se mit à rire et ajouta.

– Et toi, Albert, as-tu donc aussi été cauchemardé cette nuit ? Tu es muet comme une tanche, et pâle comme le suaire couvrant le fantôme que Joseph a évoqué bien malgré lui.

» Oh ! montagnards du pays du soleil, allez-vous oublier votre origine, le lieu où vous êtes, et errer tout éveillés dans les brumes épaisses où évoluaient, en compagnie des gnomes, des farfadets et des lutins, les héros de Walter Scott ?

» Souviens-toi que nous sommes en Afrique Australe, où les allants et les revenants sont parfaitement palpables, et où n'ont pas eu le temps de s'acclimater les légendes de notre vieux monde.

Albert, ordinairement plein de gaieté, semblait en effet, lui aussi, en proie à une préoccupation singulière.

– Eh ! mon cher Alexandre, répondit-il d'un accent contraint, presque douloureux, s'il est possible d'échapper, à un moment donné, par la force du raisonnement à une obsession amenée par une impression vivement ressentie pendant le sommeil, il n'en résulte pas moins, chez certaines natures essentiellement nerveuses, une souffrance indéniable à laquelle on ne peut se soustraire tout d'abord.

– Bon ! Encore un qui a marché sur le trèfle à cinq feuilles.

– Tu ris et tu as raison, puisque ton organisme te permet de surmonter ces impressions qui nous tenaillent, quoi que nous fassions, nous autres paquets de nerfs méridionaux.

» Tiens, regarde ces sensitives géantes sous lesquelles nous sommes en ce moment allongés. Ne vois-tu pas de curieuses corrélations entre l'impression ressentie par leurs folioles vert tendre, affaissées, repliées, sous je ne sais quelle influence météorologique, et mon âme tourmentée par les mystérieuses pensées qui l'ont assaillie pendant le sommeil.

– Métaphysique et botanique mêlées, je ne comprends plus.

– Je m'explique. Ce beau végétal était hier dans toute sa majestueuse exubérance. Ses rameaux audacieusement relevés pointaient vers le ciel, et ses feuilles délicates s'offraient voluptueusement aux baisers du soleil. Aujourd'hui il semble malade, ses branches plient, ses folioles se collent le long de leur nervure, il souffre, enfin.

– C'est qu'il y a de l'orage dans l'air. J'ai, quant à moi, un vieux rhumatisme qui me taquine, et je suis loin d'être une sensitive.

– Tu admets bien qu'un simple végétal pressente quelques jours, même quelques heures

à l'avance, l'approche d'une convulsion de la nature, et tu refuses, à un être organisé, la faculté d'être impressionné par la pensée d'une catastrophe qui le menace.

– Absolument. Que diable, ne confondons pas la cause avec l'effet. Le Mimosa blanche-épine se contracte parce qu'il y a dans l'atmosphère un dégagement anormal d'électricité. Tandis que ton esprit frappé...

– Frappé de ce qu'il a perçu pendant le sommeil, souffre aussi dans l'attente du péril dont il sent ou croit sentir l'approche.

– Mais, l'électricité existe, l'orage menace, tandis que ce danger est purement imaginaire...

– Qu'en sais-tu ?

– Mais tu es malade, mon pauvre ami. C'est un accès de fièvre qui te fait battre la breloque.

– Non, vois-tu, nous avons mal débuté dans notre expédition.

– Je ne m'en serais jamais douté. Nous avons eu des aventures assez corsées, j'en conviens. Mais, par le fait, nous nous sommes très joliment

tirés de tous les mauvais pas. Et nous arrivons tout doucement, sans trop d'ennuis, au but de notre voyage.

– Ce n'est pas là ce que je veux dire. J'ai éprouvé, quant à moi, un ennui dont je ne t'ai pas même parlé, mais dont le souvenir me revient aujourd'hui avec une acuité singulière, grâce à l'intensité des hallucinations qui m'ont tourmenté pendant la nuit.

» J'ai perdu, en quittant le kopje de Nelson's Fountain, un médaillon renfermant le portrait d'Anna. En quel lieu et à quel moment, je l'ignore. Peut-être quand nous avons conclu ton affaire avec le propriétaire du wagon.

» Quoi qu'il en soit, lorsque le lendemain je voulus contempler, à la dérobée, – eh ! mon Dieu, pourquoi pas, j'ai l'amour discret – les traits de ma chère bien-aimée, je trouvai la chaînette rompue et le médaillon absent.

– Cela, répondit doucement Alexandre, est une perte matérielle très importante, je n'en disconviens pas ; mais, mon bon Albert, tu as l'original qui te dédommagera amplement.

» Je comprends très bien ton ennui, plus que cela, ton chagrin réel. Malheureusement, cette perte est irréparable, quant à présent, et il faut en prendre ton parti.

– C'est ce que j'ai fait. Je ne suis pas un enfant, parbleu ! Eh bien ! croirais-tu que, malgré les raisonnements dont je me suis saturé la tête, j'ai été agité de funestes pressentiments relativement à ma chère compagne ?

– Conséquences naturelles de l'éloignement.

– Je l'espère. Mais, cette nuit, Anna m'est apparue, implorant si désespérément mon aide, son accent était si déchirant, son cri d'angoisse a retenti si douloureusement dans mon cœur, que je me suis éveillé trempé de sueur, affolé, les tempes en feu, la poitrine broyée.

» Arrive ensuite Joseph tout décontenancé, me racontant qu'il a ressenti absolument et à la même heure, une impression identique relativement à Anna...

» Mais, qu'as-tu donc ? Tu es tout pâle...

– Rien. Un malaise subit. J'ai quelquefois des

palpitations nerveuses. Puis, il murmura à part lui :

– Est-ce qu'ils auraient tous deux raison contre moi. Je ne connais pas madame de Villeroge, cette Anna que j'aime comme une sœur, pourtant, puisqu'elle est la femme de mon frère d'adoption. Moi aussi, je l'ai entendue appeler au secours. Je l'ai vue se débattre au milieu d'inextricables embûches.

» Là... C'est fini. Ta femme, mon cher, est en sûreté avec son père dans une cité populeuse, et il n'y a pas lieu d'avoir à son endroit d'autres préoccupations que celles qui sont inhérentes à la vie civilisée.

» Nous avons, quant à nous, une mission à remplir. Il faut aller de l'avant, sans pusillanimité. Le désert a parfois cette influence débilitante sur les tempéraments les mieux trempés, mais cela n'est que momentané. L'inaction à laquelle nous sommes depuis deux jours condamnés, après tant d'émouvantes péripéties, est bien pour quelque chose dans cette défaillance.

» Allons, il faut remonter sur sa bête, et dans

vingt-quatre heures, tout sera oublié en reprenant le chemin du lieu où dort le trésor des rois Cafres.

– Je voulais justement te dire deux mots à ce sujet pendant que nous sommes seuls.

– C'est facile. Le Révérend écoule, non sans succès, tout son stock de sermons, et master Will lui donne la réplique comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie. Parle donc, nous t'écoutons, Joseph et moi.

– Il faudrait, une dernière fois, étudier consciencieusement le plan.

– C'est inutile, quant à moi, car je suis parfaitement sûr de ma mémoire. J'ai dans la tête la configuration du terrain, l'alignement de l'aiguille rocheuse avec l'île située en amont des cataractes, et la direction des trois acacias. Je pourrais reproduire tout cela de souvenir.

– Et toi, Joseph ?

– Oh ! moi, vous savez, j'ai la tête dure pour ces choses-là. Mais dure ! Par exemple, si j'étais allé une fois là-bas, je répondrais d'y retourner les yeux fermés.

» Allez devant. Je vous suivrai dans les talons. Montrez-moi seulement l'endroit de loin. Si c'est au sommet d'une roche à pic, je vous escalade ça comme un isard. Si c'est dans vingt brasses d'eau douce ou salée, peu importe, je pique une tête et je dis : Présent. Une forêt, je m'en moque comme des bois de châtaigniers du mont Capel. Des marais..., je glisse là-dessus mieux que sur les neiges du Canigou. Mais me débrouiller avec « c'tà couquine » de grimoire où je ne vois que du blanc et du noir, impossible. J'y renonce. C'est bon pour vous qui avez appris le latin...

– Allons, dit philosophiquement. Alexandre, il n'y a rien à faire. Joseph est, à ce que je vois, absolument réfractaire à la topographie. Tant pis pour lui et pour la topographie.

» Comme il est peu probable que nous nous quittions, cela est sans importance. Et maintenant, si tu m'en crois, nous détruirons le plan. On ne sait pas ce qui peut arriver. Nous pouvons être malades, blessés ou prisonniers ; ce document ne doit pas être susceptible de tomber en des mains étrangères.

– Si ça vous est égal, reprit Joseph, confiez-le-moi. Je saurais toujours, en cas de danger pressant, l'anéantir instantanément.

– Tiens, c'est une idée. Voici l'objet. N'oublie pas que tu portes notre fortune.

Les quarante-huit heures exigées pour l'établissement du hopo, le grand piège indigène où viennent s'entasser vivants tous les fauves d'un canton, étaient écoulées. Une députation de Bushmen, en grande tenue de guerre, vint prévenir officiellement les trois Européens. La battue allait commencer.

Le Révérend et master Will, absorbés par leurs fonctions, manifestèrent de nouveau l'intention de rester au kraal. Alexandre, Albert et Joseph, s'équipèrent en un tour de main et suivirent le petit groupe dont les membres devaient leur servir d'escorte, les poster aux bons endroits, et pourvoir à tous leurs besoins.

Quelque attrayante que fût pour des chasseurs aussi passionnés l'idée de cette battue monstre qui allait faire défiler devant eux toutes les variétés de gibier sud-africain, les trois amis se

mirent en route sans parvenir à dominer entièrement cette impression pénible produite par le cauchemar de la nuit, et encore avivée par la conversation qui suivit.

Joseph surtout, était, quoi qu'il fît, le plus démoralisé. Sa gaieté d'emprunt sonnait faux et le digne garçon, se promit bien de ne pas perdre de vue ses deux compagnons, dans l'appréhension qu'il ne leur arrivât malheur.

Pendant que les traqueurs des tribus voisines, conviés à la partie de chasse, s'en allaient au loin prendre leurs postes, les Bushmen, heureux comme de grands enfants, montrèrent à leurs nouveaux amis le hopo dont ceux-ci comprirent, sans explication, l'ingénieuse disposition.

Figurez-vous deux palissades formées de perches hautes de deux mètres, solidement implantées dans le sol, et reliées entre elles par des lianes. Ces palissades longues chacune de trois ou quatre kilomètres s'étendent, sans la moindre brèche, à travers la plaine en formant un V colossal, dont l'ouverture est égale à la longueur d'un des côtés. Ces deux lignes

obliques, au lieu de se rejoindre complètement au moment d'atteindre le sommet de l'angle, se prolongent parallèlement, de manière à former une route bien encaissée de soixante à soixante-dix mètres de longueur, sur vingt environ de largeur. Elles aboutissent enfin à une fosse pouvant mesurer vingt mètres carrés, sur quatre de profondeur. Des troncs d'arbres sont placés en travers, sur les bords de cette fosse, du côté par où les animaux doivent arriver et sur celui qui fait face, par où ils doivent chercher à s'enfuir. Ces arbres forment au-dessus des parois un rebord avancé dont la disposition rend impossible toute tentative d'évasion. Enfin, un léger plancher composé de minces gaulettes recouvertes d'herbes et de feuilles cache cette ouverture béante, au fond de laquelle roulent indistinctement les animaux qui se sont follement aventurés entre les deux haies.

Les traqueurs, qui se réunissent en nombre le plus considérable possible, se rendent à cinq ou six kilomètres des extrémités des deux palissades, forment un immense demi-cercle, puis s'avancent lentement en poussant des cris furieux, vers la

base ouverte du V. Le gibier, épouvanté par leurs hurlements et les coups retentissants frappés à tour de bras à l'aide de sagaies sur les boucliers de cuir, ne cherche pas à rompre leur ligne, bien au contraire. Il s'enfuit naïvement vers le hopo, pénètre entre les deux lignes obliques et essaie parfois de rebrousser chemin, en voyant que ces haies, qu'il n'a jamais aperçues en pareil lieu, se resserrent tout à coup. Mais il est trop tard. Des chasseurs cachés en cet endroit, se lèvent tout à coup comme une horde de démons, brandissent leurs piques, frappent au hasard au milieu du troupeau qui, ne trouvant plus qu'une seule ouverture, se précipite dans l'étroite allée conduisant à la fosse. Les pauvres bêtes y roulent irrésistiblement, et tombent l'une sur l'autre, jusqu'à ce que le piège soit rempli d'une masse pantelante, sur laquelle passent les derniers survivants.

C'est à ce dernier poste que furent placés les trois amis, qui ne devaient perdre aucun des incidents de cette chasse mouvementée, tout en conservant la possibilité de prendre part à la lutte.

Le hopo est installé, d'un côté vers la plaine, et longe de l'autre une épaisse forêt. Grâce à cette disposition ingénieuse, les Européens peuvent s'abriter sous les grands arbres. D'autre part, le gibier sera infiniment plus varié et les espèces vivant habituellement sous bois, ainsi que celles qui fréquentent seulement le désert, ne pourront éviter la fatale fosse.

Après deux heures environ d'une attente patiente, on aperçoit, à perte de vue, d'épais tourbillons de poussière produits par la course affolée des fauves surpris dans leurs retraites. Puis une ligne de points noirs, régulièrement espacés, tranchent crûment sur la blancheur des sables. Un brouhaha lointain se fait entendre, la chasse est commencée.

Déjà l'avant-garde gracieuse des Blueboks (Antilope cerulaea) arrive en bondissant avec une incomparable légèreté. Voici les Nakong, aux cornes recourbées, au poil bleuâtre, aux pieds énormes mesurant près de trente centimètres de circonférence. C'est un gibier bien rare en pareil lieu, car le Nakong habite exclusivement les

marais vaseux, sur lesquels ses gros pieds difformes, au tissu spongieux, lui permettent de courir avec une incroyable facilité. Quelques Autruches s'élancent stupidement droit devant elles, la tête en avant, en agitant leurs rudiments d'ailes, croisent une troupe de Girafes qui s'avancent au petit trot comme une patrouille d'éclaireurs d'un corps de cavalerie légère. Ces étranges animaux, hauts de près de sept mètres, dandinent leurs petites têtes et secouent avec de grands gestes épeurés leur col monumental. Saisies bientôt d'une terreur soudaine, elles se ramassent, tortillent en tire-bouchon leur queue ornée d'un bouquet de poils noirs, et se jettent au triple galop au beau milieu d'un escadron de Zèbres et de Couaggas.

Les Coudous, les Élans au poitrail tombant, les Tsessébés arrivent bientôt, précédant la troupe farouche des Buffles au pelage ardoisé, aux cornes menaçantes, aux yeux injectés.

Les Antilopes sont de beaucoup les plus nombreuses. Les espèces les plus variées, aux pelages les plus divers, aux formes les plus

inattendues, apparaissent aux yeux ravis des Européens qui oublient un moment qu'ils sont chasseurs, pour admirer cette étrange exhibition.

Ce défilé n'a, jusqu'à présent, rien de tumultueux. Les animaux manifestent seulement de l'inquiétude en se voyant réunis en nombre aussi considérable et confondus en un pêle-mêle inusité. Pendant ce temps, le demi-cercle formé par les traqueurs se resserre lentement, mais avec une implacable rectitude. Les cris se font entendre de plus en plus distincts et l'inquiétude de toutes ces bêtes inoffensives, sauf le buffle, devient de l'angoisse. Les premières aperçoivent les haies, dont la ligne rigide coupe l'horizon. Elles font un brusque crochet, traversent avec la vitesse des météores le terrain plat compris entre les deux palissades, viennent buter de l'une à l'autre et s'enfoncent de plus en plus, poussées par le flot sans cesse renaissant de nouveaux arrivants.

Il y a là une collection d'Antilopes susceptible de faire pâmer d'aise le naturaliste le moins impressionnable. C'est comme une marée

montante de croupes arrondies, au poil luisant ; de cols élégamment cambrés, surmontés de têtes gracieuses, aux yeux effarés. Grisboocks, au pelage rouge de feu égalant à peine la taille d'une chèvre ; Algazelles blanches nuancées de fauve ; Coudous énormes, rayés de zébrures verticales et irrégulières, aux cornes quadrangulaires, formant deux tours de spire ; Ritsbocks, laineux comme des moutons ; Gemsbocks aux cornes effilés, tordues, presque parallèles et longues de quatre-vingts centimètres ; Kaamas à la tête busquée comme celle du cheval ; Gnous trapus comme le bœuf, à col monstrueux, dont le garrot ramassé en bosse rappelle celui du lion ; Bubales, ou petite vache de Barbarie, bien qu'ils n'aient rien de la vache ; Boshbocks ou boucs des bois ; Guibs zébrés comme le Coudou, mais largement plaqués de blanc ; Antilopes chevalines, dont la taille atteint celle du cheval ; Harrisbocks ou aigocères noirs, dont les cornes longues d'un mètre, sont gracieusement recourbées en cimeterres, et qui avec leur pelage d'un noir de jais, leur crinière flottante, sont des bêtes splendides ; Oryx curieusement tachetés de noir

qui résistent au lion lui-même avec leurs longues cornes effilées comme des javelots. Que sais-je encore, Ibex, Inyalas, Springbocks, Léchés, Pallahs, Steinbocks, Duikers ou Reebocks, finissent par se presser, se heurter, bondir effarés sur les croupes les uns des autres, retomber pour repartir avec une morne épouvante.

Mais les buffles ainsi que les zèbres et les couaggas, de tempérament moins pacifiques, prétendent ne pas suivre cette troupe affolée, et refusent absolument de s'engager entre les palissades qui se resserrent parallèlement. Ils opèrent un brusque mouvement de conversion, font tête en queue et veulent remonter vers les traqueurs. Le groupe des chasseurs, dissimulés avec les Européens derrière des branches feuillues plantées en terre, se lève tumultueusement. Les noirs brandissent leurs piques, et présentent brusquement aux fuyards leurs longs boucliers bizarrement enluminés de couleurs éclatantes. Les blancs apprêtent leurs armes. Le carnage va commencer. Cette apparition de l'homme porte à son comble l'effroi et la colère des fauves. Les buffles mugissent et

se ruent sur les Bushmen qui se dérobent avec une agilité digne des toreros espagnols. Les zèbres poussent leur broiement sonore et lancent des ruades furieuses. Les sagaies volent bientôt dans l'air et viennent se planter dans les flancs tendus par la course. Les couaggas essayent de briser avec leurs dents la hampe dont la pointe déchire leurs chairs. Quelques coups de carabine retentissent, une girafe, deux buffles et un zèbre, mortellement frappés, roulent sur le sol.

Les traqueurs arrivent alors à fond de train. Les farouches clameurs redoublent, et les animaux en proie à une panique effroyable, se ruent enfin vers la fosse. Girafes, buffles, autruches, antilopes se pressent, se heurtent, s'écrasent. C'est une forêt de cornes droites, pointues, grêles, massives, longues, recourbées, en spirale, qui s'agitent, craquent, s'enchevêtrent. Puis, un immense cri de douleur !

Le plancher mobile recouvrant la fosse vient de céder, et l'excavation se remplit en un clin d'œil. Rien ne peut plus arrêter cette course désordonnée. Les derniers poussent ceux qui sont

devant eux, les culbutes se succèdent, ce n'est plus qu'un fouillis de membres fracassés, de têtes broyées, de flancs éventrés par les cornes dressés comme des chevaux de frise. C'est un spectacle effroyable ! Celles parmi ces pauvres bêtes qui n'ont pas été tuées du coup, se débattent au fond de l'abîme et soulèvent dans un dernier spasme d'agonie cette masse de cadavres sous laquelle elles étouffent.

Les noirs, animés par leur longue course, enivrés de sang, frappent au passage les fuyards qui s'évadent en passant sur les corps qui comblent l'excavation. C'est une joie, une folie, un délire.

Les Européens eux-mêmes, enfiévrés aussi à la vue de ce carnage, ne ménagent pas leurs coups.

Alexandre venait de blesser grièvement un couagga avec la panse duquel il voulait confectionner une outre pour remplacer celle qu'il avait précédemment perdue. L'animal s'était dérobé par une brèche ouverte sous l'irrésistible poussée d'un buffle. Le jeune homme franchit à

son tour la brèche et se mit à la poursuite de son gibier qui gagna la forêt. Alexandre le voyant broncher à chaque pas, espéra le gagner de vitesse. Il s'enfonça peu à peu dans le bois, et arriva près d'une rivière vaseuse au milieu de laquelle l'animal s'accroupit un moment pour se rafraîchir. Le chasseur allait l'ajuster et le foudroyer d'une balle. Il mit pied sur un tronc d'arbre abattu afin d'appuyer son coude sur son genou et assurer son coup, car sa main tremblait après une course aussi précipitée.

Le tronc remua brusquement, et Alexandre perdant brusquement l'équilibre, s'enfonça jusqu'à mi-jambe dans la vase molle. Ce qu'il avait pris pour un arbre était un crocodile monstrueux. Le terrible saurien furieux d'être ainsi arraché aux douceurs de la sieste, ouvrit des mâchoires énormes et s'apprêta à happer d'un seul coup l'imprudent chasseur. Mais celui-ci, sans s'émouvoir à la vue de cette gueule effroyable, hérissée de dents énormes et d'où s'exhalait une écœurante odeur de musc, épaula vivement sa carabine et fit feu au beau milieu de la gorge. Telle est la vitalité du saurien, qu'en

dépit de cette terrible blessure, il s'avança jusqu'à toucher le malheureux jeune homme immobilisé dans la vase. Un second coup de feu retentit. La balle, la poudre, la bourre pénétrèrent jusque dans les flancs du monstre qui referma brusquement la gueule et sembla mort sur le coup. Alexandre se croyant enfin délivré, allait tenter de s'arracher de ces terres mouvantes où il enfonçait lentement, quand pour la troisième fois, le crocodile entrouvrit la gueule dans un dernier spasme d'agonie. Le chasseur, désarmé, saisit sa carabine par le canon et asséna un solide coup de crosse sur le museau de son ennemi. Le bois glissa et pénétra entre les mâchoires qui se refermèrent avec un bruit sec. Alexandre tira de toutes ses forces, mais inutilement. Quand le crocodile a ainsi saisi quelque chose, être animé ou non, il le tient bien. Il faut le désarticuler morceau par morceau, à coups de hache pour le lui faire abandonner.

Le jeune homme employa vainement toute sa vigueur, contracta jusqu'à la courbature sa puissante musculature, rien n'y fit. Il allait, de guerre lasse, appeler ses amis à l'aide, mais son

cri s'arrêta soudain dans sa gorge. Il se sentit pris par une corde qui l'étranglait. Il porta la main à son cou pour se dégager. Il n'en eut pas le temps. Sa tête ramenée en arrière par une force irrésistible toucha le sol. L'asphyxie commençait. Il perdit connaissance.

XII

Carnage. – Échange de bons procédés. – Le cadeau de « Ceux du singe *». – Innombrables ramifications de la famille Betchuana. – Comment les indigènes du Kalahari se procurent du sel. – Absence d'Alexandre. – Angoisses. – Inutiles recherches. – Alexandre prisonnier. – Les mulâtres portugais. – Propositions d'un coquin. – Terribles menaces. – Avidité et cruauté. – Le kraal abandonné. – Le supplice d'un blanc. – Nouveau Mazeppa. – Affreuses tortures. – Palissade rompue.*

Albert et Joseph, voyant Alexandre franchir la brèche pratiquée dans la palissade et se mettre à la poursuite du couagga, ne s'étaient pas autrement inquiétés du chasseur dont la prudence et l'adresse leur étaient bien connues.

Enfiévrés aussi, à la vue de ce défilé

vertigineux, et des péripéties qui accompagnaient la fin de cette battue monstre, ils s'étaient dirigés en courant vers la fosse où hurlaient, beuglaient, bramaient les innocentes victimes. Leur enthousiasme tomba subitement, et fit place à l'écœurement, en contemplant l'épouvantable massacre opéré séance tenante par les Bushmen.

– Pouah ! C'est ignoble, murmura Joseph, familiarisé pourtant avec les plus terribles éventrements par le spectacle des courses de taureaux.

– Ignoble et révoltant, reprit Albert. Allons-nous-en.

Les deux coups de fusil, tirés à bout portant par Alexandre sur le crocodile, retentirent à ce moment dans les profondeurs de la forêt.

– Tiens, continua-t-il, voici Alexandre qui guerroie, à ses risques et périls, au moins, contre une proie susceptible de se défendre.

Albert, hélas ! ne croyait pas si bien dire.

– Si nous allions le rejoindre ? demanda Joseph.

– Eh ! mon cher, cela me semble difficile. Nous ne pouvons guère nous retirer complètement, sans risquer de mécontenter ces bonnes gens qui nous ont assigné le poste d'honneur.

» C'est bien assez de nous soustraire à cette abominable boucherie. Attendons patiemment à l'ombre la fin du massacre et le retour de notre ami.

Les lambeaux palpitants des gracieux habitants du Kalahari étaient dépecés avec une prodigieuse habileté, déposés sur les peaux étalées sur l'herbe, et répartis en lots proportionnels au nombre des membres de chaque famille. Le partage fut opéré avec une remarquable équité, et chaque chasseur fut bientôt en possession d'un butin copieux.

Ce n'est pas tout. Les guerriers des tribus voisines voulant dignement reconnaître l'invitation des Bushmen, annoncèrent à leurs hôtes une distribution de sel. Cette nouvelle fut saluée par une explosion d'allégresse dont ceux-là seuls qui ont subi longtemps la dure privation

de cet indispensable condiment, pourront apprécier l'intensité.

Il y eut, à l'annonce de cette largesse inattendue, un hourra formidable, en l'honneur de « ceux du singe » qui acquéraient ainsi d'imprescriptibles droits à la gratitude de leurs hôtes.

Pour bien comprendre cette appellation, « *ceux du singe* », donnée à leurs invités par les Bushmen, il faut savoir que les diverses tribus des Betchuanas, se désignent entre elles par le nom de différents animaux. Ainsi, le mot de Bakouena, signifie *ceux* (les gens) *de l'alligator* et celui de Batlapi*, ceux du poisson* ; Bataous, désigne *les gens du lion*, Banogas, *ceux du serpent*, et ainsi de suite pour les innombrables peuplades composant la grande famille des Betchuanas, tels que les Bangouaketsis, les Bahoroutsis, les Barolongs, les Bamangouatos, les Batouanas, les Bakoas, les Bamotlaros, etc. Chacune de ces tribus ressent une crainte superstitieuse pour l'animal dont elle porte le nom, comme les Peaux-Rouges du Far-West pour

celui qui leur sert de « *Totem* » ou emblème distinctif. Enfin, cet animal qu'il est défendu de tuer, ni même de molester, donne son nom à la danse particulière adoptée par chaque peuplade. Et par extension, on ne demande pas à un indigène quel est le nom de sa tribu. On lui demande quel est son « Bina » (danser). Il répond qu'il danse le lion, le serpent, l'hippopotame, etc.

« Ceux du Singe » ou Bakatlas, depuis quelque temps pauvres en gibier, se trouvaient riches en sel. Richesse, hélas ! bien relative, étant donnée la rareté de cette substance précieuse, et le procédé employé pour son exploitation.

Quand le sel nécessaire à la consommation des habitants du Kalahari n'est pas apporté à dos d'homme des grands lacs de l'intérieur, quand les flaques d'eau saumâtre sont entièrement desséchées, quand, enfin, la disette est absolue, ils s'approvisionnent de la manière suivante. Ils coupent dans les marais des roseaux d'une espèce particulière et des tiges de tsitla, les brûlent en tas, et en recueillent précieusement les cendres. Ils fabriquent ensuite avec des brindilles fines et

flexibles un large entonnoir, semblable à une ruche renversée et garnissent intérieurement cet appareil primitif d'une torsade d'herbes. Cela fait, ils mettent les cendres dans une calebasse remplie d'eau, et la vident doucement dans l'entonnoir. L'eau, saturée de cendre, se filtre, abandonne par l'évaporation le sel qu'elle contient en dissolution, et le dépose en quantité suffisante pour l'alimentation[1].

Les Bushmen n'avaient donc plus à craindre, au moins pendant un certain temps, ces fréquentes indigestions résultant de la privation du sel. Il est en effet à remarquer que le manque de sel produit, concurremment avec une alimentation presque exclusivement azotée, une inertie de l'estomac, qui se traduit par des digestions de plus en plus pénibles dont souffrent non seulement les indigènes, mais encore les Européens.

[1] J'ai vu les noirs de la Haute Guyane ainsi que les Peaux-Rouges du Maroni user d'un procédé analogue. Ils brûlent un palmier nommé « Paripou », lavent les cendres et en extraient du sel par évaporation. Je me suis servi de ce sel qui, malgré une légère amertume, peut remplacer, à la rigueur, celui du commerce, L. B.

Le meilleur remède consiste à absorber, quand on le peut, une cuillerée à café de sel, pour voir immédiatement cesser les accidents.

Albert et Joseph après avoir assisté à cette série de congratulations dont ils ne comprenaient pas un mot, mais auxquelles ils prenaient plaisir de confiance, en voyant la joie générale, commencèrent à s'inquiéter sérieusement de l'absence prolongée d'Alexandre. Dans un pays absolument sauvage, où le danger revêt toutes les formes, où l'arbre, la plante, la fleur, l'insecte, le fauve, peuvent, au moment où l'on s'y attend le moins, être la cause occasionnelle d'un péril mortel, l'inquiétude se complique bientôt d'angoisse.

Les noirs remarquèrent aussi cette absence du chef blanc, dont ils avaient admiré la mâle prestance, la puissante stature. Un groupe affairé, au milieu duquel le père de l'enfant sauvé par le jeune homme se signalait par son exubérance de gestes et de paroles, se forma bientôt autour des deux amis.

Le Bushman prit la tête de la troupe, franchit

la palissade, et se dirigea vers le bois, en suivant sur le sol la piste du chasseur. De temps en temps il s'arrêtait, prêtait une oreille attentive au murmure de la forêt géante, comme s'il eût espéré percevoir un bruit étranger, puis secouait la tête et repartait, courbé en deux, inspectant les tiges froissées, scrutant les plaques de sable, cherchant et trouvant, sans erreur possible, des vestiges invisibles pour tout autre.

On arriva enfin près du marécage qui conservait d'indéniables traces du passage d'Alexandre. Le crocodile gisait, les yeux béants, étendu sans vie sur le flanc. Ses mâchoires puissantes enserraient encore la crosse du fusil, dans laquelle ses longues dents s'étaient implantées comme des chevilles d'acier. Les noirs désarticulèrent, à coups de hache, la tête de l'énorme saurien et retirèrent l'arme, pendant que Joseph et Albert, pâles, le cœur serré, battaient avec précaution les alentours du lac fangeux.

Il leur était déjà possible de reconstituer la partie du drame qui avait trait à la lutte de leur ami contre le monstre. Une horrible pensée leur

vint, à la vue de ses dimensions colossales. Alexandre a pu être dévoré par lui.

Le Bushman saisit la signification de leur geste et comprit leur angoisse. Il secoua doucement la tête, montra que les dents ne conservaient aucune empreinte sanglante, et, pour plus de sécurité, fendit le ventre du crocodile qui eût pu servir de réceptacle à une créature humaine tout entière. Les viscères étaient complètement vides.

Les vases molles ne conservaient d'ailleurs aucune trace. Le cloaque avait presque aussitôt repris sa lugubre configuration. Mais, à quelques mètres de là, sur la terre ferme, les vestiges se retrouvaient en quantité. C'était d'abord une trouée produite au milieu des herbes hautes et serrées, comme par le passage d'un fauve, ou plutôt le traînement d'un corps pesant. Chose étrange, les plantes courbées, froissées, avaient, en un endroit, été largement aspergées d'eau, et les gouttelettes scintillaient encore sur certaines feuilles.

Le Bushman examina les tiges, fit quelques

pas, se baissa, se glissa à travers les broussailles qui allaient en s'épaississant, suivit cette mystérieuse coulée, en faisait un geste expressif indiquant qu'il ne voulait pas être suivi.

Il revint au bout d'une demi-heure environ, et regarda Albert et Joseph avec une expression singulièrement éloquente de douleur et de regret. Puis, dit ce seul mot : « *lekoa* » signifiant l'homme blanc, et faisant signe à six de ses compagnons de faire le geste d'en saisir un septième, il ajouta : « *makoa*» (plusieurs blancs). La signification de ces deux vocables fréquemment employés par les indigènes, n'était pas inconnue au jeune homme, qui crut deviner que son ami avait été enlevé par plusieurs blancs.

Combien Albert regretta l'absence du guide Zouaga, resté au kraal parce que, appartenant à une tribu dont l'antilope était l'emblème, il ne pouvait prendre part à la partie de chasse. Quelque peu versé que fût le brave noir dans les connaissances des idiomes civilisés, les menues bribes d'anglais qu'il possédait, eussent pu éclairer le malheureux jeune homme sur le sort

probable de son ami.

Le Bushman comprenant que les deux Européens voulaient être édifiés sur les péripéties de cette étrange disparition, leur fit signe d'apprêter leurs armes, appela ses compagnons, et s'enfonça de nouveau sous bois en leur enjoignant, par un signe expressif, d'avoir à le suivre sans plus tarder.

À trois cents mètres à peine s'élevait une vaste clairière, ombragée de grands arbres, et dont le sol uni était couvert par places d'herbes rares et ténues. De nombreuses traces de chevaux non ferrés se remarquaient à première vue sur la terre assez friable, ainsi que les restes d'un campement récent, précipitamment abandonné.

Enfin, les mystérieux cavaliers avaient dû s'enfuir chacun dans une direction opposée, car les traces rayonnaient de tous côtés, avec la clairière comme centre. Albert en compta six, et fit cette remarque qu'un des chevaux devait porter deux hommes, car ses sabots étaient implantés dans la terre bien plus profondément que ceux des autres.

Bien qu'une douleur poignante lui étreignît le cœur, cette constatation calma un peu ses angoisses.

Alexandre, blessé peut-être, avait été enlevé. Il était prisonnier, mais, somme toute, il vivait. Puisque ses mystérieux ravisseurs ne l'avaient pas mis à mort, il y avait encore lieu d'espérer.

Albert était bien loin de soupçonner toute l'étendue de la catastrophe terrible qui venait de frapper son ami.

.....

Alexandre, à demi étranglé, s'était évanoui. Une sensation de froid le ranima. Il ouvrit les yeux et fit un mouvement de surprise à la vue d'un homme qui lui secouait brusquement sur la figure ses doigts trempés dans une calebasse pleine d'eau. Quelque intrépide qu'il fût, l'aspect de cette face bestiale, coupée en diagonale d'une balafre violacée, lui fit courir sur le corps un rapide frisson. Il reconnaissait le misérable Portugais, flanqué de ses cinq complices, qui tous le contemplaient avec une indicible expression de haine satisfaite. Il voulut se lever, mais ses

jambes et ses bras étaient attachés. Tout mouvement lui était impossible.

L'homme à la balafre, voyant qu'il reprenait ses sens, cessa son aspersion, et le débarrassa de la lanière de cuir qui lui emprisonnait le col.

– Oh !... oh !... lui dit-il en mauvais anglais, vous vous décidez enfin à revenir à vous, mon joli blanc d'Europe.

» J'ai eu la main un peu lourde, en vous passant cette cravate, n'est-ce pas ? Mais maintenant que votre pâmoison est finie, nous allons causer.

Alexandre garda un silence dédaigneux.

– Vous chantez moins fort que l'autre jour au kraal, devant ces brutes que vous nous avez si gentiment enlevées. Vos amis ne sont plus là, avec leurs carabines. Et vous êtes seul... bien seul, à mon entière discrétion.

» Vous vous taisez... Cela m'est égal, car je possède un procédé infaillible pour vous faire parler. Tout à l'heure, nous serons forcés de vous imposer silence, car vous bavarderez comme tout

un vol de perroquets gris.

– Essaie, dit simplement le Français.

– Écoutez-moi d'abord. Je ne vous en veux pas autrement, bien que vous ayez été un peu vif dans votre manière de jouer du chambock.

» Je suis un honnête marchand qui ne demande pas mieux que de faire pacifiquement ses affaires. Or, vous m'avez causé, à moi et à mes associés, un grave préjudice en m'empêchant d'opérer la livraison de ma caravane. Vous allez donc réparer ce dommage, n'est-ce pas, senhor branco ?

Alexandre haussa les épaules.

– Vous voyagez sans doute pour votre plaisir. Or, vous devez être riche, pour vous offrir une fantaisie aussi coûteuse.

» Suivez bien mon raisonnement, et décidez-vous sans hésiter, car les instants sont précieux. Vos amis, inquiets de votre disparition, vont se mettre à votre recherche, et nous n'avons pas envie d'entrer, pour aujourd'hui du moins, en pourparlers avec eux.

» Nous possédions cinquante noirs. Que cette possession soit ou ne soit pas légitime à votre point de vue, peu importe. Chacun d'eux valait en moyenne quarante livres (1000 francs).

» Vous allez nous signer un bon de cinquante mille francs pour votre correspondant de Cap-Town, puis nous nous séparerons quittes, et bons amis si vous le voulez.

Alexandre eut un brusque éclat de rire qui parut démonter un moment l'impudent coquin.

– Tu es fou, mon garçon, dit-il d'une voix railleuse. D'abord, je ne possède pas cette somme. Ceci soit dit à titre de simple renseignement, car, je l'aurais, que tu n'en palperais pas un sou.

» Qui m'empêcherait ensuite de te donner un bon imaginaire sur le premier banquier venu ?...

– Oh ! nous savons lire et écrire, et nous connaissons bien les maisons financières de la ville. Nous y touchons nos traites, ainsi que dans toutes celles du littoral.

– C'est flatteur pour les financiers anglais.

Mais, passons. En admettant que tu m'accordes crédit sur ma bonne mine et que je fasse l'impossible pour te solder, – mon avis est qu'on doit payer même les coquins, – crois-tu que je sois assez niais pour croire que quand je me serai constitué ton débiteur, tu me laisseras bénévolement aller, sans essayer de tirer vengeance de ce joli coup de chambock dont ta laide face est encore toute boursouflée.

Le misérable, se sentant ainsi deviné, fut pris d'un épouvantable accès de colère. Son sang-froid d'emprunt tomba tout à coup devant cette perspicacité goguenarde, et ce refus péremptoire de céder à ses exigences. Il darda sur le captif un regard féroce où se lisaient la cupidité déçue, la rage inassouvie, et un brutal appétit de vengeance à satisfaire.

– Blanc ! Fils de blanc ! Étranger maudit ! hurla-t-il d'une voix que la colère étranglait, tu m'as deviné. Oui, c'est vrai. Je voulais te faire signer une reconnaissance. Puis, te tuer... comme un chien... après avoir fait voler sous mon fouet les lambeaux de ta peau blanche...

» Ah ! Je n'aurai pas ton argent... Eh bien ! soit... Mais je serai vengé. C'est déjà quelque chose.

Alexandre conservait toujours son inaltérable sérénité. Un témoin de cette scène affreuse n'eût jamais cru voir en lui l'acteur principal du lugubre drame qui se préparait. N'eussent été les liens qui garrottaient étroitement ses bras et ses jambes, on l'eût pris pour un curieux s'amusant des convulsions épileptiformes d'un grand singe anthropomorphe.

– Lâche ! reprit-il de sa voix calme. Ignoble mulâtre... fils d'esclave... maquignon de chair humaine, essaie donc de toucher un cheveu de ma tête, et tu verras si ceux qui sont en ce moment à ma recherche, me laisseront sans vengeance... Tu verras, si ceux dont le bras a brisé les entraves des malheureux captifs, ne sauront pas faire périr sous le bâton les drôles qui oseront s'attaquer à moi.

» Tiens ! tu trembles, coquin... Va, mets à exécution ton joli projet. Ah ! pardieu ! tu feras bien de te dépêcher, car ta peau et celle de tes

dignes associés n'est guère en sûreté, et je n'en donnerais pas un reis[1].

Le mulâtre poussa un cri de fureur et s'élança sur Alexandre. Celui-ci crut sa dernière heure venue, et, par une insolente bravade, lui cracha en pleine figure. Mais l'autre, insensible à l'affront, fit signe à ses complices qui, réunissant leurs efforts, saisirent leur prisonnier et l'emportèrent à travers bois avec une rapidité vertigineuse. Ils arrivèrent à une clairière où s'ébrouaient une demi-douzaine d'admirables chevaux du Cap, tout sellés et tout bridés. Alexandre fut hissé sur le garrot de l'un d'eux, son ennemi sauta en selle derrière lui, donna quelques ordres brefs et rapides, assigna un rendez-vous en un lieu connu de chacun, puis tous s'éparpillèrent à fond de train à travers bois.

Cette course enragée dura près de trois heures. Puis, sans transition aucune, le cheval déboucha sur un large terrain découvert, au milieu duquel s'élevait une vaste palissade circulaire. Les cinq autres chevaux, moins pesamment chargés,

[1] Monnaie portugaise valant six dixièmes de centime.

étaient déjà débridés et dessellés et broutaient quelques herbes rares, éparses au milieu de débris charbonnés. Alexandre, les membres raidis, le corps broyé par la position intolérable qu'il avait gardée pendant ce temps, fut descendu et rudement jeté sur le sol.

Il reconnut un kraal depuis longtemps abandonné. Les cases avaient été incendiées, l'enceinte seule subsistait en parfait état de conservation. Des débris de toute sorte attestaient le passage récent d'une troupe nombreuse. Peut-être les Bushmen qu'il avait délivrés, avaient-ils été parqués en cet endroit.

Le Français, exposé en plein soleil sur la terre brûlante, en proie aux tortures de la soif, n'eut pas le loisir de goûter un moment de répit. Son hideux bourreau, l'œil injecté, la bouche frangée d'écume, s'avança en hurlant vers lui.

– Eh bien, blanc maudit, es-tu réellement au pouvoir du mulâtre, maintenant ? Il ne tient qu'à lui de te rendre coup pour coup... avec les intérêts... Tes amis sont loin et ma peau est encore sur mon corps.

» Je t'ai parlé d'un procédé infaillible pour te faire parler quand tu t'obstinais à te taire. Je vais l'employer pour te faire signer la reconnaissance de ta dette.

» Tu vas voir.

Un de ses compagnons, édifié sans doute sur les intentions du bandit, apporta une botte de ces énormes épines dont nous avons parlé précédemment et qui sont appelées « *Attends-un-peu* ». Il les attacha à la queue d'un des chevaux, et maintint, par les naseaux, l'animal frémissant de douleur sous la morsure des terribles pointes.

– Là... continua le mulâtre, hissez-moi le seigneur blanc sur les reins de la bête. Attachez-le solidement. Bien. Montez sur vos chevaux. Prenez vos chamboks. Puis, lâchez tout et frappez à tour de bras sur l'homme et l'animal.

» Blanc, tu vas courir ainsi pendant une heure, sous le fouet de mes hommes. Puis, nous recommencerons, jusqu'à ce que tu signes.

» Allez !

Le cheval se sentant libre, fit une pointe

effrayante, se dressa sur les pieds de derrière, poussa un hennissement furieux, fit quelques pas complètement debout, prêt à se renverser, puis retomba sur ses pieds de devant. Il lança une double ruade, tourna, se cabra, fit des voltes vertigineuses, se déroba, puis, s'élança devant lui avec la rapidité d'une flèche. Il atteignit bientôt la palissade, trop élevée pour qu'il pût la franchir et se mit à la longer au petit galop. Il rencontra bientôt un des mulâtres qui le sangla jusqu'au sang d'un coup de chambock. La surprise et la douleur lui firent faire un énorme saut de côté. Le brusque mouvement déplaça latéralement le faisceau d'épines qui fouettèrent sa peau et pénétrèrent dans sa chair comme autant de flèches barbelées. Il traversa de nouveau et à fond de train l'espace découvert, rencontra un deuxième cavalier, reçut un nouveau coup de lanière, et se prit à courir affolé, sans but, essayant de mordre l'homme qui pendait comme un fardeau inerte sur sa robuste échine.

C'est en vain qu'à trois ou quatre reprises il renouvela cette tentative. Les bourreaux se rapprochaient d'un bond, frappaient à tort comme

à travers sa croupe ou son cou et lui faisaient opérer les soubresauts les plus fantastiques.

Enfin, blanc d'écume, le flanc haletant, les naseaux béants, l'œil égaré, il revint au milieu de la clairière, gratta la terre de ses sabots, tourna sur lui-même comme pris de vertige, puis, complètement affolé, pointa droit devant lui sans s'occuper de la palissade. Chacun de ses bonds centuplait la souffrance d'Alexandre, dont les membres tordus, gonflés par les liens, craquaient prêts à se rompre. Un brouillard sanglant s'étendait devant les yeux du malheureux jeune homme. Un sinistre bourdonnement emplissait ses oreilles, sa gorge desséchée ne pouvait plus émettre aucun son, l'air manquait à ses poumons, il allait défaillir.

Il lui sembla tout à coup entendre un craquement sonore. Il crut tous ses membres broyés. Des éclats de bois le froissèrent violemment, puis la course reprit plus furibonde que jamais.

Le cheval s'était rué la tête en avant sur l'enceinte du kraal. La palissade, plus faible peut-

être en cet endroit, avait cédé, sous l'effort de l'animal qui l'avait trouée avec l'irrésistible force d'un projectile. Il galopait maintenant éperdu, au hasard, droit devant lui, lardé à chaque bond par les épines dont il ne pouvait se débarrasser.

Alexandre comprit qu'il ne s'arrêterait qu'à bout d'haleine, et qu'il tomberait alors pour ne plus se relever.

XIII

Lugubre retour. – Cruelle attente. – Fête nocturne. – Le kraal en liesse. – Les flèches et le poison des Bushmen. – Le N'goua *est mortel. – Musique indigène. – Gourras, joums-joums, rabouquins et romelpots. – Danses bizarres. – Un homme qui danse si bien, doit se battre encore mieux. – Les guerriers sur la piste. – Terribles représailles. – Six têtes humaines dans un filet. – « Mais où est le chef blanc ? » – Cavalerie de remonte. – « Qui m'aime me suive ! »*

La première pensée d'Albert de Villeroge fut de suivre la piste de celui des chevaux qui lui semblait chargé d'un double fardeau. Il ne pouvait en effet douter qu'il ne servît à transporter son malheureux ami. Albert, au cours de son existence aventureuse, était devenu un incomparable batteur d'estrade. Élevé à la rude

école des gauchos de la Pampa Argentine, ayant eu de fréquents rapports avec les derniers trappeurs du Far-West et les chasseurs de la Sonora Mexicaine, le désert n'avait plus de mystères pour lui. Il allait donc, sans autre préambule, laisser le Révérend à ses ouailles en compagnie de master Will, et s'élancer avec Joseph à la poursuite des ravisseurs, quand Zouga, auquel il fit, en quelques mots, part de son projet, l'engagea à prendre patience.

De la patience ! Quand son ami, au pouvoir d'une horde de bandits, l'appelait peut-être désespérément. De la patience ! Ce mot fit bondir l'impétueux jeune homme, dont le calme apparent était démenti par une pâleur livide et un tremblement nerveux.

– Crois-moi, chef, reprit affectueusement Zouga. En partant aujourd'hui tu seras seul, tandis que demain les Bushmen t'accompagneront.

» Tu verras que la reconnaissance est une vertu noire.

– Pourquoi pas maintenant ?

– C'est qu'il y a fête au kraal ce soir, et d'ailleurs la nuit qui vient suspendra forcément les recherches. Mais il n'y aura pas pour cela de temps de perdu. Les chevaux de ceux qui ont enlevé le blanc ne pourront pas courir longtemps, ils seront bientôt fatigués et les Bushmen sauront les rejoindre avant peu, car nul animal ne saurait égaler la rapidité de leur marche.

» Viens. Je t'accompagnerai aussi, car j'aime le blanc ami des noirs.

Albert, à moitié convaincu par ce raisonnement, suivit la troupe des chasseurs, qui rentraient tumultueusement au kraal, chargés d'un butin énorme.

Une femme souriante, radieuse, portant un enfant à cheval sur sa hanche, se tenait près de la palissade, comme pour souhaiter la première une affectueuse bienvenue aux nouveaux arrivants. Son œil noir qui couvrait le négrillon d'un indicible regard de tendresse, se reportait avec insistance sur le groupe formé par le guide et les deux Européens.

Albert reconnut la mère de l'enfant mordu par

le Picakholou.

Elle remarqua la pâleur des deux Catalans et s'aperçut aussitôt de l'absence de leur ami.

– Où est le blanc ? s'écria-t-elle d'une voix étranglée.

Son mari s'avança d'un bond.

– Femme, dit-il, le blanc a été enlevé.

» Prépare les flèches... Prépare le poison...

» Je pars à la recherche du blanc.

» Ceux qui ont porté la main sur le grand chef vont mourir.

» Va !...

– C'est bon, répondit la femme qui disparut en courant.

– Tu as entendu, fit Zouga triomphant. Le chef sera délivré. Ses ennemis seront morts demain.

» Le Bushman l'a dit.

Pendant qu'Albert, dévoré d'une poignante inquiétude, s'isolait dans la case toute neuve que les Bushmen avaient élevée pour servir

d'habitation aux Européens, Joseph s'était mis à la recherche du Révérend et de master Will. Il leur racontait, en termes indignés, la catastrophe qui avait si malheureusement terminé la partie de plaisir, et roulait de terribles projets de vengeance contre ces ravisseurs inconnus.

Le faux missionnaire et l'agent de police, sollicités par des motifs bien différents, manifestèrent à cette nouvelle une émotion dont Joseph leur sut un gré infini. Le premier, déçu dans sa cupidité, voulait remuer ciel et terre pour retrouver Alexandre dont l'existence représentait pour lui et ses complices un capital fantastique. Le second, voyant qu'on lui avait enlevé son criminel, ne parlait rien moins que de retourner sur les terres anglaises chercher du renfort, et mettre, si besoin était, la province à feu et à sang.

– Dans tous les cas, comptez sur moi, disait le Révérend. Quoique je sois un homme de paix et que je répugne à l'idée de verser le sang, je veux m'associer à vos recherches. Dussé-je y perdre la vie.

– Quant à moi, renchérissait master Will, mon

bras n'est pas encore en parfait état, mais, By God ! l'autre est solide. Les jambes sont bonnes, et la tête n'a rien à leur envier.

» Je suis des vôtres quand il vous plaira.

Joseph, tout ému de cette franche cordialité, ne savait comment témoigner toute sa gratitude.

– Voilà qui est entendu, n'est-ce pas, mes amis. C'est pour demain matin.

» Caraï ! Cette nuit va me paraître bien longue. Oh ! que je voudrais me trouver à portée de ces vermines !

» J'inventerai, pour les faire mourir, les plus horribles supplices.

» Pauvre M. Alexandre !

Cependant les apprêts de la fête nocturne commençaient. D'énormes brasiers flambaient de tous côtés, les paniers de bière circulaient, les noirs buvaient comme des outres, dansaient comme s'ils eussent été piqués de la tarentule, et leurs barbares instruments de musique faisaient rage.

Albert qui, en temps ordinaire, eût contemplé

avec curiosité, avec plaisir même, ce sauvage divertissement, ne put assister aux ébats de cette joie grossière. Il quitta sa case, erra dans le kraal, et se trouva devant l'humble demeure où la femme du Bushman préparait les flèches et le poison.

Les naturels des deux continents sont, en général, d'une discrétion absolue pour tout ce qui a trait à ces redoutables engins de défense, et ils refusent obstinément d'indiquer aux blancs les procédés qu'ils emploient dans la fabrication de leurs poisons.

Moitié désœuvrement, moitié curiosité, le jeune homme entra. La bonne créature, n'ayant aucun motif de dissimulation envers l'ami de son bienfaiteur, continua sa terrible besogne.

Le petit arc de bois dur, à peine long d'un mètre, venait d'être graissé et la corde, en tendon d'élan, avait été renouvelée. Les flèches, tirées du carquois en peau de léopard, symétriquement rangées sur le sol, sont minutieusement passées en revue. Ce sont de simples roseaux, très artistement travaillés, et dont la confection fait le

plus grand honneur à l'adresse de ces primitives ouvrières. Loin d'avoir les dimensions énormes des flèches des Indiens de l'Amérique du Sud, qui souvent dépassent deux mètres, celles-ci ne mesurent que cinquante centimètres de longueur. Mais quelle perfection, quelle ingéniosité dans l'adaptation des différentes pièces composant ce petit instrument de mort. La pointe, mobile, longue de six à sept centimètres, est un os arrondi qui s'implante à frottement doux dans le roseau, auquel il adhère légèrement. On comprend, de prime abord, que, quand la flèche a pénétré dans les chairs, il est facile de retirer le roseau, mais que la pointe ne vienne pas avec lui, d'autant plus qu'elle est armée sur le côté d'un petit crochet de fer très aigu qui rend impossible toute tentative d'extraction. C'est cet os tailladé de petites dents qui est, ainsi que le crochet, enduit de poison.

La Bushwoman prit un grand vase en terre poreuse déposé dans un des coins de la case et en retira, avec précaution, une trentaine de petites chenilles appelées « *N'goua* » par les indigènes. Elle les écrasa sur un fragment de calebasse, mit les entrailles de côté et jeta les peaux. Elle fit,

avec ces viscères, une boulette verdâtre, de consistance molle, prit une à une les flèches, enduisit les pointes d'os et le petit crochet de fer, puis les rangea méthodiquement dans le carquois.

L'opération était terminée, Albert ne pouvait croire à la vertu de ce toxique primitif dont il avait entendu exalter les propriétés terribles.

– Si ce sont là, murmura-t-il en aparté, les éléments avec lesquels nos sauvages auxiliaires comptent délivrer mon pauvre Alexandre, je ferai mieux de compter sur ma bonne carabine.

Malheureusement son ignorance de la langue des Bushmen l'empêcha de demander à la femme le moindre éclaircissement. Son scepticisme fut pourtant ébranlé, en voyant les soins minutieux qu'elle prenait pour nettoyer ses ongles et les débarrasser des moindres parcelles de matière. Il allait se mettre à la recherche de Zouga, pour lui faire part de ses appréhensions, quand le guide entra délibérément.

Le Betchuana vit les préparatifs, et son masque noir prit une expression de joie farouche.

– Femme, dit-il, c'est bien. Tu as préparé le « *N'goua* ». Ceux qui ont enlevé le blanc mourront.

– Que dis-tu ? demanda Albert.

– C'est le *N'goua*. Le *N'goua* est terrible. Il foudroie la panthère et le léopard. L'éléphant, piqué à la trompe, meurt bientôt, et le lion, quand il est blessé, devient si furieux que, avant de mourir, il mord avec furie la terre et les arbres.

» L'homme, atteint par la flèche enduite de « *N'goua* », éprouve une douleur si épouvantable, qu'il se roule, se déchire, demande le sein de sa mère comme s'il se croyait redevenu un petit enfant. Ou bien, affolé par la rage, il s'enfuit loin des kraals, s'enfonce dans les bois et meurt, l'écume à la bouche.

» Le chef blanc sera vengé.

– Mais, n'y a-t-il pas d'autres poisons, en usage chez les Bushmen et les Betchuanas ?

– Si. Le venin du Picakholou, et le suc des plantes auxquelles vous donnez des noms que nous ne connaissons pas.

» Mais ces poisons engourdissent et tuent sans faire souffrir.

» Le *N'goua* est le poison de la vengeance.

La nuit était venue pendant ce temps, et le festival sauvage avait atteint une animation inouïe. À la pétarade des roseaux creux jetés à pleines brassées dans les foyers, se mêlaient le hurlement des hommes, les glapissements des femmes, les cris aigus des enfants – la plupart, hélas ! abominablement ivres, sans distinction de sexe ni d'âge – et la plus invraisemblable cacophonie produite par les gourras, les joums-joums, les robouquins, les romelpots et autres instruments baroques.

Le gourra a la forme d'un arc. Il se compose d'une corde à boyau attachée à un tuyau de plume aplati et fendu. Cette plume est percée d'un trou dans lequel le virtuose siffle, souffle, beugle comme sur une peau de mirliton, sans mesure, naturellement, et avec le plus d'intensité possible. Un orchestre composé d'une douzaine de gourras est terrible à entendre.

Le rabouquin est une longue planche

triangulaire sur laquelle sont tendues trois cordes à boyau. Ces cordes s'appuient, en guise de chevalet, sur une vessie gonflée destinée à servir de résonateur. Cet instrument est plus redoutable encore que le gourra.

Quant au romelpot, c'est le comble. Figurez-vous un tronc d'arbre creux, monté sur trois pieds, et sur lequel est tendue à éclater une peau de couagga. L'instrumentiste, armé de deux massues, cogne à tour de bras sur cette peau indestructible, et produit de la sorte une série de détonations qui feraient taire une batterie de grosses caisses !

Les danseurs ne déparent pas l'orchestre, au contraire. Sous l'impulsion de ce charivari, les hommes qui se sont préalablement dépouillés de leurs karosses, se rangent les uns derrière les autres de façon à former un cercle. Ils sont presque entièrement nus et tiennent à la main un bâton, une petite hache ou une sagaie, puis, chacun se met à hurler de toute la force de ses poumons, tandis que la bande entière lève une jambe, et frappe, cette fois, un seul coup. C'est le

seul mouvement qui soit exécuté en commun. Pour le reste, carte blanche. Aussi, les mouvements les plus désordonnés, les éclats de voix les plus formidables, sont-ils laissés à l'initiative de tous. Figurez-vous un orchestre dont chaque musicien jouerait de toutes ses forces un air différent, un corps de ballet dont chaque personnage exécuterait les contorsions les plus diverses, un chœur dont chaque virtuose beuglerait une chanson particulière, et vous aurez à peine l'idée de ce pot-pourri invraisemblable dont l'audition et la vue portent à son comble la joie des habitants du kraal. Les têtes et les bras s'agitent dans tous les sens, les vociférations sont poussées avec une intensité farouche, et un nuage de poussière entoure les danseurs dont les pieds, frappant le sol sans interruption, laissent une profonde empreinte dans la terre qu'ils ont foulée.

De temps en temps, un noir se détache du cercle, et s'en vient, aux applaudissements de la foule, exécuter un cavalier seul de haute fantaisie, qui ferait la fortune de ces bals de barrière où éclosent les élucubrations chorégraphiques les

plus macabres. Cet exercice d'aliénés n'est pas seulement le privilège exclusif de l'adolescence. La Terpsichore tropicale a de fervents adorateurs parmi les adultes, et même des vieillards à tête grise ne dédaignent pas d'exécuter des cabrioles dont les clowns les plus endiablés se montreraient jaloux. Vous dire si ces clameurs furibondes, si ces déhanchements d'épileptiques engendrent une soif intense, serait superflu. Tous portent comme une fournaise dans leur gorge, des flots de sueur inondent leurs membres, et une odeur de bouc, à faire danser un troupeau de chèvres, se répand dans l'atmosphère. Aussi, les paniers de bière circulant à discrétion, sont-ils épuisés jusqu'à siccité.

Le Bushman qui avait promis à Albert de retrouver Alexandre et de tirer vengeance de ses ravisseurs, se faisait remarquer entre tous par une verve enragée. De temps en temps, il quittait le cercle et s'avançait, les flancs haletants, la gorge sifflante, les narines ouvertes, vers le jeune homme, se pavanait fièrement devant lui, comme pour lui dire : « Tiens, regarde et admire. Vois comme je suis un grand guerrier. Sois tranquille,

un homme qui danse si bien doit se battre encore mieux. »

Cette gymnastique effrénée causait au contraire de vives inquiétudes à Albert qui se demandait, non sans raison, comment ce furieux pourrait, le lendemain matin, mettre seulement un pied devant l'autre. Ses appréhensions étaient sans fondement ; car, bien avant le lever du soleil, l'homme avait pris ses armes et était parti à travers bois, en compagnie de son frère, après avoir dit à Zouga d'engager formellement Albert à attendre son retour. Ce brusque départ le contraria vivement. Il eût voulu se joindre aux deux chasseurs, et se reprochait d'avoir confié à ces sauvages le soin de retrouver la piste de son ami. Joseph, master Will et le Révérend partageaient son impatience ; et voulaient aussi marcher de l'avant.

Le guide, qui connaissait bien les habitudes des noirs chasseurs, eut toutes les peines à les faire demeurer au kraal, alléguant pour motif que leur manière de procéder, toute différente de la leur, ne pourrait qu'entraver l'exécution de leur

plan.

– Prends patience, chef, répétait-il à chaque objection, l'homme a dit qu'il reviendrait avant la nuit, sois sûr qu'il n'y manquera pas.

De guerre lasse, Albert rongeant son frein, arpentant fiévreusement le kraal en tous sens, comptant les heures et les minutes, se résigna à cette cruelle attente.

Zouga disait vrai. Le soleil commençait à décliner derrière les grands arbres, qu'un groupe apparut au loin, dans la direction du hopo.

– Des chevaux ! s'écria Joseph grimpé sur le toit conique d'une cabane, j'aperçois des chevaux.

– C'est impossible, tu te trompes. Ce sont des antilopes blessées échappées à la battue.

– Caraï ! J'en suis sûr. Vous allez les apercevoir dans un moment.

– Mais, alors, qui les monte ?

– ... Trois, quatre, cinq... Il y en a cinq...

» Tiens ! Il n'y a que deux cavaliers. Ils

mettent pied à terre. Les chevaux refusent d'avancer.

» Ah ! bravo ! quelques bons coups de sagaies les font trotter.

– Et Alexandre !... Alexandre est-il avec eux ?

– Je distingue mal, à cause du soleil couchant. Non, je ne vois pas M. Alexandre.

» Eh ! ce sont les deux noirs partis cette nuit.

Un cri de désespoir échappa à Albert.

– Triple niais ! lâche que je suis, d'avoir laissé de misérables sauvages empiéter sur les droits sacrés de l'amitié.

» J'ai perdu douze heures à me morfondre ici dans une stupide inaction, au lieu de courir au secours de mon ami.

» Ces brutes partent à la recherche d'un homme, leur bienfaiteur, et ramènent des chevaux !

Joseph ne s'est pas trompé. Ce sont effectivement les Bushmen, montés sur chacun un cheval, qu'ils lardent de la pointe de leurs

sagaies ; ils arrivent à fond de train. Les trois autres, disciplinés comme le sont tous les chevaux du Cap, habitués à marcher en troupe, suivent en liberté, comme des chevaux d'escadron.

L'aspect des sauvages cavaliers est horrible. Vermillonnés de la tête aux pieds d'une hideuse couche de sang coagulé, leur épiderme forme çà et là des îlots noirs entre les coulées rouges. Ils poussent des clameurs farouches, et un rictus de félin en colère plisse leurs lèvres grisâtres et découvre leurs dents aiguës. Leurs montures, également souillées d'une écume sanglante, sont affreuses à voir.

L'un d'eux, celui-là même dont Alexandre a sauvé l'enfant, porte sur les reins un de ces filets à larges mailles dans lesquels les femmes transportent les coquilles d'œuf pleines d'eau. Mais, au lieu des inoffensifs récipients, les Européens s'aperçoivent qu'il renferme des têtes humaines fraîchement coupées.

Le Bushman s'élance d'un bond sur le sol, et pousse un cri que l'on eût dit incompatible avec

un gosier d'homme. Il se débarrasse de son horrible fardeau, prend les têtes par les cheveux et les lance aux pieds d'Albert épouvanté.

– Tiens ! dit-il avec un rire de démon, les reconnais-tu ?

» Oh ! le compte y est. Pas un n'a échappé.

Le jeune homme écœuré, jette, malgré lui, un regard sur une de ces têtes et aperçoit la balafre profonde tracée, deux jours avant, d'un coup de chambock, par Alexandre sur la face du mulâtre Portugais.

La lumière se fait aussitôt dans son esprit. Il comprend le rapt de son ami tombé dans une embuscade dressée par les négriers. Les misérables, après avoir laissé leurs chevaux dans un lieu connu d'eux seuls, avaient sans doute étroitement surveillé le kraal pendant les apprêts de la battue indigène, et suivi le groupe des chasseurs, comptant sur un incident pour assouvir leur vengeance.

Cet incident s'était produit lorsque, après la rupture de la palissade, Alexandre s'était élancé

témérairement à la poursuite du couagga blessé. Son enlèvement avait été l'épilogue de sa lutte avec le crocodile.

– Mais Alexandre ! s'écria-t-il d'une voie étranglée. Où est le chef blanc ?... Parle !...

Le noir semble ne pas entendre. Étonné de voir qu'Albert ne paraît pas donner à ces horribles débris une attention suffisante, il les soulève un à un par les cheveux, les soufflette à tour de bras, leur crève les yeux, leur coupe les oreilles à coups de dents, et crache de tous côtés les morceaux de cartilage.

Puis, comme grisé de sang et de carnage, insensible en apparence à tout ce qui l'entoure, il entonne une sorte de chant monotone, interrompu par de sardoniques éclats de rire.

» ... Les demi-blancs sont venus du couchant. Ils ont enlevé par trahison les hommes de race noire pour les emmener loin... bien loin... Les hommes noirs portaient au cou la bûche d'esclavage. Ils allaient quitter pour toujours leur désert de Kalahari... Mais les vrais blancs sont arrivés... Les blancs comme Daoud, le père

vénéré des noirs... Les vrais blancs ont brisé les bûches et délivré les Bushmen...

» Les hommes blancs sont de grands guerriers. Le chef est bon... bon comme Daoud... Il a sauvé l'enfant qui allait mourir.

» Le chef blanc est bon... Il est brave, mais il n'est pas prudent. Il n'a pas tué les marchands d'esclaves. Ceux-ci l'ont enlevé pour le punir d'avoir rendu la liberté aux Bushmen.

» Mais les Bushmen sont de grands guerriers. Ils possèdent le *N'goua*, le poison mortel qui fait souffrir. La flèche enduite avec le *N'goua* les a tués tous. Ils ont souffert et leurs bouches qui ne parleront plus, ont hurlé de douleur.

» Leurs têtes seront accrochées à la palissade du kraal.

» Les Bushmen sont braves. Ils aiment les blancs.

Albert avait écouté, avec l'impatience que l'on peut croire, cette sauvage mélopée à laquelle il n'entendait pas un traître mot, et que Zouga lui traduisit le plus intelligiblement possible.

Le guide apprit ensuite du noir que, après avoir atteint les mulâtres endormis dans une trompeuse sécurité et tiré d'eux cette horrible vengeance, l'implacable justicier s'était mis à la recherche de la piste d'Alexandre. Il avait pu, guidé par son infaillible instinct, retrouver la trace du cheval qui fuyait affolé, emportant le malheureux jeune homme attaché sur sa croupe. Mais n'ayant naturellement pas pu deviner cette particularité, il avait cru, de bonne foi, que le sauveur de son enfant s'était évadé, et qu'il avait dû reprendre, par une autre voie, la route du kraal.

Aussi, son désappointement se traduisit-il par de nouvelles invectives contre ses ennemis morts et de nouvelles mutilations opérées sur leurs têtes sanglantes.

Albert, un instant abattu, a récupéré toute sa jeune et vigoureuse énergie. Ses préparatifs de départ furent terminés en un tour de main. Armes, provisions solides et liquides, munitions furent emballées et attachées sur les chevaux que le Bushmen, avec son bon sens pratique, avait

amenés, dans l'espoir qu'ils pourraient être utiles à ses hôtes.

Puis, bien que la nuit vint rapidement, il fut décidé que l'on partirait séance tenante pour rejoindre le kraal abandonné où les négriers avaient trouvé la mort et d'où partait la trace d'Alexandre.

– Allons, Joseph, en selle, mon ami. Master Will, Révérend, venez-vous ? Restez-vous ?

» Moi, je pars. Qui m'aime me suive !

– À vos ordres, monsieur, répondirent les deux Anglais en enfourchant chacun un cheval. Comptez sur notre concours.

– Et moi, chef, interrompit le Bushmen, je ne te quitte pas. Les nuits sont mauvaises dans le désert. Je ne veux pas que mon bienfaiteur le chef blanc reste plus longtemps exposé à la griffe du lion ou à la dent du serpent.

» Partons,

XIV

Attaché sur un cheval emporté. – Course furieuse. – Affreuses tortures. – Avantages des menottes en cuir sur les menottes de corde. – Qui complète la similitude avec le supplice de Mazeppa. – Au milieu du lac. – Alexandre, devenu gibier, est chassé par une meute de crocodiles. – Au moment d'être dévoré vif. – Victime d'une bonne action. – À quoi peut servir un fagot d'épines recouvert d'une veste de chasse. – Un saurien bien attrapé. – Procédé indigène pour faire marcher un cheval. – La lance empoisonnée. – Le libérateur des noirs devient esclave à son tour.

Lardé par les épines dont les pointes déchiraient sa chair à chaque bond, le cheval qui emportait Alexandre, s'est follement élancé dans la direction du Nord. C'est un vaillant animal, à

l'encolure vigoureuse, à la croupe arrondie, au poitrail un peu busqué des bêtes rapides, aux jarrets d'antilope, aux sabots aussi durs que le marbre. Il va, fuyant comme un météore, les crins au vent, les yeux ouverts, en dilatant convulsivement ses naseaux de buveur d'air.

Son galop désordonné, trouble seul la solitude désolée. De temps en temps, un vol de gelinottes surprises par son passage, s'enlèvent avec un sourd ronflement d'ailes, et quelques antilopes, échappées au piège indigène, s'enfuient effarées à son aspect. Alexandre, dont la tête affreusement contusionnée, lourde, douloureuse, ballotte de droite et de gauche, peut à peine se rendre compte de sa position. Des pulsations aiguës luttent à ses tempes, ses yeux, fixés sur le ciel dont ils ne peuvent se détacher, sont aveuglés par les rayons fulgurants du soleil. C'est en vain qu'il abaisse ses paupières. De rouges lueurs traversent, quoi qu'il fasse, la membrane protectrice, et endolorissent le globe oculaire que remplissent les impalpables atomes soulevés par les pieds du cheval. Ses tempes battent, le vertige le saisit et une douloureuse sensation de nausée secoue

convulsivement ses viscères.

Le souvenir n'est pas encore aboli pourtant. Car les épisodes qui ont précédé et accompagné la catastrophe dont il vient d'être victime, se pressent, se heurtent dans son cerveau malade, se mêlent avec la pensée des êtres aimés, et défilent devant ses yeux sans regard, comme les phases lugubres d'un épouvantable cauchemar. Telle est pourtant la prodigieuse vigueur de son organisme et l'énergie de sa volonté, qu'il tente un dernier et terrible effort pour rompre les liens qui écrasent ses jambes et ses poignets. Il se tord convulsivement sur la puissante échine de l'animal emporté et s'arc-boute, sans autre point d'appui que sur sa propre chair saignante et tuméfiée. Le cheval, enserré comme avec un câble tordu par un cabestan, pousse un hennissement de douleur, bronche et manque de s'abattre.

Mais, hélas ! cette suprême et impuissante révolte a totalement épuisé Alexandre qui s'évanouit de nouveau.

Comme la première fois, après sa lutte avec le

crocodile, une brusque impression de froid le rappelle à la vie et aussi à la douleur. Il perçoit nettement la sensation d'une complète immersion, ouvre les yeux et ne sent qu'une masse glauque, sous laquelle il suffoque. Un sourd bourdonnement emplit ses oreilles et une toux spasmodique secoue sa poitrine. Mais l'eau qui baigne largement ses yeux, les débarrasse des sables et la gorgée qu'il peut happer au passage, rafraîchit sa bouche corrodée. Ses idées lui reviennent avec le sang-froid et il se trouve au milieu d'un lac dont il ne peut apercevoir les rives, étant donnée la position qu'il occupe. Le cheval nage vigoureusement et s'enfonce à chaque effort, de façon à couvrir entièrement la tête de l'homme, qui ne peut se soustraire à ces immersions réitérées. Entre chaque soubresaut de la bête, il peut pourtant faire sa provision d'air sans trop risquer d'être étouffé.

Est-ce une illusion, il lui semble que les entraves de ses poignets se détendent peu à peu. C'est vrai. Il se rappelle que les mulâtres lui ont attaché les bras avec le lasso qui a failli l'étrangler. Le cuir s'allonge au contact prolongé

de l'eau. Dans quelques minutes ses mains seront libres.

Le cheval suit toujours une ligne directe coupant en biais le lac. Il perd pied de temps en temps, nage un moment, plonge avec son fardeau vivant et retrouve peu après le fond. Ce bain prolongé qui calme sa fureur première, lui donne aussi une nouvelle énergie. Alexandre, pressentant une nouvelle course après sa sortie de l'eau, veut mettre à profit ce temps de répit qui peut être très court. Tout à l'heure, le soleil sèchera le cuir et le prisonnier verra s'envoler tout espoir de délivrance. Sans perdre un moment, il opère de nouvelles tractions en tous sens, mais assez lentes et continues afin de ne pas épuiser ses forces.

Enfin, l'anse formée par la lanière se détend de plus en plus, ses mains excoriées, tuméfiées, glissent, puis s'échappent brusquement. Les bras sont dégagés. Il peut s'étendre sur le col de la bête, s'allonger à demi, et quitter cette position ramassée, si atrocement douloureuse. Quelque minime que soit le résultat obtenu après de

pareilles souffrances et d'aussi vaillants efforts, l'intrépide chasseur pousse un long soupir de soulagement et sent renaître son robuste espoir. Espoir, hélas ! bien court, car ses bras affreusement comprimés et trop longtemps immobilisés, pendent engourdis et lui refusent tout service. Il semble que le sang refuse de circuler sous les ongles bleuis, et que les veines des mains, gonflées à éclater, ne puissent plus récupérer leur volume primitif. Se souvenant alors de la terrible traction qu'il a opérée au moment où il perdit connaissance, il craint que ses poignets ne soient cassés ou tout au moins luxés. Ses angoisses, un moment apaisées, reviennent l'étreindre, plus horribles que jamais.

En outre, le quadrupède un moment calmé, manifeste un effarement subit et inexplicable. Il s'ébroue violemment, se cabre dès qu'il a pied, essaie de bondir en avant et pousse des ruades désespérées. C'est en vain que le jeune homme tente de le modérer par ces mots familiers à tous les cavaliers. Sa terreur augmente de plus en plus. Enfin, Alexandre sent son engourdissement cesser peu à peu. Il remue les doigts, le sang

circule, ses bras agissent. Il prend de chaque main une poignée de crins et se bisse sur le garrot du cheval. Il inventorie anxieusement l'horizon restreint que sa position lui permet à peine d'entrevoir. La rive n'est pas très éloignée. Les roseaux qui la bordent sont à cinquante mètres à peine. Les hérons bleus, les grues cendrées s'élèvent en un nuage bruyant, au milieu duquel rutilent, comme des pièces d'artifice, quelques flamants rouges. Ces inoffensifs échassiers ne sauraient ainsi émouvoir un cheval de la colonie, familiarisé avec la vue de tous les gibiers, quelque brusque que soit leur coup d'aile, quelque discordants que soient leurs cris.

Cependant de longues rides angulaires, au sommet aigu, à la base assez large, plissent au loin la surface tranquille des eaux. Ces sillons mouvants s'avancent en rayonnant de tous côtés et dans un ordre parfait. Il n'y a plus d'illusion possible, le centre de ces rayons inscrits sur cette circonférence mobile est occupé par le cheval et le cavalier. On dirait une flottille de bateaux sous-marins se ruant à l'attaque d'un navire enfermé par une habile manœuvre dans un infranchissable

cercle.

L'animal, pétrifié par la peur, ne cherche plus, comme jadis, à mordre son fardeau vivant. Il tourne vers l'homme qu'il sent à moitié libre son œil intelligent, pousse un hennissement désespéré comme pour lui dire : « Sauve-moi ! »

Des bulles d'air crèvent la masse liquide au-dessus de laquelle tourbillonnent les oiseaux aquatiques en poussant leurs cris aigus. Quelques points noirs, rugueux, émergent doucement pour disparaître aussitôt.

Alexandre comprend l'horreur de sa situation, et un frisson d'épouvante le glace jusqu'aux moelles. Cette flottille hideuse, qui s'avance comme si un infaillible manœuvrier avait donné l'impulsion à chacun de ses organismes, est une bande de crocodiles.

Être déchiré par la formidable griffe du lion, broyé par la trompe de l'éléphant, ou éventré par la corne du bison, c'est là une alternative terrible sans doute et à laquelle le plus brave ne peut penser sans terreur. Mais, en somme, il n'est aucun de ces intrépides chasseurs, dont les

exploits excitent notre admiration, qui ne se soit volontairement, et de gaieté de cœur, résolu à la subir, chaque fois qu'il se mesure avec les grands fauves des régions inconnues. Mais encore le chasseur possède-t-il des armes qui non seulement égalisent les chances de la lutte, mais encore lui donnent l'avantage, pourvu qu'il commande à ses nerfs et conserve tout son sang-froid.

Mais, se voir impuissant, désarmé, attaché par les jambes à la croupe d'une bête épuisée ; avoir passé les trois quarts d'une journée sans nourriture, fourni une course désordonnée sous un soleil torride qui brûle les yeux et calcine la face et être le point où convergent de hideuses mâchoires auxquelles il est impossible de se soustraire, on conviendra qu'il y ait là de quoi émouvoir l'homme le mieux trempé.

Puis, le lion, l'éléphant, le tigre lui-même, éprouvent parfois, à la vue de l'homme, certaine hésitation grâce à laquelle le chasseur peut se tirer d'une situation désespérée. Mais le crocodile, qui réalise l'implacable et gloutonne

férocité, dont l'unique préoccupation est d'avaler sa proie, quelle qu'elle soit, ignore de semblables impressions. C'est la brute inepte, farouche, vorace.

Le malheureux, qui est happé par l'ignoble bête, sent d'implacables cisailles tenailler sa chair, ronger ses os, avaler ses viscères, et perçoit, au moment suprême, l'horrible sensation d'engloutissement dans cette gueule énorme qui le pétrit et le broie tout vif.

Alexandre n'a pas d'arme. Rien, pas même un couteau pour trancher les liens qui garrottent encore ses jambes. Et les monstres approchent toujours en faisant claquer leurs mâchoires, en heurtant avec un bruit sec leurs carapaces rugueuses, en étendant leurs immenses pattes de lézards géants.

– Et dire, murmura éperdu le malheureux, que je ne possède même pas le moyen d'abréger mon supplice ! Je vais être dans un moment une bouillie informe, et je ne puis rien !... rien !...

» Et bien, soit. Je vais périr victime d'une bonne action. Je ne la regrette pas. J'ai rendu la

liberté à des créatures humaines. Les pauvres Bushmen aimeront les blancs... J'aurai ainsi apporté ma pierre à l'édifice de la civilisation...

» Albert... Ma pauvre mère... Adieu !

» Ah !

Un monstrueux crocodile émergeait en même temps jusqu'à mi-corps et allait engloutir un de ses bras. Le cheval, par bonheur, n'avait plus d'eau que jusqu'au ventre. Le cri d'Alexandre fut si terrible, que le noble animal fit un bond énorme, lança une ruade désespérée, et tint, pour un moment, en respect la troupe des sauriens. Ce brusque mouvement déplaça le faisceau d'épines dont les pointes trouèrent de nouveau sa chair, et le rendirent furieux.

Une inspiration soudaine surgit comme un éclair dans l'esprit d'Alexandre.

– Ma trousse... J'ai encore ma trousse.

Fouiller dans sa poche, tirer l'enveloppe de chevreau, en arracher un bistouri et trancher les liens qui ensanglantaient ses chevilles fut pour lui l'affaire d'un moment.

Un soupir de soulagement dégonfla sa poitrine.

– Je vais donc pouvoir lutter... fût-ce à coups de pieds, à coups de poing... Puis, qui sait ! Si ce damné cheval a encore un peu d'énergie, peut-être pourrai-je m'en tirer.

La rive se rapprochait insensiblement, et les crocodiles, dont quelques-uns avaient peut-être senti les atteintes des sabots de l'animal, se tenaient à deux ou trois mètres, effrayés ou tout au moins intimidés par cette avalanche de ruades.

Un seul, celui-là même qui avait failli happer déjà le cavalier, s'obstinait dans de nouvelles tentatives.

Avec la mobilité de son intrépide caractère gaulois, Alexandre entrevoyant une lueur d'espérance, avait reconquis une partie de sa bonne humeur.

– Une idée... dit-il joyeusement. Puisque me voici à cheval comme une personne naturelle, je ne vois pas pourquoi je ne jouerais pas un bon tour à ce gredin qui veut absolument goûter à ma

chair.

» Voyons, le temps presse. Commençons par retirer de l'eau ce joli fagot d'épines, qui a été placé là par ces crocodiles à deux pattes auquel je revaudrai plus tard, je l'espère, leur mauvaise plaisanterie.

» Là... Voilà qui est fait.

» Il faut maintenant me résoudre au sacrifice de ma veste. Ma foi, tant pis. Mieux vaut abandonner le contenant pour sauver, si faire se peut, le contenu.

Tout en remontant prudemment ses jambes, de façon à se trouver presque à genoux sur les reins de l'animal, Alexandre, appréhendant avec raison un coup de crocs qui eût pu le priver séance tenante d'un de ses organes de locomotion, retira sa veste, habilla fort proprement le paquet d'*Attends-un-peu*, et resta un moment immobile.

Ah ! pardieu ! ce ne fut pas long. L'enragé goulu renouvela sa tentative et ouvrit une gueule fantastique dans laquelle le facétieux pourvoyeur jeta posément le ballot.

Clac !... Il y eut un bruit analogue à celui que produit un couvercle de malle brusquement fermé, puis une série de cabrioles et de plongeons invraisemblables.

– Tiens ! donc, vorace, fit Alexandre sans pouvoir s'empêcher de rire, en dépit de l'horreur de sa position.

Le saurien avait avalé de confiance, trompé par l'enveloppe, le redoutable faisceau de pointes qui lui déchiraient le palais et la gorge. Il ne pouvait plus fermer entièrement la gueule, et tout en battant l'eau de furieux coups de queue, il sortait son corps hideux pour éviter une asphyxie imminente.

Sans s'arrêter plus longtemps à la contemplation de ce spectacle réjouissant, le jeune homme piqua de deux ou trois coups la croupe du cheval, qui bondit dans les terres d'alluvion formant la berge, s'enfonça, s'arracha, trébucha et finit par arriver sur le sol ferme, souillé de vase et de sang.

– Ouf !... je l'échappe belle. Sacrebleu ! je me rappellerai d'avoir ainsi représenté au naturel les

Mazeppa, dans l'Afrique Australe.

» Encore, l'hetman des cosaques de l'Ukraine n'eut-il affaire qu'à des loups !...

» Tandis que moi, avec ma meute de crocodiles !...

» Brrr... J'en aurai longtemps le cauchemar.

» Voyons, examinons un peu la position. Elle est loin d'être folâtre, la position. Où diable puis-je bien être ? Cet enragé cheval a couru... tant et si bien couru, qu'il est aux trois quarts fourbu, et que je dois me trouver à plus de quinze lieues du kraal. Mon pauvre Albert !... Mon brave Joseph !... quelle doit être leur inquiétude !

» Il est urgent de laisser souffler ce pauvre animal. Après l'avoir toutefois entravé avec une bonne liane, au cas où il lui prendrait fantaisie de me laisser là. Il va manger un peu d'herbe, et moi, je vais dîner par cœur.

» Sacrebleu ! je suis épuisé.

» Tiens ! une idée. Si je ne trouve pas la moindre racine, je verrai à mettre en pratique ce procédé très élémentaire, familier aux noirs de la

région, et dont les hommes civilisés se servent à l'occasion. Avec cette différence, toutefois, que les Africains se serrent le ventre et l'estomac avec une liane au point de s'étouffer, tandis que ceux qui, dans notre Europe, dînent par cœur, se contentent de reculer la boucle de leur ceinture.

Alexandre, fort heureusement, ne fut pas réduit à cette cruelle extrémité. Familiarisé déjà avec les exigences parfois rigoureuses de la vie sauvage, il avait su profiter des leçons trop souvent offertes par l'adversité, et tirer parti des exemples donnés par ses noirs compagnons. Il remarqua au milieu des végétaux de toute nature, dont il ignorait d'ailleurs le nom et les propriétés, de gros grillons verdâtres évoluant lentement à travers des feuilles épaisses et charnues dont l'aspect le frappa.

– Tiens ! je connais cela. Notre ami Zouga ne manquait pas, quand il apercevait ces espèces de criquets, de fouiller au pied des feuilles sur lesquelles ils se tiennent et généralement, il trouvait quelque chose.

» Fouiller... Mais, avec quel outil. Eh !

parbleu, une branche quelconque me servira de bêche.

Le jeune homme ne se trompait pas dans ses prévisions. Après avoir cassé un solide gourdin au premier arbre venu, il pratiqua une large excavation, et réussit, après une demi-heure d'efforts, à extraire du sol une grosse racine tubéreuse, du volume de la tête, ayant un peu l'aspect et la saveur du navet, mais infiniment plus tendre et plus juteuse[1]. Il croqua à belles dents la bulbe dont il ne laissa pas perdre un atome, puis, restauré par ce festin d'anachorète, il revint vers le cheval qu'il trouva languissamment allongé dans les herbes.

– Bon, murmura-t-il, il ne manquerait plus à la série que ma bête fût fourbue.

» Allons, camarade, debout et au trot. Il faut retrouver cette belle allure de ce matin et marcher vers le Sud. Voyons, je ne me trompe pas. Ç'est bien au Nord qu'il m'a entraîné.

» Je n'ai plus de boussole... plus de montre... plus rien.

[1] Cette racine est sans doute le *Mesambryanthemum edule*.

» Si, je possède vingt mille francs en or dans la sacoche de Joseph ; près de sept kilogrammes de poids mort à traîner... Pauvre Joseph !

Il caressa le cheval qui leva sa tête intelligente, fit un effort violent pour se lever, et retomba lourdement. L'impatience commençait à le gagner.

– Allons ! fit-il avec un clappement de langue.

» Il ne bouge pas plus qu'un terme. Si encore j'avais une bride et des éperons !

» Ma foi, tant pis, aux grands maux les grands remèdes.

Il leva son gourdin sur la croupe du pauvre animal et le cingla d'un coup vigoureux. Il se mit debout sur ses quatre pieds et tenta d'allonger ses jambes raidies.

Alexandre lui sauta d'un bond sur le dos, le talonna rudement, le piqua même de la pointe de son bistouri, mais sans pouvoir le faire avancer.

De guerre lasse, il se rappela un procédé barbare employé par les draymen du Cap pour faire marcher les mules rétives. Il s'élança sur le

sol, ramassa du sable, en entonna une pleine poignée dans chaque oreille de la bête, remonta sur son échine, saisit les oreilles, les serra et secoua brutalement.

Ce moyen bizarre et cruel réussit à souhait, car le cheval fit quelques pas, puis s'échauffa peu à peu, et finit par prendre un petit trot allongé dont le cavalier dut se contenter, bien qu'il eût préféré le galop furieux du matin.

– Bah ! dit-il philosophiquement, je camperai cette nuit sous un arbre et j'arriverai demain au kraal.

» Si le cheval n'est pas en bon état, je ne vaux guère mieux, et quelques heures de repos nous feront grand bien.

Alexandre, jouait hélas ! de malheur, et il était écrit que la fatalité s'acharnerait après lui dans ce jour néfaste.

Il trottinait depuis une heure environ, et cherchait, en prévision de la nuit, un lieu propice à son campement improvisé, quand un sifflement aigu retentit au-dessus de sa tête, mais un peu en

avant. Un objet dont il ne put tout d'abord distinguer la forme, glissa devant lui et tomba juste sur le col du cheval, au ras des vertèbres cervicales. L'animal tomba sur le coup comme foudroyé, entraînant dans sa chute son cavalier qui sut se dérober fort à propos par une agile voltige.

Le jeune homme se rendit compte du nouveau et terrible danger auquel il venait d'échapper, en reconnaissant une de ces énormes lances empoisonnées que les indigènes suspendent aux arbres, au-dessus des sentiers fréquentés par le gros gibier, entre autres le rhinocéros.

Elles sont accrochées à une assez grande hauteur et la corde qui les soutient est maintenue au travers du sentier par une fourche qui va s'attacher à un piquet légèrement enfoncé dans le sol. Tout animal qui, en passant heurte cette corde, fait tomber sur lui une hampe longue d'un mètre cinquante, et grosse comme la jambe. Cette hampe est terminée par le fer barbelé d'une sagaie, trempé dans du poison, et emmanché peu solidement, de façon à se détacher et à rester dans

le corps de la bête, où l'a fait entrer le poids du madrier, augmenté par la chute.

Si l'allure de sa monture eût été plus rapide, Alexandre recevait sur le crâne le coup qui tua raide le cheval. Le poison fut inutile. Le fer avait tranché la moelle épinière avec autant de précision que le couteau du *cachetero* qui, dans les courses de taureaux, donne ainsi le coup de grâce à la bête mortellement blessée par la *spada*.

– Décidément, dit-il avec une sorte de désespoir comique, il m'est impossible de servir dans la cavalerie. Je ne puis avoir un cheval entre les jambes sans lui porter malheur.

» Eh bien ! redevenons donc fantassin. Demain matin, je reprendrai pédestrement ma route, après avoir passé une nuit ici. Il faudrait préalablement allumer un bon feu, car le cadavre de mon pauvre bucéphale ne manquerait pas d'attirer tous les carnassiers de la forêt. J'ai fort heureusement conservé mon briquet, et ma mèche est parfaitement sèche.

» La, tout va bien. Une grillade de cheval pour dîner, puis, bonsoir.

La nuit qui succéda à cette journée traversée d'aussi émouvantes péripéties fut calme, et Alexandre s'éveillait dès l'aurore, en entendant les notes discordantes d'un vol de perroquets gris.

Il allait se lever d'un bond pour secouer l'engourdissement produit par le brouillard, mais il resta inerte comme cloué au sol. Le drame de la veille se présenta soudain à son esprit. Il se crut en proie au cauchemar ou immobilisé par la courbature, et poussa un cri pour s'assurer qu'il était bien éveillé.

Une clameur retentissante lui répondit, et il aperçut, avec stupeur, aux premières lueurs du matin une troupe nombreuse de noirs vêtus de loques grotesques et armés de fusils de traite. Ces nouveaux venus avaient profité de son sommeil pour le garrotter étroitement, sans qu'il en eût conscience, grâce à l'écrasante fatigue de sa course à travers le bois et la plaine.

Rien ne pouvait plus l'étonner ni l'émouvoir. Il regarda intrépidement ces lâches ennemis de la dernière heure et ne put retenir une exclamation d'étonnement.

Il venait de reconnaître les indigènes qu'il avait rencontrés lors de sa première entrevue avec le Révérend. C'étaient bien les noirs virtuoses, l'orchestre ambulant dont la discordante cacophonie avait mis en fuite le saint homme.

– Que voulez-vous de moi, leur demanda-t-il brusquement, et de quel droit m'arrêtez-vous ?

» Que vous ai-je fait ?

Alors le chef qui possédait quelques bribes d'anglais, s'avança impudemment jusqu'à le toucher, et lui dit :

– Le blanc a brisé les bûches des esclaves appartenant aux marchands venus du couchant.

» Les Bushmen ont tué les marchands, et mes hommes ne pourront plus vendre de prisonniers. Je ne pourrai plus leur donner de vêtements, de Cape-brandy, ni de fusils.

» Puisque le blanc a réduit mes noirs à la misère, il sera leur esclave. Il écrasera le millet et le sorgho, il aidera les femmes à servir les hommes, et il ne retournera jamais à Cap-Town.

» Le blanc est esclave, qu'on lui mette la bûche.

XV

Un homme qui croit à l'absurde en raison de l'absurdité même. – Les Bushmen prétendent que la barbe confère aux Européens la faculté de ne pas s'égarer dans la forêt vierge. – Sur la piste. – Flèche empennée de rouge. – Le fléau du bétail dans l'Afrique Australe. – La tsé-sté. – Tout animal domestique piqué par la tsé-tsé est condamné à une mort inévitable. – Curieuse immunité de l'homme et des fauves. – Projet désespéré. – Le radeau. – Orage, tempête, inondation. – Massacre de chevaux. – Perdus ! – Toujours la trahison. – Accès de fièvre pernicieuse.

Albert de Villeroge, Joseph, master Will et le Révérend, montés chacun sur un des chevaux que, dans sa prévoyance, le Bushman leur avait amenés après le massacre des négriers, se

dirigèrent au trot vers le lieu où commençait la piste d'Alexandre. Le cinquième cheval, tenu en laisse par Zouga, portait les bagages, et les deux noirs, insensibles à la chaleur comme à la fatigue, jouaient des jambes de façon à tenir toujours la tête de la cavalcade. Telle est en effet l'infatigable célérité des indigènes de l'Afrique Australe, surtout de ceux du Kalahari, qu'ils peuvent, pendant des journées, et même des semaines entières, rivaliser avec les montures les plus robustes et les mieux entraînées.

Les deux Catalans interrogeaient avidement l'espace, le Révérend conservait son impassibilité de glace, master Will songeait. Plus que jamais le policeman maudissait la présomption qui l'avait poussé dans une sotte aventure dont il appréhendait, non sans raison, le dénouement. D'autre part, cette existence remplie d'alertes continuelles, traversée de privations sans nombre, commençait par lui peser horriblement. L'attitude pleine de calme, de dignité, familière aux trois amis, l'élévation de leurs sentiments, le déroutaient de plus en plus. Enfin le but mystérieux de leur voyage vers le Nord auquel il

n'avait été fait jusqu'alors aucune allusion, lui échappant complètement, il ne pouvait concevoir cette fantaisie étrange qui leur imposait des fatigues inouïes, et leur faisait courir des périls sans cesse renaissants.

Quant à croire qu'ils avaient trempé dans l'assassinat du mercanti, master Will, entêté jusqu'à la démence comme tout Anglo-Saxon de race pure, eût soutenu mordicus sa première impression, quelque folle qu'elle pût être.

« *Credo quia absurdum* » : Je crois parce que c'est absurde, disaient les anciens logiciens à bout d'arguments. Master Will regardait les trois Français comme des assassins parce que cette croyance était idiote.

Il convenait pourtant à part lui que c'étaient de singuliers criminels, mais, en somme, la police, cette souveraine et impeccable collectivité, a consigné des faits bien plus extraordinaires et non moins mystérieux. Et il se consolait en pensant que s'ils n'avaient pas agi dans un motif d'intérêt matériel, – leur désintéressement semblait du moins le prouver, – ce motif pouvait et devait être

d'un ordre différent. Aussi, furieux de se casser perpétuellement la tête sur ce logogriphe dont il ne pouvait trouver le mot, il avait consciencieusement pris en grippe ces intrépides voyageurs, ces cœurs vaillants, dont son esprit, saturé de formules policières, perverti d'idées préconçues, ne pouvait concevoir la suprême grandeur. Il est un fait constant, c'est que l'homme de police, habitué à évoluer toujours dans les bas-fonds des sociétés, à voir de près toutes les turpitudes, à vivre toujours dans la suspicion, ne peut ni ne veut croire à la vertu. Pour le penseur, le moraliste, le philosophe, le criminel est un être à part, un monstre. Le policier, au contraire, serait tenté de regarder, sinon comme un monstre, du moins comme un fou, dangereux peut-être, l'homme que des qualités ou des vertus transcendantes élèvent au-dessus du vulgaire. Il comprend et explique volontiers le vice, mais l'appréciation des grandes vertus humaines est pour lui lettre close.

D'autre part le Révérend avait subjugué master Will qui lui était complètement inféodé, depuis le moment où le bandit l'avait associé à

ses hypocrites et ridicules momeries. La seule excuse, en admettant que la bêtise puisse en trouver, consistait dans sa bonne foi.

Il suivait donc la cavalcade en maugréant contre lui-même et en maudissant ces coupables dont le crime se refusait à ses formules.

Pendant qu'une poignante inquiétude dévorait Albert et Joseph, Zouga et le Bushman montraient une confiance au moins singulière. Et comme Albert intrigué en demandait le motif à ce dernier :

– Oh ! répondit le noir, le grand chef blanc ne se perdra point, *il a une barbe comme vous*[1].

Singulière idée, dit à ce propos Thomas Baines, le brillant explorateur de l'Afrique Australe, de s'imaginer que la face velue est, pour l'Européen, une garantie qu'il saura trouver son chemin dans les taillis.

Les chevaux gardaient leur trot soutenu, et les noirs limiers, rivés à la trace d'Alexandre, ne renoncèrent à leurs recherches que quand la nuit

[1] Historique.

arriva. Le lendemain, dès la première heure, la poursuite recommença, et dura la journée entière sans la moindre défaillance, bien que les gens et les bêtes n'eussent pris qu'un court instant de repos à la halte de midi.

La petite troupe se trouvait à ce moment au bord du lac où Alexandre avait failli être dévoré par les crocodiles. On retrouva les empreintes laissées par les sabots du cheval, au moment où l'animal affolé s'était rué au milieu des eaux.

Albert ne pouvait comprendre le motif de cette immersion, non plus que la direction prise par son ami. Comme il ignorait les conditions dans lesquelles il avait accompli cette course, il se demandait avec inquiétude pourquoi il avait suivi cette route qui, si elle le conduisait vers le gisement de diamants, était diamétralement opposée au kraal où il savait trouver ses compagnons. Il fallait donc qu'il fût serré de près par de terribles ennemis, pour risquer une tentative aussi périlleuse.

Pour la seconde fois, la nuit arrêta cette chasse à l'homme. Elle reprit au soleil levant. Le guide

et le Bushman contournèrent le lac, et retrouvèrent la trace de l'autre côté, ainsi que le trou d'où le fugitif avait extrait la racine alimentaire. La voie qui était saignante, comme disent les veneurs, les conduisit au lieu où le cheval foudroyé par la chute de la lance s'était abattu pour ne plus se relever. De nombreuses traces de pieds nus, apparurent alors autour du squelette de l'animal, nettoyé à fond par les carnassiers. Une troupe de noirs avait séjourné en ce lieu, mais, chose bizarre, l'empreinte des bottes d'Alexandre, bien reconnaissables à leur forme particulière, s'arrêtaient là, et il fut impossible de les retrouver ailleurs, en dépit des plus patientes investigations. Celles laissées par les pieds nus, remontaient bientôt vers le Nord, et venaient se perdre au bord d'une rivière étroite et profonde qui suivait la même direction.

Albert, le Bushman et Zouga n'en pouvaient croire leurs yeux. C'est en vain que, courbés sur le sol, interrogeant les herbes froissées, les terres foulées, ils décrivirent avec une adresse et une patience inimaginables des cercles de plus en plus larges, il leur fut matériellement impossible

de rien découvrir.

Anxieux, désespéré, le Catalan fut forcé de s'avouer que son ami, pour disparaître ainsi, avait dû être enlevé par les noirs, et porté jusqu'à la rivière. Ces indigènes avaient sans doute un intérêt puissant à dissimuler leur rapt et leur direction, car ils avaient dû descendre ou remonter le cours d'eau en bateau. La vue de coulées profondes creusées dans les vases molles par la quille arrondie de quatre embarcations, confirma bientôt la justesse de cette supposition.

Seul, le Révérend sut bientôt à quoi s'en tenir, car la vue d'une flèche à plume rouge, curieusement travaillée, qu'il trouva piquée sur la rive, le fit légèrement tressaillir.

– Tiens !... murmura-t-il en souriant sardoniquement, mais, voilà, si je ne me trompe, un instrument dont je connais la provenance.

» Je veux que le diable m'emporte, si cette flèche n'est pas tombée du carquois d'un de mes braves camarades, les Betchuanas. Il auront sans doute réussi à mettre la main sur ce grand escogriffe, et vont l'emmener « là-bas ».

» Bravo ! Voilà qui simplifie la besogne. Il va être fouillé méthodiquement, et s'il possède le plan, je ne tarderai pas à être en possession de ce précieux document. S'il ne l'a pas, je m'arrangerai de façon à inventorier les poches des deux autres.

» Allons, tout va bien.

Le misérable tendit froidement la flèche à Albert et ajouta :

– La présence de cette arme, ne fait, monsieur, que confirmer vos doutes. Les noirs se sont certainement embarqués sur cette rivière que je crois volontiers être un des affluents éloignés du Zambèze.

– Déjà ! En êtes-vous certain ?

– Je n'oserais être trop affirmatif. Mais, ce n'est pas la première fois que je parcours la région, et si j'en juge par la configuration du sol, la brusque déclivité du terrain parcouru depuis plusieurs heures, la direction Nord de ce cours d'eau, tout me porte à croire que je ne fais pas d'erreur.

Albert, à ces mots, sentit son espoir renaître. Alexandre a peut-être pu s'orienter et prendre cette voie qui le rapproche des cataractes Victoria. Il se sera adjoint cette troupe de noirs. Peut-être est-il blessé, ou simplement fatigué, et alors, il se sera fait porter.

En somme, les trois amis n'étaient-ils pas convenus, pour ne pas perdre de temps, de se diriger vers le but de l'expédition, si un cas de force majeure venait à les séparer.

Il est vrai que Alexandre, homme de précaution s'il en fut, ponctuel et méticuleux comme personne, eût dû au moins laisser quelque vestige de son passage, quelque indice relatif à sa direction. Mais, les circonstances premières avaient pu être défavorables à des tentatives de ce genre, et il était à présumer qu'avant peu ces indices ne manqueraient pas d'apparaître.

En conséquence, il fut résolu qu'on pousserait vers le Nord, en suivant le lit de la rivière. Il était impossible que les noirs bateliers n'abordassent pas sur un bord ou sur l'autre, pour camper, après une journée entière de course en pirogue.

Ce projet avait depuis peu reçu son exécution, quand les deux noirs manifestèrent soudain une vive inquiétude.

– Qu'y a-t-il, demanda Albert en cherchant à percer d'un regard les masses de feuillage.

– La tsé-tsé !... chef, c'est la tsé-tsé. Il faut fuir au plus vite, quitter la rivière, où les chevaux vont succomber.

Albert connaît de nom et de réputation, le terrible insecte, et le cri du guide le fait frémir. La troupe qui suit le bord de la rivière, s'avance en effet au milieu d'un essaim compact de mouches agiles, importunes par leur bourdonnement et la ténacité avec laquelle elles s'attaquent aux chevaux.

Fuir ce lieu infesté... mais c'est abandonner l'unique voie qu'a dû suivre Alexandre ! Demeurer plus longtemps, c'est condamner à une mort certaine les animaux dont la célérité peut seule lutter avec la vitesse des pirogues...

Il est d'ailleurs trop tard. Chaque cheval a été en moins d'une minute piqué en plus de cent

endroits par les implacables diptères, et une seule atteinte est mortelle !

Que faire ! Que résoudre, devant ce nouveau coup du sort ! Dans deux ou trois jours, peut-être dans douze heures, les pauvres animaux auront succombé, sans qu'il soit possible d'enrayer la marche du fléau.

C'est que parmi tous les insectes qui surabondent dans cette partie de l'Afrique, située entre les possessions anglaises du Cap et l'Équateur, le plus redoutable est certainement la tsé-tsé, à ce point que les naturels eux-mêmes sont forcés d'abandonner les lieux où elle habite ou de renoncer à l'élevage du bétail.

Non pas que l'homme ait à redouter le venin qu'elle distille. Sa piqûre a cela de particulier qu'elle est inoffensive pour lui ainsi que pour les animaux sauvages. Mais le chien, le cheval et le bœuf, ces indispensables auxiliaires de l'explorateur et du colon, succombent fatalement à la plus légère atteinte. Et ce dénouement inévitable est d'autant plus rapide, que l'animal est en meilleur état.

La tsé-tsé n'a pas d'aiguillon. L'inappréciable quantité de venin qu'elle inocule, est contenue dans une glande située à la base de sa trompe. Quand elle veut prendre sa nourriture, elle s'élance rapide comme une flèche sur la bête qui passe, plante ainsi que le moustique sa trompe au milieu des tissus, et s'envole bientôt, gorgée de sang, après avoir laissé, comme trace de son passage, une imperceptible rougeur, accompagnée d'une légère démangeaison.

Ainsi que je viens de le dire, l'homme, les animaux sauvages, et, chose bizarre, le veau pendant la période d'allaitement, sont absolument réfractaires à cette inoculation.

Quant au bœuf, s'il est préalablement émacié par le jeûne et la fatigue, les symptômes d'empoisonnement se manifestent au bout de quelques jours seulement. Un mucus abondant s'écoule alors de ses yeux et de ses naseaux, un frisson convulsif le saisit, et le dessous de sa mâchoire inférieure gonfle rapidement. Il maigrit avec une telle rapidité, qu'on le voit pour ainsi dire fondre heure par heure. Les muscles

s'atrophient, la diarrhée survient, il cesse de paître, et meurt dans un état d'épuisement qui le fait ressembler à un squelette.

Ceux, au contraire, qui ont un certain embonpoint, offrent des symptômes presque foudroyants d'intoxication.

Quelques heures à peine après avoir été piqués, ils sont pris de vertige comme si le cerveau était le premier attaqué. Ils tournent convulsivement sur eux-mêmes, beuglent plaintivement, deviennent aveugles et périssent au bout de douze à quinze heures.

L'autopsie montre une désorganisation complète qui s'étend à tous les tissus, comme à tous les organes. Les chairs sont molles et gluantes, la graisse devient filante comme de l'huile, le cœur est aussi flasque qu'une vessie vide, les poumons sont gorgés d'un mucus sanguinolent, le foie jaune pâle s'écrase sous le doigt, bref, quiconque n'a pas vu les ravages occasionnés par cette minuscule ponction, ne saurait s'en faire la moindre idée.

Le chien et le cheval présentent les mêmes

symptômes, et la décomposition de leur organisme est identique. Seule, parmi les animaux domestiques, la chèvre possède le même privilège que l'homme et les bêtes sauvages. Il en résulte qu'elle est l'unique animal domestique de beaucoup de peuplades habitant les bords du Zambèze où la tsé-tsé devient un véritable fléau.

De même qu'il a été jusqu'à présent impossible de trouver un remède à ce mal terrible, de même, aussi, les naturalistes qui ont étudié la tsé-tsé n'ont pu donner d'explication satisfaisante, à l'immunité d'animaux sauvages dont la nature se rapproche sensiblement de celle des animaux domestiques infectés, étant donnée, surtout, la faible différence existant entre le bœuf et le buffle, le zèbre et le cheval, le mouton et la chèvre.

Bien plus, le veau qui tette est à l'abri tant que dure la lactation, et le chien nourri de lait n'en succombe pas moins. Enfin, il ne saurait y avoir de préservatif résultant soit de l'adaptation au climat, soit de l'inoculation. Un animal qui, chose bien rare, guérit après une piqûre légère,

succombe l'année suivante à de nouvelles atteintes, et les bêtes qui, depuis plusieurs générations, vivent à l'état presque sauvage sur les terrains infestés, meurent comme celles qui arrivent des points où la tsé-tsé est inconnue[1].

Albert sachant que les chevaux sont condamnés à une mort certaine et que ce moment est d'autant plus rapproché qu'il sont en meilleur état, pense tout d'abord à utiliser le peu de temps qui leur reste à vivre pour les pousser à fond de train. Il n'y a plus à les ménager, au contraire, car, quoi qu'on puisse faire, leurs instants sont comptés. Peut-être, en accélérant leur allure, sera-t-il possible de rejoindre les ravisseurs d'Alexandre, ou tout au moins de se rapprocher d'eux, de façon à pouvoir intervenir efficacement à bref délai.

Ce plan a déjà reçu un commencement d'exécution, et les bêtes, vigoureusement éperonnées, franchissent rapidement les berges de la rivière où croissent des buissons rabougris et clairsemés. Malheureusement la configuration

[1] Le nom scientifique de la tsé-tsé est *Glossita morsitans*.

des terrains change bientôt. Au sol résistant, formé de sables et de roches, succèdent des alluvions d'où s'élance une inextricable lacis de lianes et de plantes aquatiques à travers lesquelles il est impossible de passer. Les chevaux bronchent à chaque pas et s'enfoncent dans les vases molles, pendant que les cavaliers, submergés en quelque sorte, dans cette mer de folle végétation, se voient, à tout instant, près d'être arrachés de leur selle.

– Mais, nous sommes donc maudits, s'écrie avec un sanglot déchirant et en s'arrachant les cheveux Albert, qui voyait la fatalité s'acharner ainsi après lui.

» Allons ! pied à terre, puisque la voie est impraticable aux piétons comme aux cavaliers.

» Nous n'avons pas de canots. Eh ! bien, il nous faut, avant deux heures, trouver un moyen de descendre la rivière.

– Un radeau ?... interroge Joseph.

– J'y pensais. Les bois abondent ici... des bois à texture peu épaisse qui flotteront facilement.

– ... Mais, les cordages, pour assembler les madriers ? demande à son tour le Révérend.

– Eh ! parbleu, il y a des lianes...

– Elles cassent comme verre...

– Tuons les chevaux. Leur peau est solide. Nous en fabriquerons des lanières.

– Bravo ! Dépêchons.

Et les deux Anglais, ainsi que les noirs, stimulés par leurs intrépides compagnons, se ruent dans les taillis, sabrent à tour de bras les tiges, les égalisent tant bien que mal, les rangent par taille et par grosseur en attendant le moment de les ajuster.

Cette besogne préparatoire est l'affaire d'une heure à peine, tant chacun développe de fiévreuse activité. Zouga et le Bushman égorgent les chevaux, les dépouillent tout pantelants encore, lancent à la rivière leur chair infectée, et découpent en longues lanières leurs peaux sanglantes. Nul ne pense à prendre un instant de repos, chacun oublie la faim qui commence à se faire sentir, et tous, insoucieux d'épais nuages qui

s'amoncellent, de formidables coups de tonnerre qui retentissent bientôt, de larges gouttes de pluie qui ruissellent, travaillent en proie à une surexcitation fébrile.

En dépit de la fureur des éléments, dont le déchaînement atteint, en quelques moments, une intensité terrible particulière à ces régions, le primitif engin de navigation est paré à flotter. Il y aurait pourtant imprudence à se mettre en route sans désemparer. La nuit est tout à coup devenue profonde, sous l'opaque nuée qui dort lourdement à la cime des arbres. Les éclats du tonnerre deviennent assourdissants, et des milliers d'éclairs, confondus en une seule fulguration, zèbrent de lueurs blafardes les eaux couleur de plomb, et les masses de feuillages qui s'échevèlent sous la rafale. La pluie fait rage. C'est une de ces averses diluviennes dont l'habitant de nos latitudes ne saurait se faire une idée. Une sorte de subversion de haut en bas que pourrait produire le brusque effondrement d'un réservoir de vingt-cinq lieues carrées, figuré par la couche nuageuse !

Un tel volume d'eau, croulant presque instantanément de la nuée, a pour effet immédiat de gonfler le lit de la rivière. Dans quelques minutes, le phénomène météorologique va se compliquer d'une inondation. Déjà, le cours d'eau monte à vue d'œil, et l'on aperçoit, à la lueur des éclairs, les débris qu'il charrie, courir avec une vitesse de plus en plus grande. Il est urgent de larguer l'amarre et d'aller de l'avant, car, s'il y a danger de chavirer en s'abandonnant aux flots, le péril est bien plus grand en restant exposé aux heurts des troncs arrachés par la tourmente.

Albert a pris place au milieu du radeau. Près de lui se tient le Révérend, impassible toujours, et plus sinistre que jamais, dans sa longue lévite collée à son torse anguleux. À l'avant et à l'arrière les deux noirs, armés chacun d'une longue perche, se mettent en devoir de guider la frêle plate-forme. Joseph et master Will, encore sur la rive, se préparent à embarquer.

Un coup de tonnerre, dont le bruit couvrirait celui de vingt batteries d'artillerie, disloque à ce

moment la nuée. Une rafale épouvantable tord les arbres qui s'écroulent avec fracas, et le radeau, subitement démarré, file comme une flèche, au milieu d'une avalanche de débris.

Le policeman, qui tient en ce moment le câble végétal, ne sent plus de résistance. Il roule sur le sol et pousse un juron carabiné de matelot en fureur, en s'apercevant que l'extrémité a été coupée en biseau avec un instrument tranchant, et non pas rompue par un corps étranger. Un hurlement de rage échappe en même temps à Joseph qui ne voit plus la tache noire formée par le radeau sur les eaux gris-de-plomb.

Plus de doute. Il est seul à terre avec master Will, pendant que son ami, ballotté sur les poutrelles branlantes, est emporté à la merci du courant.

Pendant ce temps le Révérend, après s'être assuré, d'un rapide regard jeté circulairement, que les noirs bateliers, trop occupés à leur périlleuse manœuvre, n'ont pu voir le geste singulier qui lui est échappé au moment de ce brusque appareillage, referme posément un

couteau qu'il tient encore à la main, le serre dans sa poche, et conserve une immobilité absolue.

Chose étrange, Albert semble ne s'être aperçu de rien. Insensible au déchaînement des éléments, il reste accroupi, la tête entre ses mains, le dos arqué, sans s'occuper de ce que sont devenus ses compagnons, dont il ne remarque pas l'absence, sans même sentir que le radeau tangue et roule sur la rivière devenue torrent.

Le Révérend, intrigué de cette torpeur, lui touche l'épaule du bout du doigt. Le jeune homme relève la tête, fixe un regard atone sur lui et semble ne pas le reconnaître. Les éclairs, pourtant, illuminent, comme en plein jour, cette scène étrange et dramatique. Zouga et le Bushman, arc-boutés sur leurs perches, constatent avec terreur la disparition des deux blancs. À peine s'ils peuvent se communiquer leurs impressions, car la manœuvre sollicite toute leur attention. Il est d'ailleurs impossible de stopper, tant est violente l'impétuosité du courant. Il leur faudra attendre, pour s'échouer, un moment favorable et un endroit propice, car les braves

noirs ne pensent pas un seul moment à continuer la route en abandonnant les deux hommes.

– Monsieur... monsieur de Villeroge, interrogea le faux missionnaire, en appuyant plus fortement la main sur l'épaule d'Albert.

Un plaintif gémissement est sa seule réponse. Il essaye pourtant de se lever, mais, terrassé par un mal inconnu, il s'abat lourdement sur les branchages entrelacés, sans donner d'autre signe de vie qu'une respiration saccadée, qui s'échappe en rauques sifflements de ses lèvres contractées.

– Allons, bon ! murmure froidement le Révérend, il ne manquait plus que cela. Voilà mon gaillard en proie à un accès de fièvre pernicieuse. Un accès à forme congestive. Je m'y connais. Il a quatre-vingt-dix chances pour cent d'y laisser ses os.

» Tiens !... Mais, je deviendrais de la sorte son héritier.

» Précieux héritage, s'il porte le plan du trésor des rois Cafres. Mais, s'il n'a pas en sa possession ce document, j'aurai fait une jolie

besogne en coupant l'amarre du radeau.

» Bah ! Si ses poches sont vides, j'en serai quitte pour le soigner et le sauver si faire se peut, car, alors, il faut qu'il vive. Puis, nous nous mettrons à la recherche de son domestique et de mon benêt de policeman. Il faut, pour cela, rattraper les noirs qui ont enlevé leur troisième compagnon. J'aurai, de la sorte, un véritable corps d'armée pour opérer ma petite manœuvre, et, ma foi, ces Français, hier encore si fringants, ne seront plus en état de résister.

XVI

Où l'on fait enfin connaissance avec madame de Villeroge et son père. – Sur la route des Champs de Diamants. – À travers l'Afrique Australe. – Attaque d'une diligence. – Bandits masqués. – Toujours des cadavres. – Infâme comédie. – Nouveaux exploits de Klaas le Boër. – M. Smithson grièvement blessé. – Le kraal abandonné. – Singulière rencontre. – Encore une victime du Boër. – La fille du juif de Nelson's Fountain. – Les deux orphelines.

Le jour même où Albert de Villeroge, après avoir intrépidement lutté pour retrouver son ami enlevé par la horde sauvage, tombait foudroyé par la fièvre pernicieuse, sur le radeau devenu le jouet des flots, les rayons du soleil couchant éclairaient une scène dramatique dont les bords de la rivière Brack était le théâtre.

Une voiture beaucoup plus petite, et infiniment plus légère que les wagons énormes qui depuis l'origine de la colonie servent encore, au Cap, de véhicule à la plupart des voyageurs, file rapidement au trot de ses quatre chevaux, sur une voie à peine tracée au milieu des herbes desséchées. Sur le porteur de gauche, un postillon enfoui dans d'immenses bottes, la tête protégée par un casque blanc, se tient avec cette rigidité qui est le propre de tout cavalier anglais. Il interrompt de temps en temps le clic-clac agaçant de son fouet pour emboucher un petit cornet de cuivre suspendu en bandoulière à son épaule, pendant que le cocher, sortant de dessous la capote où l'avait confiné la chaleur du jour, aspire à longs traits la brise qui commence à souffler. L'un et l'autre portent à la ceinture un revolver de fort calibre accroché dans une sacoche de cuir, et jettent de droite et de gauche des regards quelque peu soucieux.

L'intérieur de la voiture est occupé seulement par deux voyageurs. Un vieillard et une jeune femme. Le premier, grand, maigre, les cheveux rares et gris, la face soigneusement rasée,

présente à première vue, le type bien connu sur lequel semblent s'être modelés la plupart des missionnaires protestants. Sa compagne est une de ces adorables Anglaises aux cheveux d'or, aux yeux d'azur et dont la carnation superbe appelle cette comparaison surannée, quoique toujours gracieuse, d'une rose en plein épanouissement. Mais, si en dépit des fatigues d'un voyage déjà bien long, son visage conserve toute sa juvénile fraîcheur, une poignante inquiétude contracte à chaque instant ses traits si délicats, plisse douloureusement ses lèvres, et fait perler une larme au coin de ses yeux.

– Père !... s'écrie-t-elle douloureusement, quand l'attelage essoufflé ralentit sa course, père !... Nous n'avançons pas !...

» Voyez ! la nuit va venir, et nous devrions déjà être au kraal.

– Anna, mon enfant bien-aimée, prenez courage. Nous avons fait tout ce qui était humainement possible.

» C'est à peine si nous nous arrêtons. Nous avons près de deux jours d'avance sur le

courrier...

– Mais, Albert qui m'attend. depuis trois mortelles semaines. Albert blessé. Mort peut-être, termina la jeune femme avec un sanglot déchirant.

Le vieillard essuya une larme qui coula lentement sur sa joue ridée, et appela le cocher :

– Dick !...

– Master Smithson ?

– Où sommes-nous, en ce moment ?

– À dix milles environ de Pampin-Kraal.

– Arriverons-nous ce soir ?

– S'il plaît à Dieu, gentleman, et si nos chevaux ne s'abattent pas.

– Pensez-vous pouvoir vous guider à la clarté de la lune, quand le soleil aura disparu.

– Je l'espère.

– Êtes-vous sûr de la route ?

– De la direction, oui, master Smithson, mais, quant à pouvoir affirmer que nous sommes en

sécurité, je n'oserais le garantir, ajouta-t-il à voix basse.

» Voyez-vous, si je ne craignais pas d'effrayer madame ?...

– Chut !... interrompit avec angoisse le vieillard.

» Allons, en avant !... Et pressez vos bêtes. Je doublerai vos profits et ceux de votre camarade.

» Crevez plutôt vos chevaux, nous en achèterons d'autres au kraal.

– Oh ! merci, père, s'écria la jeune femme en l'embrassant avec tendresse. Merci !... Que vous êtes bon !

» Comme je vous bénis, à chaque minute qui me rapproche d'Albert.

» Oh ! nous le retrouverons en vie, n'est-ce pas ? Nous le guérirons, et notre affection fera le reste.

On devine, par ce qui précède, que le plan diabolique, élaboré par Klaas le Boër, a pleinement réussi. Le misérable, après le complot tramé dans la case déserte du kopje de Nelson's

Fountain, en compagnie de ses frères Pieter et Cornélis, et de ce personnage énigmatique que nous connaissons seulement sous cette appellation : le Révérend, n'a pas perdu son temps. Quelques heures à peine après l'assassinat du malheureux mercanti, il s'est mis en route pour Cape-Town. Surexcité par l'amour, la haine et la cupidité, il s'est lancé au galop sans hésiter à travers l'énorme étendue de terrain qui s'étend entre le diggin et la petite ville de Beaufort. Rencontrant partout des affidés, trouvant dans les kraals, avec la généreuse hospitalité du désert, des chevaux pour remplacer ceux qu'il mettait hors de service dans sa course furieuse, il franchit en sept jours les quatre cent quatre-vingt-dix kilomètres qui séparent ces deux points extrêmes.

Sans s'inquiéter des gorges, des ravins, des forêts, des rivières, il n'a fait que toucher à Kramer's Fountain, a franchi Steinkopf-River, un des affluents de l'Orange, et a acheté un cheval au kraal de Campbell's Dorp. Le passage du Kaiba, en face la mission de Backouse, a failli lui être fatal. Il en fut quitte pour un plongeon et perdit son cheval. De Backouse il gagna Hope-

Town, escalada un massif rocheux où nul n'eût osé s'aventurer seul, et arriva brisé à Roodkuil-Kraal. Deux jours après, il était à Richmond, brûlait la route jusqu'à Victoria, et, marchant jour et nuit, arrivait à Beaufort tellement courbaturé, qu'il fallut le descendre de cheval, et fendre ses bottes devenues trop étroites pour ses pieds tuméfiés. Le trajet de quatre cent cinquante kilomètres dans un wagon du chemin de fer qui relie Beaufort à Cape-Town, lui rendit toute sa vigueur, et il s'arrêta enfin au chef-lieu de la colonie, aussi dispos qu'au moment du départ. Il avait accompli en neuf jours, ce trajet de près de mille kilomètres, dont cinq cents à cheval, à travers un des pays les plus difficiles qui soient au monde.

Il fit insérer le fait divers relatant l'assassinat du Juif dans un de ces journaux à scandale qui éclosent et vivent sous le soleil colonial, comme sur la boue des métropoles, et fit parvenir à madame de Villeroge, la lettre écrite par le Révérend, dans laquelle il était dit que son mari, grièvement blessé, l'attendait au kopje de Nelson's Fountain.

Cette nouvelle, comme on peut l'imaginer, produit sur la pauvre femme l'effet d'un coup de foudre.

– Partons, dit-elle, en réagissant énergiquement, à son père atterré par cette catastrophe.

En digne fille de missionnaire, habituée aux hasards et aux périls d'une existence aventureuse, elle ne s'inquiéta ni des distances, ni de la fatigue, ni des éventualités d'un semblable voyage. Master Smithson, toujours prêt à partir, acquiesça sans discussion à ce projet devant lequel eussent reculé les moins timorés des habitants de nos pays.

Il réalisa tout son avoir, prit avec sa fille le chemin de fer qui le conduisit à Beaufort, où ils arrivèrent suivis à quelques heures d'intervalle par Klaas qui n'avait garde de perdre leur trace.

À Beaufort, le missionnaire, appréhendant la lenteur des wagons qui servent à transporter les voyageurs aux Champs de Diamants, et redoutant avec raison, pour madame de Villeroge, la société mélangée, pour ne pas dire plus, des voyageurs

habituels, fit marché avec deux hommes qui, pour une somme assez ronde, consentirent à le conduire au kopje, où il croyait trouver son gendre.

La moitié de cette seconde phase du voyage, quoique horriblement pénible pour la jeune femme, s'accomplit sans encombre, et avec une grande célérité. Soutenue par la fièvre, surexcitée par l'angoisse, la pauvre enfant n'a qu'un but, qu'une pensée, faire de la route. Et les deux conducteurs ne peuvent assez admirer sa constance inébranlable, son énergie indomptable, dans laquelle elle puise une force dont eux-mêmes sont à peine susceptibles.

L'attelage a depuis longtemps dépassé Richmond qui est resté à cent kilomètres en arrière. Les voyageurs ont pris, comme étant la plus courte, la voie suivie précédemment par Klaas. Ils se trouvent, avons-nous dit, sur Brack-River[1]. Ce cours d'eau est formé de deux branches qui prennent leur source, l'une à Victoria, l'autre à Richmond, et se réunissent à

[1] Brack-River ou Ongar. L'Orange, s'appelle aussi Gariep.

Honing-Kraal, avant de se jeter dans l'Orange un peu au-dessus de Prieska. C'est une rivière torrentueuse en hiver, et dont le lit serait complètement à sec en été, sans la présence de nombreux lacs circulaires ou pans qui l'alimentent un peu.

Bien que ses chevaux soient horriblement fatigués, le postillon, tant pour complaire aux voyageurs, que pour arriver le plus tôt possible au Kraal, excite ses bêtes de la voix, et les sangle d'un solide coup de fouet.

L'attelage, vigoureusement enlevé, parcourt, de la sorte, environ deux kilomètres, et pénètre dans un épais taillis, au milieu duquel serpente la piste à peine tracée, pompeusement dénommée route. Le soleil baisse de plus en plus et les ombres s'épaississent à la base des arbres. Soit appréhension de la nuit hantée par les fauves, soit fatigue, les chevaux ralentissant leur allure.

– En avant ! crie de nouveau le postillon.

– Stop ! commande impérieusement une voix rude, partie d'un buisson voisin.

Sans tenir compte de cette brutale injonction, le postillon rassemble les rênes, pique son porteur de l'éperon, pendant que le cocher arme précipitamment son revolver dont la batterie crépite avec un bruit sec.

Les chevaux bondissent en poussant un hennissement sonore auquel répondent plusieurs autres chevaux, évidemment dissimulés dans l'épaisseur du taillis.

Puis, quatre ou cinq coups de feu éclatent de droite et de gauche sous la feuillée, faisant fuir avec un grand bruit d'ailes, tout un clan d'oiseaux effarés. L'effet de ce feu de peloton est terrible. Le cheval monté par le postillon, arrêté en pleine course par une balle, s'abat lourdement, la tête fracassée. Le cavalier, obéissant à l'impulsion donnée, jaillit la tête la première à sept ou huit mètres, reste étendu sur le sol, sans pousser un cri, et vomissant des flots de sang.

Le cocher décharge au hasard son revolver dans la direction où il a vu luire les flammes produites par la déflagration de la poudre. Les trois autres chevaux, empêtrés dans le cadavre du

quatrième, s'envoient réciproquement des ruades furieuses et la voiture s'arrête, près de se renverser. Une seconde série de détonations retentit, et un groupe d'hommes, vêtus à l'européenne d'habits délabrés, la tête couverte d'immenses chapeaux rabattus sur leur visage, s'élancent du fourré en poussant un hourra retentissant. Un cri d'angoisse et de terreur s'échappe en même temps de la voiture.

Le cocher, la gorge trouée par une balle, tombe sur le timon et roule jusque sous les pieds des chevaux. Un désarroi effroyable succède, on le comprend sans peine, à cette horrible scène de meurtre.

Cependant, les mystérieux agresseurs, braquant leurs armes sur la voiture, enjoignent rudement aux voyageurs de descendre au plus vite, en les avertissant que la moindre tentative de résistance, serait immédiatement suivie de mort. Des gémissements étouffés ont succédé au cri sorti tout à l'heure de dessous la couverture de toile.

– Mille noms d'un diable ! grogne à voix

basse un des bandits, est-ce que nous les aurions tous tués.

– Hum ! répond un autre sur le même ton, ça ne remue plus ni pieds ni pattes là-dedans.

– Klaas avait bien recommandé de ne pas détériorer la poulette.

» ... Tuez le cocher et le postillon s'ils résistent, a-t-il dit, assommez le vieux s'il vous ennuie, mais, si vous tenez à vos têtes, que nul ne touche un cheveu de cette femme.

– Et ce lourdaud qui n'arrive pas pour nous mettre en fuite, jouer sa petite comédie de sauveur et se poser en héros vis-à-vis de la belle abandonnée.

– Drôle d'idée, tout de même, pour un homme comme lui, qui ne craint ni Dieu ni diable, d'en être réduit à un subterfuge aussi ridicule.

– Pardieu ! moi, si j'avais envie de cette jolie personne, eh ! bien, ma foi, je la prendrais... comme ça... sans phrases... Voilà !

– Nous ne pouvons pourtant pas nous éterniser ici, plantés comme des épouvantails pour les

oiseaux dans les vergers des colons.

– Une dernière fois, descendez, ou nous brisons la voiture à coups de hache ! hurla d'une voix de stentor le premier interlocuteur.

– Place !... Mille tonnerres !... Place !... ou je vous éventre, coquins, cria un cavalier qui arrivait à fond de train sur un cheval énorme.

» Arrière ! misérables !... Arrière !...

– Ouf ! il était temps, voici Klaas qui remplit son rôle de terre-neuve.

» Allons, sauvons-nous, la farce est jouée.

Les bandits, comme s'ils étaient en proie à une subite épouvante à la vue du colon, disparaissent au milieu de la futaie africaine, pendant que le Boër essoufflé, hors d'haleine comme s'il venait de fournir une course désespérée, saute à bas de sa monture et s'élance à la tête des chevaux qui s'effrayent et se cabrent.

– Là... là... dit-il de sa voix rude. Puis, en aparté : les drôles ont fait la besogne en conscience.

» Ce corps inerte, c'est le cocher. Il est mort.

Tant pis pour lui. Et le postillon. Mort aussi. Ah ! c'est stupide. Il me faudra prendre sa place, au lieu d'être dans la voiture... près d'elle...

» Bah ! je regagnerai plus tard ce temps perdu.

» Tiens... Est-ce qu'ils auraient trop bien exécuté mes ordres... Le vieux devrait hurler comme un héron-butor et je n'entends rien. La femme est sans doute évanouie... C'est dans l'ordre.

» Voyons donc un peu ce qui se passe là-dedans.

Il trancha les traits de l'animal mort, fit reculer les autres, passa une longe au col de l'un d'eux, l'attacha à une branche et pénétra dans la voiture.

L'obscurité était complète dans l'étroit réduit. Il tâtonna et, malgré son odieux cynisme, un frisson rapide le secoua de la tête aux pieds, en sentant sous sa main une impression de moiteur.

– Du sang ! cria-t-il d'une voix étranglée.

Saisir dans ses bras robustes un corps inerte, le déposer sur le sol, fut l'affaire d'un moment. Il reconnut, aux dernières lueurs du crépuscule,

master Smithson, complètement évanoui et portant au haut de la poitrine une tache vermeille.

– Mais elle !... Malheur à eux s'ils l'ont tuée...

– Mon père !... Où êtes-vous, mon père ?...

Une forme blanche se détachait en même temps sur le cintre noir de la voiture, et Anna défaillante, les yeux dilatés par l'effroi, essayait, mais en vain, de sortir du sinistre véhicule.

Le Boër releva à ce moment la tête, et sa face brutale apparut à la jeune femme terrifiée.

– Klaas !... murmura-t-elle, Klaas le Boër.

– Votre serviteur le plus empressé et le plus respectueux, madame, reprit-il d'une voix dont l'accent ému contrastait étrangement avec sa brusquerie habituelle.

» Ne craignez rien. Les bandits qui vous ont attaqués sont en fuite. Je suis arrivé bien tard, malheureusement.

– Qu'avez-vous fait de mon père ?...

– Il est là... blessé, légèrement, je l'espère. Je vais m'occuper de lui. Nous connaissons cela,

nous autres sauvages.

Pendant que la malheureuse jeune femme, anéantie par cette nouvelle et terrible catastrophe, stupéfiée par l'arrivée imprévue du Boër, fixe sur lui un regard plein d'épouvante, le géant prodigue au blessé des soins dont la délicatesse paraît complètement incompatible avec son torse de bison.

– Le pauvre gentleman est bien malade... bien malade, dit-il en hochant la tête. La balle a pénétré au sommet de la poitrine...

– Il vivra ! n'est-ce pas... Oh !... dites-moi qu'il vivra.

– Je n'en sais rien. Je l'espère. *Si cela peut vous faire plaisir.*

» Il faut d'abord le transporter au kraal. Puis, nous verrons. Allons, madame, remontez en voiture. Je vais remettre le gentleman près de vous, puis je conduirai l'attelage au petit bonheur.

Klaas tint parole. Après quatre heures d'une marche fatigante, fournie au petit pas par les chevaux épuisés, la voiture s'arrêtait devant la

palissade de Pampin-Kraal.

Au lieu des aboiements par lesquels les chiens, sentinelles vigilantes et parfois agressives, accueillent ordinairement les étrangers, au lieu des multiples bruits produits par le bétail au repos, des allées et venues du personnel nombreux qui veille nuit et jour, nos voyageurs trouvèrent le kraal plongé dans un lugubre silence. La palissade rompue par places, les cases effondrées ou calcinées, de nombreux débris épars çà et là, et dont la clarté de la lune permettait à peine de reconnaître la nature, tout, en un mot, annonçait que la « station » avait récemment été le théâtre d'une de ces catastrophes hélas ! trop fréquentes dans le désert.

Madame de Villeroge sentit son cœur se serrer, à l'aspect de cette solitude. Son père allait-il expirer sans secours ! Le Boër lui-même, qui espérait renouveler l'attelage fourbu, et dont les projets ultérieurs s'accordaient mal d'un séjour prolongé en ce lieu, ne cherchait pas à dissimuler son inquiétude.

Un cri de joie lui échappa, à la vue d'un énorme wagon arrêté de l'autre côté de l'espace découvert, autour duquel reposaient une douzaine de grands bœufs. L'habitation déserte servait d'asile pour la nuit à d'autres voyageurs qui, peut-être, pourraient approvisionner les nouveaux venus.

– Qui va là ? cria, avec un fort accent malais, un homme armé d'une pique, le conducteur du char, sans doute.

– Préviens ton maître, qu'un gentleman blessé et une jeune dame malade, réclament des secours pressants.

– Je n'ai pas de maître.

– Que fais-tu ici, alors ?

– J'accompagne à Cape-Town ma maîtresse, qui revient des Champs de Diamants.

– Eh ! double brute, je veux voir la personne qui commande ici, homme ou femme.

– C'est bon. J'y vais.

Une vive lueur éclaira soudain l'immense maison roulante, et la gracieuse silhouette d'une

femme apparut sur la galerie qui s'étend derrière le timon.

– Qui que vous soyez, dit Anna d'une voix brisée, ne refusez pas assistance à un moribond.

» Écoutez la prière d'une fille qui implore votre compassion pour son père assassiné.

– Venez, et soyez les bienvenus, répondit simplement l'inconnue.

Klaas souleva comme un enfant le malheureux missionnaire qui râlait, escalada le char et déposa le blessé sur une natte.

Une indéfinissable expression de commisération se peignit sur les traits de l'inconnue, à la vue de ce spectacle poignant. Elle tendit la main à Anna que les sanglots étouffaient, puis, mêlant ses larmes aux siennes, elle ouvrit ses deux bras et la serra sur sa poitrine.

– Hélas ! madame, dit-elle à la pauvre enfant éperdue, la destinée qui nous rassemble en ce moment, est doublement terrible.

» Votre père vient d'être frappé par des bandits...

» Le mien a été assassiné il y a trois semaines, là-bas, aux Champs de Diamants... presque sous mes yeux.

Klaas, à ces mots, fit un brusque soubresaut et regarda plus attentivement leur mystérieuse hôtesse. En dépit de son impudence, le misérable se sentit frissonner. Il reconnut en même temps l'aménagement du dray qu'il avait jadis mis à sac, et retrouva jusqu'à la place où le mercanti du kopje de Nelson's Fountain était tombé poignardé par lui.

– Tiens, dit-il en aparté et en reprenant bientôt son aplomb, la fille du Juif. Que diable fait-elle ici ?

» Ce que c'est que de nous et comme on se rencontre !

– Pauvre enfant ! fit Anna, que cette sympathie avait touchée profondément ; et vous partez ainsi, seule, à l'aventure...

– Je retourne au Cap, pour travailler... Tâcher de gagner ma vie. Mais, vous... madame...

Elle allait ajouter : vous qui bientôt, hélas !

allez être aussi orpheline, car, en dépit des soins empressés qu'on lui prodiguait, master Smithson ne reprenait pas connaissance. Une respiration sifflante sortait avec peine de ses lèvres que frangeait une écume sanglante. Ses yeux vitreux, grands ouverts, ne voyaient plus, ses joues se creusaient, l'agonie commençait.

Elle fut courte et horriblement douloureuse. Puis, un dernier spasme le secoua convulsivement, il porta la main à sa poitrine, essaya de se soulever et retomba mort.

Il serait impossible de dépeindre le désespoir de l'infortunée jeune femme, qui croyant son mari grièvement blessé, mort peut-être, perdait ainsi, avec le meilleur des pères, celui qu'elle pensait être l'unique soutien de sa vie.

Le Boër, aussi inconsciemment féroce que les fauves habitants du désert, contemplait stupidement cette scène de désespoir, se dandinait avec des gestes d'ours apprivoisé, et essayait de maladroites consolations qui redoublaient encore la douleur et les appréhensions de la pauvre Anna. La brute n'éprouvait d'ailleurs pas l'ombre

d'un remords, en songeant à ce double assassinat qu'il avait comploté et accompli aussi froidement que s'il se fût agi d'égorger deux antilopes.

Tuer des animaux pour les manger, mettre à mort des hommes dont l'existence le gênait, lui paraissait également naturel. Aussi, attendait-il impatiemment l'instant où la dépouille du missionnaire ayant été confiée à la terre, il pourrait donner suite à son infâme projet. Il ne voulait rien brusquer tant qu'on serait sur le territoire anglais, et s'ingéniait à trouver les moyens d'en sortir le plus tôt possible.

La Juive lui en fournit bientôt l'occasion. Apprenant d'Anna que celle-ci s'en allait au kopje de Nelson's Fountain retrouver son mari, elle lui dit, sans phrase et d'un accent qui partait du cœur :

– Je m'appelle Esther. Je n'ai pas de famille, je suis seule au monde. Soyez ma sœur.

» Retourner aux Champs de Diamants ou aller au Cap, peu m'importe. Mon wagon est largement approvisionné. Il nous servait de magasin. Je vous offre de vous conduire là-bas.

» Vous acceptez, n'est-ce pas, ma sœur ?

Anna ne sut que balbutier un remerciement. Elle fondit en larmes, et se jeta dans les bras de l'excellente créature qu'elle étreignit avec tendresse.

– Bonne affaire, se dit le Boër en se frottant les mains. C'est moi qui vais guider l'attelage, et du diable si je lui fais reprendre la route de la mine. Il ira où je voudrai et les femmes ne s'en apercevront pas.

» Puis, il faut convenir que mon frère Pieter est un heureux coquin. J'allais chercher une femme pour moi, et j'en trouve deux. Nous partagerons. À Pieter la Juive, à moi l'Anglaise. Quant à Cornélis, tant pis pour lui. Il est d'ailleurs trop laid, avec sa face rôtie par le coup de revolver.

» Allons, tout va bien. Il ne nous reste plus maintenant qu'à mettre la main sur le *Trésor des rois cafres*.

Deuxième partie

Le trésor des rois cafres

I

Une rixe au Champ d'Or. – Expressions n'ayant rien d'évangélique panachées de quelques soufflets. – Duel étrange. – Couteau contre revolver. – Un verre de sang pour un verre d'eau. – Sous la tente. – Aventures extraordinaires d'un mineur d'avant-garde. – Les exploits de Sam Smith le « bushranger ». – Histoire d'une pépite de 50 000 francs et d'un diamant gros comme une noisette. – Trois coups de feu et un coup de couteau.

– Caraï !... Je le répète, vous êtes un lâche.

– Un lâche !... moi.

– Oui, vous. Et je vous le redirai à satiété, bien que vous mesuriez deux mètres des cheveux aux talons, que vous soyez gros comme un hippopotame, et fort comme un taureau de cinq

ans... Lâche !... lâche !... lâche !...

– Je vais vous assommer d'un coup de poing.

– Essayez !...

– Vous casser la tête d'une balle.

– Pas davantage.

» Vous criez trop. Moi, je vous insulte à gorge-que-veux-lu, et au lieu de mettre vos menaces à exécution, vous vous contentez de beugler.

» Je me moque de vos poings et de votre revolver, pourceau Yankee.

» Lâche et fanfaron, si quelqu'un parmi les honorables gentlemen veut me prêter un couteau, je me charge de vous saigner à blanc, comme un simple porc de Chicago.

– Le colosse ainsi insulté, poussa un cri de rage, se rua sur son interlocuteur, haut tout au plus de cinq pieds, l'empoigna d'une main par les haillons couvrant à peine sa poitrine brunie au grand soleil, l'enleva comme il eût fait d'un enfant et chercha, pendant deux secondes, un endroit pour le broyer sur le sol.

L'autre, brave jusqu'à la folie, mit à profit ce temps d'arrêt pendant lequel il était suspendu entre ciel et terre, et souffleta à tour de bras, de droite et de gauche, le géant interdit de cette suprême audace.

Flac !... Flac !... Deux maîtresses gifles retentirent avec un bruit d'assiette cassée, pendant qu'un murmure d'étonnement et d'admiration échappait aux nombreux témoins de cette scène étrange.

Non content de cette voie de fait plus humiliante que douloureuse, le petit homme mit un de ses pieds sur la poitrine de celui qui l'avait ainsi harponné, s'arc-bouta et poussa de toute sa force. Les haillons cédèrent en se déchirant avec un craquement sec et restèrent enserrés entre les doigts noueux du mastodonte déconfit.

Son agile adversaire exécuta en arrière une triomphante cabriole, se retrouva d'aplomb sur les deux jambes et s'écria en riant à se tordre :

– Caraï !... Il est bon d'être vêtu avec de l'étoupe. Pas vrai, gentlemen ?

» Et maintenant, si vous voulez-vous amuser comme des lords, écoutez-moi. Qu'on me donne un couteau. Je vais, ainsi que je viens de vous le dire, mettre à l'air les boyaux de ce butor.

» Sangdieou !... Il ne sait pas à qui il s'adresse, le gavache ! Je vais lui montrer comment s'y prennent ceux qui, comme moi, avant d'être chercheurs d'or, ont couru les taureaux, sur la plaza de Barcelone !...

Il y eut, dans l'assistance, un gros rire suivi d'un brouhaha produit par les conversations particulières.

– Le Français a raison.

– Il n'est pas Français, mais Espagnol.

– Qu'importe, c'est un rude gaillard et Dick n'a que ce qu'il mérite.

– Il a tort. On n'insulte pas ainsi un gentleman comme Dick...

– On ne le soufflette pas de la sorte.

– Si... si... bravo !...

– Non !... non !... On se bat.

– Eh ! Demonio !... C'est ce que je demande, riposta l'inconnu.

» Comment, il se trouve ici quelqu'un pour me blâmer d'avoir traité ce rustre comme il le mérite !

» Mais quel est donc l'insulté, s'il vous plaît ? J'arrive des mines, épuisé et sans un sou vaillant. Pauvreté n'est pas un vice, n'est-ce pas ? On me donne un verre d'eau. Le misérable voyant que je n'ai pas comme lui le moyen d'acheter, avec de l'or volé sans doute, du sherry, renverse mon verre et me rit au nez !...

» Gentlemen, il n'en est pas un parmi vous qui ne lui eût fait sauter le crâne. Moi, je me vengerai à ma façon. Je veux le mettre en perce et lui soutirer du ventre un plein verre de sang !...

» Voilà.

Un tonnerre d'applaudissements accueillit cette vigoureuse sortie, et des paris extravagants furent aussitôt établis sur l'éventualité du match qui se préparait.

– Un duel ! C'est cela... Bravo !...

» Moi, je parie pour ce crâne petit Français.

– Cent livres pour Dick !...

– Tenu !

– Deux cents pour le Français !...

– Banco !

– Dick va le mettre en bouillie.

– N'en croyez rien. Il sera saigné comme un porc.

– Tant mieux ! Il nous ennuie, ce Dick. Une brute !

– Voyez, comme il tourmente la batterie de son revolver.

» Il va brûler la cervelle à ce pauvre petit diable avant même qu'il ait fait un mouvement.

– Ah ! mais non. Nous voulons un duel. Un duel loyal. Les distractions sont rares au diggin.

» Si Dick l'assassine, nous le lyncherons séance tenante.

Un Mexicain, au teint olivâtre, coiffé d'un large chapeau de paille, vêtu d'une petite veste

courte et d'un large pantalon ouvert jusqu'à la cheville, s'avança, jeta sa cigarette, se découvrit cérémonieusement et dit :

– Caballero, Votre Seigneurie veut-elle me faire l'honneur de m'accepter pour second.

– Tout l'honneur est pour moi, señor, et j'accepte avec reconnaissance.

– Votre Seigneurie demandait un couteau. Voici ma navaja. C'est la meilleure arme que je connaisse pour « faire une peau ».

– Votre Grâce me comble. Merci, caballero.

Un Anglais, à barbe rousse, à figure froide, mais sympathique pourtant, s'interposa.

– Ce gentleman, dit-il, ne peut se battre au couteau contre master Dick armé de son revolver.

» Je propose que les deux honorables champions se mesurent au noble « jeu de la boxe ». Formons le *ring* et *go ahead* !...

Dick, poussé, tiraillé, sollicité, ne sachant plus à qui entendre, riposta rudement :

– Boxe, revolver, couteau, ça m'est égal,

pourvu que je le tue.

– Et moi, reprit le Français, je maintiens mes droits d'insulté qui me permettent de choisir les armes.

» Je prends le couteau.

» Quant à vous, lourdaud, choisissez ce qui vous ira le mieux. Peu m'importe, d'ailleurs, pourvu que mon verre soit plein de claret tiré à vos veines.

» Tiens, une idée. Vous voulez vous amuser, n'est-ce pas, gentlemen ?

– Oui !... oui !... Nous sommes ici pour cela.

– Eh ! bien, voici ce que je propose. Nous serons placés, mon adversaire et moi, à vingt-cinq pas, sans avoir le droit de nous rapprocher. Il se servira de son revolver, moi de mon couteau.

Un immense éclat de rire accueillit cette singulière proposition, dont l'imprévu fit douter que son auteur fût en possession de toute sa raison.

Seul le Mexicain, qui avait prêté sa navaja, riait d'un air entendu, en homme sachant ce que

parler veut dire, pendant qu'on voyait s'allonger les figures de ceux qui avaient parié pour son client.

Le Français reprit de sa voix sonore, à l'accent vibrant comme un froissement de cymbales :

– Gentlemen, je vais vous montrer ce que vous n'avez jamais vu. J'essuierai trois fois le feu de cet homme avant de faire usage de mon arme. Je lui accorde donc trois balles. La première, parce que je suis Français ; la seconde, parce qu'il est ivre ; la troisième, parce qu'il a peur.

» Oh ! soyez tranquilles. Il me manquera. Quant à moi, je lui planterai, sans quitter ma place, mon couteau en pleine gorge, entre les deux pointes du col de sa chemise entrebâillée.

» Quand vous voudrez, gentlemen, je suis prêt.

Ces dernières paroles enlevèrent définitivement l'assistance, qui manifesta tumultueusement son approbation, avec une surabondance de gestes et de cris, formulés dans toutes les langues et sur tous les tons. Ce hardi compagnon, dont le calme contrastait si

étrangement avec la fureur de l'Américain, atteignait d'emblée aux proportions d'un héros.

– Ah ! Un mot encore. Comme ce personnage que vous appelez master Dick va, en me manquant, fracasser pas mal de vaisselle, il serait bon de lui faire déposer en nantissement une certaine somme, ou de ne pas me placer devant le buffet, car, quand je l'aurai tué, le patron de l'établissement serait capable de me faire payer la casse, et j'ai déjà eu l'honneur de vous prévenir que je n'ai pas un sou vaillant.

Il y eut des cris, des trépignements d'enthousiasme devant cette preuve d'un sang-froid inouï. Les trois hourras de rigueur retentirent, et les témoins de ce match étrange s'empressèrent de faire la haie et de compter les pas.

Il y a là des Européens, parmi lesquels domine l'élément anglais et allemand, de nombreux Irlandais, chassés du sol natal par la misère, et quelques Belges. Puis, des Américains, à barbe de bouc, des Mexicains, des Vénézuéliens, des Argentins, et, brochant sur le tout, des Chinois, la

queue de cheveux tordue en chignon, qui glissent entre les groupes leurs faces jaunâtres de magots impassibles. Tous gens peu scrupuleux, d'ailleurs, venus des champs de diamants après quelques peccadilles, enfants perdus des diggins qui se sont réunis dans le bassin du Zambèze, attirés par les récits plus enthousiastes peut-être que véridiques, dus à des aventuriers qui ont exploré dernièrement la région. On a parlé de placers opulents s'étendant non loin des cataractes Victoria, situées, comme l'on sait, par 25° 41' de longitude Est du méridien de Greenwich, et 17° 41' de latitude Sud. Il paraît que l'or et le diamant se rencontrent en quantités énormes sur ces terres, visitées seulement par de rares explorateurs, et cette nouvelle, vraie ou fausse, a suffi pour faire accourir, de tous côtés, les mineurs d'avant-garde. Ils sont bien un millier qui fouillent le sol, sans grand succès jusqu'alors, et s'empressent de transformer, à titre de consolation sans doute, leurs derniers morceaux d'or en liquides aussi incendiaires que variés.

Aujourd'hui, le diggin chôme. Ces mécréants observent rigoureusement la loi du repos

dominical. Moins par esprit religieux, on le conçoit facilement, que pour avoir une bonne occasion de jouer à satiété, et de boire jusqu'aux extrêmes limites du possible, ou plutôt de l'impossible.

Quoi qu'il en soit du motif, l'immense tente rectangulaire, en toile blanche, solidement tendue sur ses pieux, qui forme le principal « monument » de la cité de l'avenir, est littéralement bondée d'un public affairé et altéré. Les mixtures pharmaceutiques, si chères aux palais anglo-saxons, circulent en laissant une senteur étrange de drogue et de parfumerie combinées, des champagnes innommés détonnent bruyamment, des vins bleuâtres colorent de nuances violettes les tables de bois brut, des alcools, dont la chimie organique rechercherait vainement la formule, flambent avec d'âcres odeurs empyreumatiques, à la grande joie de tous ces buveurs dont les gosiers corrodés ne pourraient s'accommoder de substances moins incendiaires, sinon complètement inoffensives.

La surexcitation produite par l'absorption de

ces boissons redoutables suffirait pour expliquer le motif de cette querelle qui va vraisemblablement amener mort d'homme, et dont l'éventualité défraye toutes les conversations. Ce motif, on l'a vu, est bien futile, puisqu'il s'agit d'un simple verre d'eau renversé, par mégarde peut-être, par un consommateur qui, lui, n'a rien de commun avec son adversaire, du moins au point de vue de la sobriété. Mais dans ces sociétés mélangées, composées de fiévreux auxquels les plus monstrueux excès sont familiers, qui ne connaissent aucun frein, sauf celui de la force brutale, les moindres incidents acquièrent aussitôt une importance capitale.

En outre ce buveur, cet ivrogne plutôt, est Américain. Or, quand on connaît le grossier sans-gêne des représentants de cette race Yankee, qui s'intitulent eux-mêmes « hommes moitié crocodiles et moitié chevaux », on ne saurait être étonné qu'un incident aussi simple ait produit, séance tenante, un *casus belli*, pour peu que le buveur d'eau ait été le moins du monde susceptible. Tout autre se fût excusé. L'Américain a beuglé un rire énorme, s'est contenté de

comprimer entre ses mâchoires le gros paquet de tabac qu'il mastique avec sensualité et d'envoyer, jusque sur les pieds de l'étranger, un long jet de salive noirâtre. Peuh ! Un pauvre diable qui boit de l'eau ! Qu'est-ce que ça peut bien être ! Puis, enfin, il n'a guère plus de cinq pieds de haut, et ne parait pas peser plus de cent livres. Un homme construit sur un tel gabarit qui ne « vaut » pas au moins cent mille dollars, est moins que rien, un puceron, un insecte importun qu'on écarte d'une chiquenaude.

Telle fut tout d'abord l'opinion de l'assistance. Mais voilà que l'insecte riposte avec autant de vigueur que de dignité. Il insulte le colosse, le berne, le hue et le soufflette avec une maestria endiablée !... Il promet enfin de découdre le brutal, et lui pose de telles conditions que, ma foi, les rieurs de tout à l'heure passent, en partie, de son côté, sauf quelques outranciers, inféodés à l'Américain qui, paraît-il, distribue volontiers, quand l'occasion s'en présente, les horions et les grogs avec une égale facilité.

Les tenants du petit Français lui offrent à

l'envi des boissons de toute sorte, s'enquièrent de ses besoins, veulent le faire manger, le ragaillardir, le tonifier, afin qu'il puisse faire bonne figure devant son adversaire, et surtout qu'il leur fasse gagner leurs paris. Il remercie poliment, avec fermeté, accepte simplement du Mexicain une cigarette dont il aspire voluptueusement la fumée, tout en regardant froidement le chef de l'établissement occupé à tendre parallèlement deux longues ficelles, dans le sens de la longueur de la maison de toile. Les spectateurs se rangeront de chaque côté de ces platoniques barrières, entre lesquelles se tiendront les combattants.

Pendant que l'Américain engloutit coup sur coup d'énormes grogs dans le cratère béant de sa gorge, les conversations, un instant interrompues par la querelle, recommencent de plus belle en attendant le moment de la lutte.

– Vous savez, dit à un Irlandais déguenillé un Argentin bronzé comme une porte de pagode, que Sam Smith est ici.

Ce nom, prononcé d'une voix basse, presque

craintive, produit une étrange impression d'étonnement et de curiosité.

– Sam Smith, le bushranger (voleur du bois)[1].

– Le roi des bushrangers, mon camarade. L'empereur des pillards, le monarque des irréguliers, le grand chef des vauriens qui nous dévalisent quand nous avons trouvé le *panier d'oranges*.

– Chut ! Taisez-vous. Il n'est pas prudent de parler ainsi de Sam, qui a des émissaires partout.

– Mais, vous l'avez donc vu ? Comment savez-vous qu'il est dans nos parages ?

– Eh ! pardieu ! il est partout où il y a un bon coup à faire. Après avoir écumé New-Rush, arrêté la diligence qui emportait la production d'Old-de-Beer's, on l'a vu, un beau matin, à Nelson's Fountain, où il a, dit-on, assassiné un mineur arrivé depuis deux jours à peine.

---

[1] On donne, en Australie, le nom de bushrangers, littéralement coureurs du buisson, à des malfaiteurs qui forment, encore aujourd'hui, une redoutable association dans le but de piller les mineurs. (Voir à ce sujet notre ouvrage intitulé : *Les Pirates des Champs d'or*, 1 vol.)

– Contez-nous donc cela, gentleman.

– Tout à l'heure. Quand nous aurons vu le duel.

– Pour une fois, dit un Belge secoué par la fièvre, sais-tu, monsieur, qu'on le dit associé avec les trois Boërs.

– Klaas, Cornélis et Pieter.

– Les colons du Waal ?

– C'est ça même.

– Vous vous trompez. Sam Smith opère toujours seul. Il a des complices qui lui obéissent fanatiquement et auxquels il donne de temps en temps un os à ronger...

– Du reste, un vrai gentleman de grands chemins.

– Généreux comme un lord...

– Fort comme un éléphant...

– Cruel comme un tigre...

– Avide comme un usurier...

– Bref, pire et meilleur que tout !

– D'où vient-il ? Qui est-il ?

– On raconte sur lui d'étranges choses. Il paraît qu'il a été longtemps le chef des bushrangers d'Australie. Il commandait à plus de cinq cents hommes, ne craignant ni Dieu ni Diable...

» Leurs richesses étaient incalculables. Le lord gouverneur général avec ses appointements n'était qu'un petit garçon à côté d'eux. Malheureusement, leurs affaires se sont gâtées...

– Vous dites malheureusement, gentleman !

– Je dis malheureusement, au point de vue de l'art de détrousser son prochain.

» Voyant que cette industrie à laquelle il se livrait en véritable dilettante était menacée d'un chômage dont la durée pouvait être indéfinie, voyant aussi, que les cordes de chanvre poussaient toutes savonnées aux arbres du Bush australien, mon Smith est venu exploiter les claims diamantifères et les diggins aurifères de l'Afrique Australe.

– Mais, pour en parler ainsi, vous le

connaissez donc ?

– Je l'ai vu deux fois, et dans des circonstances que je n'oublierai pas de sitôt.

– Dites-nous cela, s'il vous plaît.

– Volontiers, puisque vous y tenez. Mais, prévenez-moi quand Dick et le Français vont se battre. J'ai parié pour ce dernier et j'espère vous offrir, si je gagne, un grog comme jamais notre hôte n'en a incendié depuis que nous lavons les terres du Zambèze.

– Bravo ! Vous êtes un vrai mineur, vous.

– La première fois que je vis Sam Smith, c'était, il y a trois semaines.

– Pas possible, et la seconde ?...

– Pas plus tard qu'hier matin.

– Mais, à quel endroit ?

– À deux milles à peine d'ici. Je dois vous dire avant tout, que si vous m'interrompez toujours, il me sera impossible de vous satisfaire. Un peu de patience. Ma double aventure se résume en deux mots. Je revenais, harassé, mais radieux, d'une

prospection[1] au milieu des roches servant de prolongement à celles qui forment les cataractes Victoria. La récolte avait été heureuse. Indépendamment de jolis grains d'or qui gonflaient ma ceinture, je portais, dans ma sacoche, une pépite monumentale aussi grosse que les deux poings.

– Vraiment ! Ce nugget pesait bien une douzaine de kilogrammes, n'est-ce pas ?

– Vous pouvez en mettre seize, mon camarade, de l'or au premier titre, payable trois francs le gramme en bon argent de France, ce qui donnait à mon nugget une valeur de près de 2000 livres sterling (50 000 francs.)

– Arrah !... exclama l'Irlandais, de quoi boire toute sa vie.

– Je marchais en chantonnant, quand une voix rude, partie d'un buisson, m'intima l'ordre de stopper.

---

[1] *Prospection* est le terme employé par les chercheurs d'or, pour désigner l'exploration qui précède l'exploitation des terrains aurifères. (Voir à ce sujet notre ouvrage intitulé *Le Secret de l'Or*, 1 vol.

» Naturellement, je n'en fis rien, j'armai mon revolver tout en pressant le pas. Une détonation éclata soudain. Je sentis à la main qui tenait l'arme, un choc violent, et mon revolver, fracassé par une balle, jaillit je ne sais où.

» Un grand gaillard, fort bien vêtu, ma foi, bondit hors du fourré, et se campa droit devant moi, tenant une carabine à deux coups dont le canon droit fumait encore.

Il riait à se tordre, le mécréant, tout en dardant sur moi un regard qui me fit frémir.

– Entêté, dit-il d'une voix railleuse. Si vous aviez obéi à mon injonction et partagé fraternellement le produit de votre prospection, vous seriez encore propriétaire de votre pistolet. De plus, vous resteriez nanti de la moitié de votre or. Tandis qu'il va falloir retourner vos poches, et vous en aller gueux comme un Irlandais.

– Et vous n'avez pas résisté ?

– À quoi bon. Mon crâne eût servi de réceptacle à une jolie balle de douze à la livre, et je n'aurais pas, en ce moment, l'occasion de vous

raconter ma mésaventure.

» J'obéis sans plus tarder, car le gentleman de grande route semblait pressé.

– C'est bien, mon garçon, continua-t-il de son accent sardonique. Quand vous aurez plus tard l'occasion de rencontrer Sam Smith le bushranger, souvenez-vous que ses moindres désirs sont des ordres.

– Mais, gentleman, répondis-je timidement, – j'étais littéralement abruti, je vous assure, – j'ignorais avoir affaire à Votre Seigneurie.

– Ah ! çà, est-ce qu'il y aurait ici quelqu'un d'assez osé pour marcher sur mes brisées. Qui donc ose, sans ma permission, lever l'impôt du *bushranging* ? Je suis le seul, entends-tu bien, le seul qui affronte vos gardes de police et nargue la sentence du juge Lynch !

» By God ! si j'ai un concurrent, parle sans crainte et je te jure, dans ce cas, de le lyncher moi-même.

– Non pas, gentleman. Mais, je vous croyais occupé ailleurs.

Il se mit à rire de plus belle, empocha sans vergogne mon trésor, laissa sur le sol une pincée de grains d'or, siffla son cheval, se mit lestement en selle et piqua des deux en me disant :

– Je te connais. Tu ne seras pas mis à contribution avant six mois. Ramasse ces brimborions qu'il me plaît de t'abandonner, et n'oublie pas, la prochaine fois, qu'il te faudra partager.

Puis, il disparut, me laissant furieux et décontenancé.

– Certes, il y avait de quoi.

– Dieu me damne ! Voilà un hardi compagnon.

– Un démon ! avec lequel il vous faudra compter.

– Nous verrons bien.

– Mais la suite... la suite de l'histoire. Racontez-nous votre seconde rencontre.

Le narrateur engloutit une énorme rasade, comme pour chasser le souvenir importun de cette aventure désagréable et continua :

– C'était, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, hier matin, à deux milles environ des chutes. Je rentrais d'une nouvelle prospection. Moins fructueuse celle-là que la première. Je n'avais pas un gramme d'or en poche, mes provisions étaient entièrement épuisées depuis deux jours, et je revenais mourant de faim, trébuchant à chaque pas.

» Brisé par la fatigue et le besoin, je roulai dans un ravin situé complètement en dehors de tout lieu fréquenté. La chute fut si rude que je m'évanouis, en disant mentalement adieu pour jamais aux diggins et aux franches lippées qui suivent les récoltes abondantes.

» Une sensation de fraîcheur m'éveilla. J'ouvris les yeux, et j'aperçus, comme dans un brouillard, un homme de haute taille, casqué de blanc, qui souriait sous ses longues moustaches blondes, et dont la figure disparaissait sous une magnifique barbe fauve.

» Il humectait mon front avec son mouchoir trempé dans une flaque d'eau, et s'interrompait de temps en temps pour me frictionner

vigoureusement.

– Eh ! bien, mon camarade, vous avez de la chance que je sois venu ici à la recherche d'une gélinotte que je viens de tuer pour mon déjeuner. Ces vautours qui tournent au-dessus de nous en ce moment vous eussent gentiment disséqué tout vif.

Je balbutiai un remerciement, et collai avidement mes lèvres à une gourde pleine de Cape-brandy que me tendait mon sauveur.

– Là, continua-t-il avec sa joviale cordialité, ce petit lait vous a ragaillardi, n'est-ce pas ? Vous allez pouvoir rentrer au diggin. Avez-vous de quoi dîner ce soir ?

– Pas un shelling aujourd'hui, gentleman.

– Qu'à cela ne tienne, je suis en fonds et vous accepterez bien que je vous offre de quoi boire à ma santé.

» Il tira séance tenante de sa cartouchière un petit sac de peau, en sortit un diamant de la grosseur d'une noisette, me le mit dans la main, ramassa son fusil, et s'esquiva en deux bonds,

sans attendre l'expression de ma gratitude.

– Et le diamant ?... cria-t-on à la ronde.

– Nous le buvons en ce moment, gentleman.

– Mais, l'homme... C'était encore Sam Smith le Bushranger, n'est-il pas vrai ?

Un hourra retentissant empêcha d'entendre la réponse du mineur. Les deux adversaires prenaient place l'un en face de l'autre, séparés par un espace de vingt-cinq mètres rigoureusement comptés par leurs témoins.

Un homme de moyenne taille, vêtu d'habits en lambeaux, et dont les traits amaigris portaient la trace de souffrances terribles, pénétrait en ce moment sous la tente. Il alla s'asseoir devant une table précipitamment abandonnée par les buveurs, mit ses coudes sur la planche souillée de liquides épanchés, et demeura immobile, la tête entre ses mains, comme terrassé par la fatigue ou la maladie. Grâce au tumulte qui accompagna le commencement de la lutte, nul ne remarqua son arrivée.

Dick l'Américain, subitement dégrisé par

l'absorption de quelques gouttes d'ammoniaque, s'installa posément, visita les cartouches de son revolver, et attendit le signal. Le Français, armé de la navaja, se campa intrépidement à l'autre extrémité du champ clos, en cambrant sa petite taille dont il semblait ne pas vouloir perdre un millimètre.

Le silence se fit tout à coup, et l'on n'entendit plus que les respirations haletantes de quelques spectateurs plus impressionnables.

– Quand vous voudrez, dit froidement le Français en posant à plat le long couteau sur la paume de sa main, la pointe reposant sur la saignée du bras.

– All right... riposta l'Américain.

Les témoins s'écartèrent brusquement, et l'un deux frappa dans ses mains trois coups régulièrement espacés.

Dick leva son pistolet et fit feu. Un fracas formidable de verres broyés succéda à la détonation, puis, on entendit un joyeux éclat de rire poussé par le Français.

– Trop haut d'un bon pied, master Dick, dit-il de sa voix railleuse. Votre balle a brisé des bouteilles pleines, et, ça ne compte pas, vous savez.

Quelques bravos couverts par des chut ! nombreux éclatèrent çà et là.

Dick respira longuement, visa avec soin et serra pour la seconde fois la détente. Il pâlit en apercevant, à travers le nuage de fumée, son adversaire debout, et riant de plus belle.

– Mais, vous voulez donc tout casser !... sauf ma tête, bien entendu. En voilà déjà pour vingt dollars par terre, sans compter mon chapeau dont vous avez percé la coiffe.

» Bah ! un trou de plus ou de moins, qu'est-ce que cela ? Prenez garde, vous n'avez plus qu'un coup, et ma navaja est aussi pointue qu'une aiguille.

L'homme accoudé, le front entre ses mains, tressaillit violemment en entendant cet accent sarcastique, et leva sa tête fatiguée.

L'Américain devint livide, et les veines de son

cou de taureau se gonflèrent comme des câbles. Il poussa une horrible imprécation, cracha sur le sol son paquet de tabac, et frappa du pied deux appels vigoureux. Il fit un dernier et énergique appel à son sang-froid, abaissa rapidement son arme, puis la releva posément, en prenant sa ligne de tir de bas en haut, avec une lenteur calculée, qui, tout en assurant son coup, devait doubler les angoisses de son adversaire. Sa main demeura une seconde complètement immobile, puis, la détente s'abaissa progressivement.

Le coup partit. Le Français poussa un cri rauque, se déroba brusquement, sans qu'on sût s'il tombait frappé mortellement, puis un éclair rapide surgit, accompagné d'un sifflement aigu.

Un sourd grognement qu'on eût dit arraché au gosier d'un ours gris, échappa à l'Américain qui ouvrit les bras, battit l'air convulsivement, et s'écroula lourdement en vomissant des flots de sang. La navaja, lancée par la main infaillible de son adversaire, était venue, se planter au beau milieu de son col, avait tranché net la pomme d'Adam, et ressortait toute sanglante au ras des

épaules.

Le vainqueur de ce tournoi farouche se relevait en même temps, et montrait fièrement une trace rougeâtre qui balafrait la peau de son crâne.

– Il y a chez nous un proverbe disant que, faute d'un point, Martin perdit son âne ; si master Dick n'avait pas tiré un centimètre trop haut, c'est moi qui serais étendu sur le dos les quatre fers en l'air.

» J'en suis quitte pour une mèche de cheveux et une égratignure.

Un hourra formidable succéda à la stupeur causée tout d'abord par ce coup merveilleux. L'intrépide Français, pressé, embrassé, fêlé par chacun, même par les perdants, se sentit enlevé comme une plume et porté en triomphe par la foule en délire. Il aperçut du haut de ce poste aérien, le nouveau venu qui le regardait pétrifié par un émotion dont il ne pouvait se rendre maître.

– Monsieur Albert, s'écria-t-il, monsieur

Albert. C'est donc vous ?

– Joseph !... Mon brave Joseph, balbutia-t-il avec effort, en essayant de se lever.

Mais, un nouvel incident vint bientôt ajouter à l'imprévu de cette scène dramatique. La portière servant à fermer la tente s'ouvrit brusquement, et un homme de haute taille, s'avançait gaillardement, le casque blanc sur la tête, la carabine en bandoulière, en jetant un regard plein de curiosité sur cette assistance en délire.

Trois cris jaillirent en même temps, poussés, l'un par Albert, l'autre par Joseph. Le troisième sortit du groupe des mineurs.

– Alexandre ?... Monsieur Alexandre !...

– Sam Smith !... Le Bushranger !...

II

Les « beautés » d'un coup de couteau. – Les trois amis. – Réunis. – Quiproquo dangereux. – Propos interrompus. – Infâme accusation. – Les Boërs. – Nouvelle bagarre. – La vue d'Albert de Villeroge produit sur les deux coquins l'effet d'une tête de Méduse. – Cernés. – Aux barricades !... – Bombardement d'une maison de toile. – Défense pittoresque et efficace. – La brèche. – En retraite. – Dans l'enceinte du kraal. – Reprise des hostilités. – Alexandre apprend incidemment à ses amis qu'il porte trois cent mille francs de diamants.

Au moment où ces trois cris retentissaient, deux hommes de bonne volonté saisirent le cadavre de Dick, et l'emportèrent, jambes et bras ballants, sur le terre-plein s'étendant devant la tente.

Le Mexicain arrêta un moment le lugubre cortège, retira froidement sa navaja de l'horrible blessure de laquelle coulait un long jet de sang écumeux, essuya la lame, la referma, et murmura en hochant admirativement la tête :

– Un joli coup... Un bien joli coup ! Ce caballero est un habile homme et je suis flatté de lui avoir servi de témoin.

L'homme qui entrait s'effaça vivement pour n'être pas éclaboussé.

– Ah ! çà, dit-il d'une voix sonore, on s'assassine donc, ici.

– Non, señor, riposta vivement le Mexicain. On se tue... très loyalement. Un duel magnifique, et vous avez bien perdu d'arriver en retard.

Joseph, le Catalan, que l'on a depuis longtemps reconnu, attaché par sa gloire, non pas au rivage, mais aux épaules robustes d'un mineur enthousiaste, eût bien voulu quitter ce poste d'autant plus périlleux, que son piédestal humain, imprégné d'alcool, ne possédait qu'une stabilité relative. Le brave garçon, reconnaissant dans le

voyageur épuisé, son frère de lait, Albert de Villeroge, et dans le hardi compagnon qui faisait son apparition, son ami Alexandre Chauny, se démenait comme un beau diable pour échapper à cette ovation et se précipiter dans leurs bras.

Son exclamation eut pour résultat immédiat d'attirer sur eux l'attention de la foule, et cette attention se compliqua bientôt d'une vive curiosité, qui n'était pas exempte de stupeur, quand on entendit ce cri : Sam Smith !... Le Bushranger !

Ces mots avaient été prononcés par le digger dévalisé, puis sauvé, à trois semaines d'intervalle par le mystérieux personnage, dont les exploits avaient défrayé les conversations quelques moments avant la lutte dont Joseph était sorti victorieux.

Alexandre, lui, n'avait entendu et vu que Joseph, dont la présence en ce lieu l'étonnait à bon droit. La voix d'Albert qu'il ne pouvait encore apercevoir le fit tressaillir. Il s'avança vivement vers le point d'où était parti cet accent bien connu, puis, sans se préoccuper de l'attitude

singulière des mineurs qui se reculaient à son aspect, il s'élança vers son ami et l'étreignit convulsivement.

– Albert !... Mon cher Albert. Je te retrouve donc, et dans quel état !

» Mais enfin, tu vis, c'est l'essentiel.

– C'est vrai... mon cher Alexandre, je vis... Mais si peu, balbutia-t-il d'une voix éteinte.

» Je suis... aux trois quarts... mort... de privations.

– Mille tonnerres ! s'écria Alexandre, on te laisse ici périr d'inanition pendant qu'on s'égorge.

» Joseph ! Où est Joseph ? Il m'a semblé le voir... entendre sa voix.

– Me voilà, monsieur Albert, fit le Catalan enfin échappé aux fanatiques qui ne voulaient pas le lâcher.

» Caraï ! Il est temps, je crois.

– Ah ! çà, reprit Alexandre, vous ne voyez donc pas que ce gentleman défaille ?

» Holà ! continua-t-il en ébranlant la table d'un furieux coup de poing, il y a bien ici un patron quelconque. Qu'il vienne, et vite. Sinon, je vais le chercher moi-même.

Le publicain s'avança, tête nue, humble, servile, méconnaissable aux yeux de ses consommateurs habituels, qui tous avaient plus ou moins souffert de sa morgue hautaine de commerçant, qui se sent indispensable.

– Qu'y a-t-il pour le service de Votre Excellence ?

– Mon Excellence veut à boire et à manger pour ce gentleman. Tu entends et tu comprends. Ce que tu as de meilleur.

» C'est moi qui paye.

– Sam Smith est encore dans un de ses bons jours, murmura au milieu d'un groupe la voix du mineur qui avait raconté ses deux rencontres avec le bushranger.

– Êtes-vous bien sûr que ce soit lui ? demanda l'Irlandais.

– Comme de ma propre existence. Vous allez

d'ailleurs voir que lui, aussi, me reconnaîtra.

– Pour une fois, interrompit le Belge, il est tout seul, et nous pourrions nous emparer de lui, sais-tu, monsieur.

– Oui, essayez, si vous voulez qu'il vous casse en deux comme une allumette.

– Mais, nous sommes trois cents. Nous pourrions t'aider, monsieur, savez-vous.

– Non. Moi vivant, personne ne touchera cet homme.

– Puisqu'il t'a volé... pour une fois.

– Ah ! il m'embête, « le savez-vous ». La paix, mauvais Flamand. S'il m'a volé quand j'étais riche, il m'a plus tard sauvé la vie, et restitué presque autant qu'il m'a pris. Sa bonne action complète et au-delà la différence.

Alexandre, en homme qui se trouve partout chez lui, prodiguait à son ami les soins les plus empressés, sans se préoccuper en aucune façon de l'attention qu'il excitait parmi ces déclassés auxquels la sanglante réputation du bushranger inspirait autant de crainte que de respect.

Il aperçut en ce moment le mineur qui pérorait en le regardant avec une fixité toute particulière.

– Tiens ! c'est vous, demanda-t-il sans préambule.

– Moi-même, master Sam Smith. Tout à la joie de vous revoir.

– Vous dites ?...

– Master Sam Smith.

– Vous vous trompez, mon camarade. Non pas sur ma personne, mais sur mon nom.

– Comment, ce n'est pas vous qui, hier matin, m'avez ramassé sans connaissance au fond d'un ravin et qui, après m'avoir rappelé à la vie, me fîtes présent d'un magnifique diamant.

– Mon Dieu, si vous voulez bien vous rappeler ce petit cadeau et vous souvenir de ce léger service que tout homme de cœur doit à quiconque se trouve dans votre position, je ne chercherai pas à vous contredire, tout en vous priant de ménager ma modestie.

– C'est que, ce n'était pas la première fois que j'eus l'honneur de vous rencontrer.

– Ah ! bah, vous m'étonnez.

– Rappelez-vous bien. Vous eûtes même l'occasion de contracter vis-à-vis de moi un petit emprunt.

– Un emprunt !...

– Oh ! je ne réclame rien, à un gentleman comme vous. Il est d'ailleurs possible que vous l'ayez oublié, vous avez affaire à tant de monde !

Ces derniers mots soulevèrent un gros rire à la signification duquel Alexandre ne put se méprendre. La colère l'envahit et une rapide rougeur empourpra ses joues.

– Mon garçon, riposta-t-il rudement, je n'ai pas l'habitude d'emprunter, et je n'aime pas jouer aux propos interrompus.

– Voyons, master Sam Smith.

– Encore une fois, mais pour la dernière, vous vous trompez. Vous vous obstinez à m'affubler d'un nom qui ne m'appartient pas, et cette insistance m'agace prodigieusement.

» Ce nom anglais n'est pas et ne saurait être le mien, puisque je suis Français et que je m'appelle

Alexandre Chauny.

– Tu mens ! coquin, hurla une voix rauque partie du fond de la tente.

» Ne cherche pas à en imposer à ces honorables gentlemen. Nous te connaissons sous tous tes noms. Tu es peut-être Français à l'occasion, mais le juge Lynch te condamnera et t'exécutera sous celui auquel s'attache la réputation d'un voleur et d'un assassin. Tu m'entends, Sam Smith le bushranger !

Alexandre demeure un moment comme pétrifié sous cette virulente apostrophe. Puis, sa vigoureuse nature réagissant aussitôt, il bondit comme un tigre, pousse un cri de fureur, écarte d'un élan irrésistible le flot pressé des spectateurs et se trouve en face de deux colosses, attablés dans un coin. Armés jusqu'aux dents, balafrés comme des reîtres, ils personnifient la force matérielle dans toute sa brutale expansion. L'auteur de la tirade, plus habile sans doute à dompter un étalon ou à conduire un dray qu'à développer une périphrase, a englouti, pour se délier la langue, une bouteille entière de Cape-

brandy. Un de ses yeux qui a déserté son orbite, est remplacé par une cicatrice difforme dont le tissu boursouflé, tiraille la peau du front et celle de la pommette. Cette affreuse mutilation ajoute encore à la férocité de ses traits, en immobilisant la moitié de la figure dans un rictus étrange et terrible. Son compagnon a le haut de la face partagée en deux parties presque symétriques par une ligne violette, à laquelle on ne saurait assigner d'autre cause qu'un magnifique coup de sabre. Il boit aussi comme un gouffre, et hoche approbativement la tête à chaque parole vociférée par son vis-à-vis. Nul ne saurait dire d'où ils viennent ni par où ils sont entrés, sauf peut-être le patron qui les a introduits mystérieusement par une issue dérobée pratiquée à l'arrière de la tente.

– Tiens ! dit à voix basse un des buveurs, au moment où Alexandre opérait sa trouée, mais, je ne me trompe pas ; c'est Cornélis, le Boër... c'est Pieter son frère...

» Où donc est Klaas, leur aîné ?

Et de tous côtés circulent à la ronde ces mots : Les Boërs... Cornélis... Pieter... produisant une

émotion presque égale à celle qu'a causée le nom de Sam Smith.

À la vue du Français qui s'élance vers eux, les deux géants tirent leurs couteaux et se mettent sur la défensive.

– Lequel de vous deux a osé formuler contre moi cette ignoble accusation d'assassinat et de brigandage.

– Moi ! riposte Cornélis le borgne.

– Et je suis prêt à le soutenir, renchérit Pieter le balafré.

Alexandre, plus pâle encore s'il est possible que tout à l'heure, se baisse rapidement, saisit d'une main un énorme tabouret massif, ajusté à la diable à coups de hache, l'enlève comme une plume, et le lance à la face des deux brutes, en criant de sa voix de clairon :

– Misérables ! C'est vous qui mentez. Je ne veux pas salir ma main au contact de vos faces de bandits. Voilà le soufflet qu'il faut à des épidermes comme les vôtres.

Le lourd escabeau rencontre le bord de la table

et se brise du coup. Les éclats jaillissent de tous côtés, et rebondissent sur les deux hommes qui fléchissent, en dépit de leur vigueur.

Un tumulte indescriptible s'élève soudain. Quelques mineurs, peu nombreux à la vérité, viennent se ranger autour d'Alexandre, pendant que les autres forment le cercle, tout en manifestant une curiosité malveillante qui, d'un moment à l'autre, va franchement devenir de l'hostilité.

Parmi les premiers, se trouve le Mexicain qui a prêté sa navaja à Joseph et le digger, cause première de cette inexplicable méprise. Joseph a saisi une lourde cognée de bûcheron. Il vient se camper fièrement près de son ami. Il n'est pas enfin jusqu'à Albert qui, se soutenant à peine, n'apporte le contingent de sa bonne volonté.

Chose étrange, sa vue paraît produire sur les deux Boërs une impression autrement sérieuse que la vigoureuse riposte d'Alexandre et la présence de ses partisans.

– Le comte !... balbutie Cornélis.

– Lui-même, répond Pieter atterré.

– Courage, Pieter ! C'est le diable qui l'envoie.

– Vous avez raison, Cornélis. Il ne doit pas sortir vivant d'ici.

Les deux colosses à ces mots surmontent l'inconcevable appréhension que leur a momentanément causée l'apparition de cet homme pouvant à peine se tenir debout.

– Camarades ! s'écrie Cornélis, je l'ai dit et je le maintiens, celui-là est Sam Smith le bushranger ! Smith le voleur ! Smith, l'assassin ! L'autre que vous venez d'applaudir, de porter en triomphe est son complice, et ce troisième, qui se traîne comme un moribond, est son âme damnée.

« Camarades ! Une occasion, unique peut-être, s'offre à vous de débarrasser non seulement votre diggin, mais encore toutes les exploitations, de ces bandits qui prélèvent sur votre travail la part du lion. Allons ! un peu d'énergie. Ils ne sont guère redoutables.

» Qu'on les prenne et qu'on les pende. Moi, je

fournis la corde.

– Et moi, je te casse la tôle, immonde coquin, s'écrie Alexandre, qui saisit sa carabine et l'arme précipitamment.

Mais, à ce moment, un flot pressé de mineurs exaspérés se rue sur le petit groupe et empêche le jeune homme d'accomplir sa menace. Il voit d'un coup d'œil le péril et en envisage soudain l'imminente gravité. Il comprend que s'il est pris ainsi que ses amis, c'en est fait d'eux. L'inepte et infâme accusation rencontrera quand même des adhérents. Un simple soupçon suffira à les faire lyncher séance tenante.

Il jette un regard en arrière et voit que la retraite est libre encore. Empoigner d'une main une immense table, la déraciner d'un violent effort et la jeter sur le côté avec les innombrables flacons qu'elle supporte est l'affaire d'un moment. Les tessons s'éparpillent de tous côtés sur le sol et défendent, pour un instant, comme des chausses-trappes, les abords de cette barricade improvisée.

Le mineur, qui persiste à reconnaître en lui

Sam Smith, s'approche et dit rapidement :

– Gentleman, vous m'avez sauvé, en somme. Je ne puis vous laisser ainsi assassiner. Sauvez-vous au kraal... derrière la tente, à cent pas. Il renferme des chevaux. Voici mon revolver. Donnez-le à votre compagnon, qui n'a pas d'armes.

» Adieu, gentleman. Nous sommes quittes.

Alexandre hausse les épaules, prend le revolver, le donne à Albert et murmure :

– Encore une bonne action dont je suis victime. Si j'avais laissé cet imbécile dans le ravin, je ne serais pas regardé aujourd'hui comme un voleur de grands chemins et enfoncé jusqu'aux oreilles dans ce joli pétrin.

» Allons, mes amis, en retraite !

» Nous règlerons un autre jour ce compte-là avec les Boërs.

Les assaillants, arrêtés tout d'abord par la chute de la table et des bouteilles, reviennent à la charge, conduits par les deux géants qui poussent des cris farouches. De tous côtés luisent les

couteaux, les batteries des revolvers précipitamment armés crépitent. Les trois amis vont être égorgés et mitraillés séance tenante. Vingt canons sont braqués sur eux, le temps presse.

Le Mexicain, qui se tient près de la paroi de toile, balafre largement l'épais tissu d'un coup de navaja.

– Par ici !... caballeros !... Par ici.

Albert et Joseph se précipitent à travers l'ouverture pratiquée avec tant d'à-propos.

Alexandre, dont le sang-froid semble grandir à l'aspect du péril, voit en même temps le moyen de gagner quelques minutes. Ce moyen est périlleux. Il l'expose à essuyer une grêle de balles. N'importe. Il veut l'essayer.

La tente est soutenue par deux perches longues et solides, implantées à la base dans le sol et maintenues au sommet par des arcs-boutants assez semblables aux baleines d'un gigantesque parapluie. S'il peut abattre ces deux supports, il est sauvé.

Il épaule rapidement sa carabine et la décharge deux fois, avec le calme inouï d'un chasseur qui fait coup double sur des perdreaux. Les perches, touchées en plein bois par des balles explosibles, éclatent fauchées, broyées par les terribles projectiles, dont les fragments s'éparpillent de tous côtés. L'immense toile, manquant brusquement de points d'appui s'abat sur les assaillants, comme un épervier sur une bande de poissons et les emprisonne dans les inextricables replis de son tissu.

Quelques coups de revolver éclatent en même temps, sans autre effet qu'un peu de bruit et beaucoup de fumée. L'action d'Alexandre a été tellement rapide et les agresseurs ont été à ce point troublés à la vue de l'arme braquée sur eux, que leurs coups mal assurés n'ont frappé que le vide.

La palissade qui forme le kraal s'étend, ainsi que l'a dit le mineur, derrière la tente, à cent mètres environ. Pendant que leurs ennemis crient, hurlent, se démènent sous la toile, qu'ils criblent de coups de couteau, les trois Français se dirigent

en courant vers cet abri protecteur, aussi solide qu'une bâtisse de pierre. Malgré la gravité de la situation, ils ne peuvent s'empêcher de rire à la vue des soubresauts exécutés sous la tente qu'ils mettent en lambeaux par cette légion de furieux, ivres d'alcool et de colère.

La barrière du kraal est ouverte. Ils la franchissent d'un bond et la referment rapidement, au moment où un hurlement de joie annonce que leurs ennemis sont enfin débarrassés du piège si subtilement abattu sur leurs têtes. Au fond du kraal se trouve l'écurie proprement dite, formée d'épais madriers reliés ensemble par des traverses ajustées à queue d'aronde et chevillées dans de solides mortaises. C'est une véritable forteresse dans laquelle on peut soutenir un siège. Une douzaine de vigoureux chevaux, appartenant à des diggers, rongent à belles dents une plantureuse provende et parmi eux, deux bêtes colossales, dont la robuste échine doit porter sans fléchir ces mastodontes à deux pieds qui s'appellent Cornélis et Pieter.

– Nous serons ici comme dans une casemate,

fait observer Alexandre, dont toute la bonne humeur est revenue.

Puis, s'adressant à ses deux compagnons qui, pendant cette série d'événements non moins étranges que rapides, n'ont pas trouvé le moment de placer un mot :

– Ah ! çà, d'où diable sortez-vous ? Toi, Albert, que je retrouve dans un état qui prouve peu en faveur de ton chef de gamelle et vous, Joseph, que j'aperçois au moment où vous venez de saigner si délicatement, à vingt-cinq pas, cet Yankee grossier et maladroit ; ce dont je vous félicite doublement, mon cher camarade.

– Je vous cherchais, monsieur Alexandre.

– Nous te cherchions.

– Alors, nous courions tous trois l'un après l'autre.

» Moi, j'arrive directement des chutes Victoria.

– Et moi, répondit Joseph, j'ai traversé je ne sais comment le désert en vous suivant à la piste.

– Et toi, Albert ? Tu ne dis rien. Allons,

morbleu ! du nerf.

– La fièvre m'a épuisé. C'est à peine si je suis en convalescence. Je dois d'être ici à notre guide Zouga et à ce brave Bushman, que j'ai retrouvés, ou plutôt qui m'ont ramassé plus mort que vif au bord d'une rivière...

– Mais, et le Révérend ?... Et master Will ?...

– J'ignore absolument ce qu'ils sont devenus.

– Quant aux noirs ?...

– Ils doivent rôder non loin d'ici.

– Bonne affaire. Ils pourront nous aider à sortir de ce guêpier.

» Trêve de confidences en ce moment. Nous aurons de singulières aventures à nous raconter quand le temps le permettra.

Des coups retentissants ébranlaient en ce moment la barrière.

– À mort Sam Smith !... À mort le bushranger !...

» À mort !... À mort !... La loi de Lynch !...

– Ces brutes n'en veulent pas démordre. Il

paraît que je suis un gredin fieffé, qui mets en coupe réglée, déréglée même, la production des diggins.

– Je soupçonne là-dessous quelque diablerie de ces coquins de Boërs.

– Tu ne te trompes pas. Tu n'as donc pas entendu l'accusation qu'ils ont formulée contre moi ?

– Vaguement. Je ne distinguais plus rien, tant était grande ma faiblesse.

– À mort !... À mort !... hurlaient les lyncheurs, qui frappaient comme des sourds sur les madriers.

– Allons, reprit Alexandre, je crois que ça va se gâter. Il me va falloir chatouiller avec quelques brimborions de plomb les côtelettes de ces drôles.

» Heureusement que j'ai des munitions. Je n'ai pas envie de les tuer, pourtant, mais un coup de chevrotines les rendra plus circonspects. Il me faut ménager mes balles, au cas probable où nous aurons à défendre notre vie.

Le jeune homme entrebâilla la porte de

l'écurie, passa l'extrémité du canon de sa carabine entre le panneau et le montant, puis il fit feu. Les vociférations s'éteignirent comme par enchantement et les assaillants s'éparpillèrent comme une volée de moineaux.

Une forte détonation éclatait à ce moment hors de l'enceinte et un lourd projectile venait s'implanter avec un bruit sec dans le madrier, au point précis où la tête d'Alexandre se trouvait une seconde auparavant.

– Ah ! bah ! fit-il plus surpris qu'effrayé. On répond à mon feu. On voudrait éteindre notre batterie. Je connais ce coup de fusil et les dimensions de la balle me prouvent que c'est un de nos Boërs qui a tenté de m'éborgner.

» C'est une lutte à mort. Soit. Les coquins ne nous tiennent pas encore. Avant quatre heures, nous serons loin d'ici. Pas dégoûtés du tout, les sauvages blancs ! D'autant plus que nous serions da bonne prise et que nos dépouilles leur permettraient de se livrer à une orgie telle que n'en rêva jamais un mineur qui a trouvé le plus magnifique « panier d'oranges ».

– Que veux-tu dire ?

– Qu'ils ne manqueraient pas de s'attribuer sans la moindre vergogne les deux cent cinquante ou trois cent mille francs de diamants qui se promènent dans mes poches.

III

Joie d'un homme qui perd vingt mille francs en or. – La façon dont les trois Français parlementent. – Joseph qui n'a jamais servi dans l'arme du génie, devient sapeur par besoin. – Le blanc esclave des noirs. – L'envers de la « Case de l'oncle Tom ». – Réflexions d'un boulevardier qui porte au cou la bûche de l'esclavage. – Au moment d'être grillés dans la forteresse de bois. – La brèche. – Chute d'un pan de muraille. – Ruse de guerre. – De quelle utilité peut être, pour des fugitifs, un morceau d'étoupe enflammée introduit dans l'oreille d'un cheval. – Confidence interrompue. – Alexandre et son Sosie. – Encore Sam Smith le bushranger.

– Trois cent mille francs ! exclama Joseph avec un brusque haut-le-corps. Que diable faites-vous donc de tout cela ?

– Moi, rien. Ces cailloux me sont à peu près aussi utiles qu'une paire d'échasses à un paralytique.

– Aurais-tu, par hasard, trouvé le « *Trésor des rois Cafres ? »*

– Ma foi, c'est bien possible.

– Quelle chance ! reprit Joseph. Cela vous indemnisera de la perte de vos vingt mille francs.

– Vingt mille francs !... où diable les prenez-vous ?

– Je ne les prends pas, c'est au contraire à moi qu'on les a filoutés.

– Ah ! très bien. Le produit de la vente de mon daim au mercanti de Nelson's Fountain, n'est-ce pas ?

» Pauvre Joseph ! Je vous ai plaint bien souvent, en pensant à cet inutile surcroît de bagages. Heureusement qu'un bon garçon vous en a fort à propos débarrassé.

– Un coquin ! Si je le « retroube » le gavache !...

» Tiens ! C'est drôle.

– Qu'est-ce qui est drôle, notre situation ? Euh ! Euh !... ni trop ni trop peu, mais assez.

– Ce n'est pas cela que je veux dire. C'est que le sacripant « qu'il » m'a volé...

– Eh ! bien ?...

– Eh ! bien ! Il vous ressemble... Oh ! mais comme deux gouttes d'eau. J'en suis confondu...

» C'est vous-même... à s'y méprendre... sauf votre respect, monsieur Alexandre.

– Alors, je comprends tout. Cet imbécile que j'ai secouru hier dans le ravin, a eu affaire précédemment à votre filou que la nature a gratifié d'un physique semblable au mien.

» Il m'a pris pour lui.

– On pouvait se tromper de ça, monsieur Alexandre, je vous le jure.

– Eh pardieu ! je ne lui en veux pas. D'autant plus qu'il s'est parfaitement conduit à notre égard.

» Tu as son revolver, n'est-ce pas, Albert ?

– Et paré à faire feu.

– Bravo ! Et vous Joseph ?

– Je n'ai que cette hache.

– Cela suffit pour le moment.

» Aïe ! Les affaires se gâtent. Joseph, mon ami, ouvrez l'œil.

– Je l'« oubre» monsieur Alexandre, et « la bonne ».

Une partie de la palissade extérieure venait de s'effondrer sous la poussée des assaillants qui, avec un hurlement de triomphe, se ruaient sur le terrain découvert conduisant à l'écurie.

– Puisqu'il faut batailler, dit Alexandre de sa voix railleuse, eh ! bien, en avant donc les grands moyens.

» Albert, tu es le moins vigoureux. Tu vas soutenir l'attaque et protéger notre sortie.

– Ah ! nous allons tenter une sortie ?

– Et l'exécuter. Tu n'espères pas t'éterniser ici ?

– Non certes.

– Écoute-moi donc, tout en envoyant un avertissement à ce coquin.

Albert prit l'arme et fit feu. Un homme tomba, la cervelle mise en bouillie par la balle explosible.

– L'argument est un peu brusque...

– Mais sans réplique.

– D'accord. La preuve, c'est que l'attaque hésite.

» Continue donc à parlementer de la même façon. Pendant ce temps, nous allons, Joseph et moi pratiquer une brèche. Ménage les munitions.

» Ne les tue « pas trop » !... Ces pauvres diables s'imaginent de bonne foi accomplir une œuvre pie, en essayant de débarrasser la contrée du gredin dont la fatalité m'a donné les traits.

– Si je pouvais seulement apercevoir un morceau grand comme une pièce de cent sous, de ces Boërs maudits.

– Ce serait une bonne affaire, je n'en disconviens pas. Mais ils ont appris déjà de quel bois tu te chauffes, et dame !... Ils sont prudents.

– Les lâches !...

Alexandre, tout en causant avec cette bonne humeur attestant un sang-froid inouï, ne restait pas inactif. Il avait d'abord avisé les montures apocalyptiques des deux Boërs et les avait harnachées rapidement.

– Ces bêtes énormes doivent avoir un fond incroyable, dit-il. Tu monteras l'une, moi l'autre. De cette façon, le Cornélis et le Pieter, n'auront plus pour nous poursuivre que de pauvres animaux dont l'échine fléchira au premier temps de galop.

» C'est là un double avantage dont il nous importe de profiter.

» Quant à vous, Joseph, vous escaladerez ce gigantesque alezan. Il doit filer comme une trombe.

» Rien de nouveau, Albert ?

– Non. Nos braillards hésitent. Ils gesticulent, vocifèrent, mais nul ne se sent le courage d'avancer.

– Bon. Il reste ici neuf chevaux qui, au

moment opportun, feront pour nous la trouée.

» Ce sera formidable. Je vous ménage à tous deux la surprise de cette manœuvre.

» Et maintenant, Joseph, nous allons nous livrer à un petit travail familier aux sapeurs du génie. Vous n'avez pas été sapeur, n'est-ce pas, Joseph ?

– Jamais, monsieur Alexandre.

– Cela ne fait rien. Vous allez voir comme c'est facile.

» Tenez, les instruments abondent ici. Il y a des pics, des pelles, des haches, jusqu'à des scies. De quoi exploiter une dizaine de claims et de quoi subvenir aux besoins de cinquante mineurs.

» À propos, vous n'avez pas un sou vaillant. On ne sait pas ce qui peut arriver. Faites-moi donc le plaisir d'accepter chacun une petite poignée de ces cailloux qui se promènent dans ma poche. Cela peut, à l'occasion, se négocier contre de la viande, du pain ou du wisky.

» Allons, ne faites pas de façons. C'est le bien de la communauté.

» Maintenant, que vous voici prémunis contre les éventualités de la misère, nous allons, vous et moi, mon cher Joseph, desceller quelques-uns de ces troncs d'arbres formant la muraille de l'écurie. Nous les laisserons debout et reliés entre eux par leurs traverses, de façon qu'il suffise d'un léger effort pour les jeter en dehors.

– Je comprends, monsieur Alexandre. Au moment où les bermines ils arriveront, nous leur jetterons sur la tête un pan de mur tout entier, puis, nous nous élancerons ventre à terre au galop de nos chevaux...

– C'est cela. Vous êtes né sapeur et tacticien.

» Eh bien : Haut les bras ! comme on dit dans le génie.

Pendant que Joseph attaquait vigoureusement la base des madriers solidement implantés dans le sol, Alexandre avisant une scie, sectionnait avec précaution les deux traverses parallèles servant à les relier entre eux. Pour n'être pas gêné au moment de la sortie qui pouvait être tumultueuse, le jeune homme donna à la brèche une largeur d'environ trois mètres. Il espaça, en conséquence,

ses deux traits de scie, tout en ménageant la place intermédiaire de façon à former, avec la paroi coupée, un immense panneau qui devait, en temps et lieu, s'abattre d'une seule pièce.

Albert, bien que familiarisé avec la prodigieuse vigueur de son ami, avait peine à concevoir l'énorme quantité de travail manuel qu'il fournissait en ce moment. Il lui en fit la remarque.

– Parbleu ! répondit Alexandre, le métier que je viens de faire m'a singulièrement entraîné aux travaux de force.

– Comment cela ?

– Dame ! mon cher, depuis que j'ai eu le regret de te quitter, un peu brusquement dans le Kalahari, mes maîtres ne m'ont guère laissé m'endormir dans le *farniente*.

– Tes maîtres ?...

– Comment, nous ne faisons que bavarder depuis notre rencontre et je n'ai pas encore trouvé le moment de vous raconter mon esclavage.

– Tu as été esclave !... toi !...

– Comme un simple indigène de ce pays trop ensoleillé. Nonobstant ma peau blanche et mon origine européenne, j'ai porté au cou la bûche d'esclavage.

» Vilain instrument et déplorable métier !

» Et les coups de chambock !

– Mais c'est infâme !... C'est inouï !...

– Parfaitement inouï, absolument infâme et de tous points véridique. Heureusement pour moi que mes patrons étaient noirs. Avec des blancs, je fusse mort à la peine.

» Aussi, combien je m'applaudis d'avoir soustrait à de pareilles horreurs, ces pauvres diables de Bushmen, que les mulâtres portugais menaient comme du bétail.

– Tu sais qu'ils sont morts, ces mécréants.

– Très bien. Comme dit le proverbe beauceron, ils ne valent pas des chiens en vie.

» Et voilà, mon cher Albert, comment ton ami, Alexandre Chauny, ancien boulevardier, habitué des premières, membre de plusieurs cercles, ancien propriétaire foncier, a fait pour d'affreux

sauvages la corvée d'eau, a écrasé nuit et jour le millet et le sorgho entre deux pierres plates, a brassé la bière indigène, a servi les femmes, amusé les enfants et endossé les rebuffades de tout un clan de bimanes noirs comme la réglisse, malpropres comme des porcs et odorants comme une légion de crocodiles.

» Mais, veille au grain. Je vous raconterai plus tard tout cela par le menu.

» Il me semble que nos ennemis ont changé de tactique.

– Tiens ! C'est vrai. Au lieu de s'avancer à découvert comme tout à l'heure, ils s'abritent derrière des fascines de bois mort.

– Oui, je vois cela. Ces drôles veulent arriver jusqu'à la palissade, entasser leurs fagots le long des madriers, y mettre le feu et nous griller tout vif.

» Halte là ! mes gaillards... Nous sommes prêts.

» C'est fait, n'est-ce pas, Joseph.

– Quand vous voudrez, monsieur Alexandre.

Cela ne tient plus qu'à un fil.

– Dis donc, fit Albert, j'ai bonne envie d'en jeter quelques-uns par terre.

– À quoi bon. Laisse faire. Dans quelques minutes il y aura pas mal de côtes d'enfoncées.

Encouragés par le silence de la petite garnison, les mineurs s'enhardissaient peu à peu, les plus braves entraînant les moins résolus. Un groupe compact, brandissant des morceaux de branches sèches, avait atteint la muraille de bois. Le hasard les conduisit juste en face de la paroi minée. Se croyant probablement d'habiles tacticiens, ils étaient arrivés à pas de loup, pendant qu'une autre troupe faisait, du côté opposé, un tapage d'enfer, pour détourner sans doute l'attention des assiégés.

Puis, sans sommation aucune, comme si ç'eût été la chose la plus simple d'asphyxier et de griller tout vifs trois hommes contre lesquels nul grief sérieux ne pouvait être articulé, ils mirent froidement le feu au bûcher improvisé. Déjà de minces filets de fumée filtraient à travers les interstices existant entre les poutres

grossièrement équarries. Les chevaux, sentant l'incendie, commençaient à s'ébrouer.

– Nous y sommes, dit Alexandre de sa voix calme.

– Nous sommes prêts, répondirent simultanément Albert et Joseph.

– Prenez chacun un cheval. Les premiers venus. Attachez-les ensemble par le cou avec une corde assez longue et rangez-les devant notre brèche.

– C'est fait.

Le jeune homme opéra la même manœuvre et plaça deux autres chevaux immédiatement derrière les premiers. Puis, il battit le briquet, enflamma sa mèche, en coupa quatre morceaux longs de deux centimètres et, quand ils furent allumés, en remit un à chacun de ses amis.

– Écoutez-moi et exécutez bien ma manœuvre. Au commandement de : En avant ! empoignez solidement les chevaux aux naseaux et sans vous occuper de moi, glissez-leur dans une oreille votre étoupe enflammée. Pendant ce temps, je

jette en bas le panneau mobile... puis, lâchez tout.

» C'est compris !...

– Oui.

– En avant !...

Sous l'irrésistible poussée du jeune homme, la lourde muraille brusquement arrachée de ses fondations, oscilla, craqua, et s'abattit avec un fracas retentissant sur les facines embrasées et sur les hommes qui activaient la flamme. Il y eut un cri de rage et de douleur, des blasphèmes, auquel succédaient des hennissements déchirants, et un bruit précipité de sabots broyant les fibres du bois.

Les chevaux, affolés par la morsure du feu qui leur calcinait l'oreille, se ruèrent au milieu des hommes qui avaient pu éviter la chute du panneau. Mais les pauvres bêtes, attachées par la corde, prirent chacun une direction différente, se mirent à tourner, saisis de vertige, écrasant sous leurs pieds les morts et les blessés, et en enserrant dans un inextricable nœud les fuyards éperdus.

– En selle, dit froidement Alexandre, bien que

la pâleur livide répandue sur ses traits, donnât un formel démenti à cette apparente impassibilité.

Les chevaux des Boërs piaffaient d'impatience et d'effroi. Ils s'élancèrent d'un bond sur leur robuste échine, Joseph, déjà prêt, allait bondir le premier.

– Doucement, reprit Alexandre. Notre stratagème a trop bien réussi pour que nous restions en si beau chemin.

» C'est égal ! Quel massacre ! Ma foi, tant pis. Ce sont eux qui l'ont voulu.

Il se baissa rapidement, répéta la cruelle manœuvre précédemment exécutée par ses deux compagnons, et glissa les deux fragments de mèche dans l'oreille des chevaux qu'il venait de lâcher. Les assaillants, revenus de leur première stupeur, et sentant que leurs ennemis allaient s'échapper, cherchaient à organiser un semblant d'attaque. Ils n'en eurent pas le temps. L'arrivée de cette nouvelle trombe au milieu de leurs rangs pressés amena le plus indescriptible désarroi. Ce fut plus qu'une fuite. Ce fut une déroute, un sauve-qui-peut inouï de gens éperdus, incapables

même d'éviter l'ouragan qui fondait sur eux.

Les trois Français, courbés sur le col de leurs montures dont ils avaient brutalement piqué la croupe, s'étaient élancés à la suite de ces chevaux qui leur frayaient une voie sanglante. Albert, le revolver au poing, Alexandre, la carabine à la main, prêts à brûler la cervelle au premier qui s'opposerait à leur passage, aperçurent la barrière du kraal laissée grande ouverte.

Ils l'enfilèrent à fond de train suivis de Joseph, et disparurent bientôt, au milieu d'une dernière clameur de rage heureusement impuissante.

– Droit aux chutes Victoria, dit après quelques minutes d'une course enragée Alexandre, en montrant d'épaisses colonnes nuageuses montant à pic dans la direction du nord.

– Mais, objecta, non sans raison Albert, nous allons être poursuivis.

– J'en suis absolument certain.

– Si nous nous trouvons sur le bord du Zambèze, avec les mineurs à nos trousses, nous serons pris comme dans un traquenard.

– Explique-toi, nous avons le temps.

– C'est bien simple. Acculés à un cours d'eau en comparaison duquel nos fleuves d'Europe sont d'humbles ruisseaux, nous aurons perdu ce qu'en bonne tactique on appelle la ligne de retraite.

– En es-tu bien sûr ?

– À moins que, en chef de corps expérimenté, tu n'aies assuré le passage.

– Comme je ne m'attendais pas au bonheur de vous retrouver tous deux, et que je ne pouvais prévoir cette bagarre absurde et terrible, je t'avouerai volontiers que mes précautions n'ont pas été prises en vue d'une pareille éventualité.

– Tu vois bien que nous allons être cernés.

– Doucement, cher Albert, doucement. Ne juge pas témérairement ton ami, et ne le condamne pas sans l'entendre.

– Achève donc, bourreau, tu me fais mourir.

– Ne meurs pas encore, et écoute-moi. En te disant que mes précautions n'ont pas été prises en prévision de ces incidents qui ont signalé notre heureuse rencontre, je n'ai pas prétendu que nous

étions dénués de tout moyen de salut. Ces moyens ont été assurés par moi, mais dans un autre motif.

– Lequel ?

– Si master Will ou le Révérend, nos excellents mais parfois indiscrets compagnons, se trouvaient à nos côtés, je garderais le silence, mais comme nous sommes entre nous, je t'avouerai simplement, que j'ai installé un petit service de batellerie pour me rendre sur le lieu où se trouve le *Trésor*...

– ... *Des Rois Cafres*...

– Chut ! Nous ne sommes pas seuls !

– Bonjour, messieurs, dit une voix sonore.

Les trois amis, emportés dans un galop furieux, tournaient en ce moment à angle droit près d'une roche sombre formant un promontoire aigu au milieu des terrains d'alluvions, alors à sec, mais qui devaient être périodiquement submergés au moment des crues du fleuve.

Un homme de haute taille, la tête enveloppée d'un vaste couvre-nuque en étoffe blanche, et

portant en bandoulière une courte carabine à deux canons, apparaissait en même temps comme s'il fût sorti de dessous terre.

– Bonjour, monsieur, répondit poliment Alexandre, mais du ton d'un homme dont les moments sont précieux, et qui ne veut pas, en conséquence, entamer des confidences pour le moins oiseuses.

– Gentlemen, un mot, reprit en barrant la route l'inconnu qui ne prit pourtant pas une attitude agressive.

– Nous sommes pressés, riposta Albert. Nous avons sur les talons une centaine de démons déchaînés avec lesquels nous désirons ne pas entrer en pourparlers.

– C'est que, moi aussi, je suis pressé. Tenez, gentlemen, troc pour troc. J'ai besoin d'un cheval, cédez-le-moi.

– Vous voulez rire...

– Non. Je sais qui vous êtes, d'où vous venez, et probablement où vous allez.

» J'ai disposé de votre bateau.

– Mille tonnerres ! s'écria Alexandre furieux. Vous avez fait de belle besogne. Mais vous voulez donc nous faire écharper !

– Non. Je vais vous sauver. J'ai conduit tout à l'heure deux Européens, vos compagnons, à cette petite île que vous voyez au milieu du courant, accrochée à l'extrême rebord de la barre rocheuse.

– Nos compagnons ?...

– Oui. Une espèce de missionnaire et un grand gaillard qui m'a paru, si je ne me trompe être un mineur.

» J'ai ramené l'embarcation, puis je l'ai cachée...

– Où l'avez-vous cachée ?

– Donnez-moi un cheval. Il est temps encore. Je saute en selle et j'emmène à ma suite la meute hurlante qui accourt à vous.

– C'est bien, dit Alexandre. Voici mon cheval. Où est le bateau ? N'essayez pas de nous tromper. Car, avant que vous ayez fait seulement trois cents mètres, je me charge de vous envoyer dans

le dos une balle de huit à la livre.

– Inutile de me menacer. Je suis pris si vous ne me secourez pas, et réciproquement.

» Le bateau est là, à cent pas à peine dans cette touffe d'herbes géantes. Les rames sont plantées debout dans la vase, à l'avant.

– Albert, Joseph, pied à terre, reprit Alexandre en armant sa carabine. Courez à l'endroit indiqué, si vous trouvez l'embarcation, parée à marcher, appelez-moi.

» Sinon, je vous tue, vous qui nous aurez perdus.

L'homme haussa imperceptiblement les épaules, sans toutefois montrer son visage toujours hermétiquement enveloppé.

Deux cris joyeux retentirent bientôt :

– Le bateau... Voici le bateau... Et les rames.

– C'est bien, monsieur. Partez.

L'inconnu tira de sa ceinture un long bowie-knife, trancha sans mot dire le jarret des chevaux laissés par Albert et Joseph, et s'élança sur celui

d'Alexandre.

– Pardonnez-moi, monsieur, cette besogne de boucher, mais la mutilation que je fais subir à ces pauvres bêtes, assure mon salut.

Un coup de vent écartait en même temps son couvre-nuque, et Alexandre pétrifié, apercevait un visage tellement semblable au sien, qu'il lui semblait voir sa propre image reflétée dans une glace.

Les mineurs se rapprochaient tumultueusement. Le temps pressait. Albert et Joseph avaient déjà pris place dans le bateau.

– Partez, monsieur, reprit l'inconnu. C'est la seconde fois que je devrai la vie à des Français et je ne l'oublierai pas.

– Mais, qui êtes-vous donc ?

– Les uns me regardent comme un bandit... quelques-uns, mais bien peu, voudraient faire de moi un héros, mais je suis plus modeste.

» N'importe ! La sanglante renommée qui s'attache à mon nom pourra vous attirer bien des déboires, car vous me ressemblez étrangement.

– Seriez-vous donc ?...

– Sam Smith, le Bushranger !

IV

Mosi oa tounya *ou « la fumée qui tonne là-bas ». – Le Zambèze. – L'ancien empire du Monomotapa et l'Ophir de Salomon. – La chute Victoria. – Les îles du Haut-Zambèze. – Splendeurs de la nature. – L'île du Jardin. – Alexandre devenu canotier. – Joseph trouve sa vengeance incomplète. – Albert prétend, et avec raison, que son ami est du bois dont on fait les explorateurs. – Pendant l'échouage. – La légende des Batokas. – Sacrifices aux Barimos. – Les* Pilons des Dieux. – *Que signifie l'alignement de deux acacias, d'une île, et d'une aiguille basaltique.*

Les émouvantes péripéties traversées par nos héros nous ont, jusqu'à présent, empêché de mentionner une particularité caractéristique, spéciale au lieu où se sont déroulées les

premières scènes de leurs nouvelles aventures.

Cette particularité a pour objet un grondement sourd, continu, que l'on commence à percevoir nettement à seize kilomètres du point situé par 25° 41' de longitude Est, et 17° 41' 54" de latitude Sud, et qui devient d'autant plus intense que l'on approche davantage du Zambèze.

Ce grondement auquel d'épaisses colonnes de nuées planant sans cesse au même point, comme les fumées d'un cratère, pourraient faire attribuer une origine volcanique, est au contraire, produit par ce Niagara Sud-africain, appelé *Mosi oa tounya* « la fumée qui tonne là-bas », par les indigènes, et que Livingstone a baptisé, du nom de sa souveraine, *cataractes Victoria*.

Quel que soit le désir de l'auteur de décrire le plus tôt et le plus fidèlement possible cet admirable spectacle, il demandera au lecteur la faveur d'un temps d'arrêt bien court, afin de dire relativement au grand fleuve de l'Afrique Australe, quelques mots indispensables à la suite de notre histoire.

Le Zambèze, dont la source principale se

trouve, d'après l'illustre voyageur anglais, un peu au-dessous du point où le 22° de longitude Est du méridien de Greenwich coupe le onzième parallèle Sud, descend du Nord au Sud, en obliquant légèrement vers l'Est, jusqu'à Seshéké, situé à environ cent vingt-cinq kilomètres des chutes Victoria. Il remonte ensuite vers le Nord-Est, mais sans dépasser 15° de latitude Sud, qu'il suit presque parallèlement pendant près de trois degrés et demi, et sans s'en écarter de plus de 40'. Il traverse alors le 33° méridien et oblique franchement vers le Sud-Est, pour se jeter dans le canal de Mozambique par plusieurs deltas, s'étendant entre les dix-huitième et dix-neuvième parallèles Sud et 36°, 37° de longitude Est.

De sa source à son embouchure, le Zambèze qui forme deux sinuosités représentant assez bien un S placé transversalement, offre un développement d'environ deux mille cinq cents kilomètres. Il porte, dans sa partie supérieure, le nom de Liambye, jusqu'à Seshéké où il prend l'appellation de Zambèze jusqu'à son embouchure.

Les noms d'Ambezi, Odjimbezi, Lonambedji, Louambezi, qu'il reçoit suivant les dialectes des peuples dont il traverse le territoire, ont contribué à répandre sur lui une obscurité que l'infatigable patience de Livingstone a en partie dissipée.

Le haut Zambèze ou Liambye, arrose le pays des Barotsés, des Banyétis et des Makololos dont Seshéké est la principale ville. Après avoir reçu un peu au-dessus de cette primitive cité le cours du Chobé, il se précipite d'une hauteur énorme dans cette fissure basaltique dont nous allons donner tout à l'heure la description, traverse le pays des Batokas, des Bapimpés, des Basizoulous, des Batougas et des Banyai, et baigne les établissements portugais de Tété et de Senna. Ses affluents très nombreux sont encore peu connus. Les plus importants sont, sur la gauche, le Nadschita, le Kafoué, le Loangwa dont le confluent est à Soumbo, et le Schiré qui sort du lac Nyassa. Sur la rive droite, ce sont la Liba, le Chobé, le Guaye et le Louje. Il se jette enfin dans le canal de Mozambique par quatre bouches principales formant un delta, et dont les plus importantes sont nommées Milambé, Kougoué,

Louabo oriental et Monsélo.

Comme la plupart des fleuves africains, le Zambèze, obstrué de roches et coupé de cataractes, n'est pas navigable sur tout son parcours, bien que pendant la saison des pluies, les bateaux puissent franchir des points inaccessibles lors de la saison sèche. Telle la chute, de Kébrabâsa la plus importante après la cataracte Victoria, à laquelle les crues périodiques du fleuve donnent une hauteur de vingt-cinq mètres au-dessus de l'étiage. Elle pourrait, ainsi que celle de Moroumba, située en amont, être facilement dépassée par des embarcations qui auraient ainsi directement accès dans le Zambèze supérieur.

Il importerait, en effet, à la civilisation, de revendiquer les rives de ce fleuve où se trouvait le légendaire empire du Monomotapa (pays actuel des Banyetis) et l'opulente Ophir de Salomon (pays de Manica), où abondent les gisements aurifères, où l'on a récemment découvert du diamant, et sur lesquelles s'étendent de magnifiques terrains houillers. Les Portugais

qui ont navigué pendant les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles dans le bassin du Zambèze inférieur, ont fructueusement exploité ces richesses (sauf les Champs de Diamants bien entendu), comme le prouvent les mines d'or et les houillères abandonnées, après des travaux d'enfants malhabiles qui, loin d'épuiser les vieux claims, n'ont servi qu'à en démontrer l'abondance.

Le génie colonisateur des Anglais, moins audacieux pourtant que celui des Américains, osera-t-il faire communiquer directement, par une voie ferrée, ce pays opulent avec le chef-lieu de la colonie ? Verrons-nous, grâce à un de ces artifices diplomatiques dans lesquels ils sont passés maîtres, ces annexionnistes ambitieux établir leur suzeraineté sur le bas Zambèze et remplacer les Portugais dans leurs possessions en ruines ? Il y a là certainement de quoi tenter leurs hommes d'État si entreprenants et donner carrière à l'activité de ce cosmopolitisme enragé qui est le propre des nationaux. Pour le moment, un infiniment petit, la tsé-tsé, rend inviolables certaines contrées, jusqu'au moment où la vapeur

remplacera, soit sur le rail, soit sur le fleuve, le lent et pénible travail des bêtes de trait.

Quoi qu'il en soit, la question du Zambèze a eu comme un regain d'actualité, puisque des mineurs d'avant-garde n'ont pas craint, ainsi que nous l'avons écrit précédemment, de venir fouiller les terres dont les natifs n'osaient pas s'approcher, tant est grande la terreur inspirée par la *fumée qui tonne*. Le docteur Livingstone est le premier Européen dont les yeux ravis aient contemplé ce merveilleux spectacle du Zambèze s'avançant avec sa sereine majesté de fleuve géant, pour se précipiter dans l'abîme où sa masse rugit, s'écrase, se pulvérise. C'est au grand explorateur lui-même que nous empruntons l'étymologie de cette appellation si rationnelle donnée par les naturels à la cataracte.

Il était depuis quelque temps chez les Mokololos et leur chef, Sébitouané, lui demanda un jour s'il avait vu, dans son pays, de la fumée produisant le bruit du tonnerre. Jamais, ajouta-t-il, les naturels n'ont osé s'approcher de la chute. Ils ne l'ont vue qu'à distance et, frappés à

l'aspect de la colonne de vapeur qui s'en élève et du bruit qu'elle répand, ils se sont écriés : *Mosi oa tounya* (la fumée tonne là-bas).

Ces vapeurs, dues à la pulvérisation de l'eau sur les arêtes basaltiques, sont au nombre de cinq. Elles s'élèvent en panaches déliés du fond de la coupure et s'infléchissent doucement au souffle de la brise sans jamais perdre leur forme circulaire, ni leur force de cohésion. On les aperçoit à dix kilomètres quand les eaux sont basses et cette distance peut être augmentée du double pendant la saison pluvieuse. Leur base ténue, comme pédiculée, est d'une blancheur nacrée, tandis que leur sommet, qui va en s'arrondissant, s'assombrit progressivement ; double particularité augmentant leur ressemblance avec des fumées produites par la combustion de matières inflammables.

Le voyageur qui ose descendre en bateau, seulement pendant trois ou quatre kilomètres le cours du fleuve, aperçoit bientôt un spectacle splendide et émouvant. Il évolue doucement au milieu des îles de toutes dimensions qui, en cet

endroit, émaillent comme d'innombrables parterres le lit du Zambèze, large de quinze cents mètres et couvertes des plus admirables spécimens de la flore tropicale. Baobabs monstrueux dont chaque branche forme un arbre énorme, palmiers au stipe élancé surmontés d'un chapiteau de frondaisons déliées, mohononos aux feuilles plaquées d'argent, motsouris sombres constellés de fruits écarlates, frêles acacias, se pressent, s'enchevêtrent, sur ce vieil humus fécond jusqu'à la prodigalité, et étalent au grand soleil leurs rameaux perpétuellement imprégnés d'une rosée bienfaisante.

L'intrépide batelier que n'impressionne pas le tapage assourdissant de la chute, s'avance lentement au milieu d'écueils et de tourbillons peu dangereux, quand le volume des eaux n'est pas très considérable. Quelques coups de rame et il se trouve à l'extrême rebord de la gigantesque coupure, sur une île accrochée le long de la barre après laquelle se trouve le vide.

Si, domptant toute émotion, si, surmontant toute velléité de vertige, il escalade la rampe du

précipice et porte son regard sur la droite, il voit le Zambèze se dérober tout à coup et rouler tout d'une pièce dans une énorme brèche basaltique coupant transversalement son lit, comme une auge immense. Cette masse d'eau qui s'écroule ainsi brutalement dans l'abîme formé perpendiculairement au fleuve par la rupture de la chaussée basaltique, se trouve refoulée par les parois à pic de la faille, large seulement de soixante mètres. Elle tourbillonne en rugissant dans cet étroit espace qui l'environne, s'écrase aux aspérités du roc et s'échappe avec un bruit de tonnerre par une sorte de tunnel à ciel découvert dont l'écartement est d'à peine quarante mètres !

L'œil ne peut plus suivre ses courbes capricieuses au-delà d'une certaine profondeur. Il ne distingue plus qu'un nuage d'écume floconneuse blanche, battue comme de la neige soulevée par la rafale. De ce nuage monte un jet de vapeur haut de cent mètres et deux arcs-en-ciel, radieux, éclatants, dont les segments s'élèvent de l'abîme, aussi profondément que le soleil peut y pénétrer, se reflètent sur ces poussières diamantées, projetant leur courbe

lumineuse sur les arbres, les eaux et les rochers.

Cette colonne d'eau pulvérisée, arrivée à son point culminant, se condense, retombe en une pluie fine comme un embrun sur les fougères arborescentes, les dattiers sauvages, les plantes grimpantes enchevêtrées et les larges feuilles dont elle avive la sombre verdure ; elle baigne perpétuellement les branches et les racines des arbres qui suintent en ruisselets déliés, pour retomber dans le gouffre béant, mais sans pouvoir en atteindre le fond, car le déplacement de l'air produit par la cataracte donne lieu à un courant qui les fait remonter aussitôt qu'ils sont soumis à son influence.

Cette île centrale à laquelle le docteur Livingstone a donné le nom d'*Île du Jardin*, interposant sa masse taillée à pic au milieu de la lèvre supérieure de la chute, partage la cascade en deux grandes nappes.

Le voyageur tournant son regard vers la gauche peut suivre plus facilement les mouvements de la masse écumante qui se dirige vers les collines bordant le tunnel où mugit le

fleuve. Il peut également mesurer du regard la hauteur de la falaise d'où elle se précipite. Les deux murailles de la crevasse sont complètement à pic, rigoureusement perpendiculaires et formées d'un bloc homogène. La paroi intérieure, usée par l'action séculaire de l'eau, a été dentelée comme une scie, tandis que l'arête opposée a conservé la rigidité d'un banc fraîchement éclaté. Faisant encore quelques pas, il s'avance jusqu'aux roches brunes, que les crues ont lavées et marquées d'une ligne plus claire jusqu'à trois mètres au-dessus de l'étiage ; il trouve alors une anfractuosité naturelle, dans laquelle il peut s'installer comme dans un balcon, sans autre inconvénient que la pluie fine qui transperce bientôt ses habits. Inconvénient fort léger dont le soleil aura facilement raison tout à l'heure. L'admirable spectacle qu'il contemple le dédommage amplement des peines endurées, des dangers courus. Il voit l'immense torrent quitter son lit, s'écrouler brusquement au fond de l'abîme, se transformer sous la violence irrésistible de cet écrasement en poussières blanches et lancer de longs jets d'écumes qui

flamboient au soleil comme des lames de magnésium en combustion. On dirait d'innombrables faisceaux de lumières électriques se projetant jusqu'au plus profond du gouffre.

Il assiste, pour ainsi dire, à la formation des colonnes de vapeurs qui s'élèvent du fond de la faille. Elles sont évidemment produites par la compression de l'eau, dont la pesanteur, encore augmentée par la violence de la chute, vient s'ajouter à la résistance opposée par les roches qui l'emprisonnent. Un arc-en-ciel d'un éclat inouï, visible seulement de ce point, entoure d'une auréole presque complète chacun de ces panaches vaporeux, car, à l'exception du petit segment, coupé par l'ombre de l'île formant promontoire sur la cascade, il affecte un cercle parfait que redouble un autre arc aux couleurs renversées, dont les nuances s'estompent et se perdent dans les parties les moins opaques du brouillard.

Le voyageur peut enfin, du haut de cet observatoire, constater d'un seul coup d'œil la modification subite et complète offerte par la

configuration du sol. Derrière lui, à quelques mètres, sur les îles qui émergent du haut du fleuve, s'épanouissent les plus merveilleux échantillons de la flore intertropicale, où s'ébattent les calaos au bec démesuré, au plumage bleu-de-ciel, les colibris agiles, semblables à des écrins vivants, et les perroquets jaseurs. Immédiatement au-dessous de la faille, les terrains disloqués par une formidable convulsion géologique sont stériles, calcinés. Il voit la rivière inférieure, emprisonnée, courir mugissante dans son étroit chenal, dont les bords, découpés en promontoires aigus, dentelés de brèches éraillées, se prolongent çà et là en une muraille rigide. Il n'aperçoit plus que des sables rouges, des roches brunes, des monceaux de scories noirâtres, des quartz verts, blancs ou roux, dont les facettes étincellent au soleil. Plus de végétaux au feuillage vert, aux fleurs éclatantes, mais des euphorbes hérissées d'épines, incrustées entre les fissures, des aloès vert-poussière, des cactus semblables à des chevaux de frises, des mopanés sèches, grisâtres, presque sans feuilles...

Terrains désolés auxquels l'artiste n'accorde

d'attention qu'en raison de l'opposition violente qu'ils présentent avec les autres, mais dans lesquels l'œil infaillible des mineurs a bientôt reconnu d'opulents diggins.

.....

La légère embarcation, conduite par Alexandre avec l'habileté consommée d'un indigène, glissait lentement sur les flots. Il avait substitué à la longue pagaye des riverains, une légère paire d'avirons qu'il manœuvrait avec la dextérité d'un lauréat du Rowing-Club, et il évoluait à travers le dédale des îles émaillant l'énorme cours d'eau, comme si ces parterres tropicaux eussent été les minuscules continents célèbres dans les fastes nautiques d'Asnières, Argenteuil ou Joinville-le-Pont.

Cette nouvelle transformation de leur ami en canotier aussi expert que les plus adroits des bateliers de la région, stupéfiait positivement les deux Catalans.

– Ah ! çà, fit Albert, dont la surprise ne pouvait s'accommoder d'un plus long silence, tu as donc tous les talents.

– Chut ! Ne proclame pas si haut mes louanges. Cela pourrait me porter « la guigne ».

– Allons donc !

– Tiens ! La preuve... Entends-tu siffler ces balles ?

– Parbleu ! reprit Joseph. Je reconnais leur musique. Elles sortent d'un revolver Smith et Wesson. Une bonne arme pourtant, dont ces brutes se servent comme de véritables gavaches.

– Plaignez-vous donc de leur maladresse !

– Au contraire, monsieur Alexandre. Si l'Américain « qu'il » s'est battu contre moi, il avait eu un tant soit peu le compas dans l'œil, ma tête, « il » éclatait « comme oune calevasse » !

– Vous l'avez toujours près du bonnet, cette tête, mon cher Joseph.

– Caraï !... Ce lourdaud avait renversé mon verre, à dessein, j'en suis certain. Je ne lui voulais pas de mal, moi, au contraire. Pourquoi a-t-il ri ensuite si insolemment, à mon nez, à ma barbe.

– Il faut convenir que vous avez tiré une vengeance terrible de cet acte irrévérencieux.

– Vengeance incomplète, monsieur Alexandre. Je n'ai pas remplacé mon verre d'eau par un verre de son sang.

– Vous êtes donc implacable.

– C'est bien possible. Voyez-vous, je n'oublie ni une insulte, ni un bienfait.

– Mais enfin, interrompit Albert qui, depuis sa sortie miraculeuse du kraal, semblait récupérer toute sa virile énergie, nous diras-tu d'où tu es sorti si à propos, pour nous tirer de ce mauvais pas.

– Plus tard... Pas de distraction. Tu sembles ne pas te douter que j'accomplis, en ce moment, un véritable tour de force, en vous faisant traverser le Zambèze à trois cents mètres à peine des chutes.

» Heureusement que les eaux sont basses. Sans cela, la moindre embardée nous jetterait dans un de ces chenaux resserrés entre les îles. Je ne serais plus le maître de mon canot, et, ma foi, nous ferions une jolie culbute de cent cinquante à deux cents mètres.

– Bah ! Pas possible.

– Ce ne serait pas la première fois que pareil fait se présenterait. J'ai ouï dire, depuis que j'habite ces parages, que de malheureux Batokas, poursuivis par leurs implacables ennemis, les Makololos, pour s'être avancés imprudemment, ont opéré au fond de la cataracte ce voyage rapide et désagréable.

– Comment, tu connais déjà l'histoire du pays. Permets-moi de te féliciter, et de reconnaître une fois de plus, qu'avec ton air de ne pas y toucher, tu es du bois dont on fait les explorateurs.

– Ma foi, mon cher Albert, tu me combles, et je n'accepte pas sans fierté cet éloge venant de toi, quoiqu'il soit plus bienveillant que mérité.

» Oui, je connais, sinon l'histoire, du moins une partie de l'histoire des Batokas, les autochtones de la région, qui furent chassés d'ici après des luttes sanglantes, par Sébitouané, l'ami du docteur Livingstone, et le chef des Makololos.

» Aïe !...

– Qu'y a-t-il ?

– Vous venons de toucher.

» Ne bougez pas. Cet incident est sans danger. Bien que notre canot ne tire pas plus de vingt-cinq centimètres, les eaux sont si basses, que son fond racle continuellement les roches et les graviers.

Alexandre, s'arc-boutant sur un des avirons dont il se servait comme d'une gaffe allait déhaler l'embarcation. Albert le retint.

– Attends quelques minutes, je t'en prie. Laisse-moi à la contemplation de cet admirable spectacle, tel que la nature ne m'en a jamais offert au cours de mes pérégrinations à travers le monde.

– Admire et contemple, mon cher Albert. C'est la vingtième fois que je m'arrête en présence de cette merveille, et mon émotion est aussi vive que le premier jour.

» Cela nous dédommage d'ailleurs des turpitudes auxquelles nous venons de nous frotter à contrecœur, n'est-ce pas ? Nous sommes hors de la portée des armes des drôles dont les

criailleries ne nous parviennent plus que comme des froissements d'élytres de criquets, et rien ne troublera ta méditation.

Pendant quelques minutes, Albert et Joseph restèrent comme écrasés devant la majesté de ce spectacle imposant, dont leurs yeux de montagnards appréciaient si bien la sublime grandeur.

– Maintenant, interrompit Alexandre, laissez-moi l'un et l'autre attirer votre attention sur une chose futile en apparence, mais dont la vue ne sera pas sans vous causer quelque étonnement.

– Parle, répondit comme à regret Albert d'une voix distraite.

– Suis bien la direction de mon aviron.

» Que vois-tu ?

– Deux arbres superbes, aux troncs élancés, au feuillage grêle et qui se trouvent à cent mètres à peine du point que nous venons de quitter sur ce rivage inhospitalier.

– Connais-tu l'essence de ces arbres ?

– Non.

– Ce sont des acacias.

– Je n'y vois nul inconvénient.

– Moi de même. Tourne-toi maintenant de mon côté et regarde attentivement l'autre extrémité de ma rame que j'ai à dessein laissée dans la même position.

» Qu'aperçois-tu, en prolongeant par la pensée, la ligne qu'elle forme ?

– Une roche noire, droite comme un obélisque, dont la base a été légèrement usée sans doute par le contact séculaire de l'eau.

– Parfait. Mais entre ces deux points extrêmes ?...

– Je vois une île verdoyante accrochée au bord du banc sur lequel roule le Zambèze.

– À la bonne heure. Et ces trois points que nous voyons si bien en ligne, grâce à l'échouage de notre barque, n'éveillent en toi aucun souvenir ?

– Aucun, mon cher Alexandre.

– Tu as la mémoire courte. Permets-moi de la

rafraîchir en te racontant une toute petite histoire, avant de reprendre notre course.

» À une époque déjà lointaine, mais dont le souvenir s'est perpétué chez quelques riverains épars aujourd'hui, et dont ma bonne étoile m'a permis de trouver un des rares survivants, trois chefs Batokas avaient choisi cet îlot, incrusté au-dessus de l'abîme, pour offrir des prières et des sacrifices à leurs dieux ou Barimos. Ils se plaçaient, pour prier, en face des nuages qui s'élèvent du gouffre, et mêlaient leurs sauvages invocations aux rugissements de la cataracte. Ils devaient, tu n'en doutes pas, ressentir, en présence de ce tableau saisissant, une émotion profonde, un effroi religieux dont des natures plus civilisées ne sauraient elles-mêmes se défendre. Ils contemplaient ces cinq colonnes de vapeur, immuablement suspendues au dessus du précipice et leur attribuaient le fracas assourdissant qui retentit nuit et jour et se répercute à d'énormes distances. Confondant la cause avec l'effet, ils croyaient que ces panaches immenses étaient manœuvrées sans cesse par des géants invisibles – les Barimos – qui martelaient

perpétuellement le fond du gouffre, et leur donnèrent le nom de *Motsés oa Barimos*, les *Pilons des dieux*.

» À ces invocations, succédaient des sacrifices humains suivis peut-être de hideuses scènes d'anthropophagie, et nul, sous peine de mort et à moins d'être initié aux lugubres mystères entourant ces horribles cérémonies, ne pouvait approcher de l'îlot. Ce lieu fut donc révéré des profanes, et aucun Européen n'y aborda jamais avant le docteur Livingstone. Le second qui le visita, fut le chasseur Baldwin ; le troisième, le frère du docteur, Charles Livingstone ; le quatrième, fut Thomas Baines, le brillant naturaliste anglais.

» Il y a de cela vingt ans, et j'ignore si d'autres blancs nous y ont précédés.

» Quoi qu'il en soit, les derniers Batokas, dépossédés et chassés par les Makololos, avaient dû déposer, dans ce temple de la nature, ce qu'ils avaient de plus précieux. J'en ai même la certitude.

» Albert, ces acacias, cette aiguille rocheuse

qui se dresse solitaire au dessus des eaux, cet îlot qui se trouve entre ces deux points extrêmes. Tout cela ne te dit rien ?

– Le trésor... des anciens rois...

– Les Batokas sont des Cafres comme les Makololos. Tu peux donc affirmer, sans craindre de commettre une erreur capitale, que nous sommes sur les lieux où se trouve le fastueux trésor des rois cafres. Si toutefois le plan donné par master Smithson, d'après les indications du noir Lackmi dont tu m'as raconté l'histoire, est rigoureusement exact.

– Mais il mentionnait trois acacias !

– Ces trois arbres existaient encore il y a huit jours. J'ai cru devoir en abattre un afin de dérouter les recherches opérées par des compétiteurs qu'un hasard peut nous envoyer d'un moment à l'autre.

– Bravo ! mon cher ami et nous ne saurions trop te louer de ta prudence.

» Puisque nous sommes en si bonne place, verrais-tu le moindre inconvénient à ce que nous

vérifions les lieux à l'aide de notre plan ?

– Bien au contraire, quoique je n'en aie nul besoin. Joseph, vous avez conservé ce document, n'est-ce pas ?

– Comme mes yeux, monsieur Alexandre, répondit le Catalan en fouillant précipitamment dans une poche intérieure de sa veste de chasse.

– Donnez donc, s'il vous plaît.

Une pâleur livide envahit soudain les traits basanés du jeune homme qui poussa un cri étranglé.

– Je... je... ne l'ai plus... balbutia-t-il d'une voix sourde.

» Volé !... Je suis volé... Je le possédais encore hier !

» Caraï ! je suis un misérable ! On me l'a enlevé tout à l'heure après mon affaire avec l'Américain.

» C'est quelqu'un de ces bandits qui me portaient sur leurs épaules !

– Tant pis, reprit philosophiquement

Alexandre. Le mal est sans remède. L'essentiel, pour nous, est d'agir en toute hâte, car nous ne sommes plus les seuls dépositaires du secret. Et ceux qui ont dérobé le plan, devaient être instruits de la valeur de ce chiffon.

– Les Boërs !... s'écria Albert furieux, ce ne peut être que ces brigands.

V

Où master Will et le Révérend, bien que absents encore, sont regardés comme des gêneurs. – Escale à une île du haut Zambèze. – Aventures surprenantes d'Alexandre. – Curieuse trouvaille d'un crocodile qui n'a pu digérer une veste de chasse en velours vert. – Les premières parmi les dernières cartouches. – Excellent procédé d'imperméabilisation. – Au clair de la lune... – Après le drame la comédie. – Rencontre d'un monarque africain coiffé d'un casque de pompier et vêtu d'un habit de général anglais. – Reconnaissance de Sa Majesté Magopo. – Bric-à-brac. – L'huilier du roi des Batokas. – Pour avoir de l'absinthe.

Un vigoureux effort déhala la barque.

– Vous avez entendu tout à l'heure mon Sosie, dit à Albert et à Joseph Alexandre, nous annoncer

qu'il avait conduit à cet îlot, vers lequel nous nous dirigeons, deux personnages dont le signalement se rapporte à ceux du Révérend et de master Will.

– Tiens ! C'est vrai. Nous avons éprouvé un tel saisissement à ta vue, et les émotions qui ont accompagné notre sortie du kraal ont été si violentes que nous avions oublié les paroles de ce gentleman énigmatique.

– Un voleur de grands chemins, si j'en crois les propos de ces dignes mineurs qui voulaient me faire payer, un peu trop cher, le dangereux privilège que je possède de lui ressembler.

– Ce gredin fantaisiste eût bien pu, en tout cas, laisser sur la terre ferme les deux compagnons encombrants qui s'imposent à nous avec une persistance désespérante.

– Tu as pardieu ! bien raison. Car, en somme, le désert est assez vaste pour que nous ne soyons pas, à chaque moment, forcés de remorquer ce missionnaire *in partibus* et ce soi-disant Américain déplaisant qui s'attache à nos pas comme une véritable glu.

– Passe encore pour le Révérend. Son but est au moins parfaitement honorable, et l'œuvre des Missions a fait assez en faveur de la civilisation africaine pour que nous donnions, le cas échéant, aide et protection à un de ses membres.

» Mais ce grand drôle errant à travers le pays, à la recherche d'une position sociale, commence à m'agacer prodigieusement.

– Avec une échine charpentée comme la sienne et la paire de bras qu'il possède maintenant, il eût pu trouver à s'employer utilement au diggin.

– Tandis qu'il va encore nous falloir le supporter sur cet espace restreint où nous ne pouvons même pas nous isoler pour échanger quelques pensées intimes.

– Qu'à cela ne tienne. Je puis facilement, au lieu de gouverner droit à l'îlot, aller aborder sur un de ces jolies parterres qui émergent de tous côtés.

– Je ne demande pas mieux. Nous avons à causer. Et nos confidences sont assez importantes

pour que nous cherchions quelques moments de solitude.

– Voilà qui est entendu. Nous allons faire jusqu'à demain l'école buissonnière, puis nous rallierons ce minuscule continent où notre présence ne tardera pas à être urgente.

– Ne crains-tu pas que les diggers ne viennent nous y relancer ?

– Il n'y a pas, que je sache, d'embarcations sur le littoral, sauf celles qui sont entre les mains des noirs.

» Il n'est guère à craindre que ces derniers, molestés déjà par les mineurs, consentent à les prendre à bord, sinon pour les noyer. Quant à affronter de nuit ce terrible cours d'eau, nul parmi eux ne l'oserait. S'ils essaient de venir pendant le jour, nous verrons à leur en ôter l'envie.

– À la bonne heure. Tiens, si tu m'en crois, nous allons aborder ici, tirer la barque sur le sol, et nous installer sous ce banian. Les oiseaux abondent, tu vas en massacrer quelques-uns, Joseph les plumera, je les mettrai à la broche,

puis nous causerons pendant que cuira ce rôti dont mon estomac a le plus pressant besoin.

– Bien dit. Tu parles comme feu Jean Bouche-d'Or. Agissons.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé que trois calaos et autant de perroquets gris gisaient pantelants sur le sol. Un feu vif pétilla bientôt, pendant que Joseph s'évertuait à dépouiller les pauvres bêtes de leur vêtement de plumes.

– Tu disais donc, commença Albert, que, après avoir été esclave...

– Attend un peu que je rassemble mes souvenirs. Je suis passé par une telle série d'aventures que si je ne mets pas un peu de méthode dans mes idées, mon récit sera aussi diffus qu'une harangue parlementaire.

» Voyons, nous nous sommes perdus de vue, il y a tout au plus deux mois, quand je m'élançai à la poursuite d'un couagga blessé, avec l'étourderie d'un collégien qui casse une patte à son premier lièvre.

– C'est bien cela. Nous contemplions écœurés

le massacre des bêtes empilées dans le hopo.

– Je fus empoigné traîtreusement par les négriers portugais au moment où je venais d'être désarmé par un crocodile.

– Nous savons cela. Nous avons même retrouvé ta carabine.

– La preuve, c'est que la voici.

– Pas possible !

– Tiens, regarde plutôt sur la crosse l'empreinte des dents du saurien.

– Mais comment cette arme, que nous avons à notre tour perdue longtemps après, se trouve-t-elle entre tes mains ?

– Tu le sauras par la suite.

» Allons ! bon, voici que tu m'embrouilles pour mon début. Tant pis pour toi, je rogne le commencement : Ma course dans le kraal, au milieu de mes bourreaux qui me sanglaient, ainsi que mon cheval, à grands coups de chambock ; mon évasion ; ma fuite en Mazeppa ; comment je fus un gibier chassé dans un lac par une meute de crocodiles – ces laides bêtes m'en veulent

prodigieusement. Je passerai sous silence, pour aujourd'hui du moins, mes aventures dans le bois, la mort de mon cheval tué raide par une lance empoisonnée, etc., etc. Tous ces détails oiseux, allongeraient ma narration. J'en arrive d'emblée à la partie essentielle.

» Je dormais bien tranquillement en attendant le moment de rechercher la direction du kraal, quand je m'éveillai au beau milieu d'une troupe de mauricauds que je reconnus tout d'abord. Ces coquins m'avaient amarré les bras et les jambes, au point qu'il m'était impossible de remuer.

– Et ces noirs étaient...

– Ceux-là mêmes qui avaient eu affaire au Révérend.

– L'orchestre ambulant ?...

– Positivement. Il a de jolies connaissances, le Révérend ! des malandrins qui sont complices des négriers dont ils s'intitulent les pourvoyeurs, avec une absence de pudeur tout à fait remarquable.

» Sachant la part que j'avais prise à la

libération des Bushmen esclaves, ils me mirent carrément la bûche d'esclavage au cou, me déposèrent dans un canot qui descendit une rivière se dirigeant vers le Nord, puis, vogue la galère !

– Galère est bien le mot.

– Arrivé au kraal, je fis, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, tout ce qui concernait mon nouvel état : écraser le millet, servir de domestique – non payé, sinon à coups de chambock, – faire la corvée d'eau, être le souffre-douleur de tous les petits monstres issus de ces gorilles à deux pattes, etc.

– Et cette torture dura longtemps ?

– Une douzaine de jours, c'est-à-dire douze jours de trop.

» Le métier, comme on dit vulgairement, commençait à m'entrer au corps, quand, un beau matin, au moment où je me rendais à la rivière avec mon attirail de coquilles d'œuf d'autruche, une odeur nauséabonde frappa désagréablement mon odorat. Cette odeur de musc alliée à je ne

sais quelle pourriture, je la connais, c'est celle du crocodile.

» Au lieu de m'enfuir bêtement, sans savoir où se trouvait mon ennemi, j'inventorie d'un rapide coup d'œil l'espace découvert, afin de reconnaître le lieu où devait s'opérer ma retraite. Bien m'en prend, car j'aperçois, échoué sur les vases molles, par suite du retrait des eaux, un crocodile monumental, mort sans doute depuis longtemps, car il était en pleine putréfaction.

» Un immense éclat de rire m'échappe malgré moi, à l'aspect du monstre, dont la gueule est obstruée d'un énorme ballot qui ouvre démesurément ses mâchoires. Je reconnais le drôle pour avoir eu affaire à lui au moment où je jouais mon Mazeppa. Comme mes bourreaux avaient attaché à la queue de mon cheval un fagot d'*attends-un-peu* pour accélérer sa course, j'avais trouvé ingénieux d'enlever ces épines, de les recouvrir de ma veste de chasse, et de lancer le tout dans la gueule ouverte du vorace au moment où il allait happer un de mes membres.

– Bravo ! Et tout naturellement, ces horribles

épines barbelées, en pénétrant jusque dans sa gorge le firent périr après un temps plus ou moins long.

– Comme tu le dis. Mais le plus beau de l'affaire, c'est que le soleil en développant dans son immonde carcasse une putréfaction rapide, produisit des gaz qui le firent flotter comme une bouée. Au lieu de couler, il s'en vint doucement s'échouer au fil de l'eau, et par le plus grand bonheur près du kraal où je me morfondais.

» Ma foi, la destinée me devait bien cela.

– Je me demande quel avantage pouvait te procurer la présence de cette charogne.

– Patience ! jeune présomptueux. Je viens de te dire que ma veste de chasse enveloppait le fagot d'épines.

– Elle devait être en bel état.

– Du velours à côtes de première qualité. Je te donnerai l'adresse du marchand quand nous retournerons au Cap. Elle était agrémentée de crevées aussi nombreuses que celles d'un pourpoint, mais peu importait. Je comptais sur le

contenu de mes poches.

« Je l'enlevai donc du récipient inusité où elle se trouvait, et je commençai à l'inventorier avec une émotion que tu comprendras tout à l'heure.

» Cette veste, tu t'en souviens, avec ses poches, ses doubles-fonds constituait un véritable magasin. J'y retrouvai d'abord mon briquet avec sa mèche parfaitement trempée, cela va sans dire, mais quelques heures d'exposition au soleil devaient lui restituer ses propriétés. Je remis, avec non moins de plaisir, la main sur ma petite lentille, qui peut, le cas échéant, remplacer avantageusement le silex. J'ouvris, non sans émotion, la grande poche de droite, agencée, comme une cartouchière, et contenant une douzaine de cartouches en laiton, chargées avec des balles explosibles de Pertuiset, et dont les douilles réamorçables à volonté, peuvent servir indéfiniment.

– Mais, mon pauvre ami, cette immersion prolongée devait avoir transformé la poudre en une véritable bouillie.

– Profonde erreur, mon cher Albert. La base de

chaque cartouche ainsi que l'amorce avaient été lors de mon départ de France, enduites d'une solution de caoutchouc dissous dans du sulfure de carbone. L'évaporation de cette dernière substance avait laissé une mince pellicule de caoutchouc sur les points susceptibles d'être atteints par l'humidité, et rendu mes cartouches aussi parfaitement étanches qu'un flacon de verre bouché à l'émeri[1].

– D'accord. Mais les amorces. Elles ne poussent pas, que je sache, sur les acacias ou les bauhinias.

– Tu as la mémoire courte. Joseph se souvient certainement de ma petite poche de gauche, en caoutchouc, et fermée comme ces bouteilles de cuir que vous appelez des peaux de bouc, vous autres Catalans.

---

[1] J'ai usé d'un semblable procédé pour l'imperméabilisation de cartouches qui ont résisté en Guyane à des pluies diluviennes et à une immersion de huit jours dans une rivière. J'en ai rapporté une trentaine en France, et je les ai employées dernièrement, au bout de deux ans avec succès, dans une expédition au Maroc. Je profite de l'occasion pour recommander, aux explorateurs, cette méthode préconisée par M. Guinard, l'habile arquebusier de l'avenue de l'Opéra. L. B.

– C'est ça, la peau de « vouc », interrompit Joseph.

– Eh ! bien, cette pochette renfermait trois cents amorces, imperméabilisées par le procédé ci-dessus indiqué, plus, un moule à balles dont la branche de droite forme l'instrument nécessaire au réamorçage des douilles, et celle de gauche, un emporte-pièce de calibre 8.

– Un emporte-pièce pour faire des bourres, n'est-ce pas. Mais avec quelle substance ?

– Tu n'es guère inventif, ô comte Albert de Villeroge, pour un explorateur endurci. Mais, avec de l'écorce d'arbre, du cuir, que sais-je encore.

» Quant à la poudre et au plomb, on en trouve partout. Les draymen approvisionnent toute l'Afrique Australe.

– Tout cela est bel et bon. Mais à quoi te servaient ces balles explosibles, ces cartouches réamorçables, ces outils fort ingénieux, je n'en disconviens pas, mais inutiles, puisque tu ne possédais pas même un pistolet de treize sous ?

– Trois jours après mon entrée en fonctions chez mes noirs patrons, quelques rôdeurs avaient apporté tout un stock d'armes européennes dont la vue me fit frémir. Il y avait, entre autres, trois énormes carabines calibre 8, que je reconnus aussitôt.

– Les nôtres, parbleu ! Elles se trouvaient sur un radeau qui m'emportait je ne sais où, j'étais atteint d'une fièvre terrible, et...

– Et le radeau chavira. Tu fus sauvé je ne sais comment du grand plongeon final. Tu me raconteras cela tout à l'heure. Toujours est-il que mes rôdeurs mirent la main sur les épaves de ton naufrage, et la vue de mon arme favorite trouvée avec les vôtres, me prouva que vous aviez rencontré ma piste.

» Le mécanisme les intrigua fortement. À peine familiarisés avec les fusils de traite, ils ne pouvaient comprendre le système à percussion centrale et les chiens rebondissant. Ils les tournèrent et les retournèrent inutilement en tous sens, les chargèrent à éclater, et essayèrent, mais en vain, de les faire partir. De guerre lasse, ils les

troquèrent contre quelques paniers de bière de sorgho.

» Naturellement, les nouveaux acquéreurs n'en purent pas davantage tirer parti, et elles furent définitivement jetées au rebut, en attendant que les forgerons les convertissent en fers de flèches et de sagaies. L'une d'elles, la mienne, échut en partage à un personnage dont j'étais plus spécialement l'employé. Tu juges des regards d'envie que je jetais sur cette arme splendide, avec laquelle j'eusse pu, étant fourni de munitions, tenir en échec la tribu tout entière.

– Ah ! je devine tout. La trouvaille miraculeuse de ta veste contenant un arsenal allait te permettre de revendiquer, haut et ferme, ta liberté.

» Tu es né coiffé, mon cher Alexandre.

– Tu trouves ? Moi pas. J'avais enduré assez de misères pour donner une courbature au nommé Destin. Pour une fois que le guignon faisait relâche, il fallait en profiter.

» C'est ce que je fis sans plus tarder. Après

m'être assuré que mes cartouches étaient en parfait état, je subtilisai adroitement ma carabine, je débarrassai les canons des substances insensées que ces imbéciles y avaient empilées, je les chargeai méthodiquement, puis, je me dis : *Go ahead* ! Traduction très libre : « Au petit bonheur ! »

» Je saisis, pour prendre congé de mes patrons, le moment où le kraal tout entier était plongé dans le plus profond sommeil, et je m'en allai tranquillement vers le Nord, au beau milieu de la nuit, par un magnifique clair de lune.

– *Per amica silentia lunae*...

– Euh ! Les grenouilles-taureaux et les hérons-butors faisaient un tapage infernal. Merci tout de même pour ta citation, au nom des mânes des classiques qui seront flattées d'être évoquées sur le Zambèze.

» Je marchai avec l'acharnement d'un homme libre qui n'a plus envie de faire la corvée d'eau, de piler le sorgho, et de toucher comme appointements des coups de chambock.

» En dépit de ma célérité, ce que j'avais prévu arriva. Le soleil était levé depuis trois heures à peine, qu'une forte patrouille, composée d'une vingtaine d'indigènes, apparut sur les derrières de mon corps d'armée.

» Comme il n'y avait pas de traînards de mon côté, mon corps expéditionnaire s'abrita derrière un arbre et attendit, prêt à défendre chèrement sa peau. Les ennemis accouraient en vociférant. Je les couchai en joue, espérant les intimider. Mais, les coquins, s'imaginant de très bonne foi que ma carabine était un accessoire de théâtre, ne tinrent aucun compte de ma menace. Ils n'étaient plus qu'à vingt pas, hurlant, grimaçant, brandissant leurs sagaies. Le temps pressait... Je fis feu !

» Un coup de canon, mon cher ! Pense donc, dix-sept grammes de poudre anglaise. Trois hommes tombèrent foudroyés. Les ravages de ma balle explosible furent épouvantables.

– Je crois bien, un projectile qui assomme un éléphant.

– Par malheur pour eux, ils se trouvaient l'un derrière l'autre.

– Tant pis !

– Les pauvres gens !...

» Cette effroyable exécution me laissa, sans qu'il fût besoin de redoubler, le maître de la situation. Ils détalèrent comme une bande de springbocks et disparurent.

» J'étais bien libre.

Le narrateur fit une pause pour retourner la brochette odorante qui crépitait au-dessus du brasier.

– J'arrive sans transition au second acte. Après le drame, la comédie la plus bouffonne qu'on puisse voir.

» J'avais marché pendant je ne sais plus combien de jours à rendre poussif le Juif Errant lui-même, quand je tombai un beau soir au milieu d'une battue monstre organisée contre un éléphant monumental.

» Le pauvre animal, harcelé par une centaine de noirs, était hérissé de sagaies comme une pelote d'aiguilles. Il semblait au moment d'expirer et les chasseurs poussaient des cris

d'allégresse, à la vue de cette montagne de victuailles près de s'écrouler. Masqué par une épaisse futaie, j'assistais sans trop savoir ce que j'allais faire à ce drame cynégétique, attendant, pour me montrer, l'hallali par terre.

» L'agonie du pachyderme commença. Elle fut courte, mais terrible. Réunissant toute sa vigueur dans un dernier et formidable effort, il dressa ses oreilles, releva sa trompe, poussa un « barrit » qui me fit frissonner et se rua sur un groupe au milieu duquel se pavanait un gentleman du plus bel ébène, la tête coiffée d'un casque de pompier et le torse couvert d'un vêtement écarlate de général anglais.

» Éparpiller et broyer comme des fétus les pauvres diables qui lui lancèrent une dernier volée de sagaies, fut pour lui l'affaire d'un moment. Sa trompe s'abattait en même temps sur le pompier resté seul debout et le ceinturait d'un effort irrésistible. Le malheureux allait être étripé comme un poulet.

» C'était mon tour d'intervenir. Ma carabine était en joue. Je n'eus qu'à presser la détente. Le

coup partit et ma balle vint frapper le monstre juste entre l'œil et l'oreille, le lieu d'élection des chasseurs d'ivoire. La boîte osseuse éclata comme une citrouille rudement projetée le long d'un mur. L'éléphant se dressa sur les pieds de derrière, après avoir eu toutefois la délicate attention de desserrer les anneaux de sa trompe. Puis, il roula lourdement sur le côté, en même temps que le noir, aux trois quarts suffoqué, se traînait dans les herbes, en invoquant toutes les divinités baroques qui siègent au Panthéon austral.

» Je fis une entrée très digne, et m'avançai avec la majesté qui convient à un homme qui vient de jouer le rôle de Providence. Le pompier m'aperçut. La vue de mon arme encore fumante, lui fit comprendre la part que je venais de prendre à sa délivrance. Il rajusta à la hâte son uniforme assez maltraité par l'accolade de l'éléphant, raffermit son casque, me tendit la main et m'adressa en anglais à peu près inintelligible, de chaleureux remerciements, complétés d'une pantomime plus éloquente d'ailleurs que ses vocables.

» La glace était rompue. On débita séance tenante une partie de la bête massacrée, puis, on me conduisit en grande pompe au kraal, dont mon nouvel ami était le chef. Le guignon était décidément conjuré par ma bienheureuse intervention, qui m'avait permis de conserver la précieuse existence du seigneur Magopo qui règne sur les derniers Batokas du haut Zambèze.

» J'abrège les détails relatifs à notre marche triomphale et à l'enthousiasme qui éclata sur notre passage. La majesté royale possède encore près de ces naïfs enfants de la nature tout son prestige, et l'heureux mortel qui avait empêché le trépas prématuré du titulaire de la couronne eut une large part aux bénédictions de la foule. Nous arrivâmes au kraal au milieu duquel s'élève la case de Son Altesse Magopo. Un vrai palais dont l'aménagement me stupéfia.

» Le monarque, remis de ses émotions, s'avança majestueux dans la salle du trône. Une vraie salle pourvue d'un vrai trône.

– Tu veux rire, interrompit Albert que ce pittoresque récit amusait comme un grand enfant.

– Ce siège royal sur lequel prit place le potentat est un superbe fauteuil en velours grenat, parsemé de clous jaunes qui flambaient comme des constellations.

» Sur le sol, s'étendaient de jolies nattes, où se trouvent épars, dans un désordre pittoresques, les objets les plus disparates, dont la vue faillit m'arracher l'éclat de rire le plus irrévérencieux. C'est un service à thé en argent, une botte vernie avec un éperon en bronze d'aluminium, une bible in-quarto, une grande malle anglaise toute neuve, un baromètre anéroïde dans son enveloppe circulaire en nickel, quelques flacons de verre bouchés à l'émeri, puis, trônant comme une divinité, l'instrument de M. Fleurant, perfectionné par le docteur Eguisier, etc., etc. J'en passe et des meilleurs[1].

» Les monarques africains sont hospitaliers, et leur cordiale bonhomie donne volontiers des crocs-en-jambe à l'étiquette.

» Magopo, après avoir un instant reposé sur son fauteuil, se leva sans mot dire, en homme qui

[1] Historique.

a pris une grande résolution et qui veut faire descendre sur celui dont les vicissitudes de la vie l'ont rendu l'obligé, les torrents de sa munificence. Il cambra sa haute taille, enleva de dessus le couvercle de la malle le narghilé système Éguisier, ouvrit la malle, en tira respectueusement... Je te le donne en cent mille...

– Le collier de la Toison d'or ?...

– Non, un huilier !...

Pour le coup, Albert et Joseph se tordirent secoués par un rire inextinguible.

– Un huilier, reprit gravement Alexandre, avec une jolie monture en ruolz et dont les deux flacons renfermaient l'un, une liqueur ambrée comme la topaze, l'autre, un produit d'une magnifique nuance émeraude.

» Les hauts dignitaires de la cour attendaient, prosternés dans un religieux silence, la fin de cette curieuse cérémonie, dont l'imprévu ne manquait pas d'intérêt pour moi.

» Magopo daigna me servir d'échanson. Il prit une tasse à thé, déboucha la liqueur d'or, emplit

la tasse et me l'offrit poliment. Comme j'hésitais un moment avant de porter à ma bouche le mystérieux liquide, il prit le vase, en absorba délibérément la moitié, fit claquer sa langue et me tendit le reste.

» Complètement rassuré par cette épreuve, je n'eus garde de faire la petite bouche et je me mis à siroter lentement ma ration. Je ne veux pas vous intriguer plus longtemps, car je vois que vous grillez de connaître la suite. Ce nectar était tout simplement d'excellent vermouth de Turin, apporté en ce lieu désert par des voyageurs qui, voulant conquérir les bonnes grâces du monarque, lui avaient offert tout ce qui pouvait tenter sa naïve cupidité.

» Le second récipient contenait de l'absinthe, du Pernod authentique, s'il vous plaît, et vous ne sauriez concevoir la joie de mon hôte quand il vit que je faisais bon accueil à ses friandises, dont je dus lui répéter les noms à satiété.

» Magopo, enchanté, reboucha précieusement son huilier et le reposa dans la malle, au fond de laquelle mon regard tomba involontairement.

» J'eus comme un éblouissement. Quelque détaché que je sois des choses humaines, je n'ai pas été vainement chercheur de diamants pendant près d'une année, pour que la vue de la plus splendide collection de gemmes me laissât impassible.

» Le sauvage vit mon mouvement. Il prit une poignée de pierres brutes qui, pourtant, jetaient des feux éblouissants.

» – Les hommes blancs, me dit-il dans son patois, connaissent-ils ces cailloux ?

» – Oui, répondis-je, et ils y attachent un grand prix.

» – Tiens. Prends, ajouta-t-il sans préambule, puisque tu es mon ami.

» Et comme je me récriais, ne voulant pas profiter de son ignorance pour accepter un présent d'une telle valeur, il ajouta :

» – Les hommes blancs ont donc beaucoup de meules à percer avec ces pierres de feu ? Il nous suffit d'en avoir quelques-unes pour notre usage.

» – Mais non, répondis-je à bout d'arguments,

et ne sachant comment lui expliquer le prix du diamant chez les peuples civilisés.

» Tiens, écoute, tu pourrais, en échange de toutes ce pierres, remplir un « pan » (lac) avec la liqueur que tu viens de me faire boire, et ce pan serait assez large et assez profond pour qu'un troupeau de cinq cents éléphants puisse s'y baigner sans prendre pied.

» Il parut s'absorber dans un long et laborieux calcul, puis secouant la tête en homme dont le cerveau se refuse à la solution d'un logogriphe incompréhensible. Il ouvrit derechef la malle, emplit, quoi que je pusse faire, mes poches de diamants et ajouta :

» – Je veux que tu acceptes mes pierres. Quand tu retourneras dans le pays des blancs, tu m'enverras de l'absinthe et du vermouth.

VI

Albert de Villeroge prétend que l'on est « potinier » dans l'Afrique Australe. – Contretemps fâcheux. – Invasion du pays des Batokas par les Makololos. – Procédé indigène pour traiter un accès de fièvre pernicieuse. – Voyageur boucané. – Traversée du pays de la faim. – Aventures merveilleuses d'un homme qui n'a pas eu d'aventures. – Joseph s'évertue à expliquer que le zèbre est un cheval rayé. – Harnais en peau de serpent. – Suite de l'Odyssée de Joseph. – « Le chemin des cataractes Victoria, s'il vous plaît. » – Rencontre d'un inconnu complaisant. – Le Sosie d'Alexandre fait payer cher ses services.

Il y eut un entracte très court, pendant lequel les trois amis, si miraculeusement réunis, absorbèrent du meilleur appétit leur savoureux

rôti. Albert surtout, dévora jusqu'à la dernière bouchée le perroquet et le calao dont se composait la ration de chaque convive. Ces repas sommaires improvisés à la diable sur des campements élémentaires, sont ordinairement rapides et silencieux. Rien, en effet, qui excite la loquacité des dîneurs. Installation incommode, cuisine souvent barbare, assaisonnements absents, manque absolu de liquide capiteux, tout concourt, sauf de rares exceptions, à faire de la restauration, un besoin plutôt qu'un plaisir. En expédition, on ne mange pas, on se repaît. Aussi, l'on abrège en absorbant les bouchées doubles.

– Ton monarque Batoka, dit Albert en s'allongeant voluptueusement sur le sol, me produit l'effet d'un personnage éminemment fantaisiste.

– Un brave homme, dans tous les cas, répondit Alexandre, et je déplore bien vivement son absence.

– Lui serait-il arrivé malheur ?

– J'en ai peur. Je continue ou plutôt j'achève mon récit dont la fin pourra vous édifier l'un et

l'autre. Vous en saurez bientôt autant que moi sur les personnes et les choses qui nous intéressent.

» Il est inutile, n'est-ce pas, de vous dire que je devins non seulement l'hôte, mais encore l'ami du noir potentat auquel j'avais rendu le service qui signala notre entrée en relations. Il connut bientôt ma profonde sympathie pour les hommes de sa race, et apprit, je ne sais comment, la part que j'avais prise à la libération du Bushmen, ainsi que l'histoire du gamin mordu par le pickakolou.

» La distance qui sépare le pays des Batokas du lieu où se trouve le kraal de nos braves amis est pourtant immense et je l'évalue volontiers à plus de sept degrés, soit environ huit cents kilomètres.

» Eh ! bien, en dépit de cet éloignement et des difficultés matérielles empêchant les communications rapides, notre légende a traversé le Kalahari, pour arriver ici, grossie, amplifiée, mais pourtant réelle, quant au fond.

– Oui, interrompit gravement Albert, on est très potinier en Afrique Australe.

Alexandre eut un joyeux éclat de rire en entendant cette expression familière empruntée aux vocables parisiens.

– Potinier... Le mot est joli, appliqué à ces bons sauvages...

– Oh ! non seulement aux natifs, mais encore à ceux qui se targuent de civilisation.

– Que veux-tu dire ?

– Je m'explique. Que les Batokas et leur chef soient au courant d'une partie de nos faits et gestes depuis nos aventures dans le Kalahari, je le comprends à la rigueur.

» Mais que ce personnage énigmatique, qui nous a souhaité le bonjour à la sortie de l'écurie et nous a emprunté un cheval, puis offert un bateau, sache qui nous sommes, où nous allons et d'où nous venons, voilà qui me semble fort.

– Tu as raison. Les paroles prononcées à la hâte par mon Sosie, ne laissent pas de m'intriguer beaucoup.

– D'autant plus que s'il est si bien instruit des « cancans » relatifs à la zone, il sait où saura sous

peu l'existence du Trésor des Rois Cafres.

» De là, à devenir pour nous un compétiteur gênant, il n'y a qu'un pas. S'il arrive aussi à connaître le contenu de la malle servant de coffre-fort à ton ami Magopo, il serait bien capable de chercher noise à ce pauvre diable.

– Je voulais justement te faire part de l'absence de Magopo, dont la disparition, bien que n'étant pas imputable à cet aventurier, me rend pourtant très perplexe.

» Je vous disais donc que ma sympathie pour les hommes de race indigène m'avait concilié l'affection des Batokas. Je devins leur hôte de prédilection ; bref, j'obtins mes lettres de grande naturalisation. Magopo, de plus en plus reconnaissant, m'initia aux redoutables mystères des Barimos, je fus appelé à l'honneur d'assister à une évocation solennelle, dont l'îlot où nous allons nous rendre incessamment, fut le théâtre. On me donna cette pirogue, je fus libre d'évoluer sur le fleuve, d'aller et de venir à ma guise, ce dont je profitai pour étudier minutieusement la région.

» C'est au cours de ces pérégrinations quotidiennes, qu'il me fut donné de faire la remarque relative à l'alignement de l'aiguille basaltique isolée, avec l'îlot et les trois acacias. Un grand point était désormais acquis : la fidélité du plan tracé par ton beau-père, d'après les indications du Cafre Lackmi. Malheureusement, tu le vois, le sol a, si je puis m'exprimer ainsi, des contacts assez nombreux avec cette ligne idéale ; il me fallait un temps assez long et user de grandes précautions pour reconnaître tous ces points, eu égard à la proximité du diggin.

» Ne voulant pas m'ouvrir à Magopo, j'attendais votre arrivée à tous deux non sans impatience, mais avec la plus entière confiance.

– Vraiment. Tu n'a pas un seul moment désespéré de nous ?

– Absolument pas.

– Et pourtant, il s'en est fallu de bien peu pour que nous ne nous revissions jamais.

– Parbleu ! C'est toujours comme cela. Mais est-ce qu'il est possible que nous échouions !

» Et d'ailleurs, la confiance est une chose qui ne s'impose pas. Donc, nous devions nous retrouver, puisque c'est fait.

– Fataliste, va !

– Ce fatalisme n'est que de la foi en moi ou plutôt en nous. C'est la force de l'explorateur, l'élément du succès. Nous avons voulu arriver aux chutes Victoria, et nous avons réussi en dépit de tout. Je ne sais pas par quels prodiges, mais par la seule force de cette volonté qui opère des merveilles.

» J'en reviens à Magopo. L'acharnement avec lequel j'opérais mes recherches, sembla tout d'abord l'étonner. Puis, avec la mobilité particulière au tempérament de ces primitifs enfants de la nature, il ne parut plus faire aucune attention à mes courses enragées.

» Il y a huit jours, il me prit à part et m'annonça que nous allions offrir de nouveaux sacrifices aux Barimos, et que si ces divinités équatoriales daignaient nous être favorables, il me ferait une confidence qui me rendrait toute ma tranquillité. Le rusé compère, qui cache sous une

apparente insouciance un grand fonds de finesse, avait-il compris le but de mes excursions. Je l'ignore complètement. Toujours est-il que la veille du jour où devait avoir lieu la solennité, des guerriers haletants, hors d'haleine, arrivèrent épuisés, annonçant qu'une troupe nombreuse de Mokololos arrivaient à marches forcées pour attaquer les Batokas. Ces derniers, sans même penser à tenter la moindre résistance vis-à-vis de leurs ennemis séculaires, entassèrent pêle-mêle leurs objets les plus précieux dans leurs pirogues, franchirent le Zambèze et disparurent après avoir incendié leurs cases et tout ce qu'ils ne purent emporter.

» Magopo me dit adieu en me promettant de revenir dans cinq lunes, si toutefois les Mokololos se retiraient. Il m'engagea en outre à demeurer dans le voisinage des cataractes, m'affirmant que je ne courais nul danger près des Mokololos auxquels le docteur Livingstone a inspiré la plus vive sympathie pour les blancs.

» Ses prévisions se réalisèrent. Les nouveaux venus furent pleins de déférence pour moi. Je pus

vaquer en toute sécurité à mes occupations, c'est-à-dire continuer mes recherches avec l'acharnement que vous pouvez croire. J'attendais patiemment le départ des Mokololos et les révolutions de la lune, comptant que les Batokas reviendraient en temps et lieux, après la disparition de leurs ennemis, à moins d'un détraquement bien improbable dans notre système planétaire. C'est alors que ma bonne étoile me conduisit au diggin où je vous trouvai l'un et l'autre.

» J'ai dit.

– Ce que tu viens de nous raconter là, mon cher Alexandre, est véritablement renversant. Ton enlèvement, ta captivité, ton évasion, ton sauvetage d'un monarque africain, le bric-à-brac de ce naïf potentat, son trésor, notre réunion extraordinaire, tout cela jusqu'à la rencontre de ce grand rôdeur qui te ressemble si étrangement, me stupéfie positivement, moi qui pourtant, pendant ma vie tourmentée d'explorateur, ai vu des choses que l'imagination la plus vagabonde n'eût osé soupçonner.

» J'avais bien raison de te dire que ta première escapade serait agrémentée d'événements impossibles, invraisemblables même.

– Bah ! reprit Alexandre, j'en passe encore et des meilleurs. Tu verras, quand nous aurons le temps de flâner et que nous reprendrons tout cela par le menu.

» Mais, à ton tour maintenant de me dire, ainsi qu'à Joseph, comment tu as réussi à te trouver au rendez-vous. Parle, et ne crains pas d'entrer dans les détails. Tu sais que tout ce qui te concerne a pour moi le plus vif intérêt.

» Notre sieste durera bien une heure encore, et nous sommes dans les meilleurs dispositions pour écouter.

» Joseph, mon cher camarade, puisque vous êtes en ce moment debout, ayez donc l'obligeance de jeter un coup d'œil sur la rive ennemie. Je n'entends plus rien. Est-ce que nos énergumènes auraient renoncé à toute poursuite ? Je n'en serais pas fâché, quelle que soit la sécurité que nous procure cette masse d'eau roulant entre eux et nous.

– Tout est calme, monsieur Alexandre, répondit Joseph après avoir inventorié d'un rapide regard le fleuve dont la perspective jaunâtre s'étalait à perte de vue.

– C'est parfait. Seigneur comte, vous avez la parole.

– Tu serais en droit d'attendre le récit d'aventures qui, pour être moins étranges que les tiennes, sortiraient quelque peu de la banalité.

– Sans doute, pourquoi pas ? Cette traversée du grand désert sud-africain par un homme isolé, sans ressources, est par elle-même un événement qui n'a rien de commun avec l'ordinaire.

– C'est vrai. Eh ! bien, la seule chose étonnante est positivement cette banalité, ce manque absolu d'incidents qui a signalé cet énorme voyage. Après ta disparition, nous nous sommes mis à ta recherche, avec Joseph, Zouga et le Bushman. Le Révérend et master Will se joignirent à nous, cela va sans dire, et je dois avouer, en historien consciencieux, qu'ils furent l'un et l'autre, très corrects.

» La fièvre me prit au moment où, flottant sur un radeau secoué par une rafale terrible, nous devenions le jouet des lames gonflées par une pluie d'orage. Je perdis connaissance et je m'éveillai après un temps dont il me fut impossible d'apprécier la durée. J'étais entre notre guide et le Bushman. Il ne restait pas trace du radeau, et Joseph, le Révérend, ainsi que master Will avaient disparu.

» J'étais dans un tel état de faiblesse, qu'il m'était impossible de me tenir debout, et que les mouvements les plus simples provoquaient en moi une fatigue incroyable. Je sentais en outre, à la partie postérieure de la tête, de violentes douleurs s'irradiant jusqu'à la colonne vertébrale, et ce mal physique, joint à l'angoisse poignante où me plongeait votre absence rendait, tu le conçois sans peine, ma situation déplorable, presque désespérée.

» Mes deux braves noirs me firent comprendre que depuis cinq jours et cinq nuits j'avais été en proie à un délire furieux, et que, croyant bien faire, ils m'avaient mis sur une sorte de brancard,

auquel ils s'étaient vaillamment attelés, espérant toujours trouver du secours chez les nomades parcourant cette région désolée.

» Zouga qui est, ainsi que vous l'avez remarqué en maintes occasions, un garçon fort intelligent et plein de cœur, me prodigua entre temps les soins les plus dévoués pendant que le Bushman me traitait à la façon des docteurs de son pays. Il construisit à cet effet une cabane très exiguë, à l'aide de branches entrelacées et hermétiquement couverte avec de larges feuilles. Il donna à cette bâtisse primitive la forme d'une ruche, et la pourvut d'une ouverture latérale destinée à laisser passer ma tête. Cela fait, il m'introduisit, nu comme notre premier père, dans ce réduit, au milieu duquel brûlaient lentement des herbes sèches et des fragments de bois odorants répandant une fumée épaisse.

» Sans la précaution de soustraire ma tête à ces vapeurs suffocantes, j'étais asphyxié en un moment. J'en fus quitte pour un boucanage méthodique et prolongé dont le résultat fut d'amener une transpiration à ce point abondante,

que je sentais la sueur ruisseler en pluie sur mon corps. À peine sorti de cette étuve, je fus, bon gré mal gré, couvert par Zouga, de ma chemise trempée dans une rivière aux eaux glacées. La réaction fut telle, que je m'évanouis.

– Mais, il y avait là de quoi te tuer raide.

– C'est la réflexion que je me permis de faire, en m'éveillant, à mon noir Esculape.

– Ne crains rien, chef, me répétait à satiété le brave garçon. Cette médecine est excellente. C'est celle de Daoud quand il avait la fièvre, et elle a toujours réussi.

» Je m'inclinai devant l'expérience du docteur Livingstone et je me laissai boucaner, masser, frictionner et doucher.

» Bien m'en prit d'ailleurs, car après trois jours de ce traitement barbare, j'étais radicalement guéri.

» Que vous dire de plus ? Je me remis en route aussitôt que je pus me tenir debout, et je m'avançai vers le Nord, soutenu par mes deux bons compagnons dont l'affectueux dévouement

ne se démentit pas un instant. J'étais malheureusement privé de mes armes qui avaient coulé au moment où le radeau, n'obéissant plus à l'impulsion donnée par les bateliers, s'était brisé à un tournant de la rivière. Zouga et le Bushman devinrent mes pourvoyeurs. Nous allions, dévorant des racines, grignotant des baies sauvages, rongeant des bourgeons, et croquant jusqu'à des insectes. Entre temps, nous trouvions un excellent lézard...

– Pouah ! fit Alexandre écœuré.

– Quoique nous en ayons dit et pensé jadis, le lézard est décidément l'ami de l'homme, reprit gravement Albert. J'en fis souvent l'expérience. Puis, nous eûmes de temps à autre la bombance inespérée que nous procurait la rencontre d'un nid d'autruches.

– J'aime mieux cela.

– Moi aussi. Quoique l'œuf de l'autruche soit un manger peu délicat, nous en faisions nos délices eu égard à la faim qui nous talonnait. Nous trouvâmes enfin des cantons plus giboyeux. La venaison abonda ; dès lors, j'étais sauvé. Puis,

les jours succédant aux jours, et à force de mettre continuellement un pied devant l'autre, je finis par entendre gronder la grande cataracte.

» Cet énorme voyage peut donc se résumer pour moi en trois mots : fièvre, faim et marche.

– C'est tout ?

– C'est tout.

– Et tes compagnons ?

– Ils doivent être non loin du diggin. Oh ! je suis sans inquiétude sur leur compte. Ils se débrouilleront et nous les reverrons quand les événements nous permettront d'aller à terre.

» Comme je ne m'attendais pas à rencontrer en ce lieu éloigné une exploitation opérée par des blancs, j'allai seul en découverte, en leur recommandant de ne pas se préoccuper si mon absence se prolongeait. J'entrai sous la tente que je trouvai pleine d'un tumulte inexprimable, et juste à temps pour voir Joseph batailler avec le diabolique entrain que tu sais.

– Allons, bravo ! mon cher Albert. C'est le cas ou jamais de répéter encore que tout est bien qui

finit de même.

» Et vous, Joseph, qu'avez-vous à nous raconter ?

– Oh ! moi, rien du tout, monsieur Alexandre.

– Comment, rien du tout. Vous n'êtes pourtant pas tombé de la lune ni d'un ballon.

– Non. Je suis arrivé sur le dos d'« oune » zèbre.

– Sur un zèbre ?

– Oui, monsieur Alexandre. « Oune» zèbre, un cheval rayé. Ça va très vite.

– Je crois bien, un cheval rayé !

» Et par quel moyen avez-vous réussi à vous procurer cette monture originale ?

– En tuant le serpent qui voulait le manger. Un serpent gros comme la moitié de mon corps, et long... long de plus de huit mètres.

– Et ce serpent ?

– Je fis avec sa peau un harnais pour le zèbre.

– Voyons, Joseph, mon ami, nous jouons aux

propos interrompus. Votre histoire me semble intéressante, racontez-la donc sans qu'il soit besoin de vous l'arracher morceau par morceau.

– Mais, je raconte, monsieur Alexandre.

» Le zèbre « il » est « oune vête » difficile à « appriboiser », pour en faire un « chebal ». Il ruait, se couchait, se dressait sur les pieds de derrière, il « boulait » me mordre.

» Mais, caraï ! Je te l'ai arrangé, la « maubaise vête. »

Albert eut un brusque éclat de rire qui décontenança tout net le narrateur.

– Vois-tu, dit-il à Alexandre, la méthode oratoire n'est pas le fort de Joseph. Il ignore les périodes et ne sait pas ménager les transitions ; enfin, il met volontiers la charrue devant les bœufs, c'est-à-dire le zèbre avant le serpent, et tu le troubles en voulant lui imposer ton procédé de dialectique. La preuve, c'est qu'il substitue les v aux b et réciproquement, sans en manquer un seul. Cette interversion, tu le sais, indique chez lui un trouble inusité.

– Continuez, mon cher Joseph, et faites de l'alphabet l'usage que bon vous semblera, reprit affectueusement Alexandre.

» Nous plaisantons, vous le savez bien, n'est-ce pas. C'est si bon de rire avec ceux qu'on aime.

– Or donc, continua Joseph, c'est quand je me trouvai seul, après que M. Albert fut parti avec le radeau. Je restai avec master Will qui jurait comme un traboucayre. Il prit à droite, moi à gauche. Dans la nuit nous n'en n'eûmes pas pour longtemps à nous perdre. Il s'en alla au diable. Moi aussi. Le lendemain, je vis un gros serpent qui, accroché par la queue à une branche, entourait dans ses anneaux un pauvre zèbre. Je coupai d'une balle les reins de cette vermine et je passai rapidement une liane aux quatre pattes du zèbre qui soufflait comme un phoque.

» Bon ! que je me dis. Toi, tu auras l'honneur de porter sur ton dos un bon sujet de la Catalogne française. Ah bien oui ! le gavache, quand je voulus lui grimper sur l'échine, il se mit à ruer. Ah ! misère de moi ! Une tempête de coups de pied à crever le ventre d'un rhinocéros. Comme

je n'avais pas de temps à perdre, je me suis mis à dépouiller le serpent. Caraï ! « la bonne harnais » que son cuir. J'habillai ma monture comme je pus, puis, au trot !

» Il marchait, monsieur Alexandre, oh ! il marchait comme cette autruche à quatre pattes qu'on appelle girafe, de façon à attraper à la course cette girafe à deux pieds que l'on appelle l'autruche.

– Comme cela, tout simplement... Vous m'étonnez.

– Oui bien. Sauf que j'avais pris la précaution de lui faire avec un morceau de ma chemise un masque qui couvrait ses deux yeux. Puis, j'avais passé à travers un trou pratiqué dans son nez avec mon couteau, une lanière en peau de serpent.

– Diable ! vous m'en direz tant.

– C'est un très bon moyen. Je ne connais pas de mule andalouse qui puisse résister à un pareil procédé.

– Je vous crois volontiers.

– Mon animal, il me conduisit où je voulus, à

la condition pour moi de le guider en tirant à droite ou à gauche comme avec un mors...

– Qu'il ne pouvait pas prendre aux dents.

– Sans doute. Je rencontrai beaucoup de nègres. Je leur demandai, bien poliment pourtant, le chemin des cataractes Victoria. Eh ! bien, croiriez-vous qu'ils ne voulurent jamais me renseigner.

» Ils me regardaient comme si j'étais tombé des nuages, sans plus me comprendre que si j'avais parlé le castillan le plus pur à un Polonais ou seulement à un Auvergnat.

» Je me guidai alors sur le soleil et, après avoir trotté pendant longtemps, j'arrivai au placer où j'eus l'honneur de vous rencontrer.

– Sans autres incidents ?

– Ma foi non, monsieur Alexandre. Sauf pourtant que, si je n'eus qu'à me louer des nègres rencontrés sur ma route, il n'en est pas de même des blancs.

» C'était trois ou quatre jours avant d'arriver au Champ de Diamants. Je marchais exténué,

mes jambes refusaient de me porter.

– Et votre zèbre ?

– Il était mort depuis trente-six heures. Il ne voulait plus manger, le pauvre ! Puis la plaie de son nez « il » s'était envenimée une nuit que nous courions à travers les herbes de la prairie en feu...

– Vous avez traversé un incendie...

– Sans même griller ma moustache. Ma bête il caracolait au milieu d'antilopes, de lions, de singes, d'autruches, bref, d'un fouillis d'animaux « pire » que celui du hopo.

» Enfin, il tomba fourbu ou mort de faim ou peut-être d'autre chose. Je me remis en route à pied et je fis la rencontre d'une de ces grandes voitures qu'ils appellent ici dray. Je voulus acheter à manger et j'offris une livre en or... prise sur la somme que vous m'aviez confiée dans le temps et que j'avais sauvée de toutes les bagarres.

» Le particulier qui conduisait la voiture m'envoya brutalement au diable, et me jeta ma pièce d'or au nez.

» Caraï ! Si je n'avais pas été aussi éreinté, je l'aurais saigné comme l'Américain de ce matin, oui bien.

» Sur ces entrefaites, je vis, arrêté, de l'autre côté du wagon, un cavalier dont la vue me fit passer sur tout le corps un frisson de plaisir.

» Monsieur Alexandre ! que je criai tout joyeux. Monsieur Alexandre ! C'est donc vous !

» L'homme me regarda comme si j'eusse été fou et me dit : « Vous vous trompez. » Je m'en aperçus bien, hélas ! mais à la voix seulement, qui possédait un fort accent anglais... Sans cela, c'était à vous y laisser prendre vous-même.

– Que voulez-vous ? me demanda-t-il.

– À manger, en payant naturellement, puis le chemin des cataractes Victoria.

– Voici à manger, dit-il en me présentant un gros morceau de venaison froide. Quant à la route qui conduit aux Chutes, suivez-moi. Nous y serons dans trois jours.

» Je dévorais à belles dents ma viande, pendant que l'inconnu souriait de l'air d'un

homme heureux d'avoir rendu service à son prochain.

» Combien vous dois-je, monsieur ? lui dis-je quand j'eus absorbé la dernière bouchée.

– Nous règlerons cela plus tard. Quand nous serons arrivés.

» Il dit quelques mots au rustre inhospitalier qui conduisait l'attelage, puis nous partîmes.

» Je dois avouer qu'il fut pour moi le meilleur compagnon pendant ces dernières étapes. Il prit soin de moi comme d'un frère, me donna à manger, me prêta son cheval, etc., au point que je ne savais comment lui témoigner ma reconnaissance.

» Nous arrivâmes enfin à une lieue environ de l'établissement dont nous apercevions les tentes de toile blanche.

– C'est ici qu'il faut nous séparer, me dit mon inconnu. Le moment est venu de régler nos comptes.

– Tout à votre service, lui dis-je poliment. Combien vous dois-je, monsieur ? lui demandai-

je comme jadis. Sachez que je ne vous payerai jamais assez cher, et vous aurez, de plus, droit à ma reconnaissance.

– C'est vingt mille francs, répondit-il négligemment.

– Vous voyez d'ici le bond que me fit faire cette demande exorbitante.

– Monsieur, vous voulez rire.

– Je ne ris jamais quand il s'agit d'argent.

» Allons dépêchons, reprit-il de sa voix calme et en armant sa carabine. Il me déplairait fort de vous ôter cette vie que j'ai eu tant de plaisir à vous conserver. Si cependant vous faites la mauvaise tête, je serai forcé de recourir à cette dure nécessité.

» J'ai souvent tué, d'ailleurs, pour moins que cela.

– J'étais sans armes, il fallait s'exécuter.

– Et ta carabine ? demanda Albert.

– Volée par des mulâtres qui voulaient me faire faire la traite avec eux, sous prétexte que ma

peau blanche serait pour eux la meilleure garantie d'honorabilité.

– Mais ton couteau ?

– Resté à domicile jusqu'au manche, dans le torse du capataz.

– Et vous dites que vous n'avez pas eu d'aventures ? interrompit Alexandre en éclatant de rire.

– Riez, monsieur Alexandre, riez tant que vous voudrez. Je dus m'exécuter. Je vous coûte bel et bien vingt mille francs, et c'est diablement trop cher la livre.

– Bah ! laissez donc. Je trouve, quant à moi, que c'est pour rien. Nous règlerons d'ailleurs tout cela plus tard à notre prochaine rencontre avec Sam Smith le bushranger.

VII

Curieuse trouvaille d'un livre sous un bauhinia. – Ce qui était écrit en lettres de sang sur la page blanche de la Bible. – Singulière émotion d'un bandit. – Sam Smith ne veut pas se défendre de jouer pour une fois les Don Quichottes. – Sur la piste du wagon. – Monologue de Klaas le Boër. – Déconvenues du sauvage blanc. – Une héroïne. – L'énergie des faibles. – Klaas avoue qu'il a peur. – Marche savante d'un batteur d'estrade. – Le cheval de Cornélis. – À mort le bushranger !... – Erreur !...

– Le diable m'emporte ! c'est un livre.

» Un livre en pareil lieu ! Dans ce pays habité par des noirs non moins illettrés que les Australiens et où commencent à affluer des diggers qui ont bien d'autres soucis que ceux de la littérature.

» La trouvaille est pour le moins singulière.

» Nègres ou mineurs, je ne puis attribuer ni aux uns ni aux autres la rencontre de ce produit de la civilisation gisant sous un bauhinia.

» Pour la rareté du fait, ramassons-le. Ses feuillets, à l'occasion, pourront me servir à faire des bourres de fusil.

L'homme qui monologuait ainsi, un voyageur solitaire, descendit lestement de cheval, passa la bride dans son bras et ramassa le volume.

– Ah bah ! fit-il en goguenardant, une Bible ! Un missionnaire sera passé de ce côté. Il est à présumer que les traces de roues dont j'ai tout à l'heure aperçu l'empreinte, ont été laissées par le wagon servant à transporter ce saint homme.

» Dans ce cas, je perds mon temps. Les missionnaires sont en général gueux comme feu Job et l'attaque du convoi de celui-ci me vaudrait pour le moins un sermon sur le respect de la propriété.

» Un sermon ! ce serait le second depuis trois jours, et j'aimerais mieux quelques onces d'or,

quand bien même des grains de plomb se mêleraient aux nuggets sous formes de balles rondes ou cylindro-ogivales.

Il remonta tout dépité sur son cheval, une bête énorme qui mâchait impatiemment son mors blanc d'écume.

– Rien à faire !... Rien, murmura-t-il en feuilletant machinalement le volume.

» Tiens, fit-il étonné, il y a quelque chose d'écrit sur la première feuille... De véritables pattes de mouche. C'est irrégulier, en quelque sorte haché, comme si la main qui a tracé ces lignes eût été agitée d'un tremblement convulsif.

» ... Puis, cette encre rouge, rosée plutôt, a un aspect lugubre... On dirait du sang !...

» Du sang ! C'est pardieu vrai.

Il lut lentement, intéressé malgré lui, par l'imprévu de cet étrange événement :

« Qui que vous soyez, vous qui trouverez ce livre, ayez pitié de deux malheureuses femmes retenues prisonnières par un bandit. Vous avez une mère, une sœur, une fiancée...

– Pas que je sache, dit en aparté le voyageur. En fait de nourrice, je ne me rappelle guère que Tod Brown, le maître d'équipage de l'*Atalanta* et les nombreux coups de garcette avec lesquels il m'époussetait le cuir, alors que je parcourais les mers en qualité de mousse de la marine britannique. Une femme. je suis célibataire endurci. Quant à ma fiancée, c'est autre chose. Une corde savonnée ou non, voilà l'union « in extremis » à laquelle je suis indubitablement réservé.

» Continuons pourtant la lecture de ce curieux document.

» ... Ou une fiancée. Au nom des sentiments qui vous attachent à elles, prenez compassion d'une infortune aussi cruelle qu'imméritée.

» Venez au secours de celles qui ne peuvent même pas trouver dans la mort le refuge des désespérées.

» Comtesse Anna de Villeroge. »

– Qu'est-ce que cela me fait ? reprit

brutalement l'homme en fermant le livre.

» Que m'importe, à moi, une comtesse qui se promène dans les déserts de l'Afrique Australe ! Quelque aventurière sans doute...

» Promenade peu agréable, pourtant, si j'en juge au ton déchirant de ces lignes.

» Ah ! çà, vais-je m'attendrir maintenant. Ce serait plus bête que nature.

J'ai entendu parler d'un nommé Don Quichotte qui s'amusait à pourfendre les moulins à vent, et son histoire, racontée jadis par le cuisinier français de notre frégate, faisait rire aux larmes les lascars du gaillard d'avant.

» Ne ressemblons pas à Don Quichotte.

» Cependant, je ne puis m'empêcher de trouver des rapports douloureux entre ce livre, jeté sur le sable du désert, dans un moment de folle et suprême espérance, et la bouteille à laquelle le marin naufragé confie ses dernières volontés. Ce testament d'hommes à l'agonie, ballotté dans sa frêle enveloppe par les flots en furie, est chose sacrée.

» Moi-même, n'ai-je pas été sauvé naguère par ce moyen et grâce à un hasard miraculeux. Il est vrai que mes libérateurs étaient de faillis sacripants qui ont fait de moi un joli sujet.

» Qu'importe ! Je n'en ai pas moins été un vaillant matelot avant de devenir un bandit.

» Puis, il y a comme cela dans la vie, des jours où le bien ne coûte pas plus à faire que le mal. Enfin, ce document, à n'en pas douter, a été écrit par une main française. Le nom de la signataire l'indique du moins. J'ai reçu des Français quelques bons offices que je n'ai pu reconnaître. faute d'occasion, d'ailleurs ; car si j'ai commis en ma vie un certain nombre de méfaits, je n'ai jamais été un ingrat.

» Cette occasion est toute trouvée. D'autant plus que les affaires chôment en ce moment ; et je suis aussi inactif qu'un amiral du cadre de réserve.

» Ma foi, le sort en est jeté. Je vais me mettre à la recherche des deux inconnues. Personne, d'ailleurs, ne saura que Sam Smith a joué les Don Quichottes.

» Voilà les traces du dray d'où a été envoyé ce messager de désespoir ; ces traces sont toutes fraîches... En avant !

Précédons de quelques kilomètres seulement le bushranger qui fait, pour un moment, trêve à sa sanglante besogne de réprouvé et rattrapons le wagon marchant lentement, traîné par son attelage épuisé.

Ce primitif véhicule est bien le même que Klaas le Boër a rencontré, quelques heures après l'assassinat de master Smithson, dans le kraal dévasté, situé sur un des affluents de droite de Brak-River.

Le sauvage blanc, insensible aux morsures du soleil, chemine lourdement, sanglé dans son justaucorps de cuir, près du siège placé devant le wagon. Son large chapeau, rabattu jusque sur ses yeux, ne laisse apercevoir qu'une barbe blonde, jaunâtre plutôt, implantée comme des soies dans une épiderme couleur de brique. Sa main étreint le manche d'un chambock démesuré dont la lanière tourbillonne de temps en temps avec une rapidité vertigineuse, pour s'abattre, avec un

claquement aussi intense qu'un coup de pistolet, sur l'échine amaigrie des bœufs attelés au timon.

Klaas semble préoccupé. Il rumine des lambeaux de phrases trahissant de secrètes inquiétudes et un profond mécontentement de la situation présente.

– Drôle de métier que le mien. Depuis deux mois, me voici le geôlier de ces deux tourterelles qui veulent s'échapper de leur prison roulante ; les jours se succèdent et je ne vois pas le moment où cela va finir.

» Cornélis et Pieter en prennent vraiment trop à leur aise. Ils disposent de moi comme si je n'étais pas un vaillant Boër... sans peur, sinon sans reproche, et, somme toute, le chef de la famille.

» Ils sont prévenus depuis longtemps de la réussite de mon entreprise, ils savent que je tiens en mon pouvoir la femme qui connaît le secret du trésor, et au lieu d'accourir vers moi, ils m'appellent aux sources Victoria, où je dois les retrouver.

» Que diable peuvent-ils bien faire en pareil lieu ? On m'a dit qu'il y avait là de nouveaux kopjes. Mais cela n'est pas leur affaire. Est-ce que des bisons comme nous pouvons faire un tel métier ?

» Puis, enfin, je m'ennuie, moi. Je croyais avoir bon marché de cette femme et la faire obéir au doigt et à l'œil. Ah ! bien oui ! C'est elle qui me fait damner et pivoter comme un esclave. Encore, n'aurait-elle pas vis-à-vis d'un esclave ce ton méprisant qu'elle affecte envers moi...

» Et moi, je suis ensorcelé. Je n'ose pas même la contredire. C'est tout au plus si je lève mon regard sur elle. Puis aussitôt son œil bleu se braque sur moi, avec sa prunelle noire qui me semble le bout d'un canon de revolver. Je n'ai que le temps de m'enfuir et j'ai envie de hurler comme un chacal devant le lion. Ça brille comme de l'acier et ça me fait mal.

» Et l'autre... la juive. J'aimerais mieux apprivoiser une panthère noire. Comment diable s'y prennent donc les hommes d'Europe, pour se faire bien venir de créatures comme celles-là !

C’est gros comme rien, frêle comme une tige de bambou, faible comme un oiseau, et cela vous nargue douze heures par jour des hommes de ma trempe qui ne trouvent pas un mot à répondre...

» Il faut pourtant que cela finisse...

» Sans doute, c’est bientôt dit, mais comment ?

» Eh ! madame !... Madame, rentrez la tête...

– Vous vous permettez de me donner un ordre, je crois, riposta aussitôt une voix de femme au timbre harmonieux, mais dans les inflexions de laquelle on sentait une inébranlable fermeté.

– Non !... Pas un ordre, reprit le Boër... C’est une prière.

– Ordre ou prière, peu m’importe. Vous n’avez pas la prétention de nous faire étouffer dans le wagon.

– Mais, madame, le soleil est brûlant... Ses rayons sont dangereux. Je crains pour vous l’insolation...

– Qu’est-ce que cela vous fait ?

– Comment, madame, vous me demandez ce que cela peut me faire ?

– Non. C'est une manière de parler. Je ne vous demande qu'un peu d'air.

– Madame, c'est impossible en ce moment. Il y aurait un péril mortel à affronter le soleil de midi et le souci de votre existence m'est trop précieux...

Un éclat de rire sardonique interrompit la tirade du Boër dont le visage s'empourpra de colère, peut-être de honte.

– Le souci de mon existence... Ah ! ah !... Comme vous dites bien cela, master Klaas ! Allons, avouez que l'espoir d'obtenir pour rançon le trésor des rois cafres, est bien aussi pour quelque chose dans vos appréhensions.

– C'est vrai, madame, je suis cupide comme un sauvage. Mais la cupidité n'est pas ma seule passion, et j'ai appris en vous voyant qu'il pouvait en exister de plus fortes.

– Silence, rustre !

– Ah ! c'en est trop, à la fin. Eh ! bien, soit. Je

suis un rustre. Jusqu'à présent j'ai été humble et soumis comme un chien. J'ai voulu faire le gentleman comme vos pantins d'Europe. Maintenant, c'est fini. C'est la brute qui parle, la brute qui veut... La brute à laquelle rien ne résiste.

Un cri d'effroi retentit dans l'intérieur du wagon.

– Anna ! ma sœur, qu'avez-vous fait ? Vous avez poussé à bout ce monstre dompté jusqu'alors par votre calme...

– Esther, mon enfant, ne craignez rien. Tôt ou tard la catastrophe était inévitable. Vaut mieux aujourd'hui que demain.

» Vous êtes résolue à tout, n'est-ce pas ?

– À tout, ma chère Anna. Vous le savez bien.

– Courage et laissez-moi faire.

Klaas écumant de rage avait jeté sur le sol son chambock et arrêté les bœufs d'un cri strident. Il fit en courant le tour de l'immense véhicule, et arriva à la porte de derrière au moment où finissait le colloque entre les deux femmes.

Il s'attendait à trouver cette porte fermée, et s'apprêtait déjà à se ruer comme une bête fauve sur le lourd panneau, quand les barres qui le maintenaient intérieurement tombèrent brusquement, laissant libre l'ouverture tout entière.

Un obstacle eût encore excité la fureur du Boër et décuplé ses forces. Cette apparence de reddition sans condition l'arrêta tout net. Prudent comme un véritable sauvage, il flaira un piège et jeta dans le dray un regard inquiet.

Debout au milieu du cadre noir formé par l'énorme caisse roulante, se tenaient, éclairées par la lumière venue du dehors, les deux femmes superbes de vaillance et de témérité. Esther, la Juive, pâle, mais résolue, s'appuyait à l'épaule d'Anna de Villeroge, dont le doux visage, transformé par l'indignation et une résolution implacable était devenu méconnaissable.

– Donnez-vous donc la peine d'entrer, master Klaas, dit-elle en riant ironiquement.

Ce rire, qui le sangla comme un coup de fouet, acheva de démonter le lourdaud qui pensait

trouver les deux jeunes femmes atterrées devant la subite manifestation de sa fureur.

Son hésitation fut courte, pourtant. Il était trop avancé pour reculer. Puis, la colère, longue à monter chez lui, comme chez les animaux à sang froid, ne pouvait décroître qu'avec une lenteur proportionnelle.

– C'est bien, dit-il d'une voix sourde. J'obéis. Mais, Dieu me damne ! rira bien qui rira le dernier.

– Je dois pourtant vous prévenir que vous n'irez pas très loin, master Klaas, et que cette entrevue sera la dernière... heureusement.

– Nous verrons bien, répliqua-t-il en se hissant sur le marchepied, prêt à pénétrer dans le wagon.

Madame de Villeroge fit un pas en arrière et démasqua, dans ce mouvement de retraite, un tonnelet de la contenance d'une vingtaine de litres, posé sur un de ses bouts. Elle étendit en même temps la main droite, dans laquelle Klaas vit briller comme un éclair d'acier.

Le bandit frémit et resta un moment immobile,

comme pétrifié.

– Eh ! bien, reprit intrépidement la jeune femme, vous vous arrêtez en si beau chemin.

» Allons, avouez-le, vous avez peur de sauter avec nous.

– Oui... madame. J'ai peur... je l'avoue. J'ai peur pour vous, car je veux que vous viviez.

– Vous voyez bien que nous sommes résolues à tout et que maintenant nous ne craignons plus vos menaces.

» Ah ! hier encore nous avions tout à redouter de votre fureur bestiale, et folle de terreur, j'écrivais cette phrase : « Venez au secours de celles qui ne peuvent même pas trouver dans la mort le refuge des désespérés ! »

» Tandis qu'aujourd'hui, j'ai une arme... ce revolver, trouvé par hasard dans une caisse qui a échappé à vos recherches et que je puis décharger dans ce tonnelet de poudre... votre réserve, sans doute.

» Master Klaas, nous ne vous craignons pas. Vous pouvez entrer ou sortir... à votre choix.

– Vous écriviez, madame ? reprit le Boër que cette phrase avait plus inquiété encore que la terrible menace de madame de Villeroge.

– Je veux bien condescendre à vous répondre. Oui, j'ai écrit hier, avec mon sang, un suprême appel, sur le premier feuillet d'un livre que j'ai lancé sur le sol, espérant qu'un homme de cœur le trouverait et viendrait à notre secours. Malgré la claustration que vous nous imposez, je n'ai pas été sans remarquer des traces nombreuses indiquant que nous sommes sur un point fréquenté.

» Eh ! Tenez, ce n'est pas une illusion. Vous pouvez comme nous apercevoir dans le lointain ce nuage de poussière, soulevé par un cavalier s'avançant au galop.

» Master Klaas, prenez garde ! C'est peut-être le vengeur attendu.

Le Boër poussa un cri de rage, bondit hors du wagon, ferma brusquement le panneau, et s'élança vers le siège de devant sur lequel était déposé son long roër à un coup.

– Mille tonnerres ! s'écria t-il, j'aime mieux cela. Je vais donc pouvoir batailler contre un homme. Que le diable m'emporte si celui-là ne paye pas pour tout le monde.

Madame de Villeroge ne s'était pas trompée. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que le cavalier apparaissait distinctement. En homme prudent qui appréhende une mauvaise réception, il mit pied à terre hors de la portée d'une arme à feu et marcha lentement vers le wagon, en s'abritant derrière son cheval dont il se servait comme d'une barricade mouvante.

Cette précaution si simple lui sauva probablement la vie ; car Klaas qui le tenait en joue eut certainement fait feu sans même lui avoir demandé ni qui il était, ni ce qu'il voulait, tant il était exaspéré. Comme tous ses compatriotes, le Boër était un habile tireur. Avec son arme vénérable il se faisait un jeu d'atteindre à cent mètres une cheville de joug, et de briser le fond d'une bouteille.

Mais l'inconnu auquel toutes les précautions, toutes les ruses des batteurs d'estrade semblaient

familières, ne laissait pas apercevoir le moindre morceau de son individu, et Klaas pestait de tout son cœur à la vue de cette marche savante à la perfection de laquelle il ne pouvait pourtant s'empêcher de rendre justice.

– C'est égal, grognait-il tout en tenant son fusil monstre aussi immobile que si c'eût été un joujou d'enfant, voilà qui s'appelle de la besogne bien faite.

» J'ai du plaisir à trouver un adversaire de cette force-là. Patience, mon gaillard, tu seras avant peu, forcé de te découvrir, et alors, si je découvre de ta personne grand seulement comme un florin, je couvre l'endroit d'un brimborion de plomb...

La distance séparant les deux hommes diminuait insensiblement. Crispées, haletantes, les deux jeunes femmes suivaient d'un œil anxieux, à travers une ouverture imperceptible pratiquée à la bâche de toile, les préliminaires du drame qui allait s'accomplir.

Anna, en voyant l'attitude du nouvel arrivant, attitude si différente des voyageurs qui s'abordent

ordinairement en se souhaitant la bienvenue, ne pouvait douter qu'il n'eût trouvé le livre qu'elle avait lancé la veille dans un moment de désespoir. Car, pour s'avancer ainsi, cet homme devait indubitablement savoir à qui il avait affaire. Et Anna ne pouvait s'empêcher de regretter son imprudence, qui exposait cet inconnu à un péril mortel.

Au moment où elle attendait, pleine d'angoisse, la détonation et le sifflement de la balle, elle fut toute stupéfaite d'entendre Klaas pousser une exclamation de joyeux étonnement.

Il venait de reconnaître la monture géante dont les formes colossales se découpaient hardiment sur l'écran formé par un épais rideau de plantes vertes.

– Eh ! pardieu, je ne me trompe pas. C'est bien le cheval pie de Cornélis. Il n'y en a pas de pareil dans tout le Waal !

» Allons ! arrive donc un peu plus vite. Inutile de te « défiler » ainsi. C'est bien moi... Klaas.

L'inconnu, sans quitter tout à fait son attitude

défiante, pressa le pas et arriva à quelques enjambées du Boër qui avait relevé son arme, et riait en ouvrant d'une oreille à l'autre une bouche dont un caïman eût été jaloux.

Une subite impression de stupeur remplaça brusquement cette hilarité, à la vue du voyageur qui venait enfin de se démasquer.

Au lieu des formes massives de son frère, Klaas apercevait un homme de haute taille, aux membres puissants, mais élégants, et dont les traits fins et distingués n'avaient rien de commun avec la face bestiale de son cadet.

– Gredin ! hurla-t-il en proie à un subit accès d'indescriptible fureur, tu as le cheval de Cornélis... c'est que tu l'as tué.

» Tu vas mourir !...

Et avec une agilité qu'on ne se fût pas attendu à rencontrer dans son torse de pachyderme, il bondit vers l'inconnu, appuya son fusil sur sa poitrine, avant qu'il eût pu même tenter un mouvement de retraite, et fit feu.

Un craquement sec se fit entendre. L'amorce

seule avait pris feu.

Des cris furieux retentissaient en ce moment de l'autre côté du wagon, et une troupe de cavaliers s'avançaient en un demi-cercle menaçant.

– À mort Sam Smith !... à mort le bandit... le voleur... À mort !...

Le bushranger, – on l'a depuis longtemps reconnu, – n'avait pas sourcillé au moment de la tentative avortée de son antagoniste.

Un sourire amer crispa ses lèvres en entendant ces clameurs farouches. Puis, voyant qu'il allait être cerné, il s'élança d'un bond en selle et disparut comme une trombe en murmurant :

– Il n'est pas toujours facile de faire le bien. Pour une fois que je veux me passer cette fantaisie, j'ai failli la payer cher.

Anna, en voyant s'évanouir cette suprême espérance, avait pâli. Un sanglot déchirant poussé par sa compagne lui fit tourner la tête. Esther défaillait.

– Allons, courage, ma pauvre enfant...

– Oh ! cet homme. Tu ne l'as donc pas vu...

– Qu'y a-t-il ?

– Anna !... ma sœur... Si tu savais... ma tête se perd.

» Mais c'est lui.

– Qui ?

– Le Français qui a vendu son claim à mon père... et qui m'a rendue orpheline...

» C'est l'assassin !

VIII

Klaas le Boër qui est un habile homme, voit ses affaires prospérer. – Seules dans le désert. – Klaas modifie l'exécution de son plan, sans renoncer pour cela à ses projets. – Terribles conséquences d'un incident futile. – Pourquoi sifflait le serpent Pickakolou. – Le messager des Boërs. – Caïman, le mangeur d'hommes. – Crâne-Fendu et Bison-Borgne. – Mensonges ! – Caïman, riche de promesses, retourne aux cataractes. – Résultats de l'entrevue du sauvage blanc avec le sauvage noir.

On se rappelle la comédie infâme jouée jadis par Klaas, à la suite du conciliabule tenu avec ses deux frères et le Révérend, dans la case située près du kopje de Nelson's Fountain. Les misérables, connaissant l'existence du Trésor des rois Cafres, avaient résolu de s'en emparer coûte

que coûte, mais, comme ils en ignoraient l'emplacement, ils avaient élaboré le plan diabolique dont l'exécution partiellement réalisée déjà, devait, pensaient-ils, le leur livrer sans coup férir.

Bien que très compliqué en apparence, ce projet audacieux était fort simple en réalité, étant données surtout l'adresse et l'énergie de ce redoutable quatuor de bandits. Il avait fallu, tout d'abord, profiter du court passage d'Albert de Villeroge au Champ de Diamants pour le signaler comme suspect au personnel des mines et rendre son retour impossible, non seulement sur le diggin, mais encore sur le sol de la colonie tout entière. L'assassinat du mercanti, accompli quelques heures avant le brusque départ du jeune homme en compagnie d'Alexandre, la vente de son claim faite à ce moment par ce dernier à la victime et les propos habilement semés par les émissaires des quatre complices, avaient assuré déjà le succès de cette première tentative. Non seulement master Will, le policier présomptueux, était persuadé de la culpabilité des trois français, mais aussi la plupart des mineurs.

Il était en outre urgent, pour les Boërs et leur digne acolyte, de dépêcher aux trois amis un émissaire adroit qui les suivrait comme leur ombre jusqu'au point mystérieux indiqué sur le plan du Cafre Lackmi et où devait se trouver la merveilleuse collection de gemmes, objet d'aussi ardentes convoitises. On a vu avec quelle habileté le Révérend s'était acquitté de cette tâche délicate, puisqu'il avait réussi à se concilier les bonnes grâces des intrépides aventuriers et à se faire admettre dans leur compagnie sinon à pénétrer dans leur intimité.

Enfin, à cette cupidité excitée chez ces quatre misérables pour le trésor, s'ajoutait, chez Klaas, une passion furieuse pour madame de Villeroge, dont il avait sollicité la main alors que son père évangélisait les Cafres du Transwaal. Si le trésor des anciens monarques africains exerçait sur le bandit une fascination irrésistible, le souvenir de la jeune Anglaise avait laissé en lui une trace à ce point ineffaçable, qu'elle était devenue, avec son ambition, l'unique pensée de sa vie.

Il voulait à tout prix la revoir, l'arracher à son

mari, faire disparaître celui-ci et emmener, après fortune faite, la jeune femme dans son kraal. Comme il ne doutait de rien, Klaas espérait bien arriver à consoler celle qu'il se complaisait à regarder déjà comme une veuve et à prendre tôt ou tard la place de l'époux défunt.

Mais madame de Villeroge se trouvait au Cap avec son père, pendant qu'Albert s'en allait à la conquête des pierres précieuses enfouies sur les bords du Zambèze. Il était difficile de la faire sortir de cette retraite pour l'amener en plein pays sauvage où elle serait exposée à un coup de mains hardiment exécuté.

Là encore, l'astucieuse audace du gredin le servit à souhait. Klaas, chez qui l'amour et la cupidité avaient développé un sens diplomatique semblant de prime abord incompatible avec son enveloppe grossière, trouva, sans coup férir, le procédé qui devait arracher Anna de son asile.

Il s'agissait tout simplement de faire croire à la jeune femme que son mari, grièvement blessé, implorait son assistance. Cette fable devait obtenir d'autant plus de créance, qu'Albert, avec

son tempérament aventureux, se trouvait exposé à chaque instant aux multiples éventualités de la vie sauvage. Le Révérend, le seul lettré de l'association, se chargea, séance tenante, de la rédaction d'une lettre que Klaas porta, sans s'arrêter un moment, jusqu'à Cape-Town, après une course enragée qui dura neuf jours pleins.

Madame de Villeroge, atterrée à la réception de ce sinistre message, partit sans désemparer, en compagnie de son père, pour le Champ de Diamants. La capture de ces deux êtres inoffensifs, incapables de se défendre, devenait dès lors un jeu pour le Boër qui suivait à la piste leur voiture, en attendant le moment favorable. On se rappelle comment s'accomplit ce drame lugubre, dont le récit termine la première partie de cet ouvrage.

Klaas qui aimait la mise en scène, soudoya une troupe de ces rôdeurs qui, en Afrique australe comme en Californie ou en Australie, prélèvent sur le travail des mineurs la part du lion, et mettent en coupe réglée les exploitations d'or ou de diamants. Il leur enjoignit d'attaquer le

véhicule portant le missionnaire et sa fille, de faire grand bruit, de massacrer les chevaux, au besoin de tuer le cocher et le postillon s'ils tentaient la moindre résistance. Le Boër, pendant ce temps, arriverait comme un Dieu sauveur, mettrait en fuite la horde de bandits et délivrerait la belle éplorée, ni plus ni moins qu'un simple héros de roman.

Les misérables, que ce coup de main simulé comme une scène de théâtre, amusait prodigieusement, accomplirent leur besogne avec une brutalité inouïe. La comédie se termina par un mélodrame, et le sang de trois cadavres rougit les bords de Brak-River. Anna se trouvait seule à la merci de son ravisseur.

Par un hasard prodigieux, le lourdaud qui s'épuisait à prodiguer à la malheureuse jeune femme ses consolations de rustre, fit la rencontre, à Pampin-Kraal, d'Esther, la fille du mercanti qu'il avait assassiné pour faire endosser à Albert et à Alexandre, la responsabilité du crime. La cruelle similitude de leurs destinées réunis les deux infortunées. Esther s'en allant au Cap dans

le wagon qui, avec son approvisionnement, constituait désormais tout son avoir, offrit à Anna l'hospitalité d'une sœur, lui proposa de retourner sur ses pas et de l'accompagner jusqu'au diggin.

Inutile de dire que Klaas, enfin au comble de ses vœux, n'eut garde de se rendre à Nelson's Fountain. Trop rusé cependant pour laisser même entrevoir ses projets ultérieurs, il sut demeurer dans son rôle de bienfaiteur et limiter son intervention à des prévenances parfois indiscrètes ou maladroites, mais dont sa brusquerie habituelle et son manque d'éducation première faisaient aisément pardonner la gaucherie et l'inopportunité.

Madame de Villeroge, en proie à une mortelle angoisse, trouvait aux heures une incommensurable longueur. L'attelage de bœufs n'avançait qu'avec une lenteur désespérante, quelque diligence que fît le Boër pour presser son allure. La jeune femme, rassurée par son attitude pleine de réserve, croyait de bonne foi qu'il avait oublié sa déconvenue passée, et ne voyait en lui qu'un compagnon obligeant qui ne marchandait

ni son temps ni sa peine. Klaas avait eu d'abord l'intention de conduire ses captives sur les terres immenses dont il était concessionnaire avec ses frères. Il allait laisser Nelson's Fountain sur la gauche et obliquer franchement vers l'Est, quand un messager, envoyé par Cornélis, vint lui enjoindre, de la part du Révérend, de se rendre, coûte que coûte et sans plus tarder, aux cataractes Victoria. Le Révérend avait conservé des intelligences avec eux, et les informait assez souvent de sa position, grâce à la troupe de nomades qui suivait pas à pas les Européens. Klaas, comprenant que l'instant décisif approchait, modifia son itinéraire en maugréant et se hâta d'apporter à ses complices l'appoint de sa personne.

C'est alors que le wagon sortit des territoires annexés dernièrement par les Anglais et sur lesquels les agents du gouvernement ont installé des postes assez nombreux déjà.

Madame de Villeroge et sa compagne, familiarisées depuis longtemps avec les voyages au long cours, s'étonnèrent bientôt de ce

changement de direction et en manifestèrent toute leur surprise à leur conducteur. Celui-ci ne se démonta pas pour si peu :

– J'ai envoyé, il y a plusieurs jours, un exprès à Nelson's Fountain, afin d'avoir des nouvelles de votre mari, répondit-il d'un ton bourru.

Anna sentit s'évanouir toutes ses défiances et balbutia un remerciement. Ce sauvage blanc avait véritablement des attentions d'homme civilisé.

– Le messager est revenu.

– Que vous a-t-il dit ? Oh ! parlez !... je vous en prie.

– Eh bien ! le comte va mieux, Sa blessure était moins grave qu'on ne l'avait supposé tout d'abord. Il est reparti depuis longtemps. Il est aux environs des Chutes.

» Voilà.

Ces quelques mots, arrachés comme à regret de la gorge du rustre, semblèrent à la pauvre femme une musique céleste. C'était le premier instant de bonheur depuis le jour où la fatale nouvelle lui était parvenue. Que de souffrances

endurées depuis ce moment, que de sanglots étouffés, que de larmes dévorées en silence ! Hélas ! fallait-il que son père ait payé de sa vie cette tentative pour retrouver le cher absent, et que cette suprême joie d'apprendre qu'Albert vivait, ait été refusée au vieillard agonisant.

Les bénédictions de sa victime n'émurent pas plus le Boër que le souvenir des crimes commis pour arriver à son but. Il était à ce point rentré dans la peau de son rôle, comme on dit au théâtre, qu'un peu plus il se serait, et de très bonne foi, regardé comme un bienfaiteur.

Il reprit avec son flegme imperturbable :

– Puisque vous aviez tant fait que de venir jusqu'ici pour revoir un blessé, j'ai pensé qu'il vous serait égal de pousser plus loin pour retrouver un homme bien portant.

» C'est pourquoi j'ai changé de route et pris la direction des chutes Victoria, sauf avis de votre part, termina-t-il avec un sourire équivoque.

Anna, sachant que le but de l'expédition de son mari était précisément ce lieu éloigné, ne

douta pas un instant que le Boër ne dît la vérité. Mais comme elle ne pouvait aliéner, par son acquiescement prématuré, la liberté de son obligeante compagne, elle se tourna vers Esther comme pour lui demander ce qu'elle comptait faire.

– J'irai où il vous plaira, répondit doucement la jeune fille. Je vous aime comme ma sœur. Vous êtes désormais toute ma famille. Partons.

Les jours succédèrent aux jours avec l'énervante monotonie particulière aux interminables courses à travers cette immense région. On approchait pourtant du but si ardemment désiré, quand un incident futile révéla brutalement aux deux voyageuses l'horreur de leur situation.

Un soir, tout dormait, bêtes et gens épuisés. Klaas, allongé sous le wagon, son couteau et son fusil à portée de la main, sommeillait, comme on dit vulgairement, en gendarme, bien qu'un ronflement sonore s'échappât régulièrement de sa poitrine, comme d'un soufflet de forge.

Le sifflement métallique, strident, que pousse

le serpent pickakolou en fureur, se fit entendre à quelques pas. Le Boër perçut dans son sommeil ce bruit inusité. Avec un sang-froid inouï, il saisit d'un mouvement imperceptible son coutelas, sans changer de posture et sans interrompre son ronflement. Concentrant dans le sens de l'audition toutes ses facultés d'enfant de la nature, il appuya son oreille sur le sol. Un pas léger comme le frôlement d'un insecte faisait crépiter les grains de sable. Ce n'était cependant pas le bruit continu qui caractérise la reptation de l'ophidien. Il se produisait au contraire par intermittences régulières, comme s'il eut été causé par un homme s'avançant pieds nus sur le sol.

Klaas sourit et poussa à son tour un sifflement identique, mais plus doucement modulé. Le sable craqua plus fort, et une silhouette noire s'approcha délibérément. Klaas distingua, à la lueur des étoiles, un nègre complètement nu, appuyé sur un faisceau de sagaies.

– Qui es-tu ? demanda-t-il à voix basse.

– Caïman, le mangeur d'hommes, sous-chef

des Betchuanas.

– Qui t'envoie ici ?

– Crâne-Fendu et Bison-Borgne.

– Mes frères... Bien. Où sont-ils ?

– Près de *Mosi oa Tounya.*[1]

– Je sais cela.

– Pourquoi me le demandes-tu ?

– Afin de savoir si tu es bien réellement envoyé par eux.

– N'ai-je pas fait entendre le signal. Le pickakolou ne siffle-t-il pas que pour nous seuls.

– C'est bien, Caïman est un grand chef.

» Que veulent mes frères ?

– Crâne-Fendu demande la femme blanche aux cheveux noirs.

– Mon brave Pieter est bien pressé, riposta Klaas avec un gros rire. Il devrait me donner au moins le temps d'arriver, que diable !

– C'est que les journées sont courtes, et le

[1] Les chutes Victoria.

lendemain incertain, car la grande bataille est proche et Crâne-Fendu veut devenir au plus tôt l'époux de la femme blanche, ajouta sentencieusement le sauvage.

– Tu parles d'une bataille... Leurs existences seraient-elles menacées ?

– Qui sait ?

– Voyons, explique-toi plus clairement. As-tu vu le Révérend ?

– Oui.

– Que t'a-t-il dit ?

– Que les trois blancs d'Europe partis de la Terre des Diamants étaient près d'arriver à *Mosi oa Tounya*.

– Les trois blancs d'Europe. Tu veux dire celui qu'ils appellent Albert...

– C'est bien cela. Albert qui a fendu le front de ton frère et crevé l'œil du Bison. Il est au moment de retrouver les deux autres. Ils doivent même être réunis maintenant.

– Comment sais-tu cela ?

– Je les ai suivis à la piste avec mes hommes depuis qu'ils ont quitté ce que vous appelez le kopje.

– Le Révérend ne vous a-t-il pas dit de vous emparer d'eux, de les tuer et de lui remettre leurs dépouilles.

– Si. Plus tard il a changé d'avis. C'est dommage. Caïman et ses frères eussent fait un bon repas.

– Que sont devenus les blancs pendant ce temps ?

– Ils ont été les hôtes des Bushmen du Kalahari. Puis, l'un d'eux, le plus grand, devint notre esclave.

– Très bien.

– Mais il s'est enfui.

– Maladroits !...

– Puis il est devenu l'ami de Magopo, le chef des Batokas.

» L'autre que tu appelles Albert a failli mourir de la fièvre, mais ses guides l'ont sauvé.

» Prends garde ! celui-là est terrible. Quand il saura que tu retiens sa femme prisonnière, que tu veux en faire la maîtresse de ton kraal, que tu as tué...

Un gémissement étouffé se fit entendre à ce moment dans l'intérieur du wagon. Pâle, crispée, haletante, Anna collée à la paroi de bois du lourd véhicule, avait saisi par l'interstice existant entre deux planches mal jointes, jusqu'au moindre détail de ce criminel entretien. Cette conversation était tenue dans la langue des Batlapis, une tribu des Betchuanas de l'Ouest, dont le territoire s'étend à la partie méridionale du Kalahari. Les deux complices étaient en droit de supposer que nul ne pouvait les comprendre. Mais madame de Villeroge, familiarisée avec tous les idiomes de la région pendant les nombreux voyages accomplis en compagnie de son père, au cours de ses missions, n'en avait pas perdu un mot.

Ainsi, le hasard lui révélait brutalement les infâmes projets du bandit. Klaas n'était plus le bourru bienfaisant dont les services et les attentions, un peu rudes dans la forme, avaient

cependant, eu égard à la situation présente, un prix inestimable pour les deux abandonnées. C'était un misérable dont les passions ne connaissaient aucun frein, et qui pour les assouvir ne reculerait devant aucune éventualité. La blessure d'Albert, les tentatives opérées pour le retrouver, les nouvelles concernant sa position, mensonge ! Mensonge aussi l'intervention de Klaas, lors de l'attaque de la voiture sur les bords de Brak-River ! Mensonge en tout et partout, sauf hélas, l'implacable et lugubre résultat de cette série d'infamies qui se résumait en deux mots pour Anna : Assassinat de son père et captivité pour elle.

Le noir, en entendant le gémissement sorti du wagon, s'était tu.

– On nous entend, reprit-il à voix basse, après un moment de silence.

– C'est vrai, mais on ne nous comprend pas.

» Pars. Dis à mes frères que c'est bien. Crâne-Fendu aura bientôt la femme aux cheveux noirs. Quant à vous, continuez à bien nous servir. Soyez fidèle et bientôt, vous aurez du Cape-brandy de

quoi remplir *Mosi-oa-Tounya*.

» Tu entends, Caïman.

– Oui, reprit le chef avec un accent d'ardente convoitise.

– Quand nous aurons trouvé les cailloux avec lesquels les Cafres percent leurs meules, les Betchuanas auront pour leur vie entière l'eau de feu des hommes blancs, insista le Boër.

– L'eau de feu et les fusils...

– C'est entendu.

– Si mes frères font prisonniers Albert et les deux autres, pourront-ils offrir leur sang aux Barimos et manger leur chair ?...

– Non. Les Betchuanas nous les remettront vivants, après les avoir dépouillés de tous leurs habits qu'ils nous remettront également.

– Pourquoi ?

– Je le veux. Obéis. Sinon, pas de fusils, pas de Cape-brandy.

– C'est bien. Adieu, tu as la parole d'un chef.

– Adieu.

Madame de Villeroge, frémissante d'indignation et de douleur, fit à sa compagne épouvantée cette terrible révélation, et la nuit entière fut employée par les deux recluses à former, à voix basse, les plans les plus audacieux, mais hélas, aussi, les plus irréalisables.

Réduites à leurs seules ressources, immobilisées par leur faiblesse, perdues au milieu du désert, tout leur était impossible, même la fuite, surtout la fuite.

Cependant, ces révélations, quelque affreuses qu'elles fussent, avaient eu l'incomparable avantage de leur apprendre qu'Albert vivant se trouvait près d'elles, c'est-à-dire non loin des chutes, et que Klaas, connaissant l'audacieux projet du jeune homme, se dirigeait vers le même point. Enfin, au lieu de s'endormir dans une sécurité trompeuse, il leur serait au moins possible, sinon d'entrer en lutte ouverte avec le bandit, du moins de se tenir sur la défensive, et de se soustraire, si besoin était, par la mort, à ses tentatives.

Elles dissimulèrent tout d'abord, quelle que fut

l'horreur que leur inspirât sa présence, et se contentèrent de le tenir plus que jamais à distance, quand il s'en vint gauchement leur souhaiter le bonjour quotidien.

Klaas qui croyait être aimable, et s'imaginait depuis quelque temps tourner au talon rouge, reprit d'un air bourru sa place sur le devant du char et déchargea sa colère sur l'attelage qu'il fouailla d'énormes coups de chambock.

C'est alors que madame de Villeroge, surmontant toute pusillanimité, ne craignit pas de se piquer profondément le doigt, afin d'écrire, avec son sang, sur la page blanche d'une bible, le message trouvé par le bushranger.

Enfin, persuadées qu'en inventoriant minutieusement tous les recoins de l'immense bazar roulant, elles pourraient au moins trouver une arme, utile à leurs mains toutes faibles et malhabiles qu'elles fussent, elles cherchèrent avec acharnement pendant toute la journée qui suivit.

La bouderie de leur geôlier leur permit d'opérer ces recherches sans le moindre

dérangement. Le hasard les servit à souhait. Elles finirent par découvrir un tonnelet de poudre enfoui sous des conserves alimentaires, ainsi qu'un revolver tout chargé, enfermé dans son étui et qui se trouvait enveloppé dans un monceau de papiers ayant appartenu au mercanti de Nelson's Fountain.

Klaas se fut soucié d'un couteau comme d'une aiguille. Mais, une arme à feu est brutale, quelle que soit la main qui la manie. Si enfin, une balle, dirigée au hasard pouvait le frapper dangereusement, peut-être mortellement, il ne pourrait échapper à l'explosion du baril qui mettrait en pièces le dray, dussent les prisonnières être les premières victimes.

Telle était la situation au moment où Sam Smith, sauveur fantaisiste et peu convaincu, abandonnait la partie devant la troupe de gens furieux qui arrivaient de tous côtés en hurlant : À mort !... À mort !... le bushranger !

IX

Les frères ennemis. – Guerre d'extermination. – Tribu anéantie. – Les trois grandes familles africaines du Sud. – Cafres, Hottentots et Bushmen. – Voyage périlleux sur le haut Zambèze. – Encore échoués. – Joseph, qui n'a pourtant pas la berlue, croit voir marcher les roches. – Tête-à-tête avec un hippopotame en furie. – Navigation sur des eaux teintes de sang. – Amour maternel. – Sur l'île du jardin. – Le Révérend se prend au sérieux et master Will proteste. – Appel désespéré.

Il est à peu près certain, au moment où nous écrivons ces lignes, que la tribu des Batokas, chez lesquels Alexandre avait reçu une hospitalité si cordiale, a complètement disparu du sol africain. Naguère florissante et possédant un rudiment de civilisation qui excitait la jalousie de ses voisines,

cette peuplade était déjà bien déchue de son ancienne prospérité, lors des voyages du docteur Livingstone. Les champs cultivés avec persévérance pendant de longues années, se trouvaient envahis par les herbes folles, et le désert, un instant modifié par le travail de ces noirs agriculteurs, reprenait son ancien aspect. La guerre acharnée, cette guerre d'extermination qui ne connaît ni trêve ni merci, éclaircissait de plus en plus les rangs de ces malheureux indigènes dont les derniers débris se pressaient autour des chefs dépositaires de la légende des Barimos. Attachés à la séculaire croyance de leurs pères, ils ne voulaient pas abandonner la grande cataracte où se produisait ce phénomène que, dans leur naïve superstition, ils regardaient comme la manifestation des puissances surnaturelles. Le dernier voulait mourir en contemplant *Motsé oa Barimos*, les pilons des dieux. Les dieux hélas ! restaient sourds aux ferventes prières de ces désespérés, qui succombaient lentement, mais infailliblement, sous les attaques réitérées des Makololos, leurs implacables ennemis, issus pourtant comme eux

du même tronc originel.

Les Batokas appartiennent en effet, – appartenaient plutôt, – à cette immense famille des Betchuanas, qui font partie de la race Cafre, laquelle occupe les trois quarts de l'Afrique australe. Puisque cette question des races sud-africaines, se trouve incidemment soulevée, l'auteur voudrait, sans toutefois abuser de la patience du lecteur, faire une petite incursion dans le domaine de l'ethnographie. Notre récit n'en sera que plus substantiel, car, en somme, nous ne faisons pas seulement du drame, mais encore, le cas échéant, de la géographie.

Les innombrables tribus habitant cette immense territoire, peuvent se réunir en trois races suffisamment distinctes tant au point de vue des individus, qu'à celui du langage,

Ce sont : les Cafres, les Hottentots et les Bushmen, appelés aussi Boschimans et Bosjesmans. Les Cafres, dont le nom dérive de l'arabe *kafer*, (infidèle), habitent une vaste région qui, sur deux mille cinq cents kilomètres (2500) de profondeur, occupe, sur l'Océan Indien, une

longueur de côtes de treize cents kilomètres (1300). Ce territoire se divise en Cafrerie maritime, ou côte de Natal, et en Cafrerie intérieure ; celle-ci se prolonge jusqu'au Zambèze.

La partie occidentale de la Colonie du Cap, qui longe l'Atlantique, est au contraire occupée par les Hottentots, ainsi que la plus grande partie du Kalahari. Les Hottentots, peu nombreux, comparativement aux Cafres, comprennent les Corannas, les Gonaquas, les grands et petits Namaquas, dont le chiffre ne paraît pas s'élever à plus de cent trente mille, et auxquels il convient d'ajouter trente à trente-cinq mille Damaras des montagnes (*Berg Damaras* des Boërs), soumis depuis longtemps par les Hottentots dont ils ont adopté les coutumes et le langage.

Enfin, la zone centrale, la plus désolée du pays, et connue sous le nom de désert de Kalahari, est parcourue par des nomades, les Bushmen, ces Bédouins du Sud dont nous avons précédemment parlé. Il est impossible d'évaluer, on le conçoit sans peine, leur nombre, même

approximativement. Ainsi que nous l'avons déjà dit, des voyageurs peu consciencieux, ont voulu faire des Bushmen des nains difformes présentant le type le plus repoussant de la laideur humaine. Leur taille est en effet moins élevée que celle des Cafres et des Hottentots, mais ils sont secs, nerveux, et susceptibles d'endurer des fatigues et des privations excessives. Leurs traits, en outre, pour être moins réguliers que ceux de leurs voisins, ne sont pas plus disgracieux que ceux des Yolofs ou des Kroumen. Ce sont, en somme, des noirs comme les autres, à part la moindre élévation de leur stature.

Dans la moitié orientale de l'Afrique du Sud, se trouvent plus de deux millions d'individus appartenant à la race Cafre, à part un coin où se sont réfugiés, sous la conduite de leur chef Adam Cok, quinze à vingt mille Griquas ou « Bastards », race métisse issue des relations entre Hollandais, Hottentots et anciens esclaves de différentes origines. Leur établissement ne date que de 1852. Une autre tribu de « Bastards Hottentots » s'est fixée à la même époque, guidée par Waterboër, dans la contrée que nous

connaissons sous le nom de Gricqua-Land-Ouest, où s'est déroulée la première partie de notre histoire.

Les grandes subdivisions de la race cafre sont les Amakosas, les Amapondas, les Zoulous et les Betchuanas. Dans la partie Est de la colonie, et en allant du Sud au Nord, on rencontre tout d'abord les Gaïkas, les Slambis, les Tamachas, appartenant à la famille des Amakosas établis entre les rivières Grand-Fish et Kei, au nombre de plus de cent cinquante mille. On trouve aussi les Fingos, tribu des Ama-Zoulous, jadis esclaves des Amakosas, et affranchis par les Anglais en 1835. Ils n'étaient à ce moment que trente-cinq mille ; leur nombre s'élève aujourd'hui à soixante-quinze mille. Dans les districts voisins du pays des Basoutos, vivent isolés quelques milliers de Betchuanas. Dans presque tous les points de la Colonie, se trouvent en outre des Cafres de toutes les tribus employés comme journaliers, bergers, conducteurs, etc. Le nombre de ces « isolés » est de plus de cinquante mille, auquel on doit encore ajouter quatre-vingt mille sang-mêlés.

En passant le Kei, dans la Cafrerie jadis indépendante, on remarque les Tembous, les Golékas, soumis par les Anglais depuis quelques années seulement, les Bomvanis, les Ama-Pondos, comprenant jusqu'à la frontière du Natal environ deux cent mille habitants. Presque tous sont des Amakosas, sauf quelques milliers de Fingos et les Bastards dont nous avons parlé plus haut.

Les trois cent mille indigènes du Natal sont des émigrés du pays des Zoulous qui ont abandonné leur territoire pour échapper au despotisme du fameux Cettihouaïu. Ils se sont soumis volontairement aux Anglais qui avaient annexé la région en 1845.

Le nombre des Zoulous proprement dits, est évalué à environ quatre cent mille et comprend en outre les tribus en dehors de l'influence britannique, entre autres les Tabélés qui habitent entre le Limpopo et le Zambèze, et celles qui s'étendent dans le voisinage des établissements portugais de la baie Delagoa, à l'embouchure du Zambèze.

Ces Zoulous vivaient au commencement du siècle de l'existence demi-pastorale demi-guerrière qui était celle de toutes ces tribus indépendantes, lorsqu'un de leurs chefs, nommé Choka, s'empara du pouvoir et créa de toutes pièces, en quelques années, l'organisation redoutable dont ses successeurs Dingâan, Pinda et son fils Cettihouaïo, ont maintenu la tradition.

Quant à la famille des Betchuanas, elle comprend les cent vingt mille Basoutos, administrés depuis 1868 par les autorités anglaises et parmi lesquels se sont établies, depuis vingt ans, des missions françaises protestantes qui ont fait accomplir de réels progrès à ce peuple infiniment plus civilisé que les autres Cafres, mais adonné autrefois au cannibalisme. Les quinze mille Barolongs soumis à la suzeraineté de l'État libre d'Orange, et presque toutes les tribus indigènes de l'intérieur du Transwaal, évaluées selon les uns à trois cent mille, et selon les autres à cinq cent mille. Tous ces Cafres sont désignés par leur position géographique, sous le nom de Betchuanas de l'Est. Leur territoire s'avance jusque sur la

gauche du 26° de longitude Est du méridien de Greenwich.

Les Betchuanas de l'Ouest ou Bakalaharis, habitent en partie les terres annexées récemment par les Anglais, – les Anglais annexent toujours – et qui s'étendent jusqu'au 21° de longitude Est. La suzeraineté du gouvernement Britannique, est d'ailleurs plutôt nominale que réelle. Les Betchuanas indépendants, vivent sur le Kalahari, au milieu des Bushmen avec lesquels ils ne font aucune alliance. Ils sont généralement en bonne intelligence, leur sédentarisme s'accommodant volontiers de l'humeur nomade de ces derniers.

Nous ne voulons pas recommencer la longue énumération des noms barbares servant à désigner les innombrables tribus issues de cette puissante famille. Ajoutons un mot relatif à l'étymologie de leur appellation générale de Betchuanas pour revenir aux Makololos, qui sont les derniers représentants de la race en allant vers le Nord.

Le nom de Betchuana est formé du mot Chuana, signifiant pareil, auquel est ajouté le

pronom *Bat* (ils) ce qui fait que Betchuana signifie, très démocratiquement, *égaux ou camarades*. On raconte à ce sujet qu'un voyageur dont on ignore le nom, ayant demandé à certains individus de cette famille quelques renseignements sur les tribus voisines, il lui avait été répondu : *Batchuanas* ; elles sont pareilles à nous. Ce voyageur n'ayant pas compris cette réponse, avait cru qu'elle lui indiquait le nom générique d'une nation habitant depuis le fleuve Orange, jusqu'au 16° parallèle Sud.

Égaux, pareils, ou camarades, les Betchuanas ne se font pas moins de temps en temps des guerres acharnées, témoin la lutte fratricide qui se termina par l'anéantissement des Batokas par les Makololos. C'est sur un des derniers épisodes de cette guerre que nous reprendrons notre récit.

.....

Alexandre, Albert et Joseph bien restaurés, et suffisamment édifiés sur leurs mutuelles aventures, pensèrent à rallier l'îlot situé sur le rebord supérieur de la cataracte, où devaient se morfondre le révérend et master Will.

– Allons, fit avec une résignation comique Alexandre en saisissant ses rames, allons retrouver nos deux gêneurs.

– Puisqu'il le faut, ajouta en souriant Albert.

– Eh ! bien, embarque !

Le trajet s'opéra lentement et avec d'infinies précautions. Il fallait, en effet, évoluer au milieu d'arbres immenses charriés par les eaux du fleuve, et que le courant avait pittoresquement enchevêtrés à l'extrême pointe de l'île où ils formaient une redoutable estacade. La frêle coque de la pirogue frôlait de temps en temps des roches grisâtres, polies par l'action incessante des eaux et la radiation solaire, et glissait entre ces chenaux avec la configuration desquels Alexandre semblait complètement familiarisé.

Albert allait s'extasier sur les mérites nautiques de son ami, quand un choc violent arrêta du même coup l'esquif dans sa course et la phrase à son début.

– Mille tonnerres ! s'écria Alexandre, ai-je la berlue ou bien les roches poussent-elles en moins

de vingt-quatre heures au point d'obstruer un passage que je connais comme ma poche ?...

Joseph vigoureusement projeté le long du bordage, se releva en maugréant, pendant qu'Albert, lancé les jambes en l'air, le dos sur la quille, faisait d'inutiles efforts pour retrouver la ligne verticale.

– Caraï ! gronda le Catalan, ma poitrine, « il » a sonné comme oune tambour de vasque ! Heureusement qu'elle est solide.

– Et la barque aussi, riposta Albert enfin remis en équilibre.

Équilibre fort instable, car un second choc, non moins intense que le premier, le culbuta de nouveau et neutralisa du coup le nouvel élan imprimé par Alexandre à la pirogue agitée de mouvements désordonnés.

– Voyons, canotier de malheur, dit-il en riant, malgré la gravité de la situation, as-tu donc oublié de baliser les abords de ton quai de débarquement ? Ou les Barimos ont-ils depuis hier modifié l'hydrographie du fleuve.

– Raje de Dios ! s'écria Joseph, monsieur Alexandre, monsieur Albert, les roches.

– Eh ! bien, les roches ?...

– Elles marchent !

Un mugissement formidable, qu'on eut dit expectoré par un troupeau de buffles en furie, creva en quelque sorte la nappe liquide. Un large bouillonnement agita la surface de l'eau, et une tête hideuse surgit en même temps, à quelques centimètres à peine de la figure de Joseph.

– Té !... La bilaine vête, fit le Catalan à l'aspect d'une gueule immense, palissadée de dents courtes et massives comme des pavés, surmontée de naseaux difformes, béants, d'où s'échappaient des ronflements saccadés.

– L'écueil ambulant est tout bonnement un hippopotame, dit Alexandre de sa voix calme.

» Du sang-froid, mes amis. Albert, prends ma carabine. Tire au beau milieu de la gueule... sinon...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Avant que son ami ait pu saisir l'arme et la

diriger sur le monstre, ce dernier émergea brusquement jusqu'à mi-corps, découvrant sa peau violacée aux plis lourds, boursouflés de graisse.

Il aspira une large bouffée d'air, darda sur les trois amis ses petits yeux féroces, secoua ses oreilles courtes et rigides, puis, saisissant entre ses mâchoires le bordage, se mit à secouer avec fureur la pirogue qui oscilla comme un fétu. Telle fut la violence de l'impulsion, qu'elle faillit être culbutée la quille en l'air, et qu'elle embarqua une grande quantité d'eau. Cet incident qui pouvait perdre les trois amis, assura au contraire leur salut. La brutale invasion de l'eau, en alourdissant la coque, eut pour résultat immédiat de lui rendre sa stabilité.

L'hippopotame allait renouveler son attaque. Il se recula pour prendre du champ, afin de plonger à pic, et de soulever en remontant la barque sur sa puissante échine. S'il manquait son coup, il avait comme dernière ressource de se laisser retomber sur elle de tout son poids, et de la broyer sous un irrésistible choc.

– Mais tire donc ! s'écria Alexandre.

Un gémissement plaintif se faisait entendre au même moment, et un large cercle rouge s'étalait sur les eaux jaunâtres du fleuve. Le pachyderme en entendant ce cri, arrêta son élan et manifesta soudain une vive inquiétude.

Albert qui tenait la carabine en joue, mit à profit ce moment où l'animal resta immobile et fit feu. On entendit distinctement le bruit sec de la balle broyant l'omoplate ; un jet de sang écumeux sortit aussitôt d'une plaie béante à l'épaule, et se mêla aux eaux rougies précédemment par une cause inconnue.

– Il est touché ! s'écria le tireur. Il va couler.

L'hippopotame, en dépit de cette épouvantable blessure, faisait des efforts désespérés pour se maintenir au-dessus de la couche liquide. Chose étrange, il semblait ne plus faire attention à la barque dont la masse avait excité tout d'abord sa rage, et ses yeux, à demi voilés, ne reflétaient plus leur expression de bestiale fureur. Il se dressait d'une seule pièce, tournait sur lui-même, comme pour examiner de tous côtés l'espace

découvert, et faisait entendre un grognement sourd dans lequel il y avait plus d'inquiétude que de colère.

Albert allait décharger le second canon de la carabine, Alexandre l'en empêcha.

– C'est inutile. Ménage nos dernières cartouches, l'animal n'est plus dangereux.

– Comment cela ?

– Tiens, vois plutôt.

Un corps inerte émergeait en même temps à l'arrière de la pirogue et s'en allait à la dérive, entraîné par le remous. L'hippopotame mourant poussa un beuglement terrible et se mit à nager dans cette direction. Mais le courant était rapide, et il réussissait à peine à maintenir la courte distance qui le séparait de l'épave.

– Ouf ! nous l'échappons belle, dit Alexandre avec un soupir de soulagement.

– Tu crois tout danger conjuré ?

– Absolument, et grâce à notre bonne étoile, qui nous a jetés à la rencontre d'un hippopotame femelle, au lieu de nous précipiter sur un mâle.

– Notre étoile, pour mériter l'épithète de bonne, eut pu tout au moins écarter tous les pachydermes sans distinction de sexe.

– D'accord. Mais avoue que la colère de cette pauvre bête est des plus légitimes.

– Comment cela ?

– Elle se promenait bien gentiment sous son fleuve, sans souci du Trésor des rois Cafres, ni des Européens qui le cherchent, quand l'avant de notre pirogue, effilé comme un éperon, est venu assommer son petit, qu'elle portait sur son dos.

– Son petit ?

– Sans doute. Vois donc les efforts désespérés qu'elle fait pour l'atteindre. Crois-tu qu'elle s'épuiserait de la sorte en pure perte, qu'elle sacrifierait ainsi son dernier souffle de vie, si ce corps inerte qui flotte là-bas n'opérait pas sur elle une attraction irrésistible ?

– Je comprends tout maintenant. Le premier choc a été occasionné par la rencontre du jeune, dont le museau seul émergeait à fleur d'eau.

– Et le second par la mère au moment où,

sentant son nourrisson lui échapper, elle se mettait à sa recherche.

Le corps de l'hippopotame se découpait en une masse sombre à quelques mètres à peine de la chute. Le petit n'apparaissait plus que comme un point noir au milieu des flocons d'écume. Puis il disparut brusquement. La mère poussa un dernier rugissement, se dressa de toute sa hauteur, réunit ses forces défaillantes dans un suprême effort et s'élança d'un bond dans l'abîme.

– Pauvre animal ! murmura Albert.

– Bermine ! s'écria Joseph avec un indescriptible accent de rancune satisfaite.

– Messieurs et chers amis, veuillez vous donner la peine de débarquer, fit à son tour Alexandre. Nous sommes arrivés.

Deux hommes trempés jusqu'aux os, la barbe et la chevelure ruisselantes comme s'ils sortaient d'un bain, accouraient en même temps en butant à travers les herbes géantes et en s'empêtrant dans les lianes.

– Master Will ! Le Révérend !

– Nous-mêmes, messieurs, et tout à la joie de vous revoir.

» Attirés par votre coup de feu, nous avons assisté, avec l'inquiétude que vous pouvez croire, à votre lutte contre ce monstre qui vient de rouler dans la faille.

Quelles actions de grâces ne devons-nous pas à la Providence, qui vous a tirés sains et saufs d'un semblable péril !

– Merci. Vous êtes bien bons, répondit Alexandre d'un air moitié figue et moitié raisin.

» À propos, reprit-il sans préambule, et mon Sosie ?

– Un gredin, monsieur, un infâme gredin, dit master Will d'un ton lugubre.

– La paix, mon frère, interrompit en nasillant horriblement le Révérend. C'est une brebis égarée. Il nous a d'ailleurs rendu service.

– Cafard, dit en aparté Joseph.

– Singulière brebis et joli service, riposta aigrement master Will. Il a commencé par nous demander la bourse ou la vie.

– Comme à des mineurs qui viennent de trouver le panier d'oranges.

– Yes.

– Comme vous n'étiez pas mineurs et que vous n'aviez pas un shelling en poche, il vous a fait l'aumône ?

– Non. Il nous a obligés en nature en nous amenant ici dans une barque volée je ne sais où.

– Pourquoi sur cet îlot plutôt que partout ailleurs ?

– Une idée du Révérend qui, après lui avoir administré un sermon sur le respect de la propriété, l'a décidé à nous servir de batelier.

– Master Will s'émancipe, glissa à voix basse Albert à l'oreille d'Alexandre.

– Mais, mon frère, reprit le Révérend en nasillant de plus belle, rien ne vous empêche de partir et d'aller au diggin utiliser votre vigueur et votre activité.

– Bien touché ! dit Alexandre à la cantonade.

– Quant à moi, je tenais à m'établir ici pour

plusieurs motifs. Cet îlot, vous le savez sans doute, messieurs, a été consacré par la présence de l'illustre Livingstone, le vénérable fondateur des missions anglaises en Afrique australe. N'était-il pas naturel que je fisse un pèlerinage à ce lieu visité par notre immortel compatriote, qu'il a ensemencé de ses mains, et auquel il a donné le nom d'île du Jardin ?

– Parfaitement naturel, Révérend.

– Je suis, en outre, après de cruelles vicissitudes, parvenu au terme de mon voyage. Je veux évangéliser les riverains des chutes Victoria, faire cesser les luttes fratricides qui désolent cette opulente région, instruire les noirs, leur enseigner notre sainte doctrine, parachever, en un mot, avec mes faibles moyens, l'œuvre commencée par David Livingstone.

» Ce lieu qui, par son imposante majesté et sa suprême grandeur, a, de tout temps, vivement frappé l'esprit des naturels, ne vous semble-t-il pas merveilleusement approprié à l'idée que j'ai eue d'en faire en quelque sorte mon quartier général ?

– C'est vrai, dirent simultanément Albert et Alexandre, prenant au sérieux les infâmes momeries du gredin.

– Mais, la joie que me cause votre retour, sur lequel je n'osais plus compter, m'a tout d'abord empêché de vous demander de vos nouvelles. Veuillez agréer mes excuses et tenir compte du saisissement que m'a fait éprouver votre arrivée.

» Par quelle étrange série d'événements avez-vous donc passé ?

Albert allait prendre la parole et répondre par quelques mots de remerciement, quand des cris terribles retentirent à la pointe de l'île, derrière l'épais rideau d'arbres enchevêtrés de lianes. Les cinq hommes s'élancèrent à travers bois et arrivèrent au bord de la berge après quelques minutes d'une course désordonnée.

Cramponnés à des troncs formant un radeau que le courant disjoignait à chaque instant, deux noirs éperdus appelaient au secours. La situation de ces malheureux devenait à chaque instant plus périlleuse. Elle allait bientôt être désespérée, car ils n'avaient plus d'autre alternative que d'être

broyés sur les rocs ou précipités dans la faille.

Alexandre envisagea froidement la position et s'écria, d'une voix qui dominait le fracas de la cataracte :

– Il faut les sauver !

X

Inconséquences entre les paroles et les actes du Révérend. – Préparatifs de sauvetage. – Joseph à la recherche d'une amarre. – Assaut de générosité. – Joseph fait crédit d'une bonne action à Alexandre. – Celui-ci retrouve d'anciennes connaissances. – Gun et Horse. – Stupeur des deux noirs à son aspect. – Alexandre apprend avec étonnement qu'il possède le don d'ubiquité. – Combat entre une troupe de blancs et la tribu des Batokas. – Les trois amis se séparent enfin du Révérend et de Master Will. – Gun ambasseur près des Makololos. – Un héraut de cour. – Étiquette africaine.

Au moment où Alexandre voyant les deux noirs près d'être saisis par le tourbillon et roulés dans l'abîme s'écria : « Il faut les sauver », un singulier courant d'opinion se manifesta soudain

parmi les cinq hommes.

Albert et Joseph, cœurs d'or, natures intrépides autant que généreuses, mirent d'un seul mouvement habit bas et se préparèrent à s'élancer, sans calculer le péril, sans même paraître en avoir conscience.

Le Révérend, en dépit des philanthropiques tirades débitées tout à l'heure, recula prudemment en se calfeutrant hermétiquement dans sa lévite. Quant à master Will, il haussa imperceptiblement les épaules et murmura entre ses dents :

– Il faut être Français, pour risquer ainsi follement sa peau pour des nègres.

Joseph entendit l'ignoble réflexion du policier et pâlit d'indignation. Mais, le temps pressait. Il ne jugea pas à propos d'honorer le drôle d'une réponse et se contenta d'incruster ses paroles dans un coin de son implacable mémoire.

– Amis, disait en même temps Alexandre, pas de précipitation. Vous iriez à une mort aussi certaine qu'inutile.

» Avant d'avoir fait dix brasses, vous seriez drossés par le courant, et précipités dans l'abîme.

– Mais, que faire ? s'écria d'une voix anxieuse Albert de Villeroge. Nous ne pouvons pas assister à cette horrible agonie.

– M'écouter. Pas de paroles oiseuses. Albert, cours à la pirogue et vois si elle est en état.

» Vous, Joseph, vous sentez-vous de force à escalader en deux temps cet arbre d'où pendent ces lianes ?

– Oui. Puis, que faut-il faire ?

– Voici mon couteau. Passez-le à votre ceinture. Bien. Montez ; arrivé la haut, coupez deux ou trois lianes. Puis descendez rapidement.

– Caraï ! Je grimpe... Vous allez voir... Comme un homme des bois.

Il disparut en quelques secondes au milieu des feuilles trempées par les poussières aqueuses que projetait la cataracte.

– Courage, enfants, cria en anglais Alexandre aux noirs, courage ! On vient à votre secours.

Trois lianes minces et solides comme des grelins tombaient à ce moment sur le sol, tranchées par Joseph, et se tordaient comme des serpents.

Albert revenait en courant. Il semblait désespéré.

– La pirogue est hors de service, s'écria-t-il du plus loin qu'il put. Le bordage a été éclaté par les dents de l'hippopotame. Elle a coulé par deux brasses.

– Je m'en doutais, répondit froidement Alexandre. C'est pour cela que je viens d'envoyer à tout hasard Joseph à la recherche d'une amarre.

» Eh ! Joseph, descendez, mon ami.

– Voilà, monsieur Alexandre, répondit le Catalan se laissant glisser entre deux lianes, et en imitant cette manœuvre familière aux gabiers qui évoluent le long des galhaubans d'un navire.

– Maintenant, reprit Alexandre, à mon tour d'agir.

» Toi, Albert, tu vas m'amarrer solidement

sous les aisselles, avec un de ces câbles végétaux. Puis, au fur et à mesure que je m'avancerai en nageant, tu fileras doucement la liane. Quand il n'y en aura plus, vous ajouterez la seconde à la première.

» Vous, Master Will, prenez ma carabine et ouvrez l'œil. Il se peut que je fasse la rencontre d'un hippopotame. Si le cas se présente, faites feu.

– Ah ! mais non, monsieur Alexandre, interrompit avec vivacité Joseph. Ce n'est pas à vous de faire le terre-neuve. À moi de repêcher les négros.

– Et moi donc, fit Albert, crois-tu que je m'en vais me borner à ce rôle qui consiste à filer une amarre, pendant que tu vas risquer de te faire broyer les os.

– Albert, je le veux.

– Et moi aussi.

– Je vous dis, messieurs, que je vais vous mettre d'accord. Monsieur Albert, vous devez vous conserver pour madame Anna. Vous,

monsieur Alexandre, vous avez votre mère. Moi je suis seul. J'ai aventuré mes os pour moins que ça, et pas plus tard que ce matin.

» C'est dit, n'est-ce pas, à moi le plongeon.

– Soit, répondit Alexandre. Notre lutte de générosité pourrait être préjudiciable aux malheureux que nous voulons sauver.

» Partez, Joseph. C'est une bonne action dont je vous suis débiteur.

– Caraï, monsieur Alexandre, vous êtes assez riche pour cela. Je vous ferai d'ailleurs crédit.

» Une et deux !...

L'intrépide Catalan s'élança au milieu des flots qui rejaillirent en poussières irisées. Puis, il se mit à nager vigoureusement vers le point où se débattaient convulsivement les deux noirs épuisés. De minute en minute, le courant enlevait quelque pièce de leur radeau dont les fragments disjoints, oscillaient à chaque mouvement du remous.

En dépit de l'énergie que leur inspirait cette tentative de sauvetage, ils pouvaient à peine se

maintenir aux derniers morceaux de leur épave.

Un cri d'angoisse retentit poussé par Albert et Alexandre, en voyant la frêle plate-forme brisée tout à coup contre un roc. Le dévouement de leur ami allait-il donc être inutile !

Non, fort heureusement. Deux madriers arrêtés au passage par des pointes aiguës, s'encastrèrent solidement entre les aspérités, et les naufragés purent s'y cramponner désespérément.

Joseph arrivait en même temps, en soufflant comme un cétacé.

– Hardi ! les enfants, s'écria-t-il tout joyeux. Il était temps, n'est-ce pas ? Allons, encore un petit coup de nerf. Surtout, ne vous accrochez pas à moi, car vous me feriez boire un vilain coup.

» Tiens, ils ne me répondent pas. Seraient-ils morts ?

» Caraï !... Ils sont couleur de cendre ! C'est la peur.

» Allons, houp !

Il dit, empoigna un des noirs de chaque main, en saisissant entre ses doigts nerveux leur

chevelure laineuse et se mit en devoir d'opérer le retour.

Le courant, heureusement, facilitait cette manœuvre qui eut été impraticable en remontant. Joseph, en dépit de sa vaillance et de son adresse, alourdi par ce double fardeau, eut infailliblement coulé à pic. Il n'avait qu'à se laisser dériver vers le promontoire formé par la pointe de l'île et l'amarre tendue par Albert et Alexandre devait suffire à assurer sa direction au cas où le courant l'eût écarté. Le difficile était de se maintenir au-dessus de l'eau et Joseph se demandait, non sans inquiétude, par quel procédé il réussirait à soustraire à l'asphyxie les pauvres noirs, inertes comme des cadavres.

Le fracas de la cataracte l'empêchait d'entendre les avis de ses compagnons qui, ignorant la syncope des naufragés, leur criaient de venir l'un après l'autre en s'amarrant à la liane. Un des madriers composant la charpente du radeau venait d'être emporté. Il n'en restait plus qu'un seul. Il se composait, fort heureusement d'un bois excessivement poreux, et analogue au

fromager de la Guyane. Joseph, à bout d'expédients, l'enserra vigoureusement entre ses jambes, poussa un cri d'appel strident, et se laissa dériver, en étreignant de toutes ses forces la laine épaisse qui se tordait sur le crâne des noirs.

Albert et Alexandre, peu édifiés sur la solidité de la liane, virent avec une inexprimable angoisse cette manœuvre dont ils ne pouvaient concevoir la pressante nécessité. Si l'amarre végétale venait à se rompre, les trois hommes étaient irrémédiablement perdus ! Tant d'héroïsme devait avoir sa récompense. Les trois corps tanguèrent, roulèrent, tourbillonnèrent, mais la liane tint bon, et deux minutes s'étaient à peine écoulées, que Joseph, haletant, courbaturé par ce suprême effort, venait s'échouer doucement avec les deux Africains toujours inanimés.

Il était temps, car il défaillait à son tour.

Les indigènes n'étaient pas de petites maîtresses sujettes aux pâmoisons. À peine soustraits à l'absorption immodérée du liquide, et frictionnés d'ailleurs vigoureusement par leurs sauveteurs, ils remuèrent les jambes et les bras,

écarquillèrent leurs gros yeux de porcelaine, et poussèrent simultanément un éternuement dont la sonorité prouvait en faveur du parfait fonctionnement de leurs organes.

– À vos souhaits ! fit imperturbablement Joseph, et aux miens !.... continua-t-il en éternuant à son tour avec une égale intensité.

» Raje de Dios ! Je suis content tout de même, pas vrai, monsieur Alexandre... Il était temps que j'arrivasse, allez. Sans cela, les négros ils étaient proprement noyés, les pauvres !...

– Ah ! mon pauvre Joseph, répondit Albert tout frémissant encore à la pensée du péril que venait de courir son frère de lait, quelle peur tu nous as faite !

» Rien de cassé ni d'avarie, n'est-ce pas ?

– Solide comme les casemates du fort de Prats-de-Mollo !

– À la bonne heure. Quant aux noirs...

» Tiens !.... Est-ce que la terreur leur a détraqué la cervelle ? vois donc, Alexandre, avec quelle stupeur ils te contemplent.

– Eh ! pardieu, je ne me trompe pas, ce sont de vieilles connaissances à moi. C'est Gun, le fils de Magopo, et Horse[1], son neveu.

» La rencontre est bizarre et agréable.

Mais les jeunes Batokas, deux superbes échantillons de la race cafre, taillés comme des athlètes, tremblaient de tous leurs membres et ne pouvaient articuler un mot, tant leurs dents claquaient. La vue des Barimos eux-mêmes, ces légendaires divinités de la cataracte, eut seule pu les atterrer à ce point.

– Voyons, mes enfants, leur dit affectueusement Alexandre, rassurez-vous. Je ne suis pas un inconnu pour vous. Il n'y a plus aucun danger. Vous êtes bien vivants et je suis votre ami, en chair et en os...

– Le chef... Le chef blanc !... balbutia Gun avec effort, pendant que Horse pétrifié, semblait

[1] Lors des voyages du docteur Livingstone, un grand nombre d'enfants reçurent le nom Ma-Robert, que les naturels avaient donné à mistress Livingstone d'après la coutume du pays, et beaucoup d'autres furent appelés Gun (fusil), Horse (cheval), Wagon, Bible, etc. Cet usage s'est perpétué jusqu'à nos jours.

près de piquer une tête dans le Zambèze, plutôt que de rester plus longtemps en présence d'un être qui lui semblait surnaturel.

Alexandre fit un pas et tendit cordialement la main à Gun qui avança et retira la sienne, comme si le Français lui eût présenté une barre de fer rouge.

– Je n'y comprends rien, reprit-il étonné. Ces pauvres enfants me semblent fous à lier...

– C'est bien le chef... dit enfin Horse.

– Oui ! Le grand chef... notre ami, reprit Gun qui, avec l'incroyable mobilité d'esprit des noirs, se mit à rire à gorge déployée.

Horse l'imita sans désemparer, et des éclats de rire inextinguibles retentirent pendant une bonne minute, sous l'épaisse feuillée.

Gun s'enhardit en voyant qu'Alexandre ne s'envolait pas en fumée.

– Tu n'es donc pas avec les Batokas, ô grand chef.

– Tu le vois bien.

– Je le vois... sans doute... mais je n'en suis pas sûr.

– Je n'en suis pas sûr, renchérit Horse comme un écho fidèle.

– Explique-toi, mon enfant.

– C'est que nous t'avons laissé ce matin là-bas, – il montrait la région du Sud, – en compagnie de Magopo, mon père.

– Tu te trompes, Gun.

– Non, chef. Tu encourageais les Batokas et ta carabine qui a tué l'éléphant, soufflait la poudre sur nos ennemis.

– Comment, les Batokas se sont battus ?

– Oui, chef. Un combat terrible a eu lieu...

– Contre les Makololos ?

– Non. Contre les blancs à longue barbe.

– Et j'étais avec eux ?...

– Avec les Batokas.

» Nous étions plus nombreux, il est vrai, mais les blancs avaient des fusils. Les Batokas se sont

retirés sans être entamés... Tu es resté près de Magopo, mon père.

– Le chef blanc est resté près de Magopo, affirma Horse désireux de placer un mot.

– Enfin, comme nous sommes les deux plus rapides coureurs de la tribu, Magopo nous a envoyés ici pour savoir si les Makololos avaient quitté le pays. Puis, nous devions invoquer les Barimos, afin de les rendre favorables au succès de nos armes, car nous savons parler aux Barimos, continua-t-il avec un naïf orgueil.

– Je comprends tout cela, sauf quand tu me dis que j'étais encore ce matin avec Magopo.

– C'est la vérité. Nous t'avons vu. Tu nous as parlé. Juge donc comme nous avons dû être étonnés en te rencontrant ici, alors qu'il n'est pas d'homme blanc ou noir capable de nous suivre à la course. Or, tu étais déjà ici avant nous. Il faut donc que tu puisses être en deux endroits à la fois !

– Le chef blanc est partout. Il est l'ami des Barimos. Il est peut-être Barimo lui-même,

interrompit Horse d'autant plus heureux de trouver une explication à ce prétendu phénomène d'ubiquité, que cette explication s'accordait avec la naïve superstition de ses pères.

– Je soupçonne là-dessous quelque diablerie que je ne puis m'expliquer, dit à voix basse Alexandre à ses deux amis qu'il emmena à l'écart.

» Il y a un fait évident. C'est que les Batokas se sont battus contre des blancs. Peut-être les chercheurs de diamants avec lesquels nous avons eu cette sotte affaire.

» Tiens, mais, j'y pense. Le personnage qui se trouve avec eux et grâce auquel je jouis du don d'ubiquité, ne peut être que mon Sosie... ce grand vaurien de Sam Smith.

» Diable ! sa présence près de Magopo qui le prend vraisemblablement pour moi, va singulièrement compromettre nos relations avec les noirs.

– C'est grave, en effet, répondit Albert. Smith ne sera pas longtemps sans s'apercevoir qu'il a

tout à gagner en jouant ton rôle. Magopo ne devait-il pas t'enseigner, à ton retour, le secret du trésor ?

– C'est vrai. Mais, alors, il n'y a pas de temps à perdre. Il faut partir au plus vite, retrouver les Batokas et rendre master Smith à ses occupations.

» Messieurs, continua-t-il en se tournant vers master Will et le Révérend, spectateurs muets et intrigués de cette scène, nous regagnons sans délai la terre ferme. Voulez-vous être des nôtres ou nous attendre ici ?

– Non ! non ! ripostèrent simultanément les deux Anglais. Nous embarquons avec vous.

Alexandre allait malicieusement relever la contradiction apportée par cette réponse du Révérend et la longue profession de foi qu'il venait de débiter si onctueusement, quand une pensée soudaine s'offrit à son esprit.

– Et la pirogue mise hors de service par l'hippopotame ! Impossible de braver, dans cette malheureuse embarcation, les flots de la rivière ?

– Qu'à cela ne tienne, répondit Albert. Je me

charge, avec l'aide des Batokas de la remettre en état en moins d'une heure.

» Si nous avions pu dépouiller l'hippopotame d'un morceau de sa peau, le bordage eût été radoubé en moins de temps encore.

» Mais bah ! un large lambeau d'écorce cloué sur la paroi extérieure avec quelques épines d'« *attends-un-peu* », remplacera le cuir du pachyderme.

– Les écorces que j'aperçois sur ces troncs saturés d'humidité, sont bien épaisses. Il sera, je crois, fort difficile de les ajuster de façon à rendre la coque parfaitement étanche.

– Oh ! mon intention n'est pas d'employer cette croûte rugueuse fendillée par les alternatives de soleil et d'humidité, mais la pellicule mince et tenace comme du parchemin qui se trouve collée sur l'aubier.

– Très bien. À l'œuvre. Décortiquons rapidement ces beaux arbres et appliquons, sans plus tarder, cette membrane ruisselante de sève.

Ainsi que l'avait prévu Albert, qui avait

emprunté son procédé aux Boërs de l'État d'Orange, cette délicate opération fut l'affaire d'une heure à peine et la petite troupe put accomplir son voyage sans encombre.

À peine eurent-ils pris pied sur la rive droite, qu'Alexandre emmena à l'écart les deux jeunes Batokas et leur fit part du projet qu'il venait d'élaborer pendant la traversée.

Gun et Horse, convaincus par les paroles du chef blanc, acquiescèrent sans récriminer, bien que l'exécution de ce projet ne leur fût rien moins qu'agréable.

Sur ces entrefaites, master Will et le Révérend comprenant qu'une plus longue insistance à demeurer en compagnie des trois Français pourrait sembler au moins suspecte à ces derniers, vinrent prendre congé d'eux, en déclarant qu'ils allaient, pour le moment, se rendre au diggin. Les adieux furent froids et l'on se sépara en se disant au revoir du bout des lèvres.

– Et maintenant que nous sommes en famille, dit Albert, qu'allons-nous faire ?

– Voici ce que j'ai résolu, répondit Alexandre. Il est absolument impossible de laisser continuer entre les Batokas et les Makololos cette lutte fratricide qui se terminera fatalement par l'anéantissement des premiers.

» Si je jouis parmi les Batokas d'un certain prestige, grâce au service rendu à leur chef, j'ai rencontré, d'autre part, près des Makololos une vive sympathie résultant sans doute des rapports qu'ils ont eus antérieurement avec les blancs et en particulier avec le docteur Livingstone.

» Il est urgent de les amener à une entente cordiale d'où découlera, je l'espère, une paix solide et durable. C'est pour cela que j'ai pensé à me servir du fils de Magopo comme ambassadeur près des Makololos. Revêtu du caractère sacré de héraut de cour pour lequel les noirs professent le plus profond respect, il ne court aucun danger et le pire qui puisse lui arriver est d'échouer dans son entreprise.

– C'est très bien. Mais pourquoi ne remplirais-tu pas toi-même cet office que tu confies à l'inexpérience d'un jeune homme, presque d'un

enfant ?

– Sois sans inquiétude sur les détails de l'entrevue. Je parlerai au lieu et place de Gun qui sera là simplement pour attester la parfaite loyauté des intentions des Batokas et donner un caractère officiel à cette conférence diplomatique.

» Les noirs, sont, tu le sais, excessivement formalistes et j'ai lieu d'espérer que cette preuve de confiance aura les meilleurs résultats pour les relations ultérieures entre les deux peuples ennemis.

» Et maintenant, Gun, mon enfant, tu es prêt et tu n'as pas peur ?

– Je suis prêt à venir avec toi, chef, et je ne crains rien.

– Bien. Dans quelques moments, tu te trouveras en présence des Makololos. Tu sais ce que tu as à dire à leur chef.

– Oui. Je me souviens de tes paroles.

– Prends ce couteau et cette branche verte. Voici en outre de la poudre et du plomb enveloppés dans une feuille. Porte tout cela en

évidence.

« Quant à toi, Albert, et vous Joseph, vous vous tiendrez chacun d'un côté de Horse. Je vous précéderai avec Gun.

» Maintenant que le cérémonial est réglé, en avant.

La petite troupe remonta sans hésiter le cours du Zambèze et après une marche qui dura une heure à peine, rencontra quelques coureurs Makololos que le chef, en stratégiste consciencieux, avait chargés d'éclairer les abords de son campement.

Alexandre se fit reconnaître, annonça l'arrivée des deux blancs d'Europe, et enjoignit aux noirs d'avertir leur maître qu'il allait recevoir un héraut de cour envoyé par les Batokas.

Les éclaireurs saluèrent gravement et répondirent que c'était bien. Puis, ils ajoutèrent :

– Que le messager des Batokas soit le bienvenu. Que les Blancs soient reçus comme les fils de Daoud. Que leur chef, ami des noirs, attende notre retour avant de conduire au Kotla le

fils de Magopo.

» Les femmes vont apporter les paniers de « *boyaloa* » (bière indigène) pendant que les guerriers se rassembleront.

Peu de temps après ces préliminaires encourageants, une troupe nombreuse s'avança lentement en poussant des cris discordants, qui rassurèrent complètement Gun et Horse, bien qu'une oreille européenne n'eût pu distinguer s'ils présageaient une bienvenue ou renfermaient une menace.

Arrivés à cent pas à peine du petit groupe, les guerriers s'arrêtèrent, piquèrent en terre les pointes de leurs sagaies, pendant qu'un vieillard de haute taille, vêtu d'un karosse en plumes d'autruches se détachait et faisait signe à quatre femmes d'apporter des rafraîchissements.

Ce vieillard était le héraut de cour du chef des Makololos Séshéké, le fils de Sébitouané qui avaient été l'un et l'autre amis du docteur Livingstone. Il remplissait ses fonctions depuis des temps immémoriaux, et ne se sentait pas d'aise quand l'occasion se présentait de les

exercer.

Mais il était intraitable sur le chapitre de l'étiquette et ne voulait, à aucun prix, permettre le moindre croc-en-jambe au cérémonial habituel.

Aussi du plus loin qu'il put se faire entendre, se mit-il à déclamer pompeusement et d'une voix stentoréenne les formules en usage.

– Seigneur ! Ne voyez-vous pas les hommes blancs, camarades de Séshéké ! Ne voyez-vous pas les frères des Makololos !

» Seigneur ! Les Makololos sont de puissants guerriers, ils tendent la main aux fils des Batokas leurs vaillants ennemis !

» Seigneur ! Seigneur ! Nous voulons la paix ! Donnez la paix à vos enfants.

– Excellent début, murmura Albert à Alexandre qui lui traduisait tant bien que mal ces compliments de bienvenue.

– Sans doute. Pourvu qu'il ne survienne pas quelque incident inattendu pour faire échouer au dernier moment cette délicate négociation.

XI

Cérémonial d'une entrevue. – Joueurs de fifres et de marimba. – Les étonnements de Joseph. – Le roi des Makololos s'approprie le « God save the Queen ». – Embonpoint des femmes Makololos. – Parures gênantes. – De la bière où il y a plus à manger qu'à boire. – Le Poulouma *ou grand fétiche de Séshéké. – Singulière destinée d'une houppelande de cocher de fiacre. – Sur le Kotla. – Le grand costume d'apparat d'un monarque africain. – Divertissements. – Seshéké danse le cotillon. – Du vin de Champagne !... – Touchante allégorie accompagnant le traité de paix. – Nouvelles appréhensions.*

Soit qu'il fût fatigué de la guerre avec les Batokas, soit qu'il voulût faire honneur aux blancs en recevant dignement le héraut de cour

improvisé par Alexandre, Séshéké mit, comme on dit vulgairement, les petits plats dans les grands et fit à ses hôtes une réception princière. Une nouvelle troupe, composée de ses guerriers d'élite, en grande tenue, comme pour une revue d'apparat, s'avança au-devant des nouveaux arrivants. Les fers des sagaies, frottés à tour de bras avec le sable rouge de la plaine, scintillaient comme les baïonnettes de soldats européens, et les hampes, lustrées à l'aide de fragments de quartz, offraient le poli de l'ébène. Les larges ceintures en coton de Manchester, uniformément enroulées autour des reins et des cuisses des noirs guerriers, – et auxquelles nos troupiers eussent donné le nom de pantalons numéro un – avaient été exhibés pour la circonstance ; les anneaux de laiton encerclant les bras et les jarrets luisaient comme de l'or ; les chevelures enduites de gomme d'acacia mélangée de glaise rouge, s'étageaient comme les bonnets à poils de nos anciens grognards, il n'est pas enfin jusqu'aux barbes de porc-épic, passées transversalement dans la cloison médiane de tous les nez, qui n'affectassent les pointes de moustaches cirées et

cosmétiquées à outrance.

La fanfare, précédant cette compagnie de la garde royale, se composait seulement de quatre exécutants, mais, quels virtuoses ! Ce qui frappa tout d'abord Joseph qui ne put s'empêcher d'en faire la remarque à Alexandre, fut la superbe couleur rouge des cheveux de ces musiciens.

– Té !... voyez donc... Ils ont, comme les dragons et les cuirassiers de France, une crinière rouge.

– Cela vous prouve, mon cher Joseph, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

– Sauf votre respect, monsieur Alexandre, il y a d'abord les deux tambours.

– Je vous accorde volontiers les tambours en peau de couagga sur lesquels ils cognent avec une seule baguette. Il est vrai qu'ils réduiraient bien vite au silence le plus intrépide joueur de grosse caisse.

– Et leurs fifres !... Oh !... carrraï !... Ils se les fourrent dans le nez.

» Vous n'avez jamais vu jouer du fifre de cette

façon-là, n'est-il pas vrai

– La méthode est, en effet, nouvelle et originale.

– Mais, ils doivent saigner du nez comme si leur tête « il » était une peau de vouc pleine de rancio.

– C'est leur affaire. Mais, voyez donc le chef de fanfare qui s'escrime sur cette espèce de piano-portatif...

» J'avais tort, en vous disant qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Voici un instrument de musique complétant singulièrement la collection des jnoums-jnouns, gourras, rabouquins et romelpots entendus précédemment.

Si en effet les tambours sont étranges, avec les figures grossières sculptées sur le tronc creux qui en forme la caisse, si les deux peaux de couagga tendues à éclater après avoir été exposées au feu, produisent un charivari infernal, si enfin le fragment de toile d'araignée étalé sur une petite ouverture latérale sert à donner des notes fêlées de l'effet le plus discordant, l'outil musical

dénommé piano-portatif par Alexandre, est plus extraordinaire encore, comme son et comme aspect.

Les indigènes de cette partie de l'Afrique Australe lui donnent le nom de *Marimba* et ils ne s'en servent que dans les occasions exceptionnelles. Il consiste en deux traverses parallèles et recourbées en demi-cercle, de façon a représenter la partie extérieure de la bande d'une roue de voiture. En travers de ces deux demi-cercles, distants l'un de l'autre d'environ vingt centimètres, sont placées quinze touches de bois très mince ayant chacune six à huit centimètres de large et quarante de long. Leur épaisseur est calculée d'après la gravité de la note que l'on veut obtenir. Sous chacune de ces touches est adaptée une calebasse vide dont la partie supérieure a été entaillée de manière à recevoir, comme dans une mortaise les deux barres transversales. Enfin, chacune de ces calebasses, ayant une grandeur équivalente à la tonalité de la note que doit produire la touche correspondante, forme un résonateur analogue, toutes proportions gardées, à la cavité d'un

instrument à corde.

On touche avec deux petites baguettes de tambour le marimba, auquel Alexandre eût pu donner plus justement le nom d'harmonica. Le son en est doux, assez agréable, et l'artiste arrive à une rapidité d'exécution qui serait appréciée par nos virtuoses d'Europe eux-mêmes.

Le joueur de marimba dont la chevelure rouge flamboyait comme une monumentale pivoine, termina sa sérénade par un trille vertigineux, et attaqua sans désemparer un air dans lequel Albert et Alexandre reconnurent non sans un étonnement profond, le « God save the Queen ».

Seshéké, ayant appris du docteur Livingstone le chant national des Anglais, l'avait adapté sans façon à sa majesté tropicale, et exigeait que ses sujets l'exécutassent dans chaque solennité.

Les Européens eurent à peine le temps de faire leurs réflexions sur cette fantaisie musicale passablement inattendue, car les femmes indigènes firent passer de nouvelles boissons qu'elles distribuèrent avec cette surabondance habituelle aux noirs toujours en quête d'occasions

de boire outre mesure.

À l'embonpoint qu'elles étalaient majestueusement, il était facile de reconnaître en elles la fine fleur de l'aristocratie du cru. De véritables grandes dames dont les mains délicates ignorent le dur labeur des gens du commun, et qui, avec leur courte jupe de peau de bœuf rendue aussi fine que du drap, et leur petit manteau coquettement drapé sur l'épaule, avaient réellement fort bon air. Leurs jambes et leurs bras, enduits d'une épaisse couche de beurre et luisants comme de l'ébène, disparaissaient littéralement sous d'énormes bracelets de laiton, alternant avec de larges anneaux d'ivoire. Quelques-unes, exagérant encore la grosseur de ces parures encombrantes, avaient les chevilles et les poignets écorchés. Mais c'est la mode. Et la mode, là-bas comme chez nous, a des exigences à ce point impérieuses, que le sang de ces naïves victimes d'une élégance barbare, coulait en filets vermeils.

Aussi, un murmure approbateur les salua-t-il quand elles apparurent portant les paniers de

boyaloa[1].

– Qu'elles sont belles ! Comme leur peau brille ! Comme leur sang rougit agréablement les anneaux d'ivoire ! murmuraient les spectateurs avec admiration.

Tout en cheminant avec leur allure lourde de canards obèses, elles ne se faisaient pas faute de prélever sur leurs paniers quelques larges lampées qu'elles dégustaient avec un sybaritisme tout à fait réjouissant.

Alexandre, gracieusement sollicité par ces Hébés tropicales, but sans sourciller la bouillie claire, pompeusement dénommée bière par des voyageurs altérés, mais sans préjugés. En effet, si ce breuvage composé de *dourasaïfi*, c'est-à-dire de sorgho, dans lequel le grain se retrouve à l'état de farine grossière est très nutritif, il est assez peu rafraîchissant. Il favorise cette obésité qui, chez le sexe aimable, est le comble de l'élégance, mais il faut avoir le gosier à l'épreuve pour l'absorber.

Albert et surtout Joseph, sobres comme de

[1] Cette bière appelée également, *o-alo* n'est autre chose que le bonza des Arabes.

véritables Catalans, buveurs d'eau convaincus, ne purent retenir une grimace de désappointement.

– Caraï ! murmura Joseph, c'est de l'eau de son, pas vrai, monsieur Albert... de l'eau de son avec un goût de médecine.

– Hum ! reprit Albert la bouche gluante, j'allais comparer ce mélange à la pâtée de maïs et de châtaignes que nos métayers donnent à leurs animaux pour les engraisser.

– C'est donc cela, que toutes ces « madames », « ils » sont comme des hippopotames à deux pieds.

Les « madames » ne comprirent pas heureusement la réflexion irrévérencieuse du jeune homme et l'une d'elles, voyant son embarras, s'approcha délibérément, lui enleva son panier et se mit à le vider avec le plus cordial sans-façon.

En dépit de ces préliminaires engageants, Alexandre n'avançait qu'avec la plus extrême circonspection dans la direction du kotla à une extrémité duquel se tenait le chef, entouré de ses

plus hauts dignitaires. Familiarisé avec les coutumes de ces sauvages africains, il semblait même légèrement inquiet en voyant que le héraut, retourné depuis un moment près du monarque, tardait à revenir.

Il y eut ensuite un long conciliabule, puis une interminable série de salamalecs entre le fonctionnaire trop méticuleux et son royal maître. Ce dernier se leva enfin, fit un signe, agita par trois fois la queue de chacal lui servant de mouchoir et poussa un cri strident qui fut couvert par un tutti formidable des instruments.

Alexandre laissa échapper un soupir de soulagement et murmura :

– Il était temps. Je commençais à désespérer.

– Craignais-tu une trahison ? demanda Albert.

– Avec ces gens-là, on ne sait véritablement jamais à quoi s'en tenir.

» Nous ne courions, quant à nous, aucun danger, mais nos deux plénipotentiaires eussent pu être renvoyés chez eux, ou gardés comme prisonniers.

– Tandis que maintenant ?...

– Ils vont recevoir un sauf-conduit.

– Je serais curieux de voir la remise de ce sauvage firman.

– C'est facile. Voici le héraut qui s'avance comme s'il marchait les yeux bandés entre des œufs épars sur le sol.

– Il est suivi de deux hommes portant des paniers.

– Est-ce encore leur infâme drogue ?

– Non. L'un de ces paniers contient vraisemblablement de la farine de manioc, et l'autre des poissons séchés.

» C'est une façon de faire savoir à Gun que la terre et les eaux sont à sa disposition.

– Bien. C'est très joli comme symbole. Mais quelle relique transporte donc avec ce respect exagéré notre vieux pontife.

– Diable, reprit Alexandre tout joyeux, sais-tu bien que Seshéké nous traite absolument comme ses égaux.

» Si sa royale cousine, Sa Majesté la Reine du Royaume-Uni, impératrice des Indes, venait le visiter, il ne pourrait faire ni plus ni mieux.

» Il nous fait les honneurs du *Polouma*.

– Cette espèce de fourrure portée au bout d'un bâton...

– Oui, jeune irrévérencieux. Cette peau d'un animal aussi vénéré ici que l'Éléphant blanc l'est à Siam, est l'oriflamme, le palladium, la relique, le fétiche par excellence de notre hôte.

» On ne le sort que dans les grandes occasions, pour avoir de la pluie quand la sécheresse menace de stériliser les moissons...

– ... Et pour faire succéder la sécheresse aux pluies trop copieuses.

– Naturellement. Mais ce n'est pas tout. Le *Polouma* rend la chasse abondante, la pêche fructueuse, éloigne l'épidémie, donne la victoire.

– Il fait en un mot tout ce qui concerne sa noble profession de fétiche.

– Et confère l'inviolabilité la plus absolue à l'heureux mortel qui en est pour un moment

dépositaire.

– Une simple peau de singe, – si je ne m'abuse.

– Mais d'un singe noir comme le jais, à l'exception de la crinière qui est du blanc le plus pur et que l'on ne trouve que chez Matiamvo, le chef suprême des Bolondas[1].

– Tu m'en diras tant !

– Et Matiamvo qui est le fournisseur habituel de ses confrères, les monarques du centre, ne lâche qu'à bon escient ce talisman des talismans.

– Je ne m'étonne plus du recueillement de notre vieux porteur de reliques.

–Et Gun ! Regarde-le donc ! Vois quel respect, quelle muette contemplation.

» Il fléchit le genou, frappe la terre de son front, se relève lentement, reçoit l'accolade de son collègue...

– On dirait vraiment qu'on lui confère le collier de la Toison d'Or.

---

[1] D'après le docteur Livingstone, ce singe serait le *Colobus guereza*.

– C'est fait. Gun est en possession du *Polouma*. Avançons sans crainte dans le kotla, nous sommes chez nous. Seshéké massacrerait tout son clan plutôt que de permettre qu'un seul cheveu tombât de la tête de nos deux Batokas.

Le héraut des Makololos, toujours affairé, toujours en mouvement, fait signe aux Européens de s'arrêter encore un moment avant d'entrer dans le kotla. Puis il disparaît en courant s'enfermer quelques minutes dans une case et reparaître complètement méconnaissable. Littéralement couvert de fétiches, de colliers, de gris-gris et d'amulettes, il s'est, en un tour de main, barbouillé la face avec de l'indigo et a eu le temps d'enfiler une lévite européenne couleur noisette dont les pans sont tellement longs, qu'un gamin les relève par derrière, comme un page qui porte la queue d'un manteau.

– Tiens ! c'est une houppelande de cocher de fiacre, s'écria Albert stupéfait.

– En vérité, répondit gravement Alexandre, et ce vêtement qui a dû avoir une destinée passablement baroque avant d'arriver ici, fait, en

somme, assez bonne figure sur le torse de notre noir chambellan.

– Mais le pauvre diable doit étouffer sous ce monument de drap.

– Il préférerait pourtant qu'on lui enlevât la peau de dessus les muscles plutôt que de s'en séparer.

» Silence ! nous voici sur le kotla, qui est aux indigènes ce qu'était l'« agora » pour les Grecs et le forum pour les Romains.

Le kotla de Seshéké a environ cent mètres carrés. Le sol en est battu comme une aire de grange et une fine palissade l'entoure de tous côtés. À l'une et à l'autre extrémité, s'élèvent deux beaux banians, au feuillage touffu, sous chacun desquels est placée une sorte d'estrade recouverte de peaux de léopards. Sur une de ces estrades, se tient Seshéké en personne. Il est vêtu d'une horrible veste à larges carreaux, comme en portaient il y a une vingtaine d'années les bookmakers, et d'un petit jupon en serge verte à liseré rouge. Il n'a pas de pantalon, mais ses jambes disparaissent dans une gigantesque paire

de bottes, dont les semelles sont absentes. Cet accoutrement se complète de nombreux colliers de verroterie, d'un étui à lorgnette passé en bandoulière et d'un de ces tubes cylindriques en fer-blanc, dans lequel les militaires en congé enfermaient jadis leur acte de libération et leur feuille de route. Il porte en outre sur la tête une sorte de casque formé de chapelets de verroterie artistement enlacés et dont le sommet est surmonté d'une énorme touffe de plumes d'autruche. Un vrai costume de roi nègre d'opéra bouffe.

Auprès de l'estrade, sont assis trois jeunes gens ayant chacun un faisceau de flèches sur l'épaule et par terre, devant eux, un arc dont ils tranchent la corde quand le héraut introduit les ambassadeurs.

Au moment où ces derniers font leur apparition, Seshéké se lève, fait un signe, on lui apporte un de ces larges plats de cuivre appelés « neptunes » et qui a été préalablement rempli de cendres. Il s'en frotte la poitrine et les mains et fait passer le récipient aux Européens et aux

Batokas qui l'imitent de confiance.

Puis, sans préambule, arrivent de tous côtés des guerriers armés jusqu'aux dents qui envahissent le kotla en agitant leurs armes et en poussant des cris furieux, sans doute pour montrer la puissance du sauvage monarque. Cette exhibition terminée, les guerriers reprennent leur place, tout le monde s'assied et commence une interminable série d'exercices, sans qu'il soit, le moins du monde, question de l'objet de la négociation.

Les entrevues entre les chefs africains du Sud ou leurs envoyés ont, en effet, cela de particulier que le motif de leur réunion paraît être la moindre des choses. Une fois qu'ils sont en présence, ils ne pensent plus qu'à boire, à cabrioler et à s'amuser comme de grands enfants, hier encore ennemis irréconciliables pour un motif la plupart du temps futile, et qu'une simple démarche suffit à réunir. L'essentiel est qu'ils soient entrés en accommodement. Dès que les divertissements sont commencés, le succès de la négociation est assuré, quelque graves qu'aient pu être les griefs

antérieurs.

Aussi Alexandre, rassuré sur l'avenir, s'empressa-t-il d'édifier sur ces étranges coutumes ses amis qui, dès lors, ne pensèrent plus qu'à s'intéresser au spectacle extraordinaire de ces divertissements que bien peu d'Européens ont pu contempler.

Il y eut des assauts d'armes, des courses, des luttes, des tirs, des pantomimes, des danses et autres exercices dans lesquels excellent ces sauvages enfants de la nature. La série fut enfin terminée par une danse bizarre qu'exécuta Seshéké lui-même. Ses familiers apportèrent une énorme calebasse peinte en blanc mat et sur la sphéricité de laquelle de naïfs artistes avaient, tant bien que mal, figuré en noir des yeux, un nez, une bouche et des oreilles. Le monarque introduisit sa tête dans cette enveloppe monstrueuse, passa son torse dans un immense mannequin en forme de tonneau et tressé en branches flexibles comme celles de l'osier, de façon qu'on vît apparaître seulement ses jambes et ses bras. Ce mannequin, également peint en

blanc et en noir, agrémenté de queues de bœuf et de plumes d'autruche était, en outre, coupé diagonalement par un large ruban de serge rouge.

Ainsi affublée, Sa Majesté atteignait le *summum* du grotesque. Ses hommes se placèrent sur un rang et se mirent incontinent à entonner un chant monotone accompagné de battements de mains. Seshéké prit place à vingt-cinq ou trente pas de la ligne et commença une représentation extraordinaire où il jouait le rôle d'une bête sauvage en fureur. Il sautait, gesticulait, cabriolait au milieu d'applaudissements enthousiastes qui augmentaient encore sa verve chorégraphique. Cela dura bien une demi-heure, puis, à bout de jambes et d'haleine, il disparut à toute vitesse pour reparaître courant de ses vêtements habituels[1].

– Décidément, dit Albert pendant cette rapide éclipse, je n'ai jamais vu, ni même rêvé rien de pareil. Il faut quitter les pays civilisés et venir ici, en pleine Afrique, pour contempler un spectacle aussi extraordinaire.

---

[1] Historique.

– Je ne suis pas de ton avis, répondit Alexandre de son air froidement railleur, il n'est pas dans notre France de soirée à la mode ou même de simple sauterie provinciale ou la Terpsichore moderne ne se livre à de semblables fantaisies.

– Tu veux rire.

– Je suis sérieux comme un plénipotentiaire. Rappelle-toi ces messieurs graves dansant le cotillon, affublés de têtes d'âne, de porc, de grenouille, que sais-je encore et gigotant d'une façon aussi grotesque que ce digne Makololo, mais avec infiniment moins de nerf.

– Tiens, c'est vrai !...

– Remarque bien, en outre, que rien ne manque à la cérémonie, pas même le Champagne classique, si pittoresquement dénommé coco épileptique par un des personnages de la *Vie de Bohème*.

– Du Champagne !... Allons donc, la rencontre serait extravagante ici.

– Entends-tu ces détonations ? Vois-tu jaillir le

liquide mousseux dans les coupes primitives qui croissent sur le calebassier.

» Oh ! tu peux en prendre sans crainte. La chimie contemporaine est étrangère à sa fabrication, et il pourrait affronter sans peine les éprouvettes du laboratoire municipal.

» Tiens, bois... continua Alexandre en recevant des mains d'un jeune garçon, un flacon formé par un entre-nœud de bambou et dont le bouchon venait de s'échapper avec fracas.

– Mais, c'est exquis. Ah ! çà, toi qui connais tout, ici, donne-moi la formule de ce Rœderer africain.

– Rœderer, Cliquot ou Montebello, comme tu voudras l'appeler, il se tire tout simplement de la sève contenue dans le fruit d'un palmier qui pousse en abondance aux environs, et auquel les indigènes donnent le nom de *Palmyra*[1].

» Mais chut, soyons dignes. Voici le moment psychologique.

Seshéké largement abreuvé avait repris place

[1] *Borassus flagelliformis.*

sur son estrade couverte de peaux de léopard. Le héraut invita les trois Européens et les deux Batokas à s'asseoir sur l'autre, puis, quand le silence se fut rétabli, le bonhomme commença d'une voix qui eût fait honneur à un héron-butor, une longue apologie de son royal maître et de sa vaillante armée. Il raconta ensuite les victoires remportées par les Makololos sur leurs ennemis, l'arrivée des hommes blancs, fit part du désir que chacun avait de vivre en bonne intelligence et termina en ces termes : « Les blancs sont bons, ils ont le cœur loyal. Les Makololos ont bon cœur, Seshéké n'a jamais fait de mal à personne. Puisque le chef blanc est l'ami de Seshéké et de Magopo, que les Batokas et les Makolos soient unis comme des frères !

» J'ai dit. »

Il apporta ensuite une sorte de pioche de fer, assez habilement forgée dans la tribu et creusa un trou profond.

Seshéké descendit alors de son siège, s'avança lentement et non sans dignité jusqu'à l'excavation. Il prit un faisceau de lances, en

brisa les pointes et les lança sans mot dire au fond de la fosse. Gun se leva à son tour, s'approcha du trou et y jeta la poudre, les balles et le couteau que lui avait donnés Alexandre.

Le héraut rabattit les terres amassées aux bords, combla la fosse, planta la branche verte que lui présenta Gun et s'écria :

– Que cet arbre produise de la poudre, des balles et des couteaux, avant que l'amitié qui unit maintenant les Makololos aux Batokas soit rompue.

» Que ses feuilles se changent en fers de flèches et de sagaies avant que les Batokas deviennent ennemis des Makololos.

Seshéké tendit alors la main à Gun et le serra sur sa poitrine en l'appelant son fils.

Au moment ou s'accomplissait cette touchante cérémonie qui comblait les vœux des Européens, Alexandre, auquel sa haute taille permettait d'examiner la plaine par-dessus la palissade du kotia, fit un brusque mouvement de surprise.

Quelques Makololos accouraient à toutes

jambes en poussant des clameurs d'épouvante à la vue d'une troupe nombreuse de noirs s'avançant en bon ordre, précédés par un homme que son costume faisait reconnaître pour un Européen.

Les intentions des nouveaux arrivants étaient manifestement hostiles, et le jeune homme ne put s'empêcher de faire part de ses appréhensions à Albert ainsi qu'à Joseph.

– Singulier épilogue d'un traité de paix, s'écria Alexandre ; car, je ne me trompe pas, ce sont les Batokas !

» Eh bien ! ils vont faire de belle besogne, et nous allons nous trouver dans une jolie situation !

– Dépêchons ! courons à leur rencontre et essayons, s'il en est temps encore, d'arrêter une irréparable catastrophe.

XII

L'odyssée de Sam Smith le bushranger. – Des dangers présentés par l'exercice d'une profession pour le moins suspecte. – Un voleur fantaisiste. – Conséquences de la conquête d'un cheval. – Sam Smith devenu gibier. – La chasse à l'homme. – Entre la broche et la corde. – L'embuscade. – Auxiliaires inattendus. – Bataillon carré. – Stratégie de guerriers africains. – La revanche de Sam Smith. – Magopo et les Batokas. – Smith bénéficie d'un quiproquo et de sa ressemblance avec Alexandre. – Guerre aux Makololos !

Depuis quelque temps la déveine poursuivait Sam Smith. Forcé d'abandonner l'Australie à la suite d'une série de méfaits qui, à défaut d'opulence, lui avaient valu une réputation aussi tapageuse que lourde à porter, le bushranger était,

on s'en souvient, venu dans l'Afrique Australe espérant trouver pour son industrie un centre d'opérations plus facile.

La chance l'avait tout d'abord favorisé. Il avait pu rançonner à l'aise les diggers épouvantés de son audace, et prélever sans encombre sur les kopjes de New-Rush, Old-de-Beer et Nelson's Fountain, l'impôt du bushranging. Mais bientôt les chercheurs de diamants, furieux d'être ainsi plumés vifs sans que la police pût venir à bout d'arrêter les exploits de ce gredin insaisissable, résolurent de se défendre eux-mêmes et formèrent une sorte d'association pour la répression du brigandage. Les razzias opérées par les filous vulgaires furent arrêtées net, car les mineurs, mettant en pratique la redoutable formule du juge Lynch, pendirent, sans plus tarder, non seulement les délinquants, mais encore les suspects. Il y eut bien de ci, de là, quelques innocents accrochés aux branches des mimosas, mais l'enseignement offert par ces exécutions sommaires ne fut perdu pour personne, et les vertus chancelantes furent affermies du coup.

Sam Smith réussit à échapper aux invisibles mailles de cet immense filet tendu autour de lui, mais en usant d'une excessive prudence et en ne s'adressant plus qu'à des hommes absolument isolés. Or, le bushranger qui était non seulement un audacieux, mais encore un fantaisiste, réduit aux simples expédients d'un banal coureur de grande route, perdit par cela même ce brio, cet entrain qui l'avaient rendu légendaire en Australie.

Au lieu de mener cette large existence d'aventures qui lui allait si bien, de se faire partout des complices en achetant les faciles consciences de gens sans préjugés, auxquels il prodiguait à pleines mains les sommes volées, au lieu d'être enfin un bandit fastueux et original, inspirant partout la terreur et l'admiration, il fut forcé de vivre chichement, sans grandeur, comme sans espoir.

Il résolut en conséquence d'abandonner ces diggins trop bien gardés, et de rechercher les exploitations encore en voie de formation. Sa bonne fortune d'autrefois eut, pendant un instant,

comme un regain d'actualité au moment où les diggers d'avant-garde s'étaient abattus sur les terres avoisinant la rive droite du Zambèze, en face des cataractes Victoria. Il avait pu faire plusieurs bons coups et dissimuler, dans certaine cachette fort mystérieuse, quelques jolis cailloux qu'il se proposait d'aller négocier sous peu, soit au Cap, soit même en Europe, avant de se retirer définitivement des affaires. Plusieurs mineurs émigrés comme lui et auxquels il avait eu jadis affaire en Australie, encore sous l'impression de la terreur qu'il inspirait là-bas, s'étaient exécutés d'assez bonne grâce, quand il les avait dépouillés de leur pécule. Comme d'autre part leurs compagnons les avaient hués et bafoués, ils avaient encore exagéré, pour excuser leur couardise, la réputation du bandit, et celui-ci avait, de la sorte, assez rapidement reconquis son prestige et récolté quelques profits.

Son triomphe allait être de courte durée. C'est alors que les diggers du kopje Victoria – tel était le nom de la nouvelle exploitation, – furieux à leur tour d'être tenus en échec par un seul homme, s'unirent d'un commun accord, à

l'exemple de leurs confrères du Sud, et résolurent d'en finir promptement. Grâce à cette ligue, les abords du Champ de Diamants devinrent inaccessibles à Sam Smith qui ne sut plus bientôt à quel diable se vouer. Son dernier exploit consista à dépouiller, on s'en souvient, Joseph des vingt mille francs que lui avait confiés Alexandre. Exploit plus fructueux que dangereux, étant donné la faiblesse du Catalan, qui, en toute autre circonstance, eût pu lui faire un mauvais parti. Nous ne rappelons que pour mémoire sa tentative opérée contre le Révérend et master Will. Arrêter un bandit sous l'habit d'un prédicant et demander à un policier sans le sou la bourse ou la vie, c'était tout à la fois le comble de la déveine et du ridicule.

Sam Smith ne conserva pourtant pas la moindre rancune aux auteurs involontaires de ce double échec. Ce fantaisiste avait pour coutume, quand il dépouillait un mineur d'un riche pécule, de lui en laisser une certaine partie pour lui permettre de reprendre ses travaux. Quand au contraire il tombait sur des gens en détresse, il leur fournissait volontiers des provisions et leur

donnait une somme parfois assez ronde. Quand il s'adressa au policeman et au faux missionnaire, ses poches étaient absolument vides. Ne pouvant leur offrir sa traditionnelle aumône, il s'enquit du service qui lui serait possible de leur rendre. Le Révérend lui demanda le moyen de passer sur l'île du jardin.

Smith qui depuis plusieurs jours rôdait aux environs de la cataracte, n'avait pas été sans remarquer les allées et venues d'Alexandre, ainsi que le lieu où le jeune homme dissimulait sa pirogue. Cette légère embarcation pouvait, dans un danger pressant, lui permettre de se réfugier de l'autre côté du fleuve, car, le bushranger privé depuis quelques temps de son cheval en était réduit à marcher à pied, sans savoir quand il lui serait possible de remplacer ce rapide et indispensable auxiliaire.

En Australie où chaque « station » possède des centaines et des milliers de chevaux, Sam Smith n'eût pas longtemps traîné ses bottes dans les sables et les fragments de quartz. Tout coureur de buisson est un voleur de chevaux émérite ; mais

les admirables pur-sang dont les éleveurs australiens ont perpétué la race avec un soin minutieux, sont rares sur les bords du Zambèze.

Il opéra donc volontiers le transbordement des deux compagnons et les laissa sur l'îlot, tout en trouvant extraordinaire ce besoin d'isolement.

Au moment où le bandit revenait de son excursion nautique, il aperçut Alexandre, Joseph et Albert, fuyant à toute bride devant les mineurs furieux.

– Comme ce cheval géant ferait bien mon affaire, se dit master Smith dissimulé derrière une pointe de roc, en voyant l'apocalyptique monture de Cornélis le Boër, sur laquelle galopait Alexandre.

» Tiens ! c'est l'homme à la pirogue. Bonne affaire. Il s'enfuit avec ses compagnons dans la direction du fleuve... Ils se dirigent tous trois vers le point où devrait se trouver l'embarcation... Mais, elle n'y est plus, mes gaillards.

» Troc pour troc... S'ils ont envie de passer, il me faut leurs chevaux. Je vais leur compter un

boniment quelconque... Comme ils sont pressés, ils n'y regarderont pas de si près.

C'est alors que le coquin joua avec son aplomb habituel la comédie racontée à la fin du troisième chapitre, et se trouva possesseur du cheval du Boër.

Monté sur cette bête incomparable, dont la vigueur et la rapidité défiaient toute poursuite, Smith se donna le malin plaisir de venir narguer les mineurs qui, le prenant pour Alexandre, revinrent à sa vue sur leurs pas et essayèrent, mais en vain, de lui couper la retraite.

Quelques moments après, il rencontrait les traces du dray monté par Klaas ainsi que les deux jeunes femmes, et trouvait le volume sur lequel madame de Villeroge avait écrit son appel désespéré.

Les diggers, déconcertés tout d'abord par l'évasion des trois Européens et par le change que leur donna le bushranger, reprirent bientôt tout leur sang-froid. Il y avait au Kraal d'autres chevaux qui furent sellés et bridés en un tour de main. Une poursuite enragée fut rapidement

organisée sous la conduite de Pieter et de Cornélis, et l'escadron des chercheurs de diamants s'élança bientôt sur les traces du fugitif.

Collés à sa piste comme d'incomparables limiers, les deux Boërs, croyant avoir affaire à leur ennemi, jurèrent de le ramener mort ou vif. Une pareille menace, dans la bouche de ces colosses, n'était pas une vaine fanfaronnade, car les deux sauvages blancs, rompus à la vie d'aventures, batteurs d'estrade habiles au point de rivaliser avec le plus habile *rastreador* de la Plata, étaient hommes à suivre le bushranger jusqu'à Cape-Town si besoin en était.

Sam Smith qui décidément se trouvait dans un de ses bons jours, était loin de soupçonner l'intensité de l'orage qui le menaçait, alors que Klaas venait de lui faire une aussi brutale réception.

Les cris soudain de : À mort Sam Smith !... À mort le bushranger !... lui montrèrent la gravité de cette situation. Il piqua des deux et se dirigea vers la forêt, dont la lisière se profilait à deux kilomètres à peine vers le Sud.

Les mineurs, pensant que le fugitif allait leur échapper s'il réussissait à gagner les grands bois, redoublaient d'efforts, et excitaient leurs montures de la voix et de l'éperon. La course prit bientôt une de ces allures qui eût fait pâmer d'aise le turfiste européen le moins impressionnable. Si en effet nos sportsmen modernes trouvent un attrait irrésistible à s'élancer sur les traces d'un pauvre animal qui, les flancs battants, le poil gluant, les yeux effarés, va se faire prendre sur le revers d'un fossé ; si, à défaut de gibier, ces hippomanes peuvent satisfaire leur passion avec ce platonique simulacre aujourd'hui naturalisé chez nous sous le nom de *rallie-paper*, quelles poignantes émotions ne leur procurerait pas la chasse à l'homme ! Un steeple-chase au bandit, terminé par un hallali au bout d'une corde !

Sam Smith en bon Anglais dont le cœur tressaute aux mots d'Epsom ou de Neuw-Markett, oubliant presque qu'il était « la bête » comme on dit en terme de vénerie, et qu'il lui fallait se maintenir bon premier, sous peine de voir le poteau d'arrivée se transformer en

potence, savourait cette course avec tout le dilettantisme d'un raffiné.

– Hepp !... hepp !... hepp !... hourra !... rugissait-il en mâchonnant sa moustache fauve, pendant que les mineurs poussaient leurs cris de : À mort !... à mort !... ce *Tayaut* farouche des chasseurs d'hommes.

Le cheval géant, habilement conduit par son cavalier, conservait tous ses avantages, et le bushranger voyait le moment où il allait enfin pénétrer dans la forêt. Quelques secondes encore et il était hors d'atteinte. Il franchissait déjà une ligne irrégulière d'épais buissons nains émergeant çà et là des herbes serrées, quand le quadrupède, jusqu'alors fort docile, fit un écart si violent que Smith faillit être désarçonné. Comprenant que cet écart d'un cheval familiarisé depuis longtemps avec les multiples éventualités de la vie sauvage n'était pas une fantaisie de bête capricieuse, Sam ne commit pas l'impardonnable faute de le brutaliser. Il le caressa, le calma par ces mots habituels aux cavaliers, et chercha à vaincre son obstination. Peine inutile. L'animal s'ébroua

brusquement, se planta les quatre pieds au sol, baissa la tête et se mit à renâcler.

Les clameurs des diggers acharnés à la poursuite se rapprochaient à chaque instant. Smith supposa qu'un nouveau danger le menaçait sous bois. Danger d'autant plus grand qu'il en ignorait la nature. Son sang-froid ne se démentit pourtant pas. Il arma sa carabine et se prépara à descendre pour chercher la cause de cette terreur, quand le buisson sur lequel le cheval collait ses naseaux, s'ouvrit doucement, et un noir, portant un arc, des flèches et un épais faisceau de sagaies apparut aux yeux étonnés du fugitif. Le buisson voisin s'ouvrait également, puis le suivant, puis un autre encore, si bien que, de proche en proche, et en moins de temps qu'il en faut pour l'écrire, le bandit stupéfait assista à ce spectacle inusité d'un taillis d'où surgissait une troupe de trois ou quatre cents Africains armés jusqu'aux dents. C'était une véritable fantasmagorie. Et son étonnement était d'autant plus complet, que rien, dans la configuration du sol, ne pouvait faire supposer la présence d'une embuscade si subtilement préparée. Smith, rompu à la vie

d'aventures, ne concevait pas comment lui qui se faisait fort de retrouver sur les herbes à peine foulées l'imperceptible trace de l'antilope, n'avait même pas eu le plus vague pressentiment du voisinage d'une pareille troupe.

Il avait fallut l'instinct de son cheval, dressé sans doute par son premier maître à la chasse des esclaves fugitifs, pour éventer les noirs guerriers. Il était trop tard d'ailleurs pour obliquer, car la troupe, toujours silencieuse, avait manœuvré de façon à couper la retraite de deux côtés. Quelque brave qu'il fût, Smith se sentit frémir à la vue de ce va-et-vient de corps agiles évoluant au milieu d'un fourmillement de piques, de ces visages impassibles aux gros yeux de porcelaine, aux dents luisantes sous les lèvres lippues.

– Allons ! c'en est fait, murmura-t-il avec une philosophie résignée. Cela devait arriver tôt ou tard. Le dernier bushranger va mourir. Pendu par les uns ou mangé par les autres, mon affaire n'est pas douteuse.

« Mais, by God, je préfère cent fois encore une bonne brasse de ficelle au genre de mort que

m'infligeront ces moricauds. Pendu, passe encore... C'est un supplice national dont un gentleman peut s'accommoder... quand il ne peut faire mieux... Tandis que être déchiqueté morceau par morceau, avoir pour tombeau des estomacs où l'on descend avec une garniture de patates douces, est une fin indigne...

» Allons donc nous faire prendre...

» Master Smith, for ever !

– À mort !... À mort !... hurlaient les mineurs qui se rapprochaient tumultueusement.

– Voilà !... gentleman, voilà !... s'écria le bushranger en faisant opérer à son cheval une volte rapide.

Mais un des noirs que son habit rouge et son casque de pompier désignaient comme le chef, éleva au bout d'une pique le faisceau de queues de chacal lui servant de mouchoir et poussa un cri retentissant.

La troupe entière s'ébranla comme un seul homme, avec une précision qui eût fait la joie d'un sergent instructeur du Royal Écossais. D'un

mouvement instantané comme la pensée, les noirs se jetèrent devant le bandit, se formèrent sur deux rangs, opérèrent une marche oblique et présentèrent aussitôt aux diggers stupéfaits un front angulaire hérissé de sagaies menaçantes. Master Smith, de plus en plus désorienté, se trouvait au beau milieu d'un bataillon carré, près du chef qui brandissait toujours son étendard bizarre, et le regardait avec des yeux dont l'expression n'avait rien d'anthropophagique.

– Descends de cheval, dit-il enfin en mauvais anglais.

L'invitation était d'autant plus opportune, que Sam perché sur son apocalyptique monture dépassait de tout le buste ces auxiliaires dont il ne pouvait s'expliquer la bienheureuse intervention.

Il était temps, car un coup de feu retentissait au même moment, et le cavalier dégringolait de sa selle, en poussant un juron carabiné de matelot en fureur.

– Ce n'est rien, gronda-t-il en se relevant prestement la face souillée de sang. Les coquins m'ont enlevé un bout d'oreille !... Mais ils

payeront cher cette détérioration de mon physique.

Il n'avait pas achevé, qu'une série de détonations éclatait de tous côtés, sans autre résultat, d'ailleurs, qu'une fumée intense et un tintamarre assourdissant.

Smith se mit à rire en entendant siffler les balles.

– Les imbéciles, dit-il en aparté, sont encore tout échauffés de leur course à cheval, et ils n'ont même pas jugé à propos de mettre pied à terre !

» Aussi, Dieu me damne, ils tirent comme de véritables épiciers de la Cité.

» À mon tour et montrons-leur ce qu'un bon rifle peut faire entre des mains qui ne tremblent pas.

Le bushranger épaula son arme et fit rapidement feu de ses deux coups. Deux hommes s'abattirent lourdement. Une clameur de rage, poussée par les mineurs, accompagna cette chute. Les noirs répondirent par un long hurlement de triomphe, et lancèrent leurs sagaies au beau

milieu du groupe.

Le chef faisait entendre en même temps un sifflement aigu qui devait signifier : En retraite ! Car la troupe se replia lentement en bon ordre, au plus épais de la futaie. Smith, que ce retour inespéré de la fortune avait mis en belle humeur, savourait avec l'ivresse d'un homme échappé miraculeusement à la corde et à la broche le bonheur de se sentir vivre. Il ne pouvait encore s'expliquer comment et pourquoi ses libérateurs s'étaient avec tant d'à propos jetés entre lui et ses ennemis, mais, en somme, leur intervention avait aussitôt amené sa délivrance, et il attendait le moment de s'expliquer, tout en canardant les diggers avec l'aisance et l'habileté d'un rifleman émérite.

Ces derniers n'osèrent, et pour cause, pénétrer dans le taillis qui offrait aux noirs un asile impénétrable. Lardés sans trêve ni merci par les flèches et les sagaies, décimés par le feu du bushranger, ils durent bientôt opérer une retraite qui s'acheva par un sauve-qui-peut général.

Le chef, radieux de ce succès, se carrait dans

son habit écarlate, se dandinait sous son casque de cuivre, et semblait attendre de l'Européen quelques mots longs à venir. Smith, pensant avec raison qu'il devait la vie à un quiproquo jusqu'alors inexplicable, se taisait et restait tout embarrassé sous le feu croisé des regards de ses libérateurs.

– Eh ! quoi, dit enfin le chef de la noire cohorte, le blanc ne reconnaît-il plus les Batokas ?... A-t-il donc oublié son ami Magopo, le chef des guerriers du Zambézi ?

» Magopo, lui, se souvient du blanc qui lui a sauvé la vie, en frappant l'éléphant d'un coup mortel.

» Magopo se souvient avec ses yeux et avec son cœur, car la reconnaissance est une vertu noire.

Smith sentit qu'il fallait payer d'audace. Il avait pu, depuis qu'il courait les bois et la plaine, se familiariser suffisamment avec les différents dialectes, pour comprendre les paroles de son interlocuteur.

– Il paraît, se dit-il en lui-même, que j'ai occis un éléphant et sauvé la vie à ce brave homme. Ne nous entortillons pas dans les feux de file, comme disait jadis master Friquet, ce diable à quatre de Parisien, et soyons sobre de paroles.

» Oui, chef, reprit-il, je te reconnais bien, car ton souvenir est pour moi celui d'un homme intrépide et bon.

» Tu veux bien te souvenir que je t'ai sauvé la vie et je te remercie. Mais il eût été indigne, de la part d'un blanc, de rappeler un service rendu.

» Tu m'as d'ailleurs et au-delà récompensé de toutes façons, et je suis plus que jamais ton obligé.

» Magopo est un grand guerrier, et les Batokas sont des braves.

Un murmure approbateur accueillit ces lieux communs qui n'avaient rien de compromettant, et qui suffisaient pour affermir les Batokas dans cette pensée qu'ils avaient devant eux non pas un misérable aventurier, mais Alexandre, avec lequel le hasard lui avait donné une aussi incroyable

ressemblance.

Magopo allait, d'ailleurs, inconsciemment et avec une telle candeur, au-devant de ses réponses, qu'un plus naïf que Sam Smith se fût tiré sans embarras de cette situation délicate. Or, le bushranger était un de ces gaillards qu'on ne prend jamais à l'improviste et qui savent en un moment s'accommoder des situations les plus épineuses.

Il ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que les Batokas et leur chef le prenaient pour Alexandre. Les quelques mots échappés au Révérend et à master Will, pendant le trajet de la rive droite du Zambèze à l'Îlot du Jardin, lui permirent d'entrer suffisamment dans la peau de son Sosie pour en jouer à peu près le personnage. Son timbre de voix et son accent anglais eussent pu, seuls, trahir son origine, mais les braves Africains ne devaient pas, on le comprend, y regarder de si près.

Aussi, Magopo, tout joyeux de l'arrivée inespérée de celui qu'il regardait comme son ami le chef blanc, se mit-il avec la volubilité

particulière aux noirs, à lui relater tous les incidents survenus depuis sa retraite précipitée devant les Mokololos.

Il lui raconta la fuite des Batokas, leurs pérégrinations à travers les régions désolées situées en amont des cataractes, leur désir de ne pas s'éloigner du lieu hanté par les Barimos, où se trouvent les réserves des pierres qui ont tant de prix pour les hommes blancs, et dont les noirs se servent pour percer leurs meules.

Le bushranger, à ces mots, eut comme un éblouissement. Il avait entendu parler, lui aussi, de la légende relative au fastueux Trésor des rois Cafres, et il ne pouvait douter que sa bonne étoile ne l'eût mis en présence du dépositaire du secret.

Il sut se contenir et réprima le tressaillement qui faillit l'agiter.

– Ah ! oui, les pierres à percer les meules, murmura-t-il froidement, d'un petit air dégagé.

– Tu m'as promis, en échange de celles que je t'ai données déjà, de m'envoyer l'eau de feu du pays des blancs, reprit Magopo avec une ardente

convoitise.

– Tiens, dit en aparté le bandit, il paraît que le Français dont je tiens la place, fort avantageusement d'ailleurs, est un voyageur en liquides...

– Tu seras bientôt possesseur de tout ce qu'ont laissé mes ancêtres.

– Que faut-il faire pour cela ? demanda Smith avec une précipitation qui donnait un démenti complet à son apparente froideur.

– Attendre que les Barimos soient favorables, et que les Makololos aient quitté notre territoire.

» Gun mon fils va partir pour *Mosi oa Tounya*. Horse, l'enfant de mon frère, l'accompagnera. Ils connaissent les paroles sacrées que l'on prononce devant *Motsé oa Barimos* ; la prière des jeunes chefs sera agréable aux divinités du fleuve.

» Quant aux Makololos...

– Eh ! pardieu, nous les chasserons, interrompit brusquement Sam Smith.

– Les Makololos sont nombreux et terribles.

– Mais les Batokas sont les plus braves guerriers parmi les Betchuanas. Ne viennent-ils pas de mettre en fuite la troupe des blancs, malgré leurs chevaux, malgré leurs fusils.

» Si les Batokas ont pu battre les hommes de ma race, nulle peuplade noire ne pourra leur résister.

– C'est vrai, répondit Magopo frappé de l'apparente justesse de ce raisonnement. Mais, il faudrait que tu consentisses à combattre dans nos rangs et à tuer les Makololos, avec ta carabine, comme tout à l'heure les blancs.

– C'est pardieu mon intention.

– Sais-tu bien que Daoud défendait aux blancs de prendre les armes contre les noirs.

– Tu as raison. Mais, quand la cause des noirs est juste comme celle des Batokas, quand des hommes cruels comme les Makololos veulent les anéantir, les blancs doivent les secourir.

» Viens, chef, ne crains rien. Que le souvenir de Daoud nous protège et nous donne la victoire !

– Merci ! Tu es un brave. Nous partirons

demain et nous serons vainqueurs.

– ... Et je mettrai la main sur le *Trésor des rois cafres*.

XIII

La forteresse roulante. – Sur les bords d'un affluent du Zambèze. – Paysage tropical. – La flore et la faune sud-africaines. – L'oiseau policeman. – Tisserands et secrétaires. – L'oiseau qui forge le fer. – Panique à l'approche de l'homme. – Compétiteurs gênants. – Deux parlementaires. – Entre frères. – Procédés préconisés par les Boërs pour obtenir des révélations de leurs prisonniers. – La trêve. – Déclaration de guerre. – Klaas fait parler la poudre. – Angoisses. – En attendant l'attaque.

Le lourd wagon qui a transporté les deux jeunes femmes et Klaas le Boër à travers l'Afrique Australe, est arrêté à quelques centaines de mètres du Zambèze, au bord d'un ruisseau s'élargissant en estuaire avant de se jeter dans le fleuve géant. Un léger filet d'une eau limpide

coule en babillant à travers des pointes aiguës profondément implantées dans le sol, et auxquelles s'attachent d'épais flocons d'une écume nacrée, toujours mobile. Le lit de ce minuscule cours d'eau forme, sur la couche terrestre, une dépression à peine sensible, et pourtant, à la vue des érosions nombreuses déchirant les roches, des amas de cailloux roulés, bizarrement stratifiés en îlots épars de tous côtés, des amoncellements irréguliers de terre végétale, un œil quelque peu expérimenté doit reconnaître tout d'abord que, à certains moments, l'humble ruisselet doit se transformer en un torrent fougueux, irrésistible.

Un voyageur prudent se défierait, non sans raison, de ce sol tourmenté et chercherait, pour établir son campement, un emplacement quelque peu surélevé. C'est pour de sérieux motifs, ou par une inqualifiable insouciance que le Boër a installé son dray sur ce point, que rien ne protège contre l'irruption de ces rivières au régime inconstant dont le ruisseau est le type, que les pluies d'orage gonflent instantanément, et qui parfois, subissent des crues énormes dont rien ne

saurait faire prévoir l'arrivée.

La maison roulante, placée en plein endroit découvert, est exposée aux rayons d'un implacable soleil qui doit rendre la température intérieure insupportable aux habitants. On a pris pourtant la précaution d'entasser sur la toiture en toile une épaisse litière de frondaisons vertes, déjà flétries. À cette velléité de défense contre la radiation solaire, se joint un système de fortifications destinées à isoler le véhicule de tout contact immédiat, sinon avec les eaux, du moins avec les hommes ou les fauves. Le chariot est en effet entouré, sur ses quatre faces, d'une palissade composée de traverses et de pieux derrière lesquels des cailloux ont été entassés à la hâte. Klaas, appréhendant peut-être l'approche d'ennemis redoutables, a préféré sans doute l'éventualité d'une inondation, dont rien d'ailleurs n'annonce l'approche, aux dangers d'une surprise opérée par les habitants de la plaine ou du bois. Les bœufs, parqués dans cette enceinte, lèvent languissamment leur mufle, roulent distraitement entre leurs mâchoires une maigre provende sabrée à la hâte, et aspirent les

émanations de cette eau qu'ils ne peuvent atteindre.

Quel motif a donc pu décider le sauvage blanc à fuir volontairement le paysage merveilleux qui s'étale à quelques pas, avec cette splendeur inouïe que la fée des Tropiques prodigue à son parterre ? Les terrains, de nature différente, favorisent d'ailleurs cette opulente végétation, et les arbres les plus divers croissent comme à foison sur ce morceau de désert transformé en un véritable Eden.

Ici, des bambous énormes surgissent en touffes serrées à la base, et s'élargissent en larges panaches élégamment infléchis. Les tiges rigides, parfaitement cylindriques, aux entre-nœuds régulièrement espacés, couverts de feuilles d'un beau vert tendre, oscillent et se tordent au moindre souffle, avec ce susurrement étrange, inoubliable pour le voyageur qui l'a une fois entendu. De loin en loin, un beau palmier solitaire émerge de ces vagues de verdure, comme un gracieux chapiteau de frondaisons porté sur sa colonne immobile. Des fougères

arborescentes confondent leur feuillage étrange avec les palmes des dattiers sauvages ; des goyaviers à l'écorce rougeâtre, mêlent leurs fruits odorants aux corolles des indigotiers. Les figuiers-sycomores, aux feuilles blanchâtres à la partie inférieure et parsemées en dessus de taches brunes, analogues à du sang coagulé, s'élèvent lugubres près des figuiers élastiques aux rameaux chargés de larges feuilles, lisses, dures, vernies, inflexibles comme des plaques de métal. Puis, contraste charmant, les légères folioles des légumineuses, s'échevèlent en un gracieux fouillis de dentelles au-dessus de ce champ de feuilles et de fleurs : Acacias-girafe aux siliques nourrissantes, acacia-detinens (attends-un-peu) aux branches hérissées d'épines redoutables, sensitives géantes, qui s'affaissent au contact de l'antenne d'un insecte ou de l'aile d'un papillon, mimosas aux effluves enivrants, bauhinias aux tiges bizarrement alternées en zigzags...

Çà et là, une lourde coupole végétale élève son dôme solitaire. Nul arbre ne saurait croître à l'ombre de ce géant des forêts tropicales qui absorbe par ses troncs innombrables, comme par

autant de tuyaux d'appel, les sucs du vieil humus primitif. C'est le banian, ce colosse qui peut abriter une tribu tout entière.

De tous côtés, des herbes drues et vigoureuses s'étalent en un interminable tapis, que piquent de fleurs éblouissantes les coquelicots aux tons violents, les Ixia, les Amaryllis et les Brunswigia. On voit aussi une fleur d'une blancheur immaculée, qui couvre chaque matin le sol de sa neige odorante. Les indigènes ont nommé, à cause de la forme de sa corolle, *Tlakou ea pitsé* (pied de Zèbre), cette splendide éphémère, qui périt le soir même du jour où elle est éclose.

Sur ces corolles éclatantes, s'ébat l'essaim multicolore des papillons, gemmes animées, sorties de l'écrin de la fée des fleurs, que guettent avec une avidité de diggers les criquets agiles, les fourmis affairées, les cigales stridentes.

Sur les arbres grands et petits, sur les brindilles ou les maîtresses branches, sur les herbes ou sur les fleurs, sur les rochers, sur les cailloux du ruisseau, sur les eaux ou sur les terrains vaseux, s'agite, vole, piaule, chasse,

pêche, barbote tout un monde étrange d'oiseaux plus disparates encore que les végétaux, et qui se trouvent comme eux réunis en ce point grâce aux multiples propriétés du sol.

De jolis guêpiers[1], aux ailes d'émeraude, bordées de saphirs, se poursuivent avec des cris joyeux et s'enfoncent au moindre bruit suspect dans les trous leur servant de nid, qu'ils ont pratiqués dans les bords de la rivière. Des martins-pêcheurs bleus et orange[2] plongent, rapides comme des flèches pour saisir leur proie, de gros pélicans, réunis en longues files comprenant parfois cinq cents individus, s'élèvent et s'abaissent au loin en décrivant des courbes régulières, et avec une telle symétrie, qu'on les prendrait pour un gigantesque serpent. Des becs-croisés, mantelés de noir, corselés de blanc, au bec écarlate, surveillent gravement leurs nids creusés dans le sable, et s'apprêtent à défendre leur couvée contre les incursions de la

[1] *Merops apiaster* (guêpier vulgaire).

[2] *Ceryle rudis*.

corneille à gorge blanche[1], et du marabout vorace. Une sorte de pluvier[2] toujours en mouvement, toujours criant, toujours en colère, hargneux comme un roquet, mais brave comme un petit lion, s'efforce, d'ailleurs, par simple bonté de cœur, de rétablir l'ordre au milieu de ces membres si disparates de la gent emplumée. Il poursuit intrépidement les plus gros, gourmande et encourage les petits, et finit par empêcher les conflits. Mais aussi que de tracas, que de peines, que de cris et de contorsions ! Les petits perroquets verts à épaules jaunes[3], les plus incorrigibles bavards de la contrée, sont forcés de se taire, ainsi que les tisserands[4] noirs, balafrés d'une bande brune, aussi jaseurs que leurs congénères les cassiques et les loriots.

Les ibis pourprés, conservant au milieu de ce tapage leur impassibilité sereine de divinités égyptiennes, évoluent gravement au milieu de ce

---

[1] *Corvus scapulatus*.

[2] *Charadrius carunculata*.

[3] *Psittacus Meyeri*.

[4] *Loxia capensis*.

tapage, sans autre préoccupation que de disputer la larve ou le fretin aux spatules roses, aux grues bleues, aux flamants rouges, aux demoiselles de Numidie, aux jolis hérons blancs[1] ou aux mouettes effrontées[2].

De grandes oies vêtues de noir[3], l'aile armée d'un éperon redoutable, paissent des herbes, en compagnie de pintades et de francolins qui guettent sous leurs pas les œufs de fourmis.

De temps en temps, un grand oiseau, au dos bleu-cendré, au poitrail blanchâtre, s'élance d'une cime où il se tenait solitaire dans une fière attitude de gladiateur. Il pousse un cri aigu et s'abat dans les herbes. Une lutte rapide s'engage contre un adversaire invisible. L'oiseau se couvre comme d'un bouclier de son aile éperonnée comme celle de l'oie ; les plumes de sa tête et de son cou se dressent, il porte des coups furieux avec son bec et son éperon, puis il s'enlève majestueusement en tenant entre ses serres un

---

[1] *Ardetta*.

[2] *Procellaria*.

[3] *Anser melanogasier.*

serpent dont il vient de briser le crâne. C'est le Secrétaire, appelé aussi l'oiseau du serpent[1].

Enfin, aux notes vibrantes que l'on dirait produites par une harpe, et qu'égrène le splendide trogon écarlate, se joint le tinc-tinc-tinc métallique du pluvier de Burschell. Ce bruit d'enclume est à ce point caractéristique, que les noirs ont donné à l'oiseau le nom de *sétulatsépi*, signifiant : *qui forge le fer*. En entendant ce triple coup de marteau qui se répercute au loin sous la feuillée, les symphonistes ailés, se taisent soudain. Tous connaissent la vigilance de l'oiseau qui forge le fer. Cet appel sonore est un cri d'alarme qu'il jette à la vue d'un aigle à tête blanche[2], au corps couleur de rouille, qui se laisse tomber comme un aérolithe au milieu des branches d'un acacia paraissant cependant inhabité. Chose étrange, un vol effaré d'oiseaux d'une belle couleur vert tendre, dont le plumage se confond avec les feuilles, s'envolent avec un

[1] *Plotus Levaillantii*.

[2] *Cuncuma vocifer*.

bruit de tonnerre. Ce sont des pigeons verts[3] que le cri du *sétulatsépi* a, pour une fois encore, protégés contre la griffe du rapace.

Bref, de tous côtés, la nature est une fête, la vie surabonde au milieu de ce sous-bois plein d'animation, pendant que les habitants de la demeure roulante se claquemurent étroitement, sans paraître se soucier des morsures du soleil, ni regretter la vue de ce magnifique spectacle.

Mais, que signifie cette panique soudaine à laquelle semblent en proie tout à coup les habitants du bosquet tropical ? Familiarisés sans doute avec la vue du dray dont le voisinage n'a rien eu jusqu'alors d'attentatoire à leur existence ou à leur liberté, ils s'enfuient à tire-d'aile, en jetant des cris effarés, et disparaissent confondus en un pêle-mêle indescriptible d'espèces et de couleurs.

Le motif de cette fuite précipitée s'explique bientôt. Un murmure de voix humaines auquel se mêle le trot étouffé de plusieurs chevaux se fait entendre sous les arbres, et une troupe nombreuse

---

[3] *Phalaeroteron Delalandii*.

d'hommes aux vêtements sordides, aux traits flétris, aux barbes incultes, fait son apparition à la lisière du bois.

Deux géants marchant en tête, commandent la halte et s'avancent seuls vers la palissade qui défend le wagon. La porte de l'immense véhicule s'entrouvre doucement, et la face bourrue de Klaas le Boër émerge lentement du cadre sombre formé par le retrait de l'épais panneau.

Le sauvage blanc jette un regard soupçonneux sur les nouveaux venus arrêtés sous les arbres, puis, en homme qui prend bravement son parti, s'élance sur le sol en tenant à la main son long roër hollandais.

– C'est vous, Cornélis... c'est vous, Pieter, grogne-t-il de sa voix rude, que voulez-vous encore ?

– Klaas, mon frère, répond d'un ton sarcastique Pieter le balafré, vous n'êtes guère aimable.

– Et vous avez la mémoire courte, réplique à son tour Cornélis le borgne.

– Que le diable m'emporte et vous torde le cou, je n'ai guère le temps d'être aimable, surtout avec vous !...

– Sans doute. Vous gardez pour vos deux tourterelles tous les trésors de votre...

– Silence, païen... au fait.

– C'est tout simple. Vous êtes l'auteur d'un plan très habile, que vous nous communiquâtes, s'il m'en souvient bien, dans la case du Révérend, près du kopje de Nelson's Fountain.

– Après ?...

– Vous nous avez mis l'eau à la bouche en nous offrant la facile conquête d'un trésor qui nous eût rendu aussi riches que Sa Majesté la Reine. Nous avons cru en vous et nous n'avons marchandé ni notre temps ni notre peine.

» Et maintenant, que nous touchons au but, vous êtes pris de scrupules qui ressemblent à de la trahison.

– Après ?... interrogea une seconde fois le Boër dont les joues s'empourprèrent sous la poussée d'un flot de sang.

Pieter prit à son tour la parole :

– Vous vouliez tout à la fois, vous enrichir avec nous et posséder la femme de notre ennemi.

» Nous trouvions doublement notre compte à la réussite de ce plan, qui nous accordait et la fortune et la vengeance.

» La vengeance est une bonne chose, j'en conviens. Mais la possession du Trésor de rois Cafres !... fit le bandit avec un indescriptible accent de convoitise.

– Mais, reprit Cornélis, ne trouvez-vous pas, Klaas, que vous ne nous faites guère honneur, en nous laissant ainsi parlementer au dehors.

» Voyons, que diable, mon frère, nous ne sommes pas des ennemis... jusqu'à présent, du moins.

– Restez où vous êtes, reprit Klaas de sa voix dure. Je ne puis plus me fier à personne. À vous moins qu'à tout autre.

Cornélis et Pieter eurent un rire brutal, plein de sarcasme et de menace. Le premier riposta en goguenardant :

– C'est bien, Klaas, nous savons ce qui nous reste à faire. Vous voulez la femme et le trésor, c'est trop, mon garçon. Vous vous repentirez de votre avidité.

» Quoi qu'il en soit, nous venons avec des paroles de paix, et il vous sera loisible de les méditer jusqu'à demain.

» Quand le soleil sera au tiers de sa course, il ne sera plus temps.

– Mais que voulez-vous donc enfin ? s'écria Klaas que cette vague menace dans la bouche des deux sacripants commençait à émouvoir,

– Voici. Nous n'ignorons pas que nous sommes dans le voisinage du lieu où se trouve le trésor, mais nous ne sommes pas seuls à le savoir. Le motif de notre expédition a été sans doute bien mal gardé, puisque la plupart des diggers du kopje Victoria le connaissent. Ils ont déserté leurs claims, nous ont mis, bon gré, mal gré, à leur tête, et ils veulent chercher avec nous le trésor et le partager.

» Ces braves gens sont fort pressés, et dame !

la cupidité, vous le savez aussi, est mauvaise conseillère. Si vous restez ainsi claquemuré dans votre forteresse, il y a gros à parier que vous serez attaqué, et que les deux tourterelles passeront de la cage où vous les retenez, aux mains de nos auxiliaires... forcés.

– Le premier qui touchera un seul de leurs cheveux est un homme mort.

– D'accord. Le premier, le second, le dixième si vous voulez. Mais vous n'espérez pas, quelle que soit votre vaillance, tenir en échec une pareille troupe de gens ne craignant ni Dieu ni Diable, et dont l'avidité est encore excitée par l'appât d'un pareil trésor.

– Le trésor, soit. Mais pourquoi les femmes ?

– Klaas, mon frère, vous avez l'entendement singulièrement obtus. Je vous avais jusqu'à présent regardé comme la forte tête de la famille, je vois avec peine qu'il me faut en rabattre.

» Comment, est-ce que la femme de ce Villeroge maudit ne connaît pas l'emplacement exact du lieu où se trouve la « cache » des

Diamants ?

– Si !... mais elle ne parlera jamais !

– Vous n'êtes guère persuasif et vous me donnez une piètre idée de votre façon d'agir envers les femmes.

» Ah ! çà, ne seriez-vous donc pas le maître absolu ici... Le maître devant lequel tout tremble, et auquel chacun obéit !

– Que vous importe ?

– Il m'importe si bien que si vous ne connaissez pas ces procédés je vais vous les indiquer. Il y a la privation absolue d'aliments et de boissons, puis, l'insomnie prolongée, puis, une bonne mèche soufrée entre les pouces. Vous n'avez que l'embarras du choix.

– Non ! riposta Klaas d'une voix énergique.

– À votre aise ; je vois bien qu'elle vous a ensorcelé. Peu nous importe ! Il me reste à vous déclarer que, avant deux jours, et quoi que vous fassiez, la belle sera entre nos mains, et qu'elle parlera.

» Sur ce, adieu, ou plutôt au revoir.

Klaas, haussa les épaules, tourna le dos sans répondre un mot et alla s'accroupir comme un dogue, sous le dray, en tourmentant la batterie de son roër.

Les bandits se retirèrent et s'en allèrent rendre compte de leur échec aux mineurs arrêtés sous les arbres. D'horribles imprécations accueillirent leur arrivée, et il fallut toute l'autorité des deux Boërs pour empêcher l'attaque immédiate du wagon.

– C'est bon, grommela Klaas, hurlez à votre aise. J'ai encore une nuit de répit ; en douze heures, l'obscurité aidant, un homme de ma trempe peut accomplir bien des choses.

» Tiens, continua-t-il, en voyant un groupe d'énergumènes s'avancer les armes à la main en vociférant, est-ce que ceux-là auraient la prétention de rompre la trêve accordée par Cornélis et Pieter ?

» Cela m'étonnerait ; mes frères sont d'affreux coquins, mais ils sont hommes de parole.

» Halte là ! mes gaillards, ou je fais feu.

Les diggers continuant d'avancer, Klaas

déchargea son arme. Un homme tomba. Cette chute eut pour effet immédiat d'arrêter ce faux semblant d'attaque, sinon d'empêcher les cris.

– Le Trésor !... Le Trésor des rois Cafres !... Nous voulons le trésor, hurlaient-ils furieux.

– Le trésor !... c'est cela. Attendez à demain. Je vous en procurerai un sur lequel vous ne comptez guère.

Pendant que s'accomplissait ce sanglant épilogue de l'entrevue entre les trois frères, madame de Villeroge et Esther, auxquelles nulle parole du cynique entretien n'avait échappé, se tenaient, pâles, mais résolues, dans la partie du chariot affectée à leur logement. Depuis qu'elles avaient l'assurance qu'Albert et ses amis se trouvaient dans le voisinage, leur énergie avait grandi encore s'il est possible. Certaines d'être bientôt secourues, sinon de pouvoir au moins échapper par la mort aux suites, hélas ! probables de leur longue détention, elles envisageaient la position avec une impassibilité sereine que bien peu d'hommes aguerris eussent pu conserver dans de semblables conjonctures.

Leur inébranlable fermeté avait jusqu'alors eu raison des entreprises de Klaas, qui, tremblant de perdre du même coup la femme et le trésor si ardemment convoités, semblait plutôt un serviteur dévoué, qu'un geôlier implacable. Il est vrai qu'il savait madame de Villeroge susceptible de mettre à exécution sa terrible menace de se faire sauter avec le dray, et cette alternative l'avait maté depuis le jour où il avait rencontré Sam Smith poursuivi par les diggers.

– Vous n'avez pas peur, n'est-ce pas, Esther ? disait Anna à sa compagne qui n'avait pu réprimer un léger tressaillement en entendant le coup de feu.

– Non, ma sœur. Je ne crains rien et j'espère.

– Oh ! moi aussi, j'ai la foi et cette foi ardente en la prochaine arrivée d'Albert, me donne une énergie surhumaine.

» Il vient. Je le sens, et nos maux seront finis.

» Vous verrez, Esther, comme ces bandits farouches s'enfuiront à son approche.

» Il est brave et fort comme un lion, et nul

parmi eux n'osera affronter son regard terrible. Si vous saviez combien ces Boërs le redoutent !

– Je vous le répète : j'espère ; bien que le temps qui nous sépare du moment fatal soit bien court.

» Il faut un miracle.

– Albert l'accomplira.

– Si encore ces misérables n'en voulaient qu'au trésor ! Mais, hélas ! quoique depuis huit jours notre geôlier nous cache avec des précautions d'avare, ils connaissent le secret de notre présence ici.

« Avez-vous vu comme ils examinaient avec une étrange persistance le dray, le jour où cet homme dont la vue m'a rappelé le sombre drame où je devins orpheline, s'échappa de leurs mains.

» J'ai vécu sur les champs d'or, et je sais à quels monstrueux excès se livrent ces hommes qui ne connaissent aucun frein.

– Eh bien ! nous mourrons pour échapper à la honte.

Pendant ce temps, les diggers, calmés sans doute par la perspective d'une prompte solution, emplissaient au loin les airs de chants et de cris sauvages. Quelques-uns avaient soulevé le cadavre de celui qu'avait tué le Boër et l'emportaient pour le jeter dans la rivière. Les autres accompagnaient le lugubre cortège en dansant une farandole échevelée, et ce cri mille fois répété : Le Trésor des rois Cafres !... se répercutait à travers les bois, jusqu'aux rives du Zambèze.

XIV

Le plan de défense de Klaas. – Un taillis d'Euphorbes. – Préparatifs d'une expédition nocturne. – Opinion du Boër sur les revolvers. – Marche savante à travers les bois. – Klaas fait son profit de renseignements précieux. – Il apprend comment le plan volé à Joseph est tombé aux mains du Révérend. – Les frères ennemis. – Empoisonnement d'une rivière. – Effroyables conséquences d'un bain froid. – Tous aveugles ! – Terribles propriétés du suc de l'Euphorbe. – Le triomphe de Klaas est de courte durée. – Plus d'attelage. – L'orage. – L'inondation.

En attendant la nuit à la faveur de laquelle il espérait se débarrasser des diggers, Klaas, les yeux fixés sur le point où étaient campés ses ennemis, méditait laborieusement. Après avoir combiné plusieurs plans impraticables, il

cherchait, avec sa ténacité de sauvage, de nouveaux moyens plus audacieux les uns que les autres, mais toujours impossibles à réaliser, eu égard à son isolement et au peu de temps dont il disposait. Le soleil déclinait rapidement, et le Boër qui commençait à compter les minutes avec l'angoisse d'un condamné à mort, allait désespérer, quand son regard tomba incidemment sur un monceau de rochers s'avançant en promontoire jusqu'au ruisseau.

Une étrange végétation couvrait ces granits blanchâtres, ou plutôt s'incrustait aux moindres anfractuosités et jaillissait de toutes les fissures. C'était un épais taillis de troncs rigides d'un vert pâle, élancés comme des cierges, et ne portant aucun vestige de feuilles. Rien de désolé comme cette flore symétrique, contrastant par sa morne régularité avec l'aspect chatoyant des bosquets d'alentour. Rien de lugubre aussi comme ces milliers de tiges semblables à d'énormes serpents de bronze plantés verticalement dans le roc, et auxquels un incompréhensible caprice d'artiste eût donné cette uniforme rigidité.

Un soupir de soulagement qu'on eût dit arraché du poitrail d'un bison échappa au Boër qui sourit et s'écria eu paraphrasant le mot de l'illustre géomètre syracusain :

– J'ai mon affaire !

Il venait de reconnaître l'Euphorbe, la plante redoutable aux piquants acérés, qui distille tout à la fois une huile et un suc mortels pour les hommes et les animaux. Il releva attentivement le point où se trouvait l'amoncellement granitique, supputa de l'œil la distance, fit une légère grimace de mécontentement en constatant sa proximité avec le campement des mineurs, puis haussa les épaules avec ce geste insouciant qui lui était habituel, et qui semblait dire : « Bah ! tout cela s'arrangera plus tard. »

Il rentra ensuite dans la partie du dray située à l'avant et où il avait fait élection de domicile. Il en sortit quelques instants après portant d'une main deux revolvers de fort calibre et une panse de couagga renfermant de la graisse de buffle. Il examina minutieusement les deux armes, s'assura du fonctionnement du mécanisme et de la qualité

des cartouches. Bien qu'il eût lieu d'être satisfait de l'un et de l'autre, il maugréait tout bas :

– Je n'aime guère ces joujoux-là. C'est à peine si on les sent dans la main. On tire mal, avec ça, fit-il dédaigneusement. Puis, je me défie de ces balles grosses comme un tuyau de pipe. Pas de pénétration. Ça s'aplatit comme un florin, sans seulement mettre un homme hors de combat.

» Parlez-moi d'un bon roër avec ses balles de huit à la livre et additionnées d'un peu d'étain. On peut ainsi faire de bonne besogne. Mais, voilà ! je n'ai pas le choix des moyens. Mon fidèle roër me serait inutile cette nuit. Tandis qu'avec ces deux pattes de mouton, j'ai douze coups à tirer.

» Allons ! assez causé. Voilà le soleil qui disparaît, préparons-nous.

Il assujettit à l'arrière du wagon la lourde barre qui fermait la porte et d'une voix contrastant par son intonation respectueuse avec sa rudesse habituelle, il s'adressa, à travers la paroi de bois, aux deux femmes rigoureusement enfermées :

– Si vous entendez un peu de bruit, ne vous effrayez pas. Il y aura peut-être bataille là-bas. Je vais faire mon possible pour sortir d'ici.

Pas de réponse.

– Madame... Vous m'entendez. Vous aussi, mademoiselle. N'ayez pas peur. Il n'y a aucun danger pour vous.

Les captives gardèrent leur dédaigneux silence.

– C'est bon, c'est bon, grogna le rustre en retournant près du timon, nous règlerons cela plus tard. Cornélis et Pieter avaient pardieu bien raison. Je veux que le diable m'emporte si avant peu je ne suis pas le maître. Quand je devrais chavirer l'attelage dans la rivière et risquer de noyer ces deux tigresses en mouillant le tonneau de poudre.

La nuit vint bientôt sans crépuscule et tomba comme un voile noir sur le fleuve, la plaine et les bois. Klaas retira sa veste de cuir, se dépouilla de sa chemise de laine, enleva ses bottes et resta les jambes et le torse nus, vêtu seulement de ses

étroites culottes de cheval. Il déboucha ensuite la panse de couagga, en retira de pleines poignées de graisse et enduisit copieusement sa face, son torse, ses bras, ses jambes, et jusqu'à son unique vêtement.

– Là, dit-il, voilà qui est bien. Si je tombe dans une embuscade et que ces drôles veuillent me mettre la main dessus, du diable s'ils pourront m'empoigner. Je glisserai de leurs doigts comme une anguille, et nulle force humaine ne saurait m'arrêter.

Il passa ensuite les deux revolvers à sa ceinture, s'arma d'un coutelas légèrement recourbé, analogue au machette des Mexicains et au sabre d'abatis des mineurs guyanais. Puis, il enjamba la palissade avec une agilité que l'on n'eût pu attendre de son torse de pachyderme et disparut en laissant le wagon à la garde de Dieu.

À mesure qu'il approchait du campement dont les feux commençaient à flamber, éclairant de lueurs fantastiques les mineurs occupés à préparer leur repas, son allure, rapide d'abord, se ralentit bientôt. Il mit ensuite son coutelas entre

ses dents, s'allongea sur la terre et se mit à ramper entre les herbes, avec la souplesse d'un félin, étouffant jusqu'à sa respiration et sans produire plus de bruit qu'un reptile préparant son embuscade. Il allait lentement, mais sûrement, tâtonnant le sol de ses mains, de façon à éviter les craquements inopportuns d'une brindille sèche, écartant les herbes, se coulant dans les sentes tracées par les animaux sauvages, mettant en œuvre toute sa redoutable habileté d'homme de la nature.

Il arriva ainsi près d'un groupe de diggers, accroupis ou allongés près d'un foyer et occupés, tout en surveillant leur rôti, à fumer le détestable tabac que les traitants vendent à prix d'or. La conversation qui était des plus animées, avait naturellement trait à la situation présente, et aux événements probables du lendemain.

– Voyez-vous, disait l'un d'eux, ce lourdaud de Boër qui voulait accaparer pour lui seul un pareil trésor !

– Un trésor ! En êtes-vous bien sûr ? demandait un sceptique.

– Vous êtes fou ! répétait le chœur des optimistes. Mais on ne parle que de cela. Il y a de quoi acheter la colonie entière.

– Et les femmes !... Il y a des femmes. Nous les jouerons au couteau, quand le Boër sera pendu.

– Moi, je préfère quelques bonnes poignées de diamants.

– Comment savez-vous que cette brute voyage avec des femmes ? Sans doute quelques maritornes hollandaises.

– Allons donc ! Des Anglaises, mon cher ! De véritables dames. Avez-vous remarqué comme il montait la garde autour de son wagon, lorsque nous poursuivions le bushranger ?

– C'est vrai !...

– Vous ne les avez pas vues ?

– Non, mais je tiens le fait de Cornélis et de Pieter.

– Ses frères ?

– Ses frères qui sont furieux contre lui.

– Jolie famille, dont les membres vont s'entre-tuer.

– Que vous importe puisque leurs dépouilles vont nous enrichir !

– Tenez ! Les voyez-vous là-bas, en grande conversation avec cette espèce de prédicant qui est venu, ces jours derniers, s'abattre sur le diggin comme un oiseau de mauvais augure.

Klaas qui avait assisté impassible à cet entretien dont les termes ne lui laissaient aucune illusion sur les intentions de ses ennemis, leva doucement la tête et aperçut en effet le Révérend en compagnie de Cornélis et de Pieter.

Ils s'étaient lentement retirés à l'écart, et se tenaient à l'extrême lisière de la clairière éclairée par les feux. Klaas ne perdit pas un moment. Il laissa les diggers à leurs espérances tout en opérant quelques réserves à l'endroit de leur réalisation et se faufila vers le point où les trois gredins tenaient leur conciliabule.

L'entretien dont il ne put entendre la première partie était particulièrement édifiant.

– Quant à Klaas, disait le Révérend de sa voix aiguë comme un glapissement de chacal, il faut nous en défaire.

– Non ! riposta brusquement Cornélis. Je ne veux pas qu'on le tue. Klaas est l'aîné de la famille ; il a toujours été pour nous un bon compagnon, et sa mort...

– Allons donc, reprit Pieter, vous aussi, Cornélis, vous devenez un homme à préjugés. Moi, quand on me gêne, qu'on soit parent ou ami, pst ! supprimé. Je ne connais que ça.

– Mais Klaas ne vous gêne pas.

– Il représente un quart du trésor, et j'aime mieux en faire trois parts que quatre.

– Vous êtes fou, Pieter. Vous parlez de trois parts... Et les mineurs.

Le Révérend éclata de rire.

– Ma parole ! ce Cornélis est plus bête que nature.

– Dites donc, vieille canaille d'Anglais, c'est-à-dire double canaille, avez-vous envie de vous faire mettre en bouillie.

– Allons donc, idiot, brute – vous voyez que je ne vous crains pas – je vous mets au défi d'oser lever la main sur moi.

– Qui donc m'en empêchera ?

– Ceci !...

Le faux prédicant, à ces mots, sortit vivement de la poche intérieure de son éternelle redingote, un tissu fripé, malpropre, conservant la vague apparence d'un mouchoir.

– Vous vous moquez de moi ?

– Habituellement, oui. Mais en ce moment, je suis sérieux comme un homme qui possède le secret d'un trésor dont le chiffre nous affole, vous, les sauvages, moi, l'homme de la civilisation.

– Est-ce que ce chiffon serait...

– Le plan des lieux où se trouve le *Trésor des rois Cafres*.

Klaas, tapi sous les herbes, éprouva en entendant ces mots un soubresaut, comme s'il eût reçu, dans les flancs, une charge de chevrotines.

– Le plan !... Vous avez le plan !... reprit Cornélis haletant.

– Silence, brute, ou vous allez nous jeter sur le dos la troupe entière des diggers et je ne veux pas partager avec eux.

– Comment, c'est à l'aide de ce lambeau de toile que vous espérez trouver...

– Que je suis sûr de trouver la cachette.

– Alors, je comprends que vous ne vouliez pas partager avec Klaas et les autres.

– Mais comment diable avez-vous pu vous le procurer ?

– Je le dois à la générosité de Klaas.

– Décidément, notre frère est fou.

– Oh ! Entendons-nous. Il me l'a procuré, mais sans le moins du monde s'en douter.

– Contez-nous cela.

– Voici l'affaire en deux mots. Klaas vient tout à l'heure de tuer raide un de ces braillards qui voulaient attaquer son wagon.

» Vous m'avez vu me précipiter sur cet

homme, comme pour lui prodiguer des secours.

– Dont il ne devait guère avoir besoin, car Klaas est un terrible tueur.

– En effet. Le pauvre diable, ainsi que je viens de vous le dire, était mort sans seulement faire : ouf ! Je possède une certaine dextérité pour visiter les poches de mes semblables. Je mis séance tenante mes talents en œuvre, et j'inventoriai, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, la défroque du mort.

» Je fis passer en un clin d'œil le contenu de ses poches dans les miennes, sans rien négliger. Les chiffons les plus informes servent souvent aux mineurs à dissimuler de véritables fortunes.

» Je ne m'étais pas trompé, car, à première vue, je reconnus ce plan pour la possession duquel je me suis littéralement imposé depuis près de trois mois aux Européens qui en étaient détenteurs.

» J'ignore comment l'homme tué par Klaas le portait sur lui. L'essentiel est que j'en sois maître en ce moment.

– Si je ne me trompe, répondit Cornélis, après un moment de réflexion, le mineur auquel vous l'avez subtilisé avec tant d'à-propos, l'avait lui-même enlevé à ce rude petit bonhomme qui a si bien éventré Dick l'Américain.

» Je me rappelle parfaitement avoir vu un de ceux qui le portaient en triomphe, retourner ses poches.

– Peu nous importe d'ailleurs. Le point capital, pour nous, est de tirer, sans plus tarder, notre révérence à ces brutes et de nous acheminer vers les lieux indiqués par ces lignes.

– Mais, interrompit assez naïvement Pieter, s'il nous prenait fantaisie à notre tour de ne pas vous admettre au partage.

Le Révérend releva lentement ses paupières flétries et darda sur le gredin un regard aigu comme celui d'un dompteur.

– Vous ne le ferez pas pour deux raisons. La première, c'est que vous ne savez lire ni l'un ni l'autre et que seul je puis vous guider.

– Et la seconde ?...

– C'est qu'une des poches de l'homme mort contenait un revolver New Colt tout chargé. Quand nous aurons trouvé le trésor je vous brûle la cervelle à tous deux si le partage n'est pas équitable.

» Voilà, mes braves Boërs, comment j'entends les affaires.

– Touchez là, Révérend, vous êtes un homme.

– Ainsi, voilà qui est dit. Nous allons détaler dans un moment, et laisser Klaas se débrouiller comme il le pourra avec les mineurs quand la trêve sera expirée. Demain au point du jour, nous serons près de la cataracte, c'est-à-dire à quelques pas du but.

Klaas, en entendant cette singulière confidence, se sentit envahi tout à coup par un de ces terribles accès de colère froide qui rendent si redoutables les hommes à tempérament lymphatique, en ce sens qu'en décuplant leurs moyens d'action, elle les laisse en possession de tout leur calme.

Il se demanda un moment s'il n'allait pas

s'élancer sur les trois misérables, profiter de leur stupeur et leur casser la tête. Mais cette exécution sommaire aurait pour résultat immédiat de faire accourir les mineurs. Devait-il, d'autre part, s'attacher à leurs pas, les suivre à la piste, intervenir brusquement et leur crier : Part à quatre ! au moment du partage ? Il lui fallait alors abandonner ses deux prisonnières dans le dray, et les laisser exposées aux violences des diggers. Un rude combat se livra dans son esprit pendant quelques secondes. La cupidité fut vaincue.

Il réagit énergiquement, dompta sa fureur, calma ses nerfs et dit en aparté :

– C'est bon. Allez devant. Frayez-moi la route, Moi, je vais au plus pressé.

Il obliqua lentement autour de la clairière, contourna le campement et arriva bientôt au pied des roches sur lesquelles s'élevaient le lugubre massif d'Euphorbes.

La nuit était sombre, mais la lumière des étoiles était suffisante pour éclairer la besogne à laquelle il se livra sans désemparer.

À ses pieds dormait le ruisseau dont les eaux presque immobiles coulaient à peine sur les grèves et les cailloux roulés. D'une main exercée, le Boër se mit à sabrer les Euphorbes, en prenant d'infinies précautions pour éviter les épines qui les hérissaient comme de véritables chevaux de frise, ainsi que le contact du suc vénéneux ruisselant de toutes les coupures. Les tiges peu résistantes oscillaient un moment, glissaient sur le roc et tombaient dans la rivière avec des clapotements simulant à s'y méprendre le bruit produit par les ébats nocturnes d'un clan de caïmans. Puis, elles s'enchevêtrèrent les unes aux autres par leurs épines et flottèrent à peine, en raison de leur poids, sur les eaux auxquelles se mêlèrent en quantités énormes les principes redoutables qu'elles distillent.

La nuit fut employée presque tout entière à cette sinistre besogne, eu égard aux difficultés présentées par l'opération, et aux dangers résultant de la proximité des mineurs. Une heure encore et le soleil allait apparaître, quand Klaas, dont l'athlétique vigueur n'avait aucunement souffert en accomplissant ce tour de force, rentra

sans encombre dans son wagon.

Confiant dans la réussite de son stratagème, il attendait patiemment le dénouement prévu.

Ceux qui mènent la vie d'aventures, n'ont pas l'habitude de s'endormir le matin dans les délices du farniente. On est matinal, au désert, et l'on ignore d'autant mieux les luttes avec l'oreiller, que cet oreiller se compose généralement d'un paquet d'herbes, d'une bûche ou d'une pierre. Un cri joyeux, bientôt suivi d'un bruyant appel aux armes, accompagna les premiers flamboiements du soleil au-dessus des cimes. Les mineurs engourdis se secouaient mutuellement, les premiers éveillés gourmandant les retardataires puis, au bout d'un moment, la clairière fut emplie d'un bruit intense de conversations, de chants, de cris, de jurons.

Partout où domine l'élément anglais, au Canada comme dans l'Inde, en Australie comme en Afrique, les travailleurs de tous pays ont emprunté, au citoyen du Royaume-Uni, ses principes d'hygiène.

Quand un cours d'eau est à proximité, la

journée débute invariablement par une baignade générale. Les aventuriers, campés dans la clairière, n'eurent garde de négliger cette salutaire coutume. Mais, comme le temps pressait, chacun se déshabilla en un tour de main, fit un paquet de ses vêtements qu'il laissa sur le sable du rivage, et la troupe entière, après une série de gambades, se rua au beau milieu de l'eau.

Il n'y eut pas de retardataires, et pour cause. Comme on redoute les vols et que des gens peu délicats pourraient, sans aucun scrupule, fouiller les défroques à l'abandon, il est d'usage que la baignade ait pour tous une égale durée.

Un morne silence, plein de stupeur, succéda tout à coup aux cris et aux lazzis accompagnant cette immersion générale, puis, une immense clameur à laquelle se mêlèrent des hurlements de douleur et des imprécations de rage éclata soudain.

Les diggers, frappés instantanément d'un mal terrible, bondissaient affolés au milieu des flots, se tordaient comme des convulsionnaires,

portaient leurs mains à leurs yeux privés de lumière, et cherchaient, en titubant comme des hommes ivres, à regagner le bord. Les ravages opérés par l'artifice diabolique de Klaas étaient épouvantables. Les Euphorbes sabrées par lui pendant la nuit, étaient en telle quantité, que le cours du ruisseau était littéralement empoisonné. Un œil exercé eût pu, en effet, apercevoir sur la surface des eaux, un liquide légèrement verdâtre, flottant en raison de sa faible densité, et ne se mêlant pas à la couche inférieure à cause des principes résineux qu'il contient. L'introduction de ce suc corrosif, qui même appliqué sur la peau peut occasionner la désorganisation des tissus, avait, par son simple contact avec la muqueuse des yeux, produit des ophtalmies la plupart incurables peut-être.

Le Boër n'avait plus rien à craindre de ce côté, car ces malheureux, privés de tout secours, incapables de subvenir au plus pressant besoin, étaient fatalement condamnés, à moins d'un miracle. Averti par les clameurs farouches de ses victimes, qu'elles étaient réduites à l'impuissance, le bandit se frottait les mains avec

une joie féroce et murmurait :

– Eh ! bien, blancs d'Europe, vous voici dans un bel état. Cela vous apprendra à vous attaquer à ceux que vous traitez dédaigneusement de sauvages.

» Et maintenant, en marche ! j'ai bien commencé ma journée. Il s'agit de quitter ce lien maudit, et de suivre la piste de mes excellents frères et du digne Révérend.

Klaas allait sans désemparer atteler ses bœufs et abattre la palissade leur servant de kraal, quand un cri de fureur et de désespoir qui ne le cédait en rien comme intensité ni comme expression à ceux que poussaient les diggers, lui échappa à son tour.

Toutes les bêtes composant son attelage, gonflées comme des outres, l'œil éteint, la langue violacée, gisaient inertes sur le sol, les unes mortes déjà, les autres agonisantes. Des amoncellements de broussailles dépouillées de leurs feuilles et dont Klaas reconnut soudain l'espèce, formaient une litière aux pauvres animaux.

– On a empoisonné mes bœufs, hurlait-il en se frappant la tête de terribles coups de poing. On a apporté ici pendant mon absence des branches de *tulp*[1] *!*

» Oh ! Je retrouverai le coupable, et, je le jure, je lui arrache le cœur.

Un formidable coup de tonnerre arrêta pour un moment la série de ses malédictions. Un énorme nuage d'un noir de poix, ourlé d'une sinistre bande de cuivre, montait à l'horizon, et accourait porté sur les ailes de la tempête. Déjà la rafale tordait les arbres, broyait les branches, rompait les lianes et hachait les fleurs. De larges gouttes de pluie sillonnaient les airs et clapotaient sur les eaux du ruisseau, en produisant des milliers de globules sphériques.

Les éclats de la foudre devinrent assourdissants et se confondirent en un roulement continu. D'immenses éclairs livides, tellement rapprochés qu'ils ne formaient plus qu'une seule

[1] Cette plante appelée *Tulp* par les Hollandais et *Mokoun* par les indigènes est mortelle pour les bœufs, tandis que les chevaux la mangent impunément.

conflagration, semblèrent incendier la région tout entière.

Le Boër frémit, aux conséquences probables de cet orage dont rien ne pouvait faire prévoir l'explosion, et qui se produisait avec cette soudaineté traîtresse, particulière aux tropiques. De véritables trombes d'eau s'abattirent bientôt sur le sol avec une surabondance échappant à toute comparaison.

Avant peu, le ruisseau gonflé outre mesure allait devenir un torrent, puis un fleuve impétueux. Déjà les tiges d'Euphorbes, entraînées par le courant, passaient, rapides et sombres, en tournoyant. De minute en minute, le péril devenait plus pressant. Et le wagon, privé de son attelage, immobilisé comme une montagne de bois, en un point que les eaux devaient indubitablement atteindre, allait être submergé.

Klaas impuissant, désespéré, montra le poing au ciel et poussa une horrible imprécation.

XV

Singulière impression produite sur les noirs africains par l'aspect des blancs. – Joseph retrouve son voleur. – Stupéfaction des Batokas et des Makololos en voyant deux Alexandre. – Sam Smith pose ses conditions. – Le bushranger abuse de la situation. – Albert apprend l'enlèvement et la captivité de sa femme. – Un fusil de cent mille francs. – En avant. – À travers la forêt. – Course furieuse. – Trois vaillants. – La voie douloureuse. – Nuit terrible. – L'ouragan. – Près du torrent. – Cri d'angoisse. – Le wagon en perdition. – Albert reconnaît Klaas le Boër.

Les indigènes africains qui aperçoivent pour la première fois le visage d'un Européen, ressentent généralement une étrange impression de terreur. C'est un fait constaté par les voyageurs les plus véridiques, entre autres, Livingstone, Baldwin,

Baines, Cumming, et tout récemment encore, le commandement Cameron, le major Serpo Pinto et le docteur Holub. Ce sentiment d'effroi offre même cette particularité caractéristique, qu'il est partagé par les animaux domestiques. Un blanc qui se présente devant un kraal, ne manque jamais d'être accueilli par les hurlements lugubres des chiens, qui, épouvantés bientôt comme à la vue d'un spectre, s'enfuient en se bousculant et en renversant tout ce qu'ils rencontrent.

Si dans certains cas, et grâce aux explorations fréquentes, un certain nombre de tribus sont un peu plus familiarisées avec l'aspect de ces épidermes blafards, la présence inopinée d'un Européen produit toujours et quand même une singulière sensation de malaise. Ce n'est qu'à la longue, et après une cohabitation assez prolongée, que le noir se familiarise avec le blanc, au point de l'initier à sa vie intime, à ses habitudes. Encore, professe-t-il alors pour lui un sentiment complexe, où se confondent la terreur passée, et une sorte de timidité qu'augmente parfois un respect allant jusqu'à la vénération.

Généralement, les explorateurs européens ont su résister aux sollicitations souvent importunes, quelquefois impérieuses des chefs qui voulaient les faire intervenir dans leurs querelles de tribu à tribu et bénéficier ainsi de ce sentiment d'épouvante encore augmenté par l'usage redoutable des armes à feu. Magopo, le chef des Batokas, n'avait pas échappé à cette préoccupation de s'adjoindre un blanc pour attaquer les Makololos, ces ennemis séculaires de son clan, et il avait, dans mainte occasion, imploré l'appui d'Alexandre. Le jeune homme déclina prudemment ses offres, bien que le rusé sauvage ait fini par imposer la révélation du Trésor des Rois Cafres, comme condition de leur acceptation.

Sam Smith le bushranger n'avait pas les mêmes scrupules. Entré de la façon que l'on sait dans l'intimité des Batokas, bénéficiant largement de son étrange ressemblance physique avec Alexandre, il joua avec autant de bonheur que d'aplomb le rôle de son Sosie. Devinant bien vite qu'il avait une mine inépuisable à exploiter, il résolut de souscrire à toutes les conditions de

son hôte et de jouer son va-tout. L'expédition contre les Makololos fut, on s'en souvient, résolue séance tenante, et l'on décida que la petite armée se mettrait en campagne sans plus tarder. Avec l'appui de l'Européen, Magopo qui ne se sentait pas d'aise, regardait la victoire comme certaine, et, comme la laitière de la fable, escomptait déjà par la pensée les conséquences de la déroute de ses ennemis.

Sam Smith, beaucoup plus positif, ne voyait là qu'un moyen de bourrer ses poches de diamants. Jugeant alors que les Barimos avaient été favorables à Gun et à Horse, puisque celui qu'il prenait pour Alexandre ne refusait plus son concours, Magopo brusqua l'attaque.

On se rappelle comment les deux troupes se trouvèrent inopinément en présence, au moment où le traité de paix si intelligemment élaboré par Alexandre venait d'être ratifié selon la coutume indigène.

Seshéké serrait encore la main de Gun et se tenait près du trou dans lequel avaient été enterrées les flèches et les cartouches. Le noir

monarque poussa un cri farouche à la vue des assaillants.

– Blanc ! hurla-t-il furieux, en menaçant d'une sagaie la poitrine d'Alexandre impassible, blanc, tu m'as trahi !

Albert et Joseph, en voyant le péril couru par leur ami, s'interposèrent brusquement. Alexandre les écarta du geste.

– Du calme, leur dit-il froidement. Je devine une partie de la vérité, et j'espère arranger cette singulière affaire sans effusion de sang.

– Mais le temps presse, s'écrièrent les deux jeunes gens.

– Vous ne reconnaissez donc pas l'Européen qui marche en tête des Batokas.

– Caraï !... s'écria Joseph, c'est mon voleur, l'homme aux vingt mille francs. Oh ! le gavache !...

» Monsieur Alexandre, je vous en prie, passez-moi votre carabine que je lui casse la tête.

– Non, mon brave Joseph, ne cassez rien, et gardez-vous bien de me tuer en effigie.

– Je ne comprends pas.

– Comment, vous ne devinez pas que ce grand vaurien de Smith, abusant les Batokas, se fait passer pour moi. Il y a là un quiproquo assez curieux dont il importe de profiter.

» Laissez-moi faire.

Les Batokas voyant au milieu des Makololos, non seulement Gun et Horse, mais encore trois Européens, parmi lesquels Alexandre qu'ils connaissaient bien, éprouvèrent un moment d'indicible stupeur. Les Makololos, de leur côté, en constatant cette incroyable ressemblance entre le bandit anglais et le voyageur français, n'en pouvaient croire leurs yeux.

Il y avait bien effectivement deux Alexandre. Lequel était le vrai, de quel côté se trouvait la contrefaçon ? Y avait-il enfin un dédoublement du même individu ? Autant de questions insolubles pour les noirs dont la préoccupation fut telle, qu'ils ne pensèrent même pas à frapper les premiers coups.

Le moins étonné de tous n'était certes pas

master Smith qui voyait du même coup sa popularité à la veille d'être compromise, et le résultat probable de son opération financière à inscrire à la colonne du déficit.

– Écoute-moi, chef, dit enfin Alexandre à Seshéké de plus en plus perplexe en présence d'un tel prodige. Nous venons de conclure une trêve, de la meilleure foi du monde, puisque le fils et le neveu du chef des Batokas se trouvent au milieu de tes guerriers. Cette trêve ne sera rompue que si tu le veux bien.

» Laisse-moi parler aux Batokas. Ils m'aiment, et tu vas les voir dans un moment déposer leurs armes.

– C'est bon. J'ai foi en ta promesse. Va.

– Toi, Albert, et vous Joseph, accompagnez-moi. Il est urgent de circonvenir habilement Sam Smith en s'adressant à sa cupidité, sinon, une catastrophe est imminente.

Les deux troupes étaient à portée de la voix. Les trois Français firent plusieurs pas encore et s'arrêtèrent à quelques enjambées du bushranger

qui avait opéré la même manœuvre.

– Ma foi, messieurs, fit-il, sans préambule, avec son impudence gouailleuse, il faut convenir que le hasard opère de singuliers rapprochements.

– En effet, master Smith, mais, comme le temps presse, trêve de propos oiseux, et au fait, si vous le voulez bien.

– À vos ordres, messieurs.

» Permettez-moi pourtant de vous faire préalablement observer que votre présence parmi les ennemis de mes nouveaux amis me cause un véritable préjudice.

– Nous sommes les premiers à le regretter, master Smith, et c'est positivement pour empêcher ce malheur que nous voulons traiter avec vous.

– Oh ! monsieur, interrompit durement le bandit, entendons-nous bien. Ma ressemblance avec l'un de vous m'a rendu dépositaire d'un secret trop important pour que je ne veuille pas en profiter dans les plus larges proportions.

» Vous savez ce dont il s'agit. Du Trésor des

anciens Rois Cafres, n'est-il pas vrai ? Eh ! bien, je veux tout... ou rien. C'est le seul accommodement que je puisse vous proposer. Tout si vous ne voulez pas gêner mes opérations... sinon rien, car alors, vous aurez eu ma peau.

» C'est mon dernier mot.

– Voici, murmura à demi-voix Albert, un impudent coquin que je vais bâillonner d'un lingot de plomb.

– Tenez, monsieur, reprit le bandit, je serai franc. Vous êtes des explorateurs, moi, un simple aventurier. Ce que vous faites pour la gloire ou pour tout autre motif qui m'échappe, je le fais, moi, pour l'argent, sans m'arrêter aux moyens quels qu'ils soient.

» Vous êtes désintéressés, je suis cupide. Que vous importent ces querelles entre les noirs riverains de ce fleuve ! Que vous importent quelques poignées de cailloux pour lesquels on va s'entre-tuer tout à l'heure, quand il y a, non loin d'ici, des infortunes poignantes à secourir. des infortunes qui me briseraient le cœur si j'en

avais encore un.

– Que voulez-vous dire ? interrompirent d'une seule voix les trois amis, à la générosité desquels nul ne pouvait faire un inutile appel.

– Que vous trouverez, à moins de deux journées de marche, dans la direction de l'Est, un attelage conduit par un gredin qui me paraît entendre l'existence avec une complète absence de préjugés.

– Achevez.

– Que ce wagon sert de prison ambulante à deux pauvres femmes auxquelles le gredin en question doit rendre l'existence passablement dure, à en juger par le soin rigoureux qu'il met à les consigner, et si j'en crois les termes d'un document tombé par hasard entre mes mains.

– Deux femmes !... Vous dites bien deux femmes ? demanda Albert en proie à une singulière émotion.

– Oui. L'une est Européenne, Française même, comme semble l'indiquer son nom.

– Vous en souvenez-vous ?

– Ma foi, je vous avouerai que je n'ai pas la mémoire des noms. Mais, si cela peut vous intéresser, prenez connaissance des quelques mots tracés sur le premier feuillet de ce livre.

» Je l'ai conservé, je ne sais trop pourquoi. Prenez-le pour ce qu'il m'a coûté... c'est-à-dire sans même me donner un remerciement.

Le bandit présenta la Bible trouvée sous le bauhinia à Albert qui s'était rapproché.

Le jeune homme l'ouvrit en tremblant, et ses regards tombèrent sur les caractères sanglants. Un frisson rapide le secoua de la tête aux pieds. Ses yeux dilatés par l'épouvante ne voyaient plus, sa gorge serrée comme par un étau, ne pouvait proférer aucun son. Puis, il oscilla d'avant en arrière, comme si la vie s'était retirée tout à coup de son être. Il allait s'abattre sur le sol si Joseph ne l'eût vigoureusement étreint à bras le corps. Cette subite défaillance chez un pareil homme effraya Alexandre qui sans en connaître encore le motif, pressentit soudain une épouvantable catastrophe.

Par un de ces irrésistibles efforts qui brisent un

organisme ou triomphent de l'émotion, Albert réagit soudain et poussa un cri farouche. Récupérant sa jeune et puissante énergie, il échappa à l'étreinte de Joseph et tendant le livre à Alexandre, il s'écria d'une voix qui n'avait plus rien d'humain :

– Tiens !... lis !... mais lis donc.

Alexandre que son calme n'abandonnait jamais, lut à demi-voix, avec un sang-froid effrayant ces lignes désespérées, pendant que Joseph, suspendu à ses lèvres écoutait, semblable à la statue du Désespoir. N'eût été le tremblement de sa voix et la pâleur livide répandue sur les traits du lecteur, master Smith, seul témoin désintéressée de cette scène poignante, eût cru qu'il partageait son indifférence. La fureur de Joseph éclata en un rugissement farouche au moment où Alexandre prononça d'un accent brisé ces trois derniers mots : Comtesse de Villeroge.

– Et c'est madame Anna... ma bienfaitrice, la femme de celui que j'aime le mieux au monde... C'est elle qui est prisonnière... ici, à deux pas de nous.

» Malheur à ceux qui l'ont enlevée. J'inventerai des supplices nouveaux pour les punir. Les brigands !... Il me faut une pinte de sang pour chaque larme... Un lambeau de chair pour chaque soupir... Non !... ce ne sera pas assez.

Albert avait repris possession de lui-même.

– Partons, dit-il avec une intonation rauque... Cet homme a dit à deux jours de marche. Il nous suffira de douze heures. Nous courrons jusqu'à épuisement. Mais, nous arriverons. Et alors, tu l'as dit, Joseph, malheur à ceux qui me l'ont ravie.

» Oh ! maudite soit cent fois ma folle ambition !

– Oui, partons, répondirent d'une seule voix Alexandre et Joseph.

» Mais, reprit en se ravisant le premier dont le calme ne se démentait pas, nous avons besoin d'indications plus précises. Nous ne pouvons, sous peine de subir un échec déplorable, nous lancer ainsi à l'aventure.

– J'ai dit dans la direction de l'Est, fit Sam Smith qui n'espérait pas rester à si bon compte seul maître de la place et dont l'âpreté s'accommodait si bien de ce brusque départ dont la cause pourtant l'intriguait malgré lui.

» Vous n'avez qu'à marcher dans la direction du soleil levant, et vous trouverez bientôt la trace du chariot.

Les trois amis n'avaient pour tout arme que leurs couteaux et la carabine d'Alexandre, et ce dernier jetait malgré lui un œil d'envie sur celle que Smith portait en bandoulière.

– Monsieur, lui dit-il enfin, il ne nous appartient pas de juger à quel motif vous avez obéi en nous faisant cette révélation. Vous voyez à notre émotion, que votre confidence a pour nous un intérêt capital.

» Le temps presse. Nous allons entreprendre une expédition pour laquelle nous ne sommes pas prêts. Les armes nous manquent. Voulez-vous me céder votre carabine.

– Comment donc ! mais, avec le plus grand

plaisir répondit en goguenardant le bandit. Si toutefois, vous pouvez me verser sur l'heure les cinquante mille francs auxquels j'estime sa valeur.

– Je vous en donne cent mille avec les munitions, répliqua froidement Alexandre.

Le bushranger eut comme un éblouissement.

– Marché conclu, fit-il en tendant une large cartouchière aux flancs rebondis, et en présentant l'arme par la crosse.

– Donnant, donnant, dit Alexandre en vidant ses poches pleines de diamants bruts dans le casque du bandit dont les mains tremblaient en recevant le prix exorbitant de son marché.

» Maintenant, adieu et merci, je suis votre obligé. Permettez-moi, à ce titre, de vous donner un conseil. Les Makololos et les Batokas ne demandent qu'à vivre en paix. Ne les poussez pas à la guerre. Restez près d'eux. Vous obtiendrez tout ce que vous désirez par la douceur. Vous m'avez bien compris ; j'ai dit : *tout* ; quelles que soient vos prétentions.

– À votre tour, un mot seulement. Dites-moi donc le nom de celui de vos amis auquel j'ai remis le volume.

– Il se nomme le comte Albert de Villeroge.

– Ah ! Diable ! Vous m'en direz tant. Je crois, Dieu me pardonne, que le drôle qui a enlevé sa femme va passer avant peu un mauvais moment.

» Cela le regarde, d'ailleurs, et il aura ce qu'il mérite. Quant à moi, je viens de négocier une excellente affaire. La cession de mon arme me gênera peut-être pour conquérir le Trésor des rois Cafres... Mais, bah ! il vaut mieux tenir que de courir. D'autant plus que vous m'avez fait large mesure...

» Tiens !... Où sont-ils donc passés ?...

Albert, Alexandre et Joseph, laissant le bandit à son monologue, avaient pris leur course à travers bois. Ils disparaissaient déjà derrière les taillis, au grand ébahissement des noirs, qui, ravis d'échapper, grâce à ce dramatique incident, à une bataille meurtrière, s'apprêtaient à célébrer le traité de paix par une de ces réjouissances dont ils

ont seuls le secret.

Les trois amis, sans souci de leurs forces à ménager, marchent, ou plutôt volent à travers bois. Nulle parole n'est échangée. La vie pour eux se résume dans une seule fonction, faire de la route.

Qu'importent les épines qui ensanglantent leur chair, les fondrières où ils s'envasent, les racines qui les font trébucher ! Qu'importent aussi les nuées d'insectes au dard venimeux, la température de serre chaude que nulle brise ne rafraîchit, la sueur qui ruisselle sur leurs membres ! Qu'importent enfin la courbature, la soif, la faim !

Ils vont, à travers tous les obstacles, franchissant les troncs pourris, allongés sur le sol, et sous lesquels sommeillent les reptiles, trouent les taillis épais devant lesquels reculeraient les fauves, s'élancent à travers les rivières aux eaux traîtresses, sans autre préoccupation que cette direction de l'Est dans laquelle ils se maintiennent grâce à leur science de coureurs des bois.

C’est tantôt l’un, tantôt l’autre qui tient la tête, selon que l’un d’eux a été un moment retardé par une chute, un faux pas ou un hallier impénétrable. Nul ne pense à s’arrêter. Un cri, un coup de sifflet, une branche cassée, servent à indiquer la voie au retardataire d’un moment qui, bientôt, de la dernière place passe à la première, tant une fraternelle et touchante émulation les pousse irrésistiblement vers leur unique but. Ils sentent, en outre, que cette marche désordonnée, à laquelle ne saurait résister une organisation vulgaire, ne pourrait plus être reprise si elle était interrompue ; et puisant dans leur mortelle angoisse de nouvelles forces, ils bondissent sans mot dire, le flanc haletant, le regard fou, terribles de colère et de douleur.

La nuit seule interrompit cette course furieuse. Il fallait bien s’arrêter, sous peine de multiples et inévitables périls. Ils se laissèrent tomber lourdement sous un banian isolé, et s’endormirent de ce sommeil de plomb qui suit les fatigues écrasantes, les émotions poignantes, et sur lequel, trop souvent hélas ! plane lourdement le cauchemar lugubre.

Un formidable coup de tonnerre les éveilla soudain. Le jour allait apparaître. Mais les hôtes ailés de la forêt ne saluaient pas le retour de l'astre du matin par leur habituelle fanfare. Tous se taisaient effrayés devant la convulsion de la nature. Cette diane brutale, sonnée par la nuée sombre, les fit tressaillir, comme le coup de canon annonçant à deux armées en présence que l'instant fatal approche. Rappelés soudain au sentiment de la réalité, ils étendirent douloureusement leurs membres brisés, se serrèrent silencieusement la main, et Alexandre prononça ce seul mot :

– Partons.

Les premiers pas furent horriblement pénibles, et les trois amis, tenaillés par la faim, à demi paralysés, les articulations comme ankylosées, se demandèrent avec angoisse, s'ils pouvaient continuer leur marche. De larges gouttes de pluie claquèrent bientôt sur les feuilles, et cette ondée bienfaisante, en rafraîchissant l'air embrasé, eut aussi pour effet de rendre à leur corps sa souplesse et sa vigueur. Puis la trombe s'abattit

sur la forêt, et enveloppa d'un ruissellement indescriptible les cimes, les branches et les herbes.

– Mais, nous sommes donc maudits ! s'écria Albert dont un sanglot déchira la gorge.

– En avant ! hurla Alexandre entre deux rafales. Quand bien même nous ne pourrions faire que cent pas.

– En avant ! reprit Joseph, comme un écho plein d'énergie.

Et tous trois, sublimes de volonté, indomptables devant le cataclysme qui se déchaînait dans toute son horreur, s'avançaient, eux, les infiniment petits, perdus dans l'immensité, se heurtant aux géants déracinés, trébuchant dans les lianes rompues, roulant au milieu des herbes géantes, mais se relevant toujours plus forts, plus audacieux.

Tant de courage devait être enfin récompensé. Peu à peu, la forêt s'éclaircit. Un sable fin, tassé par la pluie, remplaça bientôt la terre accidentée des grands bois. L'ouragan s'apaisait lentement,

les grondements de la foudre s'éteignaient. Bientôt, le soleil, chassant les nuées, troua l'opaque rideau de brumes, et incendia d'une coulée lumineuse une portion du sol foulé par les trois amis. Ils se trouvaient sur une vaste dépression de terrain absolument découvert. À leurs pieds, un torrent grossi par la pluie d'orage, roulait ses eaux jaunâtres, chargées de sable, sur lesquelles tourbillonnaient des débris de toute sorte.

Ce torrent, large d'environ deux cents mètres, devait, en temps ordinaire, n'être qu'un humble ruisselet facile à franchir. De l'autre côté, un lourd chariot, à demi submergé, apparaissait au milieu des eaux comme un îlot de bois et de toile. La situation de ce véhicule était des plus critiques, et ses habitants devaient courir un danger immédiat, s'ils n'avaient pu l'abandonner à temps pour fuir l'inondation.

Par un de ces pressentiments mystérieux que rien ne semble justifier et qui s'imposent fatalement à l'esprit, la vue de ce wagon produisit sur Albert une étrange impression. Il eut comme

un éblouissement. D'un geste inconscient, il le montra du doigt à Alexandre qui secoua doucement la tête et murmura :

– Tous les drays se ressemblent, mon cher Albert. Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre ?

– Mais pourquoi ne serait-ce pas lui ?

– Il faudrait, pour nous en assurer, attendre le retrait des eaux.

– Je ne puis pas attendre.

– Essayer de franchir cette rivière à la nage, serait courir à une mort certaine. Dans quelques heures, elle sera rentrée dans son lit.

– Si nous trouvions en remontant un passage un peu plus resserré.

– Je ne demande pas mieux. Mais, procédons sans précipitation, d'autant plus que le wagon me semble inhabité.

Les couches d'air lavées par la pluie possédaient une diaphanéité qui permettait d'analyser les moindres détails comme si la distance eût été diminuée de moitié. À ce moment, les trois amis stupéfaits apercevaient

distinctement une forme humaine émergeant de l'eau, et se hissant jusque sur la galerie de l'avant.

– Tiens !... Vois, fit Albert haletant.

Puis, on entendit répercuté sur la masse des eaux comme l'appel désespéré d'une voix de femme.

Un frémissement convulsif les secoua soudain en entendant ce cri. La forme aperçue, tout d'abord, se dressa de toute sa hauteur, et Albert laissa échapper une terrible exclamation de fureur en reconnaissant cette silhouette massive :

– Klaas le Boër !... Je m'en doutais.

XVI

Désespoir. – Secours inattendu. – Le contrepoison. – Emplâtres et lotions de Mokoun.– Terreur d'un bandit. – Le wagon va être submergé. – Dray et bateau. – Les trois Français devant le torrent. – À travers l'inondation. – Au camp des mineurs. – Qui étaient les deux médecins improvisés. – Zouga et le Bushman. – Master Will. – Infâme trahison. – Arrêtés sous l'accusation d'assassinat. – Le wagon disparaît sur les eaux.

Si tous les mineurs avaient été victimes du sauvage moyen de défense mis en œuvre par Klaas pour assurer sa propre sécurité, quelques-uns ne furent atteints que d'une façon relativement bénigne par le suc des Euphorbes. Ils purent, en dépit de souffrances très vives, pourvoir au sauvetage de ceux que la liqueur

corrosive avait, pour le moment, complètement aveuglés. Il était grand temps, car ces derniers eussent infailliblement été entraînés peu après, lorsque la trombe d'eau s'abattit sur la région. Le dernier avait été ramené sur le rivage au moment où retentissait le premier coup de tonnerre, précédant de quelques minutes le déchaînement subit des éléments.

Décrire l'aspect de la clairière, pleine tout à l'heure de cris joyeux, et d'où jaillissent maintenant des hurlements et des blasphèmes vociférés dans toutes les langues et sur tous les tons, serait impossible autant que superflu. Ces malheureux, si cruellement frappés, ne sachant à quelle cause mystérieuse attribuer cette soudaine catastrophe, entremêlent d'appels déchirants leur concert de malédictions, sans que nul, parmi les plus valides, puisse apporter un remède à ce mal dont ils ignorent la cause. Les premières gouttes de pluie, en tombant sur les visages contractés, en baignant leurs yeux sans regards, aux paupières tuméfiées, leur procurent cependant un soulageaient passager. Mais, ce n'est là qu'un palliatif bien insuffisant. La plupart d'entre eux,

en somme, sont fatalement condamnés, sans une médication énergique et parfaitement efficace.

C'est alors que deux hommes, errant à travers le bois, accourent en entendant ces clameurs poignantes, et contemplent, stupéfaits, ce spectacle lugubre. Ce sont deux noirs vêtus d'un simple lambeau de cotonnade bleuâtre leur entourant les reins, et armés chacun d'un arc, d'un carquois en peau de léopard, et d'un faisceau de sagaies. L'un est un Cafre superbe, aux traits intelligents, aux membres puissants, à la taille élancée. L'autre, plus petit, aux jambes arquées, aux bras trop longs, au torse ramassé, semble posséder une vigueur athlétique. Son masque écrasé, à l'expression farouche, se détend peu à peu, et reflète bientôt une singulière expression de pitié.

Il interpelle avec volubilité son compagnon, et prononce une longue phrase patoisée d'une voix gutturale. Celui-ci répond par ce geste expressif de doute, qui dans tous les langages figurés signifie : « Je ne sais pas. » Le premier s'avance alors vers un des malades, inspecte ses yeux, et

s'approche d'un second, puis d'un troisième. L'identité des symptômes est évidente pour lui. Il hoche la tête d'un air entendu, et s'adresse à un de ceux sur lesquels le poison a eu le moins d'influence. L'homme devine la question plutôt qu'il ne la comprend, et sachant que les indigènes possèdent parfois d'excellentes panacées pour guérir les affections locales, il lui montre la rivière et lui explique par signes, que ses compagnons ont été ainsi frappés au moment où ils prenaient leur bain.

Le noir sourit, inspecte d'un rapide regard le cours d'eau que fouettent déjà les gouttes de pluie, il y trempe son doigt et le porte à sa langue.

– Je ne m'étais pas trompé, semble-t-il dire à son compagnon qui a opéré la même manœuvre, et ébauché une grimace significative en sentant l'impression du suc corrosif.

Tous deux alors échangent quelques paroles rapides, au milieu desquelles le mot de *mokoun* revient fréquemment. Puis, ils s'élancent à travers bois, en ayant soin toutefois, de déposer leurs armes sur le sol, comme pour dire : « Nous allons

revenir. »

Le mineur que cet incident a subitement rasséréné, fait entendre à ses compagnons quelques paroles d'espoir. L'absence des noirs est fort courte. Ils reviennent bientôt portant chacun un énorme fagot de branches couvertes de feuilles, au moment où l'orage et la pluie se déchaînent avec rage. Sans se préoccuper de la fureur des éléments, les deux hommes saisissent chacun une poignée de feuilles qu'ils mâchent rapidement. Puis la bouche pleine, les lèvres frangées d'une salive verdâtre, ils avisent chacun un de ces plats de fer-blanc communs aux mineurs, et que la pluie avait à moitié remplis. Ils crachent dans ces récipients, la substance transformée en une bouillie grossière, et la pressent énergiquement avec leurs doigts. Leur premier interlocuteur qui assiste impatient à cette manœuvre, comprend que c'est là le remède attendu. Plein de confiance, il trempe un morceau d'étoffe arraché à une manche de sa chemise, dans ce primitif produit de la pharmacopée indigène, et l'applique sur ses yeux. Un cri lui échappe soudain. Une douleur lancinante lui

traverse le crâne et s'irradie à travers le cerveau. C'est l'affaire d'un minute à peine, puis, le mal se calme comme par enchantement. Il retire le bandeau, et ne peut retenir une exclamation de joie. Il voit ! Et sauf une sensation désagréable analogue à celle que produit un gravier ou plutôt un cil introduit entre les paupières, il est guéri.

– Courage ! mes amis, s'écrie-t-il d'une voix qui domine un moment les éclats de la foudre, courage ! Nous sommes sauvés.

» À l'œuvre, les plus valides. Venez aider ces braves noirs qui ne pourraient suffire à nous panser tous. Venez, car le temps presse.

Ces mots raniment tous les malades, et l'espoir semble renaître. Des poignées de feuilles sont distribuées à la ronde. Tous mastiquent à bouche-que-veux-tu, et telle est leur désir d'être au plus tôt soulagés, qu'ils s'appliquent sur les yeux l'emplâtre lui-même, sans attendre sa parfaite dissolution dans l'eau que renferment les vases de fer. C'est inutile d'ailleurs, car la pluie qui ruisselle en nappe, sert de véhicule à la bienfaisante infusion, et la fait pénétrer jusqu'aux

derniers replis des conjonctives corrodées.

Les noirs se multiplient, courent de l'un à l'autre, opèrent leur distribution, renouvellent les emplâtres, et rient sous la torrentielle averse, de leur bon rire si franc et si communicatif. Aux hurlements de rage, succèdent bientôt des exclamations de bien-être, et un véritable concert d'actions de grâces. Tous n'ont pas recouvré la vue, mais les douleurs sont apaisées, et tout fait prévoir que la guérison ne se fera pas trop attendre. Le mineur qui le premier a eu affaire aux médecins improvisés, examine alors curieusement la plante, et en dépit des clignements précipités de ses paupières, semble la reconnaître.

– Mokoun ?... dit-il aux noirs sous forme d'interrogation...

– Mokoun, répondent-ils simultanément.

– Mais, si je ne m'abuse c'est le poison des bœufs...

» Oui, c'est bien cela. Voilà, par exemple, qui est un peu fort. C'est en effet l'arbrisseau avec

lequel Cornélis et Pieter ont empoisonné l'attelage de leur cher frère. Il me semble encore entendre le borgne donner à ce vilain moricaud qu'ils appellent Caïman, le mangeur d'hommes, l'ordre de porter le mokoun aux animaux enfermés dans le kraal !...

» Un bien vilain tour qu'ils ont joué là à master Klaas ; car, campé comme il l'est dans une dépression de terrain, privé des moyens de battre en retraite devant la crue qui monte et s'avance avec la vitesse d'un cheval au galop, il court grand risque d'être submergé. Tant pis pour lui, après tout. C'est un gentleman fort peu digne d'exciter la compassion. Que ne s'est-il franchement mis avec nous, pour rechercher le trésor, au lieu de s'enfermer bêtement dans sa maison roulante, et d'émettre cette prétention au moins indiscrète, de tout garder pour lui.

» Encore une fois, tant pis, et l'inondation va nous débarrasser sans danger d'un compétiteur gênant.

» C'est égal, je voudrais bien connaître la cause de cette catastrophe qui vient ainsi de

s'abattre sur nous à l'improviste. Qui sait s'il n'y a pas là-dessous quelque diablerie !

» Tiens ! À propos, où sont donc les deux Boërs et le prédicant ? Ces coquins nous auraient-ils trahis ? Ne seraient-ils pas retournés près de Klaas ?

Ainsi qu'on a pu le voir, le digger ne se trompait qu'à moitié. Ils étaient indignement trahis par Cornélis, Pieter et le Révérend, mais ces derniers avaient bien d'autre soucis que de prêter main-forte au sauvage blanc.

Klaas terrifié en entendant l'inondation eut d'abord la pensée d'arracher du wagon Esther et madame de Villeroge, pour les soustraire à une mort imminente. Il n'en eut pas le loisir tant l'invasion des eaux fut brutale. Ce fut comme un changement à vue qui s'opéra instantanément dans la configuration des terrains découverts quelques moments auparavant. La nappe liquide se rua comme une cascade dans cette dépression, servant de collecteur aux milliers de filets d'eau coulant épars de droite et de gauche, et atteignit d'emblée les essieux du dray. Klaas poussa un

juron terrible en se voyant cerné, et en constatant jusqu'à l'impossibilité de gagner à la nage la rive qui fuyait de plus en plus. Sa vigueur athlétique n'eût pu elle-même lui permettre de lutter contre ce courant furieux.

Après quelques minutes, une seconde poussée se produisit comme une de ces lames de fond si redoutées des navigateurs. La vague battit les parois du chariot qui gémirent lugubrement. Une clameur d'épouvante échappa aux malheureuses recluses, dont la situation était d'autant plus horrible, qu'elles se trouvaient dans une obscurité presque complète.

Par un phénomène étrange, le wagon qui eût dû être renversé du coup, ou tout au moins disjoint, et par cela même aussitôt submergé, oscilla doucement d'avant en arrière. Puis, il tangua, roula comme une embarcation laissée à sec sur la grève et que soulève la marée montante. Plus de doute, il flotte, lourdement il est vrai, mais le danger de submersion, le seul à redouter, se trouve momentanément écarté. Enfin son assiette est excellente en raison du poids de la

caisse, et surtout des roues et des essieux qui forment naturellement le lest.

Klaas étonné comme pourrait l'être un pendu qui sent casser la corde au bout de laquelle il se balance, pénètre dans son retiro habituel transformé soudain en gaillard d'avant, et examine attentivement la configuration du véhicule.

L'agencement de cette machine, si primitive et si grossière en apparence, est véritablement merveilleux, et fait le plus grand honneur à la sagacité du premier possesseur. La caisse, formée de planches légères et pourtant fort résistantes, est intérieurement recouverte d'une mince plaque de tôle galvanisée, sur laquelle s'étendent des nattes de sparterie. Deux poutrelles placées dans le sens de la longueur, forment comme les virures d'un navire, sur lesquelles s'appuient de distance en distance des couples destinés à donner à l'appareil toute la solidité désirable. Rien n'a été négligé pour le rendre parfaitement étanche, car toutes les chevilles, toutes les têtes de boulons et tous les écrous laissent encore passer quelques

minces filaments d'étoupe.

Klaas, en véritable sauvage, n'avait jusqu'alors fait nulle attention à la disposition si ingénieuse, grâce à laquelle les voyageurs pouvaient parer à cette éventualité, si fréquente et si désastreuse, d'inondations imprévues. Il n'avait vu là qu'un dray analogue à ceux dont la forme et la matière sont restées invariables depuis les premiers temps de la colonisation.

– Ah ! pardieu, dit-il subitement rasséréné, il faut convenir que je suis un heureux coquin. Et ceux qui se sont donné la peine de venir empoisonner mes bœufs, ne se doutaient certes pas qu'avant peu mon dray serait mis en mouvement par une force qui ne craint ni la tsé-tsé ni le mokoun !

» Les pauvres bêtes ! Voici que le courant les roule et les emporte vers le fleuve. Quelle joyeuse aubaine pour les caïmans !

» À propos, et les mineurs ! Je n'entends plus leurs cris. Est-ce qu'ils seraient tous noyés ? Leur silence m'étonne. Ma foi ! qu'ils aillent au Diable et qu'ils y restent. Quant à moi, je vais

m’arranger de façon à me tirer d’ici. Voici l’orage apaisé. La pluie cesse, le soleil luit, c’est le moment de me mettre en route.

» Je ne suis pas un batelier expérimenté ; mais avec un peu de prudence et beaucoup de bonne volonté, je pourrai conduire à bon port ce singulier navire dont je suis si bizarrement devenu le capitaine.

» Il me faudrait au moins une rame... Ah ! parbleu, voici mon affaire.

Des arbres, arrachés par la tourmente, arrivaient enchevêtrés, et s’accrochaient à la palissade en partie démantelée. Le Boër n’eut qu’à choisir une tige bien droite, assez longue et suffisamment résistante. La couper et l’ébrancher en quelques coups de coutelas, fut l’affaire d’un moment. La palette fut fabriquée avec une planche enlevée au couvercle d’une caisse à biscuit, et attachée séance tenante avec des clous tirés du coffre à outils, toujours si bien garni.

Les eaux montaient encore, bien que la tempête fût complètement terminée. Avant peu, le wagon allait être soulevé au-dessus des pieux

formant le gros œuvre de la palissade. Klaas résolut d'attendre ce moment, tout en absorbant à la hâte quelques larges bouchées dont son organisme, en dépit de sa prodigieuse vigueur, commençait à ressentir un impérieux besoin.

Pendant ce temps, Albert, Alexandre et Joseph, mourant de faim, écrasés de fatigue, étreints par l'angoisse, étaient remontés en courant jusqu'au point où s'élevaient les rochers sur lesquels Klaas avait sabré les Euphorbes. Le lit du ruisseau, devenu torrent, se resserrait notablement en cet endroit, tout en acquérant une redoutable rapidité.

– C'est là qu'il nous faut passer, dit Alexandre, ou nous résoudre à attendre le retrait des eaux.

– Passons, répondit brièvement Albert dont les dents claquaient.

» Il faut éviter de mouiller les cartouches... nous allons en avoir besoin.

– Je passe le premier.

– Peu importe. Je te suis.

– Attends un moment. Je veux atteindre cet arbre déraciné qui arrive entouré d'une véritable

chevelure de lianes.

Alexandre s'élança et plongea afin d'échapper autant que possible au courant bien moins rapide, on le sait, dans les couches inférieures qu'à la surface. Il reparut à vingt-cinq ou trente mètres et poussa un cri de joie en constatant que l'arbre venait de s'accrocher aux pointes aiguës d'une roche récemment immergée.

Voulant faciliter le passage à ses compagnons et leur procurer le moyen de soustraire les armes et les munitions au contact de l'eau, il revint près d'eux en nageant d'une main et en tenant de l'autre une liane avec laquelle il comptait bien établir une communication avec l'autre bord.

Cette liane fut en effet attachée solidement et Albert avec Joseph qui, voyant l'intelligente manœuvre de leur ami, avaient préalablement assujetti sur leurs épaules les carabines et les cartouches, pour ne pas perdre une minute, opérèrent sans fatigue, en se halant sur l'amarre végétale, cette périlleuse traversée.

Ils arrivèrent tout ruisselants au campement placé immédiatement derrière les roches où

végétaient jadis les Euphorbes, et tombèrent au beau milieu des mineurs au moment où retentissait le concert d'actions de grâces motivé par la salutaire intervention des deux noirs.

Ces derniers aperçoivent aussitôt les nouveaux arrivants, et poussent un long cri d'allégresse auquel répond une triple exclamation de bonheur :

– Les chefs blancs !...

– Zouga !... c'est toi... Le Bushman, notre brave camarade.

Puis, un serrement de main nerveux dont la cordialité remplaçait de longues phrases.

La présence imprévue de ces deux auxiliaires, dont ils ont depuis longtemps apprécié la vigueur et l'inaltérable dévouement, est un rude appoint pour les Français. Ils vont en quelques mots les mettre au courant de la situation, et s'élancer avec eux vers le dray que l'on voit osciller à travers les branches, quand une soudaine clameur retentit à quelques pas.

Une troupe nombreuse d'Européens accourt

vers la clairière, en brandissant leurs armes. Cette troupe compte une cinquantaine d'individus, portant le costume des mineurs. À leur tête s'avance un personnage qu'ils reconnaissent aussitôt pour master Will, le policeman de Nelson's Fountain.

Tout entier à l'angoisse poignante du moment, ils ne remarquent pas l'aspect singulier de leur ancien compagnon, et se trouvent, en un clin d'œil entourés d'un cercle d'hommes dont l'aspect n'est rien moins que rassurant.

– Master Will !... s'écria Albert, nous vous avons rendu quelques services... Vous nous devez la vie... Je fais appel à vos sentiments... à tout votre cœur.

» Ma femme a été enlevée par un bandit. Elle est là... à quelques pas... dans ce wagon à demi submergé... Prêtez-nous main-forte... aidez-nous à l'arracher au péril mortel qui la menace... aux mains du misérable qui la retient prisonnière...

» Master Will... au secours !

Le policeman jette un coup d'œil oblique sur

sa troupe, tire de sa ceinture un revolver qu'il arme, puis, simplement, froidement, prononce du bout des dents ces quelques mots :

– Arrêtez-moi ces trois hommes ! s'ils résistent, fusillez-les sur place.

Albert, Alexandre et Joseph, atterrés, demeurent un moment immobiles, comme pétrifiés, n'en pouvant croire leurs yeux ni leurs oreilles. Le contact de mains brutales les rappelle soudain à la réalité. Plus de doute, le misérable argousin les trahit. Pourquoi ? dans quel but ?

Ils ne sont pas hommes à se laisser ainsi empoigner sans résistance comme des filous vulgaires. Ils se débattent comme des furieux, roulent en entraînant chacun un groupe humain, et tentent, mais en vain de s'arracher à cette multiple étreinte. Inutiles efforts. En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, ils sont garrottés, jetés rudement sur le sol et mis dans l'impossibilité absolue d'opérer un seul mouvement.

Albert, le sang aux yeux, l'écume aux lèvres, hurle, se tord, et mord les cordes qui

ensanglantent ses poignets. D'un suprême effort, il se lève, jette un regard affolé dans la direction du dray et voit le lourd véhicule glisser lentement, comme un bateau, sur les flots tumultueux. Il pousse un dernier cri et s'abat lourdement sur le sol.

– Mais, misérable, s'écrie Alexandre hors de lui, pourquoi cet infâme abus de pouvoir ?... Pourquoi nous arrêtez-vous ?... Qui êtes-vous donc ?... Que nous reprochez-vous ?

– Je suis homme de la justice coloniale, détaché au kopje de Nelson's Fountain, et je vous ai suivis jusqu'ici. Je ne commets aucun abus de pouvoir, car nous sommes sur les terres de Sa Majesté la reine. Vous êtes accusé du crime de vol et d'assassinat, et ces deux hommes sont vos complices.

» Vous aurez à rendre compte de ce double forfait aux représentants de la justice britannique, et serez jugé conformément aux lois.

Alexandre allait protester énergiquement, quand un homme revêtu d'un costume mexicain, le même qui avait jadis assisté Joseph dans son

duel contre l'Américain Dick, s'approcha d'Albert comme pour lui porter secours. Il frôla Joseph et lui dit à voix basse quelques mots en espagnol. Le Catalan tressaillit et demeura immobile. Puis au moment où le Mexicain se baissait sur le jeune homme toujours évanoui, Joseph, dont les liens venaient d'être tranchés par cet auxiliaire inattendu, fit un bond terrible, culbuta les mineurs qui se trouvaient sur son passage et s'élança en plein bois.

– À moi ! Zouga, cria-t-il d'une voix retentissante.

» Avaï !... Avaï !... Monsieur Alexandre. Je suis libre.

» Chien d'Anglais ! J'aurai ta peau, et madame Anna sera sauvée.

Troisième partie

Les drames de l'Afrique Australe

I

Pendant l'inondation. – Le Révérend perd tout prestige. – Pieter se défie des gens qui savent lire. – Stupeur de trois vauriens. – Un terrible boxeur. – Les Boërs rossés comme ils ne le furent jamais. – Comment l'inconnu guérissait les syncopes. – Cornélis et Pieter trouvent un maître. – Alerte. – Encore Sam Smith le bushranger. – Sombre histoire d'un bandit. – Délation. – Paiement de cinquante coups de fouet. – Comment l'éléphant se venge du crocodile. – Supplice du Révérend. – Mystères.

– Activez le feu, Pieter, je me sens glacé jusqu'aux moelles.

– Le fait est que cette inondation subite, succédant à la tempête, a singulièrement rafraîchi l'atmosphère.

– Brrr !... Si, comme le racontent les malins du Waal, les Hollandais nos pères jouissent pendant six mois de l'année d'une pareille température, je préfère cent fois la colonie à la métropole.

– Vous avez raison, Cornélis. J'avalerais, comme du petit-lait, une pinte de Cape-brandy bouillant.

Et Pieter grommelant, toussant comme un bœuf atteint de la pneumonie particulière à la région, se leva, ramassa une énorme brassée de branches d'acacia, formant une partie de la réserve mise de côté pour la nuit, et la lança dans le foyer. Les tiges épineuses saturées de gomme crépitèrent bruyamment, et lancèrent de longues coulées de flammes qui s'échevelèrent dans les ténèbres.

– Mais vous voulez donc nous jeter sur le dos tous les sacripants à peau noire ou blanche rôdant aux environs, s'écria d'une voix colère le Révérend qui, sanglé dans sa lévite, semblait insensible au froid humide tombant de toutes parts comme un immense suaire de glace.

– Je voudrais bien savoir comment et de quel

côté nous pourrions être surpris, riposta d'un ton bourru Cornélis.

» Nous payons d'ailleurs assez cher cet avantage, car, grâce à vous, nous sommes dans une jolie position. Nous avons fait la sottise de vous accompagner sur cette langue de terre où vous deviez trouver un point de repère indiqué sur votre fameux plan. Vous n'avez rien trouvé du tout. Mais en revanche, les eaux ont envahi la chaussée reliant la presqu'île au rivage, et nous voilà bel et bien prisonniers jusqu'à la fin de la crue.

– Est-ce ma faute, à moi, si l'un des trois acacias, mentionnés sur le plan de ce missionnaire maudit, a disparu.

» La cupidité vous rend stupides. Au lieu de récriminer comme des enfants volontaires, vous feriez mieux d'aviser aux moyens de sortir d'ici, afin de continuer nos recherches dès qu'il fera jour.

– La paix ! vieux coquin. Nous n'avons à recevoir de vous ni conseils ni réprimandes.

» Oh ! il est inutile de fouiller dans la poche où se trouve votre revolver. Avant d'avoir tenté le moindre mouvement suspect, sachez que je vous enverrais tenir compagnie aux alligators qui pataugent aux environs.

– Vous !...

– Oui, moi... parbleu ! Je ne sais véritablement pas ce qui m'arrête, en pensant que j'ai été assez niais pour ajouter foi à vos sornettes, et croire que ce torchon informe que vous cachez comme une relique pouvait nous donner cette opulence après laquelle nous courons.

– Cornélis a raison, renchérit Pieter. Vous autres, Européens, vous ne pensez qu'à spéculer sur notre peau, à nous piller et nous rançonner à merci.

» Puis, enfin, je me défie des gens qui savent lire.

– C'est vrai, interrompit Cornélis. Je vous demande un peu à quoi servent tous vos grimoires, quand on possède une paire de jambes et de bras solides, emmanchés à des torses

comme les nôtres...

– Un esprit exempt de préjugés, des yeux susceptibles de guider infailliblement la balle d'un roër...

– ... Et des mains soulevant comme une paille la hache de trente livres.

– Parlez-nous de Klaas. Voilà un gaillard qui comprend la vie.

– Au lieu de nous exciter contre lui, d'éparpiller nos forces en semant la division parmi nous, n'eût-il pas été plus sage d'opérer de concert avec lui.

Le Révérend supportait, avec une parfaite insouciance, ces récriminations en partie double. Il dardait sur ses deux interlocuteurs ses yeux bleu-d'acier, et semblait préparer une virulente réponse.

Un large rire qui éclata derrière son dos, arrêta tout net dans sa gorge l'apostrophe avec laquelle il comptait foudroyer les deux rebelles.

L'irruption soudaine d'une troupe de noirs ou la subite attaque de fauves eussent trouvé les trois

solitaires sur la défensive, tandis que, étant donné le lieu et le moment, cet éclat de gaieté produisit sur eux une singulière impression de stupeur. Les Boërs surtout, n'ayant de l'homme civilisé que l'épiderme, élevés de père en fils au milieu des superstitions les plus grossières, admettaient volontiers une intervention surnaturelle. Quel homme, en effet, eût été assez téméraire pour oser ainsi se rire des deux redoutables bandits devant lesquels tremblaient tous les aventuriers du pays. Le Révérend, au contraire, sur l'esprit duquel de semblables puérilités ne pouvaient avoir aucune prise, fut agité d'un pressentiment sinistre, et, pour la première fois peut-être, se sentit envahi par une terreur contre laquelle il essaya de réagir.

Il n'en eut pas le temps.

Le rire venait de s'arrêter. Quelques brindilles craquèrent sous un pas léger, et un homme de haute taille, vêtu à l'européenne, une lourde carabine en bandoulière, se détacha en pleine lumière. Il faut rendre aux Boërs cette justice que, voyant l'apparition prendre un corps et se

manifester sous une forme humaine, ils bondirent comme poussés par un ressort, et s'apercevant qu'ils avaient affaire à un seul individu, dédaignèrent de se servir de leurs armes. Leurs lourdes mains s'abattirent sur les épaules du nouvel arrivant qu'ils s'attendaient à voir plier comme un roseau, en dépit de sa carrure indiquant une force peu commune.

Cornélis, en effet, se vantait de colleter d'une seule main, en l'empoignant par une corne le bœuf le plus vigoureux, et Pieter se faisait un jeu d'arrêter par les pieds de derrière un poulain de trois ans.

L'inconnu résista comme un pilier de fer. Les sauvages blancs demeurèrent un instant stupides d'étonnement, et leur esprit, encore sous l'impression récente causée par l'éclat de rire, opéra un retour subit vers le surnaturel.

L'homme était bien en chair et en os. Cornélis et Pieter en firent sans plus tarder l'expérience. Avec une aisance parfaite, il se dégagea sans effort apparent de cette double étreinte, ramena ses deux bras devant sa poitrine et prit en un clin

d'œil une irréprochable attitude de boxeur.

Puis, ses poings, lancés comme des marteaux-pilons, jaillirent sous une irrésistible et savante propulsion. Cornélis, touché au creux de l'estomac, fit : Han !... étendit les bras et s'abattit de son long, avec un bruit flasque de chair aplatie.

– Celui-là est borgne... ne l'aveuglons pas, murmura le boxeur.

Pieter voulut opérer une brusque retraite de corps. Il n'en eut pas le temps. Frappé en plein front comme avec une massue, il fléchit sur les jarrets, poussa un cri rauque, et s'écroula en croix sur le corps de son aîné.

Celui qui venait d'accomplir cet effroyable tour de force, contempla un moment ce pittoresque enchevêtrement de torses et de membres et reprit, sans paraître remarquer le Révérend dont les dents claquaient d'épouvante :

– Voilà un joli coup double qui ravirait William Harrisson, mon premier professeur, si le digne homme n'avait reçu à Newgate les derniers

services du vieux Calcraft.

À ce nom de William Harrisson, le Révérend fit un bond comme s'il avait reçu une balle en plein cœur. Il s'élança vers l'inconnu et bégaya d'une voix haletante :

– Vous avez dit... William... Harrisson !...

– Silence ! coquin, riposta-t-il d'une voix dure. Tu parleras tout à l'heure... quand je t'interrogerai.

» Tes armes... Dépêchons...

Le Révérend affolé tendit son revolver.

– Bon. Mais ce n'est pas tout. Il me faut ce plan dont vous parliez il y a un moment.

– Mais... voulut protester le misérable dont la froide audace avait fait place à un inexplicable affaissement...

– Encore une fois, silence... et dépêchons. Je n'ai jamais répété deux fois un ordre.

Le gredin s'exécuta en tremblant de plus belle.

– Cela suffit... quant à présent.

Puis, voyant que les Boërs gisaient immobiles

comme des cadavres, il ajouta :

– Il faut faire revenir à eux ces deux rustres qui restent là, étalés comme des veaux.

Et comme le Révérend hésitait interdit.

– Allons ! pas tant de façons. Tu connais le procédé des voleurs d'or, n'est-ce pas. Le plus simple et aussi le plus efficace.

» Pardieu ! Ils ne sont pas morts. Je ne tue d'un coup de poing que quand je veux.

» Écarte leurs vestes. Entrebâille leurs chemises... Mets à nu les poitrails. Applique-moi un solide tison là-dessus. Appuie... ferme. Que ça leur flambe le cuir.

Les chairs pétillèrent sous la morsure du feu et une écœurante odeur de grillé se répandit dans les airs. Cornélis et Pieter, rappelés soudain à la vie par ce moyen d'une brutalité inouïe, se mirent à hurler comme des possédés.

– Voilà qui est bien, fit le boxeur avec son rire sarcastique.

» Eh ! debout, vous autres, et faites-moi grâce de votre musique, où je vous bâillonne de deux

nouveaux coups de poing.

Cornélis et Pieter dominés par cet accent impérieux, domptés pour la première fois de leur vie, surmontèrent l'atroce douleur causée par l'application des tisons, et se turent soudain. Les événements s'étaient déroulés avec une telle rapidité, le double choc qui les avait assommés avait été à ce point violent, que leur cerveau ne comprenait plus, que leurs poumons respiraient à peine.

Ils se dégagèrent lentement, promenèrent sur la lueur produite par le foyer un regard hébété, et s'assirent lourdement. avec des attitudes d'ivrognes.

– Ma parole, grogna Cornélis, il me semble avoir reçu dans la poitrine un coup de pied lancé par Kleinboy... mon cheval pie.

– Et moi, balbutia Pieter, c'est à croire qu'un arbre de cent pieds s'est abattu sur mon crâne.

– Chacun un simple coup de poing, octroyé par votre serviteur, dit en goguenardant le terrible inconnu.

» Allons, debout, camarades, nous avons à causer. Et, surtout, que la tentation ne vous vienne pas d'allonger les pattes sur vos armes vénérables, car alors je serais forcé de vous faire avaler à chacun le contenu d'un des canons de ma carabine.

Les Boërs, humiliés et plus que jamais démontés par cette assurance servie par une formidable vigueur, se relevèrent avec ces gestes brutalement maladroits de chevaux abattus entre les brancards d'une voiture.

– Maintenant, écoutez-moi. Il est bien entendu, n'est-ce pas, que vous êtes dorénavant à mon entière discrétion. Je viens de vous donner un échantillon, très faible, d'ailleurs, de mon savoir-faire. Mon procédé pour entrer en matière a été un peu vif, j'en conviens, mais je n'avais pas le choix des moyens. Puis, enfin, je l'ai employé parce que cela m'a plu, et qu'il était, mieux que de longs discours, à la portée de vos cervelles.

Cornélis et Pieter firent entendre un grognement pouvant à la rigueur passer pour un

assentiment.

– Je commanderai, et vous obéirez sans observation. Parce que je suis le plus fort, et aussi, le plus intelligent. Vous m'appartiendrez corps et âmes pendant un temps dont la durée sera subordonnée aux seuls événements, mais qui ne saurait être bien long.

» Votre existence à tous deux, et mieux encore votre intérêt, me garantiront votre fidélité. Car mon intention est de vous faire plus riches que vous n'eussiez jamais osé l'espérer.

Les faces brutales des deux rustres se déridèrent à ces derniers mots, et Pieter, en dépit d'une ecchymose bleuâtre qui gonflait son visage, ébaucha un sourire.

– On pourra s'entendre avec vous, gentleman. Car, si vous êtes en effet un peu vif, vous parlez d'or.

– Vous voulez dire de Diamant, mon camarade.

– Excusez ma curiosité, est-ce que vous penseriez aussi à la conquête du *Trésor des Rois*

Cafres ?

On voit, par cette précaution oratoire précédant son interrogation, que Pieter commençait à s'humaniser.

– J'y pense si bien, répondit avec une sorte de condescendance hautaine l'inconnu, que je vous adjoins à ma personne pour entreprendre cette conquête. Vous serez mes lieutenants et je partagerai avec vous selon vos mérites et aussi selon mon bon plaisir.

» Oh ! vous pouvez avoir foi en ma générosité. Quelles que puissent être vos prétentions, elles seront encore dépassées.

– Eh ! bien, tope là ! s'écrièrent les deux colosses en s'avançant la main ouverte.

– Bas les pattes, garçons, interrompit rudement leur interlocuteur. Je n'aime pas les familiarités.

Un léger clapotement se fit entendre à ce moment derrière le mince rideau de verdure fermant l'îlot du côté du fleuve.

L'inconnu prêta une oreille attentive à ce bruit

insolite dont il cherchait vainement à deviner la cause.

– C'est vous qui vous appelez Pieter, n'est-ce pas ? dit-il au balafré.

– Oui, gentleman.

– Prenez votre roër, avancez-vous jusqu'à la rive et inspectez minutieusement les environs. Si vous apercevez quelque chose de suspect, faites feu et repliez-vous aussitôt.

» Il serait véritablement trop absurde de nous laisser surprendre, comme vous l'avez été par moi tout à l'heure.

» À propos, la pirogue qui m'a amené, est amarrée de l'autre côté à une racine. Voyez si elle est toujours en place.

» Allez !...

Pieter encore tout engourdi, saisit son fusil, l'arma en appuyant le doigt sur la détente pour éviter le craquement de la batterie, et disparut sous la feuillée.

Il revint au bout d'un quart d'heure, et trouva Cornélis debout près de leur nouveau patron,

tandis que le Révérend, affaissé sur le sol, lançait de tous côtés les regards d'un loup pris au piège.

– Tout est calme, gentleman. La pirogue est à l'endroit indiqué. Quant au bruit que nous avons entendu, je l'attribue à deux caïmans échoués près d'un banc de vase. Ils se sont retirés en m'apercevant.

– Bon. Voici des caïmans indiscrets qu'il sera nécessaire de surveiller.

» Je vous disais tout à l'heure que nous allions avant peu nous emparer du Trésor et en faire trois parts.

– Votre Seigneurie veut dire quatre... ce qui est beaucoup.

– Ma Seigneurie a dit et voulu dire trois. L'effectif de ma troupe se compose de trois hommes.

» Il y a ici quelqu'un qui ne sera pas admis au partage.

Le faux missionnaire releva brusquement la tête.

– C'est ce personnage que vous connaissez

seulement sous le nom du Révérend, bien qu'il en possède un autre.

» N'est-ce pas, James Willis ?...

– Grâce !.... Pardon ! Sam, ne me tue pas.

– Silence ! quand je parle. Tu ne m'as pas reconnu, quand dernièrement je t'ai transporté avec ton compagnon à l'îlot de la grande cataracte. Il est vrai que j'avais pris soin de dissimuler suffisamment mon visage.

» Je me suis un moment demandé si je n'allais pas te casser la tête séance tenante. J'ai hésité pensant te retrouver plus tard. Bien m'en a pris d'ailleurs, puisque j'ai pu t'enlever tout à l'heure ce plan que tu dissimulais si précieusement, et grâce auquel je me fais fort de retrouver le Trésor.

– Comment, vous avez le plan ! gentleman, s'écria Cornélis tout surpris. Mais Votre Seigneurie sait donc lire ?

– Cornélis, mon garçon, vous avez la manie d'interroger. Il faudra vous en corriger, car je n'aime pas cela.

» Si vous n'y voyez que d'un œil, tâchez

d'ouvrir consciencieusement vos deux oreilles et de vous le tenir pour dit.

» Oui pardieu ! J'ai le plan du missionnaire anglais. Il n'était guère difficile à moi de savoir que ce coquin l'avait dans sa poche, car vous vociférierez comme des hérons-butors au moment de mon arrivée. J'ai fait mon profit de cette indiscrétion impardonnable pour des gens qui, comme vous, êtes rompus à la vie d'aventures.

» Encore une fois, garçons, écoutez sans interrompre.

» Et maintenant, à ton tour, James Willis.

» Nous sommes de vieilles connaissances, n'est-ce pas, et tu te souviens du jour où nous nous rencontrâmes pour la première fois.

» J'étais matelot à bord du clipper *Adélaïde* qui se perdit sur les écueils du détroit de Torres. Un navire battant pavillon hollandais recueillit les trois seuls survivants qui mouraient de faim sur le récif. J'étais un de ceux-là.

» J'en suis arrivé depuis à me demander souvent s'il n'eût pas mieux valu que mes os

desséchés fussent aujourd'hui incrustés dans la broussaille de pierres, car j'ai mené, à dater de ce moment, une singulière et terrible existence.

» Mais à quoi bon récriminer. Ce qui est fait est bien fait.

» Ceux qui nous sauvèrent étaient tout simplement des pirates écumant, pour leur propre compte, le littoral australien. Tu le sais d'autant mieux que tu étais un des commanditaires de l'association.

» Oh ! Je ne te reproche en aucune façon de m'avoir enrôlé bon gré mal gré parmi tes flibustiers. J'étais parfaitement libre de refuser et de rester sur le récif. Mais, j'étais jeune, je tenais à la vie... puis je devais posséder en naissant cette absence de préjugés qui a fait de moi Sam Smith le bushranger.

À ce nom redouté, les deux Boërs éprouvèrent un brusque tressaillement.

– Gentleman, un mot, demanda presque timidement Cornélis.

Smith fit de la tête un signe d'assentiment.

– Nous vous connaissons de nom et de réputation, et nous devons vous confesser, que nous avons jadis essayé de faire endosser à un Français, notre ennemi, la responsabilité de vos exploits.

– Oui, je sais cela. Ma prodigieuse ressemblance avec lui faillit bien souvent lui attirer des ennuis...

– Gentleman, je n'ai pas besoin de vous faire de protestations. Votre nom est pour nous la meilleure des garanties. Disposez de nous corps et âme, n'est-ce pas, Pieter ?

– Oui, répondit le Boër. Le gentleman n'avait pas besoin de nous assommer. Il lui suffisait de se nommer.

– C'est bien. Passons, interrompit le bushranger avec impatience.

» Tu m'entends, n'est-ce pas, James Willis ? Je retrouvai là, en ton aimable compagnie, William Harisson, mon ancien maître d'équipage, élevé à la dignité de second capitaine.

» William triompha sans peine de mes

dernières hésitations. Son exemple et tes conseils firent bientôt de moi un sacripant accompli. Notre association fut rompue par un de ces incidents qui interviennent fatalement dans l'existence des forbans. Les uns furent massacrés après une lutte acharnée contre les matelots d'un croiseur ; les autres furent amarrés au bout d'une corde, pour l'exemple ; les derniers enfin, furent emmenés en Tasmanie.

» Je réussis à m'évader et je dus faire tous les métiers, sauf le bon. Après avoir été écumeur de mer, je devins voleur de grands chemins. Je fus, pendant plusieurs années, la terreur des mineurs australiens, jusqu'au jour où, empoigné par la police coloniale, je te retrouvai au milieu d'un lot de convicts internés près d'Hobbart-Town.

» Des hommes de notre trempe ne pouvaient longtemps rester ainsi sous la férule des argousins. Nous résolûmes de nous enfuir. Tu fus l'âme du complot. Tout était prêt. Nous allions être libres. Un misérable nous dénonça. Je reçus pour ma part cinquante coups de fouet. Il fallait que j'eusse l'âme chevillée aux flancs pour ne

pas mourir, car le bourreau ne me ménageait guère.

Aussi, chaque fois que la terrible lanière bientôt rougie arrachait un lambeau de ma chair, je me jurais de découvrir l'infâme qui me replongeait dans l'enfer du bagne, et me faisait subir ce supplice atroce.

» Le traître avait été transporté sur un autre point du territoire, puis, bientôt gracié. Cette double faveur le désignait suffisamment à ses victimes.

Pendant les deux années que dura ma captivité, je vécus pour ma seule vengeance. Puis enfin, je réussis encore à m'évader. Il est bien difficile, je le répète, de garder en cage des rapaces de mon envergure. Je parcourus en tous sens l'Australie, semant partout la terreur, et cherchant mon ennemi avec l'âpre ténacité de ma haine inassouvie. Vains efforts, le coquin demeura introuvable. Les années s'écoulèrent, je revins en Europe, je fouillai les bas fonds de notre société de réprouvés. Rien. Je retournai sur le continent austral, sans que mon acharnement

obtînt le moindre succès.

» J'allais désespérer, et croire de guerre lasse que ce personnage avait enfin rendu son âme au diable, son patron, quand je trouvai sa piste sur notre colonie du Cap. Ma surprise fut extrême, je l'avoue, bien que je ne sois pas facile à émouvoir, en le reconnaissant sous l'habit d'un prédicant. Il n'y avait pas d'erreur possible. Le drôle qui nasillait en évangélisant les noirs du Gricqua-Land-Ouest, était bien mon ancien compagnon de bagne, le traître qui m'avait vendu, James Willis, enfin.

– Grâce !... grâce !... bégaya le misérable plus affolé que jamais.

Le bushranger continua imperturbablement, sans donner d'autre signe d'émotion que l'accentuation stridente de certains mots.

– Maintenant, tu vas mourir... Lentement... Tout seul... de soif... de faim. Les insectes vont trouer ta peau... Les vers te dévoreront vivant. Le soleil desséchera tes yeux... fera bouillir ta cervelle dans ton crâne et tu appelleras, mais en vain, la mort trop tardive à venir.

» James Willis, tu sais comment se venge l'éléphant du crocodile, son ennemi acharné qui ne lui laisse aucune trêve. Il le saisit dans sa trompe, l'emporte dans un endroit isolé, l'enclave solidement dans une fourche d'arbre entre ciel et terre... Puis, il s'en va tranquillement et le laisse périr.

» Je te réserve le même supplice.

Le bandit, à ces mots déroula froidement la longue ceinture de laine rouge ceignant ses reins, en déchira trois morceaux et dit à Cornélis :

– Empoignez-moi ce drôle. Ne le serrez pas trop. Évitez qu'il vous griffe et vous morde. C'est une bête venimeuse.

Les dix doigts du géant étaient un rude bâillon et le Révérend fut bientôt, en dépit de ses ruades et de ses soubresauts désespérés, dans l'impossibilité d'opérer aucun mouvement.

Le bushranger lui attacha en un tour de main les jambes et les poignets, lui posa sur la bouche un bâillon agencé de façon à lui permettre de respirer tout en étouffant ses cris.

Puis l'enlevant dans ses bras d'athlète avec autant de facilité qu'il l'eût fait d'un enfant, il le déposa à deux mètres du sol dans les branches fourchues d'un arbre placé près du foyer.

– Adieu, James Willis, dit-il de sa voix ironique. Repens-toi si tu le peux.

» Et nous, camarades, allons à nos affaires.

Les deux Boërs, en dépit de leur proverbiale brutalité, étaient vivement impressionnés par le spectacle de ces farouches représailles. Ils allaient emboîter sans mot dire le pas à leur terrible compagnon, quand celui-ci s'arrêta brusquement.

– J'entends encore ce singulier clapotis qui nous a si fort intrigués tout à l'heure. Cela n'est pas naturel. Nous sommes épiés. Les caïmans seraient moins tenaces... à moins toutefois qu'ils ne sentent la chair fraîche, ce dont je doute.

» Suivez-moi.

Les trois hommes s'avancèrent lentement jusqu'au bord de l'eau, et aperçurent distinctement deux barres noires flottant sur la

couche jaunâtre, lisse comme un miroir. Ces barres rigides longues de trois mètres environ, émergeant seulement de quelques centimètres, pouvaient être ou deux troncs d'arbres, ou la partie supérieure de la carapace de sauriens. Elles dérivaient doucement l'une derrière l'autre, sur la même ligne, comme si la première eût remorqué la seconde en produisant des cercles concentriques à peine visibles.

Smith épaula rapidement son arme et fit feu. La balle atteignit avec un bruit sec un des objets mystérieux, sans que l'oreille expérimentée des aventuriers ait pu distinguer si le projectile avait frappé un madrier de bois ou la substance cornée formant l'armature d'un caïman.

Aveuglés par la déflagration de la poudre, entourés d'un nuage opaque de fumée, aucun des trois compagnons ne put recommencer le feu. Chose étrange, les deux corps flottants opérèrent un brusque mouvement de retraite, avec ce bruit caractéristique de pagayes produit par les pieds palmés du caïman. Ils disparurent en un clin d'œil dans la ligne sombre formée par les arbres

bordant le rivage.

– Ce sont bien des alligators, dit à voix basse Pieter quand tout fut rentré dans le silence.

– Ils n'ont pas plongé, répondit Sam Smith en laissant apercevoir malgré son calme, une certaine préoccupation.

– Mais, repartit Cornélis, s'ils n'ont pas plongé, ils courent droit à la rive. Vous avez une barque, gentleman, hâtons-nous. Peut-être arriverons-nous à temps.

– Vous avez raison. *Go ahead !*

Ils passèrent en courant près du Révérend qui râlait, sans même l'honorer d'un regard. Le bushranger mit la main sur la liane servant à amarrer sa pirogue, et qui était, on s'en souvient, attachée à une racine. Il hala doucement et poussa une épouvantable imprécation en n'éprouvant aucune résistance.

La légère embarcation indigène avait disparu. Il ne restait plus dans la main de l'aventurier qu'un tronçon rongé, effiloqué du câble végétal.

En dépit de toute leur ingéniosité, nul parmi

eux ne pouvait attribuer une cause précise à cette rupture mystérieuse qui, en les privant de leur unique moyen de transport, les immobilisait sur l'îlot, jusqu'au moment du retrait des eaux.

II

Justice primitive. – La loi de Lynch. – Si le meurtre est un péché véniel, le vol est un crime qui ne se pardonne pas. – Les assises en pleine forêt. – Deux Français sans reproche au banc des accusés. – Nouvelle infamie de master Will. – Stupeur des deux amis en apprenant l'assassinat du mercanti de Nelson's Fountain. – Qui sera pendu ? – Procédé infaillible employé par le président pour faire parler un témoin. – Le médaillon d'Albert. – Pas de sursis. – Condamnation sans appel qui doit être suivie de l'exécution. – Triste fin d'un bourreau volontaire.

– Voyons, il s'agit de préciser. Cet homme est-il un voleur, ou simplement un assassin ?

– Je n'hésite pas à l'accuser de ces deux crimes.

– Vous n'hésitez pas... je le veux bien. Mais, sur quelles preuves établissez-vous ces présomptions.

– Dites cette certitude.

– Nous verrons en temps et lieu. Nous sommes des juges, non des ennemis ; et nous voulons examiner sans parti-pris les arguments de l'accusation et ceux de la défense.

» Si la sentence que nous prononçons est terrible, en ce qu'elle est sans appel, puisqu'elle entraîne la mort immédiate, nous voulons être éclairés avant de statuer en notre âme et conscience.

» On a trop souvent accusé, non sans raison, je le reconnais, les hommes formant le tribunal du juge Lynch de se laisser aveugler par la passion, de commettre des abus de pouvoir irréparables et de frapper des innocents.

» Nous avons le droit d'être inflexibles, à la condition d'être justes ; n'est-ce pas, gentlemen ?

Un murmure approbateur accueillit ces sages paroles, et quelques bravos éclatèrent soudain.

– Vous m'avez, à l'unanimité, chargé de présider ces débats. Je veux être à la hauteur de cette pénible mission, et la remplir sans pusillanimité, comme sans emportement.

» Répondez, vous qui vous faites l'accusateur de cet homme, dites-moi sur quoi vous établissez votre certitude.

– Mais... gentleman, permettez-moi une observation qui a bien sa valeur. Nous sommes ici sur les terres de Sa Majesté la reine. Le pavillon anglais flotte sur le principal établissement et...

– Où voulez-vous en venir ?

– À ceci : que moi, fonctionnaire nommé par le Lord gouverneur, je ne puis reconnaître la compétence de ce que vous appelez votre tribunal.

– Pas possible !...

– Sans doute. Vous êtes pour la plupart des mineurs occupés à l'exploitation de claims diamantifères, en un mot, de simples citoyens n'ayant aucune qualité pour remplir, de votre

propre autorité, les fonctions judiciaires et alors...

– Continuez, dit froidement le président.

– Je vous somme, au nom de la loi, d'avoir à me remettre l'accusé et son complice, afin qu'ils soient conduits au prochain chef-lieu de juridiction régulièrement établi, et jugés conformément à la loi.

Cette prétention souleva un véritable ouragan de cris et de blasphèmes. De tous côtés s'élevaient des protestations formulées dans un langage n'ayant rien d'évangélique, et d'une tournure beaucoup plus réaliste que parlementaire.

Le président laissa passer l'orage et reprit sans se départir de son calme.

– Vous me sommez au nom de la loi d'opérer en vos mains la remise des prisonniers, mais il fallait également vous emparer d'eux par le même procédé, et les arrêter vous-mêmes sans avoir recours à nous.

» En ce moment, ils ne vous appartiennent plus. Car, de deux choses l'une : ou ils sont

coupables, et constituent par cela même un danger pour notre exploitation ; il faut donc nous en débarrasser. Ou ils sont innocents, et alors n'avons rien à redouter d'eux ; dans ce cas les mains qui se fussent levées pour les condamner, se tendraient fraternellement vers eux.

– Mais, ignorez-vous donc que, aussitôt après l'assassinat, j'ai quitté sans hésiter ma résidence, que je me suis élancé sur la piste de ces hommes, que pendant de longs jours, bravant les fatigues, la chaleur, la soif, la faim, je me suis attaché à leurs pas, les poursuivant sans trêve ni merci, pour arriver à leur faire expier leur crime.

– Cela prouve que vous êtes un détective intelligent et zélé. Vous êtes payé pour assurer la sécurité des travailleurs, et vous avez fait votre devoir.

» Que demandez-vous de plus ?

» Eh ! bien, je vais vous le dire. Vous êtes un ambitieux qui voulez profiter d'un crime, et bénéficier, pour votre avancement du sang versé par un misérable. Je vois percer le bout de l'oreille, monsieur le policeman.

» Ma foi, tant pis pour vous. Nous n'avons pas à entrer dans ces mesquines questions d'intérêt personnel. Nous sommes, de par notre propre volonté, constitués en tribunal, et nous allons juger, ne vous en déplaise. Si la culpabilité des accusés est parfaitement établie, vous serez largement récompensé. Toute peine mérite son salaire. Si, au contraire, ils se justifient, vous recevrez trente coups de fouet. On ne dérange pas impunément d'honnêtes travailleurs comme nous qui avons pardieu ! bien autre chose à faire.

– C'est bon, riposta le policeman furieux, je ne parlerais plus. Je refuse absolument d'articuler le moindre grief.

– À merveille. Mais comme nul ne peut se moquer du juge Lynch, je vais commencer par vous faire fouetter jusqu'à ce que vous jugiez à propos de sortir de votre mutisme.

» Puis, si votre langue ne se délie pas, ce sera un malheur pour vous, car vous serez pendu !

» Et vous, messieurs, veuillez vous asseoir. Vous n'êtes encore que des accusés. J'aurai pour vous les égards auxquels ont droit des hommes

qui sont peut-être innocents.

Ces paroles dont la courtoisie n'excluait en aucune façon la fermeté, produisirent sur l'assistance une impression autrement puissante que les éclats de voix et les phrases ronflantes qui emplissent les prétoires où se tiennent les assises des nations civilisées. En outre, l'heure, le lieu, l'aspect du président improvisé, des jurés et des accusés, tout concourt à donner à cette scène un caractère d'étrangeté sauvage.

La nuit est sombre. Une vingtaine de torches formées d'un bois résineux, plantées en demi-cercle, brûlent en pétillant avec un flamme rougeâtre et fuligineuse. Cette lueur sombre éclaire fantastiquement les basses branches d'un banian monstrueux qui se projettent horizontalement, comme la charpente d'une coupole de feuilles. Debout, tête nue, se tient le groupe des mineurs du kopje Victoria. Pittoresquement vêtus de leurs haillons de travail, ils offrent un mélange inénarrable de plaids, de ponchos, de chemises rouges, de vestes, d'où émergent des faces tannées par le soleil, des bras

aux muscles saillants comme des cordes, des poitrines brunies au grand air. Anglais, Péruviens, Allemands, Mexicains, Irlandais, Argentins, Australiens, Espagnols, Chinois même, fraternellement confondus, oubliant pour un moment leurs rivalités nationales ou leurs compétitions individuelles, oubliant aussi l'ardente convoitise et l'âpre labeur du diggin, écoutent, dominés par l'accent du président, comprenant, pour la première fois peut-être, que la justice primitive établie par John Lynch n'est pas la fête du sang, la rage de l'homicide, la farandole autour du cadavre.

Toutes ces figures énergiques, émaciées par le travail et les privations, reflètent les impressions les plus diverses, et tous ces yeux luisants, aux paupières éraillées par les poussières impalpables des daims, se portent tantôt sur les accusés, tantôt sur le président. Ce dernier leur fait face. Il est assis, le dos appuyé au tronc du banian, sur une énorme racine. C'est un homme d'une quarantaine d'années, qui porte haut sa tête au front puissant, fortement dégarni, et dont les traits flétris, mais superbes, disparaissent sous une

longue barbe brune semée de nombreux fils d'argent. Nul ne sait son nom. On l'appelle l'Ingénieur. Probablement à cause de sa vaste érudition et des connaissances techniques dont il a fait preuve dans son exploitation. Il semble d'ailleurs jouir d'une grande influence, puisque ses compagnons de travail lui ont confié les redoutables fonctions dont il s'acquitte avec autant de tact que de fermeté.

À sa droite, master Will, que l'on a reconnu, redresse sa haute taille et essaie de payer d'audace, nonobstant la rude mercuriale qu'il vient de recevoir, et malgré la terrible menace qui plane sur sa tête.

À gauche enfin, Albert de Villeroge et Alexandre Chauny, que le gredin ose accuser, en dépit des bons offices dont il leur est redevable, se tiennent tristes et fiers, sans forfanterie comme sans faiblesse, et produisant sur tous ces déclassés qui se connaissent en courage la plus favorable impression.

Albert, dévoré d'angoisse, semble étranger a ce qui se passe autour de lui. Sa pensée

accompagne la chère captive au secours de laquelle il voudrait voler, et dont l'implacable fatalité l'a séparé, au moment où, plus que jamais, la pauvre enfant avait besoin de protection.

Il espère pourtant, car Joseph est libre et il a une foi absolue dans l'adresse et le dévouement de son frère de lait. L'essentiel est de sortir de ce mauvais pas. Il essaie de réagir, de vaincre ses préoccupations et il y parvient à peine.

Heureusement qu'Alexandre est là. Aussi à l'aise que s'il se trouvait dans un salon parisien, il semble plutôt un spectateur qu'un acteur du drame qui se joue en ce moment, et auquel il fournira peut-être un terrible dénouement. Il attend paisiblement l'occasion de répondre à une question, et fait son profit de la maladresse avec laquelle vient de procéder master Will. La situation ne lui paraît aucunement compromise, au contraire.

Les diggers, chose rare, conservent leur attitude correcte. Il est en effet, absolument inusité que, dans de semblables conjonctures, on

n'ait pas à constater des cris, des imprécations, et jusqu'à des voies de fait se produisant fatalement entre les partisans ou les ennemis des accusés. Ce phénomène est d'autant plus étonnant, que la plupart sont des gens sans aveu ou tout au moins des déclassés auxquels les préjugés sont inconnus.

– J'ai demandé tout à l'heure, reprit le président de sa voix grave, si nous nous trouvions en présence d'un vol ou simplement d'un assassinat.

» Je m'explique. Notre société, à peine en voie de formation, est ainsi organisée, que nous cherchons avant tout à garantir la propriété au moyen de mesures tout à fait exceptionnelles.

» Si nous punissons le vol de mort, nous n'avons pas, quant à présent, à nous occuper des meurtres survenant à la suite de rixes hélas ! trop fréquentes.

– Pardieu ! Il ne manquerait plus que cela, exclama un Yankee occupé à tailler un morceau de bois avec son bowie-knife.

» Est-ce que, dans la plupart des nations civilisées, le duel n'est pas excusé. Ici, nous nous battons quand nous jouons et quand nous avons bu, c'est-à-dire un peu tous les jours. Nous ne faisons de tort à personne et nous sommes bien libres de pratiquer à nos peaux autant de trous qu'il nous convient.

» N'est-ce pas, gentlemen ?

Cette saillie cynique souleva un gros rire qui montrait suffisamment dans quelle singulière situation d'esprit se trouvaient ces aventuriers.

– Aussi, continua l'interrupteur, je vois bien où veut en venir l'honorable président. Il se pourrait que l'un de nous songeât à reprocher à ces deux gentlemen la façon un peu brusque dont ils ont jadis quitté le kopje.

» *By God !* Il y en a parmi nous plusieurs qui portent encore leurs marques. Sans compter le pauvre Dick, mon associé, si proprement saigné d'un coup de navaja. Ma foi, tant pis ! C'était de bonne guerre. Ils nous ont canardés à coups de fusil, assommés sous la muraille de l'écurie du Kraal, nous ont fait piétiner sous les sabots d'un

escadron de chevaux affolés, tout cela, je le répète, est de bonne guerre.

» *By God !* La belle retraite ! J'eusse donné mon claim pour me trouver avec eux. Cela, d'autant plus volontiers, que nous avions tous les torts.

» Comment avons-nous été assez niais pour croire ces lourdauds de Boërs qui voulaient absolument nous faire prendre le gentleman pour Sam Smith le bushranger !

– C'est vrai !... C'est vrai !... exclamèrent vingt voix différentes, avec les accents les plus divers.

– Nous avons revu Sam Smith depuis ce moment, et nous avons pu reconnaître notre erreur.

» Le gentleman l'a échappé belle. Cela nous apprendra une autre fois à être plus circonspects.

– Vous avez raison, reprit haineusement master Will sortant enfin de son mutisme, en se rappelant la menace du président.

» Mais autre chose est de défendre sa vie par

tous les moyens possibles, et d'assassiner lâchement, pendant la nuit, un vieillard inoffensif pour s'emparer de son avoir.

Alexandre haussa les épaules et sourit dédaigneusement.

– Gentlemen, un certain nombre d'entre vous se trouvaient au kopje de Nelson's Fountain quand eut lieu ce crime abominable.

» Le Juif était au diggin depuis quelques jours seulement, lorsque arrivèrent, on ne sait d'où, deux Français. L'un est en fuite en ce moment, l'autre se tient près du principal accusé. Celui-ci travaillait aux mines et vous l'avez également reconnu lorsque nous opérâmes hier son arrestation. Il eut avec les nouveaux venus un conciliabule assez long, puis ils se rendirent, la nuit venue, au dray occupé par le Juif et sa fille.

» Le motif de cette entrevue était de céder le claim qu'il exploitait. Les fonds furent versés par l'acquéreur, et les trois Français disparurent aussitôt.

» Le lendemain matin, le mercanti gisait

égorgé dans une mare de sang. Sa fille et sa servante étaient garrottées au fond du dray, le coffre-fort était forcé, et les marchandises mises à sac.

Les deux amis, privés de nouvelles depuis leur départ de Nelson's Fountain, ignoraient naturellement ce lugubre événement. Se voyant appréhendés par les mineurs que conduisait master Will, apprenant la qualité de celui-ci, et en s'entendant accusés de vol et d'assassinat, Alexandre pensait qu'il allait avoir à répondre de crimes imputables à Sam Smith. Du moment où son individualité était parfaitement établie par les mineurs qui le connaissaient, il espérait, avec juste raison, sortir indemne de cet imbroglio, et démontrer péremptoirement qu'il y avait là, comme toujours, un quiproquo déplorable, produit par sa ressemblance avec le bushranger.

Mais cette accusation si nettement formulée par le policeman, relativement à un crime commis alors que Smith était manifestement absent du Champ de Diamants, compliquait singulièrement l'affaire, et faisait planer sur le

jeune homme un danger terrible.

En dépit de son sang-froid, Alexandre tressaillit visiblement, et s'écria d'une voix altérée :

– Assassiné !... Le Juif de Nelson's Fountain.

– Oui ! monsieur le Français. Assassiné quelques heures avant ce départ précipité que vous avez effectué avec vos deux compagnons.

C'était bien maladroit de votre part. Il fallait au moins rester quelques jours encore. Nul ne vous eût soupçonnés. Tandis que disparaissant seuls du diggin, fuyant en dissimulant vos traces, il y avait fort à présumer que vous aviez de bonnes raisons pour vous éclipser ainsi !

Alexandre et Albert atterrés ne trouvaient rien à répondre.

Leur silence, leur émotion, produisirent une impression déplorable sur les mineurs jusqu'alors disposés en leur faveur.

– Mais, ce n'est pas tout, reprit master Will triomphant, quelque rusés que soient les criminels, ils ne pensent pas à tout et dans la

précipitation qui suit l'accomplissement de leur forfait, il arrive souvent qu'ils laissent des traces indélébiles de leur passage.

» Tenez, monsieur le président, prenez donc ce bijou. Présentez-le à ces deux gentlemen et demandez-leur si par hasard ils n'en connaissent pas la provenance.

C'était un médaillon en or, auquel adhéraient encore les deux fragments rompus d'une fine chaînette du même métal.

Albert ne put retenir, en l'apercevant, une exclamation de surprise. Il le saisit aussitôt, l'ouvrit nerveusement et s'écria :

– Mon médaillon !...

Puis il resta quelques moments en contemplation devant l'adorable figure qu'il renfermait. Quelques mots de master Will l'arrachèrent à son extase. Le policeman souriait méchamment.

– Ainsi, dit-il au président, le gentleman avoue que ce bijou lui appartient réellement. Il connaît d'ailleurs le mécanisme secret servant à l'ouvrir,

et les traits de la personne qu'il renferme lui semblent familiers.

» Eh ! bien, savez-vous où et quand je l'ai trouvé ? Je l'ai ramassé le matin du jour qui suivit le crime, à quelques pouces du cadavre du mercanti.

» Vous vouliez des preuves, n'est-ce pas ? Eh ! bien, jugez donc maintenant, et prononcez en votre âme et conscience.

Un tonnerre d'imprécations s'échappa soudain de toutes les poitrines, à ce coup de théâtre si habilement ménagé par master Will. La culpabilité des deux jeunes gens, quelque peu probant que fût l'argument, ne faisait plus aucun doute pour ces jurés, impressionnables comme de grands enfants.

– Silence, gentlemen, interrompit le président, paraissant douloureusement affecté de cette scène, et qui, moins nerveux que les diggers, semblait ne pas partager leur conviction.

» Mais, défendez-vous donc, messieurs, s'écria-t-il en se tournant vers les accusés. Vous

appartenez à une nation généreuse, au tempérament de laquelle répugnent des crimes aussi infâmes. J'aime et j'estime les Français, je connais la France que j'ai servie avec dévouement aux heures lugubres de l'invasion. Je vous ai vus accourir tous au cri de la patrie en danger... j'ai admiré votre courage pendant la bataille, et votre fierté résignée aux moments douloureux de la défaite.

» Non, le sang qui a coulé pour une aussi noble cause ne peut mentir à ce point.

» Encore une fois, défendez-vous, messieurs ! C'est un frère d'armes, un Irlandais aujourd'hui sans patrie qui vous en prie.

– Mais, s'écria Alexandre d'une voix que l'indignation faisait trembler, regardez-moi donc bien en face, vous tous qui criez : À mort ! et qui croyez aveuglément les ineptes accusations de ce misérable policier que nous avons nourri fraternellement, secouru en mainte occasion avec dévouement, et qui nous doit plusieurs fois la vie.

» Ai-je l'air d'un voleur ou d'un assassin ! Vous qui fûtes mes compagnons de travail, avez-

vous jamais trouvé, quoi que ce soit de répréhensible dans ma conduite pendant mon séjour avec vous ? N'ai-je pas toujours été un camarade obligeant, à la délicatesse duquel vous vous plaisiez à rendre hommage, et dont la moralité ne fut jamais suspectée ?

» Devient-on criminel du jour au lendemain, quand on possède comme moi des antécédents sans tache !

» Enfin ! mes dénégations ne valent-elles pas l'affirmation de ce personnage suspect, qui prétend appartenir au corps de la police coloniale, et qui, jusqu'à présent, n'a fourni aucune preuve de son identité.

» Qui nous prouve enfin, que ce bijou, appartenant à mon ami, a été effectivement trouvé près de la victime de ce mystérieux attentat. Ne pourriez-vous pas l'avoir dérobé pendant votre séjour avec nous, ou tout au moins ramassé au cours de l'expédition.

Les chercheurs de diamants attendaient avec une curiosité fiévreuse la réponse de master Will à cette véhémente apostrophe.

– L'accusé, répliqua-t-il de sa voix fausse, vous dit : Ai-je l'air d'un voleur et d'un assassin ? Je réponds : Oui, à ce puéril argument. Ne l'avez-vous pas tous pris pour Sam Smith le bushranger, ce bandit au nom duquel tremblent encore les mineurs australiens et africains.

» Quant à ma personnalité que l'accusé traite de suspecte, ceux qui l'ont connu à Nelson's Fountain, se rappellent également m'y avoir vu dans l'exercice de mes fonctions.

– Je me le rappelle d'autant mieux, interrompit l'Américain, qu'il me souvient de vous avoir gentiment cassé une dent, un jour que vous vouliez m'empoigner comme un simple filou.

– À quelque chose malheur est bon, riposta philosophiquement le policeman, puisque grâce à cet inconvénient je ne serai pas suspecté de vouloir vous en imposer relativement à ma position sociale.

– Jolie position, grommela le Yankee.

– Je ne la changerais pourtant pas contre celle de ces deux Français.

– Hum ! ni moi non plus. Ils sentent diablement la corde.

– Mais, vous ne pensez pas à commettre une pareille iniquité, s'écria de nouveau Alexandre.

» En tout autre moment, que nous importerait la mort ! Mais aujourd'hui, il faut que nous vivions.

– Oh ! oui, rugit Albert d'une voix éclatante, vivre quelques jours, quelques heures seulement.

– Tenez, gentlemen, laissez-moi faire appel à toute votre loyauté. Mon ami vient d'être affreusement frappé dans sa plus chère affection. Sa compagne, enlevée par un bandit, implore son aide. Accordez-nous un sursis. Quelques jours. Puis, quand justice sera faite, quand l'infortunée jeune femme sera libre, nous viendrons nous constituer prisonniers. Peut-être aurons-nous alors à vous présenter des preuves de notre innocence.

» Je vous en donne ma parole d'honneur de Français et de gentilhomme.

Plusieurs mineurs, sincèrement émus pas ces

chaleureuses paroles, firent entendre quelques bravos. Mais la grande majorité, ne comprenant pas ce qu'une semblable proposition renfermait de grandeur et d'abnégation, firent entendre un rire bestial. Puis, d'autre part, leur brutalité ordinaire reprenant le dessus, ils voulaient leur pendu. Peu leur importait, en principe, que ce fût le policeman ou les Français ; mais puisque le premier avait réussi à sauver sa tête, c'était aux autres à leur offrir la sinistre récréation de la dernière heure.

Le président, bien qu'il fût persuadé de l'innocence d'Albert et d'Alexandre, vit que tout était perdu. Il essaya pourtant d'obtenir un sursis, quelque bref qu'il pût être, espérant quand même un évènement imprévu susceptible de modifier la situation.

– Gentlemen, dit-il, après avoir réussi à obtenir le silence, laissez-moi ajouter un mot. Vous m'autorisez, n'est-ce pas, à résumer les débats. Eh ! bien, je vous déclare que de part et d'autre il faut un supplément d'enquête. Votre conviction ne saurait être ainsi établie par...

– Si !... si !... Les Français sont coupables. Qu'on les pende ! séance tenante.

– Mais, demain !...

– Demain ne nous appartient pas.

» C'est tout de suite.

» Vous avez des cordes !...

» Oui !... oui !... des cordes.

» Qui grimpe sur le banian ? Voilà une potence toute trouvée.

– Moi !... non, ce sera moi.

Un groupe de diggers se rua près du tronc, en bousculant dans leur précipitation le président et les accusés. L'Américain s'arc-bouta le long du tronc, fit la courte échelle à un de ses compagnons qui escalada lestement les basses branches.

Pendant ce temps, Albert et Alexandre, saisis par des mains brutales, se débattaient avec toute l'énergie du désespoir, soulevant à chaque effort une grappe d'hommes vociférants et furieux.

Ils allaient succomber sous le nombre.

– Jetez-moi les cordes, hurla d'une voix rauque l'individu qui, perché sur la branche, revendiquait le sinistre hommage de préparer l'instrument du supplice.

– Voilà ! lui cria-t-on d'en bas.

Le misérable étendait la main pour saisir à la volée la corde qu'on lui lançait, quand on le vit, à la lueur des torches, porter la main à sa gorge, et pousser un râle étouffé. Il fit de vains efforts pour conserver son appui, oscilla deux ou trois fois, et s'abattit lourdement sur le sol.

Un cri d'épouvante échappa à ses camarades, en voyant enroulé autour de son cou, un serpent bleu d'acier dont les anneaux l'entouraient comme un câble de métal, pendant que la gueule du monstre, largement ouverte, se collait à la peau avec une sensualité hideuse.

En même temps, le sifflement métallique du pickakolou en fureur se faisait entendre sous les feuilles du géant végétal.

III

Invasion de serpents. – Déroute. – Crocodiles en chasse. – Encore une fois réunis. – Terreur de master Will. – Joseph déclare qu'il est « apprenti crocodile ». – « Ceux de l'Alligator ». – Singulière coutume des Bakouénas. – Les talents de Zouga. – Sur le fleuve. – Comment les Bakouénas effectuent les reconnaissances. – Procédés de natation en usage chez les hommes-alligators. – Joseph en compte avec le bushranger lui a « emprunté » sa pirogue. – À travers l'inconnu.

Au moment où le râlement strident du terrible ophidien de l'Afrique Australe se faisait entendre sous les branches du banian, les diggers épouvantés qui s'étaient tout d'abord portés au secours de leur camarade, avaient prudemment opéré un pas de retraite. Tous savaient que sa

morsure ne pardonne pas, et nul ne se sentait le courage d'affronter celui qui, collé à la gorge du moribond, semblait se repaître de son sang avec une sensualité gloutonne.

De nouveaux sifflements s'échappant en outre de la futaie aérienne ou s'ébattait sans doute un clan de reptiles, personne parmi les Lyncheurs ne se présenta pour aller assujettir de nouveau l'instrument du supplice. Bien plus, la chute du bourreau volontaire si hideusement cravaté par le pickakolou, avait eu pour résultat immédiat d'isoler du groupe Albert, Alexandre, le président et master Will qui, tous quatre, dans le premier mouvement d'une stupeur bien naturelle, s'étaient adossés au tronc.

Un silence de mort avait tout à coup succédé aux clameurs furieuses emplissant naguère la clairière. Les mineurs en entendant ces sifflements, et appréhendant non sans raison l'arrivée subite de nouveaux reptiles, reculaient de plus en plus en formant un demi-cercle s'agrandissant lentement derrière les torches. L'éclat de ces flambeaux primitifs devait en effet

les attirer, et les racines émises verticalement jusqu'au sol par les branches horizontales pouvaient leur offrir de nombreux points de communication avec la terre.

Une détonation d'arme à feu éclata soudain dans la direction du fleuve, et se répercuta comme un tonnerre sur les eaux qui venaient mourir en clapotant à quelques pas. Comme si cette détonation eût été un signal auquel obéissaient les génies malfaisants de cette nature troublée par l'invasion de l'homme, les sifflements se firent entendre de plus belle, et peu à peu on vit se tordre et évoluer doucement le long des lianes, avec un imperceptible susurrement d'écailles froissés, une formidable avant-garde de reptiles. Enroulant et déroulant leurs anneaux avec une molle lenteur, ils semblent prendre un plaisir extrême à darder de droite et de gauche leurs têtes effilées, en imprimant à leurs cols des ondulations capricieuses qui font courir sur leur peau azurée les jeux de lumière les plus inattendus.

Ils se suivent sans précipitation, regardent les

flammes de leurs yeux froids et immobiles, font mouvoir avec une étrange volubilité leur petite langue fourchue et s'arrêtent de temps en temps en formant un nœud hideux aussitôt refait que défait. Intimidés sans doute par le fracas qui retentissait tout à l'heure sous l'arbre leur servant d'abri, ils s'enhardissent peu à peu, et s'approchent de plus en plus de la lueur fascinatrice. Plusieurs ont déjà touché le sol. Ils se mettent à ramper la tête haute vers les torches près desquelles ils s'arrêtent bientôt en sifflant de plus belle comme pour appeler leurs congénères.

Les mineurs reculent toujours devant cette effroyable invasion, et semblent oublier entièrement le but de leur réunion. Un certain nombre d'entre eux opinent pour la retraite, sauf à revenir un peu plus tard terminer leur lugubre besogne si dramatiquement interrompue. Un nouvel incident vient tout à coup hâter cette retraite et la transformer en déroute. Des cris plaintifs analogues aux vagissements de nouveau-nés se font entendre dans la direction du fleuve, mais en arrière de la troupe des Lyncheurs. Les eaux brusquement agitées clapotent avec des

mouvements de ressac, comme si une flottille de pirogues abordait à la côte.

Ces vagissements, inoubliables pour celui qui les a une fois entendus, sont poussés par les caïmans du Zambèze, les plus féroces peut-être de tout le continent africain.

Nul ne se trompe sur leur provenance, et chacun est édifié sur leur signification. Les voraces amphibies sentent la chair humaine. Ils accourent des profondeurs du fleuve géant sollicités sans doute par les émanations que produit cette assemblée nombreuse.

Quelque amateurs forcenés de pendaison que soient les diggers, il n'est pas de curiosité qui puisse tenir devant cette double alternative d'être mis en lambeaux par les caïmans, ou de succomber sous le venin des serpents.

Un long cri s'élève :

– Les crocodiles !... Les crocodiles !... Sauve qui peut !

Et chacun de tourner bravement les talons, et de gagner au plus vite le chemin battu conduisant

du fleuve au diggin Victoria.

Les quatre hommes restent seuls sous le banian d'où tombe de temps en temps quelque nouveau serpent. Master Will, en proie à une morne épouvante, claque des dents, et semble près de défaillir. Les deux Français et l'Ingénieur ont conservé tout leur sang-froid.

– Ma foi, messieurs, leur dit-il à voix basse, je ne m'attendais pas à un dénouement aussi heureux. Vous êtes pour le moment à l'abri de la colère des hommes, tachez de profiter de ce répit pour échapper à la dent empoisonnée des reptiles.

» Tout danger n'est pas conjuré de ce côté, tant s'en faut, mais nous avons chance de nous tirer de ce mauvais pas avec un peu de prudence.

D'un mouvement spontané, Albert et Alexandre tendent, au loyal Irlandais, une main que celui-ci serre cordialement.

– Vous nous croyez innocents, au moins, vous, murmure Alexandre.

– Parbleu ! Vous avez dû vous en apercevoir à la façon dont je dirigeais les débats.

» Mais, trêve de compliments. Je vais essayer d'abattre avec mon coutelas trois fines baguettes bien flexibles. C'est la meilleure arme pour avoir raison de ces vermines.

» Quant aux caïmans, je ne les entends plus. Je doute fort qu'ils pénètrent bien avant sur les terres.

» Restez immobile, je vais me mettre en quête des badines.

– Pas besoin branche pour pickakolous, chef, dit en mauvais anglais une voix gutturale partie des hautes herbes, et appartenant à un individu que l'on ne pouvait apercevoir.

Les trois hommes tressaillirent.

– Pas bouger. Moi venir.

Un léger frémissement agita les herbes, et la voix reprit :

– Moi, voilà, chef !

Une face noire surmontant un torse démesurément large, porté sur deux jambes arquées, apparaît et les deux amis, au comble de la surprise, reconnaissent leur ami le Bushman.

Le brave Africain paraît radieux. Un large rire dilate sa bouche, et ses gros yeux, toujours en mouvement, inventorient curieusement la clairière.

– Bon ! dit-il dans son patois. Les pickakolous sont toujours là. Les blancs sont partis. C'est l'inondation qui a chassé les serpents de leur retraite. Ils sont venus sur le banian. J'ai tout vu. J'étais là quand le blanc a été mordu.

» Suivez-moi sans crainte. Ils ne nous attaqueront pas. Je connais l'herbe qui les éloigne.

– Mais, les caïmans !

– Oh ! Ils ne sont guère à craindre, allez, monsieur Alexandre, s'écrie à quelques pas en français une voix bien connue.

– Joseph !... C'est Joseph !...

– En chair, en os, en personne lui-même pour vous servir.

» Avec Zouga ! Eh !... Zouga !... Avaï !... Avaï !... mon camarade.

– Mon cher Joseph ! Que fais-tu ? D'où viens-

tu ? Par quel hasard miraculeux te trouves-tu près de nous ?

– Eh ! Caraï ! je viens de là, répond-il en montrant le fleuve. Le hasard qui nous amène ?... il n'y en a pas, nous vous cherchions. Quel limier, que ce Zouga !

» Ce que je fais... je suis depuis ce matin apprenti crocodile.

– Mais, tu es fou.

– Oui bien. Fou du bonheur de vous revoir. Un peu plus je danserais le fandango, si j'avais des castagnettes.

» Caraï !...

– Qu'y a-t-il ?

– Des serpents ! Pas de plaisanteries. Ça mord, ces vermines-là.

» Tiens ! L'Anglais... gavache !... Il faut que je te saigne. Chose promise, chose due.

– Laisse-le. Vois donc en quel état l'a mis la terreur que lui inspirent les serpents.

» Il est fasciné. Il n'ose plus faire un

mouvement. Sa bouche ne peut plus proférer un son. Il va tomber évanoui au milieu de ces hideuses bêtes.

– Monsieur Alexandre, par humanité et aussi pour être bien sûr qu'il ne reviendra pas, permettez-moi de lui envoyer mon couteau à travers les côtelettes, insista le vindicatif Catalan.

– Vous perdrez votre couteau. Car, vous n'espérez pas aller le chercher à l'endroit où vous l'aurez lancé.

– En retraite, messieurs, en retraite, fit l'Ingénieur, il est grand temps.

Le Bushman présentait à ce moment aux cinq compagnons une poignée de feuilles vert-pâle comme celles du saule, et leur faisait signe de s'en frotter vigoureusement la figure et les mains.

Les torches qui allaient s'éteindre ne lançaient plus que des lueurs saccadées, au moment où la petite troupe se mettait en marche dans la direction opposée à celle qu'avaient prise les Lyncheurs :

– Joseph se retourna une dernière fois et jeta

un long regard de haine à master Will pétrifié.

– Ah ! çà, il ne crèvera donc pas, cet hérétique. À la bonne heure ! Le voilà proprement affalé... Je plains les serpents qui vont mordre sa peau.

Le policeman avait laissé échapper un sourd gémissement et était tombé à la renverse, anéanti par la terreur ou foudroyé peut-être par la morsure d'un pickakolou.

– Et maintenant, où allons-nous ? demanda Albert.

– Du côté du fleuve, parbleu, retrouver le bateau qui va nous transporter où nous avons affaire.

– Comment, tu as un bateau.

– Et bien d'autres choses encore. Ah ! nous nous sommes crânement débrouillés avec Zouga, depuis ce matin, allez.

– Je n'en doute pas, mon brave ami, répondit Alexandre en lui serrant la main. Puis, s'adressant à l'ingénieur :

» J'ignore, monsieur, dit-il, quels sont actuellement au kopje vos espérances et vos

moyens. La façon dont vous vous êtes conduit vis-à-vis de nous, est celle d'un galant homme et d'un digne cœur. Vous l'avez dit tout à l'heure, le temps presse. Ce n'est pas le moment de faire des phrases. Voulez-vous rester avec nous, vous associer à une bonne action, et partager ensuite fraternellement les bénéfices d'une entreprise dont la réalisation ne peut tarder ?

» Si d'autre part vous avez là-bas des intérêts nécessitant absolument votre présence, je vous dis, non pas adieu, mais au revoir. Souvenez-vous, en quelque endroit que vous soyez que vous avez acquis à notre reconnaissance des droits imprescriptibles, et que nous vous appartenons corps et âmes.

– Vous ne sauriez croire, monsieur, répondit de sa voix lente et grave l'ingénieur attendri, combien vos sympathiques paroles m'émeuvent. Mais, je ne puis, à mon grand regret, accepter aujourd'hui d'être des vôtres.

» Je dois, dans votre intérêt même, retourner au kopje pour deux motifs. N'est-il pas indispensable, que je fasse, dans la limite de mes

moyens, éclater la vérité, prouver votre innocence. Il est impossible en effet que vous viviez ainsi en état d'hostilité permanente avec les diggers, surtout, si votre centre d'opérations doit se trouver dans les environs des mines de Diamants.

» D'autre part, vous n'avez plus d'armes. Je vous en procurerai, à tout prix. La nuit prochaine, vous trouverez derrière le tronc de ce banian que nous venons de quitter, trois armements complets. Je les déposerai moi-même.

» Ne me remerciez pas. J'aurai plus tard l'occasion de vous demander service à mon tour.

» Votre main, messieurs, et au revoir.

Il s'orienta ensuite rapidement, descendit le cours du fleuve, et gagna le chemin suivi précédemment par les mineurs.

– À nous, messieurs, dit Joseph après un moment de silence. Voici le bateau en question. Embarquez. Le temps d'amarrer nos crocodiles à l'arrière, et je prends place près de vous.

» Zouga, les pagayes.

– Voilà.

– Tout va bien. C'est paré ?...

– Nous sommes prêts.

– Nage !

La légère embarcation poussée par les bras vigoureux du Cafre et du Bushman, glissa lentement sur les vases molles et se trouva bientôt à flot. Elle côtoya la berge où le courant était bien moins rapide, et remonta silencieusement sans quitter la partie sur laquelle les arbres projetaient d'épaisses ténèbres, et interceptaient jusqu'au pâle rayonnement des étoiles.

– Et Anna ? demanda brusquement à son frère de lait Albert toujours en proie à cette sombre préoccupation qui ne l'avait même pas quitté au moment le plus critique de cette nuit terrible.

» Quelles nouvelles ?

– Ni bonnes, ni mauvaises, monsieur Albert. Le chariot que nous avons vu au moment où le coquin d'Anglais vous faisait empoigner, flotte comme une chaloupe.

» Nous l'avons aperçu, Zouga et moi ce matin.

Nous ne pouvions le suivre en plein jour sans donner l'éveil au païen qui le conduit, mais il ne peut être bien loin, et nous allons le retrouver bientôt, j'espère.

» Puis, vous comprenez que nous ne voulions guère nous éloigner du lieu où vous vous trouviez. Nous étions résolus à tenter l'impossible pour vous sauver, sinon, à mourir avec vous, mais, caraï !... pas sans ouvrir quelques poitrines.

– Bon Joseph ! c'était superbe, mais insensé.

– Superbe, je ne sais pas. Insensé, faudrait voir, pas vrai, Zouga.

Le Cafre, sans cesser de s'arc-bouter sur sa pagaye, fit entendre un grognement de satisfaction pouvant passer pour un assentiment.

– Comment cela, demanda Alexandre, admirant, sans en être étonné, cette suprême audace.

– Je ne demande pas mieux que de causer, puisque, pour le moment, nous n'avons pas autre chose à faire.

» Je vous disais donc que Zouga qui est bien à lui tout seul plus malin que tous les contrebandiers catalans, a fait rapidement de moi un apprenti crocodile assez passable.

– Encore !... que diable voulez-vous dire ?

– C'est tout simple. Vous saurez que les Betchuanas se divisent en plusieurs tribus ayant pour emblème un animal quelconque, et que cet animal, est, en quelque sorte, une espèce de divinité.

» Ils imitent ses attitudes, ses cris, et en adoptent jusqu'au nom. Vous connaissez ceux du *Lion, ceux du Serpent, ceux du Zèbre*, que sais-je encore. Vous savez cela mieux que moi, puisque c'est vous qui me l'avez enseigné.

» Or donc, Zouga appartient à la tribu des *Bakouénas*, ce qui veut dire : *ceux de l'Alligator*. Vous devinez le reste. Zouga qui sait se déguiser en crocodile pour de vrai, a pensé à utiliser ses talents pour opérer, sans crainte d'être aperçu, une reconnaissance sur le fleuve. Son procédé est tout simplement étourdissant. Vous allez voir. C'est que, avant peu, vous deviendrez aussi des

crocodiles numéro un.

» Où en étais-je ? Ah ! oui. Je disais que Zouga m'a conduit dans un endroit où le fleuve forme une espèce de bassin recouvert de plantes aquatiques empêchant absolument d'apercevoir les eaux qu'elles recouvrent. Il a écarté ces herbes, et esquissé une jolie grimace de contentement, en trouvant, amarrées à la sous-berge quelques lianes solides plongeant dans le fleuve.

» Je me dis : Té, ce sont des lignes de fond. Mon brave camarade craignant sans doute la famine a braqué ses engins de pêche. Il va m'offrir une matelote au vin de palme. Malgré ma curiosité, je ne l'interrogeai pas, ayant appris, surtout ici, que les démonstrations valent mieux que les discours.

» Zouga se mit à haler sur une liane. J'en fis autant. C'était assez lourd et j'éprouvai une certaine résistance. Le poisson devait être de taille. Je halais en conscience, quand, tout à coup, je lâchai tout en voyant émerger. Je vous le donne en cent. Devinez.

– Un crocodile, parbleu, répondit en riant Alexandre.

– Je le crus en effet. Mais je me rassurai, quand au lieu d'apercevoir en chair et en os un de ces énormes et horribles lézards, je me trouvai en présence d'un fin canot en bois dur figurant assez bien un alligator.

– Pas possible !

– Comme j'ai l'honneur de vous le dire. La tête de l'animal est assez habilement sculptée à l'avant, et l'arrière du canot rempli avec de la terre glaise le fait enfoncer comme un bâtiment sous le poids de sa poupe.

– C'est parfaitement imaginé.

– Oh ! ceci n'est rien encore. Mais la manœuvre !... Tour de reins, casse-poignets et torticolis mélangés... rien n'y manque.

– Explique-toi.

– Vous le comprendrez d'autant mieux quand vous serez crocodiles. N'est-ce pas, Zouga ?

– Oui.

– Tout n'est pas rose, allez, dans cette noble profession dont notre ami, le chef Bakouéna, est un des représentants les plus autorisés.

» Il faut d'abord se coucher tout du long, à plat ventre, dans cette espèce de périssoire, et figurer avec son dos, le dos du caïman.

– Mais, nos épidermes blancs s'accommodent mal de la couleur brune de tes lézards géants.

– Zouga m'a barbouillé d'une vase épaisse dont je ne pourrai me débarrasser qu'après plusieurs lessives prolongées.

– Bravo ! Vous avez réponse à tout.

– Amplement couvert de ce badigeon, le caïman amateur s'arme d'une pagaye, la plonge dans l'eau et la fait mouvoir à la godille, sans quitter sa position horizontale, sans presque agiter les bras, et à la seule force des poignets.

» Cette manœuvre est d'autant plus pénible, que la pagaye, sortant à l'avant de la tête sculptée du monstre, n'a d'autre point d'appui que la paume des mains du pagayeur.

» La courbature arrive bientôt, mais aussi

comme on est dédommagé de ses peines !

– Je n'en doute pas, mon cher Joseph, et le procédé employé par notre brave Bakouéna, pour être des plus ingénieux, n'est pas complètement inédit.

» Certains Peaux-Rouges, riverains du fleuve des Amazones, l'emploient volontiers pour leurs embuscades. Ils se servent à cet effet de leurs légers canots, appelés *ubas*, auxquels ils donnent une forme analogue à ceux de Zouga.

– Il n'y a donc rien de nouveau sous le soleil, reprit sentencieusement Joseph.

» C'est d'ailleurs le meilleur système que je connaisse pour opérer sur les rivières une reconnaissance. On arrive ainsi jusqu'au milieu de ses ennemis, sans qu'ils se doutent aucunement de votre présence.

» Ainsi, pas plus tard que tout à l'heure, au moment où nous cherchions à rallier la côte, et non loin de l'endroit où ces sacripants voulaient vous pendre, nous avons aperçu ces deux gavaches de Boërs en compagnie de Sam Smith

et du Révérend.

– Du Révérend ! Vous vous trompez, Joseph.

– Je vous demande pardon, monsieur Alexandre. J'ai vu et bien vu, sans erreur possible. Ils paraissaient s'entendre comme larrons en foire.

– Smith et les Boërs, passe encore, mais le Révérend !

– Ce doit être une franche canaille. Dans le genre de ce gredin que nous connaissons sous le nom de master Will et dont vous m'avez, bien à tort, empêché, de travailler la peau.

» Malheureusement, nous n'avons pas pu nous approcher suffisamment pour entendre ce qu'ils disaient. Ils se défiaient, les coquins ; et l'un d'eux m'a même envoyé un lingot de plomb qui, par bonheur, s'est logé à l'arrière de ma périssoire. Un peu plus, j'avais les jambes brisées.

» Comme j'étais en droit de supposer que le canot monté par nous en ce moment appartenait au bushranger, je n'ai fait aucune difficulté pour

le lui emprunter. Nous sommes en compte et c'est à valoir sur les vingt mille francs qu'il m'a subtilisés.

» Le but de notre croisière était de vous retrouver. Nous nous sommes dirigés vers la lueur produite par les torches et Zouga, dont l'éducation comme crocodile est complète, a accompagné notre débarquement d'une musique dont l'effet ne s'est pas fait attendre.

» J'étudie d'après sa méthode, mais je n'ai pas encore l'embouchure. Ça viendra plus tard.

– Quel malheur, dit Alexandre tout pensif, que nous ne puissions aller aux informations du côté où se tient ce quatuor de gredins.

– C'est vrai, monsieur Alexandre, mais le temps nous manque.

– À propos, de quel côté nous conduisez-vous ?

– Oh ! soyez sans crainte. Zouga sait bien ce qu'il fait. Ils nous mène à l'endroit où sont immergés ses canots de réserve.

» Il en possède je crois deux ou trois. Avec

ceux que nous traînons à la remorque, notre flottille sera suffisante.

– Bien. Et ensuite.

– Nous allons nous mettre sans plus tarder à la recherche de ce chariot de malheur où madame Anna est enfermée.

– Hâtons-nous, mes amis ! Hâtons-nous, s'écria Albert arraché par ces derniers mots aux pensées qui l'obsédaient comme un douloureux cauchemar.

IV

La fièvre du diamant. – Indiscrétion et regrets tardifs. – Limier et policier doivent chasser de race. – Après une nuit d'angoisse. – À cinq cents mètres de la prison roulante. – Impatience. – Du calme ! – Le Bushman fait une singulière trouvaille. – De l'importance que peut acquérir, au désert, la présence d'objets insignifiants. – Fragment d'aile de papillon ou morceau de papier. – Inductions merveilleuses opérées par Albert. – Le chemin du Petit Poucet. – Désespoir.

La conquête du légendaire trésor des anciens rois cafres, après avoir soulevé des compétitions nombreuses et créé des inimitiés irréconciliables, a déçu plus d'une ambition, et fait bien des victimes. Et pourtant, en dépit des difficultés nouvelles surgissant à chaque instant et des périls qui se multiplient comme à plaisir, les convoitises

deviennent de plus en plus acharnées. Ce secret si bien gardé jadis, par les premiers dépositaires, est aujourd'hui à la merci de gens sans aveu qui en ont fait leur chose, le motif à peu près unique de leurs entretiens, le but essentiel de leurs existences.

On parle de la découverte de l'opulente cachette de diamants comme d'un événement qui se produira dans un temps plus ou moins long, mais avec certitude. Ceux-là mêmes qui, n'ayant pas interrompu leur labeur quotidien, étreignent dans les claims le manche du pic et de la pelle, ou inventorient anxieusement grain par grain les terres préalablement criblées, demandent, aux allants et venants, des nouvelles de la grande affaire. Ce sont les sages, les moins nombreux, naturellement. Les autres ont déserté l'ouvrage. À quoi bon ce travail de taupes, au fond de fosses calcinées par le soleil, emplies de poussières asphyxiantes, et dont le séjour est rendu si périlleux par de trop fréquents éboulements ! Ne seront-ils pas riches tout à l'heure ! Ne vaut-il pas mieux chanter, boire, se battre un peu, en attendant cet heureux moment ! Les publicains

font aux assoiffés un large crédit. On escompte l'avenir, on écorne à l'avance les parts, un peu plus, on les négocierait comme des valeurs de Bourse. D'ingénieux statisticiens, – il s'en trouve partout, – ont calculé la portion probable de chacun. Le chiffre en est fantastique et met à l'envers les cerveaux détraqués déjà par l'alcool. On ne s'inquiète ni de la façon dont s'opérera le partage, ni de ceux qui en seront chargés. On jouera probablement du couteau et du revolver. Qu'importent d'ailleurs ceux qui succomberont. Les survivants auront meilleure part. Entre temps, on cherche fort peu. Il semble que le trésor doive se trouver tout seul. Bref, un vent d'insanité semble avoir soufflé sur le diggin.

Nul ne sait comment s'est répandue cette nouvelle ni quel en a été le premier colporteur. Il a suffi de quelques heures pour qu'elle fût connue de chacun et qu'elle révolutionnât le Champ d'Or. Il est à supposer pourtant que l'ivresse des Boërs a dû être communicative lors des péripéties qui suivirent le combat singulier de Joseph contre l'Américain.

Si, comme on dit vulgairement, les Boërs ont eu la langue trop longue, ils ont dû, tout d'abord, déplorer amèrement leur intempérance. Une fois l'éveil donné, il ne leur a plus été possible de réparer par de tardives dénégations la faute du premier moment. Une expédition fut, séance tenante, résolue, et les deux sauvages blancs en furent, bon gré, mal gré, bombardés chefs par les mineurs aux exigences desquels ils ne purent se dérober. Le ton comminatoire de ces exigences, et les menaces qui les ont accompagnées n'ont pas permis à Cornélis et à Pieter de refuser cet honneur non moins stérile que périlleux. Que répondre à des gens dont la dialectique se borne à la confection d'un nœud coulant ou à la formation d'un peloton d'exécution !

Ainsi mis en devoir d'obéir, les deux frères, faisant contre fortune bon cœur, ont feint de se conformer à l'ultimatum de leurs associés forcés. Ils ont opéré la levée en masse des sacripants dont l'avidité s'accommodait bien mieux des hasards d'une expédition dangereuse, que du travail régulier du diggin. On s'est juré fidélité réciproque, on a largement festoyé à l'occasion

du traité, on s'est groupé, puis, on est parti. Les Boërs, tout naturellement, ne pensaient qu'à se soustraire le plus tôt possible à cette troupe encombrante, à rompre leur engagement, et à laisser les aventuriers en tête-à-tête avec leurs illusions envolées.

Douze heures à peine après la sortie du Champ de Diamants, ils firent la rencontre de Klaas qui, fidèle à la consigne transmise par Caïman, le mangeur d'hommes, conduisait au rendez-vous son attelage épuisé. On a vu précédemment quel fut le résultat de la première entrevue des trois vauriens et comment Klaas refusa d'entendre parler d'accommodement. On se souvient enfin du plan diabolique, au moyen duquel il put se soustraire à une attaque probable dont le résultat eût été la ruine absolue d'espérances depuis si longtemps caressées.

Klaas, en employant contre les diggers son sauvage procédé de défense, fournit inconsciemment à ses frères l'occasion de se dérober à leurs avides compagnons. Un hasard prodigieux les ayant mis en possession du plan

dressé jadis par master Smithson, ils s'enfuirent quelques heures avant l'empoisonnement des eaux du ruisseau. Nul doute qu'ils n'eussent été poursuivis à outrance par les mineurs furieux, si Klaas n'eût frappé de cécité la troupe entière au moyen du suc redoutable de l'euphorbe. Les malheureux allaient vraisemblablement succomber aux suites de ce traitement barbare, sans l'arrivée providentielle du Bushman et de Zouga.

Cornélis et Pieter, enfin débarrassés, guidés en outre par le Révérend qui pouvait lire la route à suivre sur ce plan, étaient déjà bien loin, jurant qu'on ne les reprendrait plus de longtemps à fréquenter les endroits civilisés où les publicains élaborent des drogues pharmaceutiques, auxquelles il est si difficile de résister, et où d'indiscrètes oreilles recueillent les propos envolés avec les buées d'alcool.

Master Will, pendant ce temps, ne demeurait pas inactif. Confiné au kopje depuis quelques jours, il était complètement resté en dehors de l'expédition ayant pour but le trésor des Rois

Cafres. Peu lui importaient tous les diamants du monde, pourvu qu'il retrouvât les auteurs du crime de Nelson's Fountain. Passionnément épris de ce qu'il appelait son art, désintéressé à sa manière, mais aveuglé par une vanité prétentieuse, il manquait de ce flair qui ne s'acquiert pas et dont le véritable limier de police est instinctivement doué.

Le chien destiné à chasser les fauves apporte en naissant des aptitudes spéciales absolument indispensables aux exercices que son maître exigera plus tard de lui. Si ces aptitudes sont susceptibles d'être développées par un dressage bien entendu, il n'en est pas moins vrai que l'animal auquel elles font défaut ne vaudra jamais rien, quel que soit le soin que l'on prenne de son éducation.

De même le détective auquel la société confie la difficile mission de dépister ces hommes de proie qui constituent pour elle, à l'état permanent, un péril redoutable. La police est un art multiple tout d'intuition, dont on en peut formuler une définition bien précise, qui ne saurait être étudié

dans les livres, et dont l'exercice comporte autant de tact que d'intelligence. Une éducation spéciale complétera ces facultés apportées en naissant, et fera, de celui qui les possède, un policier émérite.

Tel n'est pas master Will, qui s'est farci le cerveau de romans judiciaires, et s'imagine de bonne foi être un de ces merveilleux limiers dont l'imagination des romanciers a encore exagéré les exploits. Ses idées relatives à l'assassinat du mercanti ne se sont aucunement modifiées, au contraire. Fourvoyé tout d'abord sur une fausse piste, il s'est acharné à la suivre avec cet entêtement particulier aux cerveaux étroits. Puis, sa ténacité anglo-saxonne aidant, et aussi cette haine inconsidérée que certains Anglais nourrissent encore contre les Français, il s'est plus que jamais arrêté à cette idée stupide qu'Albert et Alexandre doivent être les assassins. Ne lui demandez ni pourquoi ni comment. Il l'ignore complètement, et s'imagine, dans son naïf et injustifiable orgueil, que cette certitude est une des manifestations de son génie.

Supposant, avec juste raison, que les trois amis

doivent se trouver aux environs du kopje Victoria, il prend la résolution de jouer son va-tout. Il s'abouche avec les mineurs restés fidèles au rude travail des claims, les édifie sur ses qualités, se pose en homme indispensable, joue au libérateur, parle de la sécurité menacée, des intérêts compromis, et réussit à former un corps de volontaires destinés à réprimer le brigandage.

Les éléments de cette mesure préventive, excellente en elle-même, lui furent fournis d'autant plus volontiers, que la présence de Sam Smith avait été récemment signalée aux environs du Champ de Diamants. Les policemen amateurs s'engageaient à fournir, par semaine, chacun un nombre d'heures déterminées, pendant lesquelles ils seraient jour et nuit à la disposition de master Will, qui s'était modestement attribué les prérogatives de chef suprême. Ces préliminaires furent l'affaire de quelques jours pendant lesquels les fonctions du nouveau corps de police furent une véritable sinécure. Ces braves gens tout à la ferveur d'un néophytisme récent, ne demandaient qu'à s'employer activement.

L'occasion ne se fit pas attendre. Master Will qui leur faisait battre les buissons pour les tenir en haleine, avait machinalement accompagné jusqu'à leur premier campement les diggers conduits par Cornélis et Pieter à la conquête du trésor. Il allait les ramener à l'établissement, quand les trois Français, guidés par leur mauvaise étoile, furent rencontrés par les volontaires au moment où ceux-ci venaient au secours des mineurs que Klaas avait si fort malmenés.

On se souvient comment master Will, dont ils étaient en droit d'attendre au moins un peu de reconnaissance, les fit empoigner comme de vulgaires scélérats.

Joseph s'échappa, Zouga le suivit, le Bushman disparut dans la bagarre pendant qu'Albert et Alexandre, indignés, étaient conduits au diggin. Leur affaire s'intruisit avec la rapidité que comporte cette primitive procédure, puis, il fut décidé, pour ne pas perdre de temps, qu'ils seraient jugés la nuit suivante. On fit choix d'un emplacement suffisamment éloigné de la tente où le publicain débitait ses drogues incendiaires, afin

que les juges improvisés fussent, au moins pendant la durée de leurs fonctions, soustraits aux influences désastreuses de l'alcool.

C'est alors que, au moment où tout semblait perdu pour les infortunés jeunes gens, se manifestèrent simultanément les dramatiques événements auxquels ils durent un salut inespéré.

.....

En dépit de l'obscurité, la pirogue, sous l'impulsion vigoureuse du Bushman et de Zouga, remontait rapidement le cours du Zambèze. La légère embarcation, traînant à la remorque les bizarres canots en usage chez « ceux de l'alligator » côtoyait, ainsi que nous l'avons dit, la rive du fleuve, sans quitter la zone des eaux mortes, c'est-à-dire qui échappent à l'action du courant. Joseph, accroupi à l'avant, servait de pilote et empêchait doucement, avec un long bambou, l'avant de s'embarrasser dans les nombreuses découpures du sol, formant sous les arbres enchevêtrés de lianes, de capricieux festons. Cette « nage » silencieuse des deux noirs bateliers se prolongea quelque temps dans un

profond silence, quand Joseph fit entendre un sifflement doucement modulé. Le Bushman et Zouga stoppèrent derrière une épaisse broussaille s'avançant en promontoire, et pouvant servir d'abri à la pirogue.

L'horizon commençait à blanchir, des buées légères s'étalaient sur les eaux que piquaient encore les étoiles de lueurs tremblotantes, les perroquets jetaient déjà quelques notes discordantes, les martins-pêcheurs lançaient leur cri rapide, incisif, et les hippopotames repus regagnaient lourdement le plus profond du fleuve. Le jour allait paraître.

– Eh ! bien, demanda à voix basse Albert, sans souci de la rosée ruisselant en gouttes serrées de sa face et de ses habits, approchons-nous ?

– Impossible d'aller plus loin, monsieur Albert.

– Pourquoi ?

– Le gavache, il veille certainement dans son chariot transformé en bateau et à moins de risquer d'attraper un lingot de plomb.

– Es-tu bien sûr de l'endroit, au moins ?

– Je suis venu hier jusqu'ici. Tenez, la preuve que je ne me trompe pas, voyez cette liane à laquelle j'ai fait un nœud.

– Et le dray de ce misérable se trouvait non loin d'ici ?...

– À cinq cents mètres environ !

– Cinq cents mètres !... Et me voir ici incapable de rien tenter. Être privés de nos armes, après avoir été immobilisés vingt-quatre heures par cet ignoble policier.

– Du calme, mon cher Albert, interrompit Alexandre de sa voix affectueuse. Nous avons miraculeusement échappé aux périls d'une situation désespérée, nous touchons au but, je t'en prie, fais appel à ton énergie ; repose-toi quelques moments, car nous aurons avant peu besoin de toutes nos forces.

– Eh ! c'est cette immobilité qui me tue. L'angoisse me dévore.

– Pauvre ami, crois-tu que nous ne prenions pas une part fraternelle à ta peine, que ton

infortune ne soit pas la nôtre.

– Tiens ! vois-tu, je ne sais ce qui me retient d'arracher une branche d'arbre, de m'en faire une massue et d'aller me ruer comme un furieux sur cette prison où gémit la pauvre chère créature que je n'eusse jamais dû quitter.

– La douleur t'égare.

– Après tout, nous sommes cinq, et ce coquin est probablement seul.

– Nous sommes cinq, c'est vrai ; mais que peuvent nos mains désarmées, quelque vaillantes qu'elles soient, contre cette forteresse, dans laquelle notre ennemi se rirait de nos efforts inutiles.

» Mais, avant d'avoir même accompli la moitié du trajet, le misérable nous aurait canardés à loisir...

– Et madame Anna n'aurait plus personne pour la délivrer, interrompit fort judicieusement Joseph.

– Tandis que nous allons pouvoir, pendant le jour, reconnaître l'état des lieux, combiner notre

expédition, dresser nos batteries, et attendre la nuit pour opérer avec toute la certitude désirable.

» Notre nouvel ami l'Ingénieur nous a promis des armes, Zouga se rendra, un peu avant minuit, au lieu indiqué. Il opérera dans la pirogue son voyage d'aller et de retour. Nous l'attendrons à terre le plus près possible du point où nous devons attaquer.

– Mais si l'Ingénieur ne peut pas remplir sa promesse ; mais si un incident quelconque retarde le retour de Zouga.

– Eh ! bien, il fera nuit. Nous aurons la suprême ressource de nous jeter sur le wagon, sans autres armes que des cailloux roulés par les eaux du fleuve, ou, comme tu le disais tout à l'heure, des branches arrachées aux arbres.

– Caraï, s'écria Joseph, vaincre ou mourir. Je ne connais que ça, vous aussi, n'est-ce pas, monsieur.

» Raje de Dios !... Le Boër, je veux déchirer avec mes dents un morceau de sa peau, quitte à mourir enragé.

» Té ! voici le jour. Salut au soleil levant !

Un brusque mouvement de Zouga fit osciller violemment la pirogue, bientôt remise dans son aplomb par un habile coup de pagaye.

Le Bakouéna poussait en même temps un sifflement étouffé pour inviter ses compagnons au silence.

– Qu'as-tu donc, mon camarade, interrogea Alexandre à voix basse.

– Pssstt !... fit de nouveau le noir en retirant du fleuve sa pelle de bois, à laquelle il fit opérer un singulier mouvement.

Sans quitter le manche de l'instrument, il dirigeait la partie plane horizontalement sur les eaux, comme s'il eût voulu arrêter au passage un objet invisible.

Cet objet, que les Européens ne pouvaient distinguer, n'avait pu, quelle que fût sa ténuité, échapper aux regards du sauvage. L'homme-alligator connaissait à ce point les cours d'eau de son pays, son œil était si bien adapté à la configuration de toutes les choses susceptibles

d'être entraînées par eux, qu'il avait aperçu, de prime abord, un corpuscule d'aspect inusité tournoyant dans le remous.

Ses compagnons, pleins de confiance dans son instinct d'enfant de la nature, le laissaient faire, connaissant l'importance acquise, en de semblables conjonctures, par un indice en apparence insignifiant.

– Ah !... fit Zouga joyeux en levant doucement sa pagaye, qu'il tendit à Alexandre.

» Tiens, vois, continua-t-il en désignant au jeune homme un lambeau blanchâtre, très mince, un peu plus grand que l'ongle, aux bords irréguliers, et qui resta adhérent au bois presque aussi noir que l'ébène.

Alexandre saisit la pagaye, décolla facilement la « chose » si bizarrement retirée du fleuve, l'examina curieusement, la tourna, la retourna, la saisit délicatement entre le pouce et l'index, et ne put retenir une exclamation de surprise.

– Eh ! bien ? demanda Albert intrigué.

– Inouï !... C'est inouï, murmurait Alexandre

sans répondre à la question de son ami.

– Cela me semble un morceau d'aile de papillon blanc, reprit le jeune homme.

– Ou encore un morceau de papier à cigarette, interrompit étourdiment Joseph.

– Mon cher camarade, répondit Alexandre, il y aurait quatre-vingt-dix-neuf à parier contre un qu'Albert a raison. Car si les ailes des lépidoptères ne sont pas rares en pareil lieu, le papier, fût-il du papier à cigarette, est une denrée passablement inusitée, non seulement sur les bords d'un fleuve de l'Afrique Australe, mais encore dans les eaux de ce fleuve.

» Et pourtant, quelque invraisemblable que paraisse le fait.

– J'ai deviné, n'est-ce pas.

– Vous vous êtes trompé sur la destination de l'objet, sinon sur sa nature.

– Ainsi, c'est bien du papier.

– J'en suis absolument sûr. Ce lambeau détrempé a été déchiré dans un feuillet de livre de petit format.

– Donne, dit Albert d'une voix brève, et en manifestant les signes d'une vive émotion.

» C'est vrai. Ton instinct de chercheur de piste, qui se développe de jour en jour au point de me stupéfier, ne t'a pas trompé. Ce morceau de papier porte de chaque côté des chiffres imprimés et encore visibles, bien que la pâte soit détrempée. Les nombres formés par ces chiffres se suivent. D'un côté, je lis 120, de l'autre, 121. Ils indiquent la pagination d'un livre au recto et au verso d'une feuille. Ce fragment a donc effectivement pour origine la page d'un volume. Ce volume, comme tu l'as dit, est de petit format, parce que le chiffre est très peu éloigné d'une lettre indiquant la fin de la première ligne, et de l'autre il est à peine distant d'un centimètre des côtés formant un triangle.

– Bravo ! J'ai vaguement entrevu tout cela, mais tu le détailles de façon à rendre toute erreur impossible.

– Je vais plus loin, reprit Albert en jetant de toutes parts des regards perçants, c'est qu'il doit s'en trouver d'autres dans un périmètre assez

rapproché.

» Tu m'as compris, n'est-ce pas ?

– Peut-être. Mais, en somme, ce n'est qu'une présomption.

– Qui pour moi est une certitude. Pour qu'un morceau de papier suive le cours des eaux du Zambèze, qu'il soit assez peu désorganisé pour qu'on en reconnaisse la nature, il faut qu'on ait eu intérêt à l'y jeter, et cela, depuis peu.

– Depuis peu, je le veux bien, mais dans quel intérêt ? Pour quel motif ?

– Vous avez raison, monsieur Albert. Je comprends maintenant et nous devons bénir la sagacité de notre guide.

» C'est l'histoire du petit Poucet, avec cette différence que des morceaux de papier remplacent ici les petits cailloux.

– Parbleu !

– D'accord, reprit Alexandre. Je partage votre espoir à tous deux, bien qu'il puisse paraître illusoire. Mais je serais heureux de retrouver au moins un autre de ces morceaux.

– Cherchons. Vois-tu, mon ami, je m'accroche à cette dernière espérance. Anna est près de nous. J'en suis sûr. Mon cœur me le dit. La chère enfant, connaissant le but et le lieu de notre voyage, doit être instruite de notre présence. C'est elle, j'en suis certain, qui a semé sur sa route ces frêles indices de son passage, espérant qu'ils ne nous échapperaient pas.

» Le dray du Boër est, nous dit Joseph, à cinq cents mètres en amont de la broussaille qui nous abrite. Le courant a dû porter jusque-là les fragments arrachés par Anna.

On entendit à ce moment le bruit sourd d'un corps tombant à l'eau. Zouga, devinant les paroles de son ami le chef blanc, venait de plonger à pic pour reparaître doucement de l'autre côté de l'épais enchevêtrement de lianes et de branchages. Son absence fut courte. Sa bonne face noire émergea bientôt au ras de la pirogue, dans laquelle il se hissa lestement. Un vaste sourire dilatait sa bouche, qui s'ouvrit plus largement encore pour laisser passer trois petits lambeaux de papier qu'il avait recueillis au

milieu des flocons d'écume.

Il les étala sur la paume de sa main, et les trois amis purent constater que deux d'entre eux s'adaptaient parfaitement l'un à l'autre, comme les dentelures d'un jeu de patience.

– Eh ! bien, s'écria nerveusement Albert, n'avais-je pas raison. Es-tu enfin convaincu ?

– Autant qu'heureux de voir tes prévisions réalisées, mon cher ami. Ah ! pardieu, nous ne marchons plus en aveugles et nous allons tailler ce soir une rude besogne au bandit !

– Ce soir ! Comme les heures vont être longues à venir ! Non, jamais je ne pourrai attendre jusque-là.

» Tiens, écoute-moi. Il faut un aliment à l'inquiétude qui me dévore. La rive est boisée. Je sais me couler dans la forêt comme un reptile en chasse. La marche à travers les herbes et les broussailles m'est à ce point familière, que je défie un Peau-Rouge de l'exécuter mieux que moi.

– Tu vas commettre une folie.

– Oui. Mais une folie raisonnable, qui m'empêchera de me ronger ici les poings et de me tourner le sang pendant toute la journée.

» Je vais partir accompagné du Bushman, qui portera son arc et ses flèches. Au moindre événement suspect, je me replierai jusqu'ici. Va, ne crains rien. Je serai prudent. Tu sais bien qu'il faut que je vive, et ne veux pas compromettre mon existence, trop précieuse pour la liberté de la chère prisonnière. Je vais donc opérer une reconnaissance du côté du wagon. Je mettrai deux heures à accomplir ce trajet de cinq cents mètres et autant pour revenir. Ces quatre heures d'activité me calmeront et je m'arrangerai de façon à rendre mon excursion fructueuse.

» Encore une fois, sois sans inquiétude. Je réponds de tout.

Alexandre et Joseph savaient qu'il était impossible de déloger une idée incrustée dans le crâne de fer de leur ami. Ils durent acquiescer bon gré, mal gré, et le laisser partir avec son sauvage compagnon.

Deux heures environ s'étaient écoulées, et le

Catalan, accroupi à l'avant de la pirogue, essayait vainement de sommeiller en attendant le retour de son frère de lait. L'angoisse le tenait éveillé en dépit de la fatigue produite par les vaillants efforts accomplis pendant la nuit et la journée précédentes.

– Allons, disait-il en chassant les moustiques acharnés à son épiderme, M. Albert doit penser bientôt au retour.

Alexandre tressaillit soudain en entendant un bruit de branches froissées comme par la brutale trouée d'un fauve. Sa première pensée fut que son ami était en péril. Il allait bondir sur la rive et s'élancer sur sa piste, quand Albert apparut, les yeux hagards, la face et les mains lacérées par les épines, les habits en lambeaux.

Alexandre, pressentant une catastrophe, n'osa tout d'abord l'interroger.

La douleur du malheureux jeune homme éclata soudain en un sanglot déchirant.

– Le wagon est là... vide !... abandonné. Je n'ai plus trouvé de traces !... Rien !...

V

Comme feu son compatriote Marlborough, Sam Smith, s'en « va-t-en guerre ». – Vaincu sans combat. – Ivrognerie et diplomatie combinées. – Le bushranger songe à fonder la raison sociale Sam Smith and C°. – Trois empreintes humaines. – Comment marchent les forçats français et les convict anglais. – Aventures dramatiques de James Willis. – Émanations d'acide formique. – Disséqué tout vif. – Un peu noyé. – Que peut bien devenir un homme qui exécute un plongeon dans la faille de la cataracte Victoria.

L'étoile de Sam Smith, après avoir jadis brillé d'un vif éclat, était bel et bien en passe de devenir une simple nébuleuse. Le bushranger, en véritable philosophe, n'hésita pas à se faire à lui-même cet aveu, dépouillé d'artifice, que décidément l'Afrique Australe ne valait plus rien

pour lui, en voyant qu'il était, comme on dit vulgairement, brûlé même chez les indigènes. Sa rencontre inopportune avec les trois Français, au moment où il conduisait les Batokas contre les Makololos, eut pour résultat de le compromettre d'autant plus, qu'Alexandre venait, avec l'entremise de Gun, le fils de Magopo, de réunir, par un pacte d'alliance, les deux peuplades ennemies.

Les noirs en général, et ceux de l'Afrique Australe en particulier, oublient volontiers les engagements contractés entre eux ou vis-à-vis des étrangers quand ces engagements sont relatifs aux actes habituels de l'existence. Mais, ils se montrent généralement de rigoureux observateurs de la foi jurée, lorsqu'il s'agit d'un traité solennellement passé, surtout après exécution du formulaire usité en pareil cas, et exhibition des naïfs emblèmes de leurs grossières superstitions. Or, on avait enterré les pointes de flèches et de sagaies avec les balles et la poudre, le rameau de paix avait été planté sur la fosse, et de plus, Gun était encore nanti du *Polouma*, ce fétiche redoutable qui confère l'inviolabilité la plus

absolue. C'était plus qu'il n'en fallait pour rendre amis Seshéké et Magopo, les chefs des nations rivales. Les deux noirs ne furent d'ailleurs pas longtemps à s'apercevoir qu'il y avait entre eux un malentendu qu'il fallait éclaircir, en buvant, naturellement.

C'est en vain que Sam Smith, désireux de faire parler la poudre et de tirer son épingle du jeu en excitant les deux partis l'un contre l'autre, proférait de bruyants appels aux armes. Magopo désabusé commençait à le regarder de travers, et, n'eût été le respect que les riverains de cette partie du Zambèze professent pour les blancs, sa vie eût couru un danger pressant. Le monarque Batoka, se rendant compte de la faiblesse numérique de ses guerriers, ne se sentait pas d'aise, en constatant l'heureux résultat de la négociation entreprise à son insu par son fils. Il voyait en outre pacifiquement alignés en bataille une superbe rangée de paniers pleins de *boyaloa* (bière cafre) et devant cet énorme régal des yeux précédant celui de l'estomac, le digne chef ne pouvait plus ressentir la moindre animosité.

Puis, la possession du Polouma, toujours aux mains de Gun, attestait plus que tout au monde, la loyauté des intentions des Makololos. Seshéké, de son côté, fatigué des combats, ne demandait pas mieux que d'apporter une trêve à ces luttes, où ses guerriers bien que victorieux étaient cruellement décimés. Enfin, il professait ainsi que Magopo, une sincère affection pour Alexandre. Il ne fut pas longtemps à édifier son nouvel allié qui ne demandait pas mieux, sur la personnalité du bushranger. Magopo comprit bien vite qu'il avait été le jouet d'un imposteur, et son ressentiment s'accrut d'autant plus que cette erreur était un rude échec pour son orgueil. Avoir cru s'attacher comme auxiliaire un de ces blancs intrépides et loyaux, semblables au vénérable Daoud, et ne posséder que la contrefaçon du chef si vaillant, si désintéressé, auquel il devait la vie, il y avait là de quoi tourner la bile au moins impressionnable des Cafres.

Une série de réflexions, faites en un moment, achevèrent d'éclairer Magopo et de compromettre entièrement Sam Smith. Alexandre apaisait à tout prix les rivalités entre les noirs, il

était sobre, n'acceptait pour sa nourriture que le strict nécessaire, et ne faisait jamais allusion au Trésor des Rois Cafres. Smith, au contraire, excita tout d'abord les Batokas au combat, et offrit ses services à Magopo. Il buvait en outre comme un gouffre, s'empiffrait comme un véritable Anglais, et assaillait le chef de propos relatifs aux Diamants des Barimos.

Non, décidément, un tel homme n'avait de commun que les traits du visage avec celui qu'ils appelaient le chef blanc. Son épiderme allait lui sauver la vie, mais il était urgent de lui interdire l'accès du kotla et de le renvoyer poliment à ses propres affaires. Le temps pressait. La bière allait s'échauffer dans les paniers, les guerriers, piqués de la tarentule tropicale, sentaient dans leurs mollets des chatouillements précurseurs d'entrechats fantastiques, il fallait en finir.

L'affaire ne traîna pas en longueur. Master Smith, en voyant le vide se faire tout à coup autour de lui, comprit que la partie était perdue. Ses alliés, tout entiers à la fête qui se préparait, le lâchaient sans plus de façon. Il sentit que la

moindre insistance lui serait fatale, en interceptant les regards chargés de haine que lui lançaient les guerriers s'engouffrant pêle-mêle dans la brèche pratiquée à la palissade du kotla. Il affecta une sérénité qu'il était bien loin d'éprouver, en contemplant la ruine de ses espérance, puis, trop heureux d'en être quitte à si bon compte, il tourna noblement les talons dans la direction du fleuve.

– Après tout, se dit-il, comme fiche de consolation, je n'ai pas tout à fait perdu ma journée. J'ai vendu ma carabine un prix raisonnable à ce Français.

» Eh !... Eh !... je deviens un honnête négociant. Est-ce qu'un commerce « loyal » ne vaudrait pas mieux que mon industrie aujourd'hui si compromise.

» Il faudra voir. Plus tard, car je n'ai pas encore joué mon va-tout. Cet imbécile de nègre m'en a dit assez relativement à ce trésor, dont le souvenir me met le feu au tempes, et je ne désespère pas de le trouver, car, en somme, ses indications ne manquaient pas d'une certaine

précision.

» À propos, me voici sans armes. Il me faut retourner à ma cachette et me munir du superbe express-rifle de Greener que j'ai emprunté jadis à cet explorateur anglais.

» Puis, je verrai à commencer sérieusement mes recherches. Malheureusement, je suis seul. Pour la première fois peut-être, je déplore cette unité d'action qui jusqu'à présent a fait ma force. Si j'avais pu trouver trois associé, comme ces Français ! à nous quatre, nous nous fussions taillés un royaume. Mais, voilà, ces gentlemen sont perdus de préjugés.

» Tiens !... mais j'y pense. Les Boërs !... Voilà des gaillards qui ne sont pas en nourrice chez les illusions. Diable ! l'affaire mérite un sérieuse réflexion. Mes drôles sont dans le voisinage, en quête de quelque bon coup à faire. Il s'agit de les joindre. C'est possible. Ils sont malheureusement sous la coupe de ce gredin de James Willis, que j'ai bien reconnu sous sa lévite de prédicant. Je me demande ce qui peut motiver cette singulière association ?

» Dans tous les cas, je dois supprimer le James Willis. Depuis longtemps le coquin a mérité de périr par ma main. Ma vengeance est mûre, quand bien même l'intérêt ne m'ordonnerait pas de le faire disparaître. Lorsque mes lourdauds seront soustraits à l'influence de ce diable incarné, je ferai d'eux ce que je voudrai.

» Allons, voilà qui est bien. En route pour mon entrepôt. Puis nous verrons à fonder la raison sociale Smith and C°.

» Master Smith, go ahead !

Les projets du misérable furent favorisés par un bonheur insolent. Il revenait de s'équiper de pied en cape à la mystérieuse cachette habilement dissimulée non loin des cataractes, et à laquelle il confiait le produit de ses vols, quand il trouva, sur les terres d'alluvion bordant le Zambèze, des empreintes devant lesquelles il s'arrêta tout net.

Il poussa un juron sonore et se mit à rire à gorge déployée. Toute méprise était impossible. Trois traces, parfaitement distinctes, descendaient perpendiculairement au fleuve. Deux d'entre elles eussent signalé, à l'œil de l'observateur le moins

clairvoyant, le passage de mastodontes humains sur la nature desquels on devait être aussitôt édifié. La longueur inusitée des enjambées, les dimensions énormes des dépressions formées par les pieds et dans lesquelles on eût pu loger une boîte à violon, la profondeur de ces dépressions, tout concourait à indiquer chez les possesseurs de ces bases de sustentation un poids et un volume tout à fait hors de pair. La troisième, infiniment plus réduite dans ses proportions comme dans son écartement, appartenait évidemment à un homme de moyenne grandeur habitué à trotter menu plus encore que sa taille ne paraissait le faire présumer.

– Les deux Boërs, murmura Smith en reprenant sa marche, et James Willis, ajouta-t-il d'une voix sourde, pendant qu'un pli cruel balafrait son front entre ses sourcils contractés.

» Le coquin n'a jamais pu modifier son allure, depuis qu'il a exécuté son cavalier seul sur les palettes du *Tread-Mill*.

Ces paroles nécessitent une courte explication. Jusqu'en 1873, au moment où les derniers

forçats, internés en France, évacuaient sur le transport le *Var* le bagne de Toulon, les prisonniers, attachés deux à deux à une chaîne, portaient en outre à la jambe, un cercle d'acier appelé manille, auquel était rivée une autre chaîne terminée par un boulet. Ils devaient traîner sur le sol ce boulet jusqu'à l'expiration de leur peine. L'effort constant, nécessité par le déplacement de cette masse de fer, donnait à leur démarche une allure tout à fait caractéristique dont le plus grand nombre ne pouvaient se débarrasser même après leur libération. Cette allure, consistant en un traînement de la jambe à laquelle était jadis attaché le boulet, fournissait souvent aux agents de police un signe précieux pour reconnaître les récidivistes, énergiquement dénommés « chevaux de retour » dans l'argot des bagnes.

Le système pénitentiaire des Anglais, totalement différent de celui-ci, laisse au condamné la liberté de ses mouvements. Ne pensez pas cependant que nos excellents voisins, qui se targuent volontiers de philanthropie, abandonnent aux douceurs du farniente les

pensionnaires de leurs maisons de détention. En gens pratiques, ils ont pensé à utiliser les forces employées jadis en pure perte, à traîner le boulet par les hommes que frappait la justice de notre pays. Chaque prison anglaise possède à cet effet, plusieurs roues de grandes dimensions, et analogues à celles qui servent à actionner les moulins à eau. Les palettes perpendiculaires à la circonférence, viennent successivement affleurer un plancher au-dessous duquel se meut la roue. C'est ce qu'on appelle *le Tread-Mill*. C'est ici que se montre dans toute sa magnificence l'ingéniosité anglo-saxonne. Pendant un certain nombre d'heures imposées par le règlement, chaque condamné doit mettre en mouvement cette roue, et servir au moyen d'une gymnastique endiablée de force motrice à une industrie quelconque. On amène l'homme sur la palette qui affleure au plancher, et naturellement, l'addition de son poids la fait descendre d'un cran ; il doit aussitôt, sous peine d'avoir les jambes brisées, sauter sur la palette suivante, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ait fourni sa quote-part de travail. N'allez pas croire qu'il puisse, à un moment

donné, ralentir le mouvement que prend cette roue et qui acquiert bientôt une vitesse considérable. Il lui est impossible d'avancer ni de reculer, en raison des dimensions de l'infernale palette qui se dérobe sans cesse, amenant toujours celle qui lui fait suite, avec la cruelle alternative de continuer cette série de sauts ou de sentir ses os broyés. Ces évolutions surplace, ce pas gymnastique sur une surface mouvante, donnent plus tard à la marche du réclusionnaire anglais une allure courte, saccadée qui, toutes proportions gardées, rappelle l'allure de l'ancien pensionnaire des bagnes français.

Sam Smith connaissant, et pour cause, cette particularité, reconnut d'emblée les empreintes de cette marche précipitée, nerveuse, dont le Révérend, ou plutôt James Willis, n'avait pu, en dépit de patients efforts, corriger tout à fait l'aspect compromettant.

Le bushranger une fois édifié sur la direction prise par les trois personnages qu'il n'espérait pas trouver aussi facilement, suivit les pistes et arriva près du fleuve. Un bruit de voix lui fit dresser

l'oreille.

– Mes gaillards sont là, murmura-t-il, sur cette presqu'île dont l'isthme a été submergée par l'inondation.

» Quels piètres coureurs d'aventures ! A-t-on jamais vu de pareils imbéciles qui vocifèrent ainsi, sans seulement paraître se douter que la parole, ainsi répercutée sur un cours d'eau, est entendue à d'incroyables distances.

» Après tout, je n'ai pas à m'en plaindre. Mon bateau n'est pas loin. Il suffira de donner prudemment quelques coups de pagayes et de tomber comme une bombe au beau milieu de l'entretien.

» L'essentiel est de faire une entrée appropriée aux circonstances, de frapper un grand coup et de ne pas rater mon effet.

On a vu précédemment comment Smith sut habilement exploiter la situation, la façon dont il surprit le secret des trois compagnons, et la manière cruellement originale dont il se vengea de son ennemi, après avoir conquis, à grands

coups de poing, la sympathie des Boërs.

Cornélis, Pieter et leur nouveau patron, s'apercevant de la disparition de la pirogue, ne s'amusèrent pas longtemps à de stériles récriminations. Se sentant épiés et menacés d'un danger d'autant plus grand qu'ils en ignoraient la nature, ils firent chacun un paquet de leurs armes et de leurs munitions, les assujettirent sur leurs têtes, et se mirent doucement à l'eau. Quelques minutes après, ils abordaient sans encombre à la rive, laissant le Révérend étranglant sous son bâillon, congestionné par la fureur et tout meurtri du contact des branches entre lesquelles il se trouvait enserré. Bien qu'il se vît perdu, le misérable tâcha de disputer un dernier lambeau d'existence à la mort, qu'il sentait venir lentement. Si l'arrivée dramatique du bushranger l'avait plongé dans une stupeur inconcevable chez un tel homme, il avait, en dépit de l'horreur de sa situation, recouvré tout son sang-froid depuis le départ de son ennemi. Il allait, sans désemparer, tenter d'arracher ses membres des entraves qui en écrasaient les chairs, en usant de ces procédés souvent expérimentés pendant sa

longue existence de forçat, quand un crépitement très faible, mais continu, vint réveiller ses terreurs.

Ce bruit singulier se produisait au pied même de l'arbre sur lequel Smith l'avait hissé, et son esprit, affolé de nouveau, évoqua le spectacle sinistre d'une invasion de serpents. Mais, non, les écailles des reptiles produisent sur les écorces un froissement particulier n'ayant aucune analogie avec ce qu'il entendait. En même temps une odeur pénétrante, toute particulière, montait lentement du sol et saturait les couches d'air imprégnées d'humidité.

Cette odeur fut une révélation pour le Révérend, qui reconnut aussitôt les émanations de l'acide formique, produit en quantité notable par certaines espèces de fourmis. Il frémit aussitôt en pensant au sort horrible qui l'attendait, s'il allait subir l'attaque des féroces hyménoptères. Non pas que l'acide qu'elles produisent soit dangereux, mais la plupart de celles qui habitent l'Afrique sont horriblement voraces, et leur nombre incalculable les rend

particulièrement dangereuses. On a vu des animaux de forte taille, des chevaux, des bœufs, et jusqu'à des éléphants blessés qui, se trouvant sur le passage d'une colonne de fourmis, ont été, en une nuit, dévorés par des millions de mandibules, au point de ne plus laisser qu'un squelette aussi net que ceux des musées anatomiques.

Le Révérend n'ignorait pas cette particularité. La force des émanations lui indiquait la quantité innombrable des insectes se mouvant dans l'ombre ; son horreur fut à son comble en pensant qu'il allait être disséqué tout vif.

Ne croyez pas, d'ailleurs, qu'il y ait dans ces faits la moindre exagération. Le docteur Livingstone a souvent rencontré de grosses fourmis, entièrement noires, auxquelles les indigènes donnent le nom de *leshonya*, et qui atteignent les dimensions de vingt-cinq millimètres ! Que l'on pense aux ravages pouvant être opérés par une armée compacte de *leshonyas*, couvrant parfois un espace de terrain long de trois ou quatre cents mètres, et large de cinquante, et

l'on pourra se faire une idée de la terreur éprouvée par le misérable James Willis.

Un rugissement étouffé lui échappa soudain, sous le bâillon qui l'étranglait, en sentant ses jambes envahies par des milliers de pattes agiles. Puis un de ses pieds fut le siège d'une douleur lancinante, rapide comme celle que produirait la morsure d'une tenaille d'acier. Un lambeau de sa peau venait d'être arraché, la curée commençait.

Le Révérend se tordit furieusement et contracta, jusqu'à les briser, ses membres endoloris par les liens dont les nœuds inextricables avaient été combinés par Smith, auquel son ancienne profession de marin donnait une habileté particulière.

Les fourmis, excitées par le sang qui commençait à couler, multipliaient leurs attaques, et déchiraient avec la même voracité le cuir des chaussures, les chairs et les habits qui les couvraient. Le bandit fut en quelque sorte pris d'assaut par un essaim mouvant qui le couvrit de la tête aux pieds. Sa face, protégée par le bâillon, allait, avant peu, être mise en lambeaux, sa

langue, ses joues, ses yeux allaient, pour ainsi dire, être émiettés, sans qu'il pût se soustraire à ces mandibules affairées qui le tenaillaient sans relâche.

La vengeance de Sam Smith allait-elle avoir cet épilogue épouvantable ? D'un geste machinal et pour reculer, inconsciemment, cet instant fatal, James Willis rejeta vivement sa tête en arrière et ramena, par un mouvement qui fit craquer ses articulations, ses deux mains garrottées devant sa face. Pendant une minute, les fourmis attaquèrent avec fureur cette masse qui s'interposait entre leurs mâchoires et cet épiderme plus délicat dont elles étaient avides de se repaître.

Tout à coup le Révérend poussa un cri farouche, en sentant ses poignets dégagés de leurs entraves. Il n'y avait pas d'illusion possible, ses deux bras venaient de reconquérir leur liberté d'action. La voracité des insectes avait accompli ce que les plus violents efforts n'eussent pu réaliser. Toutes ces tenailles animées avaient, en un moment, réduit en étoupe les lanières formant les menottes du supplicié.

Se voyant à moitié libre, il ne pensa plus qu'à arracher son bâillon, à dégager ses jambes et s'élancer dans le fleuve. Qu'importait la rencontre probable des caïmans, des hippopotames, des requins d'eau douce ou des serpents d'eau. L'essentiel était, pour lui, de se soustraire au plus vite à cette effroyable torture.

Il n'eut pas le temps de donner à ce projet un commencement d'exécution. L'arbre, sur la fourche duquel il était comme encastré, miné par l'inondation, oscilla violemment et s'écroula avec fracas.

Cet arbre, placé à l'extrême pointe de la langue de terre, portait une couronne touffue sur un tronc de moyenne grosseur. Sa chute fut provoquée sans doute par les efforts opérés par le misérable, qui complétèrent l'action désorganisatrice des eaux. Par un hasard inouï, prodigieux, les branches tombèrent dans le lit du fleuve et perpendiculairement au courant. Ce plongeon brutal eut pour résultat de soustraire tout d'abord le Révérend au supplice atroce qu'il subissait. Son premier soin fut de se hisser, à la

force des poignets, à une branche qu'il étreignit machinalement, afin d'éviter l'asphyxie. Enfin débarrassé de ce cauchemar horrible, soulagé par cette immersion bienfaisante, et osant à peine croire à tant de bonheur, il s'aperçut bientôt, avec terreur, que l'arbre, saisi par le courant, dérivait lentement d'abord, en tournoyant, pour s'avancer de plus en plus dans la direction des cataractes.

Il arracha brusquement son bâillon, et poussa un ignoble blasphème. Tout en se répandant en imprécations furieuses, il ne restait pas inactif, et, cramponné d'une main à sa branche, il tentait d'enlever, avec l'autre, les liens enserrant ses pieds. Au cas où il aurait pu réussir, il avait pour dernière ressource d'essayer de couper le fleuve en diagonale, ou de s'échouer sur un des îlots encombrant le lit du fleuve.

Décidément, la malchance s'acharnait après lui. Car, si d'une part les fourmis, inconscientes et capricieuses libératrices, avaient laissé ces liens dans leur intégrité, d'autre part, le contact de l'eau les avait à tel point resserrés, qu'il devenait absolument impossible d'en défaire les

nœuds. Et le Révérend, désarmé par le bushranger, ne possédait même pas un couteau de poche pour les trancher. Enfin, pour comble de déveine, les îlots, submergés par la crue, avaient totalement disparu, et James Willis perdait tout espoir de voir son arbre s'accrocher à l'un d'eux.

Pendant ce temps, la vitesse du végétal devenu le jouet des flots croissait de minute en minute et atteignait des proportions vertigineuses. Il pénétra bientôt dans la région des brisants et se mit à osciller, à tanguer, à rouler follement. Arrivé près de la lèvre supérieure de la cataracte, il s'arrêta un moment, pivota deux ou trois fois, fut pris dans un remous, obliqua, fut saisi par un contre-courant, fila comme une flèche dans un canal latéral et disparut dans la faille. Le Révérend, aux trois quarts asphyxié par ces plongeons successifs, assourdi par le tonnerre des flots, glacé d'épouvante en percevant vaguement que l'instant fatal était arrivé, ferma les yeux et s'évanouit en se sentant rouler dans l'abîme.

VI

Résistance et fragilité de l'organisme humain. – Le Révérend doit la vie à une parabole qui n'a rien de commun avec celle de l'Évangile. – Dans la grotte de charbon. – Surprise. – La galerie souterraine. – Un magasin dans une oubliette. – Au milieu d'un bazar d'exploration. – Dépression dans le sol. – Cachette. – Que peut bien renfermer un baril à anchois enfoui dans un banc de houille. – Écrin de sultan ou cassette de nabab. – De l'or !... des diamants !... – Est-ce le dépôt de Sam Smith ?

L'organisme humain, si fragile dans ses éléments essentiels, au point que souvent l'incident le plus futile suffit à l'anéantir, possède parfois une vitalité réellement stupéfiante. Si un vulgaire courant d'air produit une pneumonie mortelle, on a pu voir des soldats frappés d'une

balle en pleine poitrine, traversés de part en part, guérir sans complications et conserver plus tard une santé florissante. Un choc léger, une simple chute sur la tête, amènent des congestions se terminant fatalement par la mort, quand d'autre part des éclats de mitraille broyant une partie de la boîte crânienne, ont mis à nu le cerveau, sans faire périr les victimes de ces terribles mutilations. On pourrait multiplier les exemples à l'infini, sans empêcher pour cela le lecteur d'être étonné en apprenant que le Révérend étranglé par Sam Smith, étouffé sous son bâillon, déchiqueté par les fourmis, noyé au moment où l'arbre qui le portait s'abîma dans le Zambèze, et roulant, pour terminer la série, du haut de la cataracte Victoria dans la faille où s'engouffre le fleuve, se trouva, au matin, jouissant de toute la plénitude de l'existence. Logiquement, le misérable devait être assommé par la colonne d'eau, puis broyé sur les roches basaltiques à travers lesquelles elle s'élance avec un fracas assourdissant. Il échappa miraculeusement à cette double alternative, et fut vraisemblablement le premier être humain qui traversa vivant le lieu où s'élève en un tonnerre

formidable la voix des Barimos.

L'incident grâce auquel l'aveugle destinée épargna l'existence du bandit était en vérité bien banale. On se souvient que les liens étreignant ses jambes, ayant été plus étroitement encore resserrés au contact de l'eau, il ne put délier les nœuds et qu'il se cramponna désespérément à son arbre, avec l'inconsciente énergie des noyés. Ce qui devait amener sa perte, assura son salut. L'arbre, ainsi que nous l'avons déjà dit, s'enfila dans une des cascades latérales séparées par des roches de la chute principale, et tomba comme dans un puits, au fond duquel tourbillonnaient les flots avec de rauques rugissements. Son épaisse couronne formée de branches solides, protégea le corps du Révérend contre le contact immédiat de la muraille basaltique et l'empêcha d'être réduit en bouillie. Ce n'est pas tout. Cette muraille, au lieu d'être à pic ou même en surplomb, comme la plupart de ses voisines, offrait un plan légèrement incliné, dans lequel bâillait une ouverture irrégulière, large de près de trois mètres et dont il était impossible de soupçonner l'existence, à moins d'accomplir l'exercice gymnastique auquel

venait, bien à contre-cœur, de se livrer James Willis.

Par un hasard invraisemblable, la couronne feuillue, précipitée avec une force irrésistible par la colonne d'eau, fut projetée juste devant cette ouverture qu'elle obstrua un moment. Puis, le végétal tout entier retomba, la racine en l'air, au fond de la faille. Il y eut, au moment précis où l'arbre fouettait l'entrée de la caverne, un léger temps d'arrêt qui amena une décomposition de force. En raison de cette modification, les mains du bandit lâchèrent les branches qu'elles étreignaient et son corps, obéissant aux lois de la pesanteur, continua la parabole suivie précédemment par l'arbre. Cette parabole le conduisit au beau milieu de l'antre obscur béant à peu près à mi-chemin du fond de la chute. Il resta étendu jambes de ci, tête de là, sur un sol noirâtre formé de blocs irréguliers.

Sa syncope fut longue et quand il s'éveilla, trempé par les poussières aqueuses formant dans la grotte un épais embrun, le soleil faisait étinceler la cataracte comme une énorme coulée

de métal. Nous laissons à l'ingéniosité du lecteur la faculté de deviner quelles durent être les pensées du misérable en se trouvant si inopinément au nombre des vivants, sa joie, son étonnement, sa stupeur. En un moment les dramatiques événements de la nuit se présentèrent devant ses yeux, avec toute leur lugubre intensité, puis, il se rappela l'instant où il s'évanouissait, en entendant mugir au-dessous de lui la colonne d'eau qui l'entraînait. Il refit lentement la synthèse des événements probables qui l'avaient amené en ce lieu, et somme toute, ses prévisions se trouvèrent pleinement réalisées.

Mais pour avoir échappé à un danger terrible, il n'était point à l'abri de nouvelles éventualités. C'est la réflexion qu'il se fit aussitôt avec autant d'inquiétude que d'à-propos.

– Voyons, se dit-il, en essayant péniblement de s'asseoir, il faudrait aviser aux moyens de m'échapper d'ici.

» Habitant des cataractes Victoria, ce n'est pas une position sociale, et ce séjour n'est rien moins que confortable. Commençons d'abord à

inspecter notre nouvelle demeure.

» Il serait temps, en outre, de débarrasser préalablement mes jambes des entraves que ce gredin de Smith a multipliées comme à plaisir. En voilà un qui fera bien de ne jamais passer à ma portée, si j'ai le bonheur de remonter là-haut !

» Ces morceaux de roche noire feront bien mon affaire. Dans quelques minutes j'aurai sur eux usé mes liens, puis, je commencerai mon voyage d'exploration.

Il essaya de casser un de ces fragments en le heurtant rudement sur le sol, mais, à son profond étonnement, il s'éparpilla en miettes. Les prétendus rochers étaient des blocs de charbon de terre.

– Sacrebleu ! s'écria-t-il tout joyeux, est-ce que je me trouverais dans un boyau d'une de ces anciennes mines de houille exploitées jadis par les Portugais !

» Mais alors, je serais sauvé. Avant peu je pourrais retrouver la galerie principale qui doit affleurer le sol.

Une rapide inspection des lieux lui démontra son erreur. La grotte ne présentait aucune trace de travail humain. C'était une sorte de fissure produite vraisemblablement grâce au glissement d'une partie des terres ravinées inférieurement par l'action séculaire des eaux. Le banc de houille, moins résistant que les éléments voisins, avait naturellement cédé en formant une coupure large d'environ deux mètres.

Renonçant à trouver un morceau de basalte, il se mit incontinente dénouer ses entraves, et s'armant de patience, il y parvint non sans se retourner les ongles et sans proférer une violente série de jurons.

– Et maintenant, en avant ! dit-il après avoir laissé à son sang le temps de reprendre sa circulation.

Il s'avança en tâtonnant la muraille de droite, car l'obscurité devint bientôt complète. Peu à peu, le grondement de la chute s'affaiblit, et il ne perçut plus qu'un ronflement continu faisant vibrer les parois de sa noire prison. Dans la crainte de rouler dans une excavation béante sous

ses pas, il ne portait la jambe en avant qu'après s'être assuré de la continuité du sol, ainsi que de sa solidité. Il accomplit de la sorte un trajet d'environ cent mètres, non sans une extrême fatigue, eu égard aux infinies précautions qu'il lui fallait prendre, ainsi qu'aux difficultés rencontrées à chaque pas. On comprend en outre qu'après une telle série de vicissitudes, son corps ne devait plus posséder la vigueur dont il avait jusqu'alors fait preuve.

Il avançait toujours machinalement, presque sans espoir, et comme poussé par un impérieux besoin de s'éloigner au plus tôt de l'abîme grondant derrière lui. La galerie naturelle aux anfractuosités de laquelle il se heurtait à chaque pas, en dépit des précautions qu'il prenait, fit tout à coup un brusque crochet, et un soupir de soulagement échappa au misérable en apercevant dans le lointain, une lueur blanchâtre tombant à pic sur le sol de la caverne. La lumière, c'était presque la vie ! Il marcha encore pendant un temps qui lui sembla horriblement long, puis, il se trouva dans une rotonde spacieuse, sorte d'oubliette creusée naturellement dans la veine de

charbon, et recevant le jour par un conduit circulaire, au sommet duquel un coin du ciel se découpait en bleu foncé. Un faisceau de lumière assez intense pénétrait par cette espèce de cheminée, haute de près de dix mètres, et large de deux environ. Ses yeux habitués à l'obscurité purent, grâce à la conformation particulière de ce conduit, inventorier jusqu'aux moindres recoins de ce singulier réduit.

Le Révérend eut comme un éblouissement. Quoique les derniers incidents de sa vie aventureuse eussent dû le mettre en garde contre les manifestations de l'imprévu, il fut littéralement stupéfait. Mais cette stupéfaction n'avait rien que de joyeux, car quelles que pussent être les exigences du reclus, jamais il n'eût osé espérer pour elles une satisfaction aussi complète. Il était encore prisonnier, mais quelle prison plantureuse lui donnait le hasard ! Jugez-en plutôt.

Ce qui frappa tout d'abord son regard, fut une superbe collection d'armes symétriquement rangées le long de la paroi parfaitement sèche,

grâce au système de ventilation produit par la conformation de ce retiro mystérieux. Quelques carabines, au canon bronzé, alignaient leurs profils sévères sur la muraille noire. Il y avait des Martini-Henry, des Winchester-express, des Wetterli à répétition, en un mot des spécimens accomplis de l'art contemporain, dans la confection desquels l'arquebuserie semble avoir dit son dernier mot. Les armes de chasse étaient aussi dignement représentées par les fusils à percussion centrale, au milieu desquels apparaissaient modestement des fusils à piston, dont les mérites ne sont pas à dédaigner quand l'approvisionnement de cartouches fait défaut. Les munitions, soigneusement classées par catégories, étaient emballées dans des morceaux de prélart goudronné, de façon à braver des variations atmosphériques fort improbables en pareil lieu.

À côté de ces redoutables instruments de défense et d'attaque, bien enduits d'une couche de graisse, le Révérend aperçut, avec une joie inexprimable, une série de petites caisses contenant, soit du biscuit, soit du tabac, soit des

conserves alimentaires variées, enfermés dans des boîtes d'étain ornées de leurs étiquettes multicolores. Puis, des habits de toutes sortes : vareuses de laine bleue, pantalons de même étoffe, chemises de flanelle, bottes à l'écuyère paraissant destinées à chausser des capitans, humbles souliers de piéton, chapeaux de feutre, et jusqu'à des casques insolaires. Puis des couteaux, des sabres d'abatis, des haches, des harnachements complets pour les chevaux, jusqu'à des boussoles, des montres, de l'argenterie, et des nécessaires de toilette !...

Le mystérieux organisateur de ce bazar souterrain devait être non seulement un collectionneur émérite, mais encore un homme comprenant merveilleusement le confort. Dans une sorte de niche, se trouvait en effet un monceau d'épaisses fourrures devant former un lit moelleux auquel le sybarite le plus convaincu n'eût rien trouvé à redire.

James Willis, émerveillé, contemplait, avec un étonnement toujours croissant, ces trésors qui, dans sa situation actuelle, étaient pour lui d'un

prix inestimable. Quelque peu superstitieux qu'il fût, il eût volontiers admis l'intervention d'une puissance surnaturelle, ou, tout au moins, la possibilité d'un cauchemar produit sur son esprit ébranlé par les lugubres événements de la veille.

Mais non, la réalité s'offrait à ses yeux sous des formes matérielles dont ses sens ne pouvaient suspecter l'indéniable évidence. Après avoir touché, palpé, inventorié ces objets si disparates, et s'être bien convaincu que la fantasmagorie n'était pour rien dans cette incroyable aventure, il allait, sans plus tarder, procéder à l'ouverture d'une boîte de corned-beef, quand son regard tomba sur une légère dépression du sol. Cette dépression, de forme circulaire, semblait indiquer que la couche de charbon avait été récemment remuée en cet endroit.

Phénomène étrange, cet homme mourant de faim et dont l'unique désir, après une copieuse restauration dont il possédait tous les éléments, eût dû être de se jeter sur le lit, pour goûter quelques heures d'un sommeil réparateur, – cet homme, réduit naguère à la plus affreuse

nécessité, n'eut plus qu'une pensée, fouiller ce qu'il pensait être une mystérieuse cachette. Il laissa retomber sa boîte d'étain et planta dans la matière grenue et cassante, formée de fragments de houille pulvérisée, le sabre qui devait lui servir à opérer la section.

Il ne s'était pas trompé dans ses prévisions. Le charbon de terre avait été fouillé peu de temps auparavant, à en juger par sa friabilité. Le Révérend, persuadé que l'objet ainsi enfoui devait posséder une valeur incalculable, pour que le propriétaire de toutes ces richesses se fût donné la peine de le dissimuler ainsi dans ce lieu inaccessible, brandissait avec acharnement sa lame, et retirait les débris avec une telle précipitation, que le sang coulait en filaments rosés sur le noir enduit dont ses doigts étaient souillés.

Le sabre d'abatis rencontra bientôt un corps dur qui rendit sous le choc un bruit sonore.

– J'en étais sûr, murmura le bandit en se penchant sur l'excavation.

» Tiens, c'est un baril. Un de ces tonnelets

dans lesquels on conserve les anchois salés dont les publicains sont toujours si bien approvisionnés.

» Cela se conçoit. Les anchois excitent une soif inextinguible, et le publicain, sans avoir besoin, comme on dit, de pousser à la consommation, trouve le moyen d'écouler les vitriols variés composant le fond de son bar.

» Voyons donc ce que contient ce baril. Je serais étonné que ce fût du wisky, bien que mon pourvoyeur anonyme ait semblé négliger l'importante question des liquides.

James Willis exhuma avec effort le tonnelet, et le déposa sur un de ses bouts, juste au-dessous du point central de la rotonde, sur lequel se concentraient les rayons lumineux venus d'en haut.

C'est en vain qu'il essaya de forcer les douves avec la lame de son sabre. Le bois résista à sa pesée, et la pointe se cassa avec un bruit sec. Avisant alors une hache américaine, au croissant élégant et dont l'acier miroitait avec une belle couleur d'azur, il saisit le manche de frêne, et

asséna un coup violent sur le fond.

Le bois craqua, les cercles éclatèrent, le récipient se fendit.

Ébloui, fasciné, haletant, le bandit poussa un hurlement de fauve à la vue du spectacle invraisemblable qui s'offrit à ses regards.

Imaginez-vous l'écrin d'une sultane apparaissant tout à coup avec ses fulgurations, la cassette d'un nabab s'ouvrant avec de flamboyantes irisations, la splendide moisson des mineurs de Golconde ou de Visapour s'éparpillant soudain en un capricieux ruissellement de feux multicolores, et vous aurez peine à concevoir l'incomparable splendeur du trésor découvert par le gredin, d'une façon si imprévue.

Le choc de la hache avait fait jaillir, çà et là, des centaines de diamants qui, s'épandant en un semis irrégulier sur la couche de houille, semblaient autant d'étoiles tombées d'un coin de la voûte du firmament, sur une nappe de velours noir. Le Révérend contempla d'un œil affolé cette opulente constellation, et un nouveau rugissement

de bête de proie à la curée sortit de sa poitrine. Puis, ses regards se reportèrent sur le baril. L'humble récipient était à demi plein de gemmes de toute grosseur, au milieu desquelles se détachaient jaunâtres et sans reflet, des disques de métal, des pièces d'or, évidemment.

Bien que toutes les pierres composant cette merveilleuse collection fussent encore dans leur état primitif, bien que l'art du lapidaire et le caprice du joaillier fussent étrangers à leur forme et à leur agencement, elles n'en formaient pas moins un trésor inestimable. Leurs facettes naturelles, éclairées par le faisceau lumineux venu d'en haut, accrochaient tous les rayons, et le hasard qui les avait placées sur les pièces de monnaie, leur donnait cet inexprimable scintillement d'un œil de tigre, avec son iris d'or enchâssant sa prunelle à l'éclat troublant.

– À moi !... À moi !... Tout !... hoqueta le gredin en plongeant ses mains au milieu des diamants.

» Je suis riche !... Enfin !... La destinée me devait bien cela !...

Il saisit ensuite à pleines poignées les gemmes, les serrant au point de faire pénétrer les pointes dans sa chair, comme s'il eût besoin de ce contact brutal avec sa propre substance, pour être bien convaincu de leur possession. Puis, insensible à tout le reste, oubliant derechef la faim, la soif et la fatigue, il se mit comme un enfant qui s'amuse à laisser couler du sable entre ses doigts, à faire glisser d'une main dans l'autre, les diamants qui parurent animés, en rappelant les ébats d'un clan de moustiques dans un rayon de soleil.

La muette contemplation de ce grimoire de feu le retint longtemps. Puis enfin, il sembla se raviser. Un spectateur indifférent de cette scène étrange eût cru qu'il allait enfin obéir aux exigences de la nature. Il n'en fut rien. L'âpre convoitise qu'une pareille découverte eût dû assouvir, au moins pour un moment, se manifesta d'une étrange façon. Le misérable laissa échapper dans le tonnelet les poignées de diamants qui retombèrent avec un crépitement sec. Avisant alors les pierres éparses dans les anfractuosités formées par les fragments de charbon de terre, il les ramassa une à une, lentement, posément, pour

les replacer avec les autres, comme ces laboureurs parcimonieux qui ne veulent pas laisser perdre les grains de blé tombés de la gerbe.

Ce travail absurde dura longtemps, et le Révérend, succombant enfin sous les exigences de la nature, fatigué de cette émouvante contemplation, sans en être rassasié pour cela, pensa enfin à absorber quelques aliments. Mais, comme s'il eût voulu préalablement opérer une prise de possession définitive, il se mit à enfouir pêle-mêle dans ses poches les diamants et les pièces d'or. Il s'assit alors sur le baril complètement vide, et les jambes dans le trou renfermant tout à l'heure la précieuse cachette, il dévora avidement un biscuit avec un morceau de corned-beef.

Alors seulement, il réfléchit sérieusement à sa position, et se prit à l'envisager froidement.

– Voyons, dit-il, tout en broyant sous ses dents aiguës et tranchantes comme celles d'un loup la briquette comestible, il ne s'agit pas seulement de rester en extase devant cette étrange

manifestation de la fortune.

» J'ai perdu un moment la tête, tout à l'heure. Il faut avouer d'ailleurs qu'il y a de quoi, et bien d'autres à ma place eussent fait pis encore. Raisonnons donc comme il convient à un être intelligent.

» Il est impossible d'admettre que je sois dans le lieu où se trouve le Trésor des Rois Cafres. L'agencement de cette grotte souterraine, les objets qu'elle renferme, tout me prouve que le propriétaire ou les propriétaires de ce retiro sont des Européens. Il n'y a pas d'erreur possible. L'ordre parfait que je constate en toutes choses, l'excellent état des armes, la conservation des effets d'habillement et d'équipement, la qualité des vivres, m'annoncent en outre que cet entrepôt est fréquemment visité. Ma claustration ne saurait être bien longue, quand même je ne trouverais pas d'issue.

» Eh ! pardieu, il en existe bien une, mais elle est pour le moment inaccessible à mes moyens actuels. C'est ce damné couloir vertical qui se dresse au-dessus de ma tête comme une

cheminée. C'est évidemment par là que s'accomplissent les voyages d'aller et de retour de mes mystérieux et involontaires pourvoyeurs. Il suffit d'une corde à nœuds pour opérer lestement ce mouvement de va et vient. Il me semble, en effet, apercevoir des érosions nombreuses causées sans doute par le contact de ces inconnus avec les parois du passage.

» Mais, qui diable peuvent-ils bien être ! Des mineurs ne s'amuseraient pas à dissimuler ainsi le fruit de leur travail. Ils s'empresseraient de réaliser au plus vite une pareille fortune. Un publicain ne penserait pas à établir ici un entrepôt. Et d'ailleurs, quel serait l'homme assez fou pour laisser dormir ce stock de diamants, et vendre à des ivrognes de l'alcool et du vitriol.

» Une fantaisie de millionnaire peut seule avoir créé une semblable étrangeté. Une fantaisie de millionnaire... qui sait ? Peut-être bien aussi une précaution de voleur.

» De voleur !...

Un rire inextinguible s'échappa à ces mots de la bouche de James Willis.

– Que le diable m'emporte, s'écria-t-il secoué par une hilarité qui s'en allait croissant, si c'était vrai !...

» L'aventure serait extravagante.

» Pourquoi pas ! J'en ai tant vu depuis vingt-quatre heures.

» Je ne connais qu'un seul voleur susceptible d'installer avec tant d'ordre une collection aussi variée. Ce n'est certes pas la première fois qu'il m'est donné de contempler un pareil spectacle, avec les diamants en moins, bien entendu.

» Je me souviens de l'hospitalité jadis offerte en Australie par un gentleman de grands chemins, dans une grotte spacieuse où se trouvaient réunies, avec une entente parfaite du confort, toutes les choses indispensables à l'existence.

» Mon ancien compère, le bushranger, était un homme de précautions, et nous fîmes quelques larges bombances, alors que les détectives de la police coloniale galopaient, mais en vain, sur nos traces.

» Est-ce que le hasard qui, parfois, fait si bien

les choses, ne m'aurait pas envoyé dans la maison de campagne de cet excellent Sam Smith ?

» S'il en est ainsi, ma parole, c'est à ne plus douter de rien. C'est bien le cas où jamais de dire que tout arrive dans la vie. Oui, tout arrive. Quelque bizarre que soit ma destinée, j'aurai été le jouet d'événements si imprévus, qu'il ne me manque plus que de devenir un honnête homme.

VII

Première réunion des actionnaires composant la raison sociale Sam Smith and C^o^. – Le bushranger prétend qu'il faut être honnête quand on est riche. – Ce qu'on entend en Afrique Australe par bœufs salés. *– Pieter préposé à l'achat d'un attelage. – Singularités particulières au bétail sud-africain. – Les faiseurs de monstres. – Souvenir aux* Comprachicos *et à* l'Homme qui rit. *– Ornementation ou mutilation. – La maladie des bœufs. – Virus toxique et virus vaccin. – Adeptes sans le savoir de la doctrine de M. Pasteur.*

Pendant que le Révérend, après avoir échappé à la terrible vengeance de Sam Smith, évoluait dans la grotte mystérieuse, le bushranger tenait conseil avec ses nouveaux associés. Les trois hommes avaient gagné la terre ferme et, laissant

sur la droite le chemin conduisant au kopje Victoria, s'étaient dirigés vers les collines basaltiques enserrant le Zambèze en aval des Cataractes. Un sentier, ou plutôt une espèce de corniche accrochée au sommet de la muraille à pic, au bas de laquelle mugissaient les eaux, les conduisit à une plate-forme entourée d'un épais rempart d'aloès, d'euphorbes et de nopals. Grâce à quelques éclaircies pratiquées habilement dans cette redoutable haie vive, hérissée de piquants devant lesquels eût reculé un régiment, ils pouvaient examiner, dans un périmètre immense, la plaine qui s'étendait à perte de vue.

Les deux Boërs, accroupis devant un monstrueux quartier de venaison froide, qui eût largement suffi au repas d'une escouade de soldats anglais, avaient tiré leurs couteaux et s'apprêtaient à engloutir quelques larges bouchées. Smith, assis sur un fragment de roche, consultait attentivement le plan tracé sur un mouchoir par le malheureux père de madame de Villeroge, et jetait de temps en temps de rapides regards sur les terres environnantes.

– Ce ne peut être que là, murmura-t-il en posant sur le tissu fripé et maculé l'index de sa main droite.

» De quelque côté que je me retourne, j'arrive fatalement à trouver cette ligne ponctuée qui court du Nord au Sud et qui coupe la faille un peu au-dessous des chutes.

» C'est ici qu'il faut chercher. Les Français qui ont possédé ce plan et James Willis lui-même, ont fait fausse route. Les niais !... Ils n'ont même pas vu qu'il est orienté à l'envers. De là leurs tentatives absurdes pour gagner l'autre rive.

» Ce que c'est que d'avoir été marin ! Ces terriens ne savent pas lire une carte et encore moins rectifier une erreur aussi grossière.

» Allons, tout va bien, et avant peu, nous aurons des nouvelles du trésor des Rois Cafres.

Ces derniers mots firent sursauter les deux sauvages blancs, qui interrompirent leur mastication à peine commencée.

– Hein ? firent-ils simultanément.

Le bushranger, sans se départir de son attitude

dominatrice, daigna sourire avec une sorte de condescendance hautaine.

– Eh bien ! garçons, cela vous fait dresser l'oreille, n'est-ce pas ?

Cornélis et Pieter, la bouche pleine, baissèrent avec le même ensemble la tête, sans pouvoir répondre autrement que par ce geste signifiant : Oui, chez tous les peuples civilisés ou non, qui évoluent d'un pôle à l'autre sur notre planète.

Mais ce mouvement ayant eu pour résultat de favoriser la déglutition, comme chez les oiseaux dont les voies œsophagiennes sont obstruées par un morceau trop volumineux, les deux frères récupérèrent en même temps la voix.

– Oh ! oui, gentleman, grognèrent-ils d'un accent guttural.

– C'est parfait. Il est donc inutile de vous demander si vous êtes toujours dans les mêmes dispositions.

– Nous vous appartenons corps et âme ; vous le savez bien.

– Ce ne sera pas pour longtemps. Car, ou je

me trompe fort, ou nous touchons au but.

– Commandez, nous obéirons sans hésiter.

– Bien.

– Quand même notre intérêt ne vous garantirait pas notre fidélité absolue, vous avez des arguments sans réplique, répondit Cornélis d'un air bonhomme.

– Ouais ! maître Cornélis, auriez-vous de l'esprit ?

– Je ne sais pas. Dans tous les cas, j'éprouve une furieuse envie d'être millionnaire.

– De mieux en mieux. Écoutez-moi donc.

» Vous devez supposer que je ne vous ai pas fait escalader ce sentier, où des chèvres elles-mêmes auraient à craindre le vertige, pour m'assurer de la vigueur de vos jarrets.

– C'est votre affaire.

– ... Ce n'est pas non plus pour vous faire respirer l'air pur de la montagne, que je vous ai conduits sur ce plateau presque inaccessible.

– Peu nous importe.

– ... Mais pour établir ici notre quartier général. Ce n'est pas, croyez-le bien, à la légère que j'ai choisi ce lieu.

– Oh ! interrompit avec assez d'à-propos Cornélis, qui se souvenait sans doute de la volée homérique dont le bushranger l'avait gratifié, Votre Seigneurie ne fait rien à la légère...

» Pas vrai, Pieter ?

Pour le coup, master Smith daigna se dérider tout à fait.

– C'est bien de vous en rappeler, garçons.

» Mais, trêve de propos oiseux. Au fait.

» Notre campement se trouve à portée d'un entrepôt connu de moi seul et où nous pourrons nous procurer des armes, des effets d'habillement et surtout des provisions en telle quantité qu'il nous sera facile, en cas d'urgence, de suffire aux besoins d'une troupe nombreuse.

– Pas possible ! s'écrièrent les deux rustres émerveillés.

– Voici donc l'importante question de l'approvisionnement résolue.

» Cette question est d'autant plus essentielle que, quand nous aurons mis la main sur le Trésor, il nous faudra effectuer notre retour aux pays civilisés.

» Ce n'est pas tout. Nous aurons besoin d'un wagon au moins, avec un attelage d'excellents *bœufs salés*[1] qui n'auront rien à redouter de la maladie. Or, nous avons toutes les facilités pour apercevoir d'ici les convois arrivant au kopje ou s'en éloignant.

– Et pour les emprunter à leurs propriétaires sans bourse délier, s'écria Pieter avec un rire bestial.

– Pieter, mon garçon, riposta froidement le bushranger, je décernais tout à l'heure à Cornélis un diplôme d'homme d'esprit, j'ai le regret de vous accorder un brevet de parfait imbécile.

– Pourquoi cela, gentleman ?

– C'est qu'alors, sous peine de nous attirer de graves désagréments, il nous faudra payer. Payer

[1] Cette singulière appellation sert à désigner les bœufs ayant subi l'inoculation préventive destinée à les prémunir contre les effets d'une terrible maladie locale qui les décime.

royalement. Vous entendez. Quand on est riche, il s'agit d'être honnête.

» Enfin, nous ne sommes pas seuls à connaître et à rechercher le trésor des Rois Cafres.

– Tiens ! c'est vrai. Il y a les trois Français...

– Et Klaas... votre excellent frère.

– De plus en plus vrai ! Nous l'avions, pardieu ! bien oublié.

– Mais, moi, votre chef, je dois penser à tout.

» En conséquence, vous allez vous installer, l'un à gauche, l'autre à droite du plateau, et surveiller, tout en continuant votre repas, l'espace immense qui s'étend au Sud-Est et au Sud-Ouest, sans négliger le fleuve en amont et eu aval de la cataracte.

– Voilà qui est facile.

» Et c'est tout ?...

– Pour le moment.

– Gentleman !...

– Qu'y a-t-il, mon garçon ?

– Je crois que ce moment ne sera pas très long.

– Pourquoi ?

– C'est que j'aperçois une troupe nombreuse d'hommes et d'animaux s'arrêter à la lisière du grand bois que vous avez à votre droite.

– Ces hommes sont ?

– Des noirs.

– Et les animaux ?...

– Des bœufs de selle.

– En êtes-vous bien sûr ?

– Absolument. Les voyageurs mettent pied à terre et se préparent à camper.

– Il est urgent de nous mettre en rapport avec eux. Leurs bêtes doivent être « salées ». Il faut les leur acheter coûte que coûte. Nous trouverons plus tard un wagon.

» Elles seront peut-être rétives à l'attelage, mais vous vous chargerez de les habituer au joug.

– Comptez sur nous, gentleman.

– C'est vous, Pieter, que je charge de la

négociation. Montrez-vous coulant et n'épargnez pas les promesses. Mes articles d'échange sont aussi nombreux que variés.

» Je paierai dans trois jours contre livraison.

» À propos, dans quels termes êtes-vous avec le personnel du kopje Victoria ?

– Au plus mal. Cornélis et moi avons abandonné les mineurs qui nous avaient mis à leur tête, et voulaient, bon gré, mal gré, être conduits par nous, au lieu où se trouve le trésor.

– Encore des compétiteurs, répondit Smith de son air goguenard.

» Nous aviserons.

» Partez donc, Pieter. Je n'ai pas besoin de vous recommander la prudence. Évitez les chercheurs de Diamants, et tâchez que nos futurs vendeurs consentent à s'éloigner dans la forêt.

» C'est ce que les Français appellent acheter la corde ayant le veau, mais comme nous n'avons pas à choisir les occasions, il est bon de les saisir quand elles se présentent.

» Allez !

– Au revoir, gentleman.

– Au revoir, mon garçon.

Le bushranger se remit à son étude topographique et Cornélis reprit sa faction, pendant que Pieter, insoucieux du vertige, descendait, avec sa placidité habituelle, l'abrupt sentier aux escarpements capricieux.

En moins de deux heures il avait rejoint les mystérieux possesseurs du troupeau. Il reconnut aussitôt les sauvages cavaliers, – en admettant toutefois que ce mot de cavaliers puisse s'appliquer à des hommes faisant leurs montures de bêtes à cornes, – pour appartenir à une fraction de la tribu des Makololos.

Le Boër qui n'ignorait ni leurs coutumes ni leur idiome, les aborda en homme pour lequel n'a pas de mystère le formulaire primitif du désert. L'accueil qu'il reçut fut, pour ce motif, d'autant plus cordial que son épiderme blanc avait en outre prévenu tout d'abord ses hôtes en sa faveur. Sachant l'attachement que portent les Makololos à leurs animaux, il examina en connaisseur le troupeau, et s'extasia sur la beauté de ceux qui le

composaient.

Il y a en effet de quoi faire pâmer d'aise le moins impressionnable des éleveurs, et exciter tout à la fois un profond étonnement chez celui-là même qui eût été familiarisé antérieurement avec les procédés bizarres employés à l'égard de leur bétail par les sauvages africains.

Les bêtes composant ce troupeau appartiennent à deux races différentes. L'une, qu'ils appellent *Batoka* parce qu'ils l'ont prise à la tribu de ce nom, est de petite taille, mais de formes admirables, et de tous points semblable à celle que les Anglais appellent *courte-corne*. Les vaches sont bonnes laitières, et d'une excessive douceur. Les bœufs, très familiers, servent de monture. Ils sont d'une gaieté remarquable. Il suffit que le pâtre qui les précède commence à sauter, pour que le troupeau tout entier se mette à gambader follement. Le soir, ils reviennent en folâtrant se coucher auprès des feux allumés pour la nuit, et restent volontiers à côté de leurs maîtres sans qu'il soit utile de les entraver.

L'antre race qu'ils appellent *Barotsé*, parce

qu'elle est originaire de la vallée de ce nom est énorme. Il n'est pas rare de voir des bœufs mesurant près de deux mètres du sabot à l'épaule. Haut montés sur leurs longues jambes, sèches, ils porter fièrement leur tête aux cornes démesurées atteignant parfois deux mètres, cinquante de longueur[1].

Ces appendices naturels dont la croissance est très rapide, ont de tout temps excité l'instinct décoratif des Cafres qui, patients à rendre des points aux Chinois et comme eux amateurs de formes étranges, s'ingénient à leur faire prendre les apparences les plus invraisemblables. Depuis Levaillant jusqu'à Livingstone, tous les voyageurs ont contemplé, avec un étonnement voisin de la stupeur, ces cornes, affectant l'aspect de cercles parfait, de bois de cerf ou de spirale. Tel bœuf porte quatre, six et huit cornes, chez tel autre, elles sont réunies et soudées en une seule comme celle de la licorne héraldique, etc.

Le bon Levaillant, curieux de connaître la

[1] Le docteur Livingstone a rapportée du pays des Makololos, des cornes ayant précisément ces dimensions. On peut les voir au British Muséum.

méthode grâce à laquelle les artistes de pays obtenait d'aussi bizarres résultats, voulut en faire l'apprentissage, et suivit, comme il le dit plaisamment, un cours complet sur la matière.

Ils prennent, autant que possible, l'animal en bas âge. Dès que la corne commence à ce montrer, ils lui donnent verticalement un petit trait de soie ou de tout autre instrument tranchant et la partagent en deux. Le tissu en voie de formation, loin de se rapprocher, s'isole de lui-même, et les deux fragments croissant indépendants l'un de l'autre. L'animal, de cette façon, porte quatre cornes bien distinctes. Son maître veut-il qu'il en ait six et même huit, il multiplie les traits de scie et les croise autant de fois qu'il veut en obtenir. S'agit-il de forcer l'une de ces divisions ou la corne entière, d'affecter, par exemple, un cercle complet, le Cafre enlève, à côté de la pointe qu'il se garde bien d'offenser, une légère partie de son épaisseur. Cette amputation, souvent renouvelée et exécutée avec une patience infinie, amène la corne à se courber en sens contraire et la pointe venant peu à peu se joindre à la racine, elle offre un cercle

parfaitement régulier. On conçoit sans peine que l'incision produisant toujours une courbure plus ou moins forte, il est possible de varier à l'infini l'aspect de ces appendices dont quelques-unes sont positivement invraisemblables.

L'espèce dite batoka n'ayant pour ainsi dire pas de cornes, les Cafres ne se tiennent pas pour battus. À défaut des excroissances frontales, c'est la peau de l'animal qui est maquillée, transformée, mutilée au goût baroque des sauvages artistes. Les uns donnent à la robe de leur bête favorite, l'apparence de celle du zèbre. Ils lui tracent à cet effet sur le col, l'échine et la croupe, des raies transversales et parallèles avec une lame brûlante, de façon à décolorer le poil mis en contact avec le métal. Les autres dissèquent patiemment des lanières de peau autour de la tête, des cuisses et des jarrets. Les plaies rapprochées par des points de suture habilement pratiqués n'offrent bientôt plus que des cicatrices linéaires, et les lanières qui restent attachées à leur base, retombent en affectant la forme de collerettes et de bracelets.

J'en passe et des plus extraordinaires.

Ces animaux supportent avec une singulière impassibilité cette série de modifications plus barbares peut-être dans la forme que douloureuses dans l'application, étant donnée la patience, la dextérité de ces primitifs faiseurs de monstres, rappelant, toutes proportions gardées, les *comprachicos* dont notre immortel Victor Hugo a raconté, dans l'*Homme qui rit*, les sauvages pratiques.

Les bœufs cafres, employés au joug ou à la selle sont, en raison de leur éducation, susceptibles de rendre d'inappréciables services. Ils sont, en outre, grâce à certaines pratiques auxquelles les soumettent les éleveurs indigènes, prémunis contre une maladie terrible qui les décime cruellement, et qui est connue là-bas sous la dénomination de *maladie des bœufs*. Quelque vague que soit cette appellation, je la préfère pourtant à celle de *maladie pulmonaire* que lui donnent les Anglais du Cap et les Hollandais du Waal. Cette affection, à forme endémique, sévit avec une effroyable intensité dans l'Afrique

Australe, surtout entre les 15° et 27° de latitude Sud. Elle débute brusquement par une pneumonie intense qui se termine fatalement par la mort sept fois sur dix. Je serais personnellement porté à croire que cette pneumonie est seulement la manifestation d'un état pathologique spécial, analogue à l'intoxication charbonneuse dont un des savants les plus éminents de notre époque, M. Pasteur a si merveilleusement défini les effets et les causes.

En effet, la chair des animaux ayant succombé à cette affection donne le charbon aux personnes qui en mangent, et la moindre piqûre pratiquée avec un instrument souillé du sang de la bête donne également naissance au charbon. Le fait, relaté par les missionnaires, s'est fréquemment produit, et les Cafres sont morts en grand nombre en dépouillant les bœufs ou en fabriquant des boucliers avec les peaux.

Désespérant d'opposer une médication curative à ce fléau qui décime leurs troupeaux, les indigènes, avec une sagacité que l'on ne saurait trop admirer, ont songé à appliquer un

remède préventif. Ce remède, c'est l'*inoculation*.

Vous avez bien lu, l'inoculation. Longtemps avant les mémorables expériences de Pouilly-le-Fort, qui, tout récemment, ont définitivement consacré l'infaillibilité des doctrines de l'illustre Pasteur, d'humbles sauvages pensèrent à enrayer la marche du mal, en provoquant ce mal d'une certaine façon.

Loin de nous la pensée d'établir le moindre parallèle entre l'empirisme grossier de ces primitifs enfants de la nature, et la méthode rigoureusement scientifique employée par le maître, qui ne peut qu'être satisfait en voyant cette confirmation aussi nouvelle qu'inattendue donnée à sa découverte.

Voici comment procèdent les Cafres. Quand un animal infecté succombe, on isole séance tenante ses congénères. La bête morte est ouverte et ses poumons enlevés de la cavité thoracique. La substance pulmonaire renfermant le principe morbide est ensuite soumise à une cuisson modérée dans un vase de cuivre. Cette matière sert à enduire des mèches de coton qui vont faire

pénétrer dans le sang de l'animal sain le virus retiré des organes de l'animal mort. La mèche, passée dans une longue aiguille, est introduite à la partie inférieure de la queue par l'opérateur, qui a soin de ne pas piquer les vertèbres caudales. Un point de suture immobilise le fragment de mèche, l'opération est terminée.

Une inflammation de moyenne intensité se déclare peu après au point où a été pratiquée l'inoculation et le bœuf sera généralement préservé contre la maladie, sans autre dommage que la perte de sa queue, laquelle se mortifie souvent, ou est pendant un certain temps le siège d'un léger écoulement purulent.

On assure que la mortalité, qui est de sept dixièmes pour le bétail n'ayant pas subi cette opération, n'est plus que de trois dixièmes après l'inoculation.

Ceux qui ont suivi les phases de la découverte de M. Pasteur comprendront tout d'abord que le point caractéristique de l'inoculation opérée par les Cafres n'est pas l'inoculation elle-même, mais bien la coction préalable du virus toxique. C'est

là en effet la chose essentielle. Ce virus introduit tel quel dans un organisme sain, produirait infailliblement la maladie et amènerait la mort du sujet. Tandis que, après avoir été soumis à une certaine température, il perd une partie de sa toxicité, détermine chez l'animal inoculé une indisposition légère à la suite de laquelle il sera presque toujours indemne de l'affection mortelle. En un mot, il contractera, grâce à l'inoculation du virus atténué, la maladie charbonneuse à un degré très faible, et comme cette maladie ne récidive qu'exceptionnellement, il ne sera plus exposé aux risques de la contracter de nouveau.

Mais revenons aux Makololos, dont cette intéressante digression nous a pour un moment éloignés.

On conçoit sans peine quelle valeur doivent acquérir les bœufs dont la queue, plus ou moins écourtée, atteste cette précieuse immunité. Le voyageur en possession d'un pareil attelage peut espérer traverser sans trop de désagréments les espaces inconnus à travers lesquels le pousse son humeur aventureuse. S'il prend soin d'éviter les

districts infestés par la tsé-tsé, s'il éclaire sa route de façon à trouver des pâturages, il atteindra lentement, mais presque sûrement son but ; soit qu'il s'éloigne des lieux civilisés, soit qu'il revienne avec une opulente cargaison de fourrures, d'ivoire ou de plumes d'autruche.

Comme jusqu'à présent il a été à peu près impossible, en raison de la difficulté des communications, d'obéir aux prescriptions du fameux adage américain « Times is money », le temps semble ne pas exister pour les habitants blancs ou noirs de ces régions inexplorées. La moindre négociation entraîne le plus souvent à des lenteurs qu'il est impossible d'abréger, et dont il est parfois difficile d'entrevoir la fin. Aussi, Pieter, comprenant qu'il lui faudrait *palabrer*, c'est-à-dire parlementer longtemps, – on pourrait dire dans l'espèce maquignonner, – s'arrangea-t-il de façon à employer le plus agréablement possible les moments qu'il allait avoir à passer chez les Makololos.

Trop rusé pour risquer de compromettre par des offres hâtives le succès de sa négociation, il

se conforma rigoureusement aux prescriptions de Sam Smith et mit en œuvre toute sa finauderie de sauvage blanc pour éloigner le plus possible ses hôtes des environs du kopje Victoria. Il y réussit d'autant plus facilement que le hasard le servit à souhait. Des taillis entiers de mokoun couvraient le sol sur une assez vaste étendue, et les noirs, appréhendant avec juste raison pour leur animaux la présence de cet arbuste redoutable, acquiescèrent volontiers aux propositions du Boër et lui surent un gré infini de cette attention délicate dont ils appréciaient la valeur.

Tout en opérant cette retraite, Pieter se mit en devoir de sonder habilement les intentions du chef, relativement à une cession probable d'une partie du troupeau.

La réponse péremptoire qu'il reçut, augmenta encore sa convoitise tout en ne lui laissant aucun espoir. Les indigènes se refusaient absolument à vendre une seule tête de bétail.

Pieter dissimula son mécontentement et se dit en aparté :

– C'est bon. Ce qui n'est pas à vendre est

toujours à prendre et dussé-je profiter de la nuit pour couper le cou à tous ces moricauds, j'aurai mon attelage.

VIII

L'orgie au désert. – Plus de travail. – Les victimes de Klaas. – Aux armes !... – Fanfaronnades. – Souvenir aux aventuriers de la Soñora. – Arrivée d'un parlementaire. – L'ultimatum. – « Blancs !... il faut partir. » – Conséquences terribles d'une violation du droit des gens. – Déclaration de guerre. – Les flèches à plume rouge. – Bataille. – Sombre épilogue d'une scène d'ivresse. – Vengeance de Pieter. – Réapparition de Caïman-le-mangeur-d'homme.

Après la brusque interruption des assises nocturnes tenues sous le banian, les Lyncheurs, mis en déroute par l'invasion des reptiles, s'étaient précipités pêle-mêle dans la direction de la tente où le publicain débitait ses drogues. Le digne négociant, en homme qui connaît ses habitués, s'était bien gardé, malgré l'heure

avancée, de fermer boutique. Sachant par expérience qu'il y aurait, au cours des débats, beaucoup de paroles échangées, au besoin des horions, il pensait avec raison, que les jurés improvisés verraient leur soif chronique tourner indubitablement à l'état aigu. En outre, les émotions produites par le spectacle dramatique d'une pendaison en partie double exécutée à la lueur des torches, devraient immanquablement se répercuter à tous les estomacs et augmenter jusqu'aux extrêmes limites de l'impossible, les besoins habituels d'absorption.

Depuis longtemps blasé sur ces terribles scènes, grâce à une longue pratique des champs d'or et de diamants, l'empoisonneur du kopje Victoria était donc resté à son poste et avait conservé son personnel sous la main, en dépit des protestations élevées par les serviteurs qui voulaient prendre leur part de la fête du sang. Chacun avait dû, bon gré, mal gré, obéir, car le publicain, un robuste gaillard de cinq pieds dix pouces, taillé comme un boxeur, ne plaisantait pas. On s'était mis au travail en prévision de l'affluence de consommateurs. Des punchs

énormes étaient prêts à être incendiés, des bouteilles d'un champagne innommé s'alignaient en bataille, au milieu de gobelets d'étain fraîchement fourbis. Les jambons, exhumés de leurs enveloppes de toile aux cachets multiples, arrivaient accompagnés d'une âcre senteur de fumure, avec les inévitables anchois cristallisés dans leur sel, pendant que dans l'officine, s'élaboraient les breuvages odorants et corrosifs pour l'absorption desquels les buveurs doivent posséder des estomacs en tôle d'acier.

Un brouhaha, lointain encore, se fit entendre. Le publicain dressa l'oreille et cria d'une voix de stentor :

– À vos places !... comme un capitaine d'artillerie quand il commande le sacramentel : Canonniers !... à vos pièces !

En un clin d'œil chacun fut à son poste, prêt à verser à flots les liquides dans les cratères humains. Le tapage grandit et devint un inexprimable tumulte. Les mineurs arrivaient en débandade, et en proie à une émotion facile à concevoir. Aussitôt, les punchs flambèrent, et les

champagnes détonèrent bruyamment. Une véritable salve accompagnée d'un feu d'artifice.

Puis, chacun se rua sur les victuailles solides et liquides.

De mémoire de digger, on ne vit pareille absorption. Et quels cris, quel fracas de propos interrompus, quel tintamarre ! C'était à qui parlerait sans même penser à écouter, tant chacun mettait de feu à raconter, avec mille variantes et d'après ses propres impressions, l'étrange épilogue de la scène nocturne.

Une seule chose avait manqué pour que la fête fût complète. La pendaison des accusés. Il est vrai que, en revanche, l'apparition des serpents, la fin terrible du bourreau volontaire, la mort probable de Master Will offraient une compensation. C'étaient là des événements assez inusités pour satisfaire, au moins présentement, aux exigences des plus difficiles. Naturellement, nul ne pensait à aller s'enquérir du sort des victimes. C'est à peine si l'absence de l'Ingénieur fut remarquée. On avait, pardieu ! bien autre chose à faire.

Quant aux accusés, étaient-ils bien réellement coupables ? Ils avaient d'ailleurs été très crânes, et la dignité de leur attitude avait vivement frappé ces irréguliers, excellents juges en matière de courage. Qu'ils aient été aussi la proie des serpents ou qu'ils aient réussi à s'échapper, il y avait gros à parier qu'on ne les reverrait pas de sitôt. Il était donc inutile de s'en occuper davantage.

On se mit en conséquence à boire de plus belle ; les cris retentirent avec une nouvelle intensité, et des refrains bachiques, vociférés sur tous les tons et dans tous les idiomes, complétèrent bientôt cette orgie. De temps en temps, un ivrogne congestionné à éclater glissait de son siège, battait de ses mains crispées l'air surchargé de miasmes et s'effondrait sous une table. Sa chute était saluée de rires bruyants et bientôt un ronflement sonore venait se mêler en faux-bourdon aux clameurs emplissant l'immense maison de toile. Il y avait en outre de ces terribles buveurs susceptibles de résister aux plus formidables excès. Ceux-là avaient besoin d'un nouvel excitant. Le publicain qui les contemplait

d'un œil où brillaient à la fois l'admiration et une nuance d'attendrissement, apporta des cartes graisseuses et des tapis de drap, dont la trame disparaissait sous une couche indécise composée d'huile, de sirop et peut-être de sang. On joua un jeu d'enfer. Les tables raboteuses du bar sauvage autour desquelles se pressaient des joueurs de tous pays, portèrent des enjeux qui eussent fait le désespoir des beaux fils éparpillant follement leur fortune sous les girandoles de nos cercles en renom. Les vociférations s'apaisèrent peu à peu. On n'entendit bientôt plus que le claquement métallique des petites balances où se pesaient les mises et les mots techniques usités en pareil cas par les pontes.

De temps en temps, la sourde exclamation d'un mineur décavé, ou l'involontaire cri de joie poussé par un gagnant troublait ce demi-silence. Les diamants ruisselaient de toutes parts, et l'ardente convoitise de tous se lisait sur ces yeux luisants, sur ces visages crispés. Il suffisait de quelques minutes pour faire et défaire une fortune, et annihiler le dur labeur de longs jours de souffrances.

Les cachettes mystérieuses auxquelles avaient été confiées des trouvailles parfois opulentes étaient ouvertes sans plus tarder et tel qui venait de perdre en un moment les appointements d'un ambassadeur, disparaissait pendant une demi-heure pour reparaître le front plein de sueur, les mains terreuses, les poches pleines. Des expressions n'ayant rien d'évangélique se mêlaient parfois à cette technologie de joueurs, la même par tous pays.

Certains personnages d'une moralité plus que suspecte voulaient corriger les défaillances de la fortune.

– Vous trichez !... hurlait le volé.

– Moi !... Vous en avez menti.

– Allons donc vous êtes bourré de portées.

» Landlord !... empoignez-moi ce rascal.

– Bas les pattes où je t'éventre, empoisonneur.

– Tout beau, disait le publicain de sa voix enrouée d'athlète dont les cordes vocales ont été éraillées par les boniments sur les tréteaux des foires ; tout beau, mon camarade.

» Je pourrais vous aplatir la face d'un coup de poing. Je préfère ceci...

Il mettait sous le nez du récalcitrant un revolver bull-dog et ajoutait, en goguenardant :

– Allons, à la porte ou remettez-moi les cartes qui matelassent votre poitrail.

» Dépêchons. Pas d'hésitation et pas de fausse sortie. Un revolver, c'est un coup de poing qui porte à vingt-cinq pas, et je réponds de mon coup.

Le voleur s'exécutait généralement et restituait les mises qu'il s'était indûment appropriées, puis, le jeu reprenait, jusqu'à ce qu'un nouvel incident du même genre se terminât de la même façon, à moins que le larron ne fit la mauvaise tête.

Ah ! pardieu, c'était bientôt fait. Une détonation aiguë éclatait. La cervelle du mécréant éclaboussait ses voisins, puis deux hommes de bonne volonté empoignaient le cadavre par chacun un bout et l'emportaient jusqu'à la porte. Les morts se comptaient seulement après la fête.

Il fallait un lendemain à cette orgie monstre. La nuit fut bientôt passée sans que les joueurs

pensassent à se retirer. Le jour vint. Les buveurs ivres morts s'éveillèrent un à un, la bouche sèche, les membres brisés. Ils burent de plus belle et recommencèrent le plus naturellement du monde les excès de la veille. Ceux que l'ivresse avait surpris les poches pleines prirent la place des joueurs ruinés, et ces derniers, largement abreuvés par les gagnants, roulèrent à leur tour sous les tables. Il y eut une simple substitution, un chassé-croisé dont nul ne put ou parut s'apercevoir. Personne ne pensa à reprendre le travail ; les claims furent désertés et le chômage devint général.

Jamais depuis sa fondation, très récente il est vrai, le kopje Victoria n'avait présenté un pareil spectacle. Ces alternatives de pertes et de gains instantanés remplaçant l'âpre labeur exécuté dans les terres diamantifères, eurent une influence déplorable sur l'esprit des mineurs. Il suffit d'un simple mot, tombé incidemment des lèvres d'un ivrogne, pour affoler indistinctement ces hommes qui, jusqu'alors, avaient pour la plupart obéi à la loi du travail. L'un d'eux, dont le jeu avait nettoyé les poches jusqu'à siccité complète,

insinua le plus naturellement du monde qu'il suffirait d'un bon coup, d'un seul, pour conquérir en un moment, et sans grande peine, une opulence fantastique. Un certain nombre parmi les mineurs n'étaient-ils pas partis l'avant-veille à la recherche de ce fastueux trésor dont chacun parlait et dont l'existence était affirmée de toutes parts ?

– Car, en somme, continua l'orateur, si nous avons plaisanté, au moment de leur départ, aux dépens de nos compagnons enthousiasmés, en leur prédisant un prompt retour au milieu de nous, nul n'est encore rentré au kopje, ce qui tenterait à prouver que leurs recherches ne sont pas aussi vaines que nous l'avons supposé tout d'abord.

Un incident imprévu donna, sans plus tarder, un démenti formel à cette péroraison, et arrêta les bravos retentissants qu'elle avait soulevés chez les buveurs en proie à la double surexcitation de l'alcool et de la cupidité.

Une dizaine de mineurs hâves, déguenillés, se soutenant à peine et paraissant succomber de

fatigue et de besoin, pénétrèrent soudain sous la tente emplie d'un tumulte indescriptible. Leur entrée produisit une impression d'autant plus pénible, que trois ou quatre portaient à la poitrine des plaies béantes rougeoyant à travers des lambeaux de vêtements. Ils étaient en outre presque entièrement aveugles, à en juger par leurs paupières violacées, tuméfiées, clignotant péniblement devant les lumières obscurcies par d'épais flocons d'une fumée suffocante produite par l'horrible tabac des traitants.

Ce lamentable spectacle arrêta tout net les éclats de cette exubérante gaieté, qui fut suivis d'un silence lugubre. Les joueurs laissèrent retomber leurs cartes, les buveurs reposèrent leurs gobelets d'étain, en reconnaissant dans ces spectres les aventuriers partis pleins d'espoir à la conquête du Trésor des Rois Cafres.

Puis, les interrogations partirent de tous côtés.

– Qu'y a-t-il ?... D'où venez-vous ? Que s'est-il passé ?

» Mais, ils défaillent !...

» Publicain !... à boire... à manger pour ces pauvres diables. Allons, dépêchons.

» Ta cave n'est pas encore vidée... Ton garde-manger est encore garni.

Le gargotier se multipliait et gourmandait ses serviteurs, que cette veille de trente-six heures avait littéralement mis sur les dents.

– Gentlemen, murmura d'une voix éteinte un des nouveaux arrivants, alerte !...

– Que voulez-vous dire ?...

– Aux armes !... Vous allez être attaqués. Les noirs sont sur nos talons.

» Nos compagnons viennent d'être massacrés.

» Alerte !...

Les ivrognes, subitement dégrisés, se dressèrent aussitôt. Les joueurs firent prestement disparaître les enjeux et ramassèrent les revolvers et les bowie-knife épars sur les tables. On entendit crépiter les batteries des armes à feu et claquer les ressorts des couteaux.

– Les noirs !... Vous dites que les noirs vous

ont attaqués ? Mais quels sont-il ? Pourquoi cette agression que rien ne faisait prévoir jusqu'alors ?

– C'est Pieter le Boër. Il nous a trahis ! le misérable ! et nous a jeté sur le dos la troupe entière de ces coquins.

– Qu'ils viennent donc ! Nous allons leur faire une réception qui leur ôtera pour longtemps l'envie de recommencer.

Un homme de sang-froid n'eut pu s'empêcher de hausser les épaules en entendant une pareille fanfaronnade. S'il y avait là cent cinquante à deux cents diggers pourvus d'un armement redoutable, surtout pour de simples sauvages, un petit nombre d'entre eux étaient à peine capables de se défendre. Presque tous, complètement abrutis par les excès, avaient fort à faire pour se tenir d'aplomb sur les jambes, et leurs coups devaient être, le cas échéant, aussi dangereux pour leurs compagnons que pour les ennemis. Puis, il faut bien l'avouer, ces mineurs ayant à accomplir en temps ordinaire une besogne relativement facile, approvisionnés largement, vivant au milieu de tribus inoffensives, étaient de

simples pionniers, parfaitement déclassés pour la plupart, il est vrai, mais ne possédant pas l'envergure des anciens chercheurs d'or californiens. Ces derniers, en effet, toujours sur le qui-vive, entourés de peuplades belliqueuses avec lesquelles ils demeuraient en état d'hostilité permanente, avaient fini par emprunter aux Peaux-Rouges du Nord-Amérique, leurs terribles procédés d'attaque et de défense. Cette existence de luttes perpétuelles, ces alertes sans fin, ce souci poignant d'éviter le poteau de tortures et de conserver sa chevelure, avaient fait d'eux de redoutables combattants, susceptibles d'affronter sans sourciller tous les diables à épiderme noir, blanc ou rouge.

Bref, il y a gros à parier que les aventuriers formidables qui, sous les ordres de Pindray ou de Raousset-Boulbon, accomplirent de ces faits inouïs appartenant désormais à la légende, n'eussent fait qu'une bouchée de ces noirs dont on signalait l'approche aux chercheurs de diamants du kopje Victoria.

Ceux-ci, accoutumés à des rixes s'élevant

entre eux et se terminant soit par une balle, une estafilade ou un simple coup de poing, n'étaient pas capables de soutenir de ces luttes homériques dont les irréguliers de la Soñora savaient généralement sortir victorieux.

L'ivresse aidant, ils firent pourtant assez bonne contenance, et ébauchèrent quelques procédés de défense. Ils apprenaient, entre temps, la catastrophe dont leurs compagnons avaient été frappés lors de la baignade au milieu des eaux empoisonnées par le suc de l'euphorbe, ainsi que les événements qui suivirent. Ils rentraient au diggin après avoir reçu les soins de Zouga et du Bushman, lorsqu'ils firent la rencontre de Pieter occupé à parlementer avec la troupe des Makololos. La vue de leur ancien chef, qui les avait abandonnés dans des conjonctures aussi critiques, ranima toutes leurs colères. Ils voulurent s'emparer de lui, et nul doute qu'ils ne lui eussent fait un mauvais parti, quand ses noirs compagnons qui, habituellement ne se mêlent jamais des querelles entre Européens, prirent fait et cause pour le Boër, se ruèrent sur eux avec une furie absolument inusitée, et couchèrent en un

clin d'œil les trois quarts de la troupe sur le sol. Les survivants, blessés pour la plupart, avaient à grande peine réussi à s'échapper.

Le récit sommaire de ce déplorable événement était à peine terminé, que des cris farouches retentirent de toutes parts, à quelques pas à peine de la frêle muraille de toile. Les mineurs, s'attendant à subir le choc de nombreux assaillants, apprêtèrent leurs armes et se retranchèrent derrière les tables encore encombrées des multiples débris de cette longue orgie.

La portière fermant l'ouverture principale fut arrachée violemment, et, à leur profond étonnement, ils ne virent qu'un seul homme, un noir. Débarrassé de ses oripeaux de sauvage frotté à un rudiment de civilisation, et apparaissant dans sa nudité sculpturale d'homme primitif, l'Africain, cambrant sa haute taille, s'avança hautain, superbe, appuyé sur une sagaie. Il y eut un moment de stupeur, à l'aspect de ce torse d'ébène, de ces membres puissants, de cette tête audacieuse, se détachant crûment, en pleine

lumière avec les mouvements lents d'une apparition de spectre.

Sans se préoccuper de ces hommes pittoresquement embusqués, de leurs revolvers braqués sur lui, de leurs couteaux à l'éclat flamboyant, il continua sa marche silencieuse et s'arrêta au milieu de la salle. Étonnés de cette assurance, et prévoyant bien que le nouveau venu, pour les braver ainsi, devait être accompagné d'une escorte considérable, les mineurs se taisaient.

Le publicain, pensant qu'il devait payer de sa personne, s'avança d'un air engageant, comme avec une pratique et demanda d'une voix qui avait la prétention d'être aimable :

– Que veux-tu ?

Le noir se recueillit un moment, promena son regard sur l'assemblée, s'affermit sur sa pique et répondit en anglais fort incorrect, naturellement, mais suffisamment intelligible.

– Les blancs, dit-il, sont venus depuis longtemps dans le pays de nos pères avec de

grands chariots traînés par des bœufs. Ils chassaient l'éléphant, et nous donnaient, en échange de l'ivoire et des plumes d'autruche, des étoffes, des colliers et de l'eau-de-feu.

» Ces blancs étaient bons. Ils payaient l'impôt et respectaient nos coutumes ainsi que nos croyances.

– Quel charabia nous chante ce moricaud ? interrompit brutalement le publicain.

– Silence !... silence !... s'écrièrent les plus prudents qui, voyant la tournure de l'entretien, espéraient pouvoir tout arranger avec quelques cadeaux.

Le noir reprit sans s'émouvoir :

– Quant à vous, blancs auxquels je m'adresse en ce moment, vous vous êtes emparés de nos terres sans même nous demander avis. Vous avez apporté vos machines qui crachent le feu et la fumée, et vous nous avez chassés du sol natal. Nous avons tout enduré sans nous plaindre, parce que Daoud nous a appris la patience. Nous avons reculé devant vous, et nous sommes venus nous

réfugier près de *Mosi oa Tounya*, où se trouvent les Barimos.

» Vous avez encore avancé, et vous êtes maintenant à quelques portées de flèches de *Motsé oa Barimos* !

» Blancs ! Votre présence ici est une insulte pour nous, et un sacrilège pour nos dieux. Ce ne sont plus seulement les plumes et l'ivoire que vous voulez maintenant, mais encore les pierres enfouies par nos pères dans les cavernes où tonne la voix de nos divinités.

» Cela ne sera pas. Vous allez partir, abandonner le lieu où vous êtes, et vous retirer dans les pays du Sud.

» Blancs ! vous m'avez entendu. Partez ! il le faut ! je le veux.

Un large éclat de rire éclata dans l'assistance et suivit ce sauvage ultimatum proféré pourtant avec une incomparable dignité. Le charme était rompu. Les mineurs pensant avoir bon marché de cet homme qui ne recevait aucun renfort, et croyant avoir affaire à un fou, riaient à se tordre.

Les lazzis d'un goût plus que douteux pleuvaient de toutes parts.

– Ma parole, il est à empailler pour une ménagerie.

– By god ! Il va bien, le compagnon. Abandonner comme cela une exploitation en plein rapport...

– Sous prétexte que nous gênons ses Manitous !

– Landlord ! donnez-lui donc un shelling.

– Payez-lui un verre de Cape-brandy, il aimera mieux cela.

Un incident déplorable dont les suites furent affreuses, interrompit soudain ces propos équivoques.

Le chien d'un revolver tourmenté sans doute par la main imprudente d'un ivrogne, s'abattit. Une détonation éclata, et la balle, par le plus malencontreux de tous les hasards, vint frapper à l'épaule le noir toujours immobile.

Cette blessure, reçue en pareil moment, le rendit furieux. Un frisson rapide le secoua de la

tête aux pieds, puis, il pâlit comme pâlissent les nègres ; sa peau devint gris-de-cendre. Sans vouloir ni même pouvoir s'arrêter à cette pensée qu'il était victime d'un accident, il ne vit qu'une infâme lâcheté dans cette brutale et probablement involontaire violation du droit des gens.

Il poussa un cri terrible. Arrachant de son carquois une flèche empennée de blanc, il rougit cette plume au sang coulant de sa blessure et la lança sur le sol en criant :

– Blancs ! Je ne voulais pas la guerre. Mais vous avez blessé l'envoyé d'une grande nation, vous serez tous exterminés.

» Ici vont pleuvoir les flèches à plume rouge.

Puis, s'élançant d'un bond de tigre à travers les mineurs interdits, il disparut sans que nul eût osé s'opposer à sa retraite.

L'effet de sa menace ne fut pas long à se manifester. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que les hurlements qui avaient signalé l'arrivée du noir plénipotentiaire, recommencèrent avec une nouvelle intensité.

Alors, la tente, éventrée en plus de cent endroits, livra passage à une légion de démons. Nus comme la main, couverts d'un épais enduit de graisse de buffle, excellente pour empêcher les prises de corps, armés de leurs petites flèches enduites du *n'goua*, le poison contre lequel il n'existe pas de remède, les sauvages africains se ruaient contre les blancs avec l'irrésistible élan de fauves attaquant leur proie.

– Tue !... Tue !... à mort !... criaient-ils dans leur langage guttural.

Puis, une grêle de flèches fendit l'air avec des sifflements sinistres.

Le publicain dont la clientèle et le mobilier se trouvaient du même coup menacés, s'était retranché derrière la table, lui servant de comptoir. C'était un intrépide compagnon que rien ne pouvait troubler. Un revolver de chaque main, il se préparait à ouvrir un feu d'enfer.

– Attention, camarades, fit-il sans manifester aucune émotion. Visez en plein poitrail et ne tirez qu'à coup sûr.

» Feu !...

Un véritable feu de peloton éclata soudain, enveloppant les combattants d'une flamme rouge et d'un nuage de poudre. Plusieurs noirs tombèrent, mais nul ne recula.

– Hardi ! camarades, hardi ! criait le publicain qui apparaissait entouré de fulgurations.

Peine inutile. La furie des assaillants était à ce point terrible, que les mineurs ne pouvaient plus faire usage des armes à feu. Le temps leur manquait d'ailleurs pour recharger les revolvers dont ils avaient, en un instant, brûlé inconsidérément les cartouches.

Une bataille corps à corps s'engagea bientôt. Lutte sauvage et sans merci, toute à l'avantage des noirs dont les corps agiles se dérobaient aux étreintes les plus énergiques. Les diggers, pleins de terreur, s'aperçurent alors qu'ils étaient voués à une véritable extermination, et qu'ils ne devaient attendre ni trêve, ni merci.

Les Africains, obéissant aveuglément à une consigne, semblaient ne pas se préoccuper des

coups de couteaux qui leur balafraient les membres ou leur ouvraient la poitrine. Trop rapprochés aussi pour se servir de leurs arcs, ils avaient saisi leurs flèches empoisonnées, et s'avançaient en les brandissant à la main, sans autre souci que de faire une piqûre légère qu'ils savaient devoir être mortelle à bref délai.

Les blancs plus épouvantés que jamais, en se voyant incapables de résister à une pareille alternative, essayaient de s'enfuir et quittaient précipitamment la tente dont les parois déloquetées laissaient apercevoir du dehors la plus invraisemblable scène de carnage. Peine inutile. Ils venaient buter dans une ligne sombre de guerriers symétriquement rangés sur le terrain découvert, au milieu duquel s'élevait l'établissement ruiné du publicain, et que leurs yeux éblouis ne pouvaient apercevoir. L'égorgement fatal, implacable, se continuait dans l'ombre, sans qu'il y eût possibilité de tenter la moindre résistance.

Cette atroce tuerie s'apaisa bientôt comme un incendie, faute d'aliments. Les diggers,

massacrés ou agonisants, étaient étendus au milieu de flaques rouges, pêle-mêle avec les indigènes. Ces derniers, horriblement maltraités aussi, étaient restés maîtres du champ de bataille, mais à quel prix ! À peine si quelques combattants valides pouvaient se tenir debout.

Un homme de haute taille sortit alors du cercle d'ombre, et s'avança lentement vers le fond de la tente où se débattait le publicain dans les dernières convulsions de l'agonie. Il contempla d'un air satisfait ce spectacle épouvantable et fit entendre un sifflement strident.

– Pieter !... Pieter le Boër !... râla le publicain ! Au secours, gentleman ! je me meurs.

Pieter, c'était bien lui, sourit d'un air bestial. Il planta jusqu'au manche la lame de son couteau dans la poitrine du malheureux qui l'implorait, et grogna de sa voix brutale :

– Crève donc, pourceau !... Crevez donc tous comme des chiens.

Son sifflement était un signal. Un noir accourut.

– Caïman, reprit l'assassin, tes hommes sont là ?

– Oui, maître.

– Tu sais ce qu'ils doivent faire ?

– Caïman se souvient. Ses guerriers vont achever tous ceux qui respirent encore.

– Blancs ou noirs ?

– Oui. Et ceux qui sont vivants ?

– Tu en feras ce que tu voudras. Tu peux les tuer maintenant ou les emmener pour les engraisser et les manger.

» N'oublie pas qu'ils doivent tous périr.

IX

Un dicton normand. – Boërs et Boors. – L'esclavage en Afrique Australe. – Pillage et vol organisés. – Férocité des sauvages blancs. – Le plan de Pieter. – Diviser pour... voler. – Comment le Boër exploita les superstitions des Makololos. – Pirate noir et pirate blanc. – Le massacre. – Ni vainqueurs, ni vaincus. – Comment Caïman, dit le Mangeur d'hommes, perdit pour jamais le goût de la chair humaine. – Le vengeur de la dernière heure. – En retraite ! – L'Ingénieur. – Souvenir aux absents. – Pieter devenu chef de tribu. – Possesseur de l'attelage, il veut le wagon.

Un vieux dicton normand prétend qu'un malin de Domfront vaut deux finauds de Vire qui valent ensemble quatre citrouilles de Condé-sur-Noireau. Les habitants de ce joli chef-lieu de canton du Calvados voudront bien ne pas faire

endosser à l'auteur la responsabilité de cette expression plus triviale que respectueuse, et à coup sûr imméritée. Il est absolument désintéressé dans la question et se contente de citer l'aphorisme local. Quoi qu'il en soit et quelque bien établie que soit la réputation de finesse des Normands en général et en particulier des gens de Domfront, Vire, Condé-sur-Noireau et autres lieux, prenez-les malins entre les malins, les finauds entre les finauds et les citrouilles les plus distinguées, et vous n'arriverez pas à trouver un diplomate susceptible de rivaliser avec le Boër. Le Boër, en effet, qui incarne en sa lourde et placide personne l'astuce du Flamand, la ruse du Frison et la froide ténacité du Hollandais proprement dit, est un compère qu'il est à peu près impossible de prendre au dépourvu. Joignez à cela une absence complète de préjugés, une vigueur de bison et une adresse de Peau-Rouge, et vous conviendrez que le Néerlandais du Waal peut devenir, à l'occasion, un personnage des plus dangereux.

Il est bien entendu que nous ne voulons pas parler ici des colons du Cap, désignés encore

sous la nom de Boërs, – signifiant simplement fermiers, – et qui sont les paysans les plus sobres, les plus industrieux et les plus hospitaliers qu'il soit possible de rencontrer. Ce mot de Boër n'est même pas synonyme de l'anglais Boor (rustre), sous lequel on désigne les irréguliers vivant en dehors de l'autorité britannique, ou des lois patriarcales régissant certains districts indépendants. Ces Boors sont de véritables pirates qui mettent en coupe réglée les biens des indigènes, et qui ne respectent pas plus la propriété que l'existence et la liberté de ces malheureux.

L'opinion du docteur Livingstone est particulièrement caractéristique à ce sujet. Cet état de choses remonte au temps de la lutte soutenue pendant cinq ans (1840-1845), par le Boër Henri Potgieter contre les Anglais. Potgieter, conduisant les colons fuyant devant l'annexion anglaise, pénétra dans l'intérieur jusqu'aux montagnes de Cashan, d'où le Cafre Mosilicatsi avait été chassé par le Zoulou Dingâan qui fut le prédécesseur de Panda et du fameux Cettihouayo.

Les Betchuanas, ravis d'avoir échappé au despotisme de Mosilicatsi, accueillirent à bras ouverts les Boërs se présentant avec leur double prestige de libérateurs et d'hommes blancs. Les malheureux indigènes ne furent pas longtemps à s'apercevoir qu'ils étaient tombés de mal en pis. Si en effet Mosilicatsi était cruel à l'égard de ses ennemis, il était bon et généreux pour ceux qu'il s'était attachés, tandis que les Boërs privés de tout sens moral, aussi inconsciemment féroces que les fauves de la région, massacraient sans pitié ceux qu'ils combattaient, et réduisaient en esclavage ceux qui les avaient servis !

Cette infâme tradition s'est perpétuée jusqu'à nos jours, sauf sur les terrains annexés dernièrement par les Anglais qui proscrivent l'esclavage avec une extrême rigueur.

Revenons à nos Boërs irréguliers ou Boors – et ils sont nombreux – qui vivent en dehors de la civilisation et mènent dans leurs villages une existence à peu près aussi sauvage que celle des indigènes. Ils remontent lentement vers le Nord, s'étendent peu à peu comme une tache d'huile et

transportent leur odieux préjugé de couleur, tombé sous le mépris public, chez leurs concitoyens des républiques indépendantes, et qu'ils perpétuent avec un soin d'autant plus jaloux, qu'ils y trouvent leur compte.

Vigoureux, adroits, supérieurement armés, ils contraignent par la force les noirs à fumer leurs terres, sarcler leurs champs, faire la moisson, bâtir des kraals, creuser des canaux, pourvoir à leurs besoins, et cela sans la moindre rétribution !

Le docteur Livingstone a vu de ses propres yeux des Boërs venir dans un village, y demander, suivant leur habitude, vingt-cinq ou trente femmes, pour arracher les herbes de leurs jardins. Ces malheureuses se rendaient sur les lieux portant leur nourriture sur leur tête, leurs enfants sur leur dos, leurs outils sur leurs épaules et travaillaient des journées entières sans rémunération, trop heureuses quand leurs impitoyables bourreaux ne réprimaient pas à grands coups, de bâtons la moindre défaillance.

Les Boërs trouvent cela parfaitement naturel et répondent volontiers à ceux qui leur font observer

l'inhumanité de semblables procédés : « Nous les faisons travailler pour nous, c'est vrai ; nous ne les payons pas, c'est encore vrai, mais, de quoi se plaignent-ils ? Est-ce que, en récompense du travail qu'ils nous fournissent, nous ne leur permettons pas d'habiter notre pays ?

Il est impossible d'être plus naïvement et plus sincèrement féroce. Cette sorte d'esclavage pour ainsi dire intermittent est mise en pratique pour la seule exécution des travaux agricoles. Les Boërs se servent invariablement du système des razzias pour se procurer les troupeaux et les serviteurs qui leur manquent. Que l'on pense à ce que doivent être de semblables expéditions à la suite desquelles on voit revenir les pillards traînant, pêle-mêle, les bœufs, les chèvres, les moutons, les femmes, les enfants, pendant que les débris des kraals incendiés se consument sur les cadavres des hommes impitoyablement massacrés. Chose plus monstrueuse encore, ces hommes sont de parfaits époux et d'excellents pères ; ils comblent de caresses leurs femmes et leurs enfants qui prient pour le succès de leurs

expéditions[1] et s'en vont gaiement fusiller de sang-froid des gens inoffensifs, d'une couleur différente, il est vrai, mais possédant des affections et des sentiments domestiques semblables aux leurs.

---

[1] Ils sont tous religieux par tradition et font remonter leur origine à quelques-uns des hommes les plus justes qui aient jamais existé. Descendants comme ils l'assurent de Hollandais et de huguenots, ils réclament, le titre de chrétiens ; mais, pour eux les hommes de couleur ne sont qu'une « propriété noire ». Étant, disent-ils, le peuple de Dieu, les idolâtres leur ont été donnés par héritage et ils sont l'instrument de la vengeance divine sur les nègres, comme autrefois les juifs sur les païens de leur époque. En outre, comme ils vivent au milieu d'une population beaucoup plus considérable que la leur, et qu'ils sont à plusieurs milles de distance les uns des autres, ils ont, comme les Américains des États du Sud, le sentiment du danger permanent qui les menace. La première parole qu'ils vous adressent, à votre arrivée, est toujours relative à la disposition des esprits. Aussi, lorsqu'ils reçoivent de quelque naturel envieux ou mécontent le moindre rapport contre une peuplade voisine, la chose prend aussitôt à leurs yeux les proportions d'une révolte organisée. Les mesures les plus sévères sont alors impérieusement commandées, même aux plus humains d'entre eux, et quelle que soit la quantité de sang répandu, ils n'en éprouvent ni remords ni défaillance. La nécessité de maintenir la paix leur ayant imposé, disent-ils, cette cruelle obligation. Dr LIVINGSTONE.]

Étant donné cette absence de sens moral, cette férocité de sauvage, sur lesquelles viennent se greffer si étrangement une incroyable finauderie matoise et un prodigieux esprit d'intrigue, il n'est pas étonnant que le Boër, irrégulier par excellence, devienne un bandit consommé. Tels les trois frères dont nous avons raconté antérieurement les lugubres exploits. Klaas a montré déjà ce dont il était capable pour arriver à son but. Pieter va nous donner un échantillon de son savoir-faire.

Cordialement accueilli par les Makololos dont il convoitait le bétail, le misérable, voyant que les nomades refusaient de lui céder un attelage, combina en un moment, un plan diabolique, dans le but de s'approprier l'objet de sa convoitise. Comme il était seul, il ne pouvait songer à employer la force. Il eut, en conséquence, recours à la ruse. Craignant d'être contrarié dans ses opérations futures par les mineurs du kopje Victoria dont le voisinage constituait pour lui un danger permanent, il pensa en premier lieu à se débarrasser de ces gêneurs qui lui feraient, le cas échéant, payer cher sa désertion. Susciter un

conflit entre les noirs et les blancs, les mettre aux prises, provoquer une lutte devant fatalement amener l'extermination des uns et des autres, telle fut la conception à laquelle il s'arrêta tout d'abord. S'il réussissait, il n'aurait plus rien à redouter des mineurs dont les rares survivants seraient forcés de battre en retraite et il lui serait possible d'autre part de s'emparer, sans coup férir, d'un attelage de choix que les noirs anéantis seraient incapables de lui disputer.

Il est vrai qu'il allait faire massacrer plusieurs centaines d'hommes pour devenir possesseur de quelques têtes de bétail. Mais qu'importait au bandit le sang versé, pourvu que sa cupidité fût assouvie. On a pu voir par ce qui précède, que non seulement les préjugés, mais encore les plus élémentaires notions de probité[1], sont inconnus aux nomades blancs connus sous le nom de

[1] J'ai tenu à citer textuellement les parois du docteur Livingstone. L'opinion de l'illustre voyageur nous permettant d'apprécier sans commentaires les procédés de civilisation employés par les Anglais dans l'Inde, en Australie et en Égypte. Le rapprochement est d'autant plus étrange, qu'il met en présence les Boërs, des sauvages blancs, et les Anglais, ces raffinés du progrès moderne. L.B.

Boërs ; et Pieter, parmi ses congénères, pouvait passer pour un type accompli du genre.

Il fallait trouver un motif à cette déclaration de guerre. Pieter ne fut pas embarrassé pour si peu. Les indigènes, fort attachés aux séculaires superstitions de leurs pères, s'en allaient accomplir, à la cataracte des Barimos, ce pèlerinage que tout croyant doit exécuter au moins une fois en sa vie, à l'exemple des musulmans s'en allant faire à la ville sainte leurs dévotions au tombeau du Prophète. Le Boër résolut de faire servir à ses desseins cette naïve croyance, et cela lui fut d'autant plus facile que les terres en exploitation se trouvaient à proximité de *Mosi oa Tounya*. Il convoqua le clan des noirs pèlerins, les harangua chaleureusement, leur démontra que la présence des blancs constituait un outrage à leurs dieux, et que cet outrage était d'autant plus impardonnable, qu'ils fouillaient cette terre sacrée où reposaient les os des ancêtres ont la sépulture était à chaque instant violée. Le chef devait donc au plus tôt, dur enjoindre de se retirer, et s'ils n'obtempéraient pas, les contraindre par la force.

Les noirs écoutèrent avec une indignation mal contenue ces paroles incendiaires et donnèrent tête baissée dans le piège. Aucun n'eût osé, en principe, non seulement s'attaquer, mais encore résister aux blancs, même pour défendre leur liberté. Frémissants d'indignation, ils n'hésitèrent pas un instant, et se levèrent comme un seul homme à cet appel fait à leur fanatisme religieux.

De concert avec le chef, Pieter résolut d'attendre la nuit, afin, disait-il, de donner plus de solennité au sauvage ultimatum, mais, en réalité pour triompher plus facilement des mineurs fatigués par le travail de la journée ou abrutis par les excès alcooliques. Le gredin savait bien que la tente du publicain chômait moins encore que les daims. Enfin, pour compléter l'œuvre de cette infâme diplomatie de bandit, le hasard se mit de la partie. En attendant le moment décisif, le Boër, par une vieille habitude de coureur des bois, inspectait les environs du campement, quand il fit la rencontre de Caïman, le mangeur d'hommes.

On se souvient que le noir, ayant sous ses

ordres toute une bande de pillards recrutés parmi le rebut des peuplades avoisinant le kopje de Nelson's Fountain, avait suivi le Révérend et ses deux associés, comme le chacal qui espère ronger les os abandonnés par les grands fauves. Le pirate noir et le pirate blanc s'entendaient toujours à merveille. Moins ambitieux que ce dernier, Caïman ne rêvait qu'une bombance épique, un formidable régal de l'estomac. L'occasion s'offrait d'elle-même. Pieter, en tacticien prudent, voulait mettre tous les atouts dans son jeu. Or, si d'une part les Makololos réussissaient à anéantir les diggers, Pieter n'avait plus à redouter ses ennemis, mais il n'aurait pas ses bœufs. Si d'autre part les noirs étaient repoussés par les mineurs, le dit Pieter ne serait pas débarrassé de voisins dont il appréhendait les représailles. L'arrivée de Caïman le tira d'affaire. Caïman se précipiterait avec sa troupe sur le lieu de l'action au moment où tout le monde serait aux prises. Il égorgerait vainqueurs et vaincus et recevrait, en récompense de ses services, l'autorisation de piller le diggin.

La fatalité voulut que les mineurs, après les

dramatiques incidents qui interrompirent les assises nocturnes, fussent réunis sous la tente du publicain. L'ivresse aidant, ils devinrent pour les Africains furieux une proie facile. Non pas qu'ils n'eussent essayé une vigoureuse résistance. Mais, cette attaque inopinée succédant à la déclaration de guerre formulée par le chef, déclaration qu'ils prenaient tout d'abord pour une fanfaronnade de sauvage, l'élan irrésistible des assaillants, les terribles procédés de destruction qu'ils employaient, tout concourut à hâter leur défaite.

Les indigènes, de leur côté, étaient fort maltraités. Les balles des revolvers avaient opéré dans leurs rangs des trouées nombreuses. Leur succès, quelque incontestable qu'il fût, ressemblait fort à une victoire à la Pyrrhus. Aussi, le cri de triomphe poussé par les survivants, hélas ! bien peu nombreux, dominait-il à peine les plaintes des blessés et les râles des agonisants.

Bientôt d'ailleurs il n'allait plus y avoir ni vainqueurs ni vaincus. Un hurlement lugubre s'éleva soudain et couvrit les multiples bruits s'échappant du champ de carnage. Pieter fit un

signe et les bandits de Caïman, brandissant leurs piques et leurs couteaux, bondissant comme des fauves, traversèrent, comme une fantastique et terrible apparition, cette scène de désolation. Tout disparut en un clin d'œil sous la poussée de ces corps agités de mouvements démoniaques. Des tables et des bancs épars s'effondrèrent avec des craquements éclatants ; tout ce qui subsistait de l'ancien ameublement, déjà mis hors d'usage dans la première bagarre, fut littéralement réduit en miettes ; les antagonistes, blancs ou noirs, encore debout, roulèrent culbutés sous ce choc irrésistible, et leurs corps pantelants vinrent s'ajouter au sinistre entassement de morts et de mourants.

Puis le massacre commença. Méthodique et furieux tout à la fois, il s'étendit à tous avec une implacable impartialité. Cadavres convulsés encore par la lutte suprême, moribonds râlant leur dernier souffle, blessés criant grâce ou appelant à l'aide, furent troués, assommés, éventrés. Une nappe rouge, au milieu de laquelle glissaient les égorgeurs, s'étala sur le sol, formant un tapis lugubre aux troncs béants, aux membres rompus,

aux entrailles arrachées !

Cette scène d'horreur dura dix minutes à peine, tant les monstres étaient acharnés à cet acte d'inqualifiable sauvagerie. Caïman, souillé de sang des pieds à la tête, les narines dilatées, les lèvres retroussées découvrant ses dents aiguës de félin, tenant par les cheveux la tête d'un blanc dont il venait de scier le col avec un mauvais couteau, se hissa sur un monceau de cadavres et brandissant son hideux trophée, poussa un long hurlement de triomphe.

Son regard semblait chercher Pieter, comme pour lui dire :

– Maître, es-tu content ?

Mais le Boër qui avait assisté impassible à cette orgie de sang, n'était plus là.

Qu'importait d'ailleurs à Caïman l'absence de son complice. Il avait accompli sa besogne en conscience, et puisque le pillage du kopje devait être sa récompense, il voulait, sans plus tarder, s'emparer des richesses contenues dans l'établissement. Les liquides devaient

naturellement avoir la préférence. On verrait plus tard à s'approprier les habillements, les armes, et les outils contenus dans les magasins.

Le misérable allait rallier sa horde et se mettre en quête. Il ouvrait déjà la bouche pour proférer son ordre, quand une détonation sonore se fit entendre. Caïman, le crâne fracassé par une balle, tournoya deux tours sur lui-même, et s'abattit comme une masse. Un second, un troisième coup de feu retentirent à quelques secondes d'intervalle, et deux hommes, également frappés en plein front, roulèrent foudroyés. Puis, la série continua, mesurée, implacable, toujours mortelle.

Ces détonations partaient du même point. À en juger par leur régularité, ainsi que par la similitude de leur tonalité, elles devaient être produites par un seul tireur armé sans doute d'une carabine à répétition. Ce vengeur de la dernière heure était probablement embusqué derrière une baraque, à proximité de la tente dont les parois arrachées permettaient de distinguer comme en plein jour la troupe des égorgeurs. Ceux-ci, frappés d'épouvante, privés de leur chef, voyant

leurs rangs s'éclaircir, oublièrent soudain leurs idées de pillage et s'enfuirent de tous côtés en poussant des cris de terreur.

Le râlement strident du pickakolou en fureur arrêta bientôt les plus agiles. En dépit de la terreur produite par les effets de ce redoutable feu de file, leur oreille exercée ne se trompa pas sur la provenance du bruit. Quelque bien imité qu'il fût, ils s'aperçurent, à quelques nuances insaisissables dans la modulation, que ce froissement métallique était produit par un homme. Ils ne s'étaient pas trompés. La haute silhouette de Pieter se dressait à ce moment dans l'ombre, à une vingtaine de mètres du lieu du massacre. Le Boër, prudent comme un véritable Mohican, s'était prosaïquement aplati sur le sol au moment où retentissait le premier coup de feu, dont il attribuait, avec raison peut-être, la cause à un mineur échappé au carnage. Enchanté du résultat de sa hideuse diplomatie, le bandit voyant qu'il avait tout à perdre en restant plus longtemps dans le voisinage de cet abattoir humain, s'était empressé de rassembler les assassins désorientés par la mort de leur chef.

Débarrassé de toute appréhension relativement aux mineurs, voyant d'autre part les Makololos anéantis, il avait hâte de retourner au campement, de s'emparer des bœufs, objets de sa convoitise et d'aller rendre compte à Sam Smith du succès de sa négociation.

La capture du troupeau confié à la garde de quelques vieillards, des femmes et des enfants, serait chose facile. Quant aux hommes de feu Caïman, il allait les conserver sous sa main en attendant l'occasion de les utiliser par la suite, si les circonstances l'exigeaient. Ils prendraient tout naturellement la place des Makololos égorgés et se trouveraient ainsi, en raison d'une substitution que des événements analogues rendent hélas trop fréquente, nantis chacun d'une famille complète.

La retraite s'opéra en bon ordre. Les misérables ignorant si les coups de feu qui les avaient mis en fuite allaient être suivis d'un retour offensif d'ennemis dont ils ne pouvaient connaître le nombre, sentaient d'instinct le besoin de discipline. Ils se groupèrent autour du Boër et se retirèrent promptement, non sans lancer

d'éloquents regards de regret vers la direction du kopje, dans lequel ils abandonnaient un plantureux butin.

Le dernier membre de la horde sinistre avait quitté le champ de carnage depuis quelques moments, quand un homme, armé d'une carabine Winchester, à canons superposés, s'avança lentement au milieu du charnier où gisaient, épars, dans un pêle-mêle navrant, d'innombrables cadavres.

Les lueurs mourantes de quelques lampes restées accrochées par miracle aux poteaux éclairèrent ses traits qui reflétaient l'expression d'une douloureuse stupeur. Il fit quelques pas encore et glissa dans une mare de sang.

C'était l'Ingénieur, le seul survivant peut-être de cette affreuse tuerie. Le hasard qui l'avait séparé des Lyncheurs au moment où l'invasion des serpents les mettait en fuite, l'avait seul préservé. Après son entretien avec les trois Français, il avait lentement regagné le kopje et s'était enfermé dans sa cabane de planches, sans penser naturellement à participer à l'orgie. Les

cris et les détonations le firent tressaillir sur sa couche de feuillages. Il s'arma en toute hâte et arriva, en dépit de ses efforts, au moment où la catastrophe était sans remède.

À la vue de ce spectacle inouï, de ses compagnons étendus sans vie dans des attitudes témoignant de l'acharnement de la lutte, des blessures épouvantables dont ils étaient criblés, des mutilations que leur avaient fait subir les noirs assassins, un long gémissement sortit de sa poitrine et s'exhala en un sanglot. Puis, deux larmes, qu'il ne put retenir, montèrent lentement à ses yeux et roulèrent sur ses joues couvertes soudain d'une pâleur livide.

– Les malheureux !... murmura-t-il d'une voix brisée.

Puis, il demeura immobile, appuyé sur son arme, au milieu de ce silence mortel enveloppant ce lieu rempli naguère d'un tumulte indescriptible.

– Allons, reprit-il, après quelques instants d'une douloureuse contemplation, puisque je ne puis rien pour eux, je dois penser à ceux qui

faillirent devenir leurs victimes.

» Il me faut retrouver au plus tôt ces amis d'une heure, et remplir la promesse que je leur ai faite, de leur fournir les armes dont ils ont besoin.

Pieter, pendant ce temps ralliait le campement d'où étaient partis pleins d'espoir les malheureux Makololos. On devine sans peine la scène qui se produisit au moment où cette nouvelle troupe fit son apparition. Le Boër n'était pas homme à s'arrêter aux plaintes poussées par de pauvres femmes, d'infortunés enfants se trouvant tout à coup sans époux et sans père.

– La paix !... commanda-t-il brusquement. Eh ! vous autres, dit-il aux hommes de Caïman, vous êtes dorénavant les maîtres ici. Faites-moi donc taire ces braillardes.

Puis, il ajouta en aparté :

– C'est égal, voilà qui s'appelle de bonne besogne, si Master Smith n'est pas content, il sera bien difficile.

» Mais, j'y pense, il me serait possible de faire d'une pierre deux coups. J'ai l'attelage, il me faut

le wagon.

» Un wagon !... Eh ! pardieu, je sais où en trouver un. Celui de Klaas notre excellent frère. Klaas se fera un plaisir de me l'offrir. Car, s'il avait la folie de le refuser, ma foi, tant pis pour lui, je lui mettrais aux trousses une vingtaine de ces lascars qui le traiteraient comme ils ont tout à l'heure traité les mineurs du kopje Victoria.

X

En présence du wagon abandonné. – Précautions de coureurs des bois. – Mutilation de l'appareil flotteur. – Guerre de sauvages. – Rayon d'espérance. – La trouvaille de Joseph. – Le radeau de Klaas. – Savoir attendre. – Barbarie aux prises avec la civilisation. – Nécessité est mère de l'industrie. – Charpentiers, chaudronniers et calfats, avant de devenir matelots. – Comment Alexandre réparait les voies d'eau. – Procédé ingénieux pour pratiquer une soudure quand on ne possède ni fer, ni feu, ni étain. – Application d'une expérience de physique amusante. – Coup de feu.

Absorbés par le récit des événements multiples qui se déroulent simultanément, nous avons été contraints d'abandonner les trois Français et leurs noirs auxiliaires, Zouga et le

Bushman, en amont de la grande cataracte. Persuadés que madame de Villeroge se trouvait dans le dray échoué près de la berge du fleuve, au milieu d'une déclivité de terrain encore emplie par l'inondation, ils avaient résolu d'attendre la nuit pour tenter de délivrer la prisonnière. Albert, dévoré d'angoisse, avait devancé ce moment, et opéré tout seul une reconnaissance dans la direction du wagon. L'on peut juger de sa douleur, quand il constata que la maison roulante venait d'être évacuée.

Abandonnant toute prudence, il revint en courant, trouant dans son élan furieux les broussailles qu'il avait mis plus de deux heures à traverser, en usant de toutes les précautions usitées en pareil cas par les coureurs des bois. Haletant, éperdu, il fit part à ses amis de cette découverte désastreuse qui les plongeait de nouveau dans la plus douloureuse incertitude.

Mais, Albert de Villeroge n'était pas une petite maîtresse sujette aux pâmoisons. Cet instant de défaillance bien naturelle fut court. Il dompta son émotion, apaisa les soubresauts de son cœur,

s'affermit sur ses jambes et rompit bientôt le silence qui avait suivi l'annonce de la fatale nouvelle.

– Partie !... Elle est partie !... dit-il d'une voix plus calme. Mais elle ne peut être bien loin.

– Sans doute, répondit Alexandre. Le Boër pensant tout naturellement que nous n'étions pas hommes à abandonner la poursuite, aura voulu nous donner le change.

– Quoi qu'il fasse, le dénouement approche, car, je le défie bien, en dépit des ruses qu'il essaiera de nous opposer, d'arriver à dissimuler sa trace.

– Surtout aux limiers à deux jambes que nous possédons.

» N'est-ce pas, Zouga ?...

– Oui, chef, répondit le Cafre dont les yeux lancèrent un éclair rapide.

– Nous allons donc partir sans plus tarder, rejoindre le wagon, inspecter minutieusement les alentours, interroger chaque pli de terrain, scruter tous les brins d'herbe, tous les grains de sable.

– Eh ! interrompit Joseph jusqu'alors silencieux, vous devez bien penser aussi, que madame Anna aura fait tous ses efforts pour nous laisser quelques indices.

» La chère dame connaît le désert et elle nous a déjà montré que sa résolution n'est point inférieure à son intelligence.

– Eh bien ! en route !

– À propos, n'oublions pas que l'Ingénieur nous a donné rendez-vous vers minuit près du banian, ajouta Alexandre, frissonnant malgré sa vaillance, en invoquant le lugubre souvenir des dramatiques incidents de la nuit précédente.

– C'est entendu. Les événements décideront si nous devons nous y rendre tous les cinq. Dans tous les cas, tu iras accompagné de Zouga, n'est-ce pas, Alexandre ?

» Je n'ai pas besoin de te dire dans quels termes tu témoigneras ma reconnaissance à ce noble et digne homme, si malgré mon désir d'aller lui serrer la main, je me trouvais immobilisé là-bas.

Tout en conversant, les cinq membres de la petite troupe s'avançaient l'œil et l'oreille aux aguets dans la direction du wagon dont ils apercevaient distinctement les formes massives.

– Mais, dit Alexandre en voyant que l'énorme machine, reposée d'aplomb sur ses quatre roues, était immergée jusqu'aux essieux, tu ne m'avais pas annoncé cette particularité.

– C'est vrai. J'étais tellement bouleversé ! Tu vois d'ailleurs que les eaux sont peu profondes. Nous avons à risquer un simple bain de pieds.

– Ce n'est pas cela dont il s'agit. Je veux dire que le dray étant isolé au milieu de cette flaque d'eau longue de trois cents mètres et large de moitié, nous ne pourrons pas trouver sur le sol les empreintes que nous devions y rencontrer.

– Je compte sur l'ingéniosité d'Anna.

– Le chemin du Petit-Poucet, ajouta presque gaiement Joseph.

– Sur l'eau ?

– Ce n'est pas la première fois. Et, d'ailleurs, le courant ne se fait pas sentir sur cette espèce de

lagune. Le moindre vestige flottera sans être entraîné.

– Bravo ! Tu as réponse à tout. Mettons-nous donc à l'eau et ouvrons l'œil.

Au bout de dix minutes, ils étaient en présence de la maison de bois. Le panneau de l'avant et celui de l'arrière, abattus sur leurs chaînes comme la plate-forme d'un pont-levis, laissaient à découvert une partie de l'intérieur. Au lieu de se précipiter en étourdis dans cet antre désert, les cinq hommes, prudents à rendre des points à des Peaux-Rouges suivant le sentier de la guerre, examinèrent minutieusement toute la partie extérieure, s'assurèrent que les planches et les madriers étaient bien en place, que les boulons servant à les relier n'avaient pas été enlevés, et que, enfin, ces lourds matériaux n'allaient pas se désagréger au moindre choc, s'effondrer et les broyer sous leurs débris.

Ce premier point établi, Albert s'enleva lentement à la force des poignets, opéra un rétablissement indiquant un gymnaste consommé et se hissa sur le panneau de l'arrière. Alexandre

et Joseph le suivirent, puis le Bushman, puis enfin Zouga. Après un nouvel et non moins attentif examen qui ne leur révéla rien de suspect, ils s'avancèrent dans l'intérieur.

On pourrait peut-être s'étonner de ce luxe de précautions pour pénétrer dans une épave solitaire, complètement isolée au milieu des eaux, et dans laquelle, étant donnée sa position, aucun être animé ne pouvait avoir élu domicile.

Les paroles qui suivent, prononcées par Albert, répondront à cette objection toute naturelle.

– Vous ne voyez rien d'anormal, n'est-ce pas ?

– Absolument rien. Il serait du reste bien difficile de se reconnaître au milieu de ces choses invraisemblables attestant un départ précipité.

– Ainsi que l'intention de mettre hors d'usage tous les objets n'ayant pu être emportés.

– Raison de plus pour n'avancer le pied, ne poser la main qu'à coup sûr. Je me défie des artifices diaboliques de ces sauvages blancs qui sont bien les êtres les plus rusés et les plus

vindicatifs que je connaisse.

» Aussi, je m'attends à tout. Une hache, posée en équilibre sur les cercles de la toiture, pour nous tomber sur la tête. Peut-être allons-nous mettre le pied sur une lame de couteau ou une pointe empoisonnée, traîtreusement dissimulées dans le plancher. Qui sait, enfin, si une ficelle invisible, tendue au milieu de ces débris sans nom, ne va pas, au moindre mouvement, actionner la détente d'un fusil placé comme un piège à loups, et nous envoyer en pleine poitrine une poignée de chevrotines.

– C'est vrai. Tout est possible. Le gredin, pensant que nous sommes à sa poursuite, aurait pu tenter de nous mettre ainsi hors de combat, quoique la précipitation avec laquelle il a procédé à l'évacuation, ait dû l'en empêcher.

» Je n'ai pas besoin de vous engager à ne pas toucher aux provisions, sauf, bien entendu, à celles qui se trouveront, par hasard, dans leurs boîtes de fer-blanc parfaitement intactes.

Les recherches, opérées avec d'infinies précautions, furent continuées pendant longtemps

encore, sans autre résultat que de démontrer aux Français que leur ennemi n'avait pas pu mettre en œuvre un de ces barbares stratagèmes d'un usage hélas ! trop fréquent dans ces luttes sans merci. Ils ne perdaient cependant pas l'espoir de découvrir un indice, quelque vague qu'il fût, laissé par madame Villeroge, au moment du départ, et grâce auquel ils pourraient reprendre la poursuite si malheureusement interrompue.

Le wagon, rempli d'objets de toutes sortes patiemment accumulés en vue d'un voyage lointain, offrait alors le spectacle d'un pandémonium indescriptible. La cargaison, broyée, mutilée, démolie, s'étalait en monceaux informes où se confondaient les choses les plus disparates, saccagées pour ainsi dire méthodiquement, et avec une véritable entente de l'art de détruire. Il était impossible de penser à mettre un peu d'ordre dans ce fouillis sans nom, et les trois amis, aidés des deux noirs, durent se borner à déménager un à un tous ces débris, les examiner en détail, et, à les jeter à l'eau. Travail bien long, bien ingrat surtout, et dont la récompense, se faisait indéfiniment attendre.

– Et pourtant, disait Albert, il est impossible que nous ne trouvions rien.

– Je partage ton espoir, répondait Alexandre toujours calme. Cherchons encore. Le temps ainsi employé ne peut être perdu.

Joseph qui, contre son habitude, n'avait pas encore desserré les dents, semblait préoccupé. Il rompit enfin le silence.

– Savez-vous, messieurs, à quoi je pense, en ce moment ?

– Je m'en doute bien un peu, fit Alexandre.

– Pas possible.

– En vérité. Voua vous demandez pourquoi ce coquin de Boër a ainsi abandonné le wagon ?

– Vous avez à moitié deviné, monsieur Alexandre. Je me demande pourquoi et comment ?

– Le motif, mon cher Joseph, est facile à concevoir. Le misérable immobilisé ici dans cette lourde machine, n'ayant plus d'attelage pour la mouvoir, a pensé tout naturellement à se retirer. C'est élémentaire. Quant au procédé employé

pour opérer cette retraite, j'en suis réduit à une conjecture, peut-être erronée. La fuite du Boër remonte à cinq ou six heures au moins. À ce moment, les eaux étaient encore très hautes, et il n'a pu emmener madame de Villeroge et sa compagne de l'autre côté de la lagune. Je crois qu'il a gagné à la nage ce bois que nous apercevons en face. Ensuite, soit qu'il ait pu trouver un canot, soit qu'il ait construit un radeau, il sera revenu ici, chercher les deux captives...

– C'est vrai, interrompit Albert avec vivacité.

» ... Pauvre chère enfant ! que d'angoisses ! que de fatigues !... Hélas !... en serai-je réduit toute ma vie à déplorer à chaque instant ma fatale ambition, à maudire ma témérité...

– Courage, ami, encore une fois courage ! Nous savons qu'elle n'est pas seule en butte aux obsessions de ce monstre. L'aveugle destinée qui l'a séparée de toi, a permis au moins qu'elle eût une compagne, dont la présence atténue l'horreur de sa solitude. Unies par leur commune infortune, elles auront, tout à la fois, plus d'énergie pour

résister et plus d'initiative pour préparer l'œuvre de leur délivrance.

Une exclamation retentissante poussée par Joseph l'interrompit.

– Avaï !... Avaï !...

– Qu'y a-t-il, Joseph ?

– Caraï !... répondit le Catalan en agitant le couvercle métallique d'une caisse à biscuit, vous aviez raison de ne pas désespérer.

» Tenez ! regardez-donc. Il y a des écritures, là-dessus... des écritures faites avec une pointe de couteau.

– Donnez, Joseph, donnez, mon ami.

Alexandre, plus maître de lui qu'Albert étreint par une légitime émotion, déchiffra quelques mots formés de lettres difformes, devenant brusquement carrées ou angulaires, sous les déviations de la pointe ayant servi à les tracer :

« Il nous emmène... radeau... traversons fleuve. »

– C'est concluant, reprit le jeune homme de sa

voix calme, et nos prévisions sont de tout point justifiées.

– Mais, s'écria Albert hors de lui, le misérable est encore plus criminel et plus fou que je ne le supposais. Comment, il ose tenter une pareille aventure sur un radeau !

» Quelques branches entrelacées, pour traverser ce géant des fleuves, alors qu'il avait à sa disposition ce wagon que nous avons vu flotter comme un navire !

– La manœuvre d'une pareille masse est impossible pour un seul homme, reprit fort judicieusement Alexandre.

» Et, d'ailleurs, le dray est-il toujours parfaitement étanche ? Il me semble, au contraire, que tous ces haillons encombrant le fond sont complètement saturés d'eau. Peut-être la coque a-t-elle subi une avarie volontaire ou accidentelle !

» Puisque nous sommes suffisamment édifiés sur ce que nous voulions savoir, hâtons-nous de déblayer le plancher et de nous assurer si oui ou non, il est toujours en état.

– À quoi bon ! L'essentiel est de retourner au point où nous avons laissé notre canot et les deux embarcations indigènes de Zouga, de traverser le Zambèze, de battre la rive sans plus tarder.

– ... Et de nous faire canarder un à un par le Boër embusqué sans doute derrière une roche ou un tronc d'arbre.

» Mon pauvre Albert, je ne te reconnais plus, toi l'homme aux expédients infaillibles, et dont la prudence égale la bravoure, ce qui n'est pas peu dire.

– Mais que veux-tu donc faire ?

– Ne pas manquer, ce soir, notre rendez-vous avec l'Ingénieur. J'éprouve le besoin de me sentir une bonne carabine entre les doigts, puis, demain matin, nous mettre en route pour l'autre rive.

– Mais que faire pendant ce temps ?

– Nous armer de patience, et mettre en état de flotter cette montagne de bois qui prend l'eau comme une cage à poules.

» Tiens ! je m'en doutais. Notre butor a troué cette superbe coque de tôle galvanisée. Vois ces

ouvertures quadrangulaires, provenant certainement de coups de pics. Ceci n'est rien. Nous les boucherons avec des chevilles.

» Diable ! voici qui est plus grave.

– Quoi ?

– Cette déchirure longue de vingt-cinq centimètres, et large de quinze.

» Nous en viendrons pourtant à bout, continua-t-il après quelques secondes d'examen, et ce soir, tout cela sera radoubé.

» Ah ! monsieur Klaas, vous avez voulu jouer au plus fin avec nous et mettre hors d'usage cette excellente machine ; nous verrons si votre sauvagerie aura raison de notre civilisation.

– Je ne comprends plus, reprit Albert, et j'ignore absolument ce que tu veux faire. Commande, agis à ta guise, j'exécuterai tout ce que tu ordonneras. J'ai foi en toi, car je pense que tu fais pour le mieux.

» Je me contenterai d'une seule observation, le temps presse.

– D'accord. Mais si, au lieu de te laisser aller

dans la pirogue essayer d'opérer une tentative insensée pour débarquer de l'autre côté, je te fournissais une forteresse mobile, pourvue de meurtrières, et dans laquelle tu serais à l'abri des balles comme dans une casemate, m'accorderais-tu bien quelques heures pour la préparer.

– Sans doute, puisqu'il ne s'agit pas seulement de partir, mais encore d'arriver sans encombres.

– À la bonne heure. J'aime à te voir ainsi, et je suis heureux de retrouver l'homme raisonnable et fougueux tout à la fois qui s'appelle Albert de Villeroge.

» Quant à la forteresse, casemate ou frégate, comme tu voudras l'appeler, tu devines sans peine que c'est ce wagon. Nous allons l'alléger autant que possible, le pourvoir d'avirons.

– Mais la coque ?...

– Je te répète encore une fois que nous la ferons passer au bassin de radoub. Nous serons chaudronniers, charpentiers, calfats, que sais-je encore, avant de devenir matelots.

» Puis, quand notre machine sera parée à

flotter, nous irons, Zouga et moi, au rendez-vous avec l'Ingénieur. Nous ramènerons, à notre retour, la pirogue et les canots de « ceux de l'alligator ». Notre navire sera, de cette façon, pourvu de ses embarcations de sauvetage, au cas où nous aurions à subir un sinistre maritime, ou simplement fluvial, ce qui dans l'espèce ne vaut pas beaucoup mieux.

» Es-tu enfin satisfait ?

– Ton plan est admirable. Mais je n'ose croire à sa réalisation.

– En quoi ?

– Les déchirures de la coque sont nombreuses, l'une d'elles est énorme.

– Nous mettrons une pièce plus grande. C'est même par là que nous devons commencer.

» Allons, camarades, à l'œuvre.

» Vous m'autorisez à distribuer la besogne, n'est-ce pas ?

– Parbleu !

– Il est essentiel d'opérer simultanément, afin

d'aller le plus vite possible. Les eaux baissent assez rapidement, il faut en conséquence que notre radoub soit terminé avant leur retrait, sans quoi nous resterions échoués ici.

» Zouga et le Bushman vont alléger tout d'abord le dray en jetant au dehors la majeure partie de ce qu'il renferme. Je ne vois rien, en ce moment, valant la peine d'être conservé.

» Quant à vous, Joseph, êtes-vous un peu charpentier ?

– Dame ! monsieur Alexandre, cela dépend.

– Vous sentez-vous le talent nécessaire pour me fabriquer des chevilles égales en dimensions avec les trous pratiqués dans la coque, par ce sauvage de malheur.

– Sans doute, avec du bois et un instrument tranchant.

– Le bois ne manque pas ici. Il vous suffit d'arracher un morceau des ridelles.

– Cela peut se faire. Mais je ne possède même pas un couteau de cinq sous.

– Prenez cette hache. Bien qu'elle n'ait pas de

manche, vous vous arrangerez de façon à l'utiliser quelque incommode qu'en soit le maniement.

» Quant à nous, mon cher Albert, la tâche qui nous incombe est plus difficile.

– En effet. Nous restons en présence d'une ouverture irrégulière, trouant une plaque de métal à laquelle il me semble bien malaisé de mettre une pièce.

– C'est une erreur, car je vais, avec ton aide, souder ici un morceau qui empêchera l'introduction d'une seule goutte d'eau.

– Tu dis bien souder... quand tu n'as ni un morceau d'étain, ni un fer de plombier, quand nous n'avons même pas de feu.

– Oh ! ce ne sont pas les seules choses qui nous manquent. Et pourtant, nous allons nous tirer d'affaire.

» Procédons avec ordre. J'ai avisé tout à l'heure un caisse remplie de saindoux. Bon, la voici. Remplis avec cette graisse une boîte à conserve. Il nous faudrait maintenant quelques

fils.

– La bâche de toile couvrant le wagon va nous en fournir.

– Très bien. Voici les fils demandés. Je les tords comme une mèche et les empâte dans le saindoux. Cet appareil élémentaire doit nous procurer une veilleuse qui brûlera avec une flamme assez intense pour répondre à nos besoins.

» Zouga, as-tu toujours ton briquet et ton amadou ?

– Oui, chef, répondit le noir, étonné que l'Européen lui demandât s'il était nanti de ces objets constituant le *vade mecum* indispensable de tout indigène.

– Allume cette mèche.

Le Cafre fit, en quelques coups rapides, jaillir d'un silex une gerbe d'étincelles. L'amadou s'enflamma ; il l'entoura de quelques copeaux laborieusement enlevés par Joseph à un morceau de chêne, souffla sur le minuscule bûcher, qui bientôt prit feu à son tour.

Un instant après, la mèche imbibée de graisse flambait en crépitant avec une fumée parfaitement écœurante, d'ailleurs.

– Quelle horrible cuisine d'Esquimaux nous fais-tu donc là ? demanda Albert.

– Tu calomnies le saindoux du Boër. Mais c'est de l'encens, en comparaison de l'huile de phoque ou de baleine.

» Ah ! voilà qui est bien. Continuons nos préparatifs. La plaque sur laquelle madame de Villeroge a tracé les quelques mots indiquant sa direction, va nous servir à boucher cette déchirure qui nous donne tant de tracas.

» Il faut mettre cette pièce à plat sur l'ouverture. Elle déborde un peu de tous côtés. C'est parfait. Il ne nous reste plus maintenant qu'à la souder. Comme tu me le faisais observer fort judicieusement, nous n'avons pas d'étain. Je vais donc souder avec du plomb.

– Mais comment espères-tu le faire fondre ? As-tu même du plomb ?

– Le premier objet que j'ai trouvé en entrant,

est ce petit sac rempli de balles calibre 8, servant sans doute à charger le roër de notre butor. J'ai précieusement mis ce sac de côté, car le contenu en vaut la peine.

» Tu as bien encore un mouchoir ?

– Un mouchoir ! Et pourquoi faire, grand Dieu !

– Pour fondre ces balles. J'ai par bonheur conservé cet objet de luxe. Nous perdrons moins de temps en opérant ensemble.

» Tiens, vois comme c'est simple. Je prends une balle, je l'enroule dans le tissu que je serre fortement de façon à obtenir une adhérence complète. Je tords en forme de queue l'excédent du mouchoir, et je présente à la flamme de ma veilleuse la sphère métallique dans son enveloppe de toile.

– Et la balle va fondre...

– En quelques minutes, sans même roussir le mouchoir.

» Quand le plomb sera en fusion, il suffira de diriger adroitement sa chute au point de jonction

des deux feuilles que nous voulons faire adhérer l'une à l'autre.

Les prévisions du jeune homme se réalisèrent pleinement. Deux minutes s'étaient à peine écoulées, que le globe perdait sa forme. Une coulée argentée s'échappait du tissu, s'épanchait au bord de la plaque recouvrant l'ouverture, et obturait en se refroidissant une partie de la fissure.

– Bravo ! s'écria Albert avec une joie d'enfant, et en imitant la manœuvre de son ami.

» Il suffira de renouveler l'opération cinq ou six fois pour que l'imperméabilité soit complète.

» Mon cher Alexandre, permets-moi de te dire que ton procédé est tout bonnement étourdissant.

– Oh ! répondit modestement le jeune homme, c'est la simple application d'une petite expérience de physique amusante, dont j'ai eu le bonheur de me rappeler en temps et lieu.

» Eh ! bien, Joseph, où en êtes-vous, mon camarade ?

– C'est fini, monsieur Alexandre, et pas sans

peine.

– Bon. Entourez ces chevilles avec quelques chiffons, et enfoncez-les à force dans les trous.

» Quant à nos déménageurs, ils ont vaillamment opéré. Le dray est presque vide.

– Et la coque parfaitement étanche, s'écria triomphalement Albert.

– Il nous reste à accomplir une dernière opération qui exigera autant de force que d'adresse.

– Tu veux dire la mise à flot du wagon encore suspendu sur ses roues à quelques centimètres de l'eau.

» Si nous avions une scie, il suffirait de couper les deux essieux qui sont en bois.

» Mais, continua Albert, il existe un autre moyen. Ces roues sont maintenues extérieurement par de simples clavettes. Ne serait-il pas possible d'enlever ces clavettes, puis, quatre d'entre nous s'armant chacun d'un levier pousseraient latéralement les roues de façon à les déboîter en même temps.

» Le cinquième commanderait la manœuvre.

– C'est le seul procédé possible, et nous allons le mettre en œuvre séance tenante.

Alexandre, en prononçant ces paroles, se trouvait presque en face de l'ouverture laissée béante par le retrait du panneau de l'arrière. Un sifflement aigu, aussitôt suivi d'un bruit sec, lui coupa la parole. Une balle venait de le frôler à l'épaule, et s'enfonçait dans la muraille de bois en faisant voler des éclats de tous côtés.

– Qui diable s'amuse à nous canarder ainsi ? dit-il de sa voix tranquille.

» C'est égal, je viens, encore une fois, de l'échapper belle.

XI

Le tempérament du voyageur. – Prédestination. – Oiseaux de passage. – Après le coup de feu. – Il faut en finir. – Ruse de guerre. – La proie et l'ombre. – Les travaux des assiégés. – Sous le feu de l'ennemi. – Manœuvre périlleuse. – Succès complet. – En bateau. – Précipitation. – Appareillage. – Sur le Zambèze. – Le Cafre en reconnaissance. – La piste à travers bois. – Au milieu de la clairière. – Foyer éteint. – Empreintes. – Course furieuse. – Imprudence.

Qu'il appartienne au monde des sciences, des arts ou de l'industrie ; qu'il soit géographe, ingénieur, naturaliste, colon ou artisan ; qu'il obéisse aux nécessités de l'existence, aux impulsions de la convoitise ou à celles de l'ambition, l'homme qu'un mystérieux besoin de migration entraîne vers les pays lointains subit

une inéluctable destinée.

Il ne veut ni ne peut discuter et encore moins apaiser cette fièvre de départ, cette rage, de cosmopolitisme qui le pousse à travers l'inconnu. Tôt ou tard, suivant les circonstances, il se trouve sur le pont d'un steamer. La vapeur rugit emprisonnée dans son organisme de métal, le canon tonne, le pavillon flotte le long de sa drisse, le géant des mers, agité de sourdes trépidations, commence à s'ébranler, la dernière amarre est larguée. Adieu famille, affections, patrie.

On part !... À Dieu vat !...

Qu'importent les mécomptes de la première heure ou les périls du lendemain. Qu'importent les fièvres pernicieuses, l'implacable soleil de l'équateur, les glaces inaccessibles du pôle, la griffe redoutable des fauves, la dent empoisonnée des reptiles, qu'importe enfin la mort apparaissant à chaque instant sous de terribles et multiples aspects ! Celui qui rompt brusquement avec notre civilisation, qui se soustrait aux raffinements, ou tout au moins aux commodités

qu'elle procure, pour s'exposer aux éventualités de la vie sauvage, n'a-t-il pas fait abstraction de lui-même ? n'est-il pas résolu, – qu'on me pardonne le réalisme de l'expression, – à faire bon marché de sa peau ?

Mais, pourquoi partir ? Dans quel but s'expatrier ? Le géographe ne pourrait-il, comme tant d'autres, se contenter de rassembler les documents qui parviennent de tous côtés aux sociétés savantes ? l'ingénieur ne saurait-il donner carrière à son activité, sans être contraint de quitter son pays ? Les besoins toujours croissants de notre civilisation ne suffisent-ils pas au labeur de l'artisan et du laboureur ? Les admirables jardins zoologiques des deux mondes n'offrent-ils pas aux savants les plus admirables spécimens des flores et des faunes les plus diverses ?

C'est que, autre chose est de faire de la géographie en chambre, et d'aller chercher des documents à travers les plaines, les fleuves et les forêts. Couper des isthmes, improviser des îles, installer des voies ferrées dans les déserts,

arracher à la terre ses gemmes ou ses métaux, ne sont-ce pas là des conceptions dont la réalisation fait à bon droit l'orgueil de nos modernes industriels ? Qui pourra dépeindre le bonheur du savant venant de capturer un insecte introuvable, de découvrir une plante unique, de s'emparer d'un oiseau inconnu ? L'agriculteur lui-même, qui disputait jadis son champ de blé aux moineaux, n'éprouvera-t-il pas toutes les âpres émotions du chasseur en préservant sa plantation contre l'invasion d'un clan d'hippopotames ou d'éléphants ?

Non, ceux-là, quels qu'ils soient, ne peuvent végéter dans la banalité de notre terre à terre européen. À eux l'espace infini qui ne connaît pas de bornes et que traversent de grands souffles de liberté ! À eux ces spectacles merveilleux que la nature leur renouvelle à chaque instant ! À eux la terre primitive, grandiose toujours et parfois terrible ! À eux enfin les luttes poignantes, les conquêtes périlleuses, les souvenirs impérissables !

Ce sont d'autres hommes, ayant d'autres

désirs, d'autres besoins. Ne sont-ils pas comme ces *Oiseaux de passage* si merveilleusement chantés par Jean Richepin, l'admirable poète de la Chanson des gueux ?

Regardez-les passer ! Eux, ce sont les sauvages,

Ils vont où leur désir le veut, par-dessus monts,

Et bois, et mers, et vents, et loin des esclavages.

.....

Ils sont maigres, meurtris, las, harassés. Qu'importe !

Là-haut chante pour eux un mystère profond.

À l'haleine du vent inconnu qui les porte,

Ils ont ouvert sans peur leurs deux ailes. Ils vont

Ils vont, par l'étendue ample, rois de l'espace.

Là-bas ils trouveront de l'amour, du nouveau,
Là-bas un beau soleil chauffera leur carcasse,
Et fera resplendir les fleurs de leur cerveau.

Là-bas, c'est le pays de l'étrange et du rêve,
C'est l'horizon perdu par delà les sommets,
C'est le bleu paradis, c'est la lointaine grève,

.....

Si nous nous sommes permis cette digression relative au tempérament particulier de ceux que l'on ne peut plus appeler aventuriers, ce mot étant aujourd'hui tombé en discrédit, et auxquels on ne peut cependant pas donner le nom d'explorateurs, c'était afin de bien édifier le lecteur sur le caractère des trois Français dont nous racontons les aventures aux pays des Diamants.

Eux, aussi, ont subi cette irrésistible impulsion. Ils sont venus dans l'Afrique Australe, sans se concerter en aucune façon, et se sont rencontrés, grâce à un de ces hasards plus

communs qu'on ne pourrait le croire tout d'abord. Réunis par des besoins identiques et par une mutuelle affection, ils se sont lancés à corps perdu, et sans la moindre hésitation, dans une aventure hélas ! trop féconde en déboires, et qui peut se terminer par un désastre. Sans souci de leurs intérêts matériels, contraints par les circonstances à évoluer au milieu d'embûches et de périls sans cesse renaissants, réduits à leurs simples moyens, ils luttent avec une indomptable ténacité contre les catastrophes les plus inattendues, trouvent dans ce tempérament spécial à celui qui affronte la vie sauvage, cette énergie, cet esprit de ressource dont le futur coureur d'aventures se trouve doué à sa naissance.

À peine ont-ils réussi à se procurer au prix de combinaisons laborieuses et de fatigues incroyables un nouvel élément de défense, que le danger apparaît sous une autre forme.

Un groupe d'hommes s'agite au bord de la lagune sur laquelle, dans quelques minutes, allait

flotter le wagon. Il est impossible de se méprendre à leurs intentions, puisque l'un d'eux, sans sommation aucune, vient de faire feu. Alexandre n'a échappé que par miracle au projectile. Il faut pourtant en finir, car les eaux se retirent ; bientôt le dray sera à sec.

Les intrépides compagnons ne perdent pas la tête. Puisant dans l'imminence du péril une vigueur nouvelle, ils prennent la résolution de jouer leur va-tout et d'exécuter séance tenante la manœuvre. Par bonheur, le chariot est placé parallèlement au fleuve. Un de ses côtés se trouve en conséquence à peu près abrité contre les projectiles que les ennemis ne manqueront pas d'envoyer, s'ils constatent le moindre mouvement suspect.

Albert et Joseph se sont armés chacun d'un madrier enlevé à une des parois latérales. Ils réclament le périlleux honneur de commencer cette opération déjà bien hasardeuse en tout autre moment, et dont la présence des assaillants centuple les difficultés et les périls. Ils conviennent, à tout hasard, de diviser le travail en

deux parties, et de retirer d'abord les roues faisant face au Zambèze. Une idée originale traverse en ce moment l'esprit toujours inventif d'Alexandre. Aviser dans un coin une défroque sordide, composée d'une mauvaise vareuse, d'un pantalon effiloqué et d'un chapeau informe, ajuster à la diable quelques morceaux de planches, les couvrir de ces haillons, et improviser un mannequin grossier, est pour lui l'affaire d'un moment.

– Eh ! que diable prétends-tu faire de cet épouvantail qui ferait un excellent effet au milieu d'un verger pour effaroucher les moineaux ? demande Albert intrigué.

» Les gredins qui en veulent à notre peau, ne me semblent pas d'humeur à s'effrayer devant une pareille exhibition.

– Aussi, n'est-ce point là ce que j'attends de mon bonhomme, répond Alexandre en riant silencieusement.

» Laisse-moi faire, tu verras que mon idée n'est pas si naïve.

– Mais encore ?

– Quand une garnison veut faire une sortie ou réparer sans trop de danger des ouvrages de défense, elle a coutume d'occuper l'assaillant par une fausse attaque dirigée sur un point opposé.

– Parfaitement.

– C'est mon mannequin qui sera chargé de cette opération stratégique.

– Bravo ! et à l'œuvre ; j'ai compris.

» Joseph, tu es prêt ?

– Quand vous voudrez, monsieur Albert.

– Attendez un moment, continua Alexandre. Je vais présenter au bout d'une perche mon bonhomme à l'ouverture de l'arrière. Pendant ce temps, glissez-vous par l'avant. Dissimulez-vous derrière les roues, et détachez les clavettes.

» L'ennemi n'ose pas encore avancer. Notre silence l'effraie au moins autant qu'une vigoureuse riposte. Nous avons encore quelques minutes. C'est plus de temps qu'il ne nous en faut.

» Bushman, tu as encore ton arc et tes flèches ?

– Oui, chef.

– Très bien, mon brave. Tiens-toi prêt à embrocher le premier drôle qui tentera de s'avancer.

Les prévisions du jeune homme se réalisèrent pleinement. Au moment où le mannequin faisait une rapide apparition devant le panneau, un nouveau coup de feu retentit. La balle troua les haillons, sans autre résultat, d'ailleurs, que d'ajouter un nouveau lambeau à la collection aussi variée que pittoresque.

Albert et Joseph, profitant de ce moment de répit, sont immergés déjà et s'abritent derrière les grandes roues pleines, formant de larges disques.

– Bien tiré, murmure Alexandre. La sûreté du coup, la force de la détonation, l'intensité du nuage de poudre, tout semble m'annoncer que cette balle sort d'un roër hollandais.

» Le propriétaire du chariot penserait-il à nous le disputer ? Avons-nous affaire à un de ses

frères ?

– Les clavettes sont enlevées, s'écrièrent en même temps Albert et Joseph.

– Bon. Introduisez vos leviers entre les roues et la muraille de bois. Prenez un point d'appui solide et attendez mon signal.

– C'est fait.

– Le dray va s'abattre de votre côté. Évitez de vous laisser prendre sous sa masse.

– Entendu.

– Vous y êtes ?

– Oui.

– Une... deux... trois !...

Une légère trépidation agite l'énorme caisse de bois, qui penche tout à coup du côté du fleuve comme si elle allait être culbutée. Puis ce mouvement s'arrête brusquement et un craquement sonore suivi d'un cri de triomphe se fait entendre. La lourde machine reprend en un instant sa position horizontale et oscille doucement sur les eaux tranquilles.

Les deux Catalans, brisés par ce terrible effort, mais radieux à l'aspect de ce résultat inespéré, se hissaient tout ruisselants, et s'écriaient avec une joie folle :

– Il flotte !... Il flotte !... Nous sommes sauvés.

Le chariot, en effet, sollicité par le léger courant qui le pousse vers le fleuve, tourne peu à peu, prend de l'erre et dérive lentement, au grand ébahissement des assaillants stupéfiés d'un tel prodige.

Les trois amis, soustraits enfin à ce danger imminent, échangent une vigoureuse étreinte, et se mettent en devoir d'imprimer une direction à ce bizarre navire. Que leur importent, pour l'instant, les clameurs furibondes accueillant leur départ et le dernier coup de feu qui salue leur appareillage !

Le plus intrigué de tous est Alexandre, l'homme au sang-froid superbe, qui pourtant ne s'étonnait pas facilement. Tout en s'appuyant sur une perche solide avec laquelle il fait progresser l'appareil flotteur, il médite laborieusement et s'ingénie, mais en vain, à trouver le motif de

cette réussite singulière.

Albert le tira d'embarras.

– C'est la chance, je n'ose dire le hasard qui, pour une fois, nous a enfin favorisés.

» Au moment où nous déboîtions simultanément Joseph et moi, avec nos leviers, les deux roues placées du même bord, le dray soutenu à l'opposé par les deux autres roues, tomba brusquement en plan incliné. Les extrémités des essieux, ne pouvant supporter un pareil choc, se sont brisées du coup. C'est alors que la coque, n'étant plus soutenue du côté faisant face à l'ennemi, s'est aussitôt redressée.

» Mais, à propos, sais-tu que cette coque est parfaitement étanche. Notre radoub est excellent. Je ne vois pas sourdre la moindre goutte d'eau.

– Cette montagne de bois se comporte en effet mieux que je n'eusse osé l'espérer.

– C'est vrai. Nous évoluons d'une façon à peu près convenable, bien que notre arche d'alliance soit loin de rappeler un côtre, un sloop.

– Ou même un vulgaire bateau à charbon.

– Enfin, nous voici près d'entrer dans les eaux du fleuve, reprit Alexandre. Je vois qu'il est urgent de stopper un moment, afin de procéder à la confection de rames destinées à nous empêcher de dériver au courant.

» N'oublions pas que nous sommes en amont des cataractes.

– Des rames... en voici une fabriquée sans doute par le Boër.

– Elle est parfaitement suffisante et nous n'avons qu'à lui emprunter le procédé.

– Il nous en faut deux autres. La troisième servira de gouvernail.

– J'ai précisément mis de côté quelques clous. Nous utiliserons la hache de Joseph pour tailler les palettes avec des débris de caisses.

» Quant aux manches, il va nous falloir évider deux planches enlevées aux ridelles.

– Que de lenteurs ! soupira Albert en songeant à la perte de temps qu'allait entraîner la confection de ces instruments.

– Lenteurs indispensables, mon pauvre ami, et

qui s'augmenteront encore grâce à notre manque d'outils.

» Et pourtant, si tu m'en croyais, nous nous mettrions en route seulement pendant la nuit, ou plutôt demain matin avant le jour.

– Tu n'y penses pas, reprit avec impétuosité le jeune homme. Comment veux-tu que je demeure ici, passivement, les bras croisés pendant d'interminables heures, alors que les minutes s'écoulent pour moi avec une lenteur désespérante !

– J'y pense si bien, que je compte, pour te décider, faire appel à toute ta raison.

» Oublies-tu nos canots abandonnés à quelques centaines de mètres d'ici ?... Et notre rendez-vous avec l'Ingénieur qui doit, à minuit, nous fournir des armes ?

» Nous allons, je le sens, jouer la grande partie finale. Crois-moi, évitons à tout prix une précipitation qui ne pourrait que compromettre un résultat acheté par tant d'efforts.

– Non !... C'est impossible. Je ne puis plus

attendre. Ma volonté est cette fois impuissante. Je sens que je deviendrais fou.

– Soit, répondit tristement Alexandre. Partons et puissions-nous n'avoir pas à nous repentir de t'avoir obéi.

Au bout d'une demi-heure, les rames étaient ajustées tant bien que mal. Albert saisit nerveusement l'une d'elles et prit place à l'arrière du wagon. Alexandre et Joseph l'imitèrent, et se postèrent à l'avant, après avoir pris soin de relever le panneau, derrière lequel ils se dissimulèrent. Il fallut encore pratiquer dans les parois de la machine deux ouvertures destinées à laisser passer les rames et à leur fournir le point d'appui indispensable à la nage. On y parvint en arrachant à droite et à gauche deux planches au-dessus de la ligne de flottaison.

Albert qui trépignait sur place, donna enfin le signal du départ. Le massif appareil déborda lourdement et s'avança peu à peu sur les eaux jaunâtres du fleuve qu'il coupait transversalement. En dépit de sa forme et de sa pesanteur, ainsi que des moyens insuffisants dont

disposaient les trois hommes, le wagon se comportait assez bien. Mais la progression s'opérait avec une lenteur désolante et au prix de fatigues écrasantes. Comme il fallait à tout prix éviter la moindre déviation, les deux rameurs de l'avant devaient employer toute leur vigueur pour le maintenir dans la ligne, et cette manœuvre sans cesse renouvelée, cette lutte sans fin contre le courant, amenait peu à peu la courbature de leurs membres, quelque robustes qu'ils fussent.

Pendant ce temps, Zouga et le Bushman, l'œil collé à des fissures produites par les alternatives de soleil et de pluie dans le panneau de l'avant, examinaient attentivement la rive opposée, et indiquaient la voie à suivre aux rameurs forcés d'évoluer en quelque sorte en aveugles.

Une pareille constance fut enfin récompensée. Le dray pénétra bientôt dans la zone des eaux mortes. À cent mètres à peine s'élevait un inextricable fouillis de végétaux offrant les plus admirables spécimens de la flore tropicale. Les deux noires vigies n'ayant rien signalé de suspect, on avança encore, puis on stoppa à vingt

mètres du rivage.

Zouga quitta son poste, échangea quelques paroles avec Alexandre, gagna l'ouverture de l'arrière, plongea doucement et disparut. Son absence dura près d'une heure. Les trois Français sentant toute l'importance de cette reconnaissance que le Cafre était, entre tous, plus apte à opérer, avaient conservé pendant ce temps une immobilité et un silence absolus. Albert qui n'avait pas quitté sa place, vit tout à coup les eaux bouillonner et la tête crépue du noir émerger brusquement. Zouga paraissait radieux et son sourire des bons jours dilatait sa large bouche d'une oreille à l'autre.

– Venez, dit-il sans laisser au jeune homme impatient le temps de l'interroger.

– Qu'y a-t-il ?... Qu'as-tu vu ?

– Venez... tous, reprit l'Africain de sa voix gutturale.

Donner quelques vigoureux coups de rame, approcher le wagon de la rive, l'amarrer aux lianes pendant à profusion, fut l'affaire d'un

moment. En dépit de la sueur qui ruisselait encore sur leurs membres, Albert, Alexandre et Joseph s'élancèrent au milieu des herbes bordant la berge, sans même paraître se douter des dangers pouvant résulter de cette brusque immersion. Le Bushman les suivit.

Ils prirent pied presque aussitôt et s'avancèrent en file indienne, précédés par Zouga qui se glissa à travers un épais entrelacement de graminées géantes, succédant bientôt aux plantes aquatiques. Les tiges, froissées ou brisées d'une certaine façon attestaient le passage récent d'un être humain. La petite troupe marcha de la sorte pendant près d'une demi-heure et parcourut à peine un kilomètre, non pas tant à cause des difficultés présentées par le terrain, que des précautions recommandées sans cesse par le guide. Elle déboucha enfin dans une petite clairière au milieu de laquelle apparaissaient les restes d'un foyer éteint, quelques tisons noircis, des cendres et les débris d'un repas, ainsi que deux bottes d'herbes légèrement aplaties et serrées avec un brin de roseau ayant sans doute servi de siège à ceux qui avaient fait une halte en

ce lieu.

Albert examina attentivement les cendres et, incapable de prononcer une parole, montra du doigt à son ami quelques traces parfaitement distinctes. À côté d'une empreinte qui eût couvert celle d'un éléphant, on voyait la marque d'un petit pied finement cambré, au talon légèrement évidé, qui ne pouvait appartenir qu'à une femme élégamment chaussée.

De l'autre côté du foyer, et dans une direction à peu près parallèle à celle du fleuve, on pouvait apercevoir la continuation du sentier suivi par les voyageurs pour arriver en ce lieu.

– C'est là ?... demanda au guide Albert d'une voix brisée par l'émotion.

– Oui, répondit le noir.

– Eh bien, en avant ! s'écria le jeune homme qui sembla soudain récupérer toute son énergie.

Puis, sans s'occuper si ses amis le suivaient, sans même paraître se douter qu'il était sans armes, il bondit à travers bois. Ceux-ci, un moment interdits, s'élancèrent à sa suite, en proie

à une mortelle angoisse et appréhendant une catastrophe.

Cette course échevelée dura longtemps, sans que les noirs et les deux Européens, en dépit de leur prodigieuse agilité, eussent réussi à rejoindre leur compagnon. Celui-ci maintenait toujours son avance et trouait, dans ses élans furieux, l'épais hallier dans lequel serpentait l'imperceptible trace.

Ce bruit cessa enfin, et les quatre hommes, saisis d'une émotion poignante entendirent à quelques pas un cri éclatant dont il était impossible de deviner la signification.

XII

Dans l'oubliette. – Plan d'évasion. – Un mineur improvisé. – Conséquence de l'absorption d'une soupe à l'alcool. – Comment les Boërs fabriquent la chandelle. – Explosion terrible. – Incendie. – « Au secours !... » – Sam Smith se plaint des détériorations de son immeuble. – En présence d'un dégagement de grisou. – Comment les mineurs constatent la présence de ce gaz. – Les pénitents *et les* firemen. *– Nouvelle explosion. – Séquestrés !...*

Le Révérend, enfermé dans la sombre caverne perdue en quelque sorte au milieu du gisement de houille, commença bientôt à être en proie à une vive inquiétude. Les heures s'écoulaient, sans qu'aucun de ces incidents, parfois invraisemblables, en l'arrivée desquels espèrent les reclus, fût venu modifier sa situation.

Un hasard prodigieux avait sauvegardé son existence, et un autre hasard, non moins extraordinaire, l'avait mis en présence d'une jolie fortune. Ayant trouvé à point nommé un asile des plus sûrs et un confort dont le plus ambitieux n'eût osé concevoir la possession, surtout en pareil lieu, le misérable paya un large tribut à la joie du premier moment et savoura avec exubérance le bonheur de se sentir vivre.

Puis, analysant froidement la position, il se prit à en envisager non seulement les inconvénients présents, mais encore les dangers futurs. Reconnaissant tout d'abord qu'il lui était absolument impossible de sortir de l'obscur réduit en suivant la voie habituellement pratiquée par le mystérieux possesseur de toutes ces richesses, il pensa bien à attendre la venue de cet inconnu ; il le laisserait descendre au fond de l'oubliette, se dissimulerait dans un coin, lui casserait la tête d'un coup de carabine, et profiterait, pour s'évader, de l'engin utilisé par sa victime. Mais, s'il tardait à visiter sa cachette s'il était blessé ou prisonnier des noirs ! s'il était mort !

À cette pensée, cet homme à peine échappé à une catastrophe terrible, qui rêvait déjà d'assurer par un nouveau crime son existence de réprouvé, se sentit frémir. Il songea que, sa détention se prolongeant, les provisions finiraient par s'épuiser. Aux angoisses poignantes de la claustration viendraient se joindre les tortures de la faim, et l'agonie des faméliques, la plus atroce de toutes. Il lui faudrait périr misérablement au milieu de ces trésors avec la possession desquels il n'était pas encore familiarisé.

– Non ! non ! murmura-t-il d'une voix sourde, il faut sortir d'ici, à tout prix ; le plus tôt sera le meilleur.

Il essuya son front sur lequel la pensée de cette terrible éventualité avait produit une rapide poussée de sueur. Puis, il s'assit sur un bloc de charbon et se prit à méditer laborieusement.

– Je ne vois, reprit-il, qu'un seul projet de praticable. C'est d'ouvrir une galerie de mine.

» Voyons, il est facile de m'orienter. Je tourne en ce moment le dos à la cataracte. Le Zambèze est donc sur ma gauche. Les terres comprises

entre la caverne et le lit du fleuve qu'elles encaissent de ce côté, ne possèdent qu'une minime épaisseur.

» Trente mètres, peut-être quarante ; et, quand bien même il y en aurait soixante ! Ce boyau souterrain sera facile à pratiquer, surtout si la veine de charbon se prolonge jusqu'à la coupure longitudinale.

» J'arriverai donc au bord extérieur de la muraille qui surplombe les eaux. Il est vrai que cette muraille est à pic.

» Mais qui m'empêchera d'y tailler en dehors un escalier grossier, grâce auquel je pourrai me hisser jusque sur le mamelon au milieu duquel s'ouvre le couloir vertical conduisant à l'oubliette.

» Ainsi, voilà qui est entendu. Je m'en vais, sans désemparer, me mettre au travail et creuser ma galerie. Le temps aidant et avec un peu d'énergie, je reverrai la lumière du jour, et, ma foi, il y aura encore de bons moments pour James Willis.

» Peut-être le gisement de houille est-il recouvert d'un revêtement basaltique. Je serai alors arrêté net comme par un blindage de fer. Le pic le mieux trempé, le bras le plus vigoureux ne sauraient avoir raison d'un semblable obstacle.

» Ah ! diable, j'oubliais la provision de poudre. Ce que le pic ne pourra briser sera réduit en miettes par un bon fourneau de mine.

Avant de commencer sa besogne de mineur, il retourna jusqu'à l'entrée donnant sur la faille et dans laquelle il avait été précipité lorsqu'il accomplit, cramponné aux branches de l'arbre, son invraisemblable culbute. Il se pencha au dehors, résistant de toutes ses forces au vertige qui l'attirait au fond de l'abîme et tenta, sans toutefois y parvenir, à se rendre compte de l'épaisseur de la paroi. Telle était l'opacité du nuage d'écume, que son regard fut arrêté comme par une plaque de verre dépoli.

Ce voyage ne fut pas inutile pourtant, en ce sens qu'il lui permit de rectifier sa position par rapport à la direction du fleuve. Son orientation terminée, il allait regagner les profondeurs de la

grotte, quand une singularité géologique excita vivement son attention.

L'ouverture de la caverne, pratiquée en pleine couche de houille, et par conséquent complètement noire, était, par son côté droit, tangente à une substance blanche d'une nature totalement différente. C'était une sorte de calcaire épais, à texture grossière composant des bancs de moyenne épaisseur qui allaient en se superposant jusqu'au haut du monticule formant le revers de la faille.

Par un caprice bizarre de la nature, ce calcaire si étrangement juxtaposé à un banc de houille, affectait la forme d'un coin gigantesque renversé, de façon que l'angle du sommet reposait sur le sol de la grotte, pendant que la base montait à perte de vue en s'élargissant progressivement. À droite et à gauche, le charbon montrait ses aspérités grenues et cassantes, et encaissait étroitement ce banc de pierre, avec la blancheur duquel il contrastait curieusement.

James Willis se fit à part lui cette réflexion que, si ce calcaire se trouvait placé sur la gauche,

sa présence serait fort gênante et interromprait bien malencontreusement son travail. Puis, il regagna le conduit souterrain et se trouva bientôt au milieu de la rotonde où était installé le magasin.

Il se mit en devoir de choisir des outils, et s'empara d'une pelle légère ainsi que d'un pic dont il raccourcit le manche à l'aide d'un trait de scie, afin de pouvoir évoluer facilement dans une galerie étroite. Ces préparatifs terminés, il se mettait en devoir de commencer enfin sa tâche, et d'attaquer la muraille de charbon, quand il s'aperçut, avec un étonnement croissant, que le banc calcaire, suivant une direction parfaitement rectiligne, se prolongeait indéfiniment à travers le gisement de houille, et parallèlement au fleuve. Il n'y avait pas d'erreur possible, d'autant plus qu'il composait un des côtés du magasin.

– C'est singulier, murmura le bandit, mais je ne sais quelle idée éveille en moi la présence de ce mur qui se profile ainsi à travers les couches souterraines.

» Il commence à la faille, je n'en puis douter,

et va se perdre, je ne sais où, dans la direction du côté d'aval. Si je prolonge par la pensée cette ligne en amont des chutes, j'arrive... Voyons !... je ne me trompe pas... J'arrive au groupe d'acacias mentionnés sur le plan de cet excellent Master Smithson.

» Le plan en indique trois. Je n'en ai trouvé que deux, mais ce troisième a pu être abattu.

» Est-ce que par hasard la fortune aveugle s'aviserait, deux fois dans la même journée, de me traiter en enfant gâté au point de...

» Mais, c'est à devenir fou ! Ma tête va éclater !... Il m'arrivera malheur... Ce serait trop !

» Allons, du calme.

» Ce plan, je le vois encore dans ses moindres détails. Et cet imbécile de Sam qui, en me l'enlevant, a cru paralyser tous mes moyens d'action !

» La ligne ponctuée qui part des acacias, traverse l'Îlot du Jardin. Or, le fleuve est à ce point resserré de ce côté-ci des chutes, que cette ligne passe évidemment par l'axe de ma grotte.

« Je me rappelle en outre que le tracé de Master Smithson était interrompu par une tache noire que j'ai prise pour un pâté d'encre. Cette tache n'indiquait-elle pas grossièrement la grotte elle-même dont le missionnaire a dû avoir connaissance !...

» Mais, alors, s'il en était ainsi, je serais au beau milieu de la place, au moment de devenir riche à millions, capable d'assouvir les désirs les plus fous, de réaliser les fantaisies les plus échevelées, et, ma foi, le diable m'emporte, de devenir honnête homme !

» L'espoir de cette découverte augmente mon courage et me donne la force d'un géant.

» Ah ! pardieu ! Je m'en vais éventrer d'une jolie façon cette muraille de charbon, parachever l'œuvre de ma délivrance, et me livrer ensuite, en toute sécurité, aux recherches dont je viens certainement de trouver la clef.

Le misérable, enfiévré par la convoitise et le désir de liberté, planta son pic au milieu du banc de houille, avec une vigueur dont lui-même ne se fût pas cru susceptible. Les coups résonnaient

sourdement, et semblaient trouver un écho intérieur, comme s'ils eussent frappé sur un corps sonore faisant fonction de résonateur.

– Qu'est-ce que cela signifie ? monologua James Willis, en entendant cette répercussion. Il me semble cogner sur une paroi couvrant une cavité à double fond.

» Vais-je trouver une seconde grotte, ou un simple couloir ?

» Je n'en serais pas fâché ; et ma tâche serait avancée d'autant. Car je ne veux pas me dissimuler que, en dépit de mon courage, je fais un piètre charbonnier.

Le mineur improvisé se calomniait, car les débris s'accumulaient au point de former un épais monceau obstruant déjà l'entrée du boyau qui commençait à se dessiner.

Il quitta son pic, saisit sa pelle, et se mit à éparpiller en tous sens les fragments sur le sol du magasin. Puis, il reprit son pic, et satisfait du commencement de résultat obtenu en un temps relativement court, s'acharna de plus belle à sa

tâche.

Bientôt, sa surexcitation devint telle, qu'il ne s'aperçut plus de la fatigue. Les heures s'écoulaient rapides et quoiqu'il sentît une impérieuse nécessité de réfection, ses membres n'éprouvaient nul besoin de repos. Ses mains, pourtant, se couvraient d'ampoules qui, laissant transsuder du sang et de la sérosité, formaient, en se mêlant à la poussière de charbon, une sorte de boue noirâtre autour du manche de l'outil.

C'est alors qu'il pensa à demander à l'alcool un surcroît d'animation. Il déboucha une bouteille de Cape-brandy et absorba une large lampée du liquide incendiaire. Puis, avisant un plat de fer-blanc, il y versa le reste de la bouteille. Une caisse à biscuit se trouvait à sa portée. Fendre l'enveloppe d'étain, arracher le couvercle, fut l'affaire d'un moment. Il tira quelques biscuits, les cassa en menus morceaux, les mit tremper dans l'alcool, et se confectionna, comme il le disait plaisamment, une bonne « soupe d'ivrogne » telle qu'il se rappelait d'en avoir vu faire aux pionniers des claims.

Il put, de cette façon, se restaurer sans abandonner son travail. Après un violent effort opéré pour arracher un bloc, après une poussée énergique pour le lancer hors du couloir qui s'allongeait peu à peu, il courait à son plat, avalait brusquement une bouchée de biscuit imbibé de brandy et revenait à sa tâche, plus enfiévré que jamais.

Le premier et inévitable résultat d'une pareille alimentation ne se fit pas attendre. James Willis sentit ses yeux papilloter et son cerveau s'alourdir. L'ivresse le gagna bientôt.

– Stop ! s'écria-t-il en constatant les premiers symptômes de ce phénomène physiologique dont il avait sans doute fréquemment ressenti les effets au cours de son existence accidentée.

» Il est temps d'enrayer, sinon je vais me trouver tout à l'heure gris comme le perroquet d'une portière.

» Assez de potage à l'eau de feu.

» Sacrebleu ! J'ai les mains en lambeaux.

» Tiens, une idée ; on dit que l'alcool est

excellent pour les blessures, si je lotionnais mes plaies, au lieu de m'enivrer bêtement.

» Tonnerre ! quel bain de plomb fondu !

» Et maintenant, *go ahead !*

L'obscurité avait envahi le boyau, et le coin de ciel, que le bandit apercevait au sommet de l'oubliette quand il venait répandre son charbon sur le plancher de la rotonde, commençait à rougir aux feux du soleil couchant. La nuit allait venir.

Le Révérend, s'étant mis en quête de lumière, fut assez heureux pour trouver quelques-unes de ces longues chandelles en graisse de buffle dont se servent les Boërs et qu'ils confectionnent à l'aide d'un procédé aussi simple qu'ingénieux.

Ils prennent, à cet effet, une mèche de coton, ou d'une substance textile quelconque, et la trempent dans un vase profond rempli de suif fondu. Quand cette mèche est bien imbibée, ils la retirent et la mettent sécher en la suspendant par une extrémité. Lorsqu'elle est suffisamment solidifiée, c'est-à-dire au bout de quelques

minutes, ils la trempent de nouveau dans le vase et ajoutent ainsi une nouvelle quantité de graisse, puis répètent alternativement cette double opération de séchage et d'imbibition, jusqu'à ce que la chandelle ait acquis la grosseur voulue.

Il réussit, non sans se donner quelques bons coups sur les doigts, à allumer ce primitif engin d'éclairage, et reprit, en titubant légèrement, le manche de son pic. Il pénétra dans sa galerie, et se mit à frapper comme un furieux. La notion du temps qui s'écoula depuis ce moment lui échappa complètement. Il cognait toujours à tort et à travers, débarrassait tant bien que mal son chemin souterrain, sans même s'apercevoir s'il continuait à progresser dans la direction qu'il lui avait donnée tout d'abord.

Tout à coup, la pointe de son pic disparut comme si elle avait perforé une cloison derrière laquelle se trouvait le vide.

Le Révérend entendit un sifflement rapide qu'il crut produit par une masse d'air ou de gaz comprimé dans une cavité close. Il lui sembla que la flamme de sa chandelle qui brûlait tristement

avec une lueur jaune et fuligineuse, s'élargissait outre mesure, et prenait une singulière couleur bleuâtre. Il allait attribuer à la réaction de l'ivresse la présence de ce phénomène, et assaisonner sans doute son apparition de quelque plaisanterie d'ivrogne en belle humeur.

Il n'en eut pas le temps. Un éclair aveuglant surgit de l'antre noir comme du fond d'un cratère, une flamme ardente enveloppa le misérable qui entendit une détonation terrible et se sentit projeté en arrière avec une force irrésistible. Assommé sous la violence du choc, il perdit connaissance.

Le jour luisait depuis longtemps sans doute quand il sortit de son évanouissement. Chose étonnante, la perception des faits qui s'étaient accomplis avant et pendant son ivresse, lui apparut avec une singulière netteté. Il repassa en un instant tous ces événements qui s'étaient succédé depuis sa chute dans la faille, jusqu'au moment où la mystérieuse explosion s'était produite.

Mais, si son cerveau avait recouvré toute sa

lucidité, son corps, en revanche, se trouvait dans un état déplorable. Les premiers mouvements qu'il voulut opérer lui arrachèrent un cri de douleur, et quand il voulut se lever, ses jambes lui refusèrent tout service. Il retomba lourdement sur un monceau de charbon qui se consumait lentement, en émettant une fumée âcre et suffocante. Il sentit même à l'un de ses membres la cruelle morsure de la flamme qui l'avait sans doute arraché à sa torpeur.

– Mais, je brûle ! s'écria-t-il tout effaré.

» Le feu !... C'est le feu !

» Il faut fuir... Rester plus longtemps ici, c'est la mort. Je vais périr asphyxié ou brûlé vif.

» Fuir !... Mais je ne puis faire un pas. Ai-je donc les jambes brisées ?

» Mais, alors, je suis perdu !... Est-ce donc le châtiment qui commence ?

» À moi !... Au secours !... au secours !...

– On y va ! on y va !... fit une voix ironique semblant venir du haut du couloir vertical.

Puis, une longue et mince lanière d'étoffe

descendit en oscillant dans cette espèce de cheminée. Un corps opaque obstrua un moment la lumière tombant dans la grotte par cette unique ouverture, et un être humain glissa le long du tissu avec une agilité de quadrumane.

– Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? Qu'y a-t-il ? Des voleurs chez moi !... le feu à la maison !

» *By God* ! j'arrive au bon moment.

Le Révérend reconnut aussitôt cet organe sarcastique, et s'écria avec l'accent d'une indicible épouvante :

– Sam Smith !... C'est fait de moi...

Le bushranger, c'était bien lui, tressaillit, en dépit de son sang-froid, et quelque préparé qu'il fût contre toutes les invraisemblances, ne put s'empêcher de manifester un étonnement allant jusqu'à la stupeur.

– James Willis !... Ici !... Ah ! çà, coquin, tu as donc dix mille existences chevillées au ventre ?

» Quel pacte diabolique as-tu donc fait avec Belzébuth, notre commun patron, pour que je te retrouve ici en chair et en os, après t'avoir

accroché là-bas, au bon endroit, au milieu de la fourmilière ?

» Que ces insectes, malgré leur voracité, n'aient pas voulu mordre sur ta peau, je le comprends à la rigueur ; mais que tu aies réussi à t'introduire dans ma maison de campagne, introuvable et inaccessible comme elle l'est, voilà qui me surpasse, bien que je sois habitué à ne m'étonner de rien.

– Grâce ! râla le misérable que reprirent soudain toutes ses terreurs.

– Mon camarade, riposta rudement le bushranger, permets-moi de te dire que tu es d'une couardise révoltante.

» Tu as de plus, la peur monotone. Je ne puis apparaître devant toi sans que tu ne me dévides un chapelet de litanies pleurardes et effarées qui ajouteraient encore à mon mépris pour ta personne, si c'était chose possible.

» Il faut changer de formule, entends-tu, drôle ?

– Eh bien ! tue-moi donc de suite, hurla le

Révérend en grinçant des dents.

– À la bonne heure, j'aime mieux cela.

» Puisque tu es irrévocablement condamné, autant sauter gaillardement le pas.

Reprenant ensuite son inimitable ton de raillerie, il ajouta :

– Sais-tu bien que, si tu n'étais déjà virtuellement rayé du nombre des vivants, je ne te recommanderais pas comme majordome à mes amis.

» By God ! Dans quel état as-tu mis mon immeuble ! C'est un désastre – inouï ! J'en ai pour une heure à passer l'inspection, et pour plusieurs jours à tout remettre en place.

» Mais comme tu serais capable, pendant ma visite domiciliaire, d'allonger la patte sur ma carabine et de me briser le crâne avec une balle, je vais t'amarrer par principes, afin d'empêcher de ta part toute velléité de représailles.

Il empoigna brutalement les jambes du bandit toujours immobile et allait les attacher solidement, quand ce dernier poussa un

effroyable cri de douleur.

Sam Smith, quelque inaccessible qu'il fût à la pitié, s'arrêta en murmurant :

– Pauvre diable ! Ses deux jambes sont brisées.

» C'est égal. Il pourrait encore se traîner sur les genoux. Ces vermines-là ont la vie dure, et, à défaut de courage, la haine leur donne des forces.

» Amarrons les bras.

Ce qui fut dit fut fait, et Smith tout maugréant prit une chandelle, l'alluma et se mit en devoir de procéder à son inspection.

– Je me demande, gronda-t-il furieux, comment cet imbécile a bien pu mettre le feu ici !

» Il me va falloir isoler ce tas de charbon qui, activé par un double courant d'air, brûle comme s'il se trouvait dans le fourneau d'une machine.

» Tiens !... Une galerie de mine.

» Pas bête, le James Willis. Ne pouvant s'enfuir par là-haut, il avait pensé à s'échapper par la tangente.

» Mais, enfin, quelle voie a-t-il donc prise pour arriver ici ?

» Inspectons préalablement ce boyau, peut-être y trouverai-je la réponse à ma question.

Il s'avança lestement en enjambant les débris, et en projetant naturellement sa lumière dans l'entrée de l'obscur conduit. Il vit, à son tour, la flamme s'élargir tout à coup, changer de couleur en même temps que de forme, et devenir bleuâtre à la périphérie.

Il se retira brusquement et lança un regard perçant au Révérend sur les traits crispés duquel errait un mauvais sourire.

– Halte là ! Nous sommes familiarisés avec ce phénomène, nous autres qui avons tâté de tous les métiers.

» Je reconnais sans hésitation possible les effets du grisou.

» Et comme cela, dit-il de sa voix narquoise, on ne voulait pas avertir son bon ami Sam Smith du danger qu'il courait en allant ainsi s'introduire dans une galerie envahie par le gaz.

» C'est de l'ingratitude, monsieur James Willis, car j'aurais pu vous tuer en arrivant ici, et vous devez à ma générosité les quelques instants que j'ai bien voulu vous octroyer.

» Après cela, liez-vous donc à la reconnaissance des hommes !

– Puisque je suis condamné, gronda le Révérend d'une voix sourde, j'aurais eu la consolation de périr avec toi.

– De mieux en mieux, mon garçon. Tu deviens décidément très crâne. Tu t'y prends un peu tard.

» Quel dommage que le temps me manque pour continuer ton éducation !

» Mais, assez causé.

» À moi de me rappeler le temps où j'étais *fireman* dans les houillères australiennes, et d'exécuter la petite manœuvre qui va me débarrasser de ce gaz de malheur.

Cette manœuvre dont parle le bushranger avec tant de désinvolture, est éminemment périlleuse et expose celui qui l'opère à des dangers terribles. On sait que le grisou, ou gaz hydrogène

protocarboné qui se rencontre dans les houillères, s'enflamme au contact de la lumière, et détone avec une violence inouïe quand il est mêlé dans de certaines proportions à l'air atmosphérique.

Autrefois, et jusqu'à l'invention des lampes de sûreté, on avait coutume de laisser le gaz se répandre dans les galeries et s'y combiner avec l'air. On mettait ensuite le feu au mélange en l'absence des ouvriers, que cette explosion provoquée volontairement mettait pour quelque temps à l'abri du péril. Pour cela, un homme appelé en France *pénitent* et *fireman* en Angleterre, couvert de vêtements mouillés, munis d'un masque avec des yeux de verre, et armé d'une longue perche terminée par une torche, pénétrait dans la galerie, et s'avançait à plat ventre, jusqu'à ce que la détonation s'effectuât.

On conçoit aisément quelle somme de dangers devait s'amasser sur la personne du pénitent lorsqu'il accomplissait cette redoutable opération.

C'est à cette fonction, confiée aux convicts australiens, lors des premiers temps de la colonisation, que Sam Smith venait de faire

allusion.

Le bushranger ne possédant pas de perche dans le retiro, qu'il nommait plaisamment sa maison de campagne, prit le plat dans lequel le Révérend avait jadis opéré son mélange d'alcool et de biscuit et qu'il avait consciencieusement vidé. Il le remplit de charbons incandescents, le lança à toute volée dans la galerie, et se jeta aussitôt à plat ventre.

L'explosion fut formidable, et les assises du monticule oscillèrent comme si la brutale expansion du gaz allait les désagréger. Une longue coulée de flamme envahit en un clin d'œil le boyau, traversa comme un météore la rotonde, et, sollicitée par l'énergique courant d'air établi entre les deux ouvertures, s'engouffra en ronflant dans le conduit vertical donnant accès à la grotte.

Ce fut l'affaire de quelques secondes, puis tout rentra dans le silence.

– Voici la chose terminée, mon digne Révérend, fit Smith en se relevant. Il n'y a plus maintenant l'ombre de danger, et votre ami Sam va s'en aller visiter vos travaux.

Le bushranger, à ces mots, releva machinalement la tête, et poussa une rauque exclamation de désespoir, en voyant se tordre, sous la flamme qui le dévorait, le tissu lui servant d'échelle pour descendre dans la demeure souterraine, et auquel le coup de grisou venait de mettre le feu.

Tout moyen de communication avec le dehors était désormais interdit aux deux bandits.

XIII

Le bushranger continue son étude topographique. – Encore la ligne de pierres blanches incrustées dans le gisement de houille. – À la recherche d'une boussole. – Comment Sam Smith se rendait à sa maison de campagne. – Folie passagère. – Les transes du Révérend. – Comme larrons en foire. – Le Trésor des Rois Cafres. – Sépulture violée. – Nouvelles conséquences d'un coup de grisou. – Dans le caveau mortuaire. – La demeure des morts sert d'asile aux vivants. – L'incendie.

Pendant que Pieter s'acquittait de la mission confiée par Sam Smith, et s'emparait, on sait à quel prix et grâce à quels épouvantables procédés, de l'attelage qu'il convoitait, le bushranger, resté avec Cornélis sur la plate-forme située au haut de la colline, attendait les

événements. Le tête-à-tête avec le rustre menaçant de se prolonger longtemps, Smith fatigué bientôt des lieux communs de son vis-à-vis dont la conversation n'était rien moins que substantielle, s'absorba en lui-même et se prit à méditer.

Ses réflexions se portèrent tout naturellement sur la singulière succession d'événements accomplis récemment, et embrassèrent de préférence tous ceux qui avaient trait à ce mystérieux trésor des anciens Rois Cafres, objet de si ardentes convoitises.

Plein d'une orgueilleuse confiance en ses propres moyens, nanti en outre, grâce à un hasard inespéré, d'un document précieux dont la possession lui concédait d'énormes avantages sur ses compétiteurs, le bandit voyait l'avenir couleur de rose, et se complaisait volontiers à escompter par la pensée les joies que lui procurerait le contenu de l'opulente cachette.

Le plan de la région étalé sur les genoux, il étudiait avec une attention réfléchie le tracé de l'infortuné missionnaire, et suivait, à vol

d'oiseau, du haut de son observatoire, les rapports existant entre la configuration des lieux et le signes conventionnels imprimés sur le tissu.

Un point essentiel demeurait désormais acquis à son actif. Tous ceux qui jusqu'alors avaient opéré les mêmes recherches, s'étaient radicalement trompés sur l'orientation. Seul, le bushranger avait su reconnaître cette erreur peut-être volontaire, et la rectifier, au point d'arriver à se diriger avec une quasi-certitude. En outre, il allait pouvoir avant peu agir avec d'autant plus de facilité, que le pays lui était parfaitement connu, et qu'il dominait tous les alentours, du lieu où il était placé.

Une seule chose le tracassait. C'était la vue, sur le plan, d'une ligne blanche enserrée entre deux bandes noires dont la configuration du sol ne lui révélait en aucune façon la présence.

– Que diable signifie cette ligne ? se demandait-il tout intrigué. Indique-t-elle une zone sur laquelle des sondages doivent être exécutés ? Sert-elle de repère à une dépression de terrain ou à une voie souterraine ?

» Une voie souterraine !... Diable ! Je n'en connais qu'une concordant à peu près comme direction.

» Ma maison de campagne possède un couloir aboutissant à un balcon donnant sur la cataracte.

» Ah ! pardieu, ce serait plus étrange que nature si le hasard, qui m'a fait découvrir jadis la cachette introuvable où j'enferme mes économies, m'avait amené à côtoyer de si près ce merveilleux trésor.

» Il faudrait voir à s'assurer de la chose. Je n'ai pas à discuter l'exécution du plan. Elle est grossière dans la forme, mais j'ai tout lieu de la regarder comme parfaite dans l'application.

» À moins toutefois que je ne commette, à l'endroit de l'orientation, une erreur capitale ; ce dont je doute.

» Si j'avais une boussole, mes irrésolutions seraient bientôt fixées.

» Une boussole, j'en ai plusieurs en magasin. Mais il faudrait, pour m'en procurer une, descendre jusqu'à la maison, et je crains les

indiscrétions de ce butor de Boër.

» Bah ! essayons pourtant. Je vais le mettre en faction, lui recommander une vigilance extrême, et comme il a une peur horrible de moi, il n'osera pas bouger.

» Mon absence sera d'ailleurs très courte.

» Eh ! Cornélis !

– Qu'y a-t-il pour votre service, gentleman ?

– Peu de chose, mon garçon. Sinon que les provisions baissent, et que j'ai pour le moment une faim de loup et une soif d'éponge.

– Vous dites pour le moment, gentleman. Moi, j'ai toujours faim et soif.

– Raison de plus pour nous ravitailler.

– À vos ordres. Je suis tout prêt à me mettre en quête d'une épaule d'antilope, et apporter une ou deux pintes d'eau dans un entre-nœud de bambou.

– J'ai mieux que cela à vous offrir, mon garçon. Que diriez-vous d'une boîte de corned-beef, d'une tranche de jambon et de quelques

bouteilles de Cape-brandy.

– Je dis, gentleman, que, à moins d'être sorcier ou d'aller fouiller la cave du publicain du kopje Victoria, un pareil régal nous est interdit.

– Admettez donc que je sois un peu sorcier, car j'ai de bonnes raisons pour éviter le diggin. Et pourtant, avant deux heures, vos souhaits seront accomplis et vos besoins satisfaits.

– Rien ne m'étonne de votre part, et je vous sais homme à réaliser l'impossible.

– Peut-être ! Je pars. En attendant mon retour, faites bonne garde. Ne quittez votre poste sous aucun prétexte. Il y va non seulement de notre sécurité, mais encore de notre fortune.

– Comptez sur moi, gentleman, je serai immobile comme une pierre, mais, en revanche, j'ouvrirai les oreilles de façon à entendre les moindres bruits suspects. Quant à voir tout ce qui se passe aux alentours, si je n'ai qu'un œil, il est infaillible.

– Bien. Au revoir, mon garçon.

Smith passa en bandoulière sa carabine,

assujettit son casque sur sa tête, contourna le mamelon, se glissa comme précédemment Pieter en écartant les tiges d'euphorbes et de cactus, et disparut bientôt. Mais, au lieu de descendre comme jadis le Boër, et de se diriger vers la plaine, il se mit à opérer une série de marches et de contremarches, tantôt rampant à travers les maigres végétaux hérissés de piquants, tantôt se dissimulant derrière les anfractuosités de roches, quand la sinistre broussaille venait à manquer.

Ces randonnées, ayant sans doute pour but d'égarer Cornélis dont la fidélité récente ne lui inspirait peut-être qu'une confiance relative, conduisirent le bushranger au bord d'un escarpement situé à mi-côte, et faisant face au fleuve. Il s'arrêta enfin, essuya la sueur ruisselant sur son visage, et inventoria les alentours d'un regard perçant.

Rien de suspect ne venait troubler sa solitude. Une douzaine de vautours fauves, planant à perte de vue au-dessus de ce paysage désolé, étaient les seuls êtres animés capables de l'apercevoir. Il était bien seul. Mais, aussi, que de fatigues, que

de détours, que de précautions pour atteindre ce lieu !

Sans être éloigné de plus de cinq cents mètres de l'endroit où était resté son associé, il avait parcouru en zigzag plus de deux kilomètres, et à travers quelles difficultés !

Une ouverture circulaire, mesurant environ un mètre de diamètre, se trouvait au fond d'un petit ravin greffé en quelque sorte sur l'escarpement principal formant au fleuve sa muraille du côté du midi. Cette ouverture semblait se perdre dans les entrailles de la terre. Particularité bizarre, la substance noire qui en composait le pourtour, tranchait crûment avec une zone blanche, légèrement déprimée, partant de l'Ouest à l'Est.

Sam, tout songeur, contempla un instant cette singularité géologique et murmura :

– Encore et toujours cette ligne qui m'a si fort intrigué depuis le jour où, pour la première fois, mon pied a foulé le sol de la grotte de charbon.

» Il n'y a pas à douter. Ce calcaire, incrusté comme un coin immense dans le banc de houille,

doit être la ligne blanche du plan.

» C'est étrange ; au moment de procéder à la vérification du fait, j'ai comme une hésitation.

» Qu'est-ce que je risque, en somme. Ne suis-je pas riche déjà !...

» Si j'éprouve une déconvenue, n'aurai-je pas de quoi me consoler avec le produit de mes économies !

» Eh bien, non ! Je la crains, cette déconvenue. J'ai peur que l'aiguille de cette boussole que je vais chercher, ne prenne une direction toute autre.

» ... Cette aiguille, je la redoute plus que la pointe d'une sagaie empoisonnée.

» C'est que je joue mon va-tout. Si sa direction confirme mes pronostics, à moi l'opulence !...

» Non pas cette opulence banale des marchands de la Cité enrichis dans le commerce des cuirs, des suifs ou des cotons, mais la folle profusion d'un nabab, seule compatible avec mon envergure.

» Sinon, c'est la parcimonieuse existence d'un

petit rentier qui sera le couronnement de ma vie d'aventures, et la piteuse réalisation de projets pour l'accomplissement desquels j'ai tout fait, y compris l'impossible.

» Allons ! trêve de pusillanimité. Il faut en finir.

Le bushranger, à ces mots, découvrit avec son pied une petite tranchée pratiquée non loin de l'ouverture et emplie de fragments de charbon. Un morceau de bois dur, long de deux mètres, gros comme le bras, était dissimulé sous cet amas de débris. Il le retira de la fosse, s'assura, de sa solidité, et, satisfait de son examen, le posa au-dessus du puits qu'il partagea en deux parties égales.

Il déroula ensuite une longue et fine ceinture entourant ses reins, l'assujettit au milieu du bâton transversal, au moyen d'un de ces nœuds dans la confection desquels il était passé maître, et la laissa pendre dans le vide.

Enfin, pour plus de précautions, il creusa, à l'aide de son couteau, dans le prolongement du diamètre formé par le bâton, deux rigoles, dans

lesquelles les deux bouts vinrent s'encastrer solidement, de façon à éviter tout déplacement latéral.

– Ouf ! c'est fini. Je n'ai jamais fait autant de manières pour accomplir ma descente.

» Il est vrai que jadis j'avais moins à risquer qu'aujourd'hui.

» *By God !* Un homme qui est capable, d'ici quelques jours, peut-être quelques heures, de valoir je ne sais combien de millions, a bien le droit de prendre soin de son corps.

» Master Smith ! *For ever !*

Il dit, empoigna d'une main le tissu flottant dans le couloir vertical, se cramponna de l'autre au morceau de bois, puis, se laissa glisser posément jusqu'au fond du repaire qu'il appelait plaisamment sa maison de campagne.

On sait le reste. Sa stupeur à la vue du Révérend qu'il croyait disséqué par les fourmis, sa colère en contemplant le désordre résultant de la première explosion, son désespoir en s'apercevant que la flamme produite par le

second coup de grisou lui enlevait, en brûlant sa ceinture, tout moyen de communication avec le dehors.

Master Smith était bel et bien prisonnier dans l'oubliette en compagnie de James Willis.

Après quelques instants d'un effarement légitime, le bushranger, en homme qui a éprouvé toutes les vicissitudes imaginables, et que l'espérance n'abandonne jamais, se rasséréna peu à peu.

– Eh bien ! après ?... dit-il au Révérend qui riait toujours sataniquement. Nous sommes pris. Ce n'est pas la première fois, n'est-ce pas ?

» Tu as beau grimacer ton plus mauvais rire, et te dire que je partagerai ton sort.

» Erreur ! mon bonhomme. C'est une nouvelle évasion à tenter. J'en ai réussi bien d'autres ; et je n'avais pas les moyens dont je dispose en ce moment.

Puis, il ajouta en aparté :

– Une seule chose m'ennuie. C'est cet incendie qui, au lieu de s'éteindre, comme je

l'espérais, se propage aux couches supérieures de la rotonde.

» Il n'y a pas grand danger pour moi, mais il est désagréable de travailler avec un feu de forge au-dessus de la tête. J'ai en outre ici une notable provision de poudre qu'il est urgent de mettre en lieu sûr.

» Commençons par inventorier cette galerie d'où est sorti ce malencontreux coup de grisou.

Smith prit une autre chandelle, l'alluma et pénétra dans le boyau duquel James Willis avait été si rudement projeté par l'explosion.

Après une absence qui dura cinq minutes à peine, il reparut en donnant les signes d'une indescriptible émotion. Pâle comme un cadavre, les yeux hors de la tête, la bouche agitée de contractions spasmodiques, les bras secoués de tremblements nerveux, il pouvait à peine s'avancer, car ses jambes lui refusaient le service.

Il eut le temps de ficher sa lumière dans une fissure, puis il prit sa tête à deux mains, s'arracha les cheveux, se mit à rire, à hurler, à chanter, à

sangloter comme s'il eût été en proie à un accès de démence.

La parole lui revint enfin, et il vociféra des lambeaux de phrases dont l'incohérence était incompréhensible pour le Révérend.

– C'était vrai !... j'avais raison !... Eux aussi. Et toi !... Qu'es-tu venu faire ici, coquin ? Je te couperai en morceaux. Tu es la cause de tout... de mon ivresse... de mon désespoir !... Tiens ! il faut que je te tue !

» Te tuer !... non c'est trop peu. Je veux te dépecer tout vif, faire cuire des lambeaux de ta chair et les manger devant toi !

» Mais non ! Tu es mon vieux compagnon... Toi !... James Willis !... mon complice !... Je t'aime comme un frère. Je veux t'embrasser !... te guérir... Oublions tout... oui tout... je te pardonne.

» Heep !... heep !... heep !... Hourra !...

» *God save the Queen* !...

» Chantons !... mais chante donc aussi...

» *Rule Britannia !...*

» Chante une chanson de bagne. Dis une prière !... Profère des blasphèmes. Mais dis quelque chose... parle !... Que j'entende une voix humaine... une autre voix que la mienne... Elle me fait mal.

» Viens !... Mais viens donc... Là... au fond du boyau de mine.

» Tu ne peux plus marcher... je te porterai... n'aie donc pas peur !

» Il faut que tu voies... James...

Et saisissant le blessé d'une seule main, il l'enleva comme un enfant, l'assit sur son avant-bras, prit la lumière de l'autre main, pénétra dans la galerie, la suivit en courant, et s'arrêta brusquement au bout d'une quinzaine de mètres.

– Mais regarde donc, et dis-moi, si devant un pareille spectacle toutes les rancunes ne doivent pas s'apaiser, les colères se calmer, les haines s'éteindre.

– Que vois-tu donc ? Qu'y a-t-il ? demande James Willis d'une voix étouffée.

– Notre fortune... Une fortune inouïe...

immense jusqu'à l'absurdité.

– Hein !

– Nous sommes en présence du trésor des Rois Cafres !...

» Voilà pourquoi j'ai tout à l'heure perdu la tête, au point de te pardonner toutes les turpitudes passées...

» Oh ! sois tranquille. Je n'ai qu'une parole et ne songe nullement à me dédire.

» Vienne le moment où nous quitterons cette caverne, et ce moment ne saurait être éloigné, tu participeras à mon opulence.

» Car, en somme, si tu es la cause indirecte et involontaire de la découverte, cette découverte n'en est pas moins opérée.

– Mais, je n'aperçois rien, reprit le Révérend subitement rasséréné par les paroles amies accompagnant cet étrange revirement.

» Je ne vois que des squelettes, quelques momies plus ou moins desséchées, des armes indigènes.

– Et ces poteries grossières, symétriquement rangées devant ces débris humains, que crois-tu donc qu'elles renferment ?

Une brusque évolution du bushranger arracha un cri de douleur à James Willis dont les deux jambes pendaient mutilées. Sam déposa le blessé sur le sol, éleva sa lumière au-dessus de sa tête et reprit :

– Tout cela est plein de diamants, mon camarade. Tu entends, n'est-ce pas, de diamants, en présence desquels ceux qui étaient enfouis dans le sol de mon magasin, et que tu m'as empruntés avant mon arrivée, feraient piètre figure.

» Tiens, regarde plutôt !

Le bandit à ces mots cambra en arrière sa haute taille, et lança à toute volée un formidable coup de pied à travers une potiche ventrue placée entre les jambes croisées d'un squelette accroupi sur le sol.

Le vase, fracassé par la dure semelle de la botte, vola en éclats, pendant que le squelette,

désagrégé par le même choc, s'éparpillait au milieu d'une véritable grêle de diamants de toutes grosseurs.

On devine sans peine ce qui avait amené cette singulière découverte, et la part que le hasard y avait prise.

James Willis, creusant la galerie latérale devant le conduire au bord du fleuve, rencontra une cavité close renfermant une quantité considérable de grisou. Son coup de pic eut le même résultat que s'il eût été porté dans la paroi d'un réservoir à gaz. Ayant commis l'imprudence d'approcher une lumière, il produisit l'explosion qui, en le mutilant, effondra une partie de la muraille formant la cavité.

Survint alors Sam Smith, au moment où une nouvelle et plus considérable quantité de grisou, mise en liberté par la désagrégation de la muraille, s'échappait de tous côtés avec des sifflements caractéristiques. Son instinct d'ancien mineur lui révéla aussitôt les périls de la situation et lui suggéra l'unique moyen d'y remédier sans plus tarder.

Il renouvela avec un plein succès la périlleuse manœuvre des *firemen* et provoqua la seconde explosion qui devait enflammer et enflamma réellement tout le gaz en liberté. Il y eut, au moment de la déflagration de l'hydrogène proto-carboné, une poussée en arrière analogue au recul d'un canon. Cette réaction s'opéra sur une cloison relativement peu épaisse, séparant le réservoir à grisou d'une nouvelle caverne placée en arrière et par conséquent plus rapprochée du fleuve. Cette cloison s'effondra et découvrit l'étrange réduit où se trouvent présentement les deux bandits.

La veine de charbon s'arrête brusquement à quelques centimètres de l'ouverture encombrée de débris. La caverne assez spacieuse, pratiquée en pleine roche basaltique, affecte une forme circulaire, évoquant la pensée d'une énorme bulle d'air dont les parois se seraient solidifiées au moment où la roche se trouvait en fusion.

Un grondement sourd, continu, annonce la proximité du fleuve, et quelques bouffées d'air frais pénétrant par d'invisibles fissures, semblent

indiquer que l'atmosphère libre s'étend non loin de là. Cette demeure funéraire doit d'ailleurs posséder une ou plusieurs entrées, puisque Sam Smith et James Willis ont suivi, pour y pénétrer, une voie inédite, non moins que périlleuse.

Il y a là une vingtaine de cadavres, uniformément accroupis sur le sol, et formant, par leur réunion, les trois quarts d'une circonférence. Quelques-uns sont complètement réduits à l'état de squelettes. Le plus grand nombre, momifiés, racornis et encore entourés de bandelettes, témoignent sinon d'une inhumation plus récente, tout au moins de la réussite sommaire du primitif procédé d'embaumement qui leur a été appliqué.

Tous ont dû porter sur le dos le carquois en peau de léopard rempli de flèches, et le petit arc de bois de fer, à en juger par la position qu'occupent encore ces armes qui tombent de vétusté. Leurs doigts de squelettes étreignent la grande sagaie des chefs et les colliers de verroteries, festonnant sur leurs côtes dénudées, les diadèmes de perles multicolores encerclant

leurs fronts aux orbites vides, annoncent que ces débris humains ont appartenu à de hauts dignitaires.

Enfin, et c'est là le point essentiel qui préoccupe les deux violateurs de cette sépulture, un vase de terre grossière, analogue à ceux dont se servent encore les indigènes de la région, est déposé devant chacun de ces séculaires et lugubres gardiens.

L'explosion qui s'est produite dans un angle de la caverne mortuaire, n'a nullement rompu la symétrie du funèbre alignement. Un seul vase, brisé par le choc d'un bloc de charbon, a laissé échapper son contenu, et Smith, pénétrant pour la première fois dans cet asile jusqu'alors inviolé, a vu tout d'abord quelle en était la nature, quand son œil fasciné a contemplé le scintillement qui n'appartient qu'au diamant.

Il n'y avait plus de doute possible ; les indications fournies à Master Smith par le Cafre Lackmi étaient bien réelles. La plan tracé par l'infortuné missionnaire était mathématiquement exact, et le bushranger avec son complice se

trouvaient en présence du fabuleux trésor entassé pendant des siècles par les anciens rois Cafres...

Chacun des vases était au moins à demi plein de diamants admirables, dont ces primitifs enfants de la nature avaient activement poursuivi la recherche, depuis les temps reculés appartenant à la légende. Ils avaient patiemment accumulé ces cailloux auxquels ils attachaient, eux aussi, un prix relativement considérable, en ce sens qu'ils leur servaient à tailler et à percer les meules destinées à broyer leur grain. Le secret de cette cachette dont leurs descendants étaient loin de soupçonner la valeur aujourd'hui énorme, s'était perpétué de père en fils, et il est à présumer, comme l'indiquent les demi-confidences faites par Seshéké et Magopo, que les chefs actuels se rendaient, de temps en temps à la mystérieuse caverne, pour y chercher quelques diamants, destinés, comme par le passé, à confectionner leurs meules.

Sam Smith revenu de l'accès de folie produit par cette découverte foudroyante, et bien convaincu de la réalité palpable du fait, termina

promptement son inventaire. L'inquiétude commençait à le gagner. Non pas qu'il désespérât de sortir tôt ou tard de cet antre des mille et une nuits, mais, les progrès de l'incendie allumé par le coup de grisou menaçaient de prendre des proportions alarmantes.

– Tu vas rester ici, dit-il au Révérend. Il n'y a nul danger d'asphyxie, puisque l'air arrive du dehors. Je vais opérer rapidement le déménagement des provisions, des armes et des munitions. Nous allons nous installer dans ce caveau où nous serons fort à l'aise.

» Nous verrons ensuite à trouver l'ouverture par laquelle on a introduit ces gentlemen qui ne sont pas tombés de la lune, n'est-ce pas. Puis nous aviserons aux moyens de sortir les poches pleines.

» Un peu de patience. Je ne suis pas un grand chirurgien, mais je vais confectionner de mon mieux avec des couvercles de boîtes un appareil pour les pauvres jambes.

Il sortit rapidement, et constata, presque avec terreur, que l'incendie gagnait plus vite encore

qu'il ne l'avait cru. Chose singulière, et qu'il attribua à l'énergie du courant d'air établi entre l'ouverture donnant sur la cataracte et le conduit vertical lui servant habituellement d'entrée, les couches supérieures flambaient avec un ronflement sonore, pendant que le sol était resté à peu près intact.

Il enveloppa dans une fourrure épaisse sa caisse à poudre, et commença prudemment le sauvetage de cette substance terrible, au milieu de débris enflammés qui tombaient de la voûte, mêlés à des fragments de pierres chauffées à blanc.

XIV

Klaas qui allait employer les grands moyens, réussit par la persuasion. – De l'autre côté du fleuve. – Le Boër, pour la première fois, perd son assurance. – Fureur de brute. – La mort ! plutôt qu'une insulte. – Cri de guerre. – Les deux ennemis en présence. – Lutte sauvage. – La barbe de Klaas cause sa défaite. – Joseph, fou de joie, perd de nouveau l'usage des b *et des* v. *– N'ayant pas le temps d'infliger au bandit les supplices rêvés, il se propose simplement de le pendre. – Pardon. – La peine du talion. – Vengeance. – Klaas devait décidément mal finir.*

Les événements que nous venons de raconter, ont été si rapides ; telle a été, en outre, leur simultanéité, que nous avons dû négliger, depuis longtemps, l'antipathique personnalité de Klaas le Boër.

Le misérable, après avoir fait subir aux mineurs engagés à sa poursuite le barbare traitement que l'on sait, n'était pas sans inquiétude sur les suites possibles, probables même de cette atroce vengeance.

Connaissant de longue date la solidarité qui, en général, unit étroitement les travailleurs des claims, il supposait, avec raison, que leurs camarades valides, instruits tôt ou tard de l'attentat, ne manqueraient pas d'user de représailles à son égard. Aussi, son premier souci fut-il d'aviser aux moyens de mettre entre eux et lui une barrière pour le moment infranchissable. Cette barrière était le cours impétueux du Zambèze grossi par les pluies d'orage, et dont les eaux, gonflées outre mesure, s'étaient répandues dans la plaine.

Il espéra, tout d'abord, opérer la traversée du fleuve à l'aide de son wagon, transformé si bien à point et sans qu'il s'en doutât, en un appareil de navigation. Cet espoir fut déçu par le brusque retrait des eaux qui immobilisèrent le dray sur un banc de sable.

Klaas n'ayant ni le temps, ni la faculté de le renflouer, s'avisa d'un autre procédé. Comme l'avaient supposé Albert et Alexandre, il se rendit à la rive voisine, et abattit des arbres à texture légère qui devaient flotter facilement. Grâce à sa prodigieuse vigueur musculaire et à son habileté consommée de bûcheron – habileté commune à la plupart des Boërs – il construisit rapidement un radeau sur lequel il installa un abri de feuillage destiné à prémunir ses prisonnières contre les ardeurs du soleil.

Puis, il revint au wagon où les infortunées jeunes femmes étaient toujours confinées, en proie aux tortures d'une poignante angoisse. Quelque décidé qu'il fût à employer les grands moyens pour triompher de leurs résistances, et obtenir qu'elles consentissent à changer de lieu de réclusion, le bandit n'était pas sans inquiétude relativement au résultat final de son entreprise.

Très résolu en face des éventualités de la vie sauvage, son sang-froid et son audace d'aventurier l'abandonnaient soudain, en présence de ces frêles organisations féminines

dont il avait pu apprécier, en mainte occasion, l'indomptable énergie.

L'imminence du péril lui remit, comme on dit vulgairement, un peu de cœur au ventre. Il se promit de se mettre en frais d'éloquence, d'être persuasif et de solliciter par la raison, ce qu'il désespérait d'accomplir par la force.

Il amarra son radeau à l'arrière du wagon, frappa doucement au panneau de l'arrière, et d'un accent dont il s'efforça d'atténuer la rudesse habituelle, sollicita la faveur d'un entretien.

Contre son attente, le verrou qui maintenait intérieurement la lourde porte glissa brusquement ; puis une voix harmonieuse, mais ferme et bien timbrée, celle de madame de Villeroge, prononça ce seul mot :

– Entrez.

Il abattit le panneau sur ses charnières, l'immobilisa sur ses chaînes, et sans profiter de l'autorisation, il resta debout sur son radeau, et s'accouda sur cette espèce de pont-levis, tendu horizontalement au niveau de sa poitrine.

Anna et Esther apparurent en même temps aux yeux du rustre qui ne put se défendre d'un frémissement, à l'aspect de ce tableau gracieux.

– Que voulez-vous encore ? demanda madame de Villeroge.

» N'est-ce pas assez de nous retenir ici, au mépris de ce droit sacré que possède toute créature humaine d'être libre, et faut-il que vous veniez encore aggraver, par votre présence odieuse, les horreurs de notre position.

» Répondez !... Que voulez-vous ?

– De grâce, madame, écoutez-moi. Vous aussi, mademoiselle.

» Il faut fuir !... Fuir au plus vite.

» Un danger terrible nous menace.

– Eh ! bien, tant mieux !

– Bien, Anna ; bien, ma sœur, interrompit Esther avec non moins d'énergie. Que nous importe un nouveau péril, après d'aussi cruelles vicissitudes.

» Que nous importe la mort elle-même ! Ne

sommes-nous pas résolues à tout.

– Mais vous ne savez donc pas qu'ils vont venir ivres de sang et de colère... ivres aussi d'alcool.

– Qui ?...

– Les mineurs furieux, aux mains desquels nous avons échappé par miracle.

– Vous dites que « nous » leur avons échappé. Je le regrette doublement.

» Ces hommes sont des travailleurs à la générosité desquels nous ne nous fussions pas vainement adressées. Ils vous eussent fait payer cher l'acte odieux qui nous a rendues vos prisonnières.

– Ignorez-vous, que la plupart d'entre eux sont des scélérats sans foi ni loi ; un ramassis de gredins sans aveu, aujourd'hui mineurs, demain voleurs, bandits toujours, ne connaissant ni le tien ni le mien, et ne reculant devant aucun crime pour satisfaire leurs passions.

– Comme vous, alors, riposta intrépidement la jeune femme.

Le Boër pâlit et une rapide crispation agita ses poings monstrueux.

– Soit, murmura-t-il en réagissant contre la fureur qu'il sentait monter lentement.

» Je vous en prie, madame, ne discutons pas ce que j'ai été, et ce que je ne suis plus.

» Je vous ai respectées, vous... Eux, ne vous respecteraient pas.

» Je serais impuissant à vous protéger... Vous deviendriez leur proie, quand j'aurais succombé en vous défendant.

» Vous entendez, madame ! La proie de ces furieux que rien ne touche, que rien n'émeut...

» Et maintenant, soyez vous-mêmes juges de votre propre situation. Voyez quelle résolution doit vous inspirer le souci de vos existences et de votre honneur.

– Dites-vous vrai ? demanda madame de Villeroge ébranlée par cet accent de sincérité brutale.

– Sur la tête de ma mère et sur ma part de bonheur éternel, oui ! reprit le Boër en se signant

dévotement[1].

– Qu'en pensez-vous, Esther ? demanda-t-elle à sa compagne.

– De deux maux choisissons le moindre.

– Vous avez raison. D'autant plus que l'essentiel pour nous est de gagner du temps ; et Albert ne saurait être loin.

» C'est bien, ajouta-t-elle, en s'adressant au rustre, attendant toujours une réponse. Nous vous suivrons.

» Laissez-nous quelques minutes pour faire nos préparatifs.

Klaas s'inclina sans répondre et se dirigea vers l'avant du chariot, enfonça à coups de pic la coque métallique formant le fond, mutila tout ce qu'il crut ne pouvoir emporter, et revint procéder à l'embarquement des prisonnières, quand son œuvre de dévastation fut accomplis.

---

[1] Nous avons mentionné déjà cette étrange contradiction, en raison de laquelle les Boërs pillards éhontés, esclavagistes convaincus, assassins impitoyables, conservent quand même le culte de la famille, et se livrent avec zèle aux pratiques de leur religion.

Madame de Villeroge avait mis à profit ce moment, pour tracer, à l'aide d'un clou, sur le couvercle d'une boîte à conserves, les quelques mots relatifs à sa position, espérant toujours que, en multipliant les indices de son passage, son mari arriverait à retrouver sa trace.

La traversée du fleuve s'opéra sans encombres et avec une prudente lenteur. Parvenu sur la rive opposée, Klaas démembra le radeau et en abandonna les éléments au courant, pensant, de son côté, annuler tout vestige relatif à sa nouvelle direction.

Il chargea ensuite sur ses robustes épaules autant de provisions qu'il put en porter, deux couvertures, une hache, un coutelas, et son fidèle roër sur lequel il comptait pour varier l'ordinaire.

C'est alors que, les trois Français, accompagnés des deux noirs, retrouvèrent le wagon abandonné, le remirent en état, et reprirent leur poursuite un moment interrompue.

Klaas, après s'être enfoncé d'environ un kilomètre dans l'intérieur des terres, avait obliqué à droite, c'est-à-dire était descendu parallèlement

au cours du Zambèze. Il savait que non loin des cataractes il trouverait dans la muraille basaltique une grotte naturelle pouvant servir d'abri aux jeunes femmes, pendant qu'il se mettrait à la recherche de ses frères avec lesquels il espérait faire bientôt la paix.

On fit halte pour déjeuner, un brasier fut allumé, puis on se remit en route. En dépit de son assurance, le Boër se sentait agité de pressentiments sinistres que rien ne semblait justifier. Une angoisse poignante et indéfinissable tout à la fois étreignit son cœur jusqu'alors inaccessible au repentir, et pour la première fois peut-être, ce criminel, endurci jusqu'à l'insouciance, parut se souvenir qu'il avait froidement égorgé deux vieillards, et qu'il avait, depuis ce moment, vécu sans l'ombre d'un souci, près de celles dont la présence eût dû être pour lui un perpétuel remords.

Furieux de ce qu'il qualifiait en lui-même de pusillanimité, il secoua rudement sa crinière fauve, avec ce geste brutal d'un bison qui traverse un fourré et se mit à accélérer sa marche.

Anna et Esther, brisées de fatigue, s'arrêtèrent, et déclarèrent résolument qu'elles n'iraient pas plus loin. Le bandit, devant ce parti pris aussi nettement formulé, perdit toute mesure.

La colère envahit son cerveau. Il poussa un horrible blasphème et s'écria :

– Ah ! vous ne voulez plus marcher ! Eh ! bien, nous allons voir.

» J'ai, Dieu merci ! les épaules assez solides pour vous porter toutes deux, et les jambes assez longues pour enlever lestement l'étape.

» Une fois !... Deux fois !... Voulez-vous avancer ?

Les infortunées jeunes femmes, glacées d'épouvante devant cette explosion de fureur bestiale, n'eurent pas la force de répondre.

Le misérable croyant qu'elles résistaient quand même, s'élança vers elles, le poing levé. Une ignoble scène de violence allait inévitablement se produire.

Esther, craignant pour la vie de sa compagne, n'hésita pas un instant. D'un mouvement

irréfléchi, sublime d'abnégation et d'instantanéité, elle se jeta devant Anna, les bras étendus, et lui fit un rempart de son corps. Puis, fixant sur le bandit ses grands yeux noirs que l'indignation faisait étinceler comme deux globes d'acier bruni, elle s'écria d'une voix éclatante :

– Tu n'oseras pas, bandit ! On ne frappe pas des femmes comme nous ! on les tue !...

– Eh ! bien, soit ! hurla le sauvage hors de lui en arrachant son coutelas de sa gaine.

» Pas elle, mais toi, fille de chien !

» Oui, je vais te tuer ! comme j'ai tué ton père... là-bas... au Champ de Diamants !

La malheureuse jeune fille, en entendant ces paroles infâmes, sentit en ce moment ses forces l'abandonner. Une pâleur de cire envahit ses traits, et comme si les ressorts de la vie se fussent tout à coup brisés, elle roula foudroyée sur le sol.

– Au secours !... Au secours !... À moi !... Albert... s'écria Anna folle de terreur.

Un rugissement farouche qui n'avait rien d'humain, répondit à cet appel désespéré. On eût

dit ce formidable cri de guerre qui déchire la gorge des terribles guerriers du Far-West, quand, ivres de fureur et de carnage, ils s'excitent à la fête du sang.

Les branches fracassées s'effondrèrent sous une poussée irrésistible, et un homme s'élança d'un bond de tigre au milieu de la clairière où s'accomplissait ce drame.

Deux cris jaillirent en même temps :

– Anna !...

– Albert !...

» Ah ! je suis sauvée !

L'élan du jeune homme dont la rage, centuplait les forces, le porta jusque sur le Boër qu'il heurta rudement au poitrail. Celui-ci, qui se tenait cambré en arrière, le bras levé, prêt à frapper, perdit l'équilibre, et laissa échapper son couteau. Albert, sans armes, lui serra furieusement le col, et lui noua, pour ainsi dire, ses deux mains autour de la gorge.

Klaas râla sous l'effort de cette double tenaille qui broyait les cartilages. D'un geste machinal, il

laissa tomber ses mains, et empoigna aux flancs son adversaire qu'il serra de toutes ses forces. À demi asphyxiés, mais voulant quand même en finir, les deux hommes qui s'étaient reconnus, puisant dans leur mutuelle haine une nouvelle vigueur, resserraient de plus en plus leur mortelle étreinte.

Le Boër avait incontestablement l'avantage de la force brutale jointe à la masse d'un taureau. Albert de son côté était favorisé sous le rapport de la position. Ce n'est pas d'ailleurs qu'il fût un adversaire à dédaigner, avec ses membres élégants comme ceux d'une statue antique, mais, tressés de muscles saillants et rigides comme des cordes d'acier.

Bientôt à bout d'haleine, ils s'abattirent sur les herbes au moment où Alexandre, Joseph et les deux noirs accouraient éperdus. Ce n'était là qu'un prélude et la lutte reprit aussitôt plus sauvage, plus acharnée que jamais. Enlacés comme des serpents, tantôt collés face contre face, cherchant une place pour se mordre, tantôt dessus, tantôt dessous, les membres confondus,

roulant de ci, de là, sans se lâcher, les vêtements en lambeaux, la peau saignante, les chaires contuses, les flancs battants, ils s'étreignaient avec l'énergie farouche de bêtes fauves, sans que les amis du Catalan pussent tenter de lui porter secours.

Klaas apercevant les nouveaux venus au milieu du nuage sanglant qui s'étendait sur ses yeux, sentit qu'il était perdu, et résolut de jouer son va-tout. Son unique but fut d'immobiliser un instant son antagoniste, et de frapper un seul coup. Peu lui importait le reste. Si Albert était touché, il était mort.

Ce fatal projet allait recevoir son exécution. Le jeune homme ayant commis l'imprudence, hélas ! bien pardonnable, de chercher du regard la compagne bien-aimée qu'il retrouvait d'une façon si dramatique, le bandit réussit à l'éloigner de lui pendant une seconde en empoignant à pleines mains les vêtements couvrant sa poitrine. Déjà son poing énorme levé sur la tête d'Albert allait lui écraser la tempe, quand celui-ci, se sentant perdu, saisit machinalement de la main

gauche l'immense barbe qui se tordait au menton du misérable, et tira de toute sa force.

La douleur fut telle, que Klaas lâcha prise et poussa un beuglement étouffé. Prompt comme la pensée, le Catalan, sans lâcher prise, leva le bras droit, et frappa, à toute volée, sur la barbe, entre son poing qui la tenait, et le menton où elle était implantée. Un craquement sec d'os brisé se fit entendre, et la mâchoire du bandit, arrachée de ses condyles, soutenue seulement par les muscles à demi rompus, pendit comme une loque jusque sur sa poitrine.

Les témoins de cette scène sauvage laissèrent échapper un long cri de triomphe, en voyant Albert repousser sans efforts son adversaire mutilé, et s'élancer, dans les bras de sa femme crispée par l'angoisse.

Alexandre avait à peine eu le temps d'apercevoir à travers les herbes Esther toujours évanouie, tant cette succession d'événements avait été rapide.

– Joseph, Bushman, dit-il, et toi, Zouga, empoignez-moi ce coquin. Ficelez-le solidement.

» S’il regimbe, vous savez ce que vous avez à faire.

» Je vais pendant ce temps secourir cette pauvre enfant.

– Caraï ! monsieur Alexandre, je vais faire de maubaise vesogne. Je suis fou !...

» Madame Anna retroubée !... Ma chère maîtresse !...

» Avaï !... avaï !... Je ris, je pleure !

» Le bonheur m’étrangle, vivadioux !...

Anna, en proie à une émotion nerveuse, ne pouvait répondre que par des sanglots convulsifs, aux paroles entrecoupées de son mari. Elle tendit affectueusement au fidèle serviteur une main que celui-ci baisa avec tout le respect de son affection, pendant que les deux noirs achevaient de garrotter le Boër qui beuglait toujours comme un bison blessé à mort.

– Anna ! chère bien-aimée, reprit Albert, voici Alexandre, mon frère en amitié, qui a pris une si large part à ta délivrance.

» C’est à lui, comme à Joseph, que je dois le

bonheur de te revoir.

– Je serai votre sœur, dit-elle simplement, en mettant toute sa reconnaissance dans ces quatre mots partis du cœur.

– Je n'oublie pas ces bons noirs, dont la fidélité ne s'est pas démentie un moment.

» Ou serions-nous, sans leur inaltérable dévouement ?

– Eh ! vivadioux ! monsieur Albert, interrompit Joseph, nous n'allons pas nous éterniser ici, n'est-ce pas ?

» Si vous reconduisiez les dames au wagon, je resterais pendant ce temps en arrière avec mes deux associés Zouga et le Bushman, pour régler mon compte avec ce gavache.

» Je lui ai promis jadis de l'écorcher tout vif, de le faire cuire un peu, et bien d'autres choses encore.

» Mais, comme le temps presse, je me contenterai de le pendre pour faire peur aux moineaux de la localité.

» Qu'en pensez-vous ?

Ce fut Anna qui répondit.

– Albert, mon ami, dit-elle d'une voix douce et triste, voici le premier moment de bonheur que je goûte depuis le jour fatal où mon vénéré père a perdu la vie.

– Mort !... notre père, s'écria douloureusement le jeune homme.

Assassiné en venant à ta recherche. Je te raconterai plus tard cette horrible catastrophe.

» Le pauvre martyr de l'amour paternel a toute sa vie enseigné le pardon... Il priait pour ses assassins en rendant le dernier soupir.

» Albert, au nom de celui qui n'est plus, au nom de cette morale dont il fut un des apôtres, pardonnons à celui qui fut mon bourreau.

» Laissons-lui au moins la possibilité du repentir...

– Que ta volonté soit faite, répondit le jeune homme en réprimant le regard plein de haine qui flamboya un moment dans son œil noir.

» Je ne veux pas être plus implacable que la victime.

» Je pardonne.

– Mais moi, je ne suis pas chrétienne, interrompit tout à coup une voix indignée.

» Je ne connais pas ce que vous appelez votre morale.

» La mienne s'appelle œil pour œil... Dent pour dent !

» Il me faut la peine du talion !

» Le sang de mon père crie vengeance !

» Cet homme a tué mon père !... Je veux qu'il meure !

À ces mots Esther que les soins d'Alexandre avaient rappelée à la vie, apparut, pâle encore, la bouche crispée, superbe de colère, tragique comme la personnification de la Vengeance.

– Vous pardonnez, soit. C'est votre droit. Mais, moi, je n'absous pas.

» Je pourrais oublier les tortures qu'il m'a infligées, les insultes dont j'ai été abreuvée pendant ma captivité.

» Mais l'assassinat d'un vieillard qui avait

toute ma vénération, tout mon amour, demande des représailles.

» Mon devoir l'exige, ma foi le veut.

» Vous êtes là des hommes vaillants, intrépides... Quel est celui d'entre vous qui me prêtera l'appui de son bras, et sera l'instrument de ma haine.

Les trois Français baissèrent tristement la tête et ne répondirent pas.

– Eh ! bien, continua de son accent strident la jeune fille en proie à une exaltation terrible, vous vous taisez !...

» Faut-il donc que je ramasse ce couteau, dont la lame flamboie... que j'exécute moi-même la peine du talion !

» Dois-je à l'exemple des femmes de la légende biblique verser le sang de l'ennemi !...

– Non ! interrompit Anna d'un accent brisé. Non, Esther, ma sœur bien-aimée.

» Ne mettez pas une tache de sang sur notre affection.

» Laissez ce misérable à ses souffrances, à ses remords.

» Ne repoussez pas la prière de celle qui comme vous porte au cœur une plaie qui ne se fermera jamais.

Il y eut quelques secondes d'un silence poignant.

– Ah ! ma sœur, tu m'as vaincue, s'écria tout à coup Esther qui fondit en larmes.

» Qu'il aille en paix et qu'il se repente.

» Mais, partons au plus vite. Je craindrais, en restant plus longtemps ici de voir ma résolution chanceler, et de perdre le bonheur que je ressentirai demain d'avoir pardonné aujourd'hui.

Klaas, horrible, sanglant, mutilé, avait assisté avec une impassibilité farouche à ce colloque émouvant qui mettait en jeu son existence. Il n'avait compris qu'une chose, c'est qu'on ne le tuait pas.

Allait-on lui laisser au moins la liberté de ses mouvements, et le dégager des entraves qui bleuissaient sa chair.

Son généreux vainqueur, tout à la joie d'avoir retrouvé sa compagne, ne pensait même pas à mettre hors d'usage le roër tout chargé couché dans les herbes. Le couteau brillait toujours à la place où il était tombé.

Ma foi ! ce Français était véritablement absurde. Il donnait à son frère de lait l'ordre de trancher les liens et de rallier ensuite la colonne. C'était bien vrai, Klaas était libre. Le temps seulement de laisser ses membres recouvrer leur souplesse, son sang reprendre la circulation interrompue, il se glisserait à travers bois, et massacrerait sans pitié cette belle jeune femme qui s'appuyait si tendrement au bras de son époux.

Les autres le tueraient ensuite. La belle affaire. Sa mâchoire brisée ne le mettait-elle pas dans l'impossibilité d'absorber de longtemps les aliments solides. Un peu plus tôt, un peu plus tard, n'était-il pas fatalement condamné, et ne valait-il pas mieux succomber en tirant de son trop magnanime ennemi cette terrible vengeance.

Malheureusement, Klaas comptait sans son

hôte. Il avait affaire, en Joseph, à un homme non moins vindicatif qui, tout en ayant pardonné, était fort sceptique à l'endroit des bons sentiments que pouvait ultérieurement ressentir le Boër.

Après lui avoir rendu la liberté, le Catalan lui adjoignit, sans qu'il s'en doutât, le Bushman qui devait le suivre à travers bois comme son ombre, et empêcher radicalement toute velléité de représailles.

Le noir poussa un grognement de satisfaction et disparut dans le fourré.

Il n'avait pas encore rejoint, au bout de deux heures, la petite troupe dont les membres goûtaient près du fleuve un repos vaillamment conquis, et l'on commençait à être quelque peu inquiet de cette absence prolongée, quand on le vit revenir bizarrement accoutré d'une veste de cuir, d'un fusil démesuré et d'une gibecière monstre.

– Eh ! quel singulier harnachement portes-tu donc, mon camarade ? interrogea Alexandre.

– Chut ! fit le noir en mettant un doigt sur ses

lèvres et en invitant le jeune homme à s'éloigner du groupe.

– Qu'y a-t-il ?

– Le Boër voulait tuer la femme blanche. Son fusil était en joue...

– ... Achève.

– Caché derrière les feuilles, je voyais luire son œil. J'ai pris une flèche empoisonnée avec le n'goua. J'ai bandé mon arc, puis, la flèche est partie. Elle est entrée dans l'œil. Le Boër est mort... j'ai pris ses dépouilles.

– Tu es un bon serviteur et mon ami te doit la vie de sa compagne.

– J'aime les blancs. N'as-tu pas sauvé mon enfant de la morsure du pickakolou.

XV

Premiers instants de bonheur. – Albert renonce à ses projets d'ambition. – Aurea mediocritas. – *Mort d'un buffle. – À quel usage le Bushman prétendait-il destiner la peau du ruminant ? – Apparition d'un groupe suspect. – Troupe de noirs conduits par un blanc. – Sacrifice du wagon. – La proie et l'ombre. – Retour offensif. – Plan de bataille. – Nouvelle troupe d'indigènes. – Absence du Bushman. – La flottille et le radeau. – Magopo.*

Pour la première fois, depuis longtemps, les arbres géants qui bordent le grand fleuve sud-africain, abritèrent des êtres heureux, dont le bonheur eût été absolu, si la triste évocation de deuils récents n'eût obscurci l'éclat de la joie générale. Fatigues, blessures, maladies, captivité, douleurs physiques, angoisses morales, tout fut

oublié dans l'ivresse causée par cette réunion inespérée et les affectueux épanchements qui suivirent aussitôt.

Les héroïnes de cette longue et douloureuse pérégrination à travers l'Afrique Australe durent faire une relation circonstanciée de leurs dramatiques aventures, et leur récit fit tour à tour frissonner de crainte et d'attendrissement leurs auditeurs insatiables.

Esther raconta l'inqualifiable agression dont son père avait été victime pendant la nuit, son assassinat mystérieux, accompli avec une audace inouïe, les soupçons de Master Will, le départ de ce dernier à la poursuite des trois Français dans lesquels il voulait absolument reconnaître les coupables. La jeune fille avoua ingénument avoir partagé les soupçons du policier, quelque absurdes qu'ils fussent et fit part également de sa méprise relativement à Sam Smith qu'elle avait confondu avec Alexandre, lorsque le bushranger retrouva sur le sable du désert la Bible de madame de Villeroge.

Anna fit un tableau navrant de sa détresse au

moment où la lâche attaque des bandits l'ayant rendue orpheline près de Pampin-Kraal, Esther qui ne la connaissait pas, lui ouvrit son cœur, lui offrit tout ce qu'elle possédait, et partagea volontairement les misères de sa réclusion.

Cet entretien affectueux se prolongea longtemps, pendant que les deux noirs, sous la haute direction de Joseph, investi à l'unanimité des fonctions de majordome, s'occupaient d'édifier une case spacieuse, et de pourvoir aux apprêts du repas commun.

Albert et Alexandre avaient résolu de demeurer pour le moment sur la rive gauche d'où il leur était facile de soumettre à une surveillance rigoureuse la partie située en amont des cataractes. Ils n'oubliaient pas l'attaque dirigée contre eux lorsqu'ils quittaient la lagune, après s'être embarqués sur le dray, et ils voulaient être en mesure de repousser tout retour offensif.

– Laissons passer quelques jours, disait le Catalan qui savourait son bonheur avec une joie fébrile.

» Nous avons d'ailleurs un impérieux besoin

de repos, et ces pauvres enfants plus que nous encore.

» Puis, nous verrons à rallier le kopje Victoria. Nous pouvons maintenant apporter à nos lyncheurs les preuves matérielles de notre innocence, et j'espère que le policier de malheur ne sera plus là pour révoquer en doute nos attestations, appuyées sur un témoignage hélas ! trop cruellement véridique.

– Pourquoi retourner près de ces brutes ? demanda Alexandre.

– Mais, afin de nous procurer les moyens de revenir au plus vite en pays civilisé.

» J'éprouve, à te l'avouer sincèrement, un incommensurable besoin d'habiter une maison, de voir des gens qui ne sont pas comme nous couverts de haillons, et de manger un vulgaire morceau de pain.

– Le fait est que nous ne payons réellement pas de mine, sous ces défroques nous faisant ressembler plutôt à des truands, qu'à d'honnêtes voyageurs.

» Mais, tu parles de revenir à Cape-Town... Et le motif essentiel de notre expédition, qu'en fais-tu ?

– Renvoyé avec éclat dans l'enfer des projets effondrés.

» Je veux rentrer en France Gros-Jean comme devant, retourner à Villeroge et vivoter gentiment avec le peu qui a échappé au krach. Au lieu de faire rebâtir somptueusement le castel de mes ancêtres, habiter ma jolie métairie.

» En un mot, offrir à ma chère Anna l'adorable hospitalité pyrénéenne. Une chaumière et mon cœur... voilà.

– Tu es dans le vrai et je t'approuve en tous points.

» Retourne en France, mon cher Albert. Moi, je resterai quelque temps encore en Afrique Australe. Il me faut reprendre le pic du mineur. Je n'ai plus rien.

» Quant au Trésor des rois Cafres, n'en parlons plus. J'en fais d'autant mieux mon deuil, que sa possession a soulevé plus de haines et fait

couler plus de sang.

– Ah ! diable !...

– Qu'y a-t-il ?

– Nous ne sommes pas au dernier sou. Notre déplacement nous a rapporté de jolis bénéfices.

» Eh ! Joseph !...

– Présent, monsieur Albert.

– As-tu toujours le petit sac de peau renfermant les Diamants que nous a remis Alexandre après sa campagne chez le Batokas.

– Je crois bien ! Je les ai gardés comme mes yeux.

» Le sac, il est là, dans ma poche intérieure cousue avec une lanière de peau de buffle.

» Voici l'objet, monsieur Albert.

Albert ouvrit le sac et fit ruisseler les magnifiques pierres offertes par le brave Magopo.

– Cela vaut deux cent mille francs comme un liard, mon cher Alexandre. Laisse-moi prélever là-dessus de quoi rentrer en France et mets le

reste dans ta poche.

» Tu en feras dix mille francs de rente. De quoi acheter du pain et quelque chose pour manger avec.

– Nous verrons cela plus tard, reprit en souriant le jeune homme.

» N'oublions pas que nous sommes sur les bords du Zambèze, environnés d'ennemis redoutables, à quelques milliers de kilomètres de Cape-Town, et que, enfin, nous n'en avons peut-être pas fini avec les aventures.

– Tiens ! c'est vrai. Depuis que notre corps expéditionnaire s'est augmenté de ces deux gracieuses recrues, je ne sais plus où j'ai la tête.

» En me rappelant à la situation, tu me fais souvenir que nous avons rendez-vous ce soir avec l'Ingénieur. Je donnerais tout ce que je possède pour une carabine-express ou même un simple rifle avec quelques centaines de cartouches.

– Ce ne serait pas sans besoin. Nous sommes, en ce moment, réduits, pour tout engin de défense à cette espèce de couleuvrine datant du siècle

dernier, et que notre camarade le Bushman a eu la bonne idée de ramasser sur le champ de bataille.

» À propos, continua le jeune homme à voix basse, tu dois être rompu, après la lutte sauvage que tu as soutenue contre ce bison enragé.

– Ma foi non. À peine si je ressens un peu de courbature.

– Tu es donc charpenté en acier fondu.

– Je n'en sais rien. Mais le bonheur que je ressens en ce moment, est un remède comme les médecins n'en appliqueront jamais.

– C'est égal. Tu ferais sagement de te reposer un peu. Pendant ce temps, je monterai la garde.

– Dormir !... moi... en pareil moment. Tu veux rire. J'en ai pour une semaine à ne pas fermer l'œil.

Albert n'était pas un fanfaron, et c'est de la meilleure foi du monde qu'il s'illusionnait sur ses forces. La résistance de l'organisme humain a pourtant des limites. Aussi, une demi-heure ne s'était pas écoulée, que le jeune homme, envahi par une molle torpeur, rafraîchi par la brise

caressante que produisait le voisinage du fleuve, s'endormit d'un sommeil de plomb.

Alexandre, fidèle à son engagement, veillait, assis à l'écart sur une grosse racine servant pour ainsi dire de contrefort à un arbre aux feuilles épaisses et serrées. Joseph, pendant ce temps, évoluait avec sa vivacité accoutumée, attendant le retour de Zouga et du Bushman, partis en quête de venaison fraîche.

Les deux noirs, chasseurs infatigables, ignorant la fatale bredouille si redoutée de nos nemrods européens, revinrent, après une absence relativement courte, pliant littéralement sous un véritable monceau de victuailles. Servis par leur infaillible instinct, ils avaient réussi à détourner un grand buffle, et l'avaient lestement mis à mort avec une adresse incroyable. Le Bushman avait dépouillé l'animal, et enveloppé dans la peau les morceaux les plus délicats. Soit fantaisie, soit plutôt dans un but dont nul parmi les blancs ne pouvait deviner le motif, l'Africain avait usé d'un procédé singulier pour enlever au sauvage ruminant son cuir dont la résistance est devenue

proverbiale.

Avec une dextérité, nous dirons même un art qu'eût envié un naturaliste, il avait retourné complètement cette peau, en faisant sortir le corps tout entier par une large ouverture pratiquée au col de la bête, et l'avait conservée d'une seule pièce, de façon qu'elle formait un sac énorme, parfaitement imperméable.

Alexandre examina curieusement cette dépouille et parut apprécier en connaisseur l'habileté de l'exécution. Il allait interroger le noir et lui demander à quel usage il destinait ce sanglant trophée, rapporté d'un point éloigné, au prix de fatigues considérables, et sous un soleil torride, quand son attention fut excitée par la vue d'un groupe qui apparut à peine visible, de l'autre côté du Zambèze.

Ne voulant pas inquiéter les deux voyageuses, ni arracher Albert au sommeil réparateur qu'il goûtait en ce moment, il concentra toutes ses facultés sur ce groupe dont il surveilla les mouvements avec une attention qui n'était pas exempte d'inquiétude.

Le bruit d'une respiration puissante à laquelle on eût volontiers donné pour générateur l'organisme d'un soufflet de forge, se fit bientôt entendre derrière lui. Il tourna la tête, et à son étonnement toujours croissant, il aperçut les deux noirs qui, armés chacun d'un roseau creux, s'époumonaient à souffler de toutes leurs forces dans la peau du buffle.

Le Bushman après avoir préalablement recousu avec de solides lanières de cuir l'ouverture pratiquée pour sa dissection, avait tout simplement introduit les deux roseaux dans deux petits trous ménagés « ad hoc » et fait signe à son camarade de lui prêter le secours de son appareil respiratoire. Et les deux braves garçons, les yeux saillants hors des orbites, la face crispée, ruisselants de sueur, les muscles du cou contractés à se briser, s'évertuaient à injecter de l'air dans cette cavité close qui peu à peu se gonflait et récupérait, mais en les exagérant notablement, les formes de l'animal vivant. Quand la peau, après de laborieux efforts, fut bien remplie et résonna comme une grosse caisse, le Bushman retira les deux roseaux, recousit les

trous avec un soin tout particulier, et se trouva possesseur d'une outre monumentale.

Alexandre, sollicité bientôt par une préoccupation de plus en plus pressante, n'eut pas le loisir d'interroger son compagnon sur l'usage auquel il destinait ce singulier récipient. Le groupe qui s'agitait tout à l'heure dans les brumes flottant de l'autre côté du fleuve devenait de plus en plus distinct. Il s'approchait lentement, mais sûrement.

Plus de doute, un parti d'indigènes se dirigeait vers le point où les Européens avaient établi depuis peu leur campement provisoire. Déjà le jeune homme pouvait, grâce à la subtilité de sa vue, isoler les silhouettes noires se profilant sur les eaux jaunâtres, et reconnaître jusqu'aux lambeaux de cotonnade coupant d'une ligne blanche tous ces torses d'ébène.

Portés sur une plate-forme presque entièrement immergée, rappelant assez bien un train de bois flotté, les Africains faisaient force de rames et paraissaient se diriger vers le dray toujours amarré dans les hautes herbes formant

sur les alluvions comme un taillis aquatique.

Alexandre, bien dissimulé derrière l'épais rideau de frondaisons, ne sachant si ces mariniers improvisés étaient des amis ou des ennemis, braqua à tout hasard, le roër de feu Klaas dans leur direction, pour être prêt à faire feu si besoin était, au moment opportun et sans se découvrir. Par une vieille habitude de tireur, le jeune homme suivit machinalement le guidon, et chercha le point de mire. L'arme massive se trouva, par hasard, dirigée sur une silhouette blanche qui trancha tout à coup au milieu de la masse sombre formée par les Africains.

– Diable ! murmura-t-il. Des nègres conduits par un blanc, et gouvernant droit à notre vaisseau amiral, l'affaire semble se corser.

» Je ne sais pas si je m'abuse, mais il me semble que ces individus sont ceux-là mêmes qui, au moment de notre appareillage, nous ont accompagnés d'une salve.

» En veulent-ils à nos personnes ? Le wagon est-il l'unique objet de leur convoitise ?

» Il faudrait voir.

» Sacrebleu ! Ils avancent toujours. Je pourrais déjà, s'il m'en prenait fantaisie, casser comme une poupée de plâtre, ce personnage au masque blafard.

» ... Tiens ! une idée. Si je les laisse arriver jusqu'ici et qu'ils nous attaquent, nous aurons fort à faire pour les repousser.

» Si d'autre part je décharge sur eux ce fusil monstre sans provocation de leur part, je risque d'estropier des innocents, et j'aurai en outre le désagrément d'éveiller ce pauvre Albert qui dort du sommeil du juste.

» Quelque utile que soit pour nous ce dray-bateau, il n'est pas absolument indispensable à nos existences et s'il est possible, en le sacrifiant à propos, d'éviter un conflit dangereux, il serait préférable de le leur abandonner.

Chez Alexandre, l'exécution d'un projet suivait toujours de près la conception. Il déposa le roër tout armé sur le sol, s'avança en rampant dans les herbes aquatiques, se mit doucement à

l'eau, trancha l'amarre qui maintenait la caisse flottante, lui imprima une vigoureuse impulsion, et s'en vint, avec les mêmes précautions, reprendre son poste.

Le wagon, pris de côté par le courant, déborda lentement, tournoya deux fois sur lui-même, tangua et récupéra bientôt sa fixité. Il prit peu à peu de l'erre, et descendit lourdement, entraîné par les flots.

Cet artifice obtint un plein succès. À peine la machine commença-t-elle à dériver, que le train de bois qui portait la troupe indigène obliqua aussitôt, au lieu de suivre franchement la direction qui le conduisait à la côte.

Des cris aigus retentirent et les bateliers, stimulés par le blanc qui semblait les conduire, firent force de rames pour l'atteindre.

Alexandre, ravi du succès de sa ruse, se mit à rire silencieusement et reprit sa faction.

– Allez, mes braves gens, allez toujours. Si vous voulez le suivre jusqu'à la cataracte, et opérer derrière lui, le plongeon qu'il va exécuter

dans une heure, je vous souhaite bon voyage.

» Quant à nous, je crois qu'il est urgent de décamper sous peu et de remonter le plus loin possible. L'endroit me paraît malsain.

» Ah ! si j'avais seulement avec moi une cinquantaine de mes fidèles Batokas !...

» Tiens ! à propos, où donc est passé le Bushman, avec sa peau de buffle ! Le brave garçon a des airs mystérieux, aujourd'hui. Je gage qu'il a combiné un plan dont nous apprécierons avant peu les résultats.

Alexandre allait éveiller Albert et lui faire part de l'urgence qu'il y avait à s'éloigner sans retard, quand Zouga, devinant la pensée du jeune homme, l'arrêta du geste et de la voix.

– Laisse dormir le chef, lui dit-il à voix basse. Nous avons le temps.

» Tu verras de drôles de choses, avant la nuit ; et ceux qui nous poursuivent ne nous tiennent pas encore.

– Que veux-tu dire ?

– Tu verras... répondit le Cafre, aussi

énigmatique qu'un sphinx d'ébène.

Deux heures s'écoulèrent et un plantureux rôti, cuit à l'étouffée, à la mode indigène, fut bientôt exhumé de la fosse où il avait rissolé avec sa garniture d'herbes aromatiques.

Albert, sollicité par les effluves gastronomiques s'exhalant de cette primitive rôtissoire, s'éveilla, s'étira en bâillant, et s'écria d'un accent plein de convoitise :

– Oh ! la bonne odeur !... J'ai dans l'estomac tous les vampires de la forêt vierge.

» Mesdames, à table ! si le cœur vous en dit. Alexandre, laisse là ta couleuvrine et abandonne ta faction. Le déjeuner est servi.

– Je ferai sentinelle d'un œil au moins, et j'absorberai les bouchées doubles. Car, je me trompe fort, ou nous allons avoir avant peu du nouveau.

– Ah ! bah ! Raconte-nous donc cela.

– Regarde plutôt, mais sans te laisser apercevoir, dans la direction des cataractes.

– Diable !

– Eh ! bien ?

– C'est donc sérieux.

– Comme une échéance.

– Albert !... qu'y a-t-il encore ? demanda madame de Villeroge, inquiète.

– Peu de chose, mon enfant. Une trentaine de noirs, accompagnés, me semble-t-il, d'un blanc.

– Des ennemis, n'est-ce pas ?

– Je n'en sais rien encore. Mais Alexandre qui les surveille depuis quelque temps, doit être quelque peu édifié.

– J'ai tout au plus des présomptions, répondit celui-ci. Ce sont, je crois les mêmes qui nous ont attaqués lors de notre appareillage.

» Ne sachant s'ils en voulaient à nous ou au wagon, j'ai détaché, pendant ton sommeil, l'énorme machine qui s'en est allée au fil de l'eau du côté des chutes.

» Ces personnages énigmatiques l'ont tout naturellement suivie sur leur train de bois flotté. J'ai de la sorte gagné deux heures que tu as bien

employées à te reposer, et pendant lesquelles notre rôti a pu acquérir cette saveur exquise.

– Je devine le reste. Désespérant d'atteindre le dray qui doit avoir fait une superbe culbute dans la faille, ils reviennent au point d'où il est parti, espérant trouver les mauvais plaisants qui leur ont fait faire cette jolie course.

– C'est probable.

» Pendant qu'ils s'évertuent à faire remonter leur radeau, qui avance avec beaucoup moins de rapidité que la plus empêtrée des tortues, nous allons achever notre repas.

» Puis, nous verrons à nous mettre en état de défense.

– Tu crois donc à une attaque.

– Pourquoi pas. Je ne la redoute guère, en somme.

» Cette horde ne me paraît pas bien terrible. Zouga et le Bushman convenablement embusqués, se chargeront de les mettre à la raison.

» Quant au blanc qui commande, ma foi, tant

pis pour lui. S'il commet l'imprudence d'essayer même de nous molester, je lui tire dessus, comme sur un simple lapin.

Les noirs bateliers approchaient peu à peu du campement des Européens, en hurlant à pleine gorge une sauvage mélopée rythmant les mouvements de leurs pagayes.

Soupçonnaient-ils la présence des blancs ? L'odeur et la vue de la fumée émise par le foyer avaient-elles été une révélation pour leurs organes si subtils et toujours en éveil ? Il est permis de le supposer, car ils couveraient avec une singulière rectitude sur le point où les membres de la petite troupe achevaient leur repas.

– Attention, dit à voix basse Alexandre. Le moment approche. Que personne ne fasse un seul mouvement.

– Mille tonnerres ! s'écria Albert.

– Qu'y a-t-il ?

– Ce blanc. Je le reconnais. C'est Pieter le Boër.

– Et ses compagnons sont les coquins qui accompagnaient jadis cet infâme renégat que nous connaissons seulement sous le nom de Révérend.

– Alors, l'affaire sera chaude.

» Mais où est donc ce Bushman de malheur. Son arc et ses flèches seconderaient utilement le feu de l'unique arme que nous possédons.

» Eh ! Zouga !...

Alexandre sentit en ce moment qu'on lui touchait l'épaule. Il se retourna vivement et aperçut debout derrière lui le Cafre, qui, la main étendue vers la droite, lui indiquait silencieusement quelque chose.

– Ah ! pardieu, s'écria le jeune homme, c'est donc le jour des grandes régates sur le Zambèze.

» Voici une flottille qui s'avance également dans notre direction, de façon que nous formons le sommet d'un triangle équilatéral, dont les côtés sont constitués par les deux lignes des assaillants.

– Mais, tes derniers, interrompit Albert, me semblent des canotiers sérieux.

» Vois donc comme l'ordre des pirogues est régulier, comme les coups de pagayes tombent avec un rythme parfait, soulevant à chaque effort une longue coulée d'écume.

» Les autres sont des ennemis à n'en pas douter, et je donnerai volontiers un diamant du prix de cent livres, pour connaître les intentions de ceux-ci.

Le visage de Zouga, jusqu'alors contracté par la fixité avec laquelle il examinait la flottille, s'éclaira d'un large sourire, et il prononça ce seul mot :

– Magopo !

Puis, indiquant du bout du doigt, une masse ronde, flottant comme une nouée, et sur laquelle s'avançait en tête des pirogues un homme pagayant avec fureur, il ajouta :

– Bushman.

– Magopo ! mon vieil ami le chef des Batokas, amené par le brave Bushman.

» Alors, nous sommes sauvés !

» À notre tour, de donner la chasse à ces

pillards éhontés, à notre tour aussi, de faire payer ses méfaits à ce misérable Boër et de le mettre pour jamais dans l'impossibilité de continuer ses lugubres exploits.

XVI

Les exploits du Bushman. – Où Magopo prouve que l'amitié d'un Cafre n'est pas un vain mot. – La fumée mystérieuse. – Les Barimos irrités veulent des victimes. – Magopo fait le sacrifice de sa vie. – Mouvement tournant. – Terreur et superstition. – Avant la tourmente. – Un orage dans la zone torride. – Après la fumée, la flamme. – Hésitation de la colonne d'attaque. – Un coup de feu.

Une fois encore, l'ingénieuse reconnaissance du Bushman vient d'arracher les blancs à un danger terrible.

Le brave Africain, jugeant avec raison que ses amis ne manqueraient pas, tôt ou tard, d'être en butte à de nouvelles attaques, pensa tout d'abord à se procurer les moyens de communiquer avec l'autre rive.

Là en effet, était le salut. Il ne fallait pas, on le comprend, songer à remonter vers le Nord, pour échapper aux périls résultant de la présence de Pieter et de ses sauvages auxiliaires. Le remède eût été pire que le mal, car les deux jeunes femmes eussent été matériellement incapables d'entreprendre, à travers la région, une course à pied, quelque courte qu'elle fût.

Il était donc urgent de trouver autre chose. C'est à cette recherche que le noir employa toute son ingéniosité.

Le canot et les pirogues étaient restés amarrés dans la petite anse dissimulée sous les broussailles et formant, non loin du kopje, une légère échancrure dans la berge. Le temps lui manquant pour construire une embarcation même des plus primitives, le Bushman utilisa la peau du buffle préparée et gonflée avec l'aide de Zouga, pour confectionner un flotteur très léger parfaitement insubmersible et suffisant à remplir le but qu'il se proposait.

Le procédé employé par les sauvages habitants du pays, pour se servir de cette espèce de bouée,

et traverser, grâce à elle, des cours d'eau très importants, est bien simple, sans être pour cela, à la portée de tout le monde.

Il suffit, en effet, de s'accrocher d'une main à la queue du défunt animal, laquelle est, et pour cause, demeurée à sa place naturelle, de nager de l'autre main, et d'opérer avec les jambes de vigoureux mouvements de propulsion.

Le flotteur n'a donc d'autre utilité que de donner au nageur un appui grâce auquel il avancera sans épuiser ses forces, et pourra se défendre contre les caïmans qui pullulent généralement dans les rivières africaines.

C'est positivement l'éventualité presque certaine de la rencontre avec les hideux sauriens qui augmente les difficultés de l'entreprise, très élémentaire en principe.

Car, il ne suffit pas d'être familiarisé avec la vue de ces affreuses bêtes et de savoir subir sans émotion le contact répugnant de leur carapace rugueuse ; il est indispensable de connaître leur gymnastique particulière et leurs procédés d'attaque.

Il faut en conséquence, à celui qui entreprend une de ces traversées devant lesquelles eût peut-être hésité l'assurance du capitaine Boyton, des talents de nageur et de plongeur émérite.

Ainsi nanti de son singulier engin de navigation, le noir qui se souciait des crocodiles du Zambèze, à peu près autant que des lézards, comprenant que les Européens, réduits à leurs seules ressources seraient, pour longtemps peut-être immobilisés sur la rive gauche, pensa, sans désemparer, à se mettre en quête d'auxiliaires qu'il savait bien trouver à peu de distance.

Sans même faire part à personne de son projet, il se mit doucement à l'eau, évolua avec autant d'adresse que de bonheur, opéra sans encombre sa traversée, et s'en fut à la recherche de Magopo et de ses fidèles Batokas.

Le hasard le servit à souhait.

Le chef et ses guerriers, attirés par un phénomène étrange qui se manifestait non loin de *Mosi oa Tounya*, avaient quitté leur retraite, et s'avançaient vers la cataracte dans le but d'aller offrir aux Barimos irrités un sacrifice expiatoire.

Il faut rendre à Magopo cette justice, que, aussitôt informé par le Bushman du péril menaçant ses chers blancs, il n'hésita pas une seconde à s'élancer vers eux, retardant, en dépit de tout, la cérémonie que sa naïve superstition lui ordonnait d'accomplir dans le plus bref délai.

Il était temps ; et sa venue inespérée, dans un moment aussi critique, put seule déjouer l'attaque à laquelle Pieter et ses farouches alliés avaient déjà donné un commencement d'exécution.

Albert et Alexandre, après les premiers moments d'effusion, remarquèrent bientôt l'aspect lugubre du noir potentat, dont les traits reflétaient ordinairement une inaltérable et communicative expression de joyeuse humeur.

Et comme ils lui en faisaient la remarque, en s'enquérant affectueusement des motifs de cette sombre préoccupation, Magopo, sans répondre, se dressa de toute sa hauteur, et leva la main dans la direction de l'Est.

Les vapeurs produites par la pulvérisation de la chute s'élevaient du fond de l'abîme avec leur grondement caractéristique, auquel l'oreille finit

par s'habituer, comme au tic tac d'un moulin, ou au ronflement d'une machine.

Mais, phénomène extraordinaire, une épaisse colonne de fumée noire, montait lentement derrière ce rideau de buées légères, se tordait en une spirale capricieuse, puis, parvenue à une certaine hauteur, s'étalait en un nuage opaque flottant lourdement au-dessus de ces buées qu'il semblait écraser.

Les Européens contemplaient stupéfaits ce spectacle étrange, auquel ils n'avaient, jusqu'alors, fait aucune attention.

– Les Divinités du fleuve sont irritées, dit enfin d'une voix sourde le monarque africain, puisque, aux blanches vapeurs de *Motsé oa Barimos* (les pilons des dieux), se mêlent les noires fumées produites par le feu souterrain.

» ... Malheur aux derniers descendants des Barimos, si la flamme qui brûle au fond du gouffre tarit les eaux du fleuve près duquel nos aïeux ont vécu !...

» ... Malheur si elle consume leurs ossements

vénérés !...

» ... Malheur sur nous, si la main des Barimos laisse échapper l'emblème séculaire de leur toute-puissance.

– Ce phénomène est en effet singulier, et j'en cherche vainement la cause, murmura Alexandre.

– Je comprends, d'autant mieux l'effarement de notre ami, reprit Albert, que jamais, de mémoire d'homme, pareil spectacle ne s'est probablement manifesté en ce lieu.

– Les conjectures elles-mêmes nous font défaut.

» La colonne de fumée semble sortir d'un roc absolument nu, qui forme le rebord extérieur de la faille. Je ne saurais, en conséquence, attribuer sa présence à un incendie dont les éléments paraissent manquer, du moins extérieurement.

– On dirait un volcan.

– Quelle que soit l'apparente justesse de ta comparaison, cette hypothèse doit être rejetée, eu égard à la nature du sol et à sa configuration.

– Mais, enfin, reprit Albert de plus en plus

intrigué, il n'y a pas de feu sans fumée.

– Permets-moi, mon cher ami, de t'arrêter tout net, et d'opposer un démenti formel au proverbe.

» *Mosi oa Tounya*, la fumée qui tonne là-bas, a bel et bien, n'en déplaise au dicton, une origine rigoureusement aquatique.

» Nous serons d'ailleurs édifiés avant peu ; car, je me trompe fort, si Magopo n'a pas l'intention de se rendre sur les lieux où s'accomplit ce fait inusité.

» Il est urgent pour nous de l'accompagner. Sa troupe est notre sauvegarde, et nous nous rapprocherons d'autant du kopje Victoria.

» Notre présence, notre prestige de blancs, pourront en outre rassurer ce brave garçon, qui me semble positivement affolé. Je crains qu'il ne perde entièrement la tête, et ne se livre à quelque pratique terrible qu'il est de notre devoir d'empêcher.

– Puis, interrompit vivement Joseph, quand cette espèce de fumée sera dissipée – ça ne peut pas toujours durer, n'est-ce pas ? – nous nous

mettrons en quête des deux Boër qui ne peuvent être loin.

» J'ai toujours mon vieux compte à régler avec eux.

» Nous leur mettrons la main dessus, et pour peu que vous y teniez, nous les lyncherons, pour l'exemple.

» Pas de quartier pour ces vermines. Vous savez qu'il n'y a rien à en attendre de bon.

» Mort la bête, mort le venin.

Magopo, de plus en plus sombre, pressa l'embarquement. Chacun prit place dans les légères pirogues et bientôt la flottille gagna le large, à la grande joie des Européens ravis de quitter, pour toujours peut-être, ce rivage inhospitalier.

En moins de trois quarts d'heure, ils arrivèrent sur l'autre bord, presque en même temps que Pieter et les hommes de feu Caïman, qui s'enfuirent effarés à leur aspect.

Les embarcations étaient à peine amarrées aux broussailles implantées dans la berge, que les

Batokas se rangèrent silencieux, la tête basse, devant leur chef, et plantèrent, avec un ensemble prodigieux, leurs sagaies dans la terre.

Gun et Horse se détachèrent du groupe et vinrent se placer près de Magopo dont le visage s'éclaira soudain, comme celui d'un homme qui vient de s'arrêter à une résolution décisive.

Il cambra sa haute taille, fit saillir orgueilleusement son torse d'ébène, et d'un geste qui ne manquait pas de dignité, il tendit en même temps ses deux mains à Albert et à Alexandre.

– Adieu ! dit-il, d'une voix grave, adieu ! blancs que j'ai tant aimés.

» Daoud, notre vénéré père, m'a dit : Chef ! Tous les hommes sont frères.

» Les Boërs qui tuent les noirs, sont des bêtes féroces. Ils sont indignes du nom d'hommes.

» Ceux de ma nation sont tes frères. Aime les toujours. Eux aussi t'aimeront.

« J'ai obéi à Daoud notre père, et votre amitié fut ma récompense.

» Daoud a bien dit. Tous les hommes sont

frères. Le sang qui coule dans le cœur du noir est rouge comme celui qui coule dans le cœur du blanc.

» Je vais donner ce sang pour mon peuple, puisque je suis le chef. Je mourrai donc pour apaiser la colère de nos dieux.

» Gun et Horse sont avec moi les derniers descendants des Barimos. Gun et Horse périront aussi.

» Enfants, venez. Les Barimos nous appellent.

C'est en vain que les Européens, émus à la pensée de ce dévouement aussi magnanime qu'inutile, employèrent les instances les plus pressantes et les plus affectueuses pour faire revenir Magopo sur sa détermination.

Prières, raisonnements, tout fut inutile, le chef demeura inflexible.

– Écoute-moi, ami, disait Alexandre à bout d'arguments, tu as jusqu'alors ajouté foi à la parole des blancs ; jamais ils ne t'ont trompé.

» Crois-moi comme si Daoud lui-même te parlait.

» Non, l'existence de ton peuple n'est pas en péril. Ta mort sera inutile, et c'est en vain que tu auras dit adieu à ton beau pays, à tes vaillants guerriers...

» Attends au moins jusqu'à demain.

» Nous trouverons moyen d'apaiser la colère de tes dieux, sans qu'il soit besoin de donner ta vie !

– Merci, chef, reprit le noir. Tu es bon et tes instances pour me retenir, me prouvent ton amitié.

» Mais, tu ne connais pas les Barimos.

» Laisse-moi aller où le devoir m'appelle.

» Puis, qui sait ? peut-être ne périrai-je pas.

» Je vais me rendre avec Gun et Horse, sur la pointe de terre qui domine *Mosi oa Tounya*.

» Nous prononcerons les paroles qui apaisent les dieux.

» Pendant ce temps, mes guerriers grimperont sur la hauteur d'où s'échappe la fumée maudite, et ils lanceront au nuage noir les flèches

empoisonnées avec le *n'goua*.

» Si leurs efforts font rentrer le monstre dans la terre d'où il s'échappe, si les Barimos écoutent ma voix, si les vapeurs de *Mosi oa Tounya* reprennent la blancheur des plumes de l'aigrette, et réfléchissent de nouveau le cercle de lumière, je reviendrais près de vous, heureux et fier comme un vainqueur.

» Sinon, nous nous élancerons tous trois au plus profond de l'abîme.

» J'ai dit. Vous avez entendu un chef.

Les blancs, douloureusement impressionnés devant cette implacable résolution, serrèrent une dernière fois la main du noir, espérant en un véritable miracle qu'ils étaient impuissants à provoquer, et dont rien, hélas ! ne semblait faire présumer l'arrivée.

Magopo et les deux jeunes gens remontèrent aussitôt dans leur pirogue, saisirent leurs pagayes et coupèrent obliquement le courant, de façon a n'avoir plus qu'à se laisser dériver pour atteindre l'Îlot du Jardin. Ils disparurent bientôt derrière les

îles qui émergent du fleuve comme autant de parterres sur lesquels s'épanouissent les admirables produits de la flore tropicale.

Le chef avait communiqué à son lieutenant des instructions auxquelles celui-ci se conforma rigoureusement. Après avoir donné, sans plus tarder, aux Européens, une garde d'élite largement suffisante pour assurer leur sécurité, il dirigea le gros de sa troupe vers la cataracte, dont la petite armée se trouvait éloignée de près d'un kilomètre.

Chose étrange, la tentative de Magopo avait inspiré à tous les membres de la tribu une telle confiance, que les guerriers, loin d'être, comme tout à l'heure, bouleversés par la vue du phénomène, semblent, au contraire, brûler d'impatience de le contempler de plus près.

Ils descendent jusqu'à la chute, contournent la faille, se rangent en demi-cercle, en s'espaçant comme les unités d'une chaîne de tirailleurs, et se mettent en devoir d'escalader le monticule dont le flanc laisse toujours échapper, par une invisible fissure, des torrents de fumée noire.

Puis, ils s'avancent, lentement, mais sans hésiter, brandissent leurs piques, et poussent des cris furibonds, pour effrayer sans doute le monstre invisible jusqu'alors, et qui manifeste sa présence par le seul aspect des vapeurs sinistres.

Madame de Villeroge et sa compagne, Albert, Alexandre, Joseph ainsi que le Bushman et Zouga, se sont placés au bord de la faille, sur un point découvert, d'où il leur est possible d'apercevoir tout à la fois Magopo et les deux jeunes gens, à travers les éclaircies des « Pilons des dieux », ainsi que les guerriers montant à l'assaut de la colline.

Les Européens, voyant que leurs alliés n'ont jusqu'alors affaire qu'à un ennemi imaginaire, se tiennent immobiles, et attendent, avec une impatience pleine d'anxiété, le dénouement de ce mystérieux incident. Inutile de rappeler qu'ils eussent vaillamment payé de leurs personnes, pour combattre un danger réel, et apporté sans hésiter aux Batokas, l'appoint de leur intrépidité.

Depuis quelque temps déjà, les deux jeunes femmes, en dépit de leur énergie, commencent à

ressentir une impression de lassitude écrasante, se traduisant par un état de torpeur contre laquelle il leur est difficile de réagir. Leurs compagnons, bien qu'ils soient aguerris contre les ardeurs du climat, peuvent à peine tolérer la chaleur lourde, qui incommoderait des salamandres.

La brise jusqu'alors rafraîchissante, produite par le déplacement qu'imprime aux couches atmosphériques la chute de l'énorme colonne d'eau, arrive maintenant en bouffées suffocantes, comme celles qui sortent d'un haut-fourneau.

Enfin, pendant que les êtres humains, haletants sous cette température de serre chaude, sentent la sueur couler en nappes sur leur face et sur leurs membres, et respirent à peine l'air embrasé qui les entoure, les végétaux eux-mêmes, comme les euphorbes et les cactus, ces sinistres plantes des sables et des rochers, inclinent leurs tiges flétries.

– Ouf ! murmure à demi-voix Joseph, je n'en puis plus.

» Il me semble avaler du plomb fondu.

– C'est un orage qui se forme, répond Albert.

– Et un orage carabiné, je vous le garantis.

» Voyez donc, jusqu'à ces broussailles d'enfer, qui semblent elles-mêmes se dessécher en en ressentant l'approche.

– Il ne serait pas inutile, dit à son tour Alexandre dont la barbe ruisselle, de nous procurer un abri.

– Cette anfractuosité de roche...

– Sera parfaitement suffisante.

» Les dames y seront à couvert, et c'est l'essentiel. Quant à nous qui ne redoutons guère une ondée, eût-elle les dimensions d'une trombe, nous veillerons au dehors, si bon nous semble.

– À propos, et nos amis les Batokas ?

– Ils montent toujours.

» Tiens, les aperçois-tu, à mi-côte, la pique en arrêt ?

– Très bien. Ils ont véritablement le diable au corps, pour évoluer ainsi. Depuis que je vis sous la zone torride, jamais je n'ai tant souffert de la chaleur.

– C'est que, comme le dit Joseph, l'orage qui monte va être carabiné.

– Puisse-t-il amener une bonne averse qui éteigne ce mystérieux brasier flambant au centre de la terre, et faire ainsi que notre pauvre Magopo puisse nous revenir sain et sauf.

– Excellente occasion pour les nommés Barimos de montrer leur toute-puissance, et empêcher ce sacrifice aussi superbe qu'inutile.

– Brave Magopo ! Je ne me consolerais pas de sa mort !

– Alerte !... Voici l'orage.

» Mesdames, veuillez pénétrer sous cette roche en auvent, d'où vous contemplerez, dans un moment, le spectacle le plus majestueux et le plus terrible.

L'orage dont ce brusque changement atmosphérique a été le précurseur infaillible, monte tout à coup à l'horizon, et s'avance avec la vitesse d'un météore.

L'habitant de la zone tempérée ne saurait se faire une idée de l'intensité de ce phénomène, et

de la rapidité avec laquelle il se produit.

Un point noir est apparu à l'orient, à l'endroit où la nappe étincelante du fleuve semble couper l'azur du ciel. Ce point grandit, devient une tache qui s'étale, en quelques moments. Le bleu intense du firmament pâlit aussitôt.

Le soleil rougit, se marbre de plaques violettes et semble clignoter au milieu des brumes.

La tache est maintenant une nuée d'un noir opaque, dont l'aspect sinistre est encore augmenté par le fauve rayonnement d'une bande de cuivre qui la circonscrit de tout côtés.

Un silence lugubre enveloppe bientôt l'immense vallée, comme si la nature concentrait toutes ses forces pour résister à la convulsion qui va tout à l'heure la secouer.

Tout se tait, les hommes et les fauves. Le grondement de la cataracte paraît lui-même atténué, et les vapeurs de *Mosi oa Tounya*, plus denses maintenant, semblent s'élever avec peine, pour former sur l'écran noir des panaches d'une blancheur éblouissante.

Quelques éclairs rapides coupent de sillons blafards ces blocs de nuées chargées de fluide, et de sourds grondements commencent à se répercuter sur les eaux devenues en un moment gris de plomb.

Une chaude bouffée d'air, imprégnée d'odeurs sulfureuses, fait frissonner les tiges courbées des euphorbes, et tord la colonne de fumée dont les Africains se rapprochent lentement.

L'obscurité enveloppe peu à peu les terres basses ; non pas ce phénomène normal succédant au crépuscule et précédant de quelques instants la nuit, mais plutôt cette brutale raréfaction de la lumière du jour, aussi pénible à l'œil que le vide partiel l'est au poumon. Ce sont des ténèbres d'éclipse totale de soleil, avec des taches d'ombres mêlées de clair obscur, où semblent s'agiter des formes auxquelles la clarté à peine évanouie s'est pour ainsi dire accrochée, et qui conservent, avec la chaleur emmagasinée la faculté de rayonner quelques moments encore.

La nuit serait bientôt complète, si les fulgurations ne se succédaient presque sans

discontinuer. Leurs lueurs blafardes permettent d'apercevoir, de temps en temps, la troupe des Batokas qui semblent hésiter.

C'est que la fumée qui tout à l'heure sortait de la colline, vient de subir une étrange et terrible transformation. Pendant les rares instants où les éclairs ne luisent pas, on aperçoit une longue coulée de flammes qui se détache sur le nuage orageux, et monte lentement avec des reflets sanglants d'incendie.

Les pauvres noirs ont fait jusqu'alors bonne contenance. Mais, en somme, ils allaient tout d'abord combattre la fumée que, dans leur naïve superstition ils attribuaient à la respiration de quelque monstre légendaire, tandis qu'ils vont maintenant avoir affaire à une véritable gerbe de flammes, dont la présence indique une recrudescence de fureur, chez leur mystérieux ennemis.

Alexandre se rend compte de cette hésitation, et comprend qu'elle peut engendrer une panique suivie d'un irrémédiable désarroi.

Il va s'élancer vers eux, les encourager,

marcher s'il le faut à leur tête, quand une détonation aiguë, précédées d'une flammèche rougeâtre éclate sur le sommet de la colline.

Une seconde d'accalmie permet de distinguer la nature de cette détonation.

C'est un coup de feu.

Toute erreur est hélas ! impossible, car un des noirs bronche aussitôt, étend les bras, tourne deux fois sur lui-même et roule inanimé sur le roc.

XVII

Mésaventures de Pieter. – Féroces et superstitieux. – Rupture d'un contrat. – Cornélis et Pieter voudraient bien s'en aller. – Flèches tirées en « feu de salve ». – Après l'orage. – L'averse équatoriale. – Les Barimos sont apaisés. – Curiosité de Joseph et ce qui en résulta. – Joseph prétend apercevoir un ruisseau de lait en ébullition. – Explosion d'un fourneau de mine. – Celui qu'on n'attendait pas. – Apparition de Sam Smith. – Est-ce un tremblement de terre ? – Chute d'une montagne.

Pieter, impatienté déjà par la lenteur désespérante avec laquelle se mouvait son radeau, fut sincèrement exaspéré, quand après avoir donné la chasse au dray vide si ingénieusement largué par Alexandre en temps opportun, il s'aperçut qu'il avait lâché la proie

pour l'ombre.

Remonter à l'aide de cet appareil incommode le Zambèze en un point où la vitesse du courant se trouvait décuplée par le voisinage de la chute Victoria n'était pas une petite affaire.

Aussi, le Boër, furieux de son échec était-il également inquiet sur le résultat final de cette opération qu'il fallait entreprendre le plus tôt possible.

Sans s'arrêter aux gémissements des hommes de feu Caïman, épuisés déjà par une longue série de pérégrinations sur l'eau et sur la terre, il les encouragea par quelques paroles bien senties, accompagnées de horions magistralement appliqués à ceux dont l'entendement semblait quelque peu réfractaire à ses exhortations.

Il réussit pourtant à échapper aux tourbillons formés par les îlots et les récifs et à pénétrer dans la zone des eaux plus calmes. C'est alors que, après avoir perdu près de trois heures à poursuivre le wagon vide et à retourner au lieu d'où la lourde machine était partie, il aperçut la flottille des Batokas faisant force de rames pour

arriver au point vers lequel il se dirigeait.

Plus de doute, les Européens qui lui avaient échappé en déhalant le dray de la lagune se trouvaient là. Mais il ne pouvait songer à les attaquer, car les guerriers de Magopo leur constituaient une garde devant laquelle ses pillards eussent fait piètre figure.

Il était encore une fois contraint de battre en retraite et de s'enfuir le plus vite possible, sous peine d'être séance tenante appréhendé par les Batokas dont les intentions à l'égard de sa horde n'étaient rien moins que bienveillantes.

Frémissant, de rage, Pieter ordonna de virer de bord, et n'eut pas besoin, pour cette fois, de mettre en œuvre ses procédés habituels d'encouragement, tant l'arrivée des Batokas inspira de terreur à ses compagnons. Il regagna la rive sans autre désagrément, mais il ne put, quoi qu'il fît, retenir près de lui ses auxiliaires, qui s'enfuirent à travers bois, dès qu'ils eurent touché la terre ferme.

Le Boër, penaud et furieux, prit le parti de regagner le point où il avait laissé Cornélis et

Sam Smith, espérant pouvoir se concerter avec celui-ci dont il ignorait naturellement les dernières aventures.

Il escalada lestement la colline, ruminant des projets de vengeance et combinant, dans son cerveau fertile en expédients, le plan d'une éclatante revanche.

C'est alors que se produisirent les événements relatés au chapitre précédent, et qui se terminèrent par l'investissement du monticule par les Batokas dont le chef s'était dirigé vers l'Îlot du Jardin.

Pieter, à l'aspect de la colonne de fumée qui sortait en épais tourbillons d'une dépression échancrant un des sommets du roc, se sentit, lui aussi, envahi d'une terreur superstitieuse. Le sauvage blanc, aguerri contre tous les dangers d'ordre matériel, était plus tremblant qu'un enfant devant un phénomène dont il ne pouvait soupçonner les causes et dont les effets pouvaient être terribles.

Il retrouva sans trop de peine Cornélis qui, en proie à une folle épouvante, n'avait osé quitter sa

forteresse palissadée d'euphorbes, d'aloès et de cactus géants.

– Ah ! vous voilà, dit le borgne, c'est bien heureux !

– La peste m'étouffe si je ne suis pas content de vous revoir.

– D'où diable venez-vous ?

– Mais, vous-mêmes, que faites-vous, ainsi retranché, comme un léopard à l'affût, pendant que j'ai sur les talons tous les démons à peau noire qui habitent les rives du fleuve.

» Où donc est master Smith ?

– Eh ! le sais-je mieux que vous, riposta Cornélis d'un ton bourru.

» Il est parti aux provisions depuis une demi-journée, et j'ignore absolument ce qu'il est devenu.

– La situation me semble grave, Cornélis.

– Très grave, Pieter.

– Tout cela se complique, s'enchevêtre au point que je ne sais plus où donner de la tête.

– Depuis que Klaas n'est plus là pour penser à notre place, tout marche de mal en pis.

– Nous avons peut-être eu tort de faire la guerre à Klaas et de le sacrifier.

» C'est notre frère, après tout, et il était homme de bon conseil.

– De conseil et d'action.

– Cornélis ?...

– Pieter.

– L'inexplicable disparition de master Smith m'alarme en ce moment plus que tout au monde

» Vous ne savez rien de précis à son sujet ?

– Rien.

– Quelle direction a-t-il prise ?

– Je l'ignore. Tout ce que je puis vous dire, c'est que le gentleman ne s'est pas dirigé vers la plaine.

» Il n'a pas dû quitter l'escarpement sur lequel nous nous trouvons.

– Aurait-il fait un faux pas et glissé dans la

faille ?

– Encore une fois, je n'en sais rien.

» Ce qui m'inquiète par-dessus tout, c'est que son absence a concordé avec l'apparition de cette colonne de fumée qui s'échappe de dessous terre.

– Ma foi, je vous l'avoue ingénument, tout cela ne me dit rien qui vaille, et j'ai peur...

– Moi aussi. Le sol me brûle les pieds, cette fumée m'épouvante, cette solitude m'étreint le cœur.

» Allons-nous-en.

– C'est cela, partons. Notre engagement se trouve rompu par le fait de l'absence de master Smith, et nous n'avons rien à gagner en demeurant plus longtemps ici.

– Ce ne sera d'ailleurs que partie remise, et nous aurons avant peu reconstitué les éléments d'une nouvelle expédition ayant pour but la conquête du Trésor.

– Mille tonnerres !...

– Qu'y a-t-il ?

– La retraite elle-même nous est interdite !

» Nous sommes cernés.

– Cernés !...

– Voyez plutôt les noirs qui grimpent à l'assaut en brandissant leurs sagaies.

– Bah ! ce ne sont après tout que des nègres, et nous aurons beau jeu.

» Ce nuage noir qui monte, va tout à l'heure déchaîner sur la vallée une effroyable tempête pendant laquelle il nous sera facile de rompre leur ligne et de nous frayer un passage, coûte que coûte.

– Bien dit.

» Attendons qu'ils soient à portée, et faisons feu sur les premiers qui apparaîtront.

Les deux sacripants apprêtèrent leurs armes et se blottirent au milieu de la sinistre futaie leur servant d'abri.

La ligne sombre des guerriers africains progressait lentement, et l'orage éclatait avec toute sa fureur au moment où Pieter, croyant le

moment opportun, déchargeait son roër sur un d'entre eux.

Les Batokas, loin d'être effrayés en voyant tomber leur camarade, poussèrent de nouvelles et plus farouches clameurs. Ils comblèrent spontanément le vide produit par sa chute, et pensant avec raison que de nouveaux coups de feu allaient inévitablement succéder au premier, modifièrent aussitôt leur attitude, s'aplatirent sur le sol dont la sombre nuance se confondait avec leur épiderme, et s'avancèrent en rampant comme des reptiles.

Puis, comme s'ils eussent obéi à une consigne, ils saisirent avec un ensemble qu'eussent envié les soldats d'élite de nos troupes européennes, leurs arcs de bois de fer, arrachèrent de leurs carquois les terribles flèches empoisonnées, et firent pleuvoir une grêle de projectiles sur le point où avait surgi la lumière précédant la détonation.

Les deux Boërs qui allaient s'élancer à travers leur ligne subitement devenue invisible, s'arrêtèrent en entendant les sifflements stridents

produits par les sinistres messagers de mort.

– Le diable m'emporte et les étrangle tous, vous avez commis une imprudence, Pieter.

» Voyez, avec quelle précision tirent ces coquins, en dépit de l'obscurité.

» Notre buisson est hérissé comme un énorme porc-épic et peu s'en est fallu que je ne fusse atteint.

– Mais, comment donc faire, mille tonnerres ! Je suis complètement à bout de moyens.

– Battons en retraite vers le point d'où s'échappe cette flamme rougeâtre qui vient de succéder à la fumée.

– Y pensez-vous ?

– J'y pense si bien que je quitte la place sans plus tarder.

» Libre à vous de vous laisser larder par leurs maudites pointes empoisonnées.

» Quant à moi, j'aime mieux être quelque peu roussi, plutôt que de succomber à l'horrible agonie produite par le *n'goua*.

– Vous avez raison, Cornélis. D'autant plus que la pluie commence à tomber.

» Nous pourrons, à la faveur de l'averse, nous glisser plus près de la rive du fleuve, et, qui sait, peut-être trouver un passage suffisant pour nous permettre d'échapper à ce traquenard.

Ce que le Boër qualifiait euphémiquement d'averse, était bel et bien un de ces déluges accompagnant fréquemment les orages équatoriaux.

Figurez-vous le subit écroulement d'une énorme colonne d'eau qui, pendant quelques minutes joint les nuages au sol ; imaginez-vous l'effondrement d'un réservoir de dix lieues carrées, représenté par les nuées qui se condensent par suite d'un léger abaissement de température, et vous aurez à peine l'idée du volume de liquide qui s'abat sur les roches basaltiques enserrant la cataracte Victoria.

C'est une trombe qui roule avec un fracas assourdissant, brisant les végétaux, arrachant les pierres, et produisant une immersion rapide, pour ainsi dire instantanée.

Cramponnés à toutes les aspérités, les Batokas n'ont pas abandonné leur poste et les Européens blottis sous leur abri, pressés les uns contre les autres, formant un groupe compact, résistent de leur mieux à cette cataracte qui n'a rien à envier à sa voisine.

Fort heureusement, la durée de cette convulsion de la nature est presque toujours en raison inverse de sa fureur. Ce fut à peine l'affaire d'un quart d'heure.

La foudre a cessé de rugir au moment où commençait cette formidable averse, et les éclairs ne coupent plus les airs de leurs sillons aveuglants. Le nuage orageux perd aussitôt sa lugubre opacité, le jour se refait peu à peu, blafard d'abord, en même temps que la pluie diminue d'intensité.

Puis, un dernier coup de vent déchire cette voûte sombre, en balaye les lambeaux dans la direction de l'Ouest, et courbe du même coup, pendant un moment, les colonnes de vapeurs flottant au-dessus de la faille, et qui reprennent bientôt leur majestueuse immobilité.

Le soleil apparaît en même temps plus radieux que jamais sur le firmament, dont l'azur acquiert, à travers les couches d'air purifiées par le passage du météore, une intensité incroyable et une diaphanéité merveilleuse.

Européens et Africains, stupéfaits en présence de ce changement à vue qui modifie instantanément l'aspect d'une région tout entière, ne peuvent retenir un long cri d'allégresse et d'admiration.

Tous les regards se tournent vers le point où rougeoyait encore tout à l'heure la mystérieuse flamme vomie des entrailles de la terre...

Il n'y a plus rien. L'œil n'aperçoit aucune trace de feu ni de fumée. Le roc a repris sa configuration première, et sauf le ruissellement de l'eau qui coule en minces filets par toutes les déclivités de la colline, sauf aussi la fraîcheur inusitée des aloès, des euphorbes et des cactus, nul ne pourrait soupçonner le cataclysme passé, ainsi que l'apparition du phénomène qui a tant troublé les paisibles riverains du grand fleuve africain.

Les Barimos sont apaisés, sans que *Mosi oa Tounya* eût englouti les derniers descendants de leur race, car, au moment où la trombe qui emportait les nuées à un moment courbé les Pilons des Dieux, l'Îlot du Jardin apparut distinctement, grâce à la prodigieuse transparence de l'atmosphère.

Sur l'extrême point du récif corrodé, blanchi par l'action séculaire des eaux, se tenaient trois silhouettes noires, rigides, immobiles, semblables, dans l'éloignement, à trois énormes points d'exclamation, se détachant étrangement sur la substance blanche du promontoire.

C'était Gun, Horse et Magopo.

Il n'est pas besoin de pousser plus avant la reconnaissance que devaient opérer les Batokas, puisque le motif qui en nécessitait l'exécution a cessé d'exister.

Les braves noirs, définitivement rassurés, rompent aussitôt leur ligne de bataille, se pressent, s'embrassent, exécutent même quelques cabrioles, et s'apprêtent à redescendre pour aller en grande pompe à la rencontre du chef et des

deux jeunes gens.

Les Européens, trempés jusqu'aux os, mais réconfortés par les rayons bienfaisants du soleil, s'apprêtent à se joindre à eux, et vont quitter sans regret ces lieux qui eussent pu leur être si funestes.

Seul, Joseph semble vivement préoccupé.

– Eh ! caraï !... monsieur Albert, je veux bien m'en aller, mais je voudrais auparavant, savoir deux choses.

– Dis-nous cela, Joseph.

– D'abord, où peut bien être passé le pauvre nègre que j'ai vu tomber frappé d'un coup de feu.

– D'un coup de feu !... Tu as rêvé.

– Non pas, vivadioux ! J'ai parfaitement entendu et vu.

» J'étais dehors, moi, pendant que vous vous trouviez blottis sous la roche.

– Allons, je ne veux pas te démentir. Il y a eu un coup de feu tiré et un homme blessé.

– Eh ! bien, voilà, je voudrais savoir où est cet

homme, dont ses compatriotes paraissent se soucier autant que de l'Exposition universelle, et connaître l'individu qui a tiré sur lui.

– Tiens !... c'est une idée, cela. D'autant plus que, au cas où tu ne te serais pas trompé, ce personnage énigmatique dont nous n'apercevons pas trace, ne saurait être bien loin.

– Je vais, en conséquence, puisque vous m'y autorisez, escalader la plate-forme sous laquelle vous vous êtes abrités, et jeter un coup d'œil sur les environs.

– Surtout, prends garde !

» S'il t'arrivait malheur, je ne m'en consolerais jamais.

– Va bien. Je vais me « défiler » par principes, me glisser à quatre pattes, m'affaler gentiment sur la roche, puis, ouvrir l'œil, et « la bonne ».

Le Catalan opéra sa manœuvre avec autant de promptitude que d'agilité. Ascension, examen des lieux, descente, furent l'affaire de quelques minutes à peine, et Joseph apparut aux yeux de ses amis en se grattant furieusement l'occiput, ce

qui, chez lui, était l'indice d'une violente préoccupation.

– Qu'avez-vous vu ? demanda Alexandre.

– C'est drôle tout de même, allez !

– Quoi ?

– Tenez, je vais vous expliquer ça.

» Où plutôt, non, je ne vais rien vous expliquer du tout, car je n'y comprends goutte.

» Je vais vous dire seulement ce que j'ai vu.

– Voyons, finiras-tu, sempiternel bavard, s'écria Albert.

– Laisse-le au moins commencer, observa fort judicieusement Alexandre.

– Voici donc la chose, reprit Joseph.

» Figurez-vous que de gauche à droite, en partant de la faille, c'est-à-dire en suivant le courant, la roche noire qui forme le sol, se trouve coupée par une longue ligne d'une substance blanche dont il m'est impossible de connaître la nature.

» Cette substance a tout au plus quatre mètres

de large, et s'étend à trois ou quatre cents mètres en longueur sur notre droite.

– Très bien. Jusqu'à présent, rien de plus clair. C'est probablement une veine de calcaire incrustée dans le basalte.

» Cela n'a rien d'étonnant.

– Bon. Je vous crois sur parole, car vous savez tout, et bien autre chose encore, continua Joseph, en attribuant à son ami l'étonnante formule de Pic de la Mirandole.

» Mais où vous allez trouver comme moi la chose pour le moins bizarre, c'est quand je vais vous avoir décrit l'aspect de cette ligne blanche.

» Comme elle est placée au milieu d'un petit ravin à peine sensible, toutes les eaux, tombées sur la colline pendant l'orage, se sont réunies dans cette dépression et l'ont recouverte.

» Enfin, voilà où cela devient extraordinaire ; c'est que ces eaux, devenues tout à coup complètement blanches à son contact, bouillonnent de tous côtés, en émettant de légères valeurs.

» On dirait un ruisseau dans lequel bouillotte une énorme soupe au lait, sans que l'on puisse savoir où est placé le fourneau qui chauffe cette marmite dont le fond se trouve être la surface de la terre.

» Voilà ce que j'ai vu. Si vous avez l'intention de vous en rendre compte par vous-même, montez là-haut. La vue n'en coûte rien.

– Ma foi, s'écria Alexandre, que cette description probablement fidèle d'un nouveau et non moins incompréhensible phénomène intriguait vivement, j'en aurai le cœur net.

Il allait à son tour escalader le raidillon conduisant à la plate-forme, quand une sourde détonation éclata à l'extrême rebord de la muraille noire formant la rive droite du Zambèze. Un épais flocon de fumée blanche sortit d'une fissure qui déchira soudain la roche, et une pluie de débris s'abattit de tous côtés, dans un périmètre de quinze à vingt pas.

Il y eut un instant de surprise chez les spectateurs de ce fait singulier, bien que l'éloignement relatif du point où se produisit

l'explosion en rendît les effets inoffensifs.

– Ça, c'est un fourneau de mine, où je ne m'y connais pas, fit Joseph, qui rompit le premier le silence.

– Pas possible ! s'écria Albert.

La fumée se dissipa aussitôt.

– Et voici les mineurs ! reprit Joseph, à l'aspect d'un homme vêtu d'habits en lambeaux et qui, souillé d'une boue noire, émergeait de l'ouverture pratiquée par la mine, pendant que deux autres individus, sortant on ne sait d'où, couraient éperdus, comme pris de vertige.

Deux cris échappèrent simultanément à Albert et à Alexandre en reconnaissant ces hommes apparaissant si étrangement à moins de cinquante métros.

– Sam Smith !...

– Les Boërs !...

Les Batokas accouraient en même temps au bruit de l'explosion, prêts à secourir les Européens et à les arracher à tout prix à un nouveau péril.

Déjà, leur ligne hérissée de sagaies apparaissait sombre et menaçante et s'arrêtait devant le calcaire blanc qui, suivant la pittoresque expression de Joseph, bouillottait comme une immense soupe au lait.

Le bushranger promena de tous côtés un regard circulaire, reconnut les Boërs et les interpella rudement.

Ceux-ci s'arrêtèrent aussitôt, et parurent entamer avec lui un rapide conciliabule.

Pendant ce temps, Alexandre faisait signe au lieutenant des Magopo qui s'approchait vivement pour se concerter avec lui, relativement aux moyens à employer pour opérer la capture des trois vauriens.

Tout à coup, ces groupes divers demeurèrent immobiles, et chacun se tut comme frappé de stupeur.

Un craquement sonore se fit entendre et domina pour un moment le ronflement de la cataracte.

Une secousse violente, comparable à la

trépidation que fait éprouver au sol un tremblement de terre fit osciller la colline tout entière.

Français et Batokas titubèrent un moment et durent s'accroupir pour ne pas être renversés.

Puis, une série ininterrompue de craquements retentit pendant quelques secondes, alternant avec des secousses de plus en plus intenses.

Il leur sembla que la terre se dérobait sous leurs pieds et qu'ils allaient être précipités dans l'abîme.

Ce n'était que trop vrai.

Toute cette portion de la colline, enserrant le fleuve du côté droit, glissait lentement, et perdait peu à peu ses adhérences avec la terre ferme.

XVIII

Nouveau procédé pour exploiter les houillères. – Mines à la poudre et mines à la chaux vive. – Incomparables avantages de ces dernières. – Circonstances accidentelles ayant produit un phénomène analogue sur les bords du Zambèze. – Terrible effondrement. – La fin de quatre misérables. – Les Batokas vivront. – Épilogue.

L'exploitation des houillères nécessite fréquemment l'emploi de fourneaux de mines dont l'explosion disloque et désagrège d'énormes blocs de charbon de terre qui, en raison de leur volume, résisteraient au pic de l'ouvrier.

L'usage de la poudre qui, pendant longtemps, fut, par excellence, l'agent explosif, offre de nombreux dangers, surtout au fond des charbonnages qui atteignent parfois des

profondeurs considérables.

Il est en effet impossible d'arriver à régulariser cette force brutale, de façon à obtenir des résultats à peu près constants en dépit de l'expérience et des précautions les plus minutieuses.

Deux coups de mine creusés, chargés et enflammés d'une façon absolument identiques, produiront des effets les plus divers et les plus inattendus. L'un effondrera un banc tout entier, lézardera des galeries et compromettra la sécurité des ouvriers, quand l'autre ne produira qu'une fumée suffocante et un tapage d'enfer. L'un et l'autre pourront, en outre, mettre en liberté et enflammer une notable quantité de grisou, et amener la catastrophe si redoutée du laborieux personnel des houillères.

De nombreux essais avaient été tentés en vue de remplacer par d'autres corps détonants cette substance si capricieuse, mais en vain. Les découvertes elles-mêmes de la chimie contemporaine avaient été inutiles, jusqu'au jour où un modeste artisan, servi par le hasard, et

hâtons-nous de le dire, par son esprit observateur, donna une solution à cette question si essentielle[1].

Voici en quoi consiste cette invention qui, bien que mise en pratique depuis deux ans à peine, donne d'excellents résultats dans certains charbonnages.

Son principe repose sur la propriété que possède la chaux vive d'augmenter considérablement de volume et avec une force d'expansion très intense, quand on la met en contact avec de l'eau. On a donc pensé à utiliser ces propriétés pour substituer l'emploi de la chaux à celui de la poudre. Les trous de mine sont percés avec le fleuret dans la couche de charbon, à la profondeur de un mètre, au diamètre de sept ou huit centimètres, et espacés les uns des autres d'environ un mètre et demi. Puis on les charge avec des cartouches de chaux.

Celles-ci ne sont que des étuis de papier mince ou d'étoffe claire, remplis de chaux vive en

[1] On attribue cette découverte à M. Paget-Maseley. Mais, nous croyons pouvoir affirmer que l'honorable ingénieur en fit seulement le premier l'application dans les mines de Belgique et d'Angleterre. L. B.

poudre. Le long de ces cartouches que l'on bourre très légèrement, se trouve une rainure dans laquelle se loge un tube en fer muni d'un robinet.

Les mines une fois chargées, les ouvriers y injectent de l'eau au moyen d'une petite pompe à bras, puis ferment ce robinet quand la quantité d'eau est reconnue suffisante. La chaux entre aussitôt en effervescence, se gonfle, presse de tous côtés sur la substance qui l'emprisonne, la disloque peu à peu, sans secousses, et c'est là l'essentiel, de façon que, au bout de quelques minutes, le bloc circonscrit par ces trous, se détache sans explosion, sans fumée, et surtout sans risque d'enflammer le grisou.

On comprend, sans qu'il soit besoin de plus longues explications, les incomparables avantages de ce système, qui enlève à cette pénible exploitation des houillères, une partie de ses périls.

Le lecteur se demandera, nous n'en doutons pas, pourquoi cette petite incursion dans le domaine industriel, alors que nous avons laissé, sur la rive droite du Zambèze, nos héros dans une

situation des plus dangereuses.

Parce que, répondrons-nous, c'est le procédé le plus simple pour revenir directement près d'eux, et expliquer avec toute la clarté désirable, les causes et les effets probables du phénomène qui les met en péril.

On n'a pas oublié les configurations des lieux où va se passer le dernier acte de ce drame terrible. Au bord du Zambèze, en aval des chutes, se trouve un banc de houille affleurant le sol à sa partie supérieure, et pénétrant dans l'intérieur de la terre à une profondeur indéterminée. Au centre de ce banc de houille, la grotte naturelle dont Sam Smith a fait son entrepôt, et dans laquelle les hasards de son existence aventureuse l'ont mis en face du Révérend qui, de son côté, est venu s'y échouer après d'émouvantes péripéties.

On se souvient aussi de la présence de cette ligne blanche, formée d'un calcaire grossier, qui, sur une largeur de trois ou quatre mètres, et une longueur de plusieurs centaines de mètres, est emprisonnée dans l'épaisseur de la veine de charbon qu'elle coupe du haut en bas.

On se rappelle enfin ce coup de grisou, provoqué par le Révérend, l'incendie violent qui en fut la conséquence, sa propagation rapide à travers les couches de charbon de terre, grâce à l'énergique courant d'air établi entre les deux ouvertures de la grotte, et l'épouvante des Batokos à la vue de la fumée résultant de cette combustion.

La réunion de ces trois facteurs différents : charbon, calcaire et feu, va dans un moment, grâce à l'adjonction d'un quatrième facteur, la pluie d'orage, donner lieu à un phénomène analogue à celui que produit dans les charbonnières européennes l'usage des mines chargées à la chaux.

Mais, dans quelles formidables proportions !

La première conséquence de l'incendie qui brûla pendant une demi-journée au moins, fut de transformer en un four à chaux naturel la grotte de charbon de terre. La flamme, d'une violence inouïe, calcina tout le banc de calcaire mêlé à la houille, et qui se trouvait être du carbonate de chaux. Elle le décomposa, lui enleva son acide

carbonique, et le transforma en protoxyde de calcium, qui est la chaux employée dans les constructions, la même dont les propriétés ont été utilisées par les ingénieurs des houillères européennes.

Voici donc une mine énorme organisée naturellement grâce à cette transformation chimique du calcaire en chaux, et par la position que cette chaux occupe relativement aux matières sur lesquelles doit porter son action.

Qu'une cause accidentelle mette en présence de cette substance une certaine quantité d'eau dont elle est si avide, et le phénomène se produira.

C'est ce qui arriva. La pluie succédant à l'orage avec une incomparable intensité, satura en un moment cette ligne immense de chaux vive qui se gonfla dans toute son étendue, pesa naturellement avec une force irrésistible sur la masse qui l'emprisonnait et la chassa dans la direction de l'abîme.

Le décollement de ce bloc énorme, contenant la grotte de Sam Smith et l'hypogée séculaire des

anciens rois cafres avec leur trésor, s'opéra d'abord lentement, et avec ces oscillations accompagnées de craquements qui effrayèrent les Européens spectateurs de cette scène étrange.

Le bushranger, ignorant naturellement le péril qui le menaçait, n'était pas demeuré inactif, depuis le moment où il avait fait la découverte stupéfiante de ce merveilleux trésor. Voulant à tout prix et le plus tôt possible s'arracher de cette obscure prison qui lui pesait d'autant plus que ses vœux étaient accomplis, il résolut de faire sauter la portion de voûte s'opposant à sa sortie. Il bourra de poudre la moitié d'une anfractuosité profonde, appliqua une mèche à ce pétard, y mit le feu et se retira en attendant l'explosion.

Celle-ci se produisit, comme on l'a vu, quelques secondes à peine avant le moment où commença l'effondrement général.

Il serait impossible de décrire les transports du misérable en apercevant un coin de ciel bleu au-dessus de sa tête, à travers l'ouverture pratiquée par la mine. Il bondit comme poussé par un ressort, émergea du réduit au fond duquel

ruisselaient des milliers de gemmes fabuleuses et se trouva en présence des Boërs se cachant pour éviter le retour offensif des Batokos.

Les pourparlers ne purent être bien longs, car les trois gredins, bientôt en proie à une folle épouvante, sentirent aussi la terre trembler, puis osciller violemment.

Ils voulurent s'élancer, échapper à ce sol mouvant, soustrait tout à coup à son immobilité séculaire.

Vains efforts ! Incapables de reprendre leur équilibre, terrassés par un force mystérieuse, ils s'accrochèrent inconsciemment aux pointes de roc, avec l'énergie désespérée de naufragés étreignant les épaves d'un navire en perdition.

Muets, crispés, haletants, n'ayant bientôt plus conscience d'eux-mêmes, effarés au point de ne pouvoir même pas proférer une plainte ou un appel, ils se sentaient rouler dans l'abîme béant qui les sollicitait.

En effet, toute l'énorme portion de terrain circonscrite par la chaux venait d'être

entièrement détachée de la terre ferme. La masse glissa lentement d'abord avec un sourd grondement. Il y eut ensuite un temps d'arrêt pendant lequel la matière parut se tasser, puis le mouvement s'accéléra, avec un indescriptible fracas d'avalanche.

Enfin, le bloc entier s'abîma dans le gouffre sans fond où rugissait le Zambèze, emprisonné dans la coupure basaltique. Roches, arbrisseaux, trésor, momies, tout disparut en un clin d'œil, avec les misérables annihilés par l'approche de la mort, comme les condamnés que les aides du bourreau transportent inertes sous le couperet fatal.

Une voix amie vint arracher les Européens à la stupeur où les avait plongés ce spectacle terrifiant.

Magopo apparaissait radieux, transfiguré, entre Gun et Horse. Montrant du doigt la plaie béante au flanc de la montagne, et les eaux du fleuve devenues tout à coup laiteuses au contact de la chaux, le noir s'écria de son accent guttural :

« – Ici reposaient en paix avec leurs trésors les anciens rois cafres.

» Les blancs impies ont violé leur sépulture et voulu ravir le trésor.

» Les Barimos ont empêché le sacrilège.

» Les Barimos sont terribles.

» Que la dépouille de nos pères repose à jamais sous les eaux du fleuve qui est le bon génie de ma race ! Que les pierres de feu qui ont excité tant de convoitises, restent toujours enfouies au fond du gouffre !

» Les eaux de *Mosi oa Tounya* sont des gardiennes incorruptibles. Nul ne pourra jamais, à moins de les tarir, commettre un nouveau sacrilège et appeler sur mon peuple la colère des Barimos.

» Les Batokas vivront. »

Épilogue

Un hasard providentiel avait empêché les Européens de rouler dans l'abîme avec ceux qui, pendant si longtemps, les avaient poursuivis de leur haine aveugle.

La veine de calcaire s'arrêtait à cinq ou six pas à peine du point où ils se trouvaient, et d'où ils avaient assisté avec l'émotion que l'on peut concevoir à l'épilogue du drame auquel ils avaient été si souvent mêlés.

La déchirure circonscrivit le rocher sur lequel ils s'étaient abrités pendant l'orage et s'étendit en biais jusqu'à la faille, transformant la plate-forme basaltique en un promontoire aigu au bas duquel rugissait le torrent furieux.

Soustraits enfin à ce cauchemar poignant qui avait failli devenir une terrible réalité, heureux de se sentir débarrassés de la menace permanente personnifiée par les Boërs, le Révérend et le

Bushranger, ils se mirent en devoir de regagner le kopje Victoria où ils espéraient retrouver les moyens de rentrer en pays civilisé.

Ils rencontrèrent l'Ingénieur qui, désespéré de n'avoir vu personne au rendez-vous, accourait à tout hasard vers la faille, attiré par le fracas assourdissant que produisit le cataclysme final.

Enfin réunis, ils ne pensèrent plus qu'à fuir ce lieu désolé, pour se rapprocher au plus vite des endroits civilisés.

Tous envisageaient d'ailleurs avec la plus complète indifférence, la perte du Trésor des Rois Cafres.

Albert, tout entier au bonheur d'avoir retrouvé sa compagne, eût été parfaitement heureux, en dépit de la ruine de ses espérances, sans la douleur causée par la mort de son beau-père.

Joseph, sobre comme un véritable Catalan, ignorant les besoins matériels, se trouvait bien partout où il était près de son frère de lait. Que lui importaient tous les diamants du monde, pourvu qu'il eût toujours un coin de cœur pour réchauffer

son affection.

Quant à Alexandre, son incomparable philosophie lui faisait envisager les hauts et les bas de l'existence avec une sérénité antique.

– Me voici Gros-Jean comme devant, répétait-il de sa voix tranquille. Je n'ai plus qu'à reprendre le pic du mineur.

» Je trouverai un autre claim, et je viendrai m'installer près de vous, aux Pyrénées, après fortune faite.

» L'essentiel, pour l'instant, est de rallier le kopje Nelson's Fountain, et nous n'y sommes pas encore.

– J'espère bien, repartit Albert, que nous y arriverons sans encombre.

» Notre bon ami Magopo nous fera volontiers la conduite avec une solide escorte dont la présence éloignera les irréguliers dont pullule ce lieu maudit.

Tout en devisant de la sorte, ils arrivèrent au kopje Victoria qui offrait le spectacle le plus lamentable. L'Ingénieur les mit au courant des

derniers événements qui avaient désolé ce lieu où ils avaient eux-mêmes failli terminer si tragiquement leurs aventures.

Ils résolurent de donner la sépulture à toutes ces victimes de la férocité des Boërs, et d'empêcher au moins que leurs dépouilles ne devinssent la proie des animaux sauvages.

Les Batokos offrirent généreusement leur concours, et bientôt les cadavres des malheureux mineurs, décemment ensevelis dans des fragments de la tente, reposèrent pour l'éternité au fond d'un claim diamantifère.

Puis, Européens et Indigènes se mirent sans désemparer en route pour la région du Sud, Magopo dont la complaisance était inépuisable, avait donné à chacun un superbe bœuf de selle, pourvu d'un harnais commode, sinon élégant, et grâce auquel les étapes devaient être parcourues sans trop de fatigues.

La troupe cheminait gaiement, et c'était plaisir de voir Esther et madame de Villeroge, assises sur la robuste échine de leur pacifique monture, s'avancer, escortées, la première d'Alexandre, la

seconde de son mari, qui, munis chacun d'un parasol en feuilles de latania, défendaient les gracieuses amazones contre les ardeurs du soleil.

L'Ingénieur, seul survivant du massacre, n'avait pas voulu quitter ses nouveaux amis. Il ralliait également Nelson's Fountain et faisait volontiers sa compagnie de Joseph, laissant discrètement les deux couples au bonheur d'un adorable tête-à-tête.

Zouga et le Bushman venait à la suite, et précédaient un groupe de guerriers formait l'arrière-garde.

Alexandre s'était institué le cavalier servant d'Esther et chacun, à commencer par la jeune fille, trouvait cela parfaitement naturel.

Pourquoi pas ! jeunes tous deux ; également beaux, honnêtes et bons, susceptibles aussi d'une entière abnégation, qu'y avait-il d'étonnant à ce que leurs cœurs allassent au-devant l'un de l'autre, et s'unissent dans une mutuelle sympathie.

– Nous les marierons bientôt, disait à voix

basse madame de Villeroge à son mari qui souriait malignement en regardant à la dérobée ce couple superbe.

Cela devait être, et cela se fit, sans phrases, avec la simplicité recueillie qui convenait au deuil récent dont la jeune fille venait d'être frappé.

On arrivait à Nelson's Fountain. Alexandre, pâle et tremblant malgré sa vaillance ; demanda à Esther si elle voulait l'agréer pour époux.

La jeune fille, toute rougissante, laissa tomber sa main dans la sienne, et murmura bien bas ce seul mot :

– Oui.

Il fut convenu séance tenante que le mariage serait accompli dans le plus bref délai, et conformément à la loi anglaise, sauf à lui donner plus tard la consécration de la loi française, devant le représentant officiel du pays.

La cérémonie eut lieu devant une foule sympathique composée de mineurs qui, connaissant les aventures des nouveaux époux,

témoignèrent par des hourras enthousiastes, la joie que leur causait ce dénouement aussi heureux qu'imprévu.

Un incident étrange et pénible tout à la fois, faillit pourtant troubler cette fête qui révolutionnait littéralement le kopje. Au moment où le cortège quittait l'habitation du délégué de l'autorité britannique, un homme couvert de haillons sordides, la barbe inculte, la face contractée, les yeux égarés, s'élança vers Alexandre et tenta de le saisir au collet, en hurlant d'une voix rauque :

– Au nom de la loi, je vous arrête !....

C'était Master Will !

Master Will qui, échappé par miracle aux crocs mortels du pickakolou, avait été frappé de démence, tant fut vive sa terreur en sentant le contact du hideux reptile.

Le malheureux, après avoir erré à travers le désert, avait été rencontré par une horde de noirs errants. Ceux-ci, pour lesquels la folie est chose sacrée, reconnaissant d'ailleurs dans l'aliéné un

Européen, l'avaient rapatrié.

– Té ! s'écria Joseph, le policeman.

» Oh ! le pauvre !...

» Il me fait de la peine, quoiqu'il ait agi à notre égard comme un chenapan.

» Monsieur Albert, sans vous commander, si nous le faisions conduire à Cape-Town...

» On pourrait s'arranger de façon à payer sa pension dans une maison de santé.

– Entendu, mon bon Joseph. Je m'associe de grand cœur à ta « vengeance ».

– Merci ! le courrier arrive demain, nous l'emballerons dans sa voiture.

Ce courrier se présenta à l'heure indiquée, avec cette régularité chronométrique dont les Anglais possèdent l'heureux privilège. Il apportait à Albert une lettre volumineuse dont la suscription, d'une écriture inconnue, était rédigée avec un luxe de détails qui le fit sourire.

– Ma parole ! on dirait une lettre de notaire, murmura le jeune homme.

» M’annoncerait-elle un héritage ?

Il ne croyait pas si bien dire. Un parent, à un degré infinitésimal et qu’il connaissait à peine de nom, s’était tout doucement laissé mourir en lui léguant sa fortune. Une fortune monstre dont le chiffre atteignait une quantité respectable de millions, disait la missive émanant effectivement d’un notaire.

Le parent était presque centenaire ; Albert, en fouillant les souvenirs déjà lointains de son enfance, ne pouvait se rappeler de l’avoir entrevu ; toutes conditions suffisantes pour atténuer ses regrets et lui permettre de se réjouir décemment de cette aubaine inespérée.

– Eh bien ! dit-il à Alexandre, part à deux. Je ferai rebâtir Villeroge et tu viendras t’y installer avec ta compagne.

Alexandre allait opposer à cette offre fraternelle un refus affectueux, mais formel, quand l’Ingénieur qui, depuis la veille, parcourait le kopje à la recherche d’une concession, entra dans la case en manifestant les signes de la plus vive émotion.

Il avait entendu les dernières paroles d'Albert.

– Cher monsieur, dit-il à Alexandre, pardonnez-moi d'entrer ainsi comme un ouragan, sans vous avoir même fait prévenir.

» Ma grande affection pour vous est ma seule excuse ; et je suis si heureux d'arriver porteur d'une nouvelle qui va vous remplir de joie !

– Vous savez bien, mon cher bienfaiteur, que vous n'êtes jamais indiscret avec nous.

» Nous ne faisons qu'une seule famille, et vous en êtes.

» Parlez.

– Cherchant hier un claim à ma convenance, je parcourais en tout sens le kopje, regardant de préférence les concessions abandonnées.

» L'aspect de l'une d'elles me frappa singulièrement, et je reconnus au premier coup d'œil, à des signes indéniables pour un vieux routier comme moi, qu'elle devait être colossalement riche.

» J'y fis pratiquer aussitôt des fouilles. Les résultats furent éblouissants.

» Je me rendis sans désemparer au bureau du cadastre pour savoir si ce claim était définitivement abandonné, et me l'approprier le cas échéant.

» Le directeur me répondit que le claim, vendu jadis au sieur Samuel Bernheim par un Français, M. Alexandre Chauny...

– Ma concession !... s'écria Alexandre.

– ... Appartenait, par droit d'héritage et en toute propriété à mademoiselle Esther Bernheim, aujourd'hui madame Chauny.

» Recevez, cher monsieur, les sincères félicitations de celui qui a eu le bonheur de reconnaître l'opulence prodigieuse de ce claim. Vous êtes dorénavant riche comme feu Crésus, et vous pourrez le vendre ce que vous voudrez.

– Je préfère, répondit en souriant le jeune homme, en continuer l'exploitation, avec un directeur intelligent et honnête. Je lui donnerai cinquante pour cent dans les bénéfices, quelle que soit leur importance...

» Il pourra tailler, rogner, agir à sa fantaisie, et

je ne serai pas un associé gênant, car mon intention formelle est de retourner en France.

» Il va sans dire que vous acceptez ces fonctions de directeur.

– Moi !... Mais, c'est une fortune énorme...

– Eh bien ! tant mieux. Vous êtes homme à en faire bon usage. La situation prépondérante que vous aurez bientôt acquise vous permettra, en outre, de continuer l'œuvre de pacification et de progrès commencée par les vaillants explorateurs vos compatriotes.

» Vous connaissez les indigènes. Ils nous aiment. Vous pourrez, je l'espère, arracher ceux de la région au hideux servage des Boërs et leur restituer enfin leur part d'indépendance et de liberté.